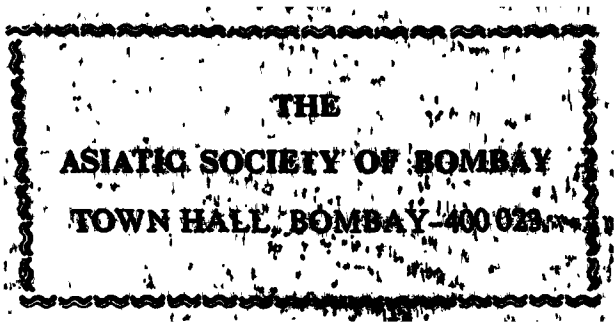
00049039



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARÎR-BEN-YEZÎD

TABARI.

PRINTED

FOR THE ORIENTAL TRANSLATION FUND

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

AND SOLD

AT THE R. ASIATIC SOCIETY'S HOUSE,

N° 22, ALBEMARLE STREET. LONDON.

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MOHAMMED-BEN-DJARÎR-BEN-YEZID

TABARI,

TRADUITE

SUR LA VERSION PERSANE D'ABOU-'ALI MO'HAMMED BEL'AMI,

D'APRÈS LES MANUSCRITS

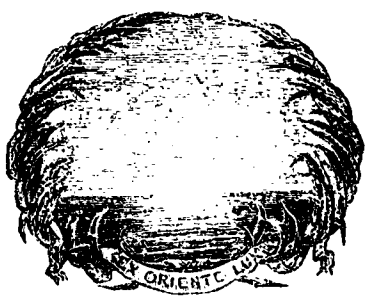
DE PARIS, DE GOTHA, DE LONDRES ET DE CANTERBURY,

PAR

M. HERMANN ZOTENBERG.

A 9033
ac

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX.

00049039

AVERTISSEMENT.

Aux manuscrits que j'ai eus à ma disposition pour la traduction de la première partie de cette Chronique, et dont j'ai donné la liste en tête du premier volume, est venu s'ajouter, pour cette deuxième partie et pour les parties suivantes, un nouvel exemplaire acquis récemment par la Bibliothèque impériale. Ce manuscrit, assez moderne, qui porte maintenant le numéro 166 du Supplément persan, et que j'ai désigné par la lettre L, m'a fourni quelques bonnes leçons. J'ai fait usage, en outre, d'un volume du texte arabe de Tabari (ancien fonds arabe de la Bibliothèque impériale, n° 627), qui renferme l'histoire de plusieurs règnes des rois Sassanides et les événements correspondants de l'histoire arabe. A l'aide de ce manuscrit, j'ai pu corriger plusieurs fautes évidentes du texte persan. J'ai cherché aussi à rétablir, autant que cela m'a été possible, les véritables formes des noms propres, qui, dans les manuscrits persans, sont presque toujours corrompus. Ces changements ont été indiqués dans les notes, à la fin du volume.

Qu'il me soit encore permis de faire remarquer qu'il n'entre pas dans le plan de cette publication d'offrir dans des notes, en dehors du texte, des rapprochements littéraires ou autres, que le lecteur peut facilement faire lui-même.

H. Z.

CHRONIQUE

DE MO'HAMMED BEN DJARÎR

TABARI.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE D'ARDESCHÎR, FILS DE BÂBEK.

Nous avons dit précédemment que, depuis l'époque de Dsou'l-Qarnaïn Alexandre jusqu'au temps d'Ardeschîr, fils de Bâbek, cet empire [de Perse] était divisé en deux moitiés. La contrée au delà du Tigre était sous le pouvoir des Grecs, des Ptolémées, comme nous les avons désignés, et, après ceux-ci, sous le pouvoir des Romains. Les uns et les autres régnaient sur toute la contrée jusqu'au Tigre. Le premier [des empereurs romains] fut Auguste. Dans la quarante-deuxième année de son règne naquit Jésus, et, après cet événement, il vécut encore quatorze ans. Il régna en tout cinquante-six ans. Son fils Tibère lui succéda. L'ascension de Jésus au ciel et le meurtre de Jean, fils de Zacharie, eurent lieu pendant son règne. Tibère se fit chrétien.

Le royaume de Syrie et celui de Roum ne formèrent qu'un

seul empire. Les rois se succédèrent et régnèrent sur le pays de Roum et la Syrie, jusqu'au temps de notre Prophète. Le dernier de ces rois, lorsque notre Prophète parut, était Héraclius, auquel notre Prophète adressa une lettre.

Quant à la contrée située en deçà du Tigre, elle était, après Alexandre, au pouvoir des rois des Provinces. Les rois Aschkaniens possédaient la partie située entre le Tigre et la ville de Reï; et ce côté-ci du pays, depuis Reï jusqu'à la frontière des Turcs et jusqu'au fleuve Djîhoun, appartenait aux rois des Provinces.

Lorsque les rois Aschkaniens (nous avons indiqué plus haut leurs noms et la durée du règne de chacun d'eux) eurent cessé de régner, les Arabes occupèrent leur place. En effet, les Arabes avaient été très-gênés dans le désert, dans le ʿHedjâz et dans le Yemen. Alors ils vinrent et se fixèrent dans le Baʿhraïn et dans le Yemâma; et lorsque les rois Aschkaniens quittèrent l'ʿIrâq, les Arabes sortirent du territoire de Koufa et de ʿHîra, et occupèrent l'ʿIrâq, à la place des Aschkaniens. Mais la domination des Arabes ne comprenait pas tout le territoire des Aschkaniens; ils ne purent pas s'emparer du pays situé de ce côté-ci du Tigre, entre ce fleuve et la ville de Reï; mais ils s'étendirent jusqu'à la hauteur de ʿHolwân, à la frontière de l'ʿIrâq et du Sawâd. Ce qui est situé en deçà de ʿHolwân, jusqu'au fleuve Djîhoun, resta au pouvoir des rois des Provinces. Ceux-ci ne prêtaient pas obéissance aux Arabes, et les Arabes, de leur côté, ne pouvaient rien contre eux. Les Arabes occupaient toute la contrée depuis le Tigre jusqu'à ʿHîra et Anbâr, tout le pays de l'ʿIrâq jusqu'aux frontières de la Syrie. La Syrie avec le pays de Roum formaient l'empire des Romains.

Cette division du monde dura jusqu'à l'avénement d'Ar-

deschîr, qui soumit les rois des Provinces et leur enleva l'empire depuis les bords du Tigre jusqu'à ʿHolwân. Il se rendit maître également des pays habités par les Arabes, de l'ʿIrâq, du territoire arrosé par le Tigre et du royaume de Babylone; il les chassa de l'ʿIrâq, du Sawâd et des territoires de ʿHîra et de Koufa, et les confina dans le désert, dans le ʿHedjâz et dans le Baʿhraïn, où ils durent reconnaître son autorité. Ardeschîr chercha également à enlever la Syrie aux Romains, mais il n'y put parvenir, et la Syrie et le pays de Roum restèrent aux rois de Roum. Aucun des rois de Perse qui succédèrent à Ardeschîr ne put s'emparer de la Syrie : ce pays resta uni à l'empire romain, depuis l'époque où Jésus monta au ciel jusqu'au temps de notre Prophète. Le premier de leurs rois fut Tibère et le dernier Héraclius : entre ces deux rois s'écoula un espace de temps de cinq cent quatre-vingt-cinq ans. L'auteur dit qu'il y eut pendant cette période cinquante-cinq rois qui régnèrent sur le pays de Roum et sur la Syrie; il indique également la durée du règne de chacun d'eux, à savoir :

Le premier fut Tibère. Après lui, Auguste régna vingt-trois ans. Dans la dix-huitième année de son règne, Jésus monta au ciel; après cet événement Auguste régna encore cinq ans. Il eut pour successeur son fils Caligula, qui régna quatre ans. Un autre fils de Tibère lui succéda, qui régna également quatre ans. Après lui régna un roi nommé Néron, pendant quatorze ans. Ce fut ce Néron que les deux apôtres que Jésus avait envoyés à Rome appelèrent à la religion de Jésus. Il les fit mettre en croix, la tête en bas, et ils moururent. Lui-même mourut immédiatement après. Il eut pour successeur un roi nommé Vitellius, qui régna quatre mois. Après lui vint Vespasien, qui fut chrétien et régna trois ans. Vespasien

envoya son fils, nommé Titus, à Jérusalem, afin qu'il détruisît la ville et le temple, et qu'il massacrât les enfants d'Israël, pour venger sur eux ce qu'ils avaient fait à Jésus. Titus fit ainsi. Il monta sur le trône après son père, et régna deux ans. Il eut pour successeur un roi nommé Domitien, qui régna seize ans. Après lui vint un roi nommé Hadrien, qui régna vingt et un ans. A Hadrien succéda un roi nommé Antonin, qui régna sept ans. Celui-ci eut pour successeur Marcianus (Marc Aurèle), qui régna six ans. Ensuite régna Septimus (Septime Sévère), quatre ans; ensuite Alexandre, treize ans; ensuite Maximin, trois ans; puis Gordien, six ans; Philippe, sept ans; Dèce, six ans; après lui Cacus (Gallus?), cinq ans; ses fils, quinze ans; Trébonien, un an et demi; Émilien, six mois; Valérien, vingt-cinq ans; Carus et ses fils, deux ans; Galerius, six ans; Licinius, dix ans; Constantin, trente ans; Constance, vingt ans; Julien, deux ans; Jovien, un an; Théodose Ier, dix-sept ans; puis deux rois nommés Arcadius et Honorius, vingt ans; ensuite Théodose le Jeune et Valentinien, seize ans; puis Marcien, sept ans; Léon, seize ans; Tibère, six ans; Maurice, dix ans; ensuite son fils Phocas, sept ans et six mois. Son fils fut Héraclius, qui régna trente ans. C'est sous le règne de ce dernier qu'eut lieu l'avénement de notre Prophète, qui lui adressa une lettre, et lui envoya un messager.

Depuis l'époque de Nabuchodonosor, qui avait détruit Jérusalem pour la première fois, avant le temps où vivait Alexandre, jusqu'à la fuite de notre Prophète, il s'est écoulé un espace de temps de plus de mille ans; depuis Alexandre jusqu'au temps de notre Prophète, neuf cent vingt-six ans; depuis Alexandre jusqu'à la naissance de Jésus, trois cent trois ans. Depuis la naissance de Jésus jusqu'à son ascension

au ciel, après qu'il eut exercé la fonction de prophète au milieu des hommes pendant trois ans, il s'est passé trente-trois ans. Depuis l'ascension de Jésus jusqu'au temps de notre Prophète, il s'est écoulé un espace de cinq cent quatre-vingt-cinq ans.

Nous avons indiqué qu'après Alexandre l'empire de tous les pays situés au delà du Tigre, jusqu'à la Syrie et l'Occident, avait appartenu aux Grecs, puis aux Romains, jusqu'à l'époque de notre Prophète; nous allons maintenant faire connaître l'état de l'empire en deçà du Tigre.

Nous avons dit que la contrée située entre le Tigre et la ville de Reï fut sous le pouvoir des Aschkaniens, et que les rois des Provinces gouvernèrent depuis Reï jusqu'aux bords du Djihoun. Les rois des Provinces respectèrent beaucoup les Aschkaniens, parce qu'ils descendaient d'Aschk, fils de Dârâ; mais ils ne leur donnèrent pas l'empire. Ils leur abandonnèrent le gouvernement du pays entre le Tigre et Reï, et ne leur demandèrent ni des biens ni le pouvoir. Les Aschkaniens, de leur côté, ne demandèrent pas obéissance aux rois des Provinces et ne les molestèrent en aucune façon; seulement, quand un ennemi menaçait le royaume des Aschkaniens, ils réclamaient des rois des Provinces une armée, que ceux-ci envoyaient de bonne grâce.

Du temps des rois Aschkaniens, il ne se trouvait aucun Arabe sur le territoire de l'ʿIrâq. Les Arabes étaient tous renfermés dans le ʿHedjâz, dans le désert et dans le Yemen, sauf cette portion que Nabuchodonosor, avant l'époque d'Alexandre, dans la guerre qu'il fit aux Arabes, avait faits prisonniers et qu'il avait amenés dans l'ʿIrâq. Ce furent les descendants de Maʿad ben-ʿAdnân, qu'il établit à ʿHîra et dans l'Anbâristân. Anbâr est une des villes de l'ʿIrâq; on dit qu'elle est appelée

ainsi parce que Nabuchodonosor y avait renfermé les prisonniers arabes, avec l'ordre d'y rester; d'autres disent qu'elle porte ce nom parce qu'elle était le dépôt général des anciens rois de Perse, ou des Aschkaniens, ce qui est plus exact; car les anciens rois de Perse n'y avaient pas leur résidence. Les rois Aschkaniens y conservaient le blé du Sawâd et y distribuaient des provisions à l'armée; après eux, les Cosroès y avaient également leurs magasins de blé. Il n'y avait donc dans l'ʿIrâq des Arabes que ceux qui demeuraient à Anbâr, de la tribu de Maʿad, fils d'ʿAdnân, descendants de ceux que Nabuchodonosor avaient emmenés de l'Arabie comme prisonniers. Les autres Arabes étaient tous dans le ʿHedjâz, dans le désert, à la Mecque et dans le Yemen. Là ils avaient à souffrir du manque de vivres et de guerres intestines : alors ils se dispersèrent dans le monde. Une partie considérable, des rois arabes et des chefs du ʿHedjâz, sortirent donc de leur pays, mais ils n'osèrent pas entrer dans l'ʿIrâq, redoutant les rois Aschkaniens. Ils s'établirent dans le Baʿhraïn et dans le Yemâma. Yemâma est un endroit dans le désert, comprenant un grand nombre de villes, dont l'une s'appelle Hadjr, une autre Laʿhnâ, et sept ou huit autres qui aujourd'hui sont occupées par les Caramathes.

Beaucoup de chefs arabes se rassemblèrent à Baʿhraïn. Parmi eux il y avait deux frères de la famille des Beni-Temîm, de la tribu de Qodhâʿa, nommés Mâlek et ʿAmrou, fils de Fahm, fils de Temîm, fils de Taïm-Allah; un autre, nommé Mâlek, fils de Zohaïr, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah, leur cousin; un autre, nommé Khanfâr, fils de Konos, fils d'ʿAmrou, fils de Maʿad, fils d'ʿAdnân; un autre, nommé Ghatafân, fils d'Iyâd; un autre, nommé Zohaïr, fils d'Alʿhâreth; un autre, nommé Câliʿh, fils de Çoubh, fils d'Alʿhâreth. Avec chacun

de ces chefs arriva une masse considérable d'hommes. Ils se fixèrent donc dans le Baʿhraïn, à la frontière de l'ʿIràq, qu'ils n'osèrent franchir, redoutant les rois Aschkaniens et les rois des Provinces, leurs alliés, et ils demeurèrent là.

Outre ceux-là, il y avait un autre prince, nommé Djadsìma, fils de Mâlek, fils de Fahm, fils de Ghounm, fils de Dous, l'Azdite. Il était roi, comme son père. Il avait le surnom de Djadsìma al-Abraç, parce qu'il était lépreux sur tout son corps; mais les Arabes, par respect, l'appelèrent Djadsìma al-Abrasch, ou encore Djadsìma al-Waddhâʿh. Lui aussi avait été gêné dans le désert, et ce Mâlek, fils de Zohaïr, qui était venu dans le Baʿhraïn, lui avait envoyé une lettre et l'avait invité à venir dans le Baʿhraïn. Alors il y vint avec tout son peuple des Azdites. Mâlek, fils de Zohaïr, lui fit accueil et lui donna sa sœur en mariage.

Tous ces chefs arabes demeuraient ensemble dans le Baʿhraïn et y vivaient dans l'abondance. Ils s'engagèrent réciproquement à se prêter aide dans le cas où ils seraient attaqués par les rois Aschkaniens ou par les Arabes du Yemen, et à ne pas s'abandonner. On les appela Tounoukhides; car *tounoukh*, en langue arabe, signifie « station. » Ils restèrent dans le Baʿhraïn plusieurs années. De temps en temps, quelques-uns d'entre eux se rendaient dans l'ʿIràq, dans le territoire d'Anbàr, vers ces Arabes qui y étaient établis, les descendants des captifs de Nabuchodonosor; ils en rapportaient des vivres et des informations concernant les rois Aschkaniens. Après un certain temps, ces derniers étant tombés, ils furent remplacés dans l'empire par des hommes qu'on appela Aramànyàn (Araméens), et qui descendaient d'ʿAd et de Themoud. Tous ceux qui descendent d'ʿAd sont appelés Araméens, parce que ʿAd était fils d'Aram, fils de Sem. Les commentateurs du Coran disent que

le Coran rattache ʿAd à Iram, parce qu'il était fils d'Aram, et il dit : « Iram aux grandes colonnes. » (Cor. sur. LXXXIX, vers. 6.) Ce furent des rois de ces deux tribus qui remplacèrent les Aschkaniens, et ils portèrent le nom d'Araméens. Leurs noms et la durée du règne de chaque roi ne sont pas mentionnés dans ce livre, parce que leur empire n'eut qu'une très-courte existence. Ils eurent des guerres avec les rois des Provinces, qui leur disputèrent le règne, et il y eut aussi des guerres entre eux-mêmes.

Lorsque les Arabes du Baʿhraïn virent ces troubles et qu'ils apprirent que les Araméens ne pourraient pas se maintenir dans la possession de l'ʿIrâq, et que les rois des Provinces ne leur prêteraient pas obéissance, ils sortirent du Baʿhraïn, s'établirent à Anbâr et dans l'ʿIrâq, et enlevèrent ce pays aux Araméens. Les Nabatéens, qui aujourd'hui habitent le Sawâd et les villages de l'ʿIrâq, descendent tous de ces Araméens, qui, lorsque les Arabes leur enlevèrent l'empire, se dispersèrent et se firent cultivateurs.

Le premier d'entre les Arabes du Baʿhraïn qui entra dans l'ʿIrâq fut Khanfâr, suivi de tout son peuple. Ensuite vinrent Mâlek et ʿAmrou et leur peuple; puis Mâlek, fils de Zohaïr, et Djadsîma, avec leur peuple; puis Ghatafân, fils d'ʿAmrou. Plusieurs de ces rois amenèrent une armée considérable et se rassemblèrent à ʿHîra; de là ils se dirigèrent vers Anbâr. Les Arabes qui habitaient Anbâr les favorisèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'empire aux Araméens. Ils s'emparèrent de ʿHîra, d'Anbâr, de Mossoul et de la Mésopotamie jusqu'à ʿHolwân. Le territoire qui s'étend depuis ʿHolwân jusqu'à Hamadân, Reï, Ispahân, Djebâl, Koumesch et le Khorâsân jusqu'aux bords du Djihoun, était en la possession des rois des Provinces, qui étaient tous Persans et ne reconnaissaient pas

l'autorité des Arabes. L'ʿIrâq et le Sawâd restèrent entre les mains des Arabes, qui étaient en guerre perpétuelle entre eux, comme c'est leur coutume. Les rois des Provinces étaient indépendants des Arabes, et ceux-ci étaient indépendants des rois des Provinces : ils ne s'inquiétaient pas réciproquement. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'arrivée dans l'ʿIrâq de plusieurs tribus arabes du Yemen, d'ʿAden, des tribus de Lahyân, de Djorhom, de Kilâb et de Temîm, sous la conduite du Tobbaʿ Asʿad aḅou-Kereb. Ce Tobbaʿ traversa l'ʿIrâq et vint à ʿHîra et à Anbâr. Dans chaque ville il laissa une partie des Arabes de ces tribus, de sorte que l'ʿIrâq fut rempli d'Arabes. Les rois des Provinces ne les attaquèrent point, et l'ʿIrâq resta en leur possession, tandis que le territoire en deçà de ʿHolwân resta aux rois des Provinces, jusqu'à l'avénement d'Ardeschîr, fils de Bâbek, qui leur prit la Perse, ainsi que l'ʿIrâq aux Arabes. Aussi longtemps que les Arabes occupèrent l'ʿIrâq, ils furent en guerre entre eux. L'auteur de cet ouvrage donne les noms de ces rois arabes et raconte leurs guerres et quelques-uns des événements qui se passèrent sous leur règne.

On dit que le premier roi fut Mâlek, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah, qui s'empara de l'ʿIrâq et laissa le territoire situé de ce côté-ci de ʿHolwân aux rois des Provinces. Il établit sa résidence à ʿHîra. Les rois arabes de l'ʿIrâq étaient tous idolâtres, tandis que les souverains de la Syrie et de Roum professaient la foi de Jésus, le christianisme. Ils conservèrent la religion de l'Évangile un grand nombre d'années. Plus tard, les rois de Syrie s'adonnèrent au paganisme. Quant aux Arabes, ils étaient tous idolâtres. Quand Mâlek, fils de Fahm, monta sur le trône, il promulgua l'idolâtrie, et tous l'acceptèrent. Mâlek eut pour successeur son frère ʿAmrou, fils de Fahm; Dja-

dsîma al-Abrasch succéda à ce dernier. Les règnes de Mâlek et d'ʿAmrou n'eurent qu'une courte durée; celui de Djadsîma dura plus longtemps. Maintenant nous allons donner le récit des faits et gestes de chacun de ces rois, et des guerres qu'il y eut entre eux.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE DJADSÎMA AL-ABRASCH.

Lorsque Djadsîma monta sur le trône, tous les rois arabes de l'ʿIrâq, du ʿHedjâz et du Baʿhraïn reconnurent son autorité; mais ceux de Roum, du Yemen et les rois des Provinces ne lui furent pas soumis. Par ses qualités et son pouvoir, il était supérieur à tous les rois arabes. Il entreprit un grand nombre de guerres. Nous allons raconter une de ces guerres.

Une partie de la tribu d'Iyâd demeurait près d'une source, sur le territoire de Djadsîma, à la frontière du Sawâd. Cette source était appelée ʿAïn Obâgh. Obâgh était le nom d'un homme d'entre les Amalécites qui avait creusé cette source et fondé un grand nombre de villages autour d'elle. Les Arabes qui y demeuraient étaient de la tribu d'Iyâd, parents de Djadsîma, dont la mère était de cette tribu, tandis que son père appartenait à la tribu d'Azd. Il y avait parmi eux un chef nommé Naçr, fils de Rabîʿa, fils d'ʿAmrou, fils de ʿHâreth, fils de Masʿoud, fils de Mâlek, fils de Nomâra, de la tribu de Lakhm. La tribu de Lakhm était très-puissante parmi les Arabes; et ces Iyâdites, qui demeuraient près de la source, étaient tous de cette tribu; ils avaient pris pour chef Naçr, fils de Rabîʿa. Celui-ci avait un fils nommé ʿAdî, qui était un

jeune homme si beau, qu'on ne trouvait pas son égal parmi les Arabes de l'Iràq, du Baḥraïn et du Ḥedjàz. La réputation de sa beauté arriva jusqu'à Djadsìma. Celui-ci envoya un messager à cette tribu afin qu'on lui envoyât ʿAdì, fils de Naçr, qu'il voulait traiter comme s'il était son fils. Les Arabes refusèrent d'obtempérer à son désir. Djadsìma renouvela sa démarche et leur fit dire : Il y a des liens de parenté entre vous et moi du côté de ma mère; il ne faut pas que la guerre éclate entre nous à cause de ce jeune homme. Les Iyàdites refusèrent encore. Alors Djadsìma rassembla une armée et les attaqua.

Djadsìma avait deux idoles d'or, qu'il appelait *Dhaïzan* et qu'il adorait. Quand il entreprenait une guerre, il les emportait avec lui, dans la pensée qu'elles lui procuraient la victoire. Il pratiquait aussi la magie et la divination. Djadsìma, avec sa nombreuse armée, arriva auprès des Iyàdites et établit un camp. Il fit dresser une tente de brocart pour ses idoles, et la fit garder par dix hommes. Quand il se mit en marche, il fit attacher chaque idole sur un chameau, et les dix gardiens se tinrent autour des idoles. Quand il fut en présence des Iyàdites, ceux-ci n'avaient à lui opposer qu'une armée inférieure en nombre à la sienne, et ils reconnurent qu'ils ne pourraient pas lui résister. Ils envoyèrent donc, pendant la nuit, dix hommes qui enivrèrent les gardiens des idoles et qui enlevèrent les idoles et les portèrent dans leur tribu. Le lendemain, ils envoyèrent un messager à Djadsìma, avec ce message : Tes dieux sont venus vers nous et nous ont dit que tu as commis beaucoup de violences; ils nous ordonnent de te faire la guerre; ils nous ont promis la victoire sur toi et leur protection. Donc, si tu veux la guerre, nous la ferons; mais si tu veux la paix, nous les prierons de retourner auprès

de toi. Quand Djadsîma eut reçu cet avis, il se rendit dans la tente des idoles, et il ne les trouva pas. Il interrogea les gardiens, qui dirent qu'ils ne savaient pas ce qu'elles étaient devenues. Djadsîma en fut étonné; il conclut la paix et reprit ses idoles. Il dit aux Arabes : Je suis venu à cause de ce jeune homme; je vous accorde tout ce que vous désirez, mais ne me laissez pas retourner sans lui. Ils indemnisèrent donc le père du jeune homme, et remirent ʿAdî entre les mains de Djadsîma, qui ramena son armée dans son pays, et fit d'ʿAdî son échanson. ʿAdî lui devint plus cher que tous ses autres serviteurs, et il entrait même dans les appartements réservés aux femmes.

Djadsîma avait une sœur, nommée Riqâsch, qui devint amoureuse d'ʿAdî et l'appela auprès d'elle. ʿAdî refusa, en disant : Je ne veux pas commettre une trahison. Riqâsch lui dit : Demande-moi en mariage au roi. ʿAdî répondit : Je n'ose le faire. Il se passa sur cela quelque temps, et l'amour de cette femme s'accrut. Un jour, le roi étant à boire, et ʿAdî remplissant ses fonctions d'échanson auprès de lui, la sœur de Djadsîma lui dit : Verse au roi du vin pur, et à ses compagnons du vin mêlé d'eau, afin que le roi devienne ivre; puis demande-moi à lui en mariage, et prends les convives comme témoins. ʿAdî consentit et fit ainsi. Djadsîma lui accorda sa sœur, et ses convives en furent témoins. La même nuit, la sœur de Djadsîma appela ʿAdî auprès d'elle et coucha avec lui. Cette femme était vierge, et elle devint enceinte la même nuit. Le lendemain, le roi appela ʿAdî, et s'aperçut qu'il était parfumé. Il dit : Qu'est-ce que ce parfum? ʿAdî répondit : Ce sont les parfums de la noce. Djadsîma dit : De quelle noce? ʿAdî répondit : Le roi m'a donné hier sa sœur en mariage en présence de ses compagnons. Le roi fut stupé-

fait. Il porta la main à son front et baissa les yeux, plein de tristesse. ʿAdî se tint loin de lui; et quand il vit que le roi réfléchit et ne leva pas la tête, il eut peur; il sortit, monta sur un cheval, s'arma, prit le chemin de son pays et retourna dans sa tribu. Après un certain temps, le roi leva la tête; ne voyant pas ʿAdî, il fit appeler sa sœur et lui dit : N'as-tu pas honte de t'être donnée à un esclave arabe? La sœur répondit : N'as-tu pas honte, toi, de me l'avoir donné pour époux? Si tu m'avais consultée, je ne l'aurais pas agréé; mais je n'ai pas osé te faire des représentations et te résister. Le roi dit : Il est vrai que lui aussi est du sang royal; il est chef dans son peuple. Alors il fit chercher ʿAdî, mais on ne le trouva pas, et on dit au roi qu'il était retourné dans sa tribu. Djadsîma en fut très-affligé, à cause de sa sœur. Il voulut envoyer quelqu'un à sa recherche, mais il se dit : Lorsque je suis allé le chercher, on a dit que je prenais un esclave; maintenant on dira que je cherche l'époux de ma sœur. Il eut honte et ne fit aucune démarche.

ʿAdî était rentré dans sa tribu. Son père était mort. Une femme de cette tribu devint amoureuse d'ʿAdî, qui eut commerce avec elle. Les frères de cette femme, informés de ce fait, le guettèrent. Un jour, ʿAdî se trouvant à la chasse avec des amis, ils tombèrent inopinément sur lui et le précipitèrent du haut d'une montagne. Il se rompit le cou et mourut.

La sœur de Djadsîma, au bout de neuf mois, mit au monde un fils qui était aussi beau que son père. Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa cinquième année; puis elle l'orna et le présenta au roi. Il plut au roi, qui l'adopta, lui donna de grandes richesses, et l'eut en plus grande affection que ses propres fils. Il lui donna le nom d'ʿAmrou, et l'éleva avec

ses fils. ʿAmrou, encore enfant, montra par quelques traits sa grande intelligence, et ses paroles passèrent en proverbes parmi les Arabes. L'un de ces traits est le suivant :

Le roi avait l'habitude, chaque année, au printemps, de sortir de la ville, et de faire dresser une tente dans la campagne, et d'y rester jusqu'au mois de tammouz. Il y avait là de grandes quantités de champignons que l'on recueillait. Un jour, le roi étant sorti dans la campagne, ses fils, avec ʿAmrou, cherchèrent des champignons, que les Arabes mangent soit crus, soit cuits. Les fils du roi mangèrent les plus beaux et les plus grands de ceux qu'ils avaient trouvés. Quand les enfants présentèrent les fruits au roi, celui-ci le remarqua, et dit à ʿAmrou : Ta cueillette est la meilleure. ʿAmrou répondit : « La meilleure est la cueillette de celui qui retient sa main de sa bouche, » c'est-à-dire qui ne la mange pas. Cette parole est devenue un proverbe parmi les Arabes et est en usage encore aujourd'hui.

On raconte du prince des croyants, ʿAlî, fils d'Abou-Tâleb, qu'il s'était rendu un jour dans le trésor. Il y vit une grande quantité d'argent et y prononça ce proverbe et ne prit rien pour lui. Puis il saisit une poignée de dinars et une poignée de dirhems, ensuite il les jeta et dit : « Rouge ou blanc, vous ne pouvez pas me séduire. »

Lorsque Djadsîma vit ʿAmrou si éloquent, il en fut très-satisfait et il lui fit faire un collier d'or. ʿAmrou fut le premier des rois arabes qui porta un collier. ʿAmrou porta cette chaîne constamment, jour et nuit, et on l'appela « ʿAmrou au collier. » A l'âge de dix ans, il fut enlevé, une nuit, par les Dîvs. Le lendemain, on ne le trouva pas. Djadsîma, stupéfait, envoya un grand nombre d'hommes à travers le monde pour le chercher. On le chercha vainement pendant dix ans. Il

s'était rendu dans le désert, où il vivait avec les bêtes et mangeait de l'herbe. Personne n'en eut connaissance. Sa chevelure était devenue longue et il avait l'air d'une bête. Au bout de dix ans, il fut guéri de cet état de démence. De temps en temps, il venait sur la route et s'y asseyait; mais quand il voyait des hommes, il s'enfuyait. Quand il fut guéri, il ne s'enfuyait plus lorsqu'il voyait des hommes, et se mêlait à eux.

Il y avait deux Arabes, deux frères, dont l'un s'appelait Mâlek, l'autre ʿAqîl, qui venaient de Syrie et se rendaient auprès de Djadsîma. Ils étaient accompagnés d'une femme musicienne, qui, dans leurs haltes, les servait, leur versait à boire et chantait. Ils avaient entendu raconter que le neveu de Djadsîma avait été enlevé, dix ans auparavant, par les Dîvs. Lorsqu'ils arrivèrent à l'une des stations du désert, cette femme étendit devant eux une table et leur servit un agneau rôti, et ils mangèrent. ʿAmrou, fils d'ʿAdî, les observa de loin; alors il s'approcha, nu et avec sa longue chevelure. Les autres, en le voyant, eurent peur. Il les salua et s'assit. Ils lui dirent : Viens et mange quelque chose. La femme détacha l'os du pied du mouton et le jeta à ʿAmrou, comme on jette quelque chose à un chien. ʿAmrou le rongea; puis il étendit la main pour avoir de la viande et il dit : « Tu donnes à un esclave la patte, il désire le pied. » Cette parole passa également en proverbe. La femme, qui s'appelait Oumm-ʿAmrou, voulut l'empêcher de prendre de la viande, mais les deux frères dirent : Laisse-le manger. Ensuite ils se mirent à boire du vin. La femme en donna aux deux frères et n'en donna pas à ʿAmrou. Alors celui-ci dit :

Oumm-ʿAmrou m'a refusé la coupe qui devait circuler de gauche à droite. Ce n'est pas le plus mauvais des trois compagnons, ô Oumm-ʿAmrou, celui à qui tu refuses le vin.

Les autres dirent : Qui es-tu et d'où viens-tu? ʿAmrou répondit : Si vous ne me connaissez pas, nierez-vous que je sois ʿAmrou, fils d'ʿAdî? Alors ils se levèrent, l'embrassèrent, lui coupèrent les cheveux et les ongles, l'habillèrent et dirent : Nous ne pourrions offrir au roi un plus beau cadeau que celui-là; et ils l'amenèrent auprès du roi. Lorsque Djadsîma le vit, il ne le reconnut pas, car son visage était devenu noir. Il dit : Je ne sais si c'est ʿAmrou, ou non. Les deux frères lui firent le récit de l'état dans lequel ils l'avaient trouvé. Le roi l'envoya vers sa sœur, qui le reconnut et qui s'écria avec joie : C'est ʿAmrou. Elle le garda dans ses appartements pendant sept jours, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses couleurs; puis elle le revêtit de beaux vêtements et le présenta au roi, qui le reconnut alors et en fut charmé. Il ordonna d'apporter le collier qu'ʿAmrou avait porté à son cou et qui était resté entre les mains de sa mère, comme souvenir de lui. Mais ʿAmrou était devenu grand et le collier ne pouvait plus s'adapter à son cou. Djadsîma dit : « ʿAmrou est trop grand pour le collier. » Cette parole est également passée en proverbe.

Le roi dit aux deux frères : Dites ce que vous désirez, je vous l'accorde. Ils répondirent : Nous sommes venus pour servir le roi. Alors il en fit ses convives, et ils le furent jusqu'à sa mort. Cette histoire est célèbre parmi les Arabes, et on dit proverbialement « les convives de Djadsîma, » pour désigner deux personnes qui sont liées par une longue amitié et pour dire : A la fin, à sa mort, ils ont été séparés; toi aussi, tu seras séparé de ton ami. Les Arabes ont beaucoup de chants et de pièces de vers relatifs à ce sujet. Abou-Khirâsch le Hodsaïlite dit :

Je te déclare que Kabîsch n'a pas été lasse de me voir; la récompense qu'elle m'a donnée était bien peu de chose auprès d'elle. Ne savez-vous pas

que, longtemps avant nous, les compagnons sincères, Mâlek et ʿAqîl, ont été séparés [de leur ami]?

Motammim, fils de Nowaïra, lorsque son frère Mâlek fut tué, du temps du calife Abou-Bekr, composa plusieurs élégies, entre autres celle-ci :

Nous étions longtemps comme les compagnons de Djadsîma, de sorte qu'on dit : Ils ne peuvent pas être séparés. Et quand nous fûmes séparés, c'était, malgré le temps considérable de notre vie commune, comme si nous n'avions pas passé ensemble une seule nuit.

Djadsîma garda ʿAmrou, fils d'ʿAdî, avec ses fils, et le traita mieux qu'eux-mêmes.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE DJADSÎMA AVEC ʿAMROU, FILS DE DHAREB.

Il y avait un roi arabe nommé ʿAmrou, fils de Dhareb, fils de ʿHasan, descendant des Amalécites, qui régnait en Mésopotamie. La Mésopotamie est située entre l'ʿIrâq et la Syrie, comprenant plusieurs villes, dont l'une était Mossoul, une autre ʿHadîtha, une troisième Scherqat, une quatrième Raʿhaba. Toutes ces villes sont séparées les unes des autres, et avaient chacune leur propre territoire et un grand nombre de villages; le tout ensemble était appelé Mésopotamie, et était gouverné par ʿAmrou, fils de Dhareb. Ce roi rassembla une armée et attaqua Djadsîma, dans l'intention de s'emparer de l'ʿIrâq. Djadsîma alla à sa rencontre, remporta la victoire sur lui et le tua. L'armée d'ʿAmrou fut mise en fuite.

ʿAmrou, fils de Dhareb, avait une fille remarquable par son intelligence. Son nom était Nâïla, et son surnom Zebbâ, à

cause de la longueur des poils à ses parties secrètes. Lorsque l'armée revint en Mésopotamie, Zebbâ apprit que son père avait été tué par Djadsîma. Alors elle ouvrit son trésor, donna de l'argent aux troupes, et leur demanda de s'engager envers elle et de faire, sous sa conduite, la guerre à Djadsîma pour venger le sang de son père. L'armée prit cet engagement et la reconnut comme reine. S'étant ainsi emparée du gouvernement, Zebbâ le garda pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'elle se fût solidement établie sur le trône et qu'elle fût sûre des sentiments de l'armée.

Zebbâ avait une sœur nommée Zaïnab, intelligente et habile. Elle avait fait construire pour celle-ci un palais sur la rive occidentale de l'Euphrate. Elle y passait l'hiver avec sa sœur, et l'été elle faisait des tournées dans son royaume. Lorsque son empire fut solidement établi, elle se disposa à rassembler l'armée et à faire la guerre à Djadsîma, pour venger son père. Elle délibéra avec sa sœur, qui était douée d'une haute intelligence. Celle-ci lui dit : « La guerre est comme un seau (tantôt en haut, tantôt en bas), et ses erreurs ne peuvent pas être réparées. » Tu es une femme et lui un homme; la victoire s'attache plutôt aux pas de l'homme. S'il remporte la victoire, tu perdras ton royaume. Il ne sied pas à une femme de chercher la vengeance. N'entreprends point la guerre, mais cherche par la ruse à t'emparer de lui. Zebbâ agréa ce conseil; elle imagina une ruse, et envoya le message suivant à Djadsîma : Quoique la femme ne soit pas dépourvue de force, toujours est-il qu'elle est faible. J'avais saisi le gouvernement de ce royaume pour empêcher que l'armée ne se dispersât. Mais il n'est pas convenable qu'une femme soit assise au milieu des hommes, et il est honteux pour des hommes d'obéir à une femme. Je désire un époux à

qui je puisse remettre le gouvernement. Je ne vois digne de moi aucun des rois, si ce n'est toi, parce que tu es supérieur par ton intelligence, ta fortune, ta naissance et ton courage. Viens, afin que je te remette le gouvernement et que je sois ton épouse. Quand Djadsîma reçut cette lettre, il était disposé à accepter ses propositions. Il rassembla son armée et délibéra avec elle, en faisant connaître cette lettre. Tous furent d'accord que c'était une affaire acceptable.

Djadsîma avait un officier nommé Qaçîr, fils de Sa'ad, de la tribu de Lakhm, qui était de ses parents. Il était fils d'un chef; son père Sa'ad avait épousé une femme de la maison de Djadsîma, et Qaçîr était né de cette union. Djadsîma lui demanda également son avis, et Qaçîr émit une opinion opposée à celle de toute l'armée. Il dit : C'est une ruse, « l'imprudence en présence de la ruse, » mot qui est devenu proverbe. Puis il ajouta : « Il convient de délibérer sous le toit et non en face du soleil. » Cette parole est également devenue proverbiale. Enfin il dit : « Ô roi, c'est une affaire de perfidie. » Djadsîma demanda l'avis du fils de sa sœur. 'Amrou, fils d''Adî, se prononça pour l'exécution. Qaçîr dit : Tu as tué le père de cette femme; garde-toi d'elle. Envoie quelqu'un pour lui dire que, si elle veut te prendre pour époux, elle vienne vers toi. Djadsîma dit : « On ne suit pas l'avis du petit (Qaçîr), » parole qui est devenue une locution proverbiale.

Djadsîma confia l'administration de sa maison, de sa famille et de toutes ses affaires particulières à 'Amrou, fils d''Adî, et il institua régent du royaume et son lieutenant un de ses officiers, nommé 'Amrou, fils d''Abd al-Djinn, de la tribu de Djorhom. Il partit avec ses familiers, y compris Qaçîr. La ville où Djadsîma résidait s'appelait Baqqa, et il existe

un proverbe qui dit : « La décision a été prise à Baqqa. » Na'hschal, fils d'Al-'Harriyy, a fait une pièce de vers au sujet de quelqu'un dont on ne suit pas l'avis, jusqu'à ce que la chose devienne évidente et qu'on la regrette, sans pouvoir y remédier :

Mon esclave s'était révolté contre moi et était devenu maître de son affaire plus que ne fut obéi Qaçîr dans les deux Baqqa.

Mais lorsque mon affaire et la sienne étaient devenues manifestes, les prémisses s'étaient évanouies devant les conséquences. Mon ami désirait revenir à mon obéissance, mais de nouvelles conditions avaient succédé aux premières.

Djadsîma sortit de l'Iràq et se dirigea le long de l'Euphrate vers la Mésopotamie, et il arriva à Ra'haba. Alors il eut un moment d'hésitation, il se repentit et dit à Qaçîr : Que te semble ? Qaçîr répondit : « Tu as laissé la prudence à Baqqa. » Cette parole est devenue proverbe. Lorsque Djadsîma arriva à la prochaine station, les envoyés de Zebbâ se présentèrent avec des cadeaux considérables. Il dit à Qaçîr : Que dis-tu de cela ? Qaçîr répondit : « C'est une petite chose pour un grand danger. » Cette parole est également passée en proverbe. Les messagers de Zebbâ dirent : La reine a ordonné que toute l'armée marche devant toi. Djadsîma dit à Qaçîr : Le cœur commence à me battre et je crains quelque chose ; qu'y a-t-il à faire ? Celui-ci répondit : Demain, quand les troupes se présenteront devant toi, si elles mettent pied à terre et te rendent des honneurs, l'affaire est en bonne voie ; mais si elles t'entourent, c'est une mauvaise affaire. Djadsîma dit : Si elles m'entourent, que faut-il faire ? Qaçîr répondit : Demande ton cheval 'Açâ, monte-le et cherche à te sauver. 'Açâ était un cheval appartenant à Djadsîma ; aucun autre cheval arabe ne l'égalait en vitesse. Le lendemain, quand

Djadsîma s'approcha de la résidence de Zebbâ, les troupes de la reine apparurent, mais aucun soldat ne lui offrit ses hommages. Alors Djadsîma demanda son coursier; les soldats, qui avaient connaissance des qualités de ce cheval, l'empêchèrent de le monter. Qaçîr, voyant cet état de choses, s'élança sur ʿAçâ, lui donna un coup de fouet et se sauva; personne ne le poursuivit. Djadsîma s'avança et reconnut qu'il était perdu; il dit : « Celui qui est sur ʿAçâ est bien dirigé. » Cette parole est passée en proverbe. Qaçîr courut jour et nuit, et arriva le lendemain, au moment du coucher du soleil, à un village nommé Bourdj. Il avait fait le chemin de trente pharasanges. Lorsque les habitants du village virent la course de ce cheval, ils reconnurent que c'était ʿAçâ, et dirent : « Celui qui est monté sur ʿAçâ est sauvé, » parole devenue proverbiale. Qaçîr, arrivé dans le village, descendit du cheval, qui s'abattit aussitôt et mourut. Ce village est appelé encore aujourd'hui Bourdj al-ʿAçâ.

Djadsîma s'avança, entouré par les troupes, jusqu'à ce qu'il arrivât au palais de Zebbâ. Son visage était livide. Lorsque la reine l'eut fait introduire, elle lui dit : Pourquoi es-tu venu ici? Il répondit : Pour t'épouser. Alors elle se dépouilla d'une partie de ses vêtements et lui montra les particularités secrètes de son corps, en lui disant : Une femme ainsi constituée n'est pas une fiancée, et un homme qui a ta figure n'est pas un prétendant. Je t'ai attiré ici pour tirer vengeance de la mort de mon père. Ensuite elle ordonna de l'étendre par terre. Il n'est pas d'usage de trancher la tête aux rois, à cause du respect royal, sauf quand ils sont tués dans la guerre. Elle fit apporter un tapis de cuir. On plaça Djadsîma sur ce tapis, on lui ouvrit les veines de ses deux bras et on lui plaça sous les bras deux vases d'or, afin que son sang

y fût recueilli. Lorsque les bras de Djadsîma s'affaiblirent, le sang se répandit en dehors des vases. Zebbâ dit : « Ne laissez pas perdre le sang du roi, car le sang des rois ne doit pas être perdu » (proverbe). Djadsîma dit : « Laissez couler le sang que son possesseur répand » (proverbe). Puis il mourut. Zebbâ se fit apporter les vases, y plongea un tissu de coton qui absorba tout le sang, le fit sécher et l'enferma dans une boîte qu'elle plaça dans son trésor, et dit : Voilà la rançon du sang de mon père.

La nouvelle de cet événement arriva au village où se trouvait Qaçîr. Il se rendit de là dans l'ʿIrâq, vers ʿAmrou, fils d'ʿAdî, et ʿAmrou, fils d'ʿAbd al-Djinn, qui étaient tous les deux à ʿHîra, et leur annonça la mort de Djadsîma. L'armée se divisa en deux parties, dont l'une acclama ʿAmrou, fils d'ʿAdî, l'autre ʿAmrou, fils d'ʿAbd al-Djinn. Une guerre allait éclater entre eux deux, mais Qaçîr s'entremit entre eux et les concilia. ʿAmrou fils d'ʿAbd al-Djinn abandonna le gouvernement à ʿAmrou fils d'ʿAdî, et se soumit à lui. Toute l'armée se rangea alors sous les ordres de ce dernier. Il combla Qaçîr d'honneurs, mais celui-ci dit : Je ne serai satisfait que lorsque tu vengeras la mort de ton oncle.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE D'ʿAMROU, FILS D'ʿADÎ.

Lorsque Zebbâ apprit qu'ʿAmrou, fils d'ʿAdî, était monté sur le trône, que l'armée l'avait acclamé et qu'il tenait le gouvernement de l'ʿIrâq, elle fut très-inquiète et préoccupée. Elle savait qu'il vengerait la mort de Djadsîma. Zebbâ avait un astrologue qui lui prédisait l'avenir. Elle lui demanda son

horoscope, et il lui dit : Tu succomberas par la main d'un jeune homme nommé ʿAmrou, de sang royal; ton royaume passera entre ses mains; mais il ne pourra pas te tuer; tu périras de ta propre main. Zebbà se tint sur ses gardes contre ʿAmrou; elle établit sa résidence dans le palais de sa sœur, qui était solidement fortifié, et cessa ses tournées à travers les villes de son royaume. Elle avait aussi un peintre nommé Faqarroum, à qui elle donna des sommes considérables et qu'elle envoya à la cour d'ʿAmrou, en lui disant : Lie-toi d'amitié avec ses gens et fais-leur des portraits, afin qu'ils reconnaissent que tu es un peintre. Puis fais le portrait d'ʿAmrou dans toutes les positions, assis, en pied et à cheval, dans son costume d'été et d'hiver, et apporte-moi ces portraits, de façon que, s'il vient m'attaquer, je le reconnaisse à sa vue et que je puisse me garder de lui. Le peintre se rendit à la cour d'ʿAmrou, y resta pendant une année et fit le portrait du prince dans toutes les positions; ensuite il porta ces portraits à Zebbà. Elle fit faire un chemin souterrain entre le palais et la forteresse, afin que, s'il lui arrivait quelque accident dans le palais, elle pût se sauver dans la forteresse.

Quand il se fut écoulé une année, Qaçîr dit à ʿAmrou : Venge ton oncle, car Djadsîma ne fut pas un roi dont le sang dût être versé impunément. ʿAmrou répondit : « Comment pourrais-je le faire? Cette femme est plus insaisissable que l'aigle dans les airs. » Cette parole est devenue proverbe. Qaçîr dit : Fais-moi couper le nez et lacérer le dos à coups de fouet. ʿAmrou répondit : Je ne ferai jamais chose pareille envers toi qui ne l'as pas mérité de moi. Alors Qaçîr lui dit : « Laisse-moi faire et sois exempt de blâme, » parole devenue proverbe. ʿAmrou dit : Fais ce que tu voudras. Qaçîr se coupa le nez et se déchira le dos à coups de fouet; alors on dit

ces paroles, devenues proverbiales : « Qaçîr s'est coupé le nez pour une affaire importante. » Le poëte Motalammis a dit :

Qaçîr s'est coupé le nez pour chercher vengeance, et Bailas s'est plongé dans la mort avec son épée.

Quand la blessure de Qaçîr fut guérie, il partit à pied, nu-tête et nu-pieds, les vêtements déchirés et le dos lacéré, et il alla de l'ʿIrâq en Mésopotamie. On annonça à Zebbâ son arrivée. Elle le fit introduire auprès d'elle et elle l'interrogea sur son misérable état. Il dit : C'est ʿAmrou, fils d'ʿAdî, qui m'a traité ainsi, en m'accusant d'avoir trahi et fait périr son oncle; il m'a emprisonné pendant un an; mais maintenant je me suis enfui de la prison et je suis venu pour t'offrir mes services, sachant que je ne peux servir un souverain plus dangereux pour lui que toi. Zebbâ l'accueillit bien, le logea dans une maison convenable et lui fit remettre une grande somme d'argent; et il y resta. Zebbâ reconnut qu'il était doué d'une grande intelligence; elle le consultait et il lui donnait des conseils sincères. La reine fut complétement rassurée à son égard et l'admit parmi ses familiers et ses ministres. Il se passa ainsi un an, et Zebbâ n'eut plus aucune méfiance à son égard. Un jour, comme elle s'entretenait avec lui, on lui présenta de magnifiques étoffes d'ʿIrâq. Zebbâ dit : De telles étoffes n'existent pas dans mon trésor ni dans tout mon royaume. Qaçîr lui dit : Ô reine, ces étoffes sont très-abondantes dans l'ʿIrâq; si la reine le permet, je prendrai des produits de ce pays et les porterai dans l'ʿIrâq, pour faire le commerce, de façon que personne ne m'y reconnaisse. J'irai avec la caravane; puis j'y achèterai de ces belles étoffes de l'ʿIrâq, et je reviendrai auprès de toi, et je les vendrai ici, de façon qu'il t'en revienne un grand profit en argent et aussi en

étoffes. Dans l'état où je suis réduit, je ne suis plus apte à l'exercice militaire ni à la guerre; je ne puis faire autre chose que m'occuper de commerce ou donner des conseils. Zebbâ agréa cette proposition : elle lui donna de grandes sommes d'argent et une caravane composée d'une grande quantité de chameaux. Qaçîr acheta tout ce qu'il crut avantageux et partit pour l'ʿIràq. Il se rendit à la capitale d'ʿAmrou, à ʿHîra, vendit ses marchandises et acheta les belles étoffes de l'ʿIràq. Dans la nuit il alla secrètement vers ʿAmrou, fils d'ʿAdî, lui rendit compte de ces circonstances et se fit donner par lui encore d'autres étoffes; puis il retourna auprès de Zebbâ.

Pendant l'absence de Qaçîr, la sœur de Zebbâ avait dit à celle-ci : L'argent que tu as donné à cet homme est perdu; cet homme ne reviendra jamais vers toi. Zebbâ répondit : S'il revient, il est honnête; s'il ne revient pas, en raison de ce qui lui est arrivé à cause de moi, qu'on lui a coupé le nez, et en raison des services qu'il m'a rendus, l'argent lui est dû; qu'il lui reste. Puis, lorsque Qaçîr revint, Zebbâ en fut charmée. Elle agréa ces étoffes et en choisit ce dont elle avait besoin; pour le reste, elle l'abandonna à Qaçîr et lui dit de le vendre. Il le vendit et en eut un grand profit. L'année suivante, il fit le même négoce, et revint, et eut un grand profit; de même la troisième année. La quatrième année, Zebbâ lui donna mille de ses propres chameaux. Qaçîr dit : Ces sacs sont trop étroits, il en faut de grands et larges, tissés de crin, contenant une plus grande quantité de marchandises et plus faciles à porter pour les chameaux. Zebbâ donna des ordres pour qu'on fît mille paires de grands sacs tissés de crin. Moʿhammed, fils de Djarîr, rapporte, d'après Moʿhammed, fils d'Al-Sâïb, que Qaçîr fut le premier homme qui fabriqua cette espèce de sacs.

Qaçîr chargea les chameaux, se rendit dans l'ʿIrâq et dit à ʿAmrou, fils d'ʿAdî: Si tu veux venger la mort de ton oncle, le moment est venu. ʿAmrou dit : Que faut-il faire? Qaçîr répondit: Fais placer dans chacun de ces sacs un homme cuirassé et complétement armé; nous aurons de cette façon deux mille hommes sur les mille chameaux. Place-toi toi-même, avec tes armes, dans un des sacs, et nous partirons vers la résidence de Zebbâ. Quand nous aurons franchi la porte de la forteresse, nous ferons sortir les soldats, nous pousserons des cris et mettrons l'épée à la main. Zebbâ a (dans son palais) un chemin souterrain pour s'enfuir par là, si elle est surprise. Je te placerai à l'entrée de ce chemin; quand elle arrivera là pour se sauver, tue-la. ʿAmrou consentit, et ils firent ainsi. Ils mirent un homme dans chaque sac et le fermèrent, l'homme qui s'y trouvait tenant à l'intérieur l'attache. Ils s'acheminèrent ainsi en caravane jusqu'à la résidence de Zebbâ. A proximité de la ville, Qaçîr prit les devants et alla avertir la reine. Il lui dit: Cette année j'apporte des marchandises comme je n'en ai jamais apporté. Zebbâ, très-contente, monta à cheval et sortit de la ville pour voir la caravane. Quand elle vit les chameaux marcher d'un pas lourd à cause de la pesanteur des armes et des hommes qu'ils portaient, elle dit :

Pourquoi ces chameaux marchent-ils si lentement? Portent-ils des pierres ou du fer?

Ou du plomb, froid et lourd, ou des hommes ramassés et pliés sur eux-mêmes?

Puis Zebbâ rentra dans la ville. La caravane entra également dans la ville. A la porte de la ville, il y avait un gardien nabatéen, qui, apercevant la marche pesante des chameaux, plon-

gea une baguette dans un sac. L'homme qui s'y trouvait lâcha un vent; le Nabatéen dit alors : Dans ces bagages il n'y a rien de bon.

Arrivés au milieu de la ville, ils firent agenouiller les chameaux. Les hommes sortirent des sacs, armés, mirent l'épée à la main, poussèrent le cri de guerre et commencèrent le massacre. Qaçîr fit sortir de son sac ʿAmrou et le conduisit à l'entrée du passage secret et lui dit : Reste là, aussitôt que Zebbâ paraîtra pour s'enfuir par ce chemin, tue-la. Lorsque Zebbâ apprit que les soldats massacraient dans la ville, elle courut à ce passage; elle vit ʿAmrou, debout, l'épée à la main, et le reconnut à sa ressemblance avec le portrait que le peintre lui avait apporté. Elle portait à son doigt une bague contenant un poison subtil; aussitôt qu'elle aperçut ʿAmrou, elle ouvrit la bague et avala le poison, en disant : C'est de ma main et non de la tienne que je veux mourir, et elle tomba. ʿAmrou se précipita sur elle, et l'acheva. Ensuite il fit proclamer que les soldats cessassent le massacre.

ʿAmrou s'empara du gouvernement et du trésor; l'armée de Zebbâ lui rendit hommage. Il réunit le royaume de Mésopotamie à celui de l'ʿIrâq, et tous les Arabes se soumirent à lui. Il occupa le trône pendant cent vingt ans, puis il mourut. L'empire demeura entre les mains de ses descendants comprenant l'ʿIrâq, la Mésopotamie, le désert et le ʿHedjâz, et cet empire passa de père en fils pendant l'espace de cent ans. On les appelle les rois Naçrites; leurs faits et gestes sont racontés dans les livres arabes et persans. Pendant ce temps, le territoire situé entre le Djîhoun et le ʿHolwân était en la possession des rois des Provinces, et les pays de Roum et de Syrie entre les mains des empereurs, jusqu'à l'avénement d'Ardeschîr Bâbegân, qui soumit les rois des Provinces et

leur enleva la Perse et le Khorâsân, et qui prit également aux rois Naçrites l'ʿIrâq et la Mésopotamie. Ardeschîr relégua ces rois dans le Baʿhraïn, dans le désert et dans le ʿHedjâz, où ils furent sous sa domination, ainsi que tous les Arabes et quelques-uns des rois du Yemen et de la Syrie, tandis que quelques autres de ces deux pays étaient soumis aux Romains. Les rois Naçrites fleurirent encore de longues années dans le désert, le ʿHedjâz et le Baʿhraïn, après Ardeschîr; car, lorsque celui-ci expulsa les Arabes de l'ʿIrâq, il leur assigna le ʿHedjâz, le Baʿhraïn et le Yemen, et leur donna un roi de la famille d'ʿAmrou, fils d'ʿAdî.

La résidence des rois Naçrites était à ʿHîra et leur royaume s'étendait au delà de cette ville. La résidence des rois perses était à Madâïn; car Bagdad, qui est aujourd'hui la résidence des califes, n'existait pas encore. Cet état de choses continua de même sous le règne des successeurs d'Ardeschîr, qui laissèrent les pays du ʿHedjâz, du Bâʿhraïn et du désert aux Arabes, sous le règne des princes de la famille d'ʿAmrou, fils d'ʿAdî. Le dernier de ceux-ci fut Noʿmân, fils de Moundsir, qui fut tué par Perwîz, fils de Hormuzd, comme nous le raconterons plus loin. Ce Noʿmân fut fils de Moundsir, fils de Noʿmân, fils d'ʿAmrou, fils de Moundsir, fils d'ʿAmrou, fils d'ʿAdî, fils de Naçr, fils de Rabîʿa.

Tous ces événements que nous venons de rapporter sur Djadsîma et ʿAmrou se passèrent du temps des rois des Provinces; car ceux-ci régnèrent pendant quatre cents ans, depuis Alexandre jusqu'à Ardeschîr, période pendant laquelle se passèrent un grand nombre de choses mémorables, dont celles que nous venons de rapporter font partie, ainsi que l'événement relatif à Tasm et Djadîs, que nous allons raconter.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DE ʿHASAN, FILS DE TOBBAʿ, ROI DU YEMEN.

Tasm et Djadìs étaient deux tribus arabes du Yemâma, du temps que Djadsìma fut roi de l'ʿIràq. Elles étaient gouvernées par un roi appelé ʿAmlouq, qui avait été institué par Djadsìma. Il appartenait à la tribu de Tasm. Ce roi exerça la tyrannie sur son peuple, et alla si loin dans son oppression, qu'il exigeait que toutes les jeunes filles qui se mariaient fussent conduites auprès de lui pour qu'il leur ôtât leur virginité. Le peuple resta sous cette oppression, impuissant et consterné. Cependant les gens de la tribu de Tasm, qui était celle dont le roi était issu, ne subissaient pas le même outrage de sa part. Il se passa un long espace de temps, jusqu'à ce que, un jour, un homme nommé Aswad, fils de Ghifâr, réunit les chefs de sa tribu — lui-même était un des chefs — et les jeunes gens, et il leur dit : Vous savez dans quelle misérable situation nous nous trouvons; des chiens ne supporteraient pas un état pareil, bien moins des hommes. Je vous demande votre appui, afin que nous nous délivrions ensemble de ce roi. Les autres dirent : Que veux-tu? Aswad dit : J'inviterai à un festin dans ma maison le roi et toute la tribu de Tasm. Je vous inviterai également, de telle façon qu'il y aura deux hommes d'entre nous pour un homme de l'autre tribu. Chacun de vous apportera son épée et la cachera sous la table dans le sable. Ceux-là viendront sans armes, et quand ils entreront vous saisirez vos épées, moi-même je tuerai le roi, et chacun de vous tuera son homme. Quand vous aurez tué les chefs, il n'y aura plus de danger à craindre de la part des autres. Ils

consentirent et firent ainsi : ils tuèrent le roi et les gens de Tasm qui constituaient son armée et sa tribu.

Cependant un homme de la tribu de Tasm, nommé Ribâʿh, fils de Mourra, s'enfuit auprès de ʿHasan, fils de Tobbaʿ, l'un des puissants Tobbaʿ du Yemen. Ribâʿh l'informa de ce que venaient de commettre les gens de Tasm. ʿHasan en fut très-courroucé et partit avec une grande armée pour le Yemâma, afin d'attaquer la tribu de Djadîs. Arrivé à trois journées de marche de leur territoire, Ribâʿh lui dit : J'ai parmi eux une sœur qui a un époux de la tribu de Djadîs. Elle n'a pas dans le monde son égale pour la subtilité de la vue ; elle voit à la distance de trois journées de marche et informe les gens de la tribu de ce qu'elle aperçoit. On l'appelle Zerqâ al-Yemâma, et sa réputation est grande parmi les Arabes. Nâbigha al-Dsobyânî a dit dans une qaçîda :

Porte dans tes jugements un discernement semblable à celui de la jeune fille, la plus distinguée de sa tribu, quand elle regardait les colombes rapides se diriger vers les eaux.....

Puis Ribâʿh dit : Ordonne que chaque soldat prenne une branche d'arbre et qu'il la tienne devant lui, afin que, si elle nous aperçoit, elle ne voie que les branches et non pas les hommes. Ils firent ainsi. Les gens de la tribu de Djadîs dirent à Yemâma : Monte à la tour et regarde. Yemâma regarda et dit : Je vois des arbres qui marchent ; ils ont la forme des arbres ; mais ils s'avancent comme des hommes. Ceux-là dirent : Ce n'est rien, et ils n'ajoutèrent pas foi à ses paroles. Le lendemain ils lui dirent de nouveau de regarder. Elle dit : Je vois derrière un arbre quelqu'un qui détache un morceau de viande d'un os et le mange ; il tient un soulier déchiré dans sa main et le raccommode. Ils dirent : Ce n'est rien. De cette

façon ʿHasan tomba sur eux à l'improviste, les massacra et dévasta le pays de Yemàma. Il fit saisir Zerqà et lui dit : Par quel moyen parviens-tu à rendre tes yeux aussi clairvoyants? Elle répondit : Je ne dors jamais sans mettre du collyre sur mes yeux. ʿHasan lui fit arracher les yeux; on y trouva des fibres noires, injectées de collyre dont la couleur était noire.

ʿHasan rentra dans le Yemen. Djadsìma, informé de ces événements, envoya de l'ʿIràq une armée à sa poursuite. La rencontre eut lieu, et ʿHasan défit l'armée de Djadsìma et tua un grand nombre d'hommes; puis il continua sa route. ʿHasan fut un roi puissant d'entre les Tobbaʿ du Yemen. Il était fils de Tobbaʿ, fils d'Asʿad; son père était appelé Tobbaʿ abou-Karib. ʿHasan avait un fils qu'on appelait Tobbaʿ le Jeune. Quant à Tobbaʿ abou-Karib, c'est lui qui, à l'époque du pèlerinage, vint à la Mecque avec une armée. Il y a près de la Mecque un endroit entre deux collines, appelé Schaʿab al-Matàbikh, nom qui provient de ce que le Tobbaʿ y avait fait établir ses cuisines et qu'il fit distribuer tant de provisions qu'elles suffirent pour nourrir tous les pèlerins de cette année. Il couvrit aussi la Kaʿba entièrement, employant à cet effet ses propres vêtements, d'un prix inestimable et tels que personne n'en avait encore vu. Les habitants de Yathrib, les gens des tribus d'Aus et de Khazradj, vinrent auprès de lui pour se plaindre des Juifs de Khaïbar, de Fadaq et de Khoraïdhah, disant : Ces Juifs se sont refugiés parmi nous, en venant de la Syrie, et ont trouvé un asile parmi nous; maintenant ils nous oppriment. Le Tobbaʿ fit marcher son armée vers Yathrib. Arrivé près de la ville, il fit halte dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui, à cause de cela, Station du Roi. De là il envoya l'armée dans la ville, et un grand nombre de Juifs

furent tués. Puis il retourna à la Mecque et ensuite dans le Yemen.

C'est ce même Tobba' qui expédia une armée en Chine, où elle porta le massacre et le pillage. Puis, il envoya son fils avec une puissante armée dans l'Indoustan, où ils tuèrent beaucoup d'habitants et d'où ils passèrent ensuite en Chine. D'un autre côté, il envoya un général nommé Schamr et surnommé Dsou'l-Djenâ'h (parce que, quand il partit pour la guerre, il marchait comme s'il avait des ailes), avec l'ordre de pénétrer dans le Turkestan, et de là en Chine pour prêter secours à son fils 'Hasan. Le général arriva à Samarcand, qui faisait partie alors des possessions de la Chine, et qui était une ville bien fortifiée. Il se rendit maître de la ville, la détruisit et tua un grand nombre d'habitants. Ensuite il la reconstruisit et la nomma, d'après lui, Samarcand, car auparavant elle avait porté un autre nom. Samarcand veut dire « la ville de Schamar; » car en langue pehlvie *qand* signifie « une grande ville; » les Arabes, en traduisant ce nom dans leur langue, en ont fait *Sarmarqand*. Schamar entra ensuite en Chine, y porta la guerre et retourna victorieux.

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES GENS DE LA CAVERNE.

Les gens de la caverne étaient de la Syrie, d'une ville dont le roi était idolâtre, ainsi que tous les habitants. Ceux-là avaient été mis dans la bonne voie par Dieu. Le roi s'appelait Decianus et était l'un des rois grecs à qui appartenait alors la Syrie, après Alexandre, avant que ce pays échût aux Romains. Ils étaient les seuls croyants dans toute la ville, et ils con-

naissaient Dieu; ils étaient au nombre de six. Le roi, informé de leur croyance, les fit appeler et leur dit : Qui adorez-vous et quel est votre dieu? Ils confessèrent leur religion devant le roi, se tenant devant le roi, et Dieu fortifia leurs cœurs, afin qu'ils n'eussent pas de crainte; ils dirent: Notre dieu est le Dieu du ciel et de la terre, et nous n'en reconnaissons pas d'autre que lui; si nous disions autre chose, nous dirions un mensonge. Dieu a dit dans le Coran (sur. XVIII, vers. 13) : « Nous fortifiâmes leurs cœurs lorsque, en se tenant [devant le roi], ils dirent : Notre dieu est le Dieu du ciel et de la terre, » etc. A cette époque, il n'y avait pas de prophète sur la terre; c'est par leur propre intelligence qu'ils étaient parvenus à la connaissance de Dieu. C'était avant l'apparition de Jésus, de Jean et de Zacharie; il n'y avait alors aucun prophète en Syrie. Ces hommes étaient tous de grande naissance; le roi ne pouvait pas les mettre à mort légèrement. Le roi avait un cadhi dont le fils professait également la vraie foi et qui n'osait pas le faire publiquement, à cause du roi. Le roi dit à ce cadhi : Que te semble, comment faut-il agir avec eux? Le cadhi répondit : Ils sont tous de bonne famille, il ne faut pas les tuer légèrement. Donne-leur le temps de cette nuit, afin qu'ils réfléchissent et reviennent peut-être à la raison. Le roi leur accorda ce temps, et ils se retirèrent. Dans le Coran, ils sont appelés du nom honorifique de « jeunes gens. » (Surate XVIII, vers. 9 et 12.) C'étaient des jeunes gens qui croyaient en Dieu, sans que personne les eût appelés à Dieu. Dieu ajoute encore dans le Coran (sur. XVIII, vers. 12) : « Nous les avons dirigés dans la droite voie, afin qu'ils nous reconnaissent. » Les docteurs et les commentateurs disent que l'expression de « jeunes gens » n'est employée que deux fois dans le Coran relativement à des croyants : une fois, elle est appli-

quée à Abraham, dont il est dit : « Nous avons entendu un jeune homme nommé Abraham, » etc. (sur. xxi, vers. 61); et l'autre fois aux compagnons de la caverne. Quant aux infidèles, on lit dans l'histoire de Joseph : « Deux jeunes gens entrèrent dans la prison. » (Sur. xii, vers. 36.) D'autre part on lit : « Il dit à ses jeunes gens : Mettez leur argent parmi leurs bagages, » etc. (Sur. xii, vers. 62.)

Quand la nuit fut venue, craignant que le roi ne les fît tuer, ils quittèrent tous les six la ville, dans la même nuit. Leurs noms étaient les suivants : Maximilianos, le premier d'entre eux et celui qui avait pris la parole devant le roi; Malchos, Yamblichos, Martinianos, Dionysios et Johannes. Ils se rendirent vers une montagne qui se trouvait près de la ville et qui s'appelait Ya'hlos. Là ils rencontrèrent un pâtre nommé Antoninos. Ils lui dirent : Y a-t-il dans cette montagne un endroit où nous puissions nous cacher pour quelques jours? Le pâtre leur dit : Qui êtes-vous? Ils répondirent : Nous professons une autre religion que le roi et les habitants de cette ville; nous adorons un dieu différent de leurs idoles, et nous nous sommes enfuis d'auprès du roi, craignant pour notre vie; nous cherchons un endroit pour nous cacher. Le pâtre dit : Quel est votre dieu et quelle est votre religion? Ils lui exposèrent leur croyance et il l'accepta également, puis il leur dit : J'irai avec vous. Ils consentirent. Ensuite le pâtre dit : Il y a dans cette montagne une grande crevasse et une énorme caverne, ayant une entrée très-étroite; nous autres pâtres, quand dans la nuit il fait froid, ou qu'il fait du vent, et qu'il tombe de la pluie, et que nous craignons pour les moutons, nous les faisons entrer dans cette caverne. Ensuite le pâtre confia ses moutons à ses camarades et alla avec eux. Il avait un chien, qui les accompagna. Les autres, en le voyant, dirent au pâtre : Renvoie ce

chien; car, quand il aura faim, il fera du bruit et dénoncera aux hommes notre présence. Mais, quelque peine que le pâtre se donnât pour chasser le chien, en le frappant, le chien ne s'en allait pas. Quand ils l'eurent longtemps frappé, Dieu lui donna la parole, et il leur dit distinctement : Pourquoi me frappez-vous? Moi aussi, je crois au même dieu auquel vous croyez. Ce fut là pour eux un signe et un miracle de la part de Dieu. Ensuite ils se mirent en route et entrèrent dans la caverne. Ils trouvèrent un lieu grand et vaste, comme il est dit dans le Coran : « Et ils se trouvèrent dans un endroit vaste de la caverne. » (Sur. XVIII, vers. 16.) Ensuite ils se couchèrent et le chien également, en étendant ses pattes et la bouche posée sur les pattes, comme c'est l'habitude des chiens. Le Coran le décrit en ces termes : « Leur chien était couché, les pattes de devant étendues, à l'entrée. » (Sur. XVIII, vers. 17.) Dieu leur envoya le sommeil, et pendant le sommeil, il enleva leurs âmes, ainsi que celle du chien.

Le lendemain, le roi les fit chercher, mais on ne les trouva point; on lui dit qu'ils avaient quitté la ville. Le roi envoya à leur poursuite; on les rechercha pendant un mois, sans les trouver; alors on cessa les recherches. Ils restèrent dans cette caverne trois cent neuf ans. Dieu envoyait chaque semaine un ange, afin qu'il les retournât d'un côté sur l'autre, pour empêcher que leur chair ne pourrît par le contact de la terre, et pour que les corps ne fussent pas décomposés. Il est dit dans le Coran: « Nous les retournions à droite et à gauche. » (*Ibid.*) Quand le soleil se levait, il était à leur droite, et il se couchait à gauche de la caverne, comme il est dit dans le Coran : « Tu aurais vu le soleil, quand il se levait, passer à droite de leur caverne, et quand il se couchait, décliner à leur gauche. » (Sur. XVIII, vers. 16.) Les docteurs et commentateurs

expliquent ce verset de la manière suivante : Cette montagne était située vers le sud, qui est à gauche de l'occident; et l'entrée de la caverne était tournée du côté du nord. Dans cette situation, le soleil, qui se lève à l'orient, se trouve être à la droite de la caverne, et à sa gauche quand il se couche. Le vent du nord y souffle et empêche l'odeur cadavérique de se développer.

Ils restèrent donc dans cette caverne trois cent neuf ans. Pendant ce temps, le roi Decianus était mort et d'autres rois grecs lui avaient succédé dans le gouvernement de la Syrie; puis le gouvernement avait passé entre les mains des Romains. Sous le premier des rois romains qui gouvernaient en Syrie, apparut Jésus, qui avertit les enfants d'Israël de l'événement des gens de la caverne. Il leur annonça qu'ils ressusciteraient, que les hommes les verraient et qu'ils mourraient de nouveau, afin que les hommes qui niaient la résurrection des morts, en voyant cela, fussent convaincus que Dieu tient ses engagements et que la résurrection est une vérité. Dieu a fait mention de leur histoire dans l'Évangile, de même que dans le Coran, où il est dit : « C'est pour cette raison que nous les avons informés de leur histoire (*trad. pers.* C'est pour cela que nous les avons ressuscités), afin qu'ils reconnaissent que les engagements de Dieu sont vrais et qu'il n'y ait pas de doute sur la résurrection. » (Sur. XVIII, vers. 20.) Après trois cent neuf ans, tous les habitants de la Syrie et du pays de Roum croyaient en Jésus et lisaient l'Évangile; et ils connaissaient cette aventure. Mais il n'était pas dit dans l'Évangile dans quelle contrée de la Syrie était située la caverne, comme cela est indiqué dans notre Coran : ils attendaient donc de quel pays ils sortiraient.

Quand les trois cent neuf ans furent écoulés et que Dieu voulut les ressusciter, l'un d'eux, nommé Maximilianos, qui

était le premier d'entre eux, revint à la vie, vers le temps du *Namâz*, avant que le soleil déclinât. Il appela les autres, et tous revinrent à la vie, de même que le chien; et ils se levèrent, comme on se lève du sommeil. « L'un dit à l'autre : Combien de temps êtes-vous restés ici? Un autre dit : Un jour, ou une partie du jour. » (Sur. XVIII, vers. 18.) Ils s'imaginaient être entrés dans la caverne la veille au crépuscule et s'être réveillés le lendemain au milieu de la journée. Puis ils dirent : « Votre Seigneur sait mieux que personne combien de temps vous êtes restés. » (*Ibid.*)

Ils avaient de l'argent du temps de Decianus, et qui était plus grand que celui qui était en usage dans cette ville ce jour-là. Ils dirent : « Envoyez l'un d'entre vous avec votre argent que voilà à la ville, qu'il cherche celui qui aura les meilleures provisions et qu'il vous en apporte pour votre nourriture... Mais qu'il ne fasse pas connaître ce qui vous concerne. » (*Ibid.*) Ils envoyèrent donc Yamblichos. Lorsque celui-ci fut entré dans la ville, il en reconnut les maisons et les bazars, mais il ne connut pas les hommes. Il vit les hommes en prière, adorant Dieu; il en fut étonné et dit : Depuis un jour que nous sommes partis, le peuple est devenu si croyant! Ensuite il entra chez un boulanger pour acheter du pain. Quand il prit l'argent et le remit au boulanger, il se trouva que ce n'était pas la monnaie courante. Le boulanger dit : D'où as-tu cette monnaie? L'autre répondit : C'est la monnaie de cette ville et la marque de ce roi. Le boulanger dit : Dans cette ville, il n'y a pas de monnaie semblable, et ce roi n'a pas frappé une pareille monnaie ; il est probable que vous avez trouvé un trésor de monnaies anciennes. Yamblichos dit : J'ai emporté hier cette monnaie avec la marque de Decianus, de cette ville. Le boulanger ne connaissait pas Decianus; il dit : Je ne connais

pas ce roi dont tu parles; celui-là est mort, à présent notre roi est *un tel*. Yamblichos dit : Quelle religion a-t-il et qui adore-t-il? L'autre répondit : Il suit la religion de Jésus et il adore Dieu. Pendant qu'ils parlaient ainsi, les serviteurs du roi passèrent par là et les entendirent. Ils emmenèrent Yamblichos devant le roi, qui écouta son aventure et regarda la monnaie. Alors il reconnut qu'il était un des compagnons de la caverne dont il avait lu l'histoire dans l'Évangile. Le roi rassembla les habitants de la ville, les docteurs et les lecteurs de l'Évangile, afin qu'ils apprissent cet événement. Yamblichos raconta : Moi et mes amis, nous avons quitté cette ville du temps du roi Decianus. Nous nous sommes enfuis, craignant pour notre foi, et nous nous sommes rendus dans une telle montagne, nous sommes entrés dans une caverne, où nous avons dormi. Aujourd'hui nous nous sommes réveillés, et maintenant je suis venu, afin d'acheter avec cet argent de la nourriture pour mes compagnons. Nous voulons prendre les provisions et partir cette nuit. Les lecteurs de l'Évangile reconnurent que c'était là l'aventure des gens de la caverne dont il était question dans l'Évangile. Le roi dit à Yamblichos : Ô jeune homme, reçois la bonne nouvelle que Decianus est mort, et que depuis sa mort il s'est écoulé trois cent neuf ans; Dieu a envoyé un prophète nommé Jésus, avec son livre venu du ciel; votre aventure est révélée dans ce livre. Nous adorons Dieu et suivons la religion de Jésus; nous nous attendions que vous sortiriez de la caverne. Vous avez dormi dans la caverne pendant trois cent neuf ans. Maintenant où sont tes compagnons? Yamblichos dit : Ils sont dans la caverne. Le roi se leva et sortit de la ville avec toute sa suite et le peuple, accompagnant Yamblichos jusqu'à la caverne. Arrivé près de là, Yamblichos dit : Mes amis n'ont pas connaissance de

l'état du monde; ils croiront que Decianus est encore vivant; quand ils verront toute cette foule, ils penseront que Decianus vient pour les faire périr. Restez ici pour que j'aille en avant, que je les avertisse, afin qu'ils se réjouissent et qu'ils sortent. Le roi le laissa partir. Yamblichos entra dans la caverne, en vue du roi et du peuple. Quand ses compagnons l'aperçurent, ils lui dirent : Quelle nouvelle apportes-tu? Yamblichos leur raconta les événements survenus dans le monde, relativement à la religion de Jésus, à l'Évangile et au roi. Après avoir parlé, il tomba et mourut, et les autres moururent également. Le roi et le peuple restèrent à la porte de la caverne toute la nuit, jusqu'au lendemain au milieu du jour. Yamblichos ne reparut plus. Le roi ordonna qu'on entrât dans la caverne, mais personne n'osait y entrer, redoutant la caverne. Ils ne savaient que faire et dirent : « Construisez au-dessus [de la caverne] un édifice, afin que les hommes sachent que ce sont les gens de la caverne. Leur Seigneur sait mieux que personne ce qui les concerne, » etc. (Sur. XVIII, vers. 20.) Tous les hommes dirent : Nous construirons une chapelle à la porte de la caverne, afin que les hommes y prient et que leur prière soit exaucée. Ils y construisirent donc une chapelle, et inscrivirent sur la pierre du mur de la caverne l'histoire des gens de la caverne, telle que nous venons de la raconter littéralement d'après les commentateurs.

Mo'hammed, fils de Djarîr, dit encore dans son ouvrage: Quelques-uns des docteurs rapportent que ces gens sont entrés dans la caverne avant Jésus et en sont sortis après Jésus; mais leur entrée et leur sortie a eu lieu du temps des rois des Provinces, après l'époque d'Alexandre et avant celle d'Ardeschîr, fils de de Bâbek, ainsi que nous l'avons dit. D'autres disent que c'est là une erreur, qu'ils sont entrés dans la ca-

verne après l'apparition de Jésus, qu'ils avaient cru en lui et que le roi et les habitants de leur ville étaient restés idolâtres; qu'un des disciples auxquels Jésus avait ordonné de convertir le monde et d'appeler les hommes à sa religion, était venu dans cette ville, qu'il avait appelé les habitants à Dieu, que ceux-ci n'avaient pas accepté sa prédication et que les compagnons de la caverne l'avaient acceptée. Ils s'étaient ensuite enfuis d'auprès du roi et étaient entrés dans la caverne. Après trois cent neuf ans ils en étaient sortis, avant l'époque d'Ardeschîr, fils de Bâbek, du temps des rois des Provinces. Quand ils sortirent, les habitants de la ville et leur roi étaient devenus croyants et avaient adopté la religion de Jésus, comme nous l'avons raconté.

On rapporte le fait de leur entrée dans la caverne de différentes manières, et les avis sont très-partagés à cet égard. Voici un autre récit : Leur roi était idolâtre. Il avait fait placer à la porte de la ville une idole; quiconque entrait dans la ville l'adorait. Or un des apôtres de Jésus arriva à cette ville. Quand il voulut y entrer, on lui dit d'adorer cette idole. Il refusa et n'entra pas dans la ville. Il y avait près de la porte un établissement de bains dans lequel il se rendit; il y offrit ses services au baigneur et s'engagea à lui pour des gages. Il faisait son service dans la journée, et, le soir, il recevait son salaire au moyen duquel il achetait de la nourriture et mangeait. Il passait la nuit en prières et jeûnait le jour. Dieu bénissait l'industrie du baigneur; celui-ci le reconnut et dit : Cette bénédiction me vient à cause de ce serviteur. En conséquence, il traitait l'apôtre avec égards et le rapprochait de sa personne. Après un certain temps, l'apôtre, étant devenu plus familier avec le baigneur, lui exposa la religion de Jésus, et le baigneur l'accepta. Il y avait quelques jeunes gens de la ville qui

venaient de temps en temps chez le baigneur et qui étaient liés d'amitié avec lui. L'apôtre leur exposa la foi de Jésus, et ils l'acceptèrent. Ce sont là les compagnons de la caverne. Ils restèrent tous ensemble chez le baigneur.

Un jour, le fils du roi se rendit dans cette maison de bains avec une femme de mauvaise vie. L'apôtre serviteur lui dit : N'as-tu pas honte d'aller au bain avec cette femme prostituée? Le fils du roi le frappa, l'injuria et entra dans le bain. Lui et la femme suffoquèrent et moururent. On annonça au roi que son fils avait été tué dans le bain. Le roi se transporta dans l'établissement de bains, fit appeler le baigneur et le serviteur, et dit : Quels sont les habitants de la ville qui fréquentaient le baigneur? On lui nomma les jeunes gens mentionnés. Le roi les fit rechercher. Ceux-ci, avertis, sortirent de la ville et s'enfuirent. A un certain endroit ils rencontrèrent un paysan qui avait un chien, et qui professait également leur religion. Ils lui dirent: Le roi nous recherche. Cet homme eut peur; il alla avec eux, accompagné de son chien; et ils allèrent tous ensemble, le baigneur, le paysan, l'apôtre et les jeunes gens de la ville. Ce sont ceux-là qui furent les compagnons de la caverne. Ils entrèrent dans une caverne. Lorsque le roi arriva à la porte de la caverne, aucun de ceux à qui il ordonna d'y entrer n'osa le faire. Alors le roi dit: Si je pouvais m'emparer d'eux, je les mettrais à mort. Maintenant enfermez-les dans la caverne. Puis il ordonna d'élever à l'entrée, un mur d'argile et de pierre, afin qu'ils mourussent de faim et de soif. Ils fermèrent ainsi l'entrée de la caverne et s'en retournèrent. Les compagnons de la caverne y dormirent trois cent neuf ans. Lorsque Dieu voulut qu'ils reparussent, un pâtre vint à y passer; il avait froid et se tourna vers la montagne. Là il vit une petite ouverture et pensa que c'était une caverne.

Il dégagea complétement l'ouverture, y entra avec ses moutons et y passa la nuit; le lendemain il s'en alla. Dieu réveilla les compagnons de la caverne et leur rendit la vie. Alors ils envoyèrent l'un d'eux avec la monnaie qu'ils avaient. L'auteur dit que (à cette époque) chaque dirhem avait la valeur de dix dirhems (d'aujourd'hui), et en avait sept fois le poids, et était grand comme la plante du pied d'un petit de chameau. Cet homme remit cette monnaie au boulanger. Celui-ci la porta au roi et lui amena l'homme, qui raconta toute cette aventure.

Mo'hammed, fils de Djarîr, ajoute que le récit qu'il a donné plus haut est plus exact que celui que nous venons de rapporter, et dont un ou deux faits sont en opposition avec ce qu'on lit dans le Coran. Premièrement ce dernier récit dit qu'ils avaient caché leur religion, tandis qu'il est dit dans le Coran : « Nous fortifiâmes leurs cœurs... et ils dirent : Notre Seigneur est le Seigneur du ciel, » etc. (Sur. XVIII, vers. 13.) L'autre contradiction est celle-ci : D'après le récit, le roi aurait fermé l'entrée de la caverne, et elle serait restée fermée pendant trois cent neuf ans. Mais le Coran dit : « Tu aurais vu le soleil, à son lever, passer à droite de l'entrée de la caverne, » etc. (*Ibid.* vers. 16.) Le commencement du récit est tel que nous l'avons rapporté. Si l'entrée de la caverne avait été fermée, ce récit n'aurait pas de sens.

Quant au nombre des gens de la caverne, il n'y a pas d'opinions différentes parmi les commentateurs et les traditionnistes : ils sont tous d'accord qu'ils étaient au nombre de sept et que le chien était le huitième, comme il est dit dans le Coran. (Sur. XVIII, vers. 21.) Mais on a discuté sur ce verset du Coran : « Il y en aura qui diront qu'ils étaient trois, et le chien le quatrième; d'autres diront qu'ils étaient cinq, et le

chien le sixième, cherchant à deviner le mystère; d'autres diront qu'ils étaient sept, et le chien le huitième.» (Sur. XVIII, vers. 21.) Ce verset s'applique aux gens de l'Évangile et aux hérétiques, qui avaient transmis cette histoire aux Juifs et aux infidèles de la Mecque. Quelques-uns d'entre eux prétendaient qu'ils étaient trois, et le chien le quatrième; d'autres, cinq, et le chien le sixième; d'autres encore, qu'ils étaient sept, et le chien le huitième. Le Coran mentionne ce dissentiment et ajoute : «Dis: Dieu sait mieux que personne combien ils étaient; bien peu de gens le savent.» (*Ibid.*) Maintenant, tous les docteurs et les commentateurs sont d'accord qu'ils étaient au nombre de sept, et que le chien était le huitième. Et pour cela, il y a deux raisons : d'abord une tradition, ensuite un argument donné par le Prophète. La tradition est celle-ci : 'Ikrima et ses disciples rapportent d'Ibn-'Abbâs que celui-ci avait dit: «Moi, je suis de ce petit nombre dont Dieu a parlé dans ce verset relativement au nombre des gens de la caverne. J'ai interrogé le Prophète sur leur nombre, il m'a répondu qu'ils étaient sept.» Leurs noms sont déterminés dans les traditions, tels que nous les avons rapportés. Quant à la preuve directe du nombre sept qui est dans le Coran, elle est celle-ci : il y est dit : «Et leur chien était le huitième.» Il mentionne d'abord les dissensions des possesseurs des livres sacrés et leurs trois opinions. Arrivé à celle du nombre sept, il termine son énumération et il passe au second membre de la phrase, en disant : «Et leur chien était le huitième.» Cette manière de parler est d'usage dans la construction du deuxième membre de la phrase, et cette antithèse répond, non à la partie de la première phrase relative aux différentes opinions, mais les mots «et le chien était le huitième» veulent dire que leur nombre était de sept.

Mo'hammed, fils de Djarîr, dit encore dans son livre qu'ils étaient neuf personnes, et il donne leurs noms : celui du huitième, Natos, et le neuvième, Kalos. S'il en était ainsi, il faudrait que le Coran dît : « et leur chien était le dixième. » Mo'hammed, fils d'Is'hâq, l'auteur du Moghâzî, dit qu'ils étaient huit, et leur chien le neuvième.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DE JONAS, FILS DE MATAÏ.

Au nombre des choses merveilleuses qui se passèrent parmi les enfants d'Israël, du temps des rois des Provinces, est l'histoire de Jonas, fils de Mataï. Jonas était des enfants d'Israël, il était prophète, envoyé par Dieu, comme il est dit dans le Coran : « Et Jonas fut un de nos envoyés. » (Sur. XXXVII, vers. 139.) Dieu l'avait envoyé vers une ville du territoire de Mossoul, renfermant sept villes, adonnées toutes à l'idolâtrie.

Cette ville négligea le message de Dieu, aucun de ses habitants ne l'accepta et personne ne voulut croire. Il se passa ainsi un long espace de temps. Jonas pria Dieu et Dieu lui donna la promesse que, s'ils ne croyaient pas, il enverrait sur eux un châtiment; mais Dieu ne dit pas (d'une manière absolue) qu'il les châtierait. Alors Jonas leur annonça : Tel jour, un châtiment du ciel fondra sur vous, si vous ne croyez pas. Lorsque ce jour fut arrivé, Jonas sortit du milieu d'eux pendant la nuit, et, quand le jour se montra, Dieu envoya un nuage rouge rempli de feu; des flammes de feu en sortirent, et ce nuage se tint au-dessus de leur ville. Le roi et les habitants de la ville se réunirent et reconnurent que le châtiment était proche. Le roi dit : Cherchez Jonas,

afin que nous croyions en Dieu; car ce qu'il nous a annoncé est la vérité. Quand Jonas sut qu'ils le cherchaient, il dit avec colère: Pourquoi n'ont-ils pas cru avant ce jour? Il s'enfuit d'auprès d'eux et ne se montra pas, comme il est dit dans le Coran: «.....Lorsqu'il s'enfuit sur un vaisseau chargé» (sur. xxxvii, vers. 140), et dans un autre passage: «..... Lorsqu'il partit en colère.» (Sur. xxi, vers. 87.) Il s'en alla vers le bord de la mer, afin que ceux-là ne le trouvassent point et que le châtiment eût son cours. Le lendemain, le roi sortit et dit: Jonas nous appelle à Dieu; si Jonas est parti, le Dieu de Jonas est resté. Il fit sortir de la ville toute la population, grands et petits, hommes et femmes; leur nombre était de plus de cent mille, comme il est dit dans le Coran: «Nous l'envoyâmes vers un peuple de cent mille âmes ou plus.» La particule «ou» (*aou*) est employée ici dans le sens de «plutôt» (*bal*). Ils firent sortir également tous les animaux quadrupèdes qu'ils avaient et les oiseaux. Le roi se couvrit de poussière, mit sa face contre la terre, et tout le peuple se couvrit de poussière. Le roi dit: Ô Seigneur, quoique Jonas, ton prophète, soit parti, nous ne perdons pas la confiance en toi. Nous croyons en toi, Dieu, et à ton prophète. Puis le roi ordonna d'apporter toutes les idoles, et il les fit toutes détruire. Ensuite il ordonna de séparer les enfants de leurs mères, ceux des hommes comme ceux des animaux. Alors les mères poussèrent des cris, en redemandant leurs enfants, et les enfants crièrent et pleurèrent, en demandant leurs mères; et ces cris et ces pleurs des êtres humains et des bêtes, et les supplications des hommes et les prières et les sanglots de tout ce peuple montèrent au ciel, et le ciel et la terre en furent affligés, et les anges pleurèrent et pardonnèrent à la ville. Le peuple continua ces supplications pendant trois jours et trois

nuits. Le quatrième jour, Dieu eut pitié d'eux et éloigna d'eux le châtiment. Jamais Dieu n'avait encore pardonné à un peuple, si ce n'est celui-là. Un peuple qui n'avait pas cru au temps voulu ne pouvait plus se sauver en croyant alors que le châtiment était arrivé, excepté le peuple de Jonas, comme il est dit dans le Coran : « S'il n'en était pas ainsi, une ville qui aurait cru aurait été sauvée par sa foi. Il n'y a que le peuple de Jonas que, quand il crut, nous délivrâmes du châtiment, » etc. (Sur. x, vers. 98.) Ils adoptèrent donc la foi et crurent en Dieu. Mais Jonas n'était pas là pour leur enseigner la religion et le culte, et ils attendaient que Dieu leur envoyât Jonas ou un autre prophète.

Jonas était allé pendant la nuit et s'était dirigé vers le bord de la mer, irrité contre son peuple, et voulant éviter qu'il le trouvât, afin qu'il ne pût le prier d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Il ne savait pas qu'il commettait un péché que Dieu punirait; c'était un péché commis sans intention; il ne pensait pas que Dieu le punirait. Quand il fut arrivé au bord de la mer, un vaisseau vint à y passer. Jonas, craignant que les gens de la ville ne le cherchassent et ne le ramenassent, monta sur le vaisseau. Le vaisseau se mit en route. Lorsqu'il fut arrivé au milieu de la mer, Dieu fit sortir du fond de la mer le poisson dans le ventre duquel il voulut faire entrer Jonas, et le poisson arrêta le vaisseau. Les hommes du vaisseau se mirent en prière et pleurèrent et se préparèrent à la mort. Alors Jonas reconnut qu'il avait commis un péché; il pensa que probablement le peuple l'avait cherché et ne l'avait pas trouvé, et que Dieu n'approuvait pas qu'il les eût quittés. Il y avait sur le vaisseau un grand nombre d'hommes, comme il est dit dans le Coran : « Et il se sauva sur un vaisseau chargé, » c'est-à-dire rempli de monde et de marchan-

dises. Jonas leur dit : C'est moi que ce poisson veut, jetez-moi à lui. Ils dirent : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis prophète de Dieu, envoyé vers les habitants de Ninive ; mon nom est Jonas, fils de Mataï. Je suis le pécheur parmi vous ; jetez-moi dans la mer, et partez en paix. Ils dirent : Nous ne jetterons pas dans la mer un prophète de Dieu. Le vaisseau fut ébranlé par le poisson. Jonas dit : Pourquoi ne voulez-vous pas me jeter ? Ils répondirent : Nous allons tirer au sort ; nous jetterons dans la mer celui sur qui le sort tombera. Ils tirèrent trois fois au sort, et trois fois le sort tomba sur Jonas, comme il est dit dans le Coran : « Et ils jetèrent le sort entre eux et il fut condamné. » (Sur. XXXVII, vers. 141.) Ils tirèrent au sort de la manière suivante : ils prirent des morceaux d'argile et inscrivirent sur chaque morceau le nom de l'un des hommes qui se trouvaient sur le vaisseau, et dirent : Ô *Seigneur*, fais surnager le nom de celui que tu veux, et fais tomber les autres. Le nom de Jonas surnageait. A la troisième fois, ils dirent : Ô Seigneur, fais que le nom de celui que tu veux s'enfonce et que les autres surnagent. Le nom de Jonas s'enfonça et les autres surnagèrent. Alors ils dirent à Jonas : Tu le sais mieux que nous. Jonas se plaça au bord du vaisseau et se jeta lui-même dans la mer. Dieu dit au poisson : Sors et avale-le. Le poisson ouvrit sa bouche et l'avala, comme il est dit dans le Coran : « Le poisson l'avala, car il était blâmable. » (Sur. XXXVII, vers. 142.) Dieu recommanda au poisson de ne pas le considérer comme sa nourriture et de bien le conserver. Jonas se mit aussitôt à prier ; le poisson était si grand que Jonas pouvait se tenir debout pendant la prière, mais il ne pouvait rien voir. Jonas aimait la prière, et il est dit dans le Coran : « Si Jonas n'avait pas été de ceux qui prient (Dieu aime ceux qui prient), il serait resté dans le ventre du poisson jusqu'au

jour de la résurrection.» (Sur. XXXVII, vers. 143-144.) Jonas resta dans le ventre du poisson quarante jours et quarante nuits; et, pendant tout ce temps, le poisson n'osa ni manger ni boire, de peur de faire du mal à Jonas et de le faire périr. Les poissons qui sont de l'espèce de celui-ci ont tous, par la volonté de Dieu, le dos très-élevé, comme la toiture d'une maison. Aujourd'hui ce poisson est bien connu parmi les gens de la mer, navigateurs et pêcheurs; ils ne mangent pas sa chair et ne lui font pas la chasse; et, quand un de ces poissons tombe dans le filet, ils ne le prennent pas.

Après quarante jours, Dieu voulut délivrer Jonas. Il lui inspira la pensée d'invoquer Dieu, comme il est dit dans le Coran: «Alors il s'écria dans les ténèbres: Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi..... Et nous l'exauçâmes et le délivrâmes de l'affliction.» (Sur. XXI, vers. 87-88.) Ensuite, Dieu envoya un ange, afin qu'il fît sortir le poisson du fond de la mer et qu'il l'amenât au rivage, à l'endroit où Jonas était monté dans le vaisseau. Il y a, du bord de la mer jusqu'à la ville de Ninive, trois journées de route. Le poisson éleva sa tête hors de l'eau et rejeta Jonas de sa gueule sur le bord de la mer. Jonas était devenu comme un enfant qui sort du sein de sa mère, aussi faible et aussi maigre; car il était resté quarante jours sans manger ni boire, comme il est dit dans le Coran: «Nous le jetâmes sur le rivage aride; il était malade.» (Sur. XXXVII, vers. 145.) Dieu inspira une biche pour qu'elle vînt et se tînt au-dessus de la tête de Jonas, qu'elle mît son pis dans sa bouche et qu'elle l'allaitât, jusqu'à ce qu'il fût rassasié; puis elle s'en alla et revint le soir. Quand le soleil devint chaud, il tomba sur le corps de Jonas et le brûla. Dieu fit sortir de la terre une citrouille. Il y avait au bord de la mer le tronc d'un arbre desséché; la citrouille s'attacha à ce tronc d'arbre et fit éclore de larges

feuilles, pour donner de l'ombre à Jonas. La biche vint pendant quarante jours, matin et soir, et l'allaita jusqu'au moment où il prit des forces, se leva et pria. Ensuite, la citrouille se dessécha. Jonas fut affligé d'être privé de l'ombre; alors Dieu l'exhorta et dit : Ô Jonas, tu t'affliges tant parce qu'un arbre que tu n'as pas produit s'est desséché; mais tu ne t'es pas affligé de tant de milliers de mes serviteurs que tu as abandonnés. Dieu l'envoya ensuite de nouveau vers ce peuple, comme il est dit dans le Coran : « Nous l'envoyâmes vers un peuple de cent mille âmes ou plus, » etc. (Sur. XXXVII, vers. 147-148.)

Lorsque Jonas arriva sur le territoire de la ville, il rencontra un berger et ses moutons, et il lui demanda des renseignements sur l'état de la ville et des habitants. Le berger dit : Leur prophète, Jonas, fils de Mataï, irrité contre eux, les avait abandonnés; Dieu envoya un châtiment qui resta suspendu sur leurs têtes pendant trois jours entiers. Alors ils prièrent et se lamentèrent, jusqu'à ce que Dieu détournât d'eux le châtiment. Maintenant ils cherchent toujours Jonas, afin qu'il leur enseigne la religion. Jonas dit : Je suis Jonas, fils de Mataï; va, et avertis-les. Le berger dit : Ô prophète de Dieu, où seras-tu pour que j'y vienne? Jonas répondit : Dans cette montagne. L'autre dit : Qui me montrera le chemin vers toi? Jonas répondit : Cette chèvre. Le berger demanda encore : Qui attestera auprès du peuple que je t'ai vu? Jonas dit : Ton chien. Ensuite Jonas entra dans la montagne, et le berger partit et avertit le roi. Le roi et tous les habitants sortirent de la ville. Arrivé [près de son troupeau], le berger dit au chien : Rends témoignage pour moi, comme le prophète te l'a ordonné. Le chien se mit à parler et dit distinctement : Jonas, fils de Mataï, le prophète de Dieu, était

ici. Puis le berger dit à la chèvre : Sois notre guide. La chèvre partit, le berger la suivit, et elle conduisit tous ces hommes vers Jonas. Ils le trouvèrent plongé en prière. Quand il eut fini et qu'il les aperçut, ils le saluèrent et lui demandèrent de ses nouvelles. Il se leva et alla avec eux dans la ville ; et ils crurent, et Jonas demeura parmi eux jusqu'à sa mort. Dieu fut satisfait d'eux, comme il est dit dans le Coran : « Et ils crurent ; alors nous leur accordâmes de jouir de la vie pour un certain temps. » (Sur. XXXVII, vers. 148.) Et Dieu agréa le repentir de Jonas et en fut satisfait, comme il est dit dans le Coran : « Et son Seigneur l'a choisi et compté parmi les justes » (sur. LXVIII, vers. 50), c'est-à-dire qu'il l'élut après qu'il fut sorti du ventre du poisson.

Dieu a informé notre Prophète de cette histoire, en disant : Sois patient, quelles que soient les afflictions que te cause ton peuple, ne le quitte pas, comme Jonas, fils de Mataï, qui a abandonné son peuple, sans mon ordre, de sorte qu'il a été renfermé dans le ventre du poisson. Il lui dit encore (Coran, sur. LXVIII, vers. 48) : « Et attends patiemment le jugement de ton Seigneur, et ne sois pas comme l'homme du poisson, » etc.

Le récit que nous venons de rapporter est tel, du commencement à la fin, que les docteurs et les commentateurs l'ont donné dans leurs livres, dans le même ordre.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE DES DEUX APÔTRES SECOURUS PAR UN TROISIÈME.

Parmi les événements merveilleux qui se passèrent du temps des rois des Provinces, fut celui que Dieu a mentionné dans

le Coran en ces termes : « Propose-leur comme exemple les habitants de la ville dans laquelle arrivèrent les apôtres. » (Sur. XXXVI, vers. 12.) Cette ville était la ville d'Antioche, qui faisait partie du territoire de Mossoul et de la Syrie, comme cela est indiqué dans les commentaires, et également dans cet ouvrage. Ces apôtres furent au nombre de trois : le premier était nommé Çadouq, le second Çadiq, et le troisième Saloum. Dans cette ville régnait un roi romain nommé Antiochus. Il était idolâtre ainsi que tous les habitants de la ville. Dieu envoya deux apôtres, qui furent traités par eux comme menteurs; alors Dieu envoya un troisième apôtre, et tous les trois étaient prophètes. Mo'hammed, fils de Djarîr, dit que, dans les traditions, il y a des différences. Quelques-uns disent que c'étaient des disciples de Jésus, et que tous les trois étaient prophètes, et qu'ils s'acquittèrent de leur mission auprès du roi, sur l'ordre de Jésus. Mais les commentateurs disent que c'est sur l'ordre de Dieu, conformément au verset du Coran : « Lorsque nous envoyâmes vers eux deux [apôtres] qu'ils traitèrent de menteurs, alors nous les renforçâmes par un troisième. » (Sur. XXXVI, vers. 13.) On lit encore dans les commentaires que les noms de ces apôtres étaient Thomas et Paul, et celui du troisième, Siméon, et que tous les trois étaient apôtres; ils appelaient les hommes à Dieu, mais personne ne crut. Il se passa ainsi un an. Il y avait dans cette ville un charpentier nommé 'Habîb, qui avait cru. Cet homme était étranger dans la ville, et il y exerçait la profession de charpentier; il demeurait en dehors de la ville, près du mur. Il partageait son gain de chaque jour en deux moitiés; il en donnait une aux pauvres, et il employait l'autre pour les besoins de sa famille. Une année s'était passée ainsi. Alors, la pluie venant à manquer dans cette ville, les habitants dirent aux prophètes (sur. XXXVI, vers. 17) : « Nous

avons un mauvais présage sur vous; si vous ne cessez pas, nous vous lapiderons». Ils leur dirent : Vous êtes venus pour notre malheur, et c'est à cause de vous que la pluie nous manque. Les prophètes répondirent : «Le mauvais sort est avec vous,» c'est-à-dire c'est vous-mêmes qui êtes cause de votre malheur; car vous êtes des pécheurs et vous adorez d'autres dieux que Dieu. Alors les habitants se réunirent tous pour mettre à mort les prophètes. Lorsque ʿHabîb le charpentier apprit cela, il accourut et dit, comme il est écrit dans le Coran : «Ô mon peuple, suivez ces envoyés.» (Sur. xxxvi, vers. 19.) Ils répondirent : Tu les as suivis! Il dit : «Pourquoi n'adorerais-je pas celui qui m'a créé et vers lequel vous retournerez?» (*Ibid.* vers. 21.) Puis il dit aux prophètes : «Certes je crois à votre Seigneur, écoutez-moi.» (*Ibid.* vers. 24.) Les habitants l'entourèrent et lui dirent : Tu es un étranger et tu tires ton pain et ton eau de notre ville; mais tu as des accointances avec nos ennemis. Ils le foulèrent aux pieds et le frappèrent de sorte que ses entrailles sortirent par sa bouche et qu'il mourut. Dieu l'envoya en paradis, comme il est dit dans le Coran. (*Ibid.* vers. 25.) Lorsque ʿHabîb vit les splendeurs du paradis, il dit: Ah! si mon peuple savait ce que Dieu m'a accordé parce que j'ai suivi ses prophètes, certes ils les suivraient également. Le tombeau de ʿHabîb le charpentier se voit encore aujourd'hui à Antioche. Ensuite Dieu ordonna à Gabriel de faire entendre un son, et ils moururent tous, comme il est dit dans le Coran : «Il y eut un seul cri, et ils furent tous anéantis.» (*Ibid.* vers. 28.)

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DE SAMSON.

Parmi les histoires qui se sont passées du temps des rois des Provinces est aussi celle de Samson. Samson n'était pas prophète, mais il était croyant; il demeurait dans une des villes de Roum et adorait Dieu. Sa mère avait fait un vœu et l'avait consacré à Dieu. Dieu lui avait donné tant de force, que personne ne pouvait se rendre maître de lui; et quand on le liait soit avec des cordes, soit avec des chaînes de fer, il les brisait : rien ne pouvait le tenir. Les habitants de cette ville étaient idolâtres. Samson avait une maison en dehors de la ville, à la distance d'une parasange. Il vint dans la ville et appela les habitants à Dieu; mais ils ne crurent pas. Il leur fit la guerre à lui seul, et l'arme avec laquelle il combattait était l'os du menton d'un chameau. Dieu fit sortir pour lui de l'ouverture de l'os une source dont il buvait à son gré. Dans tous les combats qu'il leur livra, il en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers et enleva des dépouilles considérables. Quelque ruse qu'ils employassent contre lui, ils ne pouvaient l'atteindre. Alors ils dirent : Il faut l'atteindre par le moyen d'une femme. Ils offrirent de grandes richesses à sa femme, qui était des leurs, afin qu'elle le liât et qu'elle les avertît ensuite; et ils lui donnèrent une très-forte et grosse corde. Lorsque Samson dormit, elle lia ses mains à son cou. Quand il se réveilla, il déchira la corde. Il dit à sa femme : Pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : Je t'ai éprouvé, pour voir si c'est par ta force que tu résistes à ces hommes ou si c'est par leur faiblesse. Une autre nuit, les hommes lui

apportèrent un collier d'airain, afin qu'elle attachât les mains de Samson à son cou. Lorsque Samson dormit, sa femme lui attacha les mains au cou. Samson secoua les mains et brisa la chaîne. Il dit à sa femme : Pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : Je t'ai éprouvé, pour voir combien tu es fort; maintenant je sais que nul homme dans le monde n'est plus fort que toi. Samson dit : Il n'y a qu'une seule chose par laquelle je puisse être lié et dans laquelle je ne pourrais me remuer. La femme lui demanda ce que c'était; mais il refusa de le lui dire. Elle le pria tant qu'il dit : Je ne puis être lié que par mes propres cheveux. Samson avait des cheveux si longs qu'ils traînaient à ses pieds. Quand il dormit, cette femme lui attacha les mains et les pieds ensemble avec les cheveux, et s'en alla avertir les hommes de la ville. Ils arrivèrent et coupèrent les oreilles et le nez de Samson, lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent dans la ville, à la cour du roi, où ils le placèrent. Le roi se trouva sur la terrasse et le regarda. Samson implora Dieu pour qu'il lui rendît sa force et tout ce que l'on avait coupé de son corps. Ensuite il arracha la colonne de la terrasse du roi et la fit tomber. Tout ce peuple périt.

CHAPITRE X.

HISTOIRE DE GEORGES.

Ce Georges vivait également du temps des rois des Provinces, après Jésus. Il était croyant et professait la religion de Jésus. Il était de la Palestine, et voyageait de ville en ville en faisant le commerce avec son argent. A la fin de l'année, quand les hommes donnent l'aumône, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait gagné et ne garda pour lui que le

capital. L'année suivante, il fit de même, en disant : Si ce n'était pas par le désir de faire l'aumône, je ne chercherais pas les richesses.

Il y avait à Mossoul un roi nommé Dàdyànè (Dioclétien), qui régnait sur Mossoul et sur la Syrie. Il était un des géants et idolâtre. Il avait une idole qu'on nommait Apollon, et tous les habitants adoraient des idoles ouvertement. Il y avait avec Georges quelques hommes croyants, disciples de Jésus, qui avaient embrassé, comme Georges, la religion de Jésus. Comme tous les rois de la Syrie étaient idolâtres, ils craignirent pour leurs personnes, et tinrent leur vraie religion secrète. Or Georges leur dit : De tous ces princes le plus puissant est le roi qui réside à Mossoul, nommé Dâdyânè. Je vais lui porter des présents et de grandes richesses, me rendre à sa cour avec vous, et nous mettre sous sa protection, afin que nous soyons en sécurité dans la Syrie et que personne ne puisse nous inquiéter. Ils répondirent : C'est fort juste. Georges se rendit donc à Mossoul, à la cour du roi, emportant avec lui de grandes richesses.

On avait informé le roi que, dans sa ville, il y avait des hommes qui n'adoraient pas les idoles et qui suivaient une autre religion que la sienne. Le roi avait fait publier une proclamation, et réunir tout le peuple en dehors de la ville ; il en était sorti lui-même et avait amené son idole, nommée Apollon, et avait fait allumer un grand feu devant lui. Puis il présenta l'idole au peuple : quiconque l'adorait n'était pas inquiété, mais il fit jeter au feu ceux qui refusèrent de l'adorer. Les grands et les chefs de la nation se tinrent debout ou assis devant le roi. Georges y arriva, en compagnie de ses amis et apportant de grands biens. Lorsqu'il vit le roi dans cet état, l'idée suivante lui vint à l'esprit. Il se dit : Si j'al-

lais appeler le roi à Dieu! Ou il croirait, ou il me punirait de mort, et alors j'aurais ma récompense auprès de Dieu; cela vaut mieux que de dépendre de ce roi, de lui donner ces biens et d'avoir sa protection. Georges retourna et distribua tous ses biens à ces hommes qui suivaient la même religion que lui, et revint pauvre devant le roi. Il le trouva les yeux étincelants de colère contre les croyants. Il se présenta devant lui et lui dit: Pourquoi es-tu irrité contre les serviteurs de Dieu? Tu es l'esclave de Dieu comme ceux-là; quel droit as-tu sur eux? Dieu t'a créé, c'est lui qui te donne la nourriture, c'est lui qui fait vivre et qui fait mourir. Tu es une créature comme moi. Tu as là une idole qui ne voit, ni n'entend, ni ne parle, et qui ne peut procurer ni avantage, ni dommage. Tu as entouré cette idole d'or et d'argent, tu en as fait un dieu et tu ordonnes à ceux qui croient en Dieu d'adorer cette idole. Le roi dit: Qui es-tu, qui est ton père, et d'où viens-tu? Georges répondit: Je suis un serviteur de Dieu, fils d'un serviteur de Dieu; mon nom est Georges, et je suis le plus infime de tous ses serviteurs. Je suis venu ici pour t'appeler à Dieu, afin que tu adores Dieu. Le roi dit : S'il en était ainsi que tu dis, tu serais dans un meilleur état que tu n'es, et tu serais aussi puissant que moi et mes serviteurs qui sont là. Le roi les nomma tous et dit: Voilà Theophilos, qui adore les idoles et qui a tant de milliers en sa fortune; et voilà Machlitos, qui a tant de milliers. Il y avait aussi là une femme nommée Inbîl et de grande famille. Le roi dit: Voilà Inbîl, qui est l'esclave de mon idole, et qui a tant de milliers. Ton Dieu doit être un esclave comme toi, dépourvu et nu. Georges dit: Les grâces de mon Dieu sont de l'autre monde, non de celui-ci. Si ton idole a des serviteurs comme Theophilos, mon Dieu a des serviteurs comme Élie et comme Idrîs,

qui étaient prophètes et que Dieu a enlevés au ciel, afin qu'ils y soient avec les anges. Et si tu as des serviteurs comme Machlitos, mon Dieu a des serviteurs comme Jésus le Messie, fils de Marie, que Dieu a distingué d'entre tous les hommes. Puis Georges parla longtemps des mérites de Jésus, et il ajouta : Si ton idole a des esclaves comme Inbîl, mon Dieu a des servantes comme Marie, la mère de Jésus; et il énuméra ses mérites. Le roi dit : Ceux que je t'ai nommés sont là devant toi; ceux dont tu parles ne sont pas là et je ne les connais pas; amène Idrîs et Jésus, pour que je les voie et que je sois convaincu qu'il en est ainsi que tu dis. Georges dit : Tu ne peux pas les voir en ce monde, à moins que tu n'acceptes leur religion. Le roi dit : Je t'ai donné des preuves, et tu n'en as pas; tu as avancé des choses que tu ne peux pas prouver. Maintenant il faut que tu adores cette idole, ou je t'infligerai une punition sévère. Georges dit : J'adore ce Dieu, qui a créé cette idole, et toutes les créatures du ciel et de la terre, et toute chose. Le roi ordonna d'étendre une planche par terre et d'y attacher Georges tout nu. Ensuite on apporta des étrilles de fer et on étrilla son corps de telle sorte que le sang et la chair sortirent par les pieds; mais il n'en mourut pas. Ensuite le roi fit mettre sur ses plaies du vinaigre et de la moutarde. Georges ne mourut pas. Puis le roi fit apporter un clou de fer, qu'on fit rougir dans le feu et qu'on enfonça dans la tête de Georges; mais il ne mourut pas. Ensuite il fit remplir d'eau un seau de cuivre, le fit mettre sur le feu jusqu'à ce que l'eau bouillît, puis on y plongea Georges et on couvrit le seau. On y tint Georges jusqu'à ce que l'eau se fût refroidie. Georges ne mourut pas. Alors le roi fut stupéfait; il le fit retirer de l'eau, l'appela devant lui et lui dit : Ô Georges, qui es-tu? Georges répondit : Je suis un homme. Le roi dit : N'as-tu éprouvé aucune douleur

de ces châtiments ? Georges répondit : Ce Dieu vers lequel je t'appelle détourne de moi les douleurs de tes châtiments, afin que cela soit un argument en sa faveur auprès de toi. Ensuite le roi le fit mettre en prison. Ses familiers lui dirent : Il faut le tourmenter dans la prison, afin qu'il y soit occupé de lui-même et qu'il ne débauche pas les gardiens, en les appelant à sa religion. Le roi ordonna de l'étendre dans la prison sur le ventre, et de clouer ses mains et ses pieds à son corps avec quarante clous de fer. Il y avait là une colonne de marbre, que vingt hommes seulement pouvaient soulever. On mit cette pierre sur le dos de Georges, et il resta dans cet état toute la journée. Quand la nuit fut arrivée, Dieu lui envoya un ange et lui donna une vision. Auparavant il n'avait pas encore reçu de message de Dieu. L'ange enleva de dessus son dos la pierre, lui ôta les clous des pieds et des mains et le fit manger et boire jusqu'à ce qu'il fût rassasié; puis il lui dit de la part de Dieu : Ô Georges, patiente avec mon ennemi, et souffre ses tourments et ses châtiments; il te tuera quatre fois, et je te rendrai la vie trois fois, et la quatrième fois je te délivrerai de son martyre.

Le matin, Georges se présenta devant le roi. Le roi lui dit : Qui t'a fait sortir de la prison et qui t'a amené devant moi? Il répondit : Celui dont le pouvoir est plus grand que le tien. Le roi le fit mettre entre deux planches de bois et scier en deux, et l'on coupa chaque moitié en sept morceaux. Le roi avait deux cages contenant chacune sept lions sauvages. On jeta les morceaux du corps de Georges dans ces cages; mais les lions, après les avoir sentis, ne les touchèrent pas. Dans la nuit, Dieu rassembla ces morceaux, en reconstitua le corps et lui rendit l'âme. Georges se présenta devant le roi et lui dit : Ô roi, c'est mon Seigneur qui peut accomplir de telles choses.

Le roi dit : Qu'est-ce que cet homme, et quel moyen employer avec lui? On lui dit : C'est un magicien, il charme les yeux. Fais venir les magiciens, pour qu'ils triomphent de lui. Le roi réunit les magiciens et dit à leur chef : Montre-moi quelque chose de ta magie, afin que je voie si tu peux l'emporter sur Georges. L'autre dit : Il faut un bœuf. On amena un bœuf, le magicien souffla dans les deux oreilles de l'animal, et le transforma en deux bœufs. Puis il demanda un peu de blé. Il le sema devant lui, et à l'instant même le blé leva, vint en épis et mûrit. Il le coupa, l'écrasa, le fit cuire et le mangea. Le roi en fut enchanté et dit : Je reconnais que tu pourras confondre Georges. Puis il lui dit : Peux-tu transformer Georges en chien? Le magicien répondit : Je le peux. Il fit apporter une coupe remplie d'eau, souffla dans cette eau et la donna à boire à Georges. Celui-ci la prit et dit : Au nom de Dieu; il but et n'en éprouva aucun mal. Le magicien fut confondu et dit : Ô roi, s'il y avait dans ces choses de la magie, je l'aurais vaincu; mais ce sont là des actes du Dieu du ciel.

Un homme des familiers du roi dit : Ô roi, ces actions de Georges ne sont pas de la magie; car jamais je n'ai vu un magicien mourir et revenir à la vie, et je n'ai jamais vu de magicien qui ait rendu la vie aux os d'une vache dont la chair et la peau avaient été dévorées par les chiens. Le roi dit : Est-ce que Georges a fait cela? L'autre répondit : Certes. Il y a dans cette ville une pauvre femme qui avait une vache qui lui donnait du lait, dont elle se nourrissait et qu'elle vendait pour sa subsistance. Cette vache mourut, et la femme jeta le cadavre dehors, et les chiens et les oiseaux de proie le dévorèrent. Après un long espace de temps, elle alla trouver Georges. Celui-ci eut pitié d'elle et lui donna une baguette, en lui disant : Prends ceci et frappe la vache avec cette baguette; la vache reviendra à

la vie. La femme répondit : Que dis-tu là? Toute la vache a été dévorée par les chiens. Il dit : Apporte un os, n'importe lequel. La femme apporta une corne qui était restée. Georges y appliqua la baguette et la vache revint à la vie, et la femme la possède maintenant. Veux-tu qu'on l'amène, pour que tu t'en rendes compte par toi-même? Le roi dit : Ce miracle est arrivé? L'autre dit : Certes, et j'ai accepté la religion de Georges et j'ai cru à lui. Le roi, à ces mots, ordonna de lui arracher la langue.

Cette histoire se répandit dans la ville, et, le jour même, quatre mille hommes crurent au Dieu de Georges. Le roi en fut informé, il fit amener ces quatre mille hommes et les fit mettre à mort avec les tourments les plus variés. Puis il dit à Georges : Pourquoi n'as-tu pas dit à ton Dieu de rendre la vie à ces hommes? Georges répondit : Les délices que ceux-ci ont trouvées sont préférables à la vie dans ce monde.

Le roi était assis à une table avec quatorze personnes; chacun avait un siége de bois, et sur la table étaient placées des coupes de bois. L'un des convives du roi dit à Georges : Je te demanderai une chose; si ton Dieu peut l'accomplir, je croirai à ta religion. Georges dit : Que demandes-tu? L'autre dit : Nous sommes assis sur quatorze siéges, dont chacun est fait du bois d'un arbre différent, ainsi que la table. Demande, ô Georges, à ton Dieu qu'il fasse sortir de chaque espèce de bois les feuilles de l'arbre dont il vient, pendant que nous y sommes assis, et que ces feuilles deviennent vertes, qu'il y ait des fruits, et que nous mangions les fruits de ces arbres. Georges pria, et Dieu fit verdir ces bois, et il y vint des feuilles et des fruits. Le roi dit : Personne ne peut vaincre ce magicien. Cet homme dit : Ô roi, donne-le-moi; je lui ferai subir un tourment contre lequel il ne pourra pas employer la magie. Le roi y consentit. Alors cet homme s'en alla et fit faire une statue de bronze,

sous la forme d'un taureau, creuse et très-vaste à l'intérieur; il la fit remplir de naphte, de sandaraque, de soufre et de plomb, et y fit introduire Georges. Il fit allumer le tout et mit le feu sous la statue, pendant trois jours, de sorte que tout fondit et brûla, avec Georges. Il vint un vent qui amena un nuage noir, il tomba du feu du ciel, il y eut des coups de tonnerre et des éclairs, et le monde devint obscur et noir comme la nuit. Les hommes tremblèrent et restèrent pendant trois jours dans la stupéfaction et ne surent que devenir. Dieu envoya l'ange Michel, afin qu'il renversât la statue et qu'il la brisât. Il produisit un bruit qui fut entendu dans toute la Syrie; quiconque l'entendit fut renversé et s'évanouit. Le roi et tous ses convives tombèrent et s'évanouirent.

Après que Michel eut brisé la statue, Georges en sortit, se présenta devant le roi et lui adressa la parole. Quand le roi entendit la voix de Georges, il recouvra ses sens, ainsi que tous ses convives. Lorsque Georges était revenu à la vie, le bruit du ciel avait cessé, le soleil avait reparu et le monde était rentré dans son état ordinaire. Quelqu'un des convives du roi dit : Ô Georges, je ne sais si c'est toi qui accomplis ces prodiges ou si c'est ton Dieu. Si c'est ton Dieu, dis-lui de ressusciter les morts de ce cimetière, afin que nous leur parlions et que nous les interrogions, et qu'ils te rendent témoignage. Georges se rendit, devant leurs yeux, à un vieux cimetière, dans lequel se trouvaient ceux qui étaient morts avant cette époque. Il dit : Dieu accomplit cela pour vous prouver la vérité. Il pria, et dix-sept personnes sortirent vivantes de leurs tombeaux, et vinrent à eux : neuf hommes, cinq femmes et trois enfants. Parmi eux il y avait un vieillard. Le roi lui dit : Quel est ton nom? Il répondit : Toubîl. — Quand es-tu mort? — A telle époque. — Ils comptèrent

le temps; il y avait quatre cents ans qu'il était mort. Quand ils virent ceci, les familiers du roi dirent : Il n'y a aucune espèce de tourment qu'on ne lui ait fait subir, sauf la faim. Le roi ordonna de le détenir dans la maison d'une vieille femme décrépite et pauvre, où il n'y avait ni nourriture, ni boisson. Quand Georges fut dans cette maison, il dit à la femme : As-tu quelque chose à manger? Elle répondit : Je n'ai rien. Il dit : Connais-tu Dieu? Elle dit : Je ne le connais pas. Georges lui exposa la foi, et elle l'accepta. Georges pria. Dans cette maison, il y avait une colonne qui soutenait la maison; cette colonne devint verte, poussa des feuilles, et toutes espèces de fruits bons à manger en sortirent. Georges et cette femme en mangèrent. Le sommet de la colonne s'éleva au-dessus du toit en un arbre très-haut. Il se passa ainsi quelque temps, et Georges se nourrissait de ces fruits. Un jour le roi vint à y passer, vit cet arbre et dit : Je n'ai jamais vu un arbre aussi beau et aussi frais. On lui dit : C'est ce magicien qui est dans cette maison qui a fait pousser cet arbre et ces fruits, dont il se nourrit, lui et la propriétaire de la maison. Le roi ordonna d'arracher l'arbre et de détruire la maison. Quand ils voulurent arracher l'arbre, il se dessécha et redevint ce qu'il était auparavant. Ils laissèrent la maison et en firent sortir Georges. Cette femme avait un fils sourd, aveugle, muet et paralysé. Quand on voulut emmener Georges, elle lui dit : Prie Dieu, afin qu'il guérisse mon fils. Georges souffla dans l'oreille du fils, et celui-ci recouvra l'ouïe; il souffla dans son œil, et il recouvra la vue. La femme dit : Prie aussi pour sa langue, ses mains et ses pieds. Georges dit : Une autre fois. On l'emmena et on le conduisit devant le roi.

Le roi avait un chariot traîné par quarante bœufs, où, quand il se rendait à un endroit, on mettait ses bagages.

Il ordonna de fixer aux roues de ce chariot des épées, des couteaux, des poignards et des pointes, et le fit rouler sur Georges, qui fut complétement mis en pièces. Le roi fit rassembler les fragments de son corps, les fit brûler et réduire en cendres, qu'il fit porter et jeter à la mer par quelques hommes. Dieu ordonna au vent de porter ces cendres au bord de la mer, à la vue de ces hommes, et il rendit la vie à Georges. Lorsqu'ils virent Georges sortir vivant des cendres, ils retournèrent auprès du roi; Georges y vint en même temps. Le roi leur demanda comment les choses s'étaient passées; ils lui en firent le récit, et le roi en fut stupéfait. Il dit à Georges : S'il n'y avait pas cette circonstance que les hommes diront que tu m'as vaincu, je croirais en toi. Mais fais pour moi une chose qui nous sauvera tous deux. Georges dit: Que veux-tu? Il dit : Va dans le temple de mes idoles; il y a là beaucoup d'idoles, dont la plus grande est Apollon; offre-lui une adoration et un sacrifice, et je croirai en ton Dieu et j'adopterai ta religion. De cette façon les hommes ne diront pas que tu m'as vaincu. Georges dit : C'est bien. Il voulut aller dans le temple et y faire un miracle sur ces idoles, afin que le roi sût qu'elles n'étaient pas des divinités. Le roi en fut très-satisfait, lui baisa la tête et le visage, et dit : Reste cette nuit avec moi, pour que le peuple sache que j'ai fait la paix avec toi; demain nous irons au temple. Georges resta cette nuit dans la maison du roi. Le bruit se répandit dans la ville que, le lendemain, Georges irait au temple du roi. Un grand nombre d'habitants de cette ville avaient adopté sa religion, soit en secret, soit ouvertement; tous en furent très-affligés.

Georges passa cette nuit en prières et en chantant des psaumes à haute voix. Or il avait une voix agréable. La femme du roi l'entendit, et elle vint et se tint derrière lui en priant.

Quand Georges l'aperçut, il lui exposa la foi et elle l'adopta, en lui disant : Gardes-en le secret.

Le lendemain, toute la ville se rendit à la porte du temple des idoles, tant ceux qui avaient résisté à Georges que ceux qu'il avait convertis, pour voir ce qu'il ferait. On avait dit à la vieille femme dans la maison de laquelle il avait séjourné, et qui avait cru en lui, que le roi avait séduit Georges par l'argent et le pouvoir, dont Georges avait envie, qu'il avait adopté la religion du roi et qu'il abandonnait la sienne, et que, ce jour-là, on l'amènerait dans le temple, afin qu'il y adorât les idoles. Cette femme fut très-affligée et en eut une grande douleur; elle suspendit à son cou son fils qui était muet et paralytique, et vint à la porte du temple, avec les gens de la ville, pour regarder. Le roi arriva avec Georges, et ils entrèrent dans le temple. Le fils de la vieille femme fut guéri, et recouvra l'usage de ses mains, de ses pieds et de sa langue. Il quitta le cou de sa mère, entra dans le temple et se plaça devant Georges. Celui-ci le reconnut et lui dit : Appelle-moi ces idoles. Il y avait dans ce temple soixante et onze idoles, chacune placée sur un trône d'or. Le jeune homme dit : Ô idoles, Georges vous appelle. Toutes les idoles tombèrent de leurs siéges sur la terre, jusqu'auprès de Georges. Georges frappa la terre avec son pied, et toutes les idoles ensemble avec les siéges disparurent sous terre. Iblîs était dans ce temple. C'est lui qui parlait de l'intérieur des idoles à ceux qui venaient les adorer. Georges le saisit de sorte que tout le peuple l'aperçût, et il lui dit : Ô maudit, pourquoi perds-tu et égares-tu tous ces hommes? Quel plaisir as-tu à cela? Iblîs dit : Ô Georges, si Dieu me disait : Choisis le royaume du ciel et de la terre et tout ce qui y est renfermé, ou la faculté d'égarer un seul homme, je préférerais égarer un

seul des fils d'Adam; parce que, avant Adam, le royaume de la terre m'appartenait. Dieu m'ordonna d'adorer Adam; tous les anges l'adorèrent, comme Gabriel, Michel et Israfil, et moi, je ne le fis pas, et j'ai perdu mon pouvoir, sans y avoir pris garde. Georges le lâcha, et il disparut sous terre. Le roi dit : Ô Georges, tu m'as trompé et tu as anéanti mes dieux. Georges dit : Je l'ai fait avec intention, afin que tu saches que ce ne sont pas des dieux, et, comme ils ne peuvent pas se protéger eux-mêmes, ils ne peuvent pas vous protéger.

La femme du roi fit connaître sa foi, et dit au roi : Il n'y a pas de prodiges que Georges n'ait accomplis sous tes yeux, sauf qu'il prie pour que tu disparaisses sous terre, comme ces idoles. Pourquoi ne crois-tu pas en lui? Tous ceux qui avaient adopté la religion de Georges furent réjouis et lui firent connaître leur foi. Il y avait sept ans que Georges demeurait parmi eux, et trente-quatre mille hommes avaient cru en lui. Le roi dit à sa femme : Il y a aujourd'hui sept ans que je lutte contre ce magicien; quel que soit le moyen qu'il emploie, il ne peut pas me séduire. Toi, tu as été séduite dans une seule entrevue. Il ordonna de l'attacher au même bois auquel ils avaient attaché Georges, le premier jour, et de l'étriller avec les mêmes étrilles de fer. La femme dit à Georges : Prie, afin que Dieu adoucisse mon tourment. Georges lui dit : Tourne ton visage vers le ciel, et regarde. Elle tourna ses regards vers le ciel, et elle sourit. Le roi lui dit : Pourquoi ris-tu? Elle dit : Je vois au-dessus de ma tête deux anges, avec des vêtements du paradis, des ornements et des couronnes; ils vont prendre mon âme, pour me porter vers Dieu. Ensuite elle rendit l'âme au milieu des tourments. Après qu'elle fut morte, Georges leva les mains et dit : Ô Seigneur, tu m'as protégé dans tous

ces tourments, et tu me les as fait supporter; tu m'as accordé la récompense des martyrs dans les morts successives que j'ai subies. Aujourd'hui est mon dernier jour; tu m'as promis que tu me ferais monter à toi, et que tu me délivrerais de ces malheurs. Ô Seigneur, avant que tu me portes vers toi, anéantis devant moi ces hommes, qui n'ont pas cru en moi et qui m'ont fait subir des tourments. Ô Seigneur, quiconque, après moi, sera dans le malheur ou dans l'affliction, et qui t'appellera, donne-lui la joie, par ta pitié et par mon intercession, et sauve-le de même que tu m'as sauvé. Quand Georges eut terminé cette prière, un nuage couvrit le ciel, et une pluie de feu tomba sur ceux qui n'avaient pas cru en lui, et les trente-quatre mille hommes et femmes qui avaient cru en lui étaient présents. Lorsque le feu tomba sur le roi et ses adhérents, ils saisirent leurs épées, se précipitèrent sur Georges et ses disciples, et les tuèrent tous. Les incrédules furent tous dévorés par le feu.

A cette époque, le règne des rois des Provinces arriva à sa fin. Ardeschîr, fils de Bâbek, leur enleva le pouvoir, et les chassa de l'ʿIràq, du Bâʿhraïn et du ʿHedjâz.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE D'ARDESCHÎR, FILS DE BÂBEK.

L'auteur dit : Lorsque, après le règne d'Alexandre, il se fut écoulé un espace de temps de quatre cents ans, ou, selon le dire des chrétiens, de cinq cent vingt-trois ans, ou, selon les mages, de deux cent soixante-six ans, eut lieu l'avénement d'Ardeschîr, fils de Bâbek, dans la ville d'Içtakhr, en Perse. Ardeschîr descendait de Bahman, fils d'Isfendiâr. Voici sa

généalogie : Ardeschîr, fils de Bâbek, fils de Sâsân, qui eut pour ancêtre Bahman. Quand Bahman remit la couronne à sa fille, Sâsân, courroucé, s'enfuit dans un lieu où il cacha son origine, et fut berger dans l'Hindoustan jusqu'à sa mort. Il laissa un fils, nommé également Sâsân, dont les descendants jusqu'à la cinquième génération s'appelaient tous Sâsân, jusqu'à Bâbek, qui fut le père d'Ardeschîr. Celui-ci déclara qu'Alexandre étant venu et ayant tué Dârâ, et ayant enlevé par la force, et contre tout droit, l'empire à ses descendants (Dârâ était le cousin d'Ardeschîr, car il était fils de Dârâ, fils du roi Bahman), il voulait venger la mort de Dârâ, faire rentrer le royaume dans sa famille, restreindre le pouvoir des rois des Provinces, l'enlever aux Arabes et réparer l'injustice commise par Alexandre.

Il y avait, dans la dépendance d'Içtakhr, une contrée nommée Khîr; et là il y a un bourg nommé Tîrouzè. Ardeschîr était de ce bourg. Le roi d'Içtakhr était un Perse nommé Tîrouzè, et ce bourg est appelé de son nom. Quelques-uns disent que son nom était Djouzher, ce qui est plus exact. Ce roi était l'un des rois des Provinces, de la famille de Bâzerandjiân. Ces Bâzerandjiân faisaient partie des rois des Provinces et tenaient la province de Perse. Dans chaque ville de la Perse, il y avait un roi de leur dynastie.

Sâsân le Jeune, le grand-père d'Ardeschîr, était un homme très-brave, qui faisait la guerre pour son compte avec soixante et dix ou quatre-vingts hommes. Il n'était pas roi, mais il était le chef de tous les bourgs du district de Khîr, jusqu'à Içtakhr, et les temples du feu d'Içtakhr dépendaient de lui. C'était un homme chevaleresque, aimant la chasse. Il avait une femme nommée Minehscheb, de la famille des Bâzerandjiân, qui étaient rois de Perse. Cette femme donna le jour à un fils,

qu'on appela Bâbek et qui fut le père d'Ardeschîr. Quand Bâbek vint au monde, il avait à la tête des cheveux plus longs que la main. Sa mère dit : Cet enfant fera de grandes choses. Quand il fut grand, son père Sâsân mourut, et Bâbek le remplaça dans toutes ses affaires, dans l'administration de ce district et dans la surveillance des temples du feu. Le roi d'Içtakhr l'eut en grand honneur. Ensuite Bâbek eut un fils, nommé Ardeschîr. Djouzher avait un eunuque nommé Pîrî, qui l'avait élevé. Il avait confié à cet eunuque le gouvernement de Dârâbguerd, ville de la Perside qui avait été fondée par Dârâ.

Quand Ardeschîr fut âgé de sept ans, Bâbek demanda à Djouzher d'envoyer son fils chez Pîrî, à Dârâbguerd, afin que Pîrî l'élevât, lui donnât une bonne éducation, et pour qu'Ardeschir succédât à Pîrî dans le gouvernement de Dârâbguerd. Le roi d'Içtakhr agréa la demande de Bâbek, adopta Ardeschîr et lui assura le gouvernement de Dârâbguerd après Pîrî, par un acte écrit, pour lequel il prit comme témoins les habitants d'Içtakhr. Puis il envoya Ardeschîr à Pîrî, avec cet ordre : Élève-le bien, pour qu'il te succède dans ton gouvernement. Pîrî adopta Ardeschîr pour son fils. Lorsque Pîrî mourut, Djouzher confia le gouvernement de Dârâbguerd à Ardeschîr, comme successeur de Pîrî. Ardeschîr exerça la justice et l'équité envers les hommes, et fut humble avec eux, et ils le prirent en affection. Il connaissait la constellation de sa nativité, et il la dit aux astrologues. Ceux-ci lui dirent : Tu obtiendras un royaume plus grand. Une nuit, Ardeschîr rêva qu'un ange descendait du ciel et lui disait : Dieu te donnera l'empire de l'univers; sois prêt! Ardeschîr se réveilla, fortifié par ce rêve. Il fit ses premières armes dans les environs de Dârâbguerd. Il attaqua la ville de Djoubâtân, gouvernée par

un roi nommé Parwîz. Ardeschîr tua ce roi et s'empara de son gouvernement. Le père d'Ardeschîr, Bâbek, vivait encore à Içtakhr, et auprès de lui était un frère aîné d'Ardeschîr, nommé Schâpour, homme d'une grande bravoure.

Lorsque Ardeschîr eut tué ce roi, il écrivit à son père : Tue le roi d'Içtakhr, Djouzher, et saisis en mon nom les rênes du gouvernement. Bâbek fit ainsi, mais il plaça sur le trône d'Içtakhr son fils Schâpour, sans se soucier d'Ardeschîr. Celui-ci avait une couronne d'or; Bâbek la mit sur la tête de Schâpour. Peu après, Bâbek mourut. Schâpour adressa une lettre à Ardeschîr, lui disant : Rends-toi auprès de moi; car j'ai plus de droits au trône que toi, je suis ton frère aîné. Ardeschîr ne vint pas. Schâpour fut très-irrité. Il avait encore un frère plus jeune qu'Ardeschîr et un autre plus âgé d'un an que lui. Schâpour rassembla une armée, et invita ses frères à faire la guerre à Ardeschîr, et ils partirent avec lui et son armée contre Ardeschîr. Mais ces frères avaient plus d'inclination pour Ardeschîr, et cherchèrent à se le rendre agréable : lorsqu'ils furent sortis d'Içtakhr, ils mirent à Schâpour des liens et en avertirent Ardeschîr par une lettre. Celui-ci arriva, et ils lui remirent l'armée, la couronne et le trône. Ardeschîr arriva à Içtakhr, s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête, s'empara du gouvernement de la Perside, et exerça le pouvoir avec fermeté et avec autorité et en se faisant respecter. Il y avait un homme, nommé Sâm, fils de Ra'hqar, qu'il nomma son vizir, et un homme d'entre les docteurs, du nom de Bâhir, qu'il fit mobed suprême. Il donna à chacun son rang dans l'armée, parmi les savants, parmi les chefs et les sujets, et ordonna toutes les affaires.

Quelque temps après, il fut averti que ses frères cherchaient à le faire périr et qu'ils avaient gagné une partie de

l'armée. Il fit mettre à mort tous ses frères, et son empire fut solidement établi sur toute la province de Perse. Plus tard, il reçut la nouvelle que les habitants de Dàràbguerd s'étaient révoltés. Ardeschîr s'y rendit d'Içtakhr avec une nombreuse armée, et y fit un grand massacre. Quiconque lui résistait fut massacré, de sorte qu'il ne lui resta pas un seul opposant. Ensuite il plaça dans chaque ville de la Perse un lieutenant avec un corps d'armée, qu'il croyait en état de maintenir la ville. Lui-même dirigea une armée vers le Kirmân. Il y avait là un roi nommé Palâsch, qui alla au-devant d'Ardeschîr avec une armée nombreuse. Un combat acharné eut lieu, et un grand nombre d'hommes furent tués des deux côtés. Ardeschîr combattit lui-même. Enfin il mit en fuite l'armée de Palâsch, le fit prisonnier, et s'empara du gouvernement du Kirmân.

Il y avait aux bords de la mer plusieurs villes qui faisaient partie tant du Kirmân que de la Perside, et qui étaient gouvernées par un roi nommé Iswer. Celui-ci avait une nombreuse armée, et son royaume subsistait depuis longtemps. Il possédait plusieurs édifices remplis de trésors et de grandes richesses. Ardeschîr laissa son fils comme lieutenant dans le Kirmân, en lui donnant une forte armée; il laissa également entre ses mains Palâsch, le roi de Kirmân, qu'il avait fait prisonnier, et dirigea lui-même une nombreuse armée vers le littoral, pour attaquer le roi de cette contrée. Iswer alla au-devant de lui; ils rangèrent les armées en bataille. Iswer sortit en personne et provoqua Ardeschîr au combat. Ils luttèrent ensemble, et Ardeschîr lui donna un coup d'épée sur la tête et le fendit en deux jusqu'à la selle. Il tua un grand nombre de ses soldats, s'empara du littoral et établit là un gouverneur sous sa dépendance; puis il partit.

Il y avait dans son empire un autre roi, nommé Mihrak. Il lui envoya une lettre et lui demanda sa soumission. Ce roi refusa. Ardeschîr l'attaqua, le fit prisonnier et le tua. Ensuite il dirigea une armée vers la Perside, contre la ville de Djour. Cette ville, située dans la Perside, est la ville la plus chaude qui existe. Il y a là de grandes quantités d'herbes odoriférantes, de fruits et d'arbres. L'eau de rose de l'Irâq appelée *djourî*, que l'on apporte de la province de Perse, provient de Djour. Ardeschîr voulut en faire sa résidence. Il y fit construire un palais, une forteresse appelée Terbâl et un temple du feu. Il demeura là en repos, après avoir conquis la Perside et le littoral.

Il y avait dans le Kouhistân, à Ispahân, un homme nommé Ardewân Pehlewî, qui régnait sur Ispahân et sur tout le Djebâl. Il était de la dynastie des rois des Provinces, de la branche de Perse. Ce Djouzher qui avait été roi d'Içtakhr, et que Bâbek, le père d'Ardeschîr, avait tué, avait été sous sa dépendance. Ardewân avait une grande autorité parmi les rois des Provinces. Ardeschîr gouvernait en paix dans sa résidence de Djour, lorsqu'il reçut d'Ardewân une lettre ainsi conçue : Tu n'as pas reconnu mon autorité et tu t'es soustrait à mon pouvoir. Ton père était un chef de canton et n'avait pas le droit de venir dans la ville. De quel droit as-tu ordonné de saisir le roi d'Içtakhr et de tuer les rois de la Perse et du Kirmân? De quel droit t'es-tu emparé de la couronne et de la royauté? J'ai écrit au roi d'Ahwâz qu'il vienne et qu'il t'envoie enchaîné vers moi. Ardeschîr, après avoir lu cette lettre, répondit : Ce trône et cette couronne m'ont été donnés par Dieu; il m'a accordé la victoire sur ces rois. J'ai l'espoir que je remporterai aussi la victoire sur toi, afin que je prenne ta tête et que j'emploie tes trésors pour les temples

du feu. Ardeschîr quitta la ville de Djour et se rendit à Içtakhr. Là il plaça à la tête de l'armée un lieutenant nommé Bersâm. Peu de temps après, il reçut une lettre de Bersâm, lui annonçant qu'il avait été attaqué par le roi d'Ahwâz, qu'il l'avait vaincu et repoussé.

Il y avait à Ispahân un roi dépendant d'Ardewân, et nommé Schâh-Schâpour. Ardeschîr fit marcher son armée contre lui, le vainquit et le tua; puis il retourna dans la Perse, après s'être emparé du gouvernement d'Ispahân et après y avoir établi un lieutenant avec une armée.

Ensuite Ardeschîr fit marcher son armée contre le roi d'Ahwâz, nommé Pîrouzî (?). Celui-ci prit la fuite devant Ardeschîr, qui s'empara de toutes les villes de l'Ahwâz. Il fit sa résidence à Râm-Hormuzd, qui est la ville la plus considérable de l'Ahwâz, et rassembla un immense butin. Il y fonda une ville, nommée Souk-al-Ahwâz, qui est aujourd'hui la plus grande ville de l'Ahwâz. Après avoir jeté les fondements de la ville, il y établit un lieutenant avec une nombreuse armée, et lui ordonna d'achever la ville. Lui-même, avec une armée, sortit de l'Ahwâz et se rendit dans la Mésène, qui est un royaume semblable à l'Ahwâz. Il y avait là un roi, nommé Bèvdâ (?). Ardeschîr tua ce roi. Il fonda dans la Mésène une ville nommée Karakh, appelée par quelques-uns Ardeschîrsân. Il y laissa une garnison et retourna dans la Perside. Ensuite il envoya à Ardewân, le roi du Djebâl, un message ainsi conçu : Je t'attaquerai dans la plaine de Hormuzdjân, à la fin du mois de mihr. Prépare-toi. Ardeschîr partit pour la plaine avant cette époque, et y transporta son armée par la voie d'eau. Là il fit creuser un fossé autour de son campement. Lorsque Ardewân s'approcha, il le tint éloigné de ce fossé. Ardeschîr avait un fils nommé Schâpour,

qu'il envoya au-devant d'Ardewân. Une bataille eut lieu. Ardewân avait un vizir nommé Dârbendân, qui avait la direction de l'armée et de la guerre. Schâpour tua ce vizir de sa propre main, et l'armée d'Ardewân fut mise en fuite. Ardeschîr, avec un corps d'armée, poursuivit Ardewân, l'atteignit et le tua. Il descendit de son cheval et l'assomma avec sa massue, de sorte que sa cervelle jaillit de sa tête. Ce jour-là Ardeschîr reçut le nom de *roi des rois*.

Il partit de là avec son armée et se rendit à Hamadân. Il s'empara des gouvernements du Djebâl, de Hamadân, de Nehâwend et de Dînwer, et en tua les rois. De là il se dirigea vers l'Aderbîdjân et l'Arménie, et arriva à Mossoul et fit la conquête de ces provinces. Puis il revint dans le Sawâd, le district de Baghdâd, et s'en empara. A cette époque, Baghdâd n'existait pas encore. Entre Mossoul et la ville de Madâïn, aux bords du Tigre, se trouvaient de nombreux bourgs et autant de principautés, comme cela est encore aujourd'hui. Il s'empara de toutes ces principautés et fit reconstruire les bourgs qui étaient détruits, et fonda une ville en face de Madâïn. Puis il retourna dans la Perside, et résida à Içtakhr; il ne fut pas inquiété dans la possession de ces provinces.

Ardeschîr rassembla une armée et alla attaquer le Khorâsân. Il vint de la province de Perse dans le Kirmân et de là dans le Seïstân, s'empara de cette contrée, et se dirigea ensuite vers le Khorâsân, où il conquit les villes de Balkh, de Merw, de Nischabour et de Khâresm. Il réduisit tous les rois des Provinces et envoya leurs têtes en Perse, pour être suspendues à l'entrée du temple du feu, à Içtakhr. Ensuite il rentra dans la province de Perse et résida à Djour. Plus tard il dirigea une armée vers Madâïn, et de là il se rendit dans le Ba'hraïn. Il y avait là un roi nommé Sâtiroun, qui s'était

retranché dans une forteresse. Ardeschîr l'assiéga pendant un an. La famine se déclara dans la forteresse, et la garnison voulut tuer le roi et livrer la forteresse à Ardeschîr. Alors le roi se précipita en bas du mur de la forteresse et trouva la mort. Ardeschîr s'empara de la forteresse et des trésors qui s'y trouvaient, puis il retourna en Perse. Il établit son fils Schâpour régent, le nomma son successeur et lui mit la couronne sur la tête. Il lui ordonna d'achever les villes dont il avait jeté les fondements. Puis il alla résider à Madâïn, et fonda, dans les différentes parties de son royaume, huit autres villes : une ville appelée Ardeschîr-Abâd; une autre, nommée New-Ardeschîr; dans l'Ahwâz, une ville nommée Hormuzd-Ardeschîr, qu'on appelle aujourd'hui Souk-al-Ahwâz; dans le Sawâd, une ville nommée Aspâbâd-Ardeschîr, qu'on appelle aujourd'hui Karkh de Mésène; dans le Ba'hraïn, une ville nommée Aspâ-Ardeschîr, qui porte aujourd'hui le nom de Madînat-al-'Hat; entre Medine et Mossoul, une ville nommée New-Ardeschîr, appelée aujourd'hui Djidè.

Le royaume de l'Irâq, le Khorâsân jusqu'aux bords du Djî'houn, le Seïstân, la province de Perse et le Kirmân lui restèrent soumis. Les rois des Provinces disparurent de la terre. Les Arabes aussi furent dépossédés et s'en allèrent; les uns allèrent rejoindre les Qodha'ites de Syrie, les autres gagnèrent le désert, du côté du 'Hedjâz.

Ardeschîr exerça la justice, rendit le monde florissant, et son royaume fut complet. Il fut complété le jour où il tua Ardewân et où il posa la couronne sur sa tête. Ce jour-là, 'Amrou, fils d'Adî, qui possédait l'Irâq, était encore vivant. Ardeschîr demanda sa soumission. 'Amrou avait sa résidence à 'Hîra, ville située en deçà de Koufa, vers le désert. Ardeschîr

donna Hîra à 'Amrou, qui tenait de la main d'Ardeschîr l''Irâq, le Sawâd et la Mésopotamie.

Ardeschîr régna encore quatorze ans après la mort d'Ardewân; puis il mourut, après avoir régné en tout quarante-quatre ans : pendant trente ans, il fit la guerre, et pendant quatorze ans, il régna en paix.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE DU RÈGNE DE SCHÂPOUR.

Lorsque Schâpour monta sur le trône, ceignit la couronne et prit entre ses mains le royaume de son père, il fut, comme son père, maître de l'univers. *Schâpour* est la forme arabe de son nom; en persan, il s'appelait *Schahpour*, qui veut dire « fils du roi ». Voici la généalogie de Schâpour :

Dans les commencements, quand Ardeschîr saisit le gouvernement de Dârâbguerd, il fut informé que son aïeul Sâsân, fils de Bahman, lorsque Aschk, fils de Dârâ était monté sur le trône d''Irâq, ne pouvant résister à Aschk et lui abandonnant la couronne, avait fait le serment suivant : Si, un jour, le trône m'échoit, je ne laisserai pas un seul Aschkanien vivant sur la terre. Sâsân mourut avant que l'empire lui échût; mais il avait fait jurer à son fils, qui devait faire prendre le même engagement à ses descendants, de père en fils, que quiconque d'entre eux obtiendrait la couronne exécuterait son serment et ferait périr les Aschkaniens. Mais l'empire était resté entre les mains des Aschkaniens, et aucun des descendants de Sâsân n'avait obtenu la couronne, jusqu'au temps d'Ardeschîr. Quand Ardeschîr apparut, les Aschkaniens perdirent l'empire, et aucun d'eux ne resta sur son

trône. Le gouvernement de l'Iràq [seulement] demeura entre les mains des Arabes et des rois des Provinces. Mais quelques-uns des Aschkaniens avaient subsisté, en s'éloignant de leurs demeures. Ardeschîr fit mettre à mort tous ceux d'entre eux qu'il put atteindre, grands et petits; aucun d'eux ne resta vivant, et le serment de son aïeul fut accompli. Il mit dans son trésor les biens de tous les chefs Aschkaniens qu'il tua, et leurs esclaves furent employés à son service. Un jour on lui présenta les biens d'un Aschkanien : de l'or, de l'argent, des hommes et des femmes esclaves. Parmi ces dernières se trouvait une jeune fille telle, qu'on n'en avait jamais vu de plus belle. Ardeschîr en devint amoureux, et pensa qu'elle était une des esclaves des Aschkaniens. Il l'employa à son service et la tint auprès de sa personne. Il lui demanda [un jour] si elle n'avait jamais été touchée par un homme. Elle répondit que non. Alors Ardeschîr, ne pouvant se contenir, lui ôta sa virginité, et elle devint enceinte de lui. Lorsqu'il fut familier avec elle, il l'interrogea sur son origine et lui demanda en quel endroit elle avait été faite prisonnière. Elle répondit : Je ne suis pas une esclave, je suis de la famille des Aschkaniens. Ardeschîr regretta d'avoir étendu sa main sur elle; il voulut la faire périr, afin qu'aucun membre de la famille des Aschkaniens ne restât vivant, et afin d'accomplir le serment de son aïeul. Mais il ne put s'y résoudre, à cause de l'amour qu'il sentait pour elle. Il ordonna de la détenir pendant quelque temps, afin que l'image de la jeune fille s'effaçât de son souvenir et que l'amour qu'il avait pour elle disparût de son cœur. Ensuite il prit la résolution de la faire périr, pour accomplir le serment de son aïeul. Il avait un officier plein de science et de sagesse, qui était le surintendant de sa maison et à qui il avait confié la garde de ses

femmes, de ses biens et de toute sa maison. Il fit appeler cet officier, lui raconta l'histoire de la jeune fille, et lui dit : Je préfère l'accomplissement du serment de mon aïeul à l'amour pour cette jeune fille. Emmène-la et fais-la périr. Quand le surintendant la prit pour la tuer, la jeune fille lui dit : Je suis enceinte du roi. Il fit venir des sages-femmes, qui devaient s'en assurer; celles-ci confirmèrent qu'elle était enceinte. L'officier la fit transporter dans sa maison et la fit enfermer sous terre. Puis il se coupa les signes de la virilité, les mit dans une boîte, qu'il scella, et alla trouver Ardeschîr. Celui-ci lui dit : Qu'as-tu fait ? Il répondit : Je l'ai mise sous terre. Ardeschîr pensa qu'il l'avait tuée. Puis l'officier présenta à Ardeschir la boîte et lui dit : Que le roi ordonne de placer cette boîte, scellée comme elle est, dans son trésor, et que le trésorier la garde précieusement jusqu'au jour où j'en aurai besoin. Le roi en confia la garde au trésorier.

La jeune fille donna le jour à un fils dans la maison de l'officier. Celui-ci n'osa pas l'annoncer au roi ni donner un nom à l'enfant sans son ordre. Il fit observer la constellation de sa nativité, et trouva, dans la constellation, que cet enfant deviendrait roi et que l'empire du monde lui appartiendrait. Il rendit grâces à Dieu de ce qu'il n'avait pas tué la jeune fille. Il songea à donner à l'enfant un nom qui fût digne de sa naissance et il l'appela Schâpour, c'est-à-dire « fils du roi. » Quand l'enfant eut atteint l'âge de dix ans, il lui enseigna les bonnes manières, l'équitation et tout ce qu'il faut aux princes. Un jour, se présentant devant le roi, il le trouva soucieux. Il dit : Qu'est-il arrivé au roi ? Ardeschîr dit : J'ai conquis tout l'univers, j'ai anéanti mes ennemis et je me suis emparé de leurs royaumes; mais je n'ai pas de fils pour me remplacer et pour régner après ma mort. Le surin-

tendant dit : Que le roi vive longtemps ! Le roi a chez moi un fils parfait, sorti indubitablement des reins du roi, qui a grandi et qui est instruit. Le roi dit: Comment cela est-il ? L'autre dit : Que le roi fasse ouvrir la boîte qu'il garde depuis dix ans, elle en contient le récit. Puis il sortit. Ardeschîr fit apporter la boîte scellée et la fit ouvrir. Il y vit des signes virils, et un écrit contenant ceci : Le roi m'a livré cette jeune fille Aschkanienne pour la tuer; il me fut assuré par les sages-femmes qu'elle était enceinte, et je ne me suis pas cru autorisé à détruire le germe semé par le roi. Je l'ai placée au sein de la terre pour voir ce qu'elle mettrait au monde. J'ai coupé mes signes virils, afin que personne ne puisse jeter sur moi la calomnie. Le roi fit appeler l'officier et lui dit : Quel âge a cet enfant et comment est-il ? L'autre lui en fit la description. Le roi dit : Si c'est mon fils, je le reconnaîtrai entre mille. Amène-le avec mille enfants du même âge, de la même taille et vêtus de la même façon; si mon cœur lui rend témoignage, ton récit est vrai, et il est mon fils. L'officier fit ainsi. Ardeschîr jeta les yeux sur les enfants, et son cœur lui dit que Schâpour était son fils. Ensuite il fit apporter des raquettes et des balles et fit jouer les enfants. Ardeschîr avait dans son palais un mail, et sur le mail un appartement où il y avait une estrade. Ardeschîr s'assit sur cette estrade; les enfants jouèrent, et il les regarda. La balle vint à tomber du mail sur cette estrade, devant le trône d'Ardeschîr. Aucun de ces enfants n'osa venir chercher la balle. Schâpour dirigea son cheval sur l'estrade, enleva la balle de devant le trône et retourna dans le mail. Ardeschîr fut convaincu qu'il était son fils, à cause de la hardiesse qu'il montrait, et il lui dit : Mon enfant, quel est ton nom? L'enfant répondit : Schâpour. Le roi dit: En effet, tu es *fils du roi*. C'est

alors qu'il le reconnut pour son fils, et qu'il en instruisit le peuple. Lorsqu'il fit la guerre à Ardewân, qu'il fut en possession incontestée du royaume et que l'univers lui fut soumis, il nomma ce fils son successeur et plaça lui-même la couronne sur sa tête. Schâhpour est appelé en arabe Schâpour.

Lorsque Ardeschîr mourut, Schâpour monta sur le trône. Quoiqu'il eût montré, déjà du vivant de son père, beaucoup de qualités en fait de justice et d'humilité, et de bienveillance pour l'armée, après la mort de son père, lorsqu'il fut roi, ces bonnes dispositions s'accrurent encore, et il montra des vertus supérieures à celles de son père. Après que Schâpour eût régné quinze ans, il rassembla une armée et marcha contre Nisibe, ville solidement fortifiée, située vers la Syrie. Le roi de Nisibe se trouva dans la forteresse. Schâpour, assiégeant cette place pendant un long espace de temps, fut informé qu'un ennemi, venant du Khorâsân, avait envahi la Perside. Schâpour retourna dans la Perside, attaqua l'ennemi, le fit prisonnier et le tua; puis il revint à Nisibe. L'armée campa sous les murs de la ville, assiégeant le roi de Nisibe. Schâpour plaça son armée sous la porte de la forteresse; elle y resta une nuit, et, la nuit suivante, le mur tomba, et Schâpour s'empara de la forteresse sans combat, et fit un grand massacre; il s'empara aussi des trésors immenses appartenant au César de Roum, qui étaient conservés dans cette forteresse. Puis il attaqua la Syrie. Il y avait dans la ville d'Antioche, qui est située sur le littoral, un roi des Romains nommé Valerianus. Ce roi s'était renfermé dans la forteresse d'Antioche. Schâpour fit tomber la forteresse, fit prisonnier le roi, et le conduisit dans l'Ahwâz. Là il jeta les fondements de la ville de Schouschter, et donna cet ordre au roi de Roum, qu'il avait fait prisonnier:

Envoie quelqu'un en Roum, afin que des Romains habiles dans la construction des villes et dans les travaux de soubassement viennent et construisent cette ville. Quand elle sera terminée, je te donnerai la liberté. Le roi de Roum envoya quelqu'un, et les artistes romains arrivèrent. Schâpour leur donna cet ordre: Je désire que vous jetiez des soubassements tout autour de cette ville, de sorte que le sol de la ville repose sur eux. Creusez les fondements jusqu'à ce que vous arriviez à l'eau; puis remplissez-les de briques, de mortier et de pierres, et jetez dessus de la terre. Ces fondements devront avoir mille coudées de largeur sur mille coudées de longueur, afin que je puisse y construire les murs de la ville. Ils exécutèrent tout ce travail, dont les dépenses furent faites par le roi de Roum qui était prisonnier, jusqu'à ce que le travail fût achevé. Ensuite Schâpour lui donna la liberté, après lui avoir coupé le nez, en disant: Il faut absolument que tu aies sur la figure la marque de la captivité. Puis il le laissa partir.

Entre le Tigre et l'Euphrate, en face de la ville de Tikrît, entre l'Irâq et la Syrie, était une ville nommée 'Hadhr. Il y avait là un roi du nom de Sâtiroun, surnommé Dhaïzan, qui était Arabe, de la tribu de Qodhâ'. Il avait une nombreuse armée, et gouvernait, depuis de longues années, la ville de 'Hadhr. C'était une forteresse que l'on avait rendue imprenable par un charme, le jour où on l'avait construite. Personne n'avait encore réussi à la faire tomber, et celui qui s'y renfermait, ne pouvait être vaincu. Dhaïzan, le roi de 'Hadhr, alors que Schâpour se rendit de l'Irâq dans la Perside, pour en chasser l'ennemi qui l'avait envahie en venant du Khorâsân, avait attaqué les frontières de l'Irâq et en avait détaché une portion. Quand Schâpour revint et qu'il en eut fini avec le royaume de Mossoul, il attaqua 'Hadhr avec une

armée innombrable, telle que personne parmi les Arabes, personne parmi les Persans n'en avait encore réuni. C'est à cause de cette nombreuse armée que les Arabes lui donnèrent le nom de *Schâpour al-Djonoud*. Dhaïzan, le roi de 'Hadhr, s'enferma dans la forteresse, et l'armée de Schâpour vint se poster sous ses murs. Elle y resta quatre ans, sans pouvoir prendre la forteresse et sans s'en retourner. Après quatre ans, il arriva que la fille du roi Dhaïzan, qui était avec lui dans la forteresse, et dont le nom était Nadhîra, et qui était la plus belle femme parmi les Arabes, vint sur le mur de la forteresse et vit Schâpour qui en faisait le tour à cheval. Schâpour était très-beau, et cette fille en devint amoureuse. Elle trouva un moyen de lui dépêcher quelqu'un et lui fit dire : Cette forteresse a un charme, et quand même tu y resterais cent ans, tu ne pourrais t'en emparer. Si tu consens à me prendre pour femme, je t'informerai de quelle façon tu peux t'en rendre maître. Schâpour consentit et s'engagea par serment à accomplir les conditions posées par la jeune fille. Le messager retourna et lui rendit compte. La jeune fille fit dire à Schâpour : Cette forteresse ne peut être prise que si on fait tomber sur le mur un linge trempé dans le sang des menstrues d'une femme. Mais le mur est très-élevé et personne n'en peut atteindre le sommet. Il y avait au haut du mur, sur une des tours de la forteresse, un nid de pigeons ramiers. La jeune fille trouva moyen de prendre un de ces pigeons, le porta dans sa maison, lui attacha au pied un linge trempé dans du sang de menstrues, et le laissa s'envoler. Le pigeon retourna à l'endroit où était son nid, se plaça sur la tour, et y laissa tomber le linge. Le mur s'ébranla, et la forteresse s'écroula. La jeune fille avait ainsi accompli ses engagements envers Schâpour. Celui-ci pénétra dans la forteresse, s'empara

de la place, et commença le massacre. Il fit poster l'armée à l'ouverture du mur et recommanda aux soldats de tuer tous ceux qui viendraient vers eux. Lui-même avec un corps d'armée attaqua Dhaïzan, et le tua. Il fit passer au fil de l'épée tous ces milliers d'Arabes qui composaient la garnison, et pas un seul n'échappa; Schâpour les tua tous; et ceux qui cherchèrent à se sauver par l'ouverture du mur furent massacrés par les soldats qui y étaient postés. Ces Arabes étaient ceux du désert, du ʿHedjâz, du Baʿhraïn, du Yemâma, de la Syrie et du Yemen : il n'y avait pas une seule tribu qui n'eût des hommes dans la forteresse; ils furent tous tués. Ce fut une calamité pour toutes les tribus; et cette histoire est conservée dans les chants des Arabes, dans les élégies qu'ils chantèrent pendant de longues années au sujet des victimes de ʿHadhr. De tous ces chants le plus beau est celui d'Aʿscha, qui dit :

Ne vois-tu pas ʿHadhr, dont les habitants étaient dans la prospérité? Mais celui qui est heureux est-il éternel?

Schâpour al-Djonoud l'attaqua; pendant deux ans, il y foule le sol.

Mais son Dieu n'ajouta pas à ses forces, et il ne put pas égaler (son adversaire).

Et lorsque son Seigneur vit son affaire, alors il tomba sur celui qui ne fut pas vengé.

Le cri de son peuple fut : A votre affaire! elle est arrangée!

Mourez courageusement par vos glaives! Je vois que celui qui est brave brave la mort.

Nous avons déjà rapporté ces vers, mais nous les avons répétés [ici], parce que c'est ici leur place. Une autre de ces élégies arabes est celle d'Abou-Douâd al-Iyâdî, qui dit :

Certes, la mort a fondu de ʿHadhr sur le chef de ses habitants, sur le Sâtiroun.

Voici les paroles d'ʿAmrou, fils d'Al-Yekma :

N'es-tu pas attristé — la nouvelle s'en est répandue — de ce qui est arrivé aux cavaliers des Beni'l-ʿAbid?

Et de la chute du Dhaïzan et de ses confrères, et des vaillants cavaliers des Beni-Yezid?

Schâpour Al-Djonoud les a attaqués avec des éléphants caparaçonnés et avec des héros.

Schâpour s'en retourna et fit détruire les murs de la forteresse, les fit fouler sous les pieds des éléphants et complétement raser. Puis il fit arracher les arbres et les jardins, et dessécher les rivières, de sorte que personne ne pût y demeurer. Ensuite il conduisit l'armée à ʿAïn-al-Tamar, ville située dans la Mésopotamie et qui faisait partie de son royaume. Il emmena Nadhîra, la fille du roi de ʿHadhr, et l'épousa. Une nuit, il était couché avec elle sur un lit composé de dix matelas faits de soie de Chine. Cette femme se plaignit toute la nuit que l'étoffe était dure et qu'elle en éprouvait des douleurs au côté. Le matin, quand Schâpour se leva, il vit le lit inondé de sang, et le côté de la femme était tout sanglant. Il regarda, et vit qu'il y avait, dans le lit, sous le côté de la femme, une feuille de rose dont les bords l'avaient blessée. Schâpour demeura étonné; il regarda [de plus près], et vit que la moelle des os de la femme était à découvert. Il dit : Ô femme, quelle nourriture ton père t'a-t-il donnée? Elle répondit : Il a fait détacher la moelle des os des moutons, des agneaux et des bœufs; il y a fait mettre du beurre frais et du miel blanc, et une petite quantité de fleur de farine très-clair-semée et de telle sorte qu'elle ne paraissait pas; puis il a fait donner [à ce composé] une forme ronde, comme un gâteau, et l'a fait cuire dans un pot avec du beurre de vache. Il m'a donné cela comme ma nourriture ordinaire. Au lieu

d'eau, il m'a fait boire du vin pur et vieux de cinq ans; je n'ai jamais mangé de pain et je n'ai jamais bu d'eau. Schâpour dit : Comme tu as trahi ce père qui t'a ainsi élevée, et que tu n'as pas été reconnaissante envers lui, personne ne peut se fier à toi. Cette femme avait des cheveux qui traînaient jusqu'à terre. Schâpour fit amener un cheval jeune et ardent, et ordonna d'attacher cette femme par les cheveux aux pieds du cheval, et il le laissa prendre ainsi sa course. Le cheval traîna Nadhîra sur les pierres et la mit en pièces.

L'hérésiarque Mânî apparut du temps de Schâpour, et répandit son hérésie.

Schâpour fonda un grand nombre de villes : l'une dans la province de Perse, nommée Schâd-Schâpour; une autre dans l'Ahwâz, nommée Tchendî-Schâpour, qui est la plus florissante et la plus agréable de toutes les villes de l'Ahwâz; la végétation y fleurit en hiver comme en été. On raconte qu'il y avait là primitivement un champ non cultivé. Quand Schâpour y arriva et en vit les agréments, il désira y fonder une ville. Il aperçut un vieux berger, l'appela et lui dit : Quel est ton nom? Le berger répondit : Bîl. Le roi dit : Pourrait-on construire ici une ville? L'autre répondit : Si cet endroit peut devenir une ville, je pourrai devenir un notaire. Il disait cela pour exprimer son étonnement. Schâpour fit halte à cet endroit, envoya le vieux berger à son vizir et dit : Je ne m'éloignerai pas d'ici avant que tu aies fait de ce vieillard un notaire. Le vizir demanda un an de temps. Le roi y consentit et demeura, avec son armée, un an dans ce champ. Le vizir emmena le vieillard, fit venir un maître et lui dit : Reste ici et enseigne à ce vieillard le calcul; ne lui apprends pas beaucoup en un jour; car il est vieux et oublie facilement; apprends-lui chaque jour une règle qu'il pourra

retenir, et, à la fin de l'année, il saura trois cent soixante-cinq règles, et, sachant cela, il sera savant. Quand l'année fut écoulée, Schâpour fit venir devant lui le vizir et le vieillard. Il dit : Ô vieillard, une ville pourra-t-elle s'élever ici ? Le berger répondit : Ô roi, il s'y en élèvera autant (*tchend*) que tu voudras. Car tu as pu faire de moi un notaire, tu pourras aussi faire naître ici une ville. Ensuite Schâpour fonda cette ville et l'appela Tchendî-Schâpour. Il y laissa le vieillard comme payeur et inspecteur des ouvriers. Lui-même retourna à Madâïn. Le vieillard acheva la ville encore du vivant de Schâpour. Les hommes appellent la ville Ardbîl, du nom de ce vieillard.

Schâpour régna trente et un ans, puis il mourut. Son fils Hormuzd lui succéda sur le trône.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DU RÈGNE D'HORMUZD.

Schâpour, de son vivant, avait nommé Hormuzd son successeur. Quand Hormuzd fut monté sur le trône après son père, il ceignit la couronne, s'empara du gouvernement et fut en possession assurée de l'univers. Hormuzd n'avait qu'une seule main. Voici la cause pour laquelle il avait perdu une main.

Du temps qu'Ardeschîr fit périr les rois des Provinces, ayant son fils Schâpour dans l'avant-garde, il était arrivé à une ville nommée Ardeschîr-Khouré, dans la Perside. Dans cette ville il y avait un roi, nommé Mihrak. Ardeschîr l'attaqua et le fit prisonnier. Les astrologues dirent à Ardeschîr : Il viendra un descendant de Mihrak à qui ton royaume appartiendra. Ardeschîr fit mettre à mort Mihrak et toute sa famille, tous ceux qu'il trouva, grands et petits, hommes et femmes.

Il était assuré qu'il n'en restait pas une personne vivante sur la terre. Mais Mihrak avait une fille âgée de dix ans, qui se sauva devant Ardeschîr et quitta la ville. Elle aperçut dans la campagne plusieurs tentes de bergers, elle se dirigea vers ces bergers et leur dit qu'elle était la fille de Mihrak et qu'elle s'était enfuie devant Ardeschîr. Un de ces bergers, un vieillard, l'adopta pour sa fille, la fit entrer dans sa tente et l'y garda avec sa famille. Cette jeune fille était fort belle. Il se passa ainsi quatre ou cinq ans. Ardeschîr ignorait qu'il y eût sur la terre un membre de la famille de Mihrak. Un jour, Schâpour, fils d'Ardeschîr, étant allé à la chasse, se trouva séparé de sa suite, dans la plaine. Il avait soif, et aperçut les tentes des bergers. Il s'approcha et demanda de l'eau. La fille de Mihrak lui offrit de l'eau. Schâpour regarda sa figure, dont la beauté lui fit oublier la soif. Il dit à ces bergers : A qui appartient cette jeune fille? Le vieux berger dit : C'est ma fille. Schâpour but et resta là jusqu'à ce que sa suite arrivât. Puis il dit au vieillard : Donne-moi ta fille en mariage. Quand le vieillard sut que c'était le prince, il n'osa rien lui dire, et il lui accorda la jeune fille. Schâpour la conduisit dans sa demeure, la fit couvrir de vêtements royaux et de joyaux d'or et d'argent; et il demeura avec elle. Elle donna le jour à un enfant, qu'il nomma Hormuzd. Quand Ardeschîr en fut informé, il en fut très-charmé; mais il ignorait quelle était la mère de cet enfant. Cette femme traitait les autres femmes de Schâpour avec hauteur; un jour, Schâpour lui dit : Que signifie ce ton hautain et cet orgueil que tu montres? Ne sais-tu pas que les enfants des bergers n'ont rien de commun avec les personnes de sang royal? Elle répondit: Moi aussi je suis de sang royal aussi bien que toi. Je suis la fille de Mihrak. Puis elle lui raconta toute l'histoire. Schâpour fut consterné; car il

savait que, si Ardeschîr apprenait cet événement, il la ferait périr. Il le cacha donc à Ardeschîr. Hormuzd atteignit l'âge de cinq ans, sans qu'il le présentât à Ardeschîr, de peur qu'il n'apprît son origine. Un jour, Ardeschîr, revenant de la chasse, passa près du palais de Schâpour. Hormuzd avait alors six ans, et était occupé à jouer. Ardeschîr dit à Schâpour : Quel est cet enfant? Schâpour répondit : C'est mon fils Hormuzd. Ardeschîr l'appela auprès de lui et le regarda pendant longtemps, et l'examina, puis il dit: Je sais que c'est ton fils; mais dis-moi qui est sa mère. Schâpour baisa la terre et dit : J'ai commis un crime que je vais maintenant avouer au roi, à la condition que le roi ne fera pas périr cet enfant, ni sa mère. S'il faut tuer quelqu'un, c'est moi qu'il faut faire périr, car c'est moi qui ai commis le crime. Ardeschîr prit l'engagement qu'il ne les tuerait point. Alors Schâpour lui raconta toute l'histoire de cette femme. Ardeschîr lui dit: Ô mon fils, tu m'as réjoui; car les astrologues m'ont dit que mon royaume passera à un rejeton de Mihrak ; grâces soient rendues à Dieu que ce rejeton soit sorti de tes reins; car celui-ci a des droits sur mon trône et le tien. Puis Ardeschîr donna à Hormuzd des marques d'affection et de grandes richesses. Lorsque, après la mort d'Ardeschîr, Schâpour monta sur le trône, il envoya Hormuzd dans le Khorâsân. Là, après dix ans de séjour, Hormuzd avait réuni de grands biens et une nombreuse armée. Les hommes l'envièrent et dirent à Schâpour : Hormuzd réunit des forces pour t'attaquer et s'emparer de ton trône. Schâpour l'appela devant lui; mais il craignit qu'il ne vînt pas à son appel; il tint secrets les rapports qu'on lui avait faits, et réfléchit comment il procéderait. Hormuzd apprit cet état de choses. Il se coupa une main; puis il guérit sa blessure. Il est de coutume chez les Persans de ne jamais

donner le trône à quiconque a une infirmité, soit qu'il lui manque une main, ou un pied, ou un œil; soit qu'il ait quelque autre infirmité à son corps. Hormuzd mit la main coupée dans une boîte et l'envoya à Schâpour, et lui écrivit une lettre ainsi conçue: J'ai appris que l'on avait dit au roi que je voulais m'emparer de la royauté. Mais je n'ai jamais eu cette pensée, et je n'ai jamais cherché à avoir la royauté, ni du vivant du roi, ni après lui. Je me suis donc coupé cette main, mutilant mon corps, pour me rendre incapable de régner, et le roi pourra nommer comme son successeur qui il voudra. Je désire revenir à la cour, mais je ne l'ose pas; j'irai où le roi m'appellera. Schâpour fut consterné et eut des remords. Il écrivit une lettre à Hormuzd, et, en jurant par l'âme d'Ardeschîr, il lui dit: Quand même tu te couperais en morceaux, je te donnerais après moi ce royaume. Il le déclara son successeur et l'appela à sa cour. Hormuzd revint à la cour, et, à la mort de Schâpour, il monta sur le trône et ceignit la couronne. Il exerça l'équité et la justice, et il conserva les fonctionnaires de son père, chacun dans sa fonction, en leur disant: Ayez la même conduite que du temps de mon père. Parmi les officiers de son père était No'mân, fils d'Al-Moundsir, fils d''Amrou, fils d''Adî, gouverneur des Arabes. 'Amrou, fils d''Adî, est celui à qui Ardeschîr avait donné le gouvernement des Arabes et qu'il avait confirmé dans cette charge. Lorsque Ardeschîr mourut, Schâpour le confirma également dans sa charge. Après que Schâpour eut régné huit ans, 'Amrou, fils d''Adî, mourut. Il laissa un fils, nommé Al-Moundsir, fils d''Amrou, fils d''Adî. Schâpour le confirma dans le gouvernement, en disant: Ardeschîr n'a pas enlevé le gouvernement des Arabes aux Naçrites de la famille de Rabî'a, moi non plus je ne le leur enlèverai pas. Moundsir régna sur

les Arabes pendant treize ans; puis il mourut. Il laissa un fils, nommé No'mân, fils d'Al-Moundsir. Schâpour lui donna tout le royaume des Arabes. A la mort de Schâpour, Hormuzd, quand il monta sur le trône, laissa à tous les fonctionnaires de son père leurs charges, et accorda également à No'mân le gouvernement des Arabes.

Hormuzd régna un an; puis il mourut. Son fils Bahrâm lui succéda.

CHAPITRE XIV.

HISTOIRE DE BAHRÂM, FILS D'HORMUZD.

Quand Bahrâm, fils d'Hormuzd, monta sur le trône, il confirma tous les officiers de son père dans leurs charges, et accorda le gouvernement des Arabes à No'mân, fils d'Al-Moundsir. No'mân était devenu chrétien, et avait abandonné l'idolâtrie et la religion des Arabes. No'mân tint le gouvernement des Arabes, du temps de Schâpour, pendant quatorze ans, jusqu'à la mort du roi. Il y eut pendant sa carrière quatre rois perses qui occupèrent [successivement] le trône : le premier fut Schâpour, qui lui donna le gouvernement; puis Hormuzd, fils de Schâpour; ensuite Bahrâm, fils d'Hormuzd [et enfin Bahrâm, fils de Bahrâm]. Chaque roi qui monta sur le trône laissa le gouvernement des Arabes aux mains de No'mân.

Bahrâm, fils d'Hormuzd, fut un homme intelligent et bienveillant; il exerça la justice et l'équité; à sa mort, ses sujets furent fort affligés.

Mânî, l'hérésiarque, qui avait paru du temps de Schâpour, avait converti un grand nombre d'hommes; de même du temps d'Hormuzd. Pendant le règne de Bahrâm, on reconnut que

sa doctrine était fausse, et Bahrâm le fit saisir et mettre à mort; il le fit écorcher, fit remplir sa peau de paille et la fit suspendre à la porte de la ville de Tchendî-Schâpour. Il fit tuer également tous ses sectateurs, afin d'en délivrer la terre.

Bahrâm régna trois ans et trois mois; puis il mourut. Il eut pour successeur son fils, nommé Bahrâm fils de Bahrâm, qui exerça la justice et l'équité, confirma les officiers de son père dans leurs charges et marcha dans les traces de son père.

CHAPITRE XV.

HISTOIRE DU RÈGNE DE BAHRÂM, FILS DE BAHRÂM, ET DE SES SUCCESSEURS.

Lorsque Bahrâm, fils de Bahrâm, monta sur le trône et mit la couronne sur sa tête, il prit le titre de *roi des rois*. Il exerça la justice et l'équité, et régna quatre ans. Il n'avait pas de fils; mais il avait un frère nommé Narsî, fils de Bahrâm, qui lui succéda, et qui régna sept ans. Celui-ci eut un fils nommé Hormuzd, fils de Narsî, qui lui succéda. Son père, de son vivant, l'avait nommé son successeur. Il était d'une nature violente et d'un aspect dur. Lorsqu'on lui donna le gouvernement, les hommes eurent de l'aversion pour lui. L'ayant appris, il réunit les hommes et leur dit : Je veux renoncer à mes mauvaises dispositions et être bienveillant envers vous. Après cela, il répandit la justice et l'équité; ses sujets furent tranquillisés à son égard et l'aimèrent. Il régna sept ans, puis il mourut. Avant de mourir, comme sa femme était enceinte, il recommanda par son testament, à ses sujets : Si cette femme met au monde un fils, je lui donne le nom de Schâpour et lui destine le royaume. Le trône de Perse

resta vacant pendant six mois; quiconque remplissait une fonction continua, pendant ce temps, de la remplir, et le vizir [de Bahràm] conduisit les affaires, jusqu'au jour où la femme mit au monde un fils. Le peuple en fut très-content; on nomma cet enfant Schàpour, on suspendit la couronne sur son berceau et on le fit roi, et le bruit s'en répandit aux quatre coins du monde. Le vizir continuait de conduire les affaires, et chaque fonctionnaire gardait son poste. Ce prince était Schàpour Dsou'l-Aktâf.

Hormuzd avait envoyé une armée en Syrie, pour exiger du tribut du [roi des] Ghassân. Celui-ci demanda du secours au César; mais, avant que l'armée romaine fût arrivée en Syrie, [le roi des] Ghassân avait été tué, et l'armée arabe dispersée. Quatre mille hommes d'entre eux firent une invasion dans le désert. Hormuzd, étant allé un jour à la chasse, accompagné de cinquante hommes, ces Arabes l'attaquèrent à la lisière du désert et le blessèrent, et il mourut de sa blessure. Ils revinrent une autre fois, Schàpour étant encore enfant, et s'emparèrent d'une partie du Sawàd.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE DE SCHÂPOUR DSOU'L-AKTÂF.

La nouvelle [de la naissance] de Schâpour et de son avénement au trône de Perse se répandit dans le monde. Les rois des Turcs, de Roum et de l'Inde apprirent que le trône de Perse était vacant, que les Perses n'avaient pas de roi, qu'ils avaient nommé roi un enfant au berceau, et qu'ils lui gardaient le royaume jusqu'à ce qu'il fût devenu grand, sans savoir s'il vivrait ou non. Alors tous ces rois des Turcs, de

l'Inde et de Roum attaquèrent la Perse, et s'emparèrent de ce pays : chacun prit la portion qui était dans son voisinage. Ce furent principalement les Arabes qui firent des tentatives sur la Perse, parce que celle-ci était plus rapprochée d'eux, et aussi parce qu'ils étaient plus pauvres et dans le besoin. Des multitudes d'Arabes de chaque tribu et de tout endroit s'assemblèrent, vinrent en Perse du côté de la mer, enlevèrent aux hommes leurs biens, emmenèrent les troupeaux, et s'emparèrent des villes. Personne ne leur opposa de résistance.

La première occasion dans laquelle l'intelligence et la bonne éducation de Schâpour se montrèrent fut la suivante. Une nuit, étant endormi sur la terrasse, il fut réveillé, au matin, par un bruit d'hommes. Il dit : Quel est ce bruit? On lui répondit : Ce sont des hommes qui passent sur le pont; les uns viennent d'un côté, les autres du côté opposé; il se produit des rassemblements d'hommes qui se poussent les uns les autres et qui font du bruit. Le lendemain, il fit appeler le vizir et lui dit : Fais établir deux ponts, afin que l'on puisse passer sur l'un en venant de ce côté-ci, et sur l'autre en venant du côté opposé, de sorte qu'il n'y ait pas de rassemblements d'hommes qui se pressent. Les hommes furent charmés de cette intelligence et de cette perspicacité. Le même jour, on construisit un autre pont, et on fit de telle sorte que, avant que le soleil fût couché, le pont fut terminé, et les hommes passèrent sur les deux ponts, et il n'y eut plus d'encombrement. A mesure que Schâpour avançait en âge, le vizir lui exposait chaque jour quelques affaires du gouvernement, afin qu'il apprît à les connaître. Or un jour, le vizir lui exposa le fait suivant : Les soldats qui sont placés aux frontières du royaume, pour faire face aux ennemis, comme

les Arabes, les Romains et les Turcs, ont tous quitté leur poste et l'ont abandonné; l'ennemi a franchi la frontière du royaume, a tout pillé et dévasté; maintenant l'ennemi s'approche. Schâpour dit : Ne t'afflige pas, car cette affaire est facile. Écris une lettre, de ma part, aux troupes qui sont placées à cet endroit, et dis-leur : J'ai pris des informations à votre égard; il y a longtemps que vous êtes à ces postes et que vous êtes en face de l'ennemi. Quiconque d'entre vous désire rentrer dans sa patrie peut partir; je lui donne son congé; mais celui qui restera là, afin que j'en dispose et jusqu'à ce que j'aie envoyé quelqu'un à sa place, je serai reconnaissant envers lui, et je le récompenserai. Le vizir et toute la cour furent charmés de cet avis, et dirent : S'il avait gouverné et régné de longues années, il n'aurait pas trouvé une plus grande clémence et un meilleur jugement. On écrivit ces lettres, et les troupes eurent honte, et restèrent à leur poste.

Quand Schâpour eut atteint l'âge de seize ans, et qu'il put monter à cheval et se servir des armes, il réunit les grands de la nation, le peuple et l'armée, et leur fit la déclaration suivante : Je suis disposé à suivre la même règle que mes aïeux, en ce qui consiste à vous gouverner avec justice, à rendre le pays florissant et à chasser l'ennemi du royaume. Cet ennemi qui nous est venu du côté des Arabes et qui a dévasté le royaume et qui a pillé, je vais l'attaquer. De toute cette armée je vais prendre mille hommes que j'aurai choisis, et j'irai avec eux pour rétablir le royaume. Je laisserai ici un lieutenant, jusqu'à ce que je revienne. Les hommes se levèrent, récitèrent des louanges sur Schâpour et dirent : Il ne faut pas que le roi parte, car il a une nombreuse armée et de vaillants généraux; qu'il en place un à la tête

de l'armée, qu'il l'envoie pour rétablir l'empire, et que lui-même reste ici! Schâpour n'y consentit pas. Il choisit mille hommes dans l'armée, tels que chacun d'entre eux pût lutter contre cinq cents, et dit : Ce seront cent-mille hommes. Puis il leur dit : Je vous interdis de faire du butin, excepté ce que je vous donnerai. Si vous êtes victorieux dans le combat, versez le sang, et ne laissez personne en vie, et ne prenez aucun bien. Ensuite il partit pour la frontière de la Perside et attaqua les Arabes qui y étaient entrés, venant du Baʿhraïn, vers le littoral, et qui s'étaient emparés des villes des frontières. Il les tua tous et n'en laissa pas un seul vivant. Puis il alla par mer dans le Baʿhraïn. Il y avait dans le Baʿhraïn des Arabes des Benî-Temîm, des Benî-Bekr-ibn-Wâïl et des Benî-ʿAbdou'l-Qaïs. Il les tua tous, de sorte que le sang coula sur le sol comme un fleuve et tomba dans la mer; personne ne pouvait se sauver devant lui. De là il se dirigea vers les villes des ʿAbdou'l-Qaïs, et tua tout Arabe qu'il y trouva; ceux qui s'enfuirent dans le désert périrent dans les sables. Il ne prit aucun butin, craignant que l'armée ne fût trop chargée. Ensuite il entra dans le désert, se dirigea vers Yathrib, c'est-à-dire Médine, et massacra tous les Arabes qu'il rencontra. Il fit combler tous les puits du désert, dont les Arabes tiraient de l'eau, et les fit détruire. De Yathrib il se dirigea vers la Syrie, arriva aux bords de la mer, et passa à Alep; il massacra tous les ennemis qu'il rencontra; ensuite il poursuivit sa marche. Entre la Syrie et l'ʿIrâq est un désert, dans lequel habitaient un grand nombre d'Arabes. Il massacra tous les Arabes qu'il y rencontra. Il s'arrêta dans le Sawâd de l'ʿIrâq et y fonda une ville, nommée Bersakh-Schâpour. Dans l'Ahwâz il fit reconstruire deux villes : l'une, qui avait été fondée par Dârâb, fut nommée [alors]

Schâpour, et l'autre fut appelée Schousch. Puis il entra dans la Syrie, y fit un grand massacre et pilla, dévasta le pays. Ensuite il retourna dans la Perside et y fonda une ville, qu'il nomma Beh-Schâpour; et il rentra dans l'Irâq, à Madâïn.

Il y avait dans Roum un roi, nommé Eliânus (Julien), qui fut de la famille de Constantin, appartenant à la religion chrétienne, à la religion de Jésus. Ce Julien abandonna ensuite le christianisme et retourna au paganisme, qui fut la religion des Romains, avant Jésus. Il fit détruire toutes les églises de Roum et briser toutes les croix. Lorsque Schâpour, après avoir envahi la Syrie et porté le massacre, le pillage et la dévastation sur la frontière de Roum, fut rentré dans ses États, Julien, le roi de Roum, rassembla une armée; et comme le royaume des Khazars faisait partie de son empire, il réunit également une armée de Khazars, et fit venir des troupes de toutes les parties de son empire. Tous les Arabes qui s'étaient sauvés de la main de Schâpour et étaient venus dans Roum se présentèrent devant Julien et lui demandèrent l'autorisation d'aller avec lui pour faire la guerre à Schâpour. Il leur donna la permission, et ils allèrent avec lui. Ils envoyèrent des messagers en Arabie, dans le Baʿhraïn, dans le désert, à Yathrib, en Syrie, et partout où Schâpour avait passé et massacré les Arabes, pour appeler [tous les habitants] à la guerre; et ils réunirent une nombreuse armée. Le roi de Roum sortit de son pays avec cette armée, composée de Romains, de Khazars et d'Arabes, et qui était innombrable. Julien passa en revue les Arabes : il y avait cent soixante et dix mille hommes. Il en fit son avant-garde, en plaçant à leur tête un de ses généraux romains, nommé Jovianus. Lui-même partit avec l'armée de Roum et des Khazars, et entra dans l'Irâq.

Quand Schâpour en fut informé, il eut des appréhensions

et envoya des espions vers cette armée pour en connaître le nombre et les armements. Les espions revinrent et rapportèrent des renseignements contradictoires; chacun d'eux faisait un récit différent. Schâpour ne se reposa pas sur eux, quitta l'armée et alla lui-même avec cent hommes pour faire une reconnaissance et prendre des informations. Lorsqu'il fut arrivé près de l'armée romaine, là où Jovianus était campé avec son avant-garde, Schâpour envoya dix hommes de ceux qui l'accompagnaient vers l'armée de Jovianus, pour y faire une reconnaissance. Les Romains firent prisonniers ces dix hommes et les amenèrent devant Jovianus. Il les fit introduire auprès de lui un à un et leur dit: Si vous avouez qui vous êtes et dans quelle intention vous êtes venus, je vous traiterai bien; si vous n'avouez pas, je vous ferai mettre à mort. Il examina chacun en particulier et lui dit: Si tu n'avoues pas, il se peut que ton camarade avoue; celui-ci sera mis en liberté, et toi tu seras mis à mort. Un seul parmi eux avoua, et fit la déclaration suivante : Nous sommes envoyés par Schâpour pour faire une reconnaissance. Schâpour est venu lui-même, sans armée; il reste à tel endroit avec quatre-vingt-dix autres hommes et nous attend. Schâpour apprit ce résultat, quitta le poste et retourna à l'armée. Jovianus envoya mille cavaliers contre Schâpour, à l'endroit indiqué par cet homme, mais ils ne le trouvèrent pas et retournèrent. Jovianus fit mettre à mort les espions envoyés par Schâpour, les neuf [qui n'avaient pas avoué] et également le dixième, en disant: Ils ont tous menti. Ensuite il dépêcha une personne vers Julien pour le prévenir. Julien quitta son campement, vint rejoindre Jovianus, et les deux armées se réunirent et se préparèrent à attaquer Schâpour. Tous les Arabes de l'armée se réunirent et allè-

rent trouver Julien et demandèrent à attaquer Schâpour, disant : Accorde-nous de livrer ce combat; car nous avons à nous venger de Schâpour. Julien y consentit, et cent soixante et dix mille Arabes allèrent au-devant de Schâpour, lui livrèrent un combat et l'écrasèrent. Schâpour s'enfuit de Ctésiphon et se sauva dans l'Irâq. Les Arabes tuèrent un grand nombre de ses soldats et firent beaucoup de prisonniers. Julien arriva et s'empara de tous les magasins et des trésors de Schâpour, et resta à Ctésiphon.

Schâpour envoya des lettres dans toutes les parties de son empire et appela des troupes de l'Iràq, de la Perside et du Khoràsàn, les réunit toutes et vint attaquer Julien. Il le mit en fuite et lui reprit Ctésiphon et Madàïn. Julien revint, s'arrêta aux bords du Tigre, et Schâpour fit marcher son armée contre lui, s'arrêta en face de lui, et resta ainsi pendant un mois. Des envoyés allèrent et vinrent [d'un côté à l'autre] pour négocier la paix. Un jour, dans l'après-midi, Julien se tenait à cheval devant sa tente avec ses familiers, en face de l'armée de Schâpour, et il la regardait. Une flèche vint du camp de Schâpour et pénétra dans le foie de Julien, qui tomba et mourut. Ses troupes en restèrent stupéfaites. Le lendemain, tous les gens de Roum et des Khazars se réunirent et allèrent trouver Jovianus pour le proclamer roi. Mais lui n'accepta pas, disant: Je suis chrétien, et Julien vous a fait abandonner le christianisme; je n'accepte pas d'être votre roi. Ils déclarèrent tous par serment ceci : Nous ne l'avons abandonné qu'en apparence, notre religion à tous est le christianisme. Alors Jovianus accepta la royauté.

Lorsque Schâpour fut informé que Julien était mort, il pensa que l'armée s'en retournerait. Mais quand il apprit que les Romains avaient proclamé Jovianus, il en fut très-étonné,

et il leur envoya le message suivant : Dieu a fait périr votre roi, et vous en avez nommé un autre. J'ai l'espoir que Dieu vous fera périr également dans l'Iràq par la faim, de sorte qu'aucun de vous ne rentrera dans Roum ni dans le pays des Khazars, et mon armée n'aura pas besoin de tirer l'épée contre vous. Et puisque vous avez établi un autre roi, qu'il envoie ici un officier habile dans les négociations, afin que nous débattions avec lui : s'il faut la paix, nous ferons la paix, et s'il faut la guerre, nous ferons la guerre. Jovianus dit : J'irai moi-même. Les autres dirent : Il ne faut pas. Mais il n'obtempéra pas à leur désir et s'en alla lui-même avec quatre-vingts officiers de Roum pour trouver Schâpour. Quand celui-ci entendit que le roi de Roum arrivait de sa personne, il fut enchanté et alla au-devant de lui avec cinquante officiers perses. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, ils descendirent tous les deux de cheval, se saluèrent, baisèrent la terre et s'arrêtèrent au milieu de leurs suites. Schâpour fit étendre un tapis de brocart, ils s'assirent; on apporta le service de Schâpour, et ce jour-là ils mangèrent ensemble et se réjouirent. Le lendemain, Schâpour dit à Jovianus : Moi, je voudrais faire la guerre; mais à cause de toi je veux faire la paix. J'avais attaqué les Arabes, parce que, pendant mon enfance, ils ont pillé et dévasté mon royaume; je les avais poursuivis et avais passé dans Roum. Maintenant je vais faire la paix avec vous et j'ai fait cesser la guerre. Cependant, vous avez commis dans ce pays, qui est mon empire, des dégâts. Donnez une indemnité pour cela, ou donnez-moi la ville de Nisibe. Cette ville était située dans l'Ahwâz et appartenait aux Perses, mais les Romains s'en étaient emparés. Jovianus et les quatre-vingts hommes qui l'accompagnaient consentirent; ils conclurent la paix et stipulèrent que les Romains ne garderaient pas avec eux les Arabes

et qu'ils ne les souffriraient pas dans le pays de Roum. Ils conclurent donc la paix, et les Romains se retirèrent. Ils livrèrent la ville de Nisibe à Schâpour, et éloignèrent les Arabes du milieu d'eux. Quand les habitants de Nisibe le surent, ils se rendirent tous dans le pays de Roum et évacuèrent la ville. Alors Schâpour y transporta douze mille familles de ses sujets de la Perside et d'Içtakhr, et les y établit. Puis il attaqua les Arabes, et, partout où il trouva un Arabe, il le tua ou il lui fit percer les deux épaules : c'est pour cela qu'ils l'appellent Schâpour *aux épaules* (Dsou'l-Aktâf). Il voulut que pas un seul Arabe ne restât vivant. Ensuite il s'en retourna et demeura en paix.

Le roi de Roum vécut encore cinq ans, puis il mourut, et les Romains proclamèrent un autre roi. Alors les Arabes qui avaient échappé à Schâpour s'enfuirent dans le pays de Roum. Schâpour envoya un messager à Roum avec le message suivant : J'ai conclu la paix avec vous, à la condition que vous ne donnerez pas asile au milieu de vous aux Arabes. Si vous éloignez les Arabes, ce sera bien; sinon préparez-vous à la guerre. Le roi de Roum ne lui livra pas les Arabes. Schâpour rassembla l'armée de Perse pour lui porter la guerre. Mais il voulut d'abord connaître le roi de Roum, son extérieur et la mesure de son intelligence. Il partit et se rendit à Roum, seul et dans les habits d'un pauvre qui va de ville en ville; il alla ainsi à Roum pour apprendre ce qu'il désirait savoir. Le roi de Roum fut informé par des espions que Schâpour avait disparu du milieu de ses sujets et de son entourage, et que personne ne savait où il était. Le roi de Roum eut des appréhensions à l'égard de ce prince, et il ne savait pas qu'il était dans Roum. Or le roi de Roum donna un banquet auquel se rendirent tous les grands du royaume. Schâpour y alla, parmi les pauvres, pour voir la figure du roi. Un des

grands le reconnut; car il l'avait vu lors de la conclusion de la paix. Il dit au roi que c'était Schâpour. Le roi fit apporter la peau encore humide d'un bœuf, et avec cette peau on enveloppa Schâpour depuis les pieds jusqu'au cou, ne laissant libre que la tête. Cette peau sécha sur lui, et il ne pouvait plus se remuer. Alors le roi de Roum rassembla une armée, partit pour le royaume de Schâpour et emmena avec lui Schâpour toujours enveloppé de cette peau. Il détruisit les villes, fit un grand massacre, et fit arracher les arbres. Puis il quitta la Perside et envahit l'Ahwâz; il y fit de même. De là il vint dans la ville de Tchendî-Schâpour, et y agit de la même façon. Des gardiens veillaient jour et nuit sur Schâpour, et si quelque prisonnier arrivait, ces gardiens de Schâpour le tenaient également. Or, une nuit, les gardiens s'étaient relâchés de leur surveillance sur Schâpour. Il y avait là, posées près de lui, des outres remplies d'huile. Schâpour dit aux prisonniers de l'Ahwâz: Versez ces outres sur moi. Ils firent ainsi, et la peau s'amollit, et Schâpour en sortit et se sauva vers la ville de Tchendî-Schâpour. Il dit aux gardiens de la porte : Je suis Schâpour. Ceux-là le reconnurent et le firent entrer. Le peuple se réunit autour de lui, se réjouit et poussa des cris de joie. Le roi de Roum apprit que Schâpour s'était enfui et avait pénétré dans la ville. Schâpour réunit toutes les troupes qui se trouvaient dans la ville et, quand il fut jour, il sortit de la ville, tomba sur l'armée de Roum, la mit en fuite, tua un grand nombre d'hommes, et fit prisonnier le roi de Roum. Il le fit charger de lourdes chaînes et exigea de lui qu'il fît reconstruire tout ce qu'il avait détruit dans son royaume, qu'il fît planter, à la place de chaque arbre qu'il avait fait arracher, deux arbres, et, à la place d'un palmier, un olivier. Le roi appela des gens de Roum et fit tout rétablir; et les arbres de-

vinrent grands et portèrent des fruits. Le roi de Roum resta dix ans dans la captivité de Schâpour. Quand tout fut terminé, Schâpour lui ôta les liens, lui fit couper les deux talons, le plaça sur un âne et le renvoya à Roum.

Tous les Arabes vinrent se mettre sous la protection de Schâpour; il la leur accorda et les envoya dans le Kirmân. Tous les Arabes qui aujourd'hui sont dans le Kirmân sont [les descendants] des tribus de Tha'lab, de Bakr-ben-Wâïl et d'Abdou'l-Qaïs, qui y furent envoyées.

Le gouvernement des Arabes et de 'Hîra, qui avait été donné à 'Amrou, fils d''Adî, ne lui fut pas enlevé par Schâpour, qui le lui laissa, comme avaient fait ses pères. Puis 'Amrou, fils d''Adî, mourut et laissa un fils, nommé Imrou'l-Qaïs. Schâpour accorda à ce prince le royaume de son père, et il eut le gouvernement des Arabes, de 'Hîra et du désert, de même que ses aïeux. Imrou'l-Qaïs mourut, et laissa un fils nommé 'Amrou, à qui Schâpour donna le gouvernement, de même qu'il l'avait donné à son père, et 'Amrou le conserva pendant toute la vie de Schâpour. Après cela, Schâpour resta encore trente ans sur le trône de Perse. Aucun de ceux qui occupèrent le trône de Perse n'ôta le gouvernement à 'Amrou.

Schâpour resta sur le trône pendant soixante et douze ans, puis il mourut. Il avait un jeune fils, nommé Schâpour fils de Schâpour, et un autre, plus âgé, nommé Bahrâm fils de Schâpour. Il avait aussi un frère aîné, nommé Ardeschîr. Son père l'avait chassé, et, à cause de cela, il avait laissé le trône à Schâpour, qui était encore dans le sein de sa mère. Quand Hormuzd mourut, Ardeschîr pensa que les grands de la Perse et les mobeds lui donneraient le gouvernement, parce que Schâpour était encore dans le sein de sa mère. Mais ils ne le firent pas; ils respectèrent la volonté d'Hor-

19033

muzd, attendirent la naissance de Schâpour et lui donnèrent le royaume. Ardeschîr garda rancune aux Perses. Quand Schâpour fut grand, il traita Ardeschîr avec bonté; et lorsque Schâpour mourut, son frère Ardeschîr monta sur le trône de Perse, et les hommes le reconnurent, parce que les fils de Schâpour étaient encore jeunes.

CHAPITRE XVII.

HISTOIRE D'ARDESCHÎR, FILS D'HORMUZD.

Après qu'Ardeschîr, fils d'Hormuzd et frère de Schâpour, fut monté sur le trône, qu'il eut mis la couronne sur sa tête, et qu'il eut été reconnu par les habitants, il exerça la justice pendant un an. Puis, quand il fut en possession incontestée du gouvernement, il fit mettre à mort un à un les grands de la province de Perse et aussi des mobeds du royaume de Perse, et poursuivit sa vengeance. Il fut roi pendant quatre ans; ensuite on le chassa du royaume, et l'on mit sur le trône Schâpour, fils de Schâpour.

CHAPITRE XVIII.

HISTOIRE DE SCHÂPOUR, FILS DE SCHÂPOUR.

Or, quand Schâpour, fils de Schâpour, monta sur le trône, il exerça la justice et l'équité, et les habitants furent contents et se reposèrent sur lui. Son oncle Ardeschîr se soumit à lui. Il régna pendant cinq ans. Puis, un jour, qu'il était assis dans sa tente, les troupes se révoltèrent et jetèrent la tente sur sa tête, et il en mourut. Son frère Bahrâm, fils de Schâpour, monta sur le trône à sa place.

CHAPITRE XIX.

HISTOIRE DE BAHRÂM, FILS DE SCHÂPOUR.

On l'appela Bahràm Kirmànschàh, parce que Schàpour lui avait donné le gouvernement de Kirmân pendant sa jeunesse. Les hommes reconnurent son autorité, et il fut en possession incontestée du royaume. Il régna onze ans. Ensuite les troupes se révoltèrent, se réunirent, l'entourèrent et le frappèrent d'une flèche; il en mourut. Personne ne sut qui avait lancé cette flèche. Après lui, son fils Yezdedjerd *al-Athîm* (le Méchant) monta sur le trône. Il commit beaucoup de violences, et c'est pour cela qu'on l'appelle *al-Athîm*, et, en persan, *Bezègâr*.

CHAPITRE XX.

HISTOIRE DE YEZDEDJERD AL-ATHÎM.

Quelques-uns disent que Yezdedjerd était fils de Schàpour et frère de Bahrâm. C'était un homme intelligent et raisonnable. Lorsque la couronne lui échut, il se départit de ces bonnes dispositions et commit des violences; il était orgueilleux, dédaignait la science et les hommes de science, et méprisait ses sujets. Il ne pardonnait aucune faute, et punissait les fautes légères comme des fautes graves; il n'admettait pas les personnes qui voulaient intercéder [auprès de lui en faveur de quelqu'un], ni aucune sollicitation; il ne se fiait à personne, et si quelqu'un lui rendait un service, il ne lui donnait pas de récompense. Il ne recevait aucune recommandation, et disait au solliciteur : Combien as-tu pris [pour ce

service]? Et il suspectait tout le monde. Il établit un vizir nommé Narsî, un homme sage et noble. Mais il n'écoutait jamais sa parole. Il versait beaucoup de sang, et ses sujets, complétement réduits entre ses mains, invoquèrent Dieu dans leur affliction. Il s'en alla de Madâïn dans la Perside, et de là dans le Kirmân pour se rendre dans le Khoràsân, et partout où il allait, il commettait plus de cruautés. Alors on l'appela Yezdedjerd *al-Athîm* (le Méchant), et quelques-uns l'appelaient Yezdedjerd *al-Khaschn* (le Dur), à cause de son injustice. Il régna vingt et un ans. Quand son terme fut arrivé, un cheval indompté vint et s'arrêta devant son palais. On n'avait jamais vu un cheval aussi beau. On en informa le roi, qui ordonna de seller et de brider le cheval. Mais personne n'osait l'approcher. On le dit à Yezdedjerd. Il sortit, caressa le cheval, lui mit la selle et la bride, et le sangla. Il voulut aussi arranger la croupière; alors le cheval lui lança une ruade et l'atteignit au cœur; et Yezdedjerd mourut. Le cheval prit sa course, rejeta la bride et la selle et déchira la sangle. Personne ne sut d'où il était venu ni où il alla. On dit : C'est un ange que Dieu a envoyé pour nous délivrer. Après lui, Bahrâmgour monta sur le trône. Au moment de la mort de Yezdedjerd, Bahrâmgour n'était pas présent. Nous allons raconter la cause de son absence; ce récit est très-curieux. Le nom de ce roi était *Bahrâmdjour* en arabe, et en persan *Bahrâmgour*.

CHAPITRE XXI.

HISTOIRE DE BAHRÂMGOUR, FILS DE YEZDEDJERD.

On raconte qu'aucun enfant qui naissait à Yezdedjerd n'était viable, et que tous mouraient aussitôt. Or le gouverne-

ment des Arabes était d'abord entre les mains d'ʿAmrou, fils d'Imrou'l-Qaïs. Lorsque ʿAmrou mourut, il laissa un fils, nommé Imrou'l-Qaïs, qui tint le gouvernement des Arabes de Schâpour. Imrou'l-Qaïs mourut du temps de Bahrâm, fils de Schâpour, qui conféra le gouvernement à Noʿmân, fils d'Imrou'l-Qaïs. Quand Yezdedjerd monta sur le trône, le gouvernement des Arabes était entre les mains de ce Noʿmân, et Yezdedjerd le lui laissa. Comme tous les enfants de Yezdedjerd mouraient, ayant eu un fils, qui devait être son successeur sur le trône, et qu'il nomma Bahrâm, il pensa qu'il fallait l'éloigner de la Perse et l'envoyer dans un endroit de ʿHîra, où il aurait un air plus sain. Il dépêcha un messager vers le roi des Arabes et l'appela de ʿHîra. Noʿmân, fils d'Imrou'l-Qaïs, vint; Yezdedjerd le traita avec distinction et lui dit : Je veux te confier mon fils, emporte-le et élève-le dans l'air de ʿHîra et du désert. Noʿmân prit Bahrâm et l'emmena à ʿHîra. Il lui donna trois nourrices : il en choisit une parmi les femmes de Perse, et il l'emmena avec lui, afin qu'elle pût nourrir l'enfant pendant le voyage. C'était une femme d'une grande famille de Perse, de noble origine, très-entendue et d'une bonne constitution. Quand il fut arrivé à ʿHîra, il choisit deux nourrices arabes, de grande et noble origine; il les chargea toutes les trois d'élever l'enfant, de le surveiller jour et nuit et de l'allaiter successivement. L'air de ʿHîra est le plus pur et le meilleur du monde entier.

Ensuite Noʿmân ordonna qu'on cherchât un très-habile architecte, pour construire un palais, sur la terrasse duquel on tiendrait cet enfant, où il y aurait un air plus agréable et plus pur. Et il voulut que ce palais fût rond comme un pavillon et élevé comme un phare, et renfermât des habitations

et un château. On appelle un tel palais *khawarnè* en persan, et *khawarnaq* en arabe. On chercha dans tous les pays arabes et dans la Syrie, et l'on trouva en Syrie un homme, du pays de Roum, qui y faisait des constructions de différents genres, telles qu'étaient les constructions de Roum. Son nom était Sinimmâr. On l'amena auprès de No'mân, qui lui dit : J'ai chez moi le fils du roi de Perse; je veux construire pour lui un édifice plus élevé que tout autre, au haut duquel je puisse faire demeurer cet enfant, pour qu'il respire un air plus sain, et pour qu'il soit plus éloigné de la surface de la terre. Je désire donc que tu me construises un *khawarnè*, au haut duquel il y ait une habitation où des hommes puissent demeurer en hiver comme en été, et où je puisse tenir l'enfant. Je veux que tu fasses tout autour un mur rond, d'une exactitude et d'une beauté telles, que personne ne puisse dire que l'on ait fait une construction pareille en Syrie ou dans Roum. Sinimmâr dit : Je te ferai un édifice tel, que personne n'en aura possédé sur la terre, de l'orient à l'occident.

Ensuite Sinimmâr demanda des ouvriers, des outils et du mortier; il prépara le mortier comme il l'entendait, et le liquéfia avec du lait. Il travailla pendant cinq ans, et construisit un édifice qui, dans la nuit, brillait comme la lune; et quiconque le regardait, le jour, ne pouvait en détacher ses yeux; Arabes et Perses en furent dans le ravissement. No'mân vint, et quand il le vit, il dit à Sinimmâr : Tu as produit une chose telle que moi je n'aurais su te la demander. Sinimmâr dit : Si j'avais su que tu serais reconnaissant envers moi et que ma peine ne serait pas perdue, j'aurais fait un édifice qui aurait changé de couleur avec le soleil : le matin, quand le soleil se lève, il aurait eu la même couleur que le soleil; puis, quand le soleil est plus élevé et devient plus rouge,

l'édifice serait devenu également rouge; et, au milieu du jour, quand le soleil est jaunâtre, l'édifice aurait eu la même couleur; et quand le soleil devient jaune, il serait également devenu plus jaune; et quand la lune se lève, il serait devenu blanc comme la lune. No'mân dit : Tu peux faire une construction supérieure à celle-ci? L'autre dit : De beaucoup supérieure et plus élevée. Le roi No'mân pensa : Si quelque roi de la terre lui donne des richesses immenses, et si cet homme fait un édifice supérieur et plus beau que celui-là, qu'en sera-t-il alors? Puis il dit : Puisque tu pouvais faire mieux que cela, pourquoi ne l'as-tu pas fait? Y a-t-il un roi plus juste que moi? Réponds-moi. Ensuite il se mit en colère et ordonna de conduire Sinimmâr au haut de l'édifice et de le précipiter en bas, afin que son corps se brisât. Chez les Arabes, quand un homme paye un autre d'ingratitude, on dit : « La récompense de Sinimmâr, » proverbe arabe qui est employé dans le langage ordinaire, par exemple comme dit un poëte :

Il m'a récompensé (que Dieu le récompense de la plus mauvaise de ses récompenses!) de la récompense qu'eut Sinimmâr, quoiqu'il fût innocent.

On ne connaît pas l'auteur de ce vers, et l'on ne sait pas à quelle occasion il a été composé. Il fait partie d'un poëme de dix vers qui se trouve dans le recueil des proverbes. Mo'hammed, fils de Djarîr, n'en a pas rapporté l'histoire dans son ouvrage; je vais la raconter, parce qu'elle est curieuse; la voici :

Il y avait un roi d'entre les rois Ghassânides; nommé 'Hârith, fils de Mâria le Ghassânide. Un homme de la tribu de Kelb était venu le trouver et lui avait apporté en cadeau un cheval. Le nom de cet homme était 'Abdou'l-'Azìz, fils

d'Imrou'l-Qaïs; il était un des grands et puissants de la tribu de Kelb. Ce roi Ghassânide agréa le cadeau et se montra reconnaissant envers ʿAbdou'l-ʿAzîz, qui avait avec lui deux fils, l'un nommé ʿAbdou'l-ʿHârith, et l'autre Scherâʿhil; le roi le garda, lui et ses deux fils, à sa cour, et leur donna chaque jour leur entretien. Le roi Ghassânide avait un fils, qu'il avait donné en nourrice dans la tribu de Kelb, à laquelle appartenait ʿAbdou'l-ʿAzîz, pour l'y faire élever. Les rois avaient [alors] la coutume de confier leurs fils aux chefs des tribus ou des villes, afin qu'ils les élevassent et leur donnassent une éducation complète; ensuite ils les ramenaient. Or on informa le roi Ghassânide que son fils avait été mordu par un serpent et qu'il était mort. Le roi eut le soupçon que les gens de la tribu de Kelb avaient tué son fils. Il fit venir ʿAbdou'l-ʿAzîz, et lui dit : Va, enchaîne tes fils et les fils de tous les grands de ta tribu et amène-les. L'autre dit : Puis-je enchaîner mes fils et les fils de mes proches? Le roi déclara par serment : Si tu ne les amènes pas, je te ferai mettre à mort. ʿAbdou'l-ʿAzîz dit : Je reçois de toi la même récompense que Sinimmâr reçut de Noʿmân, le seigneur du khawarnaq : il s'attendait de sa part à des actes de générosité, et il fut tué par lui. Ensuite ʿAbdou'l-ʿAzîz envoya ses deux fils vers la tribu de Kelb, pour informer les hommes de ce que le roi méditait contre eux, afin qu'ils pussent prendre leurs précautions; et il écrivit le poëme suivant, qu'il leur envoya par ses fils :

Il m'a récompensé (que Dieu le récompense de la plus mauvaise de ses récompenses!) de la récompense qu'eut Sinimmâr, quoiqu'il fût innocent :

Il avait travaillé pendant vingt années à construire un édifice qui était couvert de tuiles et de plomb.

Or, quand il eut vu l'édifice dont l'élévation était terminée et qui était comme une montagne haute et escarpée;

Et il l'avait terminé après vingt années, et il avait excité l'admiration des gens de l'Orient et de l'Occident;

Et que Sinimmâr y eut fondé des espérances d'en être récompensé, et d'avoir obtenu son affection et son amitié,

Alors [No'mân] dit : Précipitez le barbare du haut de son château! Et cela, par Dieu! fut le plus grand des crimes.

Or moi, je n'avais pas envers Ibn-'Haqba, sachez-le, de faute qui vienne sous la forme d'un serment contre Kelb.

Certes, il viendra fouiller, avec la cavalerie, les fonds de leurs pays. Tu seras dégagé, ô prince, de ton serment extravagant.

Quant à la chose à laquelle Ibn-'Haqba s'est engagé, les hommes repousseront la tyrannie de la tribu.

Déjà, avant toi, l'homme 'Hârith nous avait inquiétés; mais il fut ramené, les mains attachées au cou, auprès des collines rouges.

No'mân fit conduire Bahrâm sur la terrasse de ce khawarnaq et l'y fit élever. En face de ce château il y avait un village nommé Sedîr, qui était également sur le territoire de 'Hîra. Sur la terrasse de ce khawarnaq, on avait d'un côté le désert; l'air [qui soufflait de ce côté] est le meilleur air du monde; de l'autre côté, le Sawâd de l'Irâq, des villages, des sommets de montagnes, le fleuve Euphrate : c'était la plus belle chose et le plus beau spectacle que l'œil pût voir. Les Arabes appelaient No'mân « le seigneur du khawarnaq et du Sedîr. » Il éleva donc Bahrâm au haut du khawarnaq jusqu'à ce qu'il fût grand et qu'il eût accompli sa dixième année.

No'mân avait la religion des Arabes et adorait les idoles. Il avait un vizir originaire de la Syrie, qui était chrétien et suivait la religion de Jésus, fils de Marie. Un jour, No'mân, étant assis avec lui sur la terrasse du khawarnaq, regarda autour de lui; c'était dans la saison du printemps; il vit de droite et de gauche la verdure, la beauté du [paysage], le fleuve Euphrate, le Sawâd et l'Irâq, tout autour. Il y avait

vingt-deux ans que No'mân était sur le trône. [A ce moment-là] il dit au vizir : Y a-t-il dans le monde un endroit dont l'aspect soit plus agréable que celui-ci? Le vizir répondit : Il est très-beau, mais il a un défaut, il ne dure pas. Le roi dit : Qu'y a-t-il de durable? L'autre dit : La religion de Dieu et son culte et l'autre monde. No'mân descendit du khawarnaq, adopta la religion de Jésus, se revêtit d'un froc et se retira du monde, en abandonnant la royauté. La même nuit il partit; personne ne l'a plus revu et personne ne sait ce qu'il est devenu. Il avait un fils, nommé Moundsir fils de No'mân, qui monta sur le trône, et Yezdedjerd lui confia le gouvernement des Arabes. Il est appelé Moundsir Mâ-es-Semâ. Mâ-es-Semâ était le nom de sa mère, et le nom de son père était No'mân, fils d'Imrou'l-Qaïs. Il éleva le fils de Yezdedjerd, Bahrâm, de même que son père l'avait élevé, jusqu'à l'âge de dix ans. Quelques-uns des traditionnistes rapportent que Yezdedjerd avait confié son fils à Moundsir lui-même, après la mort de No'mân et après l'avénement de Moundsir au trône; mais la vérité est qu'il l'avait confié à No'mân, le père de Moundsir, le seigneur du khawarnaq et du Sedîr. Moundsir avait aussi un fils nommé No'mân, fils de Moundsir, fils de No'mân, qui prit le gouvernement des Arabes après la mort de son père. Ce No'mân avait le même âge que Bahrâm, et ils grandissaient ensemble.

Quand Bahrâm eut atteint l'âge de dix ans, il dit à Moundsir : Amène des maîtres qui m'apprennent la science, les bonnes manières, l'art de monter à cheval et de tirer l'arc. Moundsir dit : Tu es encore jeune et un enfant, il faut t'amuser et jouer. Bahrâm dit : Si je suis jeune en âge, je suis grand en intelligence; si je n'ai pas encore l'âge d'apprendre la science, quand sera-t-il temps? Il faut l'acquérir maintenant,

afin que, au moment d'agir, je possède la science; car la chose que tu ne cherches pas avant le temps, tu ne la trouveras pas en son temps, et ce que tu cherches avant le temps tu le trouveras en son temps. Quand Moundsir entendit ces paroles, il fut charmé de l'intelligence de Bahrâm et de son désir de savoir. Ensuite il fit venir des savants et des mobeds, afin qu'ils enseignassent à Bahrâm la science et les bonnes manières. On amena des hommes sages de Roum et de l'Arabie, de chaque ville, et on les mit à la disposition de Bahrâm, afin qu'il apprît ce qu'il désirait. Quand il eut quinze ans, il renvoya les lettrés et les mobeds, et Moundsir les récompensa tous. Puis Bahrâm ordonna : Procure-moi des cavaliers qui m'enseignent l'équitation, et amène-moi des archers, afin que j'apprenne à tirer de l'arc. Moundsir fit ainsi. Lorsque Bahrâm sut qu'il était complétement instruit, il dit à Moundsir : Il me faut un cheval qu'aucun autre cheval ne surpasse en beauté, pour que j'en fasse ma monture que je monterai [toujours]. Moundsir, charmé de sa grande capacité, ordonna de faire sortir tous les chevaux qu'il possédait et de les présenter à Bahrâm. Bahrâm dit : On ne peut connaître un cheval qu'en l'essayant. Il fit conduire tous ces chevaux en dehors de la ville et ordonna que des cavaliers les montassent et les fissent courir, pour voir lequel courrait le plus vite. On conduisit tous ces chevaux hors de la ville. Moundsir et Bahrâm sortirent tous les deux, et on fit courir les chevaux. Moundsir avait un cheval roux, qui était le plus rapide de tous les chevaux arabes qui se trouvaient là. Bahrâm le choisit, et Moundsir le lui donna. Bahrâm en fut charmé; il le prit, et le montait quand il allait à la chasse.

Or, un jour, Bahrâm était allé à la chasse, accompagné d'une suite composée d'Arabes et de Moundsir. Il vit de loin

un onagre courant dans le désert. Bahrâm le poursuivit, et Moundsir et sa suite allèrent avec lui. Bahrâm tenait l'arc tendu avec la flèche préparée, quand, s'approchant de l'onagre, il vit un lion qui s'était jeté sur le dos de l'onagre, l'avait saisi de ses dents et allait lui briser la nuque. Bahrâm fit partir la flèche, qui alla frapper le dos du lion, sortit de son ventre, entra dans le dos de l'onagre et sortit du ventre; puis la flèche entra dans la terre, jusqu'au centre, de sorte qu'elle trembla pendant une heure. Moundsir et les Arabes restèrent étonnés. Moundsir ordonna que l'on représentât Bahrâm tenant l'arc et monté sur son cheval, l'onagre et le lion, et la flèche qui pénètre dans la terre; que l'on représentât tout cela par la peinture sur les murs du khawarnaq, là où se trouvait le lieu des banquets de Bahrâm. Ce jour-là, on lui donna le nom de Bahrâmgour; les Arabes l'appelaient Bahrâmdjour.

Quand Bahrâm reconnut qu'il était devenu tout à fait homme, il dit à Moundsir : Il faut absolument que je cherche à acquérir le trône; je pourrai acquérir le trône en allant auprès de mon père et en me tenant à son service aussi longtemps qu'il vivra, afin d'obtenir le trône après lui. Moundsir lui prépara un magnifique équipage et l'envoya vers son père. Quand Bahrâm arriva auprès de Yezdedjerd, celui-ci, par suite de sa méchanceté, ne le regarda pas et ne le traita pas comme on traite ses enfants. Bahrâm se tint pendant un an à son service avec grande tristesse. Ensuite, le César, le roi de Roum, envoya son frère vers Yezdedjerd, avec de nombreux présents, pour conclure avec lui un traité de paix. Yezdedjerd le traita avec distinction, et comme il allait partir, Bahrâm lui demanda d'obtenir [pour lui] de son père l'autorisation de retourner auprès du roi des Arabes, parce qu'il s'était habitué à ce pays, et qu'en Perse il

se trouvait mal à son aise. Yezdedjerd lui en accorda l'autorisation, et Bahrâm retourna auprès de Moundsir et des Arabes, et resta avec eux.

Quand Yezdedjerd eut été frappé et tué par le cheval, pendant que Bahrâm était auprès de Moundsir dans le pays des Arabes, les habitants de la Perse se réunirent et dirent : Nous sommes délivrés de l'oppression de Yezdedjerd; maintenant, il lui est resté un fils, qui a grandi parmi les Arabes, qui a pris leurs habitudes, et qui a la violence, l'orgueil et la cruauté de son père. Si nous le proclamons roi, il viendra et agira envers nous plus mal que son père. Ils tombèrent tous d'accord de ne pas donner la royauté à Bahrâm; et ils nommèrent roi un homme de l'armée, de la famille d'Ardeschîr, fils de Bâbek, nommé Kesra (Khosrou). Ils le reconnurent comme roi, le portèrent à Madâïn, le firent monter sur le trône, et le mobed suprême mit la couronne sur sa tête. Lorsque Bahrâm apprit que l'on avait agi de cette façon, il en donna avis à Moundsir, réunit tous les Arabes et leur dit : Vous savez que j'ai le droit de succéder à mon père sur le trône. Les Perses ont donné la royauté à un autre. Vous savez aussi combien les rois de Perse, mes pères, quels qu'ils fussent, et en particulier mon père, vous ont favorisés. Maintenant ils ont donné le trône à un autre, parce que j'habite au milieu de vous : vous devez à présent me prêter votre concours pour reconquérir la royauté. Moundsir et tous les Arabes le saluèrent du titre de roi et lui dirent : La domination des Arabes et des Perses t'appartient, tu es notre maître, et nous exécuterons tous tes ordres; notre corps et notre âme et nos biens sont ta rançon. Moundsir les approuva et ajouta : Je n'aurai pas de repos que je ne t'aie rendu la couronne. Bahrâm en fut charmé, leur dit des paroles gracieuses et remercia Moundsir.

Le lendemain, Moundsir confia à son fils No'mân dix mille cavaliers arabes, et lui donna ces ordres : Va à Madâïn, vers les villes où le roi Kesra réside, et envoie vers ces villes des avant-postes. S'ils ne sortent pas à ta rencontre, ne t'avance pas; mais s'ils sortent à ta rencontre et qu'ils t'offrent le combat, livre-leur le combat, évite de devenir leur prisonnier, mais fais-leur des prisonniers et ne manque pas de massacrer autant de monde que tu pourras. No'mân, fils de Moundsir, arriva avec l'armée arabe devant Madâïn et Ctésiphon, la résidence du roi, et campa à la frontière du Sawâd. Les Perses dépêchèrent quelqu'un vers lui pour lui demander pour quelle raison il était venu. No'mân dit : On me l'a ainsi ordonné. Yezdedjerd avait eu un chef des missions, un homme d'une grande intelligence, nommé Djewânî, qu'il envoyait partout où il y avait une mission à remplir. Les Perses résolurent d'un commun accord de l'envoyer vers Moundsir, sur le littoral, afin qu'il vît pour quelle raison il avait envoyé No'mân. Quand l'envoyé arriva auprès de Moundsir, celui-ci lui dit : Ce n'est pas moi qui ai envoyé No'mân, c'est le roi Bahrâm qui l'a envoyé, parce que vous avez donné son royaume et son héritage à un autre, contre tout droit; maintenant il cherche à reconquérir son droit. Puis il lui dit : Rends-toi auprès de lui, pour voir ce qu'il dira. Puis il l'envoya, avec quelqu'un des siens, auprès de Bahrâm. Quand l'ambassadeur vit Bahrâm, il fut étonné de son extérieur et de ses manières. Bahrâm avait alors vingt-trois ans. L'ambassadeur en fut dans le ravissement. Bahrâm causa avec lui, lui fit des reproches et lui dit : Vous avez méconnu mes droits et donné mon héritage à un autre; vous saviez [cependant] que j'y avais plus de titres que tout autre. Puis il lui fit de bonnes promesses et lui dit : Je ne ferai pas attention à votre conduite passée et

je vous traiterai bien. Vous avez eu la crainte de Yezdedjerd, et vous avez cru que mes dispositions étaient comme les siennes. Cependant, quand je me suis rendu auprès de lui, je n'ai pas pu supporter de rester avec lui; je l'ai quitté et je suis venu ici, et j'ai fait à Dieu le vœu solennel que, si j'obtiens la royauté, je ne suivrai pas son exemple, et qu'en toute chose où il a fait le mal je ferai le bien, et que là où il a exercé l'oppression j'exercerai la bienveillance. Aussitôt l'ambassadeur le quitta, vint auprès de Moundsir et lui dit : Si les Perses avaient su combien sont grandes les qualités de ce roi, ils n'auraient jamais établi un autre roi que lui. Moundsir dit : Retourne et dis-leur tout ce que tu as entendu de la bouche du roi. L'envoyé retourna en Perse, et, trois jours après, Moundsir avec cent mille Arabes et avec Bahrâm le suivirent. Quand Moundsir et Bahrâm et l'armée arrivèrent à la porte de la ville, les anciens des Perses, les mobeds, les savants et les lettrés sortirent de la ville et allèrent trouver Moundsir. Celui-ci leur dit : Rendez-vous auprès du roi, pour savoir ce qu'il dit et ce qu'il ordonne. Ils vinrent auprès de Bahrâm, et Moundsir vint avec eux. Bahrâm dit : J'ai amené une nombreuse armée, mais non pas pour faire la guerre; car vous êtes mes frères, mes oncles, mes concitoyens; vous n'êtes pas des étrangers pour moi, mais des parents. J'éviterai autant que je pourrai de faire la guerre, et ne verserai le sang de personne. Je suis venu pour recouvrer mon droit, et vous savez que j'ai des titres au trône. Demain, réunissez les Perses, les chefs de l'armée et du peuple, afin que je leur parle, à eux et à l'homme qui tient [maintenant] le gouvernement. Si la royauté lui revient, je la lui abandonnerai; mais si elle m'appartient, vous m'obéirez. J'aurai une bonne conduite, et en toute chose où Yezdedjerd a exercé l'oppres-

sion j'exercerai la bienveillance. Si je ne justifie pas mes titres, je m'en retournerai. Les hommes furent charmés de son intelligence, et, après avoir entendu ces paroles, ils s'en retournèrent.

Le lendemain, Bahrâm avec Moundsir et l'armée allèrent camper à la porte de la ville. Tous les Perses sortirent de la ville, de même que Kesra. On apporta le trône d'or, et le mobed suprême, celui dans la main duquel était la couronne, apporta la couronne. Bahrâm, sans demander la permission à Kesra, s'assit sur le trône, et fit asseoir à sa droite le mobed suprême et Moundsir. Les Perses et Kesra, à qui ils avaient donné la royauté, s'assirent à ses pieds. Bahrâm dit : Que ceux qui savent prendre la parole dans cette assemblée parlent. Les sages parmi les Perses prirent la parole, les uns après les autres; et quiconque parla commença par rappeler le mauvais gouvernement de Yezdedjerd, sa méchante nature et sa dureté envers les hommes, le nombre d'hommes qu'il avait fait mettre à mort, le nombre d'hommes qui avaient péri sous son gouvernement, et le pays qui était en ruines. [Puis les orateurs ajoutèrent] : « Lorsque le peuple « fut délivré de lui, il se réunit et dit : Nous ne donnerons « pas le gouvernement à ses fils, qui suivraient la voie de leur « père. Ils amenèrent un homme également du sang royal, et « lui confièrent le gouvernement et la royauté. » Moundsir dit : Nous avons entendu vos paroles; il appartient au roi d'y répondre. Ensuite Bahrâm dit : Je trouve que vous avez raison en ce que vous avez dit de la conduite de Yezdedjerd; car, pendant la seule année que j'ai passée avec lui, j'ai appris à connaître ses manières. J'ai pardonné à ses sujets, et j'ai fait à Dieu le vœu que, si ce royaume m'échoit, je ne suivrai pas la voie de mon père, et qu'en toute chose où il a

fait le mal je ferai le bien. J'en prends à témoin Dieu et les anges du ciel et de la terre, tous les mobeds et le mobed suprême, entre les mains duquel est la couronne. Je veux occuper pendant un an le trône; si je réalise mes paroles et que vous soyez satisfaits de ma conduite, ce sera bien; sinon, je le quitterai, je rendrai la couronne à ce mobed, pour qu'il la place sur la tête de qui vous voudrez, et vous serez libres de tout engagement et de toute obéissance envers moi. Quant à ce Kesra, que vous avez nommé roi et à qui vous avez conféré mes droits, je veux me mesurer avec lui en fait de vaillance. Vous placerez cette couronne entre deux lions affamés. S'il s'avance [entre eux] et qu'il prenne la couronne, il l'aura légitimement, et je me retirerai et lui abandonnerai la couronne et le trône. Si c'est moi qui la prends, la royauté m'appartiendra légitimement. Puis, si vous acceptez mon engagement, et si après un an mon régime ne vous convient pas, je vous rendrai mes droits et je me dépouillerai du pouvoir, pour que vous le donniez à qui vous voudrez. Les hommes restèrent dans l'étonnement de ces paroles, consentirent à ses propositions et se dispersèrent.

Le lendemain, les Perses se réunirent tous. Kesra vint, et le mobed suprême apporta la couronne. Il y avait un général, nommé Bostâm, qui avait la charge des lions des rois de Perse. Le mobed lui ordonna d'amener des lions affamés, non habitués aux hommes, avec des chaînes au cou, et de les attacher l'un d'un côté, l'autre de l'autre côté, et de poser la couronne par terre, au milieu, entre les deux lions. Bahrâm dit à Kesra : Avance le premier. Kesra dit : Avance d'abord, toi, puisque tu prétends à la royauté, et tu veux l'ôter de mes mains. Bahrâm prit une massue très-grande et s'avança vers les lions. Le mobed suprême dit : Crains Dieu

et ne te perds pas pour le pouvoir; fais pénitence des péchés dont Dieu te punira à cet endroit; si ces lions te font périr, nous serons innocents de ton sang. Bahrâm dit : Vous êtes innocents de mon sang. Puis il s'avança vers les lions, sauta sur le dos de l'un d'eux et s'y assit. L'autre lion l'attaqua. Lorsqu'il fut près, Bahrâm leva la main, frappa d'une main le lion sur lequel il était assis, et de l'autre le deuxième lion, et les tua tous les deux. Leur cervelle jaillit par la bouche et par le nez; ils tombèrent sur le sol et expirèrent. Ensuite Bahrâm étendit la main, prit la couronne, la plaça sur sa tête, s'en alla et monta sur le trône, sans demander la permission à personne.

CHAPITRE XXII.

HISTOIRE DU RÈGNE DE BAHRÂMGOUR.

Le premier qui le salua du titre de roi fut ce Kesra qui tenait le pouvoir. Il dit : Ô roi, le pouvoir t'appartient. Alors le mobed suprême le salua, ainsi que tous les Perses, qui le reconnurent. Bahrâm saisit le pouvoir, resta sur le trône pendant sept jours, et chaque jour il donnait audience au peuple et lui faisait de bonnes promesses. Ce jour-là, Bahrâm avait vingt-trois ans. Le huitième jour, il renvoya Moundsir avec son armée, et lui donna d'immenses richesses. Moundsir eut le gouvernement des Arabes, et après lui son fils No'mân. Bahrâm exerçait la justice envers ses sujets, les laissait venir librement à lui et faire ce qu'ils voulaient. Il n'imposa aucune obligation à aucun des sujets et des soldats, et il passait son temps dans le plaisir et dans la joie, et le gouvernement chômait.

Les rois qui régnaient autour de la Perse convoitaient le royaume de Bahrâm. Au bout de sept ans, le roi des Turcs, nommé Khâqân, vint avec une armée de deux cent cinquante mille Turcs, franchit la frontière de la Perse et y commit de grands ravages. Quand il s'approcha de la Perside, les grands, les mobeds, les savants et les sages, en grand nombre, allèrent trouver Bahrâm, lui firent des reproches et dirent : Tu es adonné au plaisir, à la chasse et aux divertissements, de façon que ton royaume est ruiné. Le roi des Turcs est venu, s'est emparé des frontières de ton royaume, massacrant et pillant. Maintenant il faut absolument réunir l'armée et aller au-devant de l'ennemi en toute hâte. Bahrâm leur dit : Dieu est miséricordieux, il ne me livrera pas aux mains de l'ennemi. Et il ne fit pas ce qu'ils demandaient. Ils sortirent d'auprès de lui et dirent : Cet homme a perdu la raison, par suite de la peur qu'il a de l'ennemi qui est venu. Bahrâm continua de se livrer à la joie et au plaisir. Puis, quand l'armée turque approcha, il établit son frère Narsî lieutenant de l'armée, et lui-même partit pour la chasse avec trois cents cavaliers, et se dirigea vers l'Aderbîdjân et l'Arménie, vers l'occident, et laissa l'ennemi à l'orient. Il emmena avec lui tous les faucons, les panthères de chasse, les chiens et tous les quadrupèdes employés à la chasse, et il laissa le gouvernement à son frère. Les hommes dirent : Il s'est enfui du royaume et abandonne le pays à l'ennemi. Ensuite ils résolurent d'envoyer un ambassadeur vers le Khâqân pour lui dire qu'ils consentaient à payer tribut, afin qu'il s'en retournât et ne ravageât pas le royaume. Des espions informèrent le Khâqân que Bahrâm s'était enfui, qu'il avait abandonné le pouvoir et que les habitants avaient résolu d'offrir de payer tribut. Le Khâqân

laissa son armée à l'endroit où elle se trouvait, et y resta tranquille et en sécurité. Bahrâm, tout en faisant la chasse, s'avança du côté de l'Arménie et envoya vers l'armée du Khâqân un espion, qui lui en rapporta l'avis suivant : Le Khâqân est campé en sécurité et croit que tu as pris la fuite devant lui. Bahrâm franchit la frontière de l'Arménie, entra dans la Perside et tomba sur l'armée du Khâqân pendant la nuit; le Khâqân fut mis en fuite avec son armée, laissant son camp avec toutes ses richesses et sa couronne, dans laquelle étaient fixées plusieurs milliers de perles. Bahrâm saisit tous ces trésors et les envoya à son frère par cinquante hommes. Lui-même, avec deux cent cinquante guerriers, poursuivit l'armée turque et lui tua un grand nombre d'hommes partout où il la rencontra, jusqu'à ce qu'il eût franchi la frontière de l'Iràq et qu'il fût arrivé dans le Khorâsân, aux bords du Djîhoun.

Lorsque l'armée de Bahrâm eut appris ces événements, elle alla le rejoindre, et le rencontra aux bords du Djîhoun. Bahrâm ordonna à l'un de ses plus grands généraux de traverser le Djîhoun avec une armée et d'attaquer les Turcs dans la Transoxane. Ce général y fit un grand massacre. Enfin les Turcs se rendirent à discrétion, reconnurent l'autorité de Bahrâm et lui envoyèrent des ambassadeurs, avec ce message : Il faut qu'il y ait entre notre empire et le tien une frontière que nous devrons respecter et ne pas franchir. Bahrâm fit construire à l'extrémité de la frontière une colonne, et s'en retourna et se rendit dans l'Iràq, dans son empire. Toutes les perles et toutes les pierres précieuses qui se trouvaient dans la couronne du Khâqân et dans ses trésors qu'il avait conquis, il les fit porter dans le temple du feu de l'Aderbîdjân et les y fit suspendre. Ce temple était le plus

vénéré de tous. Bahrâm reprit lui-même le gouvernement et envoya son frère Narsî avec une armée dans le Khoràsân. Il lui ordonna de résider à Balkh, de surveiller la frontière des Turcs et de les empêcher de franchir le Djîhoun. Il envoya [aussi] la femme du Khâqân, la grande *Khâtoun*, qui était tombée entre ses mains et qui était sa prisonnière, dans le temple du feu de l'Aderbîdjân, pour qu'elle servît dans le temple. Il ne garda pour lui rien de tout le butin, des joyaux et des trésors qu'il avait conquis.

Bahrâm fit expédier des lettres dans toutes les villes de l'empire, annonçant sa victoire sur le Khâqân et le grand triomphe qu'il avait remporté, avec trois cents hommes, sur deux cent cinquante mille, de sorte que le bruit s'en répandit dans le monde. Ensuite il rassembla ses sujets, fit venir tous les grands [de l'empire], prononça une allocution, adressa des louanges et des actions de grâces à Dieu, donna aux hommes de bonnes paroles, et leur dit : Vous pensiez que j'étais adonné à la chasse et au plaisir, tandis que je songeais aux affaires de l'empire et que je ne restais pas oisif. Cependant, je n'ai pas obtenu le gouvernement par votre vaillance, ni par vos conseils, mais par ma propre vaillance et par mes propres conseils; et Dieu m'a favorisé, parce qu'il savait que j'étais propre à cette affaire. J'ai moi-même assez de savoir-faire et de vaillance, et je n'ai que faire de votre vaillance et de votre savoir-faire. Quand je suis absent, c'est toujours pour songer aux affaires de l'empire. Vous dites alors : Il est allé se divertir [à la chasse]; ou : Il s'est enfui et il a abandonné le trône. C'est ce que j'ai entendu quand je suis arrivé dans l'Aderbîdjân; vous disiez : Il a fui devant l'ennemi; et vous vouliez envoyer un délégué pour payer tribut [à l'ennemi]. Mais je vous excuse, espérant que vous rentrerez dans

l'obéissance. Mais s'il arrive un jour que vous soyez irrévérencieux, la punition que je vous infligerai sera plus sévère que celle que vous a infligée mon père. Dans les commencements, Yezdedjerd a agi avec bienveillance; quand vous avez changé et que vous avez montré de l'irrévérence, il a également changé. Si je m'absente de nouveau et que vous montriez de l'irrévérence, je vous punirai plus sévèrement que ne l'a fait mon père.

Après cela, Bahrâm occupa le trône pendant deux ans. Il distribua beaucoup d'argent aux pauvres, et donna l'ordre suivant : Voyez combien il reste dans les registres de l'impôt à exiger des habitants du royaume. On examina : il était dû soixante et dix millions de dirhems. Bahrâm en fit remise à ses sujets, et fit brûler les comptes, en reconnaissance de cette grande victoire que Dieu lui avait accordée. Aux pères de famille et à tous ceux qui avaient possédé de la fortune et qui l'avaient perdue il donna des sommes considérables.

Il y avait en Perse un homme nommé Mihr-Narsî, très-considérable et de grande famille, descendant d'Isfendiâr, fils de Gouschtasp, de la maison royale. C'était un homme très-savant, et il n'y avait personne en Perse de plus illustre que lui : on le considérait comme un roi et un souverain. On l'appelait par un surnom *Hezârbendè*, à cause du grand nombre de serviteurs qu'il avait. Son père avait été le vizir de Yezdedjerd, et lui-même fut choisi pour vizir par Bahrâm, qui lui confia toutes les affaires. Le peuple en était content. Bahrâm demeura donc deux ans au milieu du peuple, puis il dit au vizir : Je désirerais posséder celles des contrées de l'Indostan, du pays de Sind et de l'Inde qui entourent mon empire. Je veux donc me rendre dans l'Indostan, seul, et inspecter ces contrées, leurs armées et leurs armements, et

je veux voir leur roi; puis je reviendrai. En conséquence, il confia l'armée et le gouvernement au vizir, et se rendit seul, avec son cheval et son armure, dans l'Indostan, et vint dans la résidence du roi. Chaque jour, il allait seul à la chasse, et tirait et prenait les onagres du désert. Les Indiens ne le connaissaient pas, mais ils voyaient sa bravoure et admiraient sa vaillance; car les Indiens ne savent pas tirer de l'arc. On informa le roi qu'il était venu de la Perse un cavalier, beau de visage et de taille élevée, qui se distinguait par sa grande bravoure et sa grande force. Le roi le fit appeler auprès de lui et lui montra de la bienveillance. Bahrâm vit le roi et séjourna là pendant une année. Or on fut informé dans la ville que, dans une certaine forêt, il y avait un éléphant plus grand que tous les autres, auquel les éléphants du voisinage s'étaient réunis. Ils attaquaient et tuaient tous ceux qui venaient de Roum dans l'Inde, de sorte que cette route devenait impraticable pour les hommes. De tous les soldats que le roi de l'Indostan y envoya aucun n'osa les approcher. Bahrâm dit : Qu'un seul homme vienne avec moi, j'irai seul combattre cet éléphant. On annonça au roi que ce cavalier persan voulait aller combattre l'éléphant. Le roi envoya avec lui un de ses hommes, afin qu'il rapportât des renseignements. Ils partirent. Quand ils furent arrivés dans cette forêt, l'homme du roi monta sur un arbre élevé, pour voir ce que Bahrâm ferait de l'éléphant. Bahrâm s'approcha de l'éléphant, ajusta une flèche sur son arc et poussa un cri [pour le provoquer]. L'éléphant venant l'attaquer, Bahrâm dirigea entre les deux yeux de l'animal une flèche qui entra complétement. Pendant que l'éléphant était occupé de cette flèche, Bahrâm mit pied à terre, saisit de ses deux mains la trompe de l'éléphant, la tira en bas, jusqu'à ce que l'éléphant tombât sur le

devant. Puis Bahrâm lui frappa le cou avec son épée, lui trancha la tête, la saisit par la trompe, la mit sur son dos, la porta hors de la forêt et la jeta sur la route. Le peuple le regarda et fut dans l'admiration. L'envoyé revint et raconta [tout cela] au roi. Le roi fut très-étonné et fit appeler devant lui Bahrâm. Il vit en lui un homme de bonnes manières, de haute stature et d'une grande force. Il lui dit : Ô jeune homme, qui es-tu? Bahrâm dit : Je suis un habitant de la Perse, descendant des grands de la Perse. Le roi de Perse étant irrité contre moi, j'ai eu peur et je suis venu dans ta résidence, pour y être en sûreté. Le roi lui témoigna de la bienveillance, lui donna de grandes sommes d'argent et ordonna de l'adjoindre à ses familiers; et Bahrâm fut dans l'entourage du roi à la chasse, dans les expéditions guerrières, et partout; et chaque jour le roi vit des preuves de sa bravoure, de sorte qu'il en était dans l'admiration.

Or il advint qu'un ennemi, le roi de Chine, avec une nombreuse armée, vint attaquer le roi de l'Inde. Celui-ci voulut lui offrir de payer tribut. Bahrâm lui dit : Je te suffirai à moi seul. Alors le roi de l'Inde réunit l'armée et alla combattre l'ennemi; et Bahrâm partit avec lui. Ensuite Bahrâm alla seul au-devant de l'ennemi : de chaque coup d'épée il coupa en deux un homme; chaque flèche qu'il lança fit tomber quelqu'un, et chaque coup d'épée qu'il porta abattit une trompe d'éléphant; de sorte qu'il mit en fuite l'armée ennemie et que le roi de l'Inde remporta la victoire. Quand il fut de retour, il donna à Bahrâm sa fille en mariage et de grandes richesses, et il voulut lui transmettre le gouvernement et le faire reconnaître par le peuple. Bahrâm, se faisant connaître, dit au roi : Je suis Bahrâm, roi de Perse. La renommée de Bahrâm était venue jusqu'au roi de l'Inde, et

celui-ci avait vu sa bravoure : il eut des appréhensions à son égard. Bahrâm lui dit : Je n'ai que faire de l'empire; mais j'ai voulu te voir, et voir tes sujets, tes armements et ton armée. Maintenant j'ai vu tout cela et j'en ai connaissance, et je vais retourner dans mon propre royaume; donne-moi les contrées de ton royaume qui touchent au mien. Le roi de l'Inde accorda à Bahrâm le pays de Sind, le Mekrân et toute la contrée voisine de la Perse; il prit pour témoins de cette cession les grands de son royaume. Ensuite Bahrâm remit ces contrées à ce roi, en disant : Sois mon lieutenant dans ces contrées et envoie-moi le tribut. Lui-même prit la fille du roi et retourna dans son royaume. Après [une absence de] deux ans, il trouva le pays en sécurité entre les mains de Narsî.

Ensuite Bahrâm envoya Narsî avec une armée en Roum, pour faire la conquête des villes de Roum ou forcer le roi de Roum à lui payer tribut. Narsî avait trois fils, capables et fort intelligents. Bahrâm en fit ses ministres, et chacun était à la tête des affaires dans sa spécialité. Le premier s'appelait Zerâwend; il avait une haute science et était très-savant en théologie : Bahrâm le nomma mobed suprême, en élevant son rang. Le nom du second était Bâdjînas; il connaissait le calcul et la chancellerie : Bahrâm lui donna un rang élevé et lui attribua la cour des impôts de tout l'empire. Le troisième s'appelait Asmangân; il était versé dans l'art militaire et avait de la bravoure : Bahrâm le nomma général de l'armée. Narsî partit donc avec l'armée. Le roi de Roum fit la paix avec lui et consentit à payer tribut. Narsî ramena l'armée en parfait état vers Bahrâm, qui en fut très-satisfait et le combla de distinctions. Bahrâm occupait le trône et possédait l'empire sans être inquiété, ayant imposé un tribut au roi des Turcs,

au roi de l'Inde et au roi de Roum. Narsî demanda à Bahrâm l'autorisation [de se retirer], en disant : J'ai atteint un âge avancé et je suis vieux; maintenant je veux m'adonner au service de Dieu et m'occuper de l'autre monde. Bahrâm lui accorda l'autorisation, et Narsî se retira dans sa ville, à Ardeschîr-Khourè, où il s'adonna au culte de Dieu. Il fonda quatre bourgs, et dans chaque bourg un temple du feu, un pour lui et trois pour ses fils. Dans chaque bourg, il établit quatre jardins, et dans chaque jardin il planta mille cyprès, mille oliviers et mille palmiers, et légua tous ces jardins aux temples du feu. C'est là qu'il pratiquait le culte de Dieu. Ses fils étaient en grand honneur auprès de Bahrâm, qui gouvernait ainsi, recevant chaque année le tribut des rois (ci-dessus nommés), jusqu'à ce qu'il eût régné pendant vingt-trois ans. Or, un jour, il était allé à la chasse; il poursuivit un onagre. Sur sa route se trouvait un puits à fleur de terre, qui ne paraissait pas, de sorte que ni lui ni son cheval ne l'aperçurent. Les pieds du cheval ayant touché le puits, Bahrâm tomba du cheval dans le puits. Personne n'osa y pénétrer, à cause de sa profondeur, et Bahrâm périt. On en informa sa mère, qui se rendit à l'orifice de ce puits avec des monceaux d'argent, afin de faire retirer Bahrâm et de l'ensevelir. Elle y passa quarante jours, jusqu'à ce qu'on eût retiré toute l'eau qui se trouvait dans le puits; mais on ne trouva pas Bahrâm; alors elle s'en retourna. Bahrâm avait un fils nommé Yezdedjerd, qui monta sur le trône après son père. Il pratiqua la justice et l'équité envers ses sujets et envers l'armée.

CHAPITRE XXIII.

HISTOIRE DE YEZDEDJERD, FILS DE BAHRÂM.

Ensuite Yezdedjerd, fils de Bahrâm, monta sur le trône, s'engagea à bien traiter ses sujets, pratiqua la justice et l'équité et rendit le monde florissant. Les rois lui payèrent tribut, comme à son père. Il rappela Mihr-Narsî, qui avait été le vizir de son père et de son grand-père, de sa retraite religieuse, et en fit son vizir, dont les conseils imprimèrent une marche heureuse à ses affaires. Après quelque temps, le roi de Roum refusa de payer le tribut. Yezdedjerd envoya Mihr-Narsî avec une armée contre lui, de même qu'avait fait son père, pour ramener le roi de Roum à la soumission. Yezdedjerd régna dix-huit ans. On l'appelait d'un surnom *le Clément*. Il avait deux fils : l'aîné, appelé Fîrouz; le puîné, Hormuzd. Il avait envoyé Fîrouz dans le Seïstân et gardé Hormuzd auprès de lui. Quand Yezdedjerd mourut, Hormuzd saisit le gouvernement. Fîrouz, quand il en fut informé, quitta le Seïstân et se rendit auprès du roi des Heyâtelites (Euthalites), nommé Khouschnewâz, vers le Ghardjistân, le Tokhâristân, Balkh, le Bedekhschân, etc. Il lui fit connaître sa condition et lui dit : Mon frère, plus jeune que moi, s'est emparé du trône de mon père, qui m'appartient de droit, comme à l'aîné. Donne-moi une armée et aide-moi à recouvrer le royaume sur mon frère. Le roi des Heyâtelites lui accorda un commandement et lui donna la ville de Tâleqân; il lui prodigua ses faveurs, mais il ne lui permit pas de faire la guerre à son frère Hormuzd. Fîrouz demeura là. Après plusieurs années, Hormuzd commença à opprimer ses sujets et à exercer l'injustice. Les

habitants de la Perse s'enfuirent et se rendirent auprès de Fîrouz, à Tâleqân, où ils se réunirent en nombre considérable. Quand le roi des Heyâtelites en fut instruit, il dit : Dieu n'aime pas l'oppression des sujets, et un royaume ne peut pas subsister par la tyrannie. Ensuite il donna à Fîrouz une armée. Fîrouz partit, combattit son frère Hormuzd et le tua, ainsi que trois personnes de sa famille. Il s'empara du gouvernement de Perse, et l'armée de Perse se soumit à lui. Puis il renvoya l'armée heyâtelite en son pays, après l'avoir comblée de marques de sa reconnaissance.

Le nom de *Heyâtelè* est le pluriel de *Ḥaïtâl*, qui, dans la langue de Bokhara, désigne « un homme fort ». La « force », dans la langue de Bokhara, se dit *haïtâl;* ce mot a été, dans la langue arabe, changé en *haïṭâl.*

CHAPITRE XXIV.

HISTOIRE DE FÎROUZ, FILS DE YEZDEDJERD.

Quand Fîrouz, fils de Yezdedjerd, fut monté sur le trône et qu'il eut saisi les rênes du gouvernement, il se conduisit avec sagesse et gouverna avec justice. Il régna vingt-sept ans, ou, selon d'autres, vingt-six ans. On l'appelle en persan *Pîrouz.* Après qu'il eut régné sept ans, la pluie du ciel vint à manquer en Perse, et il y eut, cette année, dans tout le royaume, une famine, et les vivres manquèrent. Alors Fîrouz envoya dans chaque ville des ordres, afin que l'on prît des vivres de la main des riches pour les donner aux pauvres. Il écrivit aux chefs de toutes les villes, en leur disant : Donnez de la nourriture aux pauvres; n'en transportez pas d'une ville dans une autre; et si dans une ville quelqu'un meurt de faim,

je ferai mettre à mort pour lui un riche. Les hommes ne laissèrent manquer en aucune façon les pauvres de nourriture; et Fîrouz tint la main à l'exécution de ce mode d'administration et de ce bien. La famine dura ainsi deux ans : la pluie ne tomba pas, et la terre ne produisit aucune espèce de plante. La troisième année, Fîrouz renonça à son revenu pour tout le royaume et ne prit rien de ses sujets; il distribua toute la fortune qu'il possédait aux pauvres, et écrivit à ses lieutenants d'en faire autant, et il suspendit tout impôt et toutes contributions; il ordonna aux riches de venir en aide aux pauvres. Pendant les sept années que dura la famine, il ne mourut personne de faim dans son royaume, sauf un seul homme, et Fîrouz ordonna que, en expiation de ce malheur, on donnât cent mille dirhems aux pauvres, à cause [de la mort] de cet homme. Dans les commencements, Fîrouz avait été oppresseur et avait fait le mal. Quand cette famine survint, il se repentit. Alors Dieu agréa son repentir: les fruits devinrent abondants, la pluie commença à tomber et les sources à jaillir. A cette époque, la coutume de payer l'impôt n'existait pas encore; elle ne s'introduisit que sous le règne de Qobâd, fils de Fîrouz, qui fit mesurer les champs; et, après Qobâd, ce fut Nouschirwân qui exigea du peuple l'impôt. Nous raconterons dans l'histoire du règne de chacun d'eux quelle fut l'origine [de cette innovation]. Mais du temps de Fîrouz, il existait la coutume que des produits de tout champ, en fait de grains, de raisin ou de fruits, le roi prenait une partie, soit un dixième, soit un cinquième ou même un quart, selon que l'eau était près ou loin, selon la plus ou moins grande fertilité du sol et selon l'abondance ou le manque d'eau. Or, dans la troisième année de la stérilité et de la famine, Fîrouz renonça aux contributions en nature

pour tous ses sujets, qui, par suite, se trouvèrent dans le bien-être. Dans la quatrième année, le roi, sachant qu'il ne restait plus rien au peuple, ouvrit ses trésors et y prit tout ce qu'il y avait en fait d'or, d'argent et de joyaux. Il envoya des charges d'or et d'argent aux autres rois, aux rois de Roum, de l'Inde, au roi des Turcs et au roi d'Abyssinie; et l'on rapporta de tous ces endroits des charges de vivres dans son empire, et il les distribua aux hommes. Cette famine dura sept ans dans le royaume de Perse, et pendant ces sept années, il ne mourut dans tout le royaume personne de faim, ni homme, ni femme, ni grand, ni petit, par suite des bonnes dispositions que Fîrouz avait prises. Les rois de l'univers étaient dans l'admiration de ces bonnes dispositions. La stérilité augmenta d'année en année, et devint telle qu'il n'y eût plus d'eau dans le Dji'houn et dans le Tigre; toutes les sources et fontaines, tous les fleuves et les ruisseaux tarirent; il ne poussait aucune espèce d'herbe; les bêtes de la plaine et les oiseaux dans l'air périrent; de façon que dans cet empire il ne resta plus et qu'on ne voyait plus voler aucun oiseau; il ne resta ni bête fauve, ni reptile. Mais Fîrouz veilla sur la vie de ses sujets, leur distribua de la nourriture, et aucun d'eux ne quitta le pays.

Fîrouz fut instruit que ses sujets disaient : Ce roi est un infortuné, et tout ce malheur provient de sa mauvaise fortune; depuis que le monde existe, il n'y a jamais eu une adversité pareille. Plus les sujets parlaient ainsi, moins Fîrouz se lassait de distribuer des vivres et d'accomplir la bienfaisance et de donner l'aumône. Enfin Dieu exauça les prières et les supplications des hommes, et, après sept années entières, il fit tomber de la pluie du ciel; les sources, les fontaines et les fleuves se remplirent d'eau; des plantes sortirent de la terre, les

arbres poussèrent des feuilles, et il parut des fruits. Le monde rentra dans son état normal et les hommes vécurent dans l'abondance. Après deux ou trois ans, partout où il y avait dans l'empire une ville ou un bourg ou un endroit quelconque qui, pendant les années de la disette, était tombé en ruines et qui n'avait pas pu être reconstruit, on le rétablit; et là où le propriétaire n'était pas en état de le faire, Fîrouz le fit de ses propres ressources, jusqu'à ce que tout son royaume fût florissant. Fîrouz fonda dans le royaume trois villes: une sur le territoire de Reï, nommée Râm-Pîrouz; une autre sur le territoire de Gorgân, nommée Rouschen-Pîrouz; et il fonda une ville dans l'Aderbîdjân, nommée également Râm-Pîrouz. Quand ces villes furent terminées, un autre roi monta sur le trône.

CHAPITRE XXV.

HISTOIRE DE FÎROUZ ET DE KHOUSCHNEWÀZ, ROI DES HEYÀTELITES.

Mo'hammed, fils de Djarîr, dit : Lorsque les affaires de Fîrouz furent en bonne voie et que le peuple eut confiance en lui, il advint que le roi des Heyâtelites, dans le Balkh, le Tokhâristân, le Ghardjistân et dans tout son empire, exerçait une grande oppression sur ses sujets. Il se mit à suivre la coutume du peuple de Lot; et quiconque de ses sujets, entre les grands ou les petits, avait un fils de belle figure, il le lui enleva, en fit son esclave et eut commerce avec lui. Alors beaucoup de personnes quittèrent son royaume, s'enfuirent auprès de Fîrouz et se plaignirent de lui. Fîrouz lui envoya un messager et lui fit dire : J'ai des obligations envers toi, mais j'ai des obligations plus grandes envers Dieu. Ces gens

sont venus auprès de moi pour implorer mon assistance. Renonce à cette mauvaise conduite et à cette tyrannie, sinon j'enverrai une armée contre toi. Fîrouz envoya ainsi un ou deux messagers; mais le roi ne prêta pas attention à ses paroles. Il se passa ainsi quatre ans, et les hommes heyâtelites furent très-nombreux à la cour de Fîrouz. Fîrouz rassembla une armée perse et déclara la guerre au roi des Heyâtelites. Quand il arriva près du territoire de Balkh, et qu'il ne fut séparé des Heyâtelites que par le désert de Merw, que l'on appelle le *désert intérieur*, le roi des Heyâtelites convoqua ses généraux et leur dit : Que faut-il faire? Car notre armée ne peut pas se mesurer avec l'armée perse et ne peut pas la vaincre dans le combat. L'un des généraux, un homme considéré et âgé, se leva et dit : Ô roi, si tu t'engages envers moi à bien traiter ma famille et mes enfants après ma mort, et à leur donner des biens, afin qu'ils soient riches, je veux sacrifier ma vie, faire périr l'armée ennemie et te débarrasser d'elle. Le roi dit : Comment feras-tu? L'autre répondit : Fais-moi couper les mains et les pieds et fais-moi jeter sur le bord du désert, là où Fîrouz doit passer, pour que lui et son armée me rencontrent. Je lui dirai que tu m'as mis dans cet état, je me plaindrai de toi, puis je lui dirai : Je te montrerai un chemin pour parvenir jusqu'à lui, à travers le désert, afin que tu puisses l'attaquer et le prendre à l'improviste. De cette façon, je l'amènerai, lui et toute son armée, dans le désert, je les égarerai, et tous périront; et si je péris avec eux, cela n'importe. Le roi des Heyâtelites lui dit : Si tu trouves la mort, quel avantage auras-tu, si je triomphe? L'autre répondit : Je suis un homme âgé et j'ai vu pendant longtemps le monde; je veux le quitter par une action par laquelle j'y laisserai une trace, et qui fera que ma famille,

après moi, ne restera pas dans le besoin. Le roi lui donna de l'argent, lui fit couper les mains et les pieds et le fit jeter sur la lisière du désert, à l'endroit où Fîrouz devait passer. Quand Fîrouz y arriva avec son armée, on l'avertit qu'il y avait là un homme à qui on avait coupé les mains et les pieds. Fîrouz le fit venir devant lui et l'interrogea sur son état; l'autre lui dit qui il était. Il y avait auprès de Fîrouz quelques-uns de ceux qui étaient venus lui demander son secours. Ils connaissaient cet homme et dirent : C'est un grand général de Khouschnewâz. Cet homme raconta : J'ai dit au roi des Heyâtelites : N'opprime pas tes sujets; crains Dieu et le roi de Perse, qui viendra t'attaquer avec une armée et contre lequel tu ne pourras lutter. Alors il m'a fait traiter ainsi, et m'a fait jeter sur cette lisière du désert, afin que j'y meure. Fîrouz eut pitié de lui et lui dit : Ne t'afflige pas; car je te mènerai avec moi; je lui ferai la guerre et le tuerai, et puis je te ramènerai dans ma propre maison. L'homme aux pieds et aux mains coupés rendit beaucoup de grâces à Fîrouz et dit : Ô roi, si Khouschnewâz n'a pas agréé mon conseil, accepte-le, toi, car je te dois de la reconnaissance pour les bonnes intentions que tu as à mon égard. Tu es séparé de Khouschnewâz par une distance de vingt jours de route. Quand tu l'auras atteint, il aura préparé une nombreuse armée, il engagera la lutte avec toi, et la guerre est une chose risquée; tu ne sais pas à qui sera la victoire. Je connais dans ce désert une route non tracée, par laquelle tu pourras l'atteindre en cinq jours; tu le surprendras et t'empareras de lui, sans qu'il puisse faire aucune résistance. Il n'y a dans ce chemin aucune difficulté, sauf qu'il faut prendre avec toi de l'eau pour cinq jours; le sixième jour, tu auras atteint la terre cultivée. Ce conseil plut à Fîrouz. Il avait avec lui cinquante mille

soldats; il leur ordonna de se pourvoir d'eau et de nourriture pour cinq à dix jours environ. Les hommes l'avertirent, en lui disant : Ô roi, ce dessein est mauvais, le désert est un grand danger. Mais lui ne les écouta pas. Ils lui dirent encore : C'est un endroit suspect, et il se peut que Khouschnewâz ait usé de ruse avec nous et qu'il ait envoyé perfidement cet homme ici, pour qu'il nous détourne du droit chemin, afin que nous périssions dans le désert. Fîrouz dit : Cela ne peut pas être; car si Khouschnewâz usait de ruse avec moi, cet homme n'aurait pas consenti à être estropié des mains et des pieds à cause de lui; et si nous périssons et que Khouschnewâz garde son pouvoir, quel avantage en aura cet homme après être mort? Fîrouz ne crut à personne, et il entra avec toute son armée dans ce désert. L'homme le mena par le chemin le plus long et le plus difficile, dépourvu d'eau. Il se passa ainsi cinq, six et sept jours. Chaque jour, il disait : Encore un peu de temps, demain nous arriverons à l'eau; puis, le lendemain, il disait de même, jusqu'à ce qu'il se fût passé quinze jours. Leur eau était consommée, les hommes commencèrent à mourir, et les animaux tombèrent de soif. Cet homme disait chaque jour : Nous allons arriver. Fîrouz voulut le tuer; mais il se dit : Qu'adviendrait-il de sa mort? Il ne serait pas bon de le tuer; car, même pour la conservation de sa propre vie, il cherchera, n'importe comment, un moyen de nous faire sortir quelque part; si je le fais tuer, nous resterons errants dans ce désert. Cet homme les conduisit donc ainsi; chaque jour, il disait : Nous avons manqué telle station, c'est pour cela que le chemin est si long, et il s'excusait. A chaque halte, il mourait un grand nombre d'hommes; après vingt jours, l'homme aux pieds et aux mains coupés mourut également. Fîrouz fut désolé et songea à mourir. Il

réunit tous les hommes de son armée qui avaient subsisté et il leur dit : Quoique je n'aie pas suivi votre volonté, ne me refusez pas votre conseil ; car ce malheur atteint tous ; il n'est pas ainsi que, si je mourais, vous en échapperiez ; mais vous péririez également. Alors ils répondirent : Ô roi, nous avions bien dit que c'était une ruse, mais tu ne nous as pas suivis ; maintenant que nous y sommes engagés, notre moyen de salut est que nous marchions en avant ; car si nous restons sur place, la mort n'est point douteuse, et si nous retournons, nous n'échapperons pas non plus à la mort, parce que nous ne pouvons plus faire tout ce chemin. Il faut donc marcher en avant, où nous avons également la mort à redouter, mais en même temps l'espoir du salut, de sortir quelque part sur la terre cultivée. Si nous mourons, au moins aurons-nous fait notre possible. Fîrouz marcha encore trois jours ainsi, et arriva enfin à la terre cultivée, à la frontière du royaume de Khouschnewâz. Des cinquante mille hommes qu'il avait eus avec lui, il en restait moins de mille ; les autres étaient tous morts. Arrivés sur la terre cultivée, ils mangèrent et burent, et se reposèrent pendant trois jours. Puis ces hommes dirent à Fîrouz : Ô roi, il ne nous reste d'autre moyen que de nous rendre à discrétion à Khouschnewâz ; car nous sommes prisonniers dans son pays ; il nous prendra, n'importe où nous puissions nous enfuir. Il faut nous rendre à lui ; peut-être nous laissera-t-il la vie. Fîrouz consentit. Il envoya un messager à Khouschnewâz, avoua sa faute, en demanda pardon et se mit sous sa protection. Khouschnewâz lui fit des reproches, en disant : Je t'ai fait tant de bien ; tu es venu, cherchant du secours contre ton frère, auprès de moi ; je t'ai bien reçu, je t'ai rendu le pouvoir, je t'ai confié une armée, afin que tu pusses soumettre ton frère et reprendre la couronne. Or tu

n'as pas été reconnaissant envers moi et tu m'as attaqué avec une armée. Des hommes se sont enfuis d'auprès de moi, ils sont allés te trouver, ils t'ont trompé, et tu as été pris par leurs paroles et tu as mis de côté la reconnaissance que tu me devais. Mais Dieu t'a frappé : cet homme qui, d'après ce que vous racontez, t'a amené dans le désert, je ne le connais pas, je ne sais pas qui il est. C'était peut-être un ange que Dieu avait envoyé du ciel sous la forme de cet homme, pour qu'il te frappât à cause de ton ingratitude envers moi. Maintenant que tu conviens de ta faute, je te pardonne et je t'accorde ma protection, je t'adopte comme mon fils. Je te renverrai dans ton pays, à cette condition que tu feras avec moi un traité et que tu t'engageras par serment à ne jamais venir me faire la guerre, à ne pas envoyer contre moi une armée et à ne pas t'allier à un de mes ennemis. Je vais faire ériger, à l'endroit qui sépare mon royaume du tien, une colonne de pierre. Je vais t'y conduire, afin que tu jures que jamais, ni toi, ni aucun des tiens, ne viendrez de ce côté-ci de la colonne, qui sera la frontière. Mais si tu romps tes engagements ou si tu uses de ruse, ta propre armée se détournera de toi, et Dieu t'accablera de malédictions, parce que tu auras fait un faux serment.

Khouschnewâz congédia le messager avec bonté et envoya à Fîrouz de la nourriture et beaucoup de cadeaux en fait de vêtements, de tapis, de vases et d'animaux. Il lui fit dire : Reste à l'endroit où tu te trouves; j'y enverrai quelqu'un et ferai élever à cette frontière une colonne; on te conduira au pied de cette colonne, on t'y fera prêter serment, et l'on prendra ton engagement et ta foi. Quand le messager revint et rapporta ce message, et que Fîrouz vit les cadeaux, il fut charmé de ce qu'il lui laissait la vie et qu'il lui accordait sa

protection. Il consentit à prêter le serment. Le roi des Heyâtelites fit venir des montagnes une pierre, la fit transporter au désert, et fit ériger à l'extrême frontière une colonne, tout entière d'une seule pierre, afin qu'elle durât éternellement. On y travailla six mois. Fîrouz et ses compagnons y demeurèrent, et, chaque mois, Khouschnewâz lui envoya un nouveau cadeau.

Quand la colonne fut terminée, Khouschnewâz délégua les officiers, les commandants de son armée et des conseillers du Tokhâristân vers Fîrouz, afin qu'ils l'amenassent devant la colonne et lui fissent jurer de ne jamais franchir la limite de cette colonne, de ne jamais la déplacer ni la détruire. Quand Fîrouz eut prêté le serment, ils rédigèrent un acte, prirent tous ces vieillards comme témoins et y insérèrent leur témoignage. Ensuite Khouschnewâz lui fit des cadeaux et lui donna de grands biens, et Fîrouz partit.

Fîrouz sentit de la honte de retourner de là de cette manière. Ses soldats lui dirent : Ce roi a très-bien agi en t'accordant la vie, ainsi qu'à nous. Mais lui il garda le silence. Il reprit le gouvernement, et il se passa ainsi trois ou quatre ans, et ses affaires reprirent leur cours régulier. Puis, ne pouvant pas supporter la honte plus longtemps, il fit venir le mobed suprême, lui exposa tout ce qu'il avait sur le cœur, et lui dit : Je ne peux plus endurer cette ignominie, et je veux faire marcher une armée contre le roi des Heyâtelites. Le mobed suprême lui répondit : Il ne faut pas rompre le traité et ton engagement, et te parjurer; Dieu n'agrée pas cela et ne le favorise pas. L'armée ne te secourra pas, et si tu veux la conduire à commettre l'injustice, elle ne combattra pas. Fîrouz dit : Je saurai employer un stratagème, pour que je ne sois pas parjure. Le mobed dit : Le

parjure ne devient pas louable par un stratagème. Fîrouz ne tint pas compte des paroles du mobed; il rassembla son armée et lui exposa cette affaire. Les soldats lui donnèrent la même réponse que le mobed suprême; mais il n'écouta personne, et fit, pendant une année, des préparatifs de guerre.

Il y avait un homme en grand honneur en Perse, nommé Souferaï; il descendait de Menoutschehr, et les Perses le tenaient en grande estime. Il était gouverneur du Seïstân, et avait été nommé à ce poste par Fîrouz. C'était un homme âgé, intelligent et sûr. Fîrouz avait mis sa confiance en lui; il le rappela du Seïstân, l'institua lieutenant sur tout le royaume et lui confia la garde de sa maison, de sa famille, de ses trésors et de toute l'armée qui y restait, afin qu'il conduisît les affaires. Fîrouz avait deux fils, dont l'un s'appelait Balâsch, et l'autre Qobâd. Il avait aussi une fille très-belle, nommée Fîrouz-Dokht, douée d'intelligence et de discernement, qu'il affectionnait particulièrement et qu'il avait l'habitude de consulter. Il emmena cette jeune fille avec lui et laissa ses deux fils sous la garde de Souferaï. Les chefs de l'armée et le mobed dirent à Fîrouz : Cette manière d'agir n'est pas juste; tu mènes à la guerre une femme, et tu laisses tes fils à la maison. Fîrouz n'écouta personne et ne tint aucun compte de l'avis du mobed. Il emmena donc sa fille avec lui, ainsi que le mobed, et rassembla une armée de cent mille hommes et cinq cents éléphants, et marcha vers la frontière où était érigée la colonne, et là il fit halte. Cette colonne était de pierre, sur laquelle on avait versé du cuivre liquide, de façon qu'elle devînt toute d'une pièce. Fîrouz dit : J'ai pris l'engagement de ne jamais dépasser la limite de cette colonne, et il ne faut pas non plus la détruire : arrachez-la et étendez-la par terre. Ils firent ainsi, et la colonne tomba

de toute sa longueur sur le sol. Ensuite il fit amener des chariots et placer la colonne sur ces chariots, et y fit atteler des éléphants qui devaient les traîner, cinquante éléphants, qu'il fit diriger par trois cents hommes, et il dit : Il m'est défendu par serment de franchir cette colonne; traînez-la devant moi, afin que je la suive avec toute mon armée, et que le serment ne soit pas rompu. Quelques-uns disent que c'est Bahrâmgour qui avait érigé cette colonne entre le Khoràsàn et le Turkestàn.

Quand Fîrouz exécuta cette ruse, le mobed lui dit : Ô roi, cette ruse ne sert de rien; tu seras parjure; si ces sortes de ruses étaient justes, on ne ferait jamais de traité de paix. Fîrouz ne tint pas compte des paroles du mobed, et il fit marcher l'armée derrière la colonne.

Lorsque Khouschnewâz reçut cette nouvelle, il rassembla son armée et marcha vers la frontière de Balkh et du Tokhâristàn, et y établit un camp. Il savait qu'il ne pourrait pas lutter contre Fîrouz et l'armée perse; alors il fit creuser un énorme fossé autour de son camp, profond de dix coudées et large de vingt. On le remplit d'eau, on le couvrit de faibles branches et de terre, et on cacha entièrement le fossé. Ensuite il fit pratiquer une route étroite, par laquelle il passa avec son armée, et se tint dans son camp. Quand Fîrouz et son armée arrivèrent en vue du camp, et que Khouschnewâz vit cette armée et la colonne, il eut peur. Le lendemain, il monta à cheval et se rendit seul hors de son camp. Il se plaça entre les deux armées, et cria : Je suis le roi Khouschnewâz; dites à Fîrouz, roi de Perse, de venir ici seul, afin que je lui parle; car cette hostilité est en dehors des deux armées. L'armée perse avait de la répugnance à combattre et n'était venue que malgré elle. Les soldats dirent à

Fîrouz : Sors, pour voir ce que dira cet homme; il est seul, va également seul. Fîrouz monta à cheval, sortit tout seul, et se plaça en face de Khouschnewâz, et dit : Je suis Fîrouz, roi de Perse. Khouschnewâz le regarda; car il ne l'avait jamais vu, lorsqu'il était venu deux fois à sa cour, et il n'avait jamais été ensemble avec lui. Il vit un homme de belle figure, un cavalier d'une stature parfaite, qui lui inspira du respect. Il dit : Ô fils, tu es mon enfant, et si tu étais sorti de mes reins, je n'aurais pas pu agir mieux envers toi que je n'ai fait jusqu'ici. Deux fois je t'ai donné la vie et t'ai renvoyé dans ton pays, et deux fois tu n'as pas reconnu ton obligation envers moi, et tu as montré de l'ingratitude pour mes bienfaits. Tu as pratiqué la ruse, rompu ton engagement et tu t'es parjuré; Dieu te saisira cette fois-ci, et la ruse que tu as exécutée avec la colonne ne sert de rien. Maintenant retourne, reviens à la raison et ne t'abuse pas à cause du grand nombre de tes soldats, qui n'ont pas le même sentiment que toi; Dieu ne te donnera pas la victoire. Je sais que tu as fait cela par honte, les deux fois que tu as quitté ma cour en paix; car je t'avais donné la vie. Si j'avais voulu, alors que tu es venu du désert, j'aurais pu te tuer, toi et ton armée; mais comme tu avouais ta faute, j'agréai tes excuses et t'accordai la vie. Ce n'était pas là une humiliation. Maintenant, tu as rompu le traité, tu t'es parjuré; et moi je te considère comme mon fils. Et ne sais-tu pas que la honte vient du parjure? Et ne sais-tu pas que toujours les rois se quittent l'un l'autre, tantôt en faisant la paix, tantôt en s'enfuyant? Quant à moi, j'ai invoqué Dieu comme témoin contre toi, et je t'ai donné un conseil; si tu l'acceptes, tu t'en trouveras bien. Fîrouz n'écouta pas sa parole et dit : Il faut absolument combattre. Puis ils s'en retournèrent l'un et l'autre.

Khouschnewâz ne voulut pas que ses soldats eussent connaissance qu'il était allé pour chercher la paix, et que l'autre n'avait pas consenti. Il leur dit : Ce Fîrouz est venu deux fois à ma cour, mais je ne l'avais pas vu. Maintenant je l'ai vu. Je savais que Dieu le ferait périr; j'ai donc demandé la permission de le voir, avant qu'il périsse.

Le lendemain, Fîrouz rangea son armée en bataille, et Khouschnewâz fit de même, et ils placèrent leurs armées en face l'une de l'autre. Khouschnewâz fit fixer au bout d'une lance le traité de paix que Fîrouz avait écrit et qu'il avait donné pour gage de sa personne, alla au milieu entre les deux armées et dit : Ô hommes de Perse, craignez le Dieu du ciel et de la terre, que vous avez appelé comme témoin contre vous dans cet écrit, dans lequel est contenu le traité. Puis il lut le texte du traité de paix, de façon que tous l'entendissent; ensuite il dit : Je lui avais accordé la vie sauve, à lui et à ces mille hommes qui étaient venus avec lui du désert; j'avais pris ces hommes et Dieu comme témoins contre lui; il a prêté le serment, et aujourd'hui il pratique une ruse et se fait parjure; il est hors de doute que Dieu le fera périr par ma main dans le combat; car jamais un roi des anciens temps n'a rompu un traité et employé la ruse sans qu'il ait péri. Quiconque d'entre vous craint Dieu, qu'il quitte l'armée, je lui donnerai ma protection. Ceux qui ne s'en iront pas et qui combattront, Dieu les donnera entre mes mains, et ils ne trouveront pas grâce auprès de moi; leur sang sera versé légitimement. La moitié de l'armée perse s'en retourna.

Lorsque Fîrouz vit que ses soldats s'en allaient, il fit halte à l'endroit où il se trouvait avec cette partie de l'armée qui lui restait attachée. Khouschnewâz, voyant cela, fit également halte; et quand la nuit fut venue, il prit toute son armée et

sortit en dehors du fossé, par le chemin étroit qu'il avait fait, et s'éloigna de ce fossé à la distance d'une parasange, et là il fit halte. Fîrouz, ne voyant plus Khouschnewâz, pensa qu'il avait pris la fuite. Il monta à cheval, laissant l'armée, et partit avec sa suite, pour poursuivre Khouschnewâz. Quand il arriva au fossé couvert, qu'il ne connaissait pas, il s'y précipita, les branches se rompirent et s'enfoncèrent, et Fîrouz avec beaucoup de monde tombèrent dans le fossé, et ils périrent tous. Khouschnewâz revint par le chemin étroit vers le fossé et massacra ou fit prisonniers un grand nombre de soldats perses. Le grand mobed et Fîrouz-Dokht furent également faits prisonniers. Il s'empara de toutes les richesses que Fîrouz avait avec lui, et tous ses soldats furent tués ou faits prisonniers et réduits en esclavage. Ensuite Khouschnewâz retourna au bord du fossé, en fit retirer le cadavre de Fîrouz et le fit enterrer. Il trouva au bras de Fîrouz un amulette encadré d'or, sur lequel étaient mentionnés tous ses trésors. Khouschnewâz retira cet écrit du bras, le prit et fit chercher ces richesses, pour les emporter.

Fîrouz avait occupé le trône pendant vingt-six ans et cinq mois.

CHAPITRE XXVI.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE SOUFERAÏ CONTRE KHOUSCHNEWÀZ.

Lorsque Souferaï fut informé de ce qui était arrivé à Fîrouz, il réunit l'armée de Perse et dit : Il faut absolument aller venger la mort de Fîrouz et délivrer le grand mobed et Fîrouz-Dokht. L'armée y consentit. Il laissa les deux fils de Fîrouz, Qobâd et Balâsch, dans le pays, et abandonna le gouvernement, et ne le confia à personne, disant : Mon de-

voir de venger la mort du roi est plus impérieux que celui de veiller sur le royaume. Il arriva auprès de Khouschnewâz avec une armée innombrable. Khouschnewâz savait qu'il ne pourrait pas résister; il rassembla son armée et resta en place, et fit sortir ses avant-postes. Souferaï envoya également son avant-garde. Or un cavalier de Khouschnewâz s'avança vers Souferaï. Celui-ci lança une flèche contre le front du cheval, qui tomba et mourut. Souferaï fit prisonnier l'homme et lui demanda qui il était. Celui-ci répondit qu'il était de l'avant-garde de Khouschnewâz. Souferaï lui dit : *Va, et dis à Khouschnewâz qu'il se tienne prêt pour demain à ces coups de flèche.* Puis il le laissa partir, et retourna vers son armée. Cet homme alla trouver Khouschnewâz, à qui on apporta aussi la tête du cheval et la flèche. Khouschnewâz, voyant ce coup de flèche, eut peur : car les Heyâtelites combattent avec l'épée; ils ne savent pas tirer de l'arc. Il envoya un messager à Souferaï et demanda la paix, disant : C'était la faute de Fîrouz, qui a voulu employer la ruse, qui a manqué à son serment et a rompu le traité, de sorte que Dieu l'a frappé. C'est pour cette raison que l'armée perse s'en est retournée; car il était évident pour tous qu'il accomplissait l'injustice et la ruse. L'armée perse dit à Souferaï : Fais la paix. Souferaï fit la paix, en mettant pour condition que Khouschnewâz rendrait tous les prisonniers perses qui étaient vivants entre ses mains; qu'il rendrait également le corps de Fîrouz, afin qu'on le transportât dans sa ville. Khouschnewâz consentit à tout, et il rendit aussi tout le butin. Quand il livra le corps de Fîrouz, Souferaï dit : Il y avait attaché au bras de Fîrouz un écrit encadré d'or; c'était son inventaire, dans lequel étaient marquées toutes les richesses qu'il possédait, en fait d'or, de joyaux, de vêtements, de tapis, d'animaux et d'armes, tout ce

qu'il avait avec lui quand il partit avec l'armée, et les autres trésors : c'est le compte de sa fortune, et nous ne connaissons pas maintenant l'état de sa fortune, à moins d'avoir ce registre. Nous ne retournerons pas avant que tu nous l'aies rendu. Khouschnewâz le lui renvoya. Souferaï dit : Nous ne partirons pas d'ici que tu n'aies rendu tout ce que tu as pris dans son camp, même la moindre corde. Khouschnewâz renvoya tout cela. On conclut la paix, et Souferaï s'en retourna. Les Perses lui témoignèrent beaucoup d'estime et voulurent lui donner la couronne, mais il ne l'accepta pas, disant : Placez sur le trône l'un des fils de Firouz. Les hommes choisirent Balâsch. Alors Qobâd s'enfuit auprès du Khâqân, pour lui demander une armée, afin de recouvrer le trône sur son frère.

CHAPITRE XXVII.

HISTOIRE DU RÈGNE DE BALÂSCH, FILS DE FÎROUZ.

Balâsch s'assit sur le trône et mit la couronne sur sa tête; il tint une cour pour ses sujets, leur fit un discours et leur donna les meilleures assurances. Il nomma Souferaï lieutenant sur tout le royaume, et lui confia toute l'administration. Il répandit sur tout l'univers la civilisation et la justice, et ne souffrit point que dans son royaume il y eût un lieu désert. Quand il y avait quelque part une maison en ruine dont le propriétaire était parti, il punissait les chefs de l'endroit, disant : Pourquoi n'avez-vous pas fait attention à cet homme, ou : Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, afin que je lui donnasse un secours? Il fonda dans le Sawâd une ville, qu'il nomma Balâsch-Abâd. Il occupa le trône pendant quatre ans, puis il mourut.

Qobâd était parti pour aller chez le Khâqân, afin d'y chercher le secours d'une armée. Il était accompagné de cinq personnes des grands de la Perse qui lui étaient attachés. Le nom de l'un d'eux était Zer-Mihr, fils de Souferaï. En voyageant, ils arrivèrent dans un village, sur le territoire de Nischâbour, et descendirent dans la maison d'un paysan de ce village. Qobâd était fort beau, et toute personne qui le voyait comprenait que c'était un prince de sang royal. Ce paysan avait une fille, également fort belle. Qobâd devint amoureux de cette jeune fille et ne put se résoudre à quitter la maison de cet homme. Après qu'il y fut resté trois jours, Zer-Mihr dit : Ô roi, il faut partir d'ici. Qobâd lui fit part de son aventure et lui dit : Aujourd'hui je ne me soucie ni de la royauté, ni du monde, sauf de cette jeune fille. Zer-Mihr craignit que Qobâd ne restât là, et que son dessein d'aller chez le Khâqân ne fût abandonné. Quelques-uns disent que cela se passa sur le territoire d'Ispahân. Zer-Mihr alla trouver le paysan et la mère de la jeune fille, et leur dit : Notre chef est un personnage considérable; c'est un prince royal, et il est en voyage pour une certaine affaire. Il désire épouser votre fille; donnez-la-lui, pour qu'il reste ici un certain temps et qu'il aille après à son affaire. Quand il l'aura menée à bien, il reviendra et conduira votre fille dans sa maison. Les parents de la jeune fille dirent : Qui est-il, quelle affaire a-t-il et où veut-il aller? Zer-Mihr répondit : Je ne peux pas dire son histoire, mais c'est un grand personnage, supérieur à vous, et vous ne pourriez trouver un gendre comme lui; quand son affaire sera menée à bien, vous en conviendrez vous-mêmes. Il les persuada peu à peu, si bien qu'ils consentirent : ils donnèrent leur fille à Qobâd en mariage, et la lui remirent. Qobâd donna à la jeune fille

une bague dont le chaton était un rubis rouge, qui, dans la nuit, brillait comme le soleil, et dont personne ne put apprécier la valeur. Qobâd resta là quelque temps; puis il alla avec Zer-Mihr auprès du Khâqân. Le père et la mère de la jeune fille dirent : C'est un roi ou le fils d'un roi; nous aurons par lui beaucoup de joie quand il reviendra. La jeune fille mit au jour, après neuf mois, un enfant; ils l'appelèrent Nouschirwân, et l'élevèrent. Qobâd resta quatre ans auprès du Khâqân, qui, ensuite, lui donna une armée, afin qu'il rentrât dans son royaume. Quand il passa par ce village, le père de la jeune fille l'informa de la naissance de son fils, qu'on avait nommé Nouschirwân. Qobâd en fut charmé; il se le fit présenter; l'enfant ressemblait beaucoup à Qobâd. Le lendemain, Qobâd reçut la nouvelle que Balâsch était mort, que la Perse se trouvait sans roi et que les habitants l'attendaient. Qobâd en eut une nouvelle joie et dit : Cette femme et cet enfant m'ont porté bonheur. Il emmena l'enfant et sa mère avec lui à Madâïn, et occupa le trône sans combat. Il renvoya l'armée du Khâqân turc avec beaucoup de présents, et fut en possession tranquille du royaume de Perse.

CHAPITRE XXVIII.

HISTOIRE DU RÈGNE DE QOBÂD, FILS DE FÎROUZ.

Après que Qobâd fut monté sur le trône, il nomma Souferaï lieutenant du royaume et lui ordonna de gouverner avec justice. Il lui dit : Quoique tu n'aies pas été avec moi, ton fils a été avec moi, et il a acquis des droits à ma reconnaissance par les services qu'il m'a rendus pendant mon voyage. J'ai aussi des obligations envers toi-même; car mon père avait

mis sa confiance en toi, il l'avait chargé du gouvernement; en outre, tu as vengé la mort de mon père et reconquis tout son bien. Qobâd se démit de toutes les affaires et en chargea Souferaï, qui en prit la direction. Qobâd fonda plusieurs villes; aucun roi n'en avait fondé autant que lui. Près des frontières de la province de Perse et de l'Ahwâz, il fonda une ville nommée Awdjân. Dans la Perside il fonda une ville nommée Kâzeroun. La ville de ʿHolwân a été également fondée par lui. Il fonda, sur le territoire de Khotlân, une autre ville, nommée Qobâd-Abâd, qu'on appelle aujourd'hui Qowâdyân. Il fonda aussi Termed et une ville mentionnée dans le Dictionnaire des villes, nommée Wazm; on l'appelle aussi Zemm, et on devrait l'appeler Qobâd-Abâd; elle est située sur les bords du Djʿhoun.

Quand Qobâd eut régné pendant cinq ans, Souferaï eut en main toutes les affaires : les sujets et l'armée lui étaient soumis, et aucune affaire du royaume n'était restée entre les mains de Qobâd. Souferaï lui-même ne lui avait rien laissé entre les mains. Qobâd ne pouvait s'en consoler; cependant il ne pouvait pas faire saisir Souferaï, parce que celui-ci avait toute l'armée. Alors Qobâd eut recours à une ruse. Il y avait un homme nommé Schâpour, qui était *sipehbed* d'un village nommé Mihrân. *Sipehbed*, en langue persane, veut dire « général d'armée. » Qobâd appela Schâpour, qui vint du territoire de Reï avec toute son armée. Qobâd le combla d'honneurs, et délibéra avec lui en secret, et se plaignit de Souferaï. Le général dit : J'en délivrerai le roi. Le lendemain, Souferaï étant chez le roi, le général se présenta et fit au roi un rapport. Il eut une discussion avec Souferaï, se mit en colère et l'injuria. Qobâd garda le silence. Alors le général déploya une corde, la jeta au cou de Souferaï, le traîna de-

hors et le mit en prison. Il était jeune, et Souferaï, étant un homme âgé, ne pouvait lui faire aucune résistance. Le lendemain, il le tua, et Qobâd en fut délivré. Ensuite le général prit lui-même en mains les affaires du royaume et les dirigea en répandant la justice. On a dit qu'il avait tué également Zer-Mihr, mais cette opinion est erronée. On appelle aussi le général Mihrân; mais Mihrân est le nom du village dont il était gouverneur.

Qobâd rassembla une armée de cent mille hommes et marcha contre le roi des Khazars. Il nomma le sipehbed général en chef. Il fit la guerre, fut victorieux, pilla et massacra, et revint avec un énorme butin. Il fonda, à la frontière de l'Arménie, une ville nommée Amid; puis il rentra dans sa résidence et exerça l'équité et la justice. Il avait dix fils, parmi lesquels il aimait le plus Nouschirwân, qui était le plus instruit et le plus intelligent et doué d'un parfait bon sens, d'une grande pénétration et de bonnes manières.

CHAPITRE XXIX.

HISTOIRE DE MAZDAK.

Après que Qobâd eut régné douze ans, il vint auprès de lui un homme nommé Mazdak, du pays de Khorâsân, de la ville de Nischâbour. Il se prétendit prophète, mais il n'établit pas une religion nouvelle, si ce n'est précisément la religion mazdéenne et la doctrine qui permettait d'avoir commerce avec sa mère et sa sœur: il avait donc la religion des Perses, sauf qu'il abolit le mariage et la propriété, disant: Le Dieu de l'univers a fait un partage égal entre les hommes; il n'a pas donné à l'un plus qu'à l'autre. Il faut faire en sorte que

chacun ait en égal partage les femmes et les biens. Celui qui possède des biens ne pourra pas dire : Je ne veux rien donner à l'autre. De même en ce qui concerne les femmes : toutes les femmes sont communes; la femme de celui-ci appartient à celui-là, et la femme de celui-là appartient à celui-ci; celui qui la désire peut la prendre. Cette doctrine plut aux jeunes gens, aux débauchés et à la populace, et beaucoup l'adoptèrent. Qobâd en fut informé; il fit appeler Mazdak et l'interrogea sur sa religion. Qobâd aimait beaucoup les femmes : cette doctrine lui plut également; il l'adopta, et il protégea Mazdak et ses adhérents. Enfin cette doctrine se répandit. Ceux qui ne possédaient rien prirent le bien des autres, ainsi que les femmes, qu'ils gardèrent aussi longtemps qu'ils voulurent et qu'ils renvoyèrent ensuite. Les mobeds et les chefs du peuple dirent à Qobâd : Cette religion est fausse. Mais il n'agréa pas leur avis; il soutint les adhérents de Mazdak, et cette secte s'accrut tous les jours, tandis que les autres habitants avaient à en souffrir. Ils allèrent trouver le grand mobed et lui dirent : Ces hommes sont fort nombreux, et personne ne peut les contenir; le roi lui-même en fait partie. Le grand mobed dit : Je ne vois pas d'autre moyen pour nous que de déposer le roi et de mettre à sa place un autre qui saura réprimer ces hommes. Les autres dirent : Il n'y a pas d'autre remède. Ils se rendirent auprès de Qobâd, prirent la couronne de dessus sa tête, le firent descendre du trône, le mirent en prison et le firent surveiller par un général avec sa troupe.

Qobâd avait un frère, nommé Djâmâsp. Les Perses le firent monter sur le trône, et placèrent la couronne sur sa tête. Puis ils s'emparèrent de Mazdak, pour le mettre à mort; mais ses sectateurs se rassemblèrent et le délivrèrent. L'ar-

mée dit: A moins de tuer Qobâd, les choses ne seront pas dans un meilleur état. Qobâd avait une sœur qui n'avait pas sa pareille, en fait de beauté, dans tout le royaume de Perse. Qobâd avait eu d'elle un fils. Cette femme, ayant été informée [des propos de l'armée concernant Qobâd], se rendit dans la prison, pour le voir. Le gardien de la prison devint amoureux d'elle et lui dit: Si tu t'abandonnes à moi et que tu m'accordes tes faveurs, je te ferai voir Qobâd. La femme lui promit de lui accorder ses faveurs, et il la fit pénétrer auprès de Qobâd, qu'elle informa que les hommes se proposaient de le tuer. Qobâd dit: Que puis-je faire? Sa sœur lui dit: Je suis venue pour t'aider. Elle passa cette nuit avec Qobâd, envoya quelqu'un chercher des lits et des couvertures pour la nuit, et demanda au gardien la permission de rester. Celui-ci, pensant qu'elle voulait rester à cause de la promesse qu'elle lui avait faite, donna la permission. On apporta les lits, et Qobâd se coucha. Quand la nuit fut un peu avancée, le gardien envoya une personne pour appeler la femme. Celle-ci lui dit: Je suis toujours dans les mêmes dispositions, comme je t'ai dit; mais je suis dans mon état impur; je deviendrai pure cette nuit, et demain je passerai la nuit avec toi. Les Perses n'avaient pas commerce avec les femmes quand elles étaient dans cet état. Le gardien ajouta foi à ses paroles; ils causèrent quelque temps ensemble, puis la femme alla se coucher avec Qobâd. Quand le jour parut, elle cacha Qobâd au milieu des lits, les donna à un esclave robuste et lui dit de les emporter à la maison; elle-même le suivit. Le gardien lui demanda ce que l'esclave portait sur la tête. Elle lui dit: Ce sont les hardes de nuit, sur lesquelles j'ai dormi cette nuit. Qobâd m'a dit de les emporter à la maison, parce qu'il ne veut pas que les effets d'une femme

impure restent dans son habitation. Je les remporte; je me purifierai aujourd'hui et je reviendrai la nuit. Le gardien la laissa partir. Elle emporta donc Qobâd, qui resta caché avec sa sœur, et personne ne sut ce qu'il était devenu. Quand les soldats apprirent sa fuite, ils tuèrent le gardien et se mirent à la recherche de Qobâd; mais ils ne le découvrirent pas. Qobâd resta caché pendant un an. Mazdak le vit dans sa retraite et lui dit: Mes adhérents sont devenus très-nombreux; l'armée ne saura leur résister; je les assemblerai tous, afin qu'ils te fassent sortir et qu'ils combattent l'armée. Qobâd dit: Tes sectateurs sont tous des gens de la populace, qui ne peuvent pas lutter contre les soldats; il me faut une armée pour les réduire. Il l'éconduisit, et lui-même resta caché jusqu'à ce qu'il sût qu'on ne le recherchait plus. Ensuite il sortit de sa retraite et partit. Quelques-uns prétendent que c'est lors de ce voyage qu'il épousa la mère de Nouschirwân. Il se rendit auprès du roi des Turcs. Lorsque Qobâd partit, tout l'empire obéissait à Djâmâsp. Mais il était jeune et ne savait pas exercer la justice, et les hommes s'étaient habitués à la justice de Qobâd, et il leur vint le désir de le ravoir. Qobâd resta cinq ans auprès du roi des Turcs, qui, au bout de ce temps, lui donna trente mille hommes. Alors il revint; les hommes le désirèrent, lui remirent le gouvernement et lui firent des excuses. Qobâd agréa leurs excuses, pardonna à Djâmâsp et réoccupa le trône. Djâmâsp avait gouverné six ans. Qobâd régna avec justice, et personne ne fut puni de mort par lui. Il ne soutint plus, comme par le passé, les sectateurs de Mazdak, quoiqu'il leur adhérât en secret. Son règne dura quarante-trois ans, y compris les six ans du gouvernement de son frère Djâmâsp. Quand sa fin approcha, avant de mourir il nomma Nouschirwân son successeur, et

lui en délivra le diplôme; car Nouschirwân était le plus parfait, le mieux élevé et le plus sage de ses fils. Après la mort de Qobâd, Nouschirwân s'assit sur le trône, exerça la justice, établit l'impôt sur le peuple, et triompha des ennemis.

CHAPITRE XXX.

ÉTABLISSEMENT DE L'IMPÔT DU TEMPS DE QOBÂD ET DE NOUSCHIRWÂN.

Avant Qobâd l'impôt n'existait pas sur la terre, sauf que l'on payait le dixième, ou le cinquième, ou le quart, ou, dans certains endroits, le vingtième [des produits du sol], en proportion de l'état de culture du pays et de la plus ou moins grande distance de l'eau. Or Qobâd ordonna que l'on mesurât tout le royaume, afin d'établir l'impôt et d'abolir la levée du cinquième, du quart et du dixième. Quand le mesurage fut commencé, Qobâd mourut, en ordonnant par son testament à Nouschirwân d'achever le mesurage et de délivrer les hommes du lourd impôt de la dîme et du cinquième. Cette ordonnance de Qobâd avait une cause, que Mo'hammed ben-Djarîr n'a pas rapportée et que je vais dire :

Un jour, Qobâd, étant monté à cheval, passa par un bourg du Sawâd, accompagné du grand mobed et de ses vizirs; il resta seul en arrière de la chasse. C'était à l'époque des vendanges. Il arriva sur le sommet d'une montagne et regarda la vallée. Il y vit un village, et ses yeux tombèrent, au milieu des vignes, sur une vigne fort belle, auprès de laquelle il vit une femme qui faisait cuire du pain dans un four, et devant elle un petit garçon d'à peu près trois ans. Tout d'un coup, cet enfant entra dans le jardin, prit une grappe de raisin et

voulut la manger. La femme frappa l'enfant, lui enleva la grappe et la rattacha à la vigne. Qobâd fut étonné de l'avarice de cette femme; il descendit de la montagne, se rendit dans cette vigne et demanda à la femme: A qui appartient cette vigne? Elle répondit que c'était à elle. Il lui demanda ensuite à qui était le petit garçon. Elle lui dit que c'était le sien. Alors il dit: Pourquoi donc lui as-tu enlevé la grappe de raisin, et pourquoi l'as-tu frappé, en refusant à ton propre fils une grappe de mince valeur? La femme répondit: Nous n'avons pas la libre disposition de notre bien, car le roi y a une part, et, avant que quelqu'un vienne de la part du roi en défalquer ce qui lui revient, nous n'osons pas y mettre la main. Qobâd dit: Est-ce toi seule qui agis ainsi, ou tous? La femme répondit: Non, cela se passe ainsi dans tout le royaume de Qobâd. Qobâd eut grande pitié de ses sujets. Il retourna sur la montagne et y attendit que sa suite et le grand mobed vinssent le rejoindre. Alors il raconta ce qui s'était passé et dit: Je ne veux pas qu'un homme n'ose toucher à son bien de peur de moi, et que l'on plante et élève un arbre vers lequel on n'ose étendre la main, à cause de la part qui m'en revient. Cherchez un moyen par lequel je puisse lever mon revenu sur les sujets, de façon qu'ils fassent de leurs biens l'usage qu'il leur plaira. Le grand mobed et les vizirs dirent: Ce moyen est de faire mesurer les terres de tout le royaume, ainsi que les vignes, pour en connaître le nombre de charrues, et de faire compter le nombre des arbres fruitiers. Ensuite on imposera chaque charrue d'un dirhem, ou de deux, ou de trois, plus ou moins, en raison de la fertilité du sol, de l'éloignement du terrain et de la distance de l'eau, de telle sorte que chacun pourra faire ce qu'il voudra. Ton revenu sera l'argent, que l'on exigera quand on voudra. Qobâd

dit : Faites ainsi. Il rentra dans sa résidence et fit exécuter le mesurage du royaume tout entier. Cela se passa vers la fin de sa vie. Comme il était vieux et qu'il sentit approcher sa fin avant que ce mesurage fût terminé, il recommanda par testament à Nouschirwân de l'achever et d'établir cet impôt; ce que Nouschirwân accomplit. Nous rapportons dans l'histoire de Nouschirwân de quelle façon il établit cet impôt, après la mort de Qobâd.

CHAPITRE XXXI.

RELATION DE LA MORT DE QOBÂD.

Dans l'histoire de Nouschirwân nous rapportons comment Qobâd mourut. Mo'hammed ben-Djarîr dit qu'il fut tué par les Arabes. La cause de sa mort fut qu'il s'était livré à la dévotion, qu'il ne versait pas de sang et qu'il ne faisait la guerre à personne. C'est Mazdak qui l'avait amené dans cette voie. Alors il ne fut plus respecté par personne, et comme on était sûr de n'être pas combattu par lui, tous les rois firent des tentatives sur son empire. Le roi des Arabes était son vassal; c'était No'man, fils de Moundsir, qui résidait à 'Hîra. En Syrie, il y avait un roi, nommé 'Hârith, fils d'Amrou, fils de 'Hodjr, le Kindien, vassal des Tobba', qui régnaient dans le Yemen. Ce 'Hârith vint de la Syrie à Koufa et à 'Hîra, tua No'man et s'empara du gouvernement des Arabes. Qobâd dépêcha quelqu'un vers lui avec ce message : Tu t'es emparé de ce royaume sans mon aveu. Cependant je veux te le conférer; mais il faut que tu aies une entrevue avec moi, afin que je t'impose les mêmes conditions que j'ai imposées à No'man, que je te fasse connaître les limites du pays des

Arabes et de ton gouvernement, que les Arabes ne devront pas franchir. ʿHârith vint et se rencontra avec Qobâd à la frontière du Sawâd de l'ʿIrâq, à proximité de Madâïn, et ils y eurent une conférence ensemble. Qobâd dit à un esclave: Apporte-nous quelque douceur à manger, afin que nous soyons commensaux. L'esclave apporta un plat de dattes et le plaça devant eux. Le côté du plat qui était tourné vers Qobâd contenait des dattes dont les noyaux avaient été enlevés et remplacés par des amandes, tandis que les dattes du côté de ʿHârith étaient avec leurs noyaux. Qobâd, prenant ces dattes et les mettant dans sa bouche, ne crachait aucun noyau, et ʿHârith, en mangeant, rejetait les noyaux. Qobâd lui dit: Qu'est-ce que tu rejettes de ta bouche? ʿHârith dit : Il n'y a que les chameaux, chez nous, qui mangent les noyaux de dattes; moi, je suis un homme et non un chameau. Qobâd fut confondu de honte. Lorsqu'ils eurent fini de manger les dattes, Qobâd traça à ʿHârith la frontière du pays des Arabes, qui devait s'étendre du désert jusqu'à Koufa et jusqu'à l'Euphrate; de l'autre côté serait le Sawâd de l'ʿIrâq; il ne serait permis à aucun Arabe de passer de ce côté-ci de l'Euphrate. ʿHârith accepta, puis ils se séparèrent.

Or ʿHârith ne respecta pas les dispositions de Qobâd et ne contint pas les Arabes, qui passèrent de ce côté-ci de l'Euphrate et ravagèrent les villes du Sawâd. Quand Qobâd en fut informé, il envoya un message à ʿHârith et lui fit dire : Tu n'as pas veillé à la limite que je t'ai tracée. ʿHârith répondit : Ce sont des maraudeurs arabes qui courent jour et nuit de tous côtés, et que je ne peux pas surveiller, à moins d'avoir le revenu et la force nécessaires pour les contenir. Alors Qobâd donna à ʿHârith six grands bourgs du Sawâd, situés sur le bord de l'Euphrate. Après les avoir reçus, ʿHârith surveilla

les Arabes et ne les laissa plus franchir l'Euphrate et pénétrer en Perse.

Après quelque temps, 'Hârith envoya un messager au Tobba' du Yemen et lui fit dire : Ce roi de Perse est très-faible et point redoutable; j'ai agi avec lui de telle et telle façon. Si tu veux venir du Yemen avec une armée, tu pourras t'emparer de ce royaume de Perse. Le Tobba' rassembla une grande armée et vint aux bords de l'Euphrate, où il fit halte. Il établit sa résidence à 'Hîra; mais il ne put rester là, à cause du grand nombre de ses soldats. Il se rendit alors dans un bourg du territoire de Koufa, nommé Nadjaf, dériva un bras de l'Euphrate et le fit passer à 'Hîra et à Nadjaf, et il s'y établit. Le Tobba' avait un neveu nommé Schamar, qu'il envoya, avec trois cent mille hommes, au-devant de Qobâd, qui fut mis en fuite et qui se réfugia à Reï. Schamar le poursuivit, l'atteignit à Reï et le tua. Quand il eut informé par une lettre le Tobba' de cet événement, celui-ci lui ordonna de marcher avec son armée vers le Khoràsân, d'en faire la conquête et de prendre possession de ce pays, car il le lui destinait; de franchir le Dji'houn, d'envahir le Turkestân et de s'emparer de la Chine. Le Tobba' avait aussi un fils, nommé 'Hassân, qu'il envoya également en Chine, avec trois cent vingt mille cavaliers, par la voie de mer. Il le fit marcher de l'Irâq dans l'Omân et lui dit : Dans l'Omân embarque-toi pour la Chine; celui de vous deux, de toi et de Schamar, qui y arrivera le premier l'aura en partage. Il avait un autre neveu, nommé Ya'far, qu'il envoya avec cent mille cavaliers dans le pays de Roum, en lui disant : Chaque ville que tu prendras sera ajoutée à ton territoire. Ya'far partit et fit la conquête d'un grand nombre de villes; il parvint jusqu'à Constantinople et se rendit maître de tout le royaume de

Roum. 'Hassân s'embarqua dans l'Omân pour la Chine et en fit la conquête.

Schamar, de son côté, franchit le Djihoun et marcha sur Samarcande, ville qui était défendue par une forteresse très-solide, dans laquelle s'était renfermé le roi. Schamar assiégea la forteresse pendant un an sans obtenir le moindre avantage. Enfin, une nuit, il fit lui-même le tour de la forteresse, fit prisonnier l'un des gardiens des portes de la forteresse et l'emmena dans son camp. Il lui dit : Le roi de cette ville, quel homme est-ce pour faire preuve de tant de valeur et d'intelligence que, depuis un an, j'emploie tous les moyens et ne peux réussir à prendre la forteresse? Cet homme répondit : Ce roi n'a aucune espèce d'intelligence, il est complétement abruti, et ne s'occupe d'autre chose que de boire du vin et de s'amuser, et, jour et nuit, il est ivre; mais il a une fille, et c'est elle qui prend toutes les mesures et a la direction de la forteresse et de l'armée. Schamar pensa en lui-même que des mesures exécutées par des femmes étaient faciles à déjouer; puis il dit : Cette fille a-t-elle un époux? L'autre dit que non. Alors Schamar donna à l'homme un cadeau et lui dit : J'ai besoin de toi pour que tu portes un message à cette jeune fille de ma part. L'autre y consentit. Schamar apporta une boîte d'or, la remplit de perles, de rubis et d'émeraudes, et dit : Donne cela à la jeune fille et dis-lui de ma part : Je suis venu du Yemen pour te rechercher; je n'ai que faire de ce pays, car tout le Khorâsân et toute la Perse sont à moi; il faut que tu sois ma femme. Dis-lui encore que j'ai avec moi quatre mille de ces boîtes d'or, que je lui enverrai; que je laisserai cette ville à son père, quand cette affaire sera terminée, et, si j'ai d'elle un fils, il aura le gouvernement de la Perse et de la Chine. Je com-

mencerai par lui envoyer pendant la nuit ces boîtes, ensuite je la chercherai. L'homme retourna la même nuit à Samarcande et rendit compte de tout à la jeune fille. Celle-ci fut satisfaite, renvoya sur-le-champ l'homme avec son consentement, et l'on convint que, la nuit suivante, les boîtes seraient envoyées et introduites dans la ville, en secret. Samarcande avait quatre portes, et la jeune fille fit savoir quelle porte elle ferait ouvrir.

Le lendemain, Schamar fit apporter quatre mille boîtes, et dans chaque boîte il plaça deux hommes tout armés. Quand la nuit fut venue, il fit charger chaque boîte sur un âne sous la conduite d'un homme armé; il fit entrer ainsi un corps de douze mille hommes dans Samarcande. Il leur dit : Je ferai poster l'armée entière tout autour de la forteresse. Quand vous serez dans la ville, ouvrez le dessus des boîtes, sortez et sonnez les clochettes dont vous êtes munis, pour m'avertir, et ouvrez les portes de la forteresse, afin que j'y entre. Au milieu de la nuit, l'envoyé de la jeune fille vint pour ouvrir la porte de la ville et pour laisser entrer les boîtes. Schamar les fit placer sur les ânes et se mit à la tête de ses troupes. Arrivés à l'intérieur de la forteresse, ces hommes sortirent des boîtes, sonnèrent les clochettes et ouvrirent les portes de la forteresse. Schamar avec ses soldats se jeta dans la ville; ils mirent l'épée à la main et commencèrent un massacre qui dura jusqu'au jour, de sorte que le sang coulait comme un fleuve. Schamar fit tuer le roi et fit sa fille prisonnière. Il y resta un an.

Dans le Dictionnaire des villes il est dit que Samarcande, à cette époque, était appelée *Chine*, et qu'elle était habitée par les Chinois, qui y ont inventé le papier. Schamar donna à la ville son nom, et l'appela *Schamarkand*, en langue persane;

kand, en turc, veut dire « ville ; » enfin, transcrit en arabe, le nom est *Samarqand*.

Ensuite Schamar fit marcher ses troupes vers le Turkestàn, passa dans le Tibet et se rendit en Chine. Il y trouva ʿHassàn, qui y était arrivé trois ans auparavant et qui s'était emparé du pays. Ils y demeurèrent encore quelque temps tous les deux, ensuite ils retournèrent vers l'occident, dans le Yemen. On dit que, quand ils rentrèrent dans le Yemen, le Tobbaʿ y était également déjà rentré. Voici comment la retraite du Tobbaʿ eut lieu. Lorsqu'il eut envoyé Schamar à Reï et que celui-ci eut tué Qobâd et marcha sur Samarcande, et qu'il eut envoyé son fils par mer en Chine, et Yaʿfar dans le pays de Roum, il voulut prendre pour lui-même le royaume de Perse, et se mettre à la place de Qobâd. Les habitants de la Perse se réunirent et mirent sur le trône Nouschirwân. Celui-ci, avec l'armée perse, attaqua le Tobbaʿ, qui se retira dans le Yemen. ʿHârith ben-ʿAmrou retourna en Syrie, et Nouschirwân fit venir Moundsir, fils de Noʿman al-Akbar, à qui il confia le gouvernement des Arabes. L'empire tout entier obéissait à Nouschirwân, qui chassa tous les ennemis du voisinage.

CHAPITRE XXXII.

RÈGNE DE NOUSCHIRWÂN, FILS DE QOBÂD.

Or Nouschirwân s'assit sur le trône, plaça la couronne sur sa tête et exerça la justice. Déjà du temps de son père, les hommes avaient remarqué sa sagacité et son aptitude, et, quand il arriva au trône, ils en furent remplis de joie. La première chose qu'il ordonna fut de mettre à mort les adhérents de Mazdak. Tous les biens qui étaient entre leurs

mains furent rendus à leurs propriétaires, et tout ce qui n'avait point de propriétaire fut donné aux pauvres; et toutes les femmes qui étaient avec eux furent également rendues à leurs époux. Il dit aux pauvres : Travaillez, et ne mendiez pas. A tous ceux qui étaient bien constitués il ordonna de cultiver la terre; et à tous ceux qui étaient infirmes ou aveugles il donna des secours de sa bourse, disant : Je ne veux pas qu'il y ait dans mon pays un pauvre. Il prescrivit encore aux cultivateurs de ne laisser aucune partie du sol sans culture, et il donna de la semence de ses magasins à ceux qui n'en avaient pas; partout où il y avait une terre non cultivée, il ordonna d'en entreprendre la culture. Il fit marier toutes les femmes qui ne l'étaient pas et qui devaient l'être; celles qui étaient pauvres reçurent des secours de sa bourse. Il fit aussi marier les hommes et les fit établir à ses frais. Ensuite Nouschirwân tourna ses regards vers l'armée, et donna aux soldats leur solde et leur distribua des provisions. Il fit réparer les pyrées, fit des largesses aux prêtres, et y plaça des gens sages et expérimentés. Enfin il rétablit la vertu, la confiance, les affaires de la religion et les affaires du monde. Il ordonna ainsi les affaires de son royaume pendant cinq ans. Il fit copier tous les écrits provenant d'Ardeschîr, fils de Bâbek, ses bonnes maximes, ses recommandations et ses dernières volontés.

Après ce temps, Nouschirwân fit marcher son armée contre Antioche de Syrie, qui était sous la domination du roi de Roum. Il prit la ville et la désola. Puis il dit : Cette ville est fort belle; et il ordonna de prendre le plan de la ville et de ses édifices. Ensuite il fit construire dans son royaume une ville en tout point semblable, près de Madâïn, et l'appela *Roumia*. Il y transféra tous les habitants d'Antioche; les

places et les rues de Roumia étaient construites d'une façon si belle et si parfaite, que ceux qui y arrivaient d'Antioche crurent que c'était cette ville elle-même, et chacun entra et s'établit dans [sa] maison, comme s'il était à Antioche.

Ensuite Nouschirwân alla attaquer Héraclius, le roi de Roum, fit la conquête du pays et attaqua et prit Alexandrie. Le roi de Roum s'enfuit à Constantinople, envoya à Nouschirwân un messager et offrit de lui payer tribut. Alors Nouschirwân évacua le pays de Roum et se dirigea contre les Khazars, en massacra un grand nombre, pilla et saccagea leur pays, en punition des actes qu'ils avaient commis en Perse, du temps de son père. De là il se rendit dans le Yemen, le long de la côte, vint à ʿAden, au bord de la mer, et fit également dans le Yemen un grand massacre, de sorte que le roi de ce pays se soumit à lui et consentit à payer tribut.

Nouschirwân revint à Madâïn et trouva son royaume dans le plus grand ordre. Après qu'il eut mené à bonne fin toutes ses affaires, le désir lui vint d'aller à Balkh et de tuer le roi des Heyâtelites, celui qui avait fait périr Fîrouz, et de faire la conquête du Tokhâristân et du Ghordjistân. Le territoire de Balkh touchait au pays des Turcs, et le roi des Heyâtelites et le roi des Turcs vivaient en amitié et en paix. Nouschirwân envoya donc d'abord un messager au Khâqân, pour demander sa fille en mariage. Il fit de grands frais pour faire amener la jeune fille et conclut un traité avec le Khâqân. Après un intervalle d'un an, il lui écrivit une lettre, et lui demanda le secours d'une armée contre le roi des Heyâtelites. Le Khâqân dirigea du Turkestân une forte armée contre Balkh, et Nouschirwân y fit également marcher la sienne, de sorte qu'ils prirent les troupes heyâtelites entre deux feux. Nouschirwân

tua le roi des Heyâtelites, pilla ses trésors et ravagea son pays. De là il se rendit dans le Turkestân et dans le Ferghânè, et retourna ensuite dans son pays. Il resta sur le trône quarante-huit ans. Il donna le gouvernement des Arabes à Moundsir, fils de Noʿman al-Akbar, et le fit résider à ʿHîra, où il régna pendant sept ans. Ensuite il institua son fils Moundsir, fils de Moundsir, fils de Noʿman, nommé *Ben Mâ-es-Semâ*, parce que sa mère s'appelait Mà-es-Semâ. Moundsir fut attaqué par deux ennemis, par l'un du côté de l'orient, par l'autre à l'occident. Il leur fit la guerre et remporta la victoire. Il prit le nom de *Dsou'l-Qarnaïn*, et les Arabes l'appelaient ainsi. Quand il mourut, son fils ʿAmrou, fils de Moundsir, fut investi par Nouschirwân du gouvernement des Arabes. La mère d'ʿAmrou s'appelait Hind : c'est pour cela qu'il était nommé par les Arabes *ʿAmrou ben-Hind*. Après sa mort, son frère Noʿman, fils de Moundsir, reçut le gouvernement des Arabes. Tous ces rois arabes, vassaux des rois de Perse, résidaient à ʿHîra, et leur domination s'étendait de ʿHîra jusqu'à Mossoul et la Mésopotamie, une partie de la Syrie et du désert, jusqu'au territoire de Baʿlbraïn. Le ʿHedjâz, la Mecque et la ville de Médine, ainsi que tout le territoire jusqu'au Yemen, ne faisaient pas partie des possessions des rois arabes, ni de celles de Nouschirwân; ces contrées n'appartenaient à aucun roi, jusqu'au moment où Nouschirwân s'en empara. Nous rapporterons comment cet événement eut lieu, de quelle façon le gouvernement du Yemen passa des rois ʿhimyarites aux Abyssins; comment Saïf-Dsou-Yezen se rendit auprès de Nouschirwân, pour lui demander le secours d'une armée, et comment il prit possession du gouvernement du Yemen avant que les délégués de Nouschirwân y vinssent. Avant cette époque, le Yemen était gouverné par les rois ʿhimyarites, qui sont les mêmes que les

Tobba'; car chacun de leurs rois était appelé Tobba'. Quant à la Mecque, dont le territoire s'appelait Tihâma, et à Médine, dont le territoire s'appelait 'Hedjâz, ces contrées n'avaient point de roi; leurs habitants témoignaient du respect à No'man, le roi des Arabes; mais ils ne lui payaient aucune redevance et n'acceptaient aucun gouverneur. [A cette époque,] la Mecque avait pour chef 'Abdou'l-Mottalib, et Médine était en la possession des deux grandes tribus Aous et Khazradj, qui donnaient un chef à la ville. Quant aux Arabes du désert, chaque tribu avait un chef particulier. Tous les habitants du Yemen et du 'Hedjâz étaient idolâtres. Les villes de la Mecque et de Médine ne furent inquiétées par aucun des rois voisins, ni par les rois de Syrie, ni par ceux du Yemen, ni par les rois d'Abyssinie, ni par ceux de 'Hîra, ni par les rois de Perse; car leurs habitants, ainsi que ceux du désert, étaient pauvres et avaient peu de ressources. Ils se rendaient, pour faire le commerce, en Syrie et en Abyssinie, et rapportaient de ces pays des provisions. Ils assuraient chaque roi en particulier de leur amitié, et les rois leur faisaient des cadeaux. De temps en temps, quand il y avait dans le Yemen un roi 'himyarite puissant à la tête d'une nombreuse armée, qui venait aux confins du 'Hedjâz, ils l'assuraient de leur soumission et allaient avec lui dans le pays de Roum et en Syrie. Aucun roi ne venait les attaquer dans leur pays.

Dans la vingtième année du règne de Nouschirwân, il naquit à 'Abdou'l-Mottalib un fils, qu'il nomma 'Abdallah, qui fut père de notre Prophète. Quand 'Abdallah eut vingt-deux ans, notre Prophète naquit de lui, dans la quarante-deuxième année du règne de Nouschirwân. Ce fut dans la même année que le roi Abraha l'Abyssin amena l'éléphant et une armée pour détruire la Ka'ba. 'Abbâs, fils d'Abdou'l-Mottalib, avait

alors deux ans, et ʿHamza, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, naquit dans la première année de l'ère de l'Éléphant. Nous allons rapporter maintenant les causes qui amenèrent Abraha et l'éléphant à la Mekke, et comment le Yemen passa des mains des rois ʿhimyarites aux Abyssins, ce qui eut lieu du temps d'Ardewân, avant l'époque de Nouschirwân; car, de son temps, les Abyssins possédaient déjà le royaume du Yemen, qu'ils avaient conquis sur les rois ʿhimyarites, les Tobbaʿ.

CHAPITRE XXXIII.

LE TOBBAʿ FAIT UN PÈLERINAGE À LA KAʿBA ET LA FAIT COUVRIR.

Ce récit est nécessaire pour faire connaître de quelle façon le Yemen passa des mains des ʿHimyarites aux rois abyssins et pour quelle cause les Abyssins, qui étaient dans le Yemen, vinrent attaquer le temple de la Kaʿba avec l'éléphant. Or il y avait dans le Yemen un roi ʿhimyarite, nommé Asʿad, appelé Tobbaʿ le Dernier, parce que, après lui, il n'y eut pas d'autre Tobbaʿ, et que le gouvernement du Yemen lui échappa. Il avait réuni dans le Yemen une forte armée, et se proposait de faire au dehors une expédition et d'attaquer la Perse, pour se faire redouter des rois de Roum, de Syrie et de Perse, et pour soumettre l'Arabie et le ʿHedjâz, comme avaient fait les Tobbaʿ antérieurs. Il sortit donc du Yemen, à la tête de sa nombreuse armée, et se dirigea vers le ʿHedjâz. Il était adonné à l'idolâtrie, de même que toute l'Arabie, le ʿHedjâz, la Mecque et Médine; seulement, dans le voisinage de la Mecque et de Médine, il y avait des Juifs, dont les ancêtres étaient venus s'établir dans le ʿHedjâz, lors de leur fuite devant Nabuchodonosor. Ils y avaient fondé quelques bourgs,

comme Khaïbar, Fadak, Qoraïzha, Wàdi'l-Qora, Nazhìr et Yanbou', qui étaient tous en la possession des Juifs, qui suivaient la religion de Moïse. En dehors de ceux-ci, il n'y avait personne dans toutes ces contrées qui adorât Dieu. A cette époque, le judaïsme était tombé, et c'était la religion de Jésus, la foi de l'Evangile, qui dominait, mais seulement dans la terre de Roum et vers l'Orient : tous les autres pays étaient plongés dans l'idolâtrie. Cette expédition du Tobba' eut lieu longtemps avant Qobâd, le père de Nouschirwân, et longtemps avant les rois de Perse [de la dynastie des Sassanides] et avant Djadsìma al-Abrasch. Quand le Tobba' arriva sur le territoire du 'Hedjâz, et qu'il passa près de la Mecque, et qu'il vit que c'était une ville située au milieu des montagnes, sans eau et sans arbres, il ne l'attaqua point. Quand il arriva à Médine, il vit une ville charmante, avec de nombreux jardins, des palmiers et d'autres arbres. Le chef de la ville était un homme de la famille des Benî-Naddjàr, de la tribu de Khazradj, nommé 'Amrou, fils d'Al-Zholla. Le Tobba' fut charmé de Médine, et il y établit son fils comme gouverneur. Lui-même continua sa marche vers la Syrie. Quand il fut sur le sol de la Syrie, loin de Médine, les habitants de cette ville tuèrent son fils. Quand le Tobba' reçut cette nouvelle en Syrie, il prit la résolution de détruire la ville, lors de son retour, et d'en tuer tous les habitants. Il porta ses armes dans tous les pays qu'il pouvait atteindre, puis il s'en retourna, et établit son camp autour de Médine. Les habitants fortifièrent la ville. Un soldat de l'armée du Tobba' pénétra dans l'enclos d'un habitant, monta sur un palmier et cueillit des dattes. Le propriétaire de l'enclos tua le soldat et le jeta dans un puits. Le Tobba', informé de ce fait, conduisit, le lendemain, son armée au combat. Pendant un mois, il combattit contre les habitants,

sans résultat. La lutte recommençait chaque jour et durait jusqu'à la nuit; alors ils rentraient dans leur camp. La nuit, les habitants de Médine ouvraient les portes de la ville et envoyaient à l'armée ennemie des charges de dattes. Après un mois, les soldats dirent au Tobba' : Combien de temps lutterons-nous contre des hommes qui nous combattent pendant le jour et qui nous traitent en hôtes pendant la nuit? Le Tobba' dit : Ces hommes sont très-généreux envers nous. Il n'était plus aussi ardent à leur faire la guerre.

Alors deux hommes d'entre les docteurs juifs se présentèrent devant le Tobba' et lui dirent : Ô roi, tu ne peux pas détruire cette ville. Il demanda : Pourquoi? Ils répondirent : Parce qu'il surgira d'entre les Qoraïschites un prophète nommé Mo'hammed, sur le territoire de la Mecque; les Qoraïschites le chasseront de la ville; il viendra à Médine, y séjournera et il y aura sa maison et sa famille. C'est en son honneur que Dieu garde la ville; nous l'avons ainsi trouvé dans le Pentateuque. Le roi dit : Qu'est-ce que le Pentateuque? Ils répondirent : C'est le livre de Dieu que Moïse a reçu du ciel. Ensuite ils exposèrent au Tobba' la religion de Moïse. Cette religion lui plut, et il adopta le judaïsme, en cessant d'adorer les idoles. Il engagea toutes ses troupes à embrasser le judaïsme; ce qu'elles firent. Puis il dit à ces deux Juifs : Il faut que vous veniez avec moi dans le pays de Yemen, afin de convertir tout le pays à cette religion. Ils consentirent à l'accompagner, et il les combla de marques de bienveillance et de cadeaux. Il leur dit : Pourquoi n'appelez-vous pas les gens de Médine à cette religion? Ils répondirent : Ces hommes croiront par Mahomet.

Le roi rassembla ses troupes et se dirigea vers le Yemen, en emmenant avec lui ces deux docteurs. Quand il arriva à

la Mecque, les Arabes hodsaïlites voulurent le faire périr, parce qu'ils ne pouvaient pas lui résister par la force. Ils vinrent auprès de lui et lui dirent : Ô roi, si tu désires avoir d'énormes richesses, des joyaux, de l'or et de l'argent, les habitants de la Mecque en possèdent plus que qui que ce soit au monde; détruis la ville et la Ka'ba et fais tuer les habitants; de cette manière tu en seras le maître. Ils voulurent par leur discours l'engager à entreprendre cette action, afin qu'il périt. Le Tobba' fit appeler les docteurs juifs et leur soumit les paroles des Hodsaïlites. Les docteurs dirent : Ô roi, ceux-là veulent te faire périr par là; car ce temple est un temple de Dieu, qui ne permet à personne de s'en emparer. Ne suis pas leurs paroles; entre dans la Mecque; accomplis les processions autour du temple; rase-toi la tête, et témoigne au temple ton respect; ensuite éloigne-toi d'ici. Le roi suivit leur conseil. Il fit amener les Hodsaïlites et leur fit couper les mains et les pieds. Lui, ainsi que son armée, entra dans la ville, fit la procession autour du temple, se rasa la tête et offrit des sacrifices. Puis il donna ordre d'enlever les idoles qui étaient dans le temple et de le purifier, et il le fit couvrir d'étoffes. Avant lui, on n'avait jamais fait couvrir le temple d'étoffes; c'est lui qui a inauguré cette coutume.

Le Tobba' partit de là avec les docteurs juifs, et se dirigea vers le Yemen. Les habitants se réunirent et lui dirent : Nous ne te permettons pas de rentrer dans le Yemen; car tu as renoncé au culte des idoles. Le Tobba' était hors d'état de lutter contre le pays tout entier. Il y avait dans le Yemen un feu qui servait d'arbitre dans les différends des hommes. Il se trouvait dans une montagne sur le territoire de Çan'â, dans une grande caverne. Chaque fois que deux personnes avaient une contestation et qu'il n'était pas possible de discerner le vrai

du faux, le roi envoyait les deux adversaires avec ses gens à cette caverne. Ils se tenaient là, le feu sortait de la caverne et dévorait celui qui avait tort; la partie lésée n'en recevait aucun mal. Ensuite le feu rentrait dans la caverne, et personne ne savait d'où il venait ni où il disparaissait. Le roi dit aux Yemenites : Allons vider notre différend auprès du feu; si vous avez raison, nous accepterons votre croyance; si la vérité est avec nous, vous embrasserez notre religion. Les habitants y consentirent. Le roi fit appeler les docteurs juifs et leur fit part de cette affaire. Ils se déclarèrent satisfaits. Alors les Yemenites portèrent toutes leurs idoles à l'entrée de cette caverne, et le roi s'y rendit avec toute son armée. Les docteurs suspendirent à leur cou le livre de la Loi, s'assirent à l'entrée de la caverne et se mirent à réciter la Loi. Une flamme comme on n'en avait jamais vu surgit, se précipita sur les idoles et les dévora; le feu dura depuis le matin jusqu'au milieu du jour, et la fumée s'éleva dans l'air, de sorte que l'univers fut obscurci. Lorsque la flamme se retira, toutes les idoles étaient consumées, ainsi que ceux des hommes qui s'étaient trouvés au milieu d'elles; les docteurs juifs sortirent de la fumée sains et saufs avec leurs livres. Alors les habitants du Yemen embrassèrent le judaïsme; l'idolâtrie disparut et le judaïsme se répandit.

Les Yemenites avaient un temple d'idoles d'où sortait une voix qui conversait avec eux et qui donnait réponse à tout ce qu'ils demandaient; cependant on n'y voyait personne. Le roi fit part aux docteurs juifs des particularités de ce temple. Ceux-ci dirent : C'est un dîv qui les égare. Ils se rendirent à la porte du temple et récitèrent la Loi pendant longtemps. Le roi les avait accompagnés hors de la ville. Après quelque temps, ils virent se précipiter hors du temple un chien

noir, qui poussa des hurlements et disparut sous terre. Les Juifs dirent : Voilà le dîv qui avait parlé aux hommes. Ensuite le roi fit détruire ce temple. Tout le Yemen embrassa le judaïsme, et le roi y persévéra jusqu'à sa mort. Le nom de ce roi était As'ad, son surnom Abou-Karib, et son titre Tobba'; il fut l'un des rois 'himyarites. Dans la langue 'himyarite, le Tobba' était appelé *Tibbân*, ce que les Arabes prononcent *Tobba'*. On appelle aussi As'ad Tobba' le Dernier: aucun roi 'himyarite n'a eu un aussi long règne que lui, si ce n'est son fils 'Hassân, que les Arabes appellent Tobba' le Jeune. Ce fut donc As'ad qui introduisit dans le Yemen le judaïsme, que tous les habitants embrassèrent. Il laissa trois fils : 'Hassân, 'Amrou et Zor'a, tous les trois en bas âge et incapables de régner. Alors surgit un homme de Benî-Lakhm, nommé Rabî'a, fils de Naçr, qui s'empara de la couronne du Yemen. Il professait également le judaïsme et le pays se soumit à lui. Ce fut ce roi qui eut un songe dont il demanda l'interprétation à Satî'h et à Schiqq.

CHAPITRE XXXIV.

RÈGNE DE RABÎ'A, FILS DE NAÇR, LE LAKHMITE, ROI DU YEMEN.

Rabî'a, fils de Naçr, occupa le trône; il professait aussi le judaïsme. Les enfants du Tobba' précédent étaient encore jeunes, et Rabî'a avait également des fils. Après plusieurs années de règne, il arriva que le roi eut un songe. Il fit appeler tous les docteurs, interprètes de songes et devins (*kâhin*). Un devin est un homme qui prédit l'avenir, qui fait revenir les objets volés, qui sait répondre à toutes les questions que l'on veut lui adresser et qui connaît d'avance la demande; qui peut raconter un songe qu'une personne a eu, avant que celle-ci l'ait

raconté, et qui en donne l'explication; et si un homme a disparu, il connaît l'endroit où il se trouve. Un homme qui réunit toutes ces facultés est appelé par les Arabes *kâhin*. Il y avait des devins qui prétendaient recevoir leurs communications d'un périˆ, de même que les possédés, hommes et femmes, disent que c'est un périˆ qui vient leur dire les choses qu'ils doivent communiquer aux hommes. Il y avait un grand nombre de ces gens dans le Yemen; mais parmi eux se distinguaient deux hommes, Satiʿh et Schiqq, tous les deux possédés et devins. Quand Rabiʿa eut son songe, il réunit tous les devins et leur dit : Racontez-moi le songe que j'ai eu. Ils répondirent : Il n'y a que Satiʿh et Schiqq qui puissent le faire. Alors il envoya chercher ces deux hommes. Satiʿh arriva le premier, et le roi lui dit : Raconte-moi le songe que j'ai eu et donne-m'en l'explication. Satiʿh dit : Tu as vu un nuage duquel est tombé sur la terre un charbon, qui s'est enflammé, et le feu a dévoré et réduit en cendres tous les habitants du Yemen. Le roi dit : Tu dis vrai; c'est ce que j'ai vu. Maintenant donne-m'en l'explication. Satiʿh reprit : Il viendra un roi de l'Abyssinie qui s'emparera du royaume du Yemen, en soumettra les habitants et abolira la religion juive; le Yemen sera annexé à l'Abyssinie, et les Abyssins y domineront. Le roi dit : Ô Satiʿh, qu'arrivera-t-il après? L'autre dit : Après cela viendra un homme, nommé Saïf ben-Dsou-Yezen, qui enlèvera le pouvoir aux Abyssins, puis il sera tué. Il surgira dans l'Arabie un prophète qui établira une religion nouvelle, que tous les habitants du Yemen embrasseront et qui durera jusqu'au jour de la résurrection. Le lendemain, l'autre devin, nommé Schiqq, arriva; le roi l'interrogea sur son songe, et l'autre lui donna exactement la même interprétation que Satiʿh, sans en différer d'un seul mot.

Le roi, dans ses appréhensions, envoya ses fils hors du Yemen, dans le pays de l'ʿIràq, auprès du roi de Perse, et adressa une lettre à Schâpour, fils de ʿHazâd. Cela se passait avant l'époque d'Ardeschîr. C'est de ces fils de Rabîʿa, fils de Naçr, que descendait ʿAdî, fils de Rabîʿa, qui fut enlevé par Djadsîma al-Abrasch, dont il épousa la sœur, et qui engendra avec elle ʿAmrou, fils d'ʿAdî. Après Djadsîma, le gouvernement des Arabes avait passé aux mains de ces princes, comme nous l'avons rapporté plus haut. Tous ces rois, ʿAmrou, fils d'ʿAdî, et ses descendants, Imrou'l-Qaïs al-Kindî, et Moundsir, et Noʿmân, et tous les autres descendants d'ʿAmrou, fils d'ʿAdî, tiraient leur origine des fils de Rabîʿa, fils de Naçr, les Lakhmites, que celui-ci avait envoyés à ʿHîra, par suite du songe qui lui avait été interprété par Satîʿh.

Rabîʿa, fils de Naçr, régna encore un certain nombre d'années dans le Yemen; puis il mourut, tandis que ses fils demeurèrent à ʿHîra; aucun d'eux n'était resté dans le Yemen. Les habitants se concertèrent et ramenèrent les trois fils du Tobbaʿ Asʿad, qui avaient grandi : ʿHassân, ʿAmrou et Zorʿa. L'aîné, ʿHassân, fut nommé roi, et il occupa le trône. Plus tard, il fut tué par son frère ʿAmrou, qui s'empara du trône, et Zorʿa lui succéda. Nous allons raconter l'histoire de chacun d'eux.

CHAPITRE XXXV.

RÈGNE DE ʿHASSÂN ET DE SES FRÈRES.

Après que ʿHassân fut monté sur le trône, il fut acclamé par l'armée et en possession incontestée du pouvoir, de même que son père. Il prit le titre de Tobbaʿ, et on l'appelait Tobbaʿ le Jeune. Après cinq ans de règne, il voulut faire une expédi-

tion hors du Yemen, sur les territoires de l'Arabie, du ʿHedjàz et de la Syrie, comme avaient fait les autres Tobbaʿ et aussi son père. Les habitants du Yemen et les troupes lui dirent : Il ne faut pas entreprendre d'expédition, car les expéditions qu'ont faites les rois du Yemen au dehors n'ont pas été heureuses. Hassân ne tint pas compte de leur observation; il fit marcher son armée hors du pays et emmena avec lui son frère ʿAmrou, tandis qu'il laissait dans le Yemen, à cause de sa grande jeunesse, son autre frère, nommé Zorʿa. ʿHassân envahit la Syrie. Mais ses soldats étaient très-mécontents de cette expédition, et ils craignaient qu'il ne leur arrivât quelque accident du fait des rois de Syrie, de Roum ou de Perse. Quand ils arrivèrent sur le territoire de la Mésopotamie, entre Mossoul et la Mésopotamie [proprement dite], dans le voisinage de la Syrie, tous les soldats de ʿHassân vinrent trouver son frère ʿAmrou et lui dirent : Tue ton frère ʿHassân, nous te donnerons la couronne et nous te reconnaîtrons comme roi, puis nous retournerons dans le Yemen. ʿAmrou, d'après ces paroles, tua son frère; l'armée tout entière le reconnut comme roi, et il retourna dans le Yemen, où il fut dans la possession incontestée du pouvoir. Mais, quoi qu'il pût faire, il ne trouvait pas de sommeil; le sommeil le fuyait jour et nuit. Dans cette peine, il fit venir les médecins; mais aucun remède que quelqu'un connaissait et qu'il employait ne lui servit. Alors il appela auprès de lui les devins, les savants et les Juifs qui se trouvaient dans le Yemen, et les interrogea [sur son état]. Ils lui répondirent unanimement : C'est là le châtiment de Dieu, parce que tu as tué ton frère innocent et que tu lui as enlevé la couronne par le crime. ʿHassân fit mettre à mort tous ceux des soldats et des officiers de son armée qui l'avaient poussé à tuer son frère. Mais cela ne servit de rien : il ne put

recouvrer le sommeil ni nuit ni jour; il ne vécut pas longtemps, et il mourut. Il ne restait des ʿHimyarites et de la famille royale que le jeune frère du roi, Zorʿa, qui n'était pas encore apte au gouvernement, et le trône resta vacant. Alors un homme qui n'était pas de la famille royale, nommé ʿHanîfè, fils d'ʿÂlim, s'empara du royaume du Yemen et affermit son pouvoir, en commettant l'injustice et en opprimant les habitants. Au bout de deux ans de règne, sa tyrannie augmenta et il s'adonna au vice du peuple de Lot. Il se fit amener tout jeune homme du Yemen dont il entendait vanter la beauté et accomplit sur lui son infamie, puis il le renvoya. Aucun jeune homme ne pouvait se marier avant d'avoir été d'abord chez le roi. Le peuple n'avait aucun moyen de se soustraire à cet état de choses.

Le roi avait un belvédère où il se tenait quand on lui amenait un jeune homme, et à la porte duquel étaient postés des soldats et des gardiens. A l'intérieur de ce belvédère se trouvait une chambre ornée de peintures et pourvue d'une fenêtre. Quand il avait satisfait sa passion, il mettait la tête à cette fenêtre, et alors les hommes savaient qu'il avait consommé son infamie. Il mettait un cure-dent à sa bouche, afin que les gardiens et les sentinelles ouvrissent la porte du belvédère et que le jeune homme sortît. Ils n'ouvraient jamais la porte avant de voir le roi, le cure-dent à la bouche, et avant qu'il fût arrivé à ses fins. Or le plus jeune fils de Rabîʿa, nommé Zorʿa, était devenu grand et le plus bel adolescent de son temps. Le roi le fit mander par un messager auprès de lui. Zorʿa comprit pour quel motif il le faisait appeler. Il se munit d'un grand couteau, qu'il tint caché sur lui, et se rendit au palais. Il avait appris tout ce qui concernait le belvédère et tout ce qu'y subissaient les jeunes gens. Arrivé à la porte du

belvédère, Zorʿa y fut introduit, et les gardiens en fermèrent la porte. Le roi voulut se jeter sur lui; mais Zorʿa dit : Ô roi, ne me déshonore pas et épargne-moi seul de tous les jeunes gens du royaume, car je suis de famille royale; mon père et mes frères ont été rois, et moi j'ai plus de droits sur le trône que toi-même; je te l'ai abandonné; toi, à ton tour, laisse-moi ma personne et fais-moi grâce. Le roi ne se rendit pas à ses supplications et dit : Fais ce que je désire, ou j'appelle le gardien, afin qu'il te coupe la tête et la suspende à ce belvédère. Alors Zorʿa tira son couteau, l'enfonça dans le ventre du roi et le tua, lui trancha la tête et la main droite, mit le cure-dent dans cette main et plaça la tête à la fenêtre. Lorsque les gardiens aperçurent la tête et le cure-dent, ils pensèrent que le roi avait accompli son action, comme il avait fait avec les autres jeunes gens, et ils ouvrirent la porte du belvédère. Zorʿa en descendit et sortit. Ensuite, quand les gardiens entrèrent et trouvèrent le roi dans cet état, ils reconnurent que c'était Zorʿa qui avait commis le meurtre. Ils descendirent et avertirent l'armée et le peuple. Les habitants étaient dans la joie; ils allèrent trouver Zorʿa et lui dirent : Tu es le plus digne d'occuper le trône; car tu es de la maison royale, et tu nous as délivrés de ce misérable. Une grande foule accourut; Zorʿa fut proclamé et on l'investit du gouvernement du Yemen. Il monta sur le trône, et l'armée le reconnut. Il professa le judaïsme, et on lui donna le surnom de Dsou-Nowâs. Il fut le plus respecté de tous les rois du Yemen. Il prit le nom de Yousouf et régna un grand nombre d'années, réunissant dans sa main le pouvoir du Yemen et de ʿHimyar, qui passa ensuite aux Abyssins. Ce fut lui qui fit une expédition contre Nadjrân, dont les habitants étaient tous chrétiens et suivaient la religion de Jésus. Il vint les appeler au

judaïsme; mais ils refusèrent. Dsou-Nowàs fit creuser dans la terre une longue excavation, comme un fôssé, y fit allumer un feu et y fit précipiter tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le judaïsme. Ce fossé est appelé en arabe *Okhdoud;* il en est question dans le Coran en ces termes : « Périssent les gens du fossé rempli d'un feu constamment entretenu! » (Sur. LXXXV, vers. 5-6.) Nadjràn est une ville située entre Mossoul et le Yemen, dont les habitants étaient chrétiens, tandis que tous ceux qui demeuraient autour d'elle étaient idolâtres. Maintenant il faut faire connaître pour quelle raison Dsou-Nowâs vint à Nadjràn, et comment il arriva que les habitants de cette ville, seuls entre tous les Arabes, furent chrétiens.

CHAPITRE XXXVI.

HISTOIRE DE LA CONVERSION DES HABITANTS DE NADJRÂN AU CHRISTIANISME.

Les habitants de Nadjràn étaient tous Arabes, des Benì-Tha'lab. Tandis que tous les Arabes qui les entouraient étaient idolâtres, ils étaient chrétiens; mais primitivement ils avaient été également idolâtres. Voici comment ils étaient devenus chrétiens. Ils avaient en dehors de la ville un arbre, un grand palmier. Une fois, chaque année, ils célébraient une fête, et, ce jour-là, tout le peuple se réunissait autour de cet arbre; on le couvrait de brocart, on plaçait toutes les idoles sous l'arbre, on faisait des processions autour et des invocations. Un dìv se tenant dans l'arbre parlait aux hommes. Ensuite ils offraient à l'arbre des sacrifices, et rentraient. Or un homme du pays de Syrie, descendant des disciples de Jésus, nommé Fìmioun (Euphémion), vint en Arabie. Il trouva ce

pays plongé dans l'idolâtrie, et n'osa pas professer sa religion, craignant qu'ils ne le fissent périr. Il voyageait donc de ville en ville, gagnant sa vie; chaque soir il recevait le prix de son travail, en achetait de la nourriture et mangeait; ensuite il se mettait à louer Dieu et à prier. Quand les hommes s'apercevaient qu'il n'adorait pas les idoles, il quittait son séjour et se rendait ailleurs, sur le territoire de Mossoul, de la Mésopotamie, du Sawâd ou de l'Irâq. Un jour, comme il marchait seul, il fut rencontré par des brigands, qui lui dirent : Tu es [sans doute] un esclave, et tu t'es enfui d'auprès de ton maître. Ils le firent captif, le conduisirent à Nadjrân et le vendirent. Il était donc aux ordres de l'homme qui l'avait acheté; mais, le soir, il entrait dans une chambre et passait toute la nuit en prières, tenant la porte de la chambre fermée. Son maître, l'ayant vu faire ainsi une nuit ou deux, voulut savoir ce qu'il faisait dans la chambre. Il y entra donc vers minuit et vit la chambre éclairée par une lumière. Il pensait que Fîmioun avait un flambeau; regardant de plus près et voyant qu'il n'en avait pas, il fut épouvanté. Le lendemain, il appela Fîmioun et lui dit : Je t'ai vu hier soir quand tu priais; toute la chambre était éclairée, et tu récitais quelque chose; quelle religion as-tu? L'autre répondit : Je professe la religion de Jésus, fils de Marie, et c'était l'Évangile, le livre de Dieu, que je récitais. L'homme dit : Cette religion est-elle supérieure à la nôtre? Fîmioun répondit : Assurément, ma religion est supérieure à la vôtre; car celle-ci est fausse, ces idoles et cet arbre ne sont pas des dieux. Cet homme, le maître de Fîmioun, fit part de cette histoire à ses concitoyens. Ceux-ci firent venir Fîmioun et le questionnèrent. Il leur exposa la religion de Jésus, et elle leur plut. Ils lui dirent : Qui nous garantit que ta religion est la vraie et la nôtre fausse? L'autre

dit : Je vais invoquer mon Dieu, afin qu'il détruise cet arbre. Ils promirent que, si cela avait lieu, ils embrasseraient sa religion. Fîmioun sortit de la ville et se rendit auprès de l'arbre; il se plaça au pied de l'arbre et pria. Dieu, devant les yeux de tout le peuple, donna ordre au vent, l'arbre fut arraché et complétement déraciné. Alors les habitants brisèrent leurs idoles et embrassèrent la religion de Jésus; l'homme qui avait acheté Fîmioun lui rendit la liberté. Tous les habitants de Nadjrân furent donc chrétiens et apprirent l'Évangile. Fîmioun y restait, leur enseignant l'Évangile, et les hommes lui envoyaient leurs enfants pour l'apprendre. Voilà comment les habitants de Nadjrân, seuls parmi les Arabes, devinrent chrétiens.

Il y avait à Nadjrân un chef nommé Thâmir, à qui naquit un fils, qu'il nomma ʿAbdallah. Quand celui-ci fut grand, son père l'envoya à Fîmioun, afin qu'il lui enseignât l'Évangile. L'enfant fut pendant plusieurs années son écolier. Fîmioun connaissait le grand nom de Dieu, et tout ce qu'il demandait à Dieu, il l'obtenait. Quand on lui apportait un malade, Fîmioun demandait le secours de Dieu, et le malade était guéri par la puissance de ce nom. ʿAbdallah, fils de Thâmir, demanda à Fîmioun avec beaucoup d'instances de lui apprendre ce nom; mais Fîmioun ne voulut pas et dit : Ce nom est l'un des noms de Dieu et se trouve dans l'Évangile; mais je crains de te l'apprendre, de peur que tu ne puisses le supporter; car tu n'es encore qu'un enfant, et tu pourrais adresser à Dieu une demande inconvenante, et par là périr. ʿAbdallah, désespérant d'obtenir quelque chose de Fîmioun, s'enferma dans sa chambre, et songea à un moyen pour arriver par lui-même à la connaissance de ce nom. Il avait entendu dire à Fîmioun que, si l'on jetait le grand nom de Dieu

dans le feu, il ne brûlerait pas. ʿAbdallah tira de l'Évangile tous les noms de Dieu qui s'y trouvaient, les écrivit ensemble; ensuite il écrivit chaque nom sur un morceau de bois, et les jeta au feu. Tous les morceaux de bois brûlèrent, excepté celui sur lequel était écrit le grand nom de Dieu. De cette façon ʿAbdallah en eut connaissance. Il alla trouver Fîmioun et lui dit ce qu'il avait fait. Celui-ci lui dit: Ô mon enfant, maintenant que tu l'as trouvé, prends garde de ne pas te perdre, en invoquant Dieu par ce nom dans une intention criminelle ou pour une chose inconvenante, que Dieu désapprouve.

Lorsque Fîmioun mourut, ʿAbdallah prit sa place à Nadjrân, et maintint la religion de Jésus. Quand on lui amenait un malade ou un aveugle, il invoquait Dieu par ce nom, et le malade était guéri. Le christianisme prit racine à Nadjrân et s'y établit si solidement, qu'il n'y eut plus personne qui ne fût chrétien; quiconque entrait dans la ville embrassait le christianisme ou était mis à mort. Or un des juifs du Yemen vint à Nadjrân avec ses deux fils. Les habitants les saisirent et leur dirent : Embrassez le christianisme, ou nous vous tuerons tous les trois. Les deux fils refusèrent, et furent tués; le père embrassa le christianisme, et on lui laissa la vie; ensuite il termina les affaires de commerce pour lesquelles il était venu, et rentra dans le Yemen, où il reprit le judaïsme. Il alla trouver le roi Dsou-Nowâs et lui raconta tout ce qui concernait les habitants de Nadjrân et le sort de ses propres fils. Dsou-Nowâs entra dans une grande colère, et jura solennellement sur le Pentateuque et la religion de Moïse de conduire une armée à Nadjrân, d'en détruire les églises, de briser les croix et de faire brûler tous ceux qui ne voudraient pas abandonner le christianisme et se convertir à la religion juive. Il sortit du Yemen avec cinquante mille hommes, et se dirigea

vers Nadjrân, en emportant avec lui le Pentateuque. Et là il fit creuser pour les habitants de cette ville un fossé et les fit brûler. C'est ce roi Dsou-Nowâs et les juifs du Yemen qui sont appelés *gens du fossé* dans le Coran, où Dieu les a maudits en ces termes : «Périssent les *gens du fossé!*» etc. c'est-à-dire maudits soient ces hommes du fossé, qui vinrent, creusèrent une fosse, s'assirent au bord et précipitèrent le peuple dans le feu.

CHAPITRE XXXVII.

HISTOIRE DES GENS DU FOSSÉ.

Arrivé sur le territoire de Nadjrân avec sa nombreuse armée, le roi Dsou-Nowâs y fit détruire toutes les églises, et les croix furent abattues et brûlées; ensuite il invita les habitants à embrasser le judaïsme; mais ceux-ci refusèrent. ʿAbdallah, fils de Thâmir, fut également engagé à professer la religion juive, et il s'y refusa également. Le roi le fit porter sur le sommet d'une montagne et précipiter en bas. ʿAbdallah se releva sain et sauf; son corps n'avait point souffert. Il se présenta devant le roi et l'appela au christianisme. Le roi tenait dans sa main un bâton; il en frappa ʿAbdallah sur la tête et la brisa; le sang coula, et ʿAbdallah mourut et fut enterré.

Ensuite, Dsou-Nowâs fit creuser un énorme fossé, long comme un abîme, de la profondeur d'une lance, et très-large, le fit remplir de matières combustibles et y fit mettre le feu. Il fit venir les habitants un à un, et fit jeter dans ce feu tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le judaïsme. Environ vingt mille hommes furent tués de cette manière; les autres s'enfuirent. Le roi fit détruire tout ce qui était encore

resté debout dans la ville; il fit brûler les croix et les Évangiles; ensuite il retourna dans le Yemen.

Il arriva, du temps d'ʿOmar ben-al-Khattâb, lorsqu'il appela les gens de Nadjrân, qui étaient chrétiens, à l'islamisme, que ceux-ci ne voulurent pas l'accepter. Mais ils s'engagèrent à payer une capitation double de celle que payaient les musulmans. ʿOmar leur accorda la paix et envoya un agent à Nadjrân pour recevoir cette contribution. Celui-ci adressa à ʿOmar une lettre dans laquelle il lui raconte le fait suivant : Un paysan de Nadjrân, creusant une fosse, y a trouvé le cadavre d'un homme en parfait état de conservation, la main posée sur la tête. Chaque fois que ce paysan soulevait cette main en l'éloignant de la tête, il voyait au-dessous une blessure dont il coulait du sang; et quand il replaçait la main, le sang cessait de couler. Les hommes en furent étonnés et ne savaient ce que c'était. ʿOmar ne le sut pas non plus et interrogea ʿAlî ben-Abou-Tâlib. Celui-ci dit : C'est ʿAbdallah, fils de Thâmir, que le roi du Yemen, Yousouf Dsou-Nowâs, l'Homme du Fossé, a tué en le frappant avec le bâton et lui brisant la tête; son sang s'est répandu par la blessure. Yousouf le fit enterrer en cet endroit. C'est le Prophète qui l'avait ainsi raconté à ʿAlî. ʿOmar ordonna de laisser la main de cet homme posée sur sa tête, de le remettre en terre et d'ériger au-dessus de lui un monument, afin que personne n'ouvrît plus sa tombe. Ils firent ainsi.

Après avoir massacré et brûlé tout ce peuple, le roi Yousouf retourna de Nadjrân dans le Yemen. Le pays tomba entre les mains des Abyssins, qui vinrent s'emparer du Yemen, comme nous allons le rapporter.

CHAPITRE XXXVIII.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU ROYAUME DU YEMEN PAR LES ROIS D'ABYSSINIE.

Voici comment le royaume du Yemen tomba des mains de Dsou-Nowâs et des ʿHimyarites en général :

Yousouf retourna de Nadjrân dans le Yemen. Un des chrétiens de cette ville, nommé Dous, avait sauvé sa vie en s'enfuyant sur un cheval qui était nommé Thaʿlab, à cause de la grande rapidité de sa course : c'est pour cela que, dans les chroniques, cet homme est appelé Dous Dsou-Thoʿlabân, étant désigné par le nom du cheval sur lequel il s'est enfui. Après le départ de Dsou-Nowâs, Dous rentra dans Nadjrân et fit sortir de leur retraite les hommes qui étaient restés en vie, et leur dit : Reconstruisez vos églises et rétablissez le culte chrétien; moi, je n'aurai pas de repos avant d'avoir obtenu vengeance. Il monta sur son cheval et alla trouver le César, qui était chrétien, en prenant avec lui un Évangile à demi brûlé, qui lui appartenait. Le roi de Perse, à cette époque, était Nouschirwân, qui s'occupait à régler les affaires de son pays et qui était adorateur du feu. Quand on lui rapporta que le roi du Yemen était venu à Nadjrân et avait brûlé les chrétiens, il ne s'en soucia pas. Dous Dsou-Thoʿlabân vint donc auprès de l'empereur, lui fit le récit de Nadjrân et mit devant ses yeux l'Évangile détérioré par le feu. L'empereur fut très-affligé, pleura et dit : Si tu étais venu plus tôt, quand il n'était pas encore rentré dans le Yemen, je serais allé lui faire la guerre et aurais vengé la religion chrétienne; mais maintenant qu'il est de retour dans le Yemen, je suis séparé

de lui par une trop grande distance, par le désert, le ʿHedjâz et l'Arabie, où la marche d'une armée est très-difficile. Mais le roi d'Abyssinie en est plus rapproché, et il est chrétien; je te donnerai une lettre pour lui, afin qu'il t'accorde une armée et que vous preniez vengeance. L'empereur écrivit donc au Nedjâschî, le roi d'Abyssinie, et envoya vers lui Dous Dsou-Thoʿlabân avec son Évangile qui avait souffert du feu. Dous vint en Abyssinie, remit au Nedjâschî la lettre du César, lui présenta le livre détérioré et lui rapporta le récit des gens de Nadjrân. Le roi versa des larmes. Il fit convoquer les habitants de l'Abyssinie, et tous pleurèrent et s'affligèrent sur le sort de la religion chrétienne; ils résolurent d'attaquer Dsou-Nowâs avec une nombreuse armée, et d'agir avec les juifs d'une plus rude façon que ceux-ci n'avaient fait avec les chrétiens.

Le Nedjâschî passa son armée en revue, et fit marcher soixante et dix mille hommes sur le Yemen. Il choisit parmi ses généraux un homme nommé Aryât, qu'il plaça à la tête de cette armée. Dous Dsou-Thoʿlabân l'accompagna. Il y a entre l'Abyssinie et le Yemen une mer très-vaste. Le Yemen renferme un grand nombre de villes et est le plus beau pays du monde, car il est en même temps montagneux et plat, terre ferme et pays riverain; il y a des villes qui sont situées sur le sommet d'une montagne, d'autres dans les vallées, d'autres dans l'intérieur des terres et d'autres sur le bord de la mer; certaines villes ont une température assez chaude; d'autres, une température assez froide. Parmi les villes de la côte se trouvent ʿAden et ʿHadhramaut. L'armée abyssine traversa la mer et débarqua à ʿHadhramaut.

Quand Dsou-Nowâs en fut informé, il envoya des messagers aux rois de toutes les villes du Yemen et convoqua les

armées; il leur fit dire : L'ennemi qui vient nous attaquer est très-fort; nous ne sommes pas en état de nous mesurer avec lui et de le combattre. Il faut le perdre par une ruse. Que chacun de vous reste dans sa ville avec ses troupes; je ferai en sorte que l'ennemi envoie dans chaque ville une partie de ses troupes, et alors que chacun de vous tombe avec son armée sur ces hommes qui y viendront, et qu'il les fasse périr. Les rois consentirent, et les troupes du Yemen restèrent tranquilles; Dsou-Nowâs demeura avec environ cinq mille hommes à Çan'à. Ensuite Dsou-Nowàs fit faire cent mille clés, et lorsque le chef de l'armée abyssine, Aryàt, débarqua à 'Hadhramaut, Dsou-Nowàs lui adressa une lettre dans laquelle il lui disait : Je ne veux pas lutter contre toi, car je sais que le Nedjàschî ne nourrit pas d'hostilité envers moi; si le roi le désire, je lui enverrai les clés de tous mes trésors, et je me rendrai moi-même auprès de toi avec les quelques hommes qui sont avec moi; je n'ai pas rassemblé d'armée, afin que tu saches que je ne veux pas te combattre. Je me rendrai auprès de toi, je te remettrai ces clés et le royaume. Si tu l'ordonnes, je ferai ma soumission à toi, ou si tu veux, je me rendrai auprès du Nedjàschî. Aryàt répondit : Je ne peux rien faire par moi-même, sans l'autorisation du Nedjàschî. Il resta donc à 'Hadhramaut, écrivit au Nedjàschî et lui rendit compte de cette proposition, en lui envoyant la lettre de Dsou-Nowâs. Le Nedjâschî, après avoir lu ces lettres, fut très-content et écrivit à Aryàt de recevoir les trésors et de les envoyer à la cour. Aryât envoya une lettre à Yousouf, lui disant : Le Nedjàschî ordonne que tu te rendes auprès de moi et me livres les trésors. Dsou-Nowàs partit de Çan'à, chargea les clés sur des ânes et vint à 'Hadhramaut, auprès d'Aryàt, qu'il conduisit, lui et son armée, à Çan'à, et

lui remit toutes les richesses qui se trouvaient dans cette ville, en lui disant : Les autres trésors sont dans les autres villes; envoie dans chaque ville un officier avec quelques troupes, à qui je remettrai la clé du trésor de la ville; qu'il aille en prendre possession. Aryât fit ainsi. Lorsque l'armée abyssine fut ainsi dispersée, Dsou-Nowâs envoya dans chaque ville l'ordre de tuer les troupes abyssines : elles furent toutes massacrées.

Quand Aryât en fut informé, il en eut une grande douleur. Il quitta Çan'â, se rendit à 'Hadhramaut, s'embarqua et vint rendre compte au Nedjâschî. Celui-ci fut très-courroucé; il arma cent mille hommes, cavaliers et fantassins, et mit à leur tête un officier nommé Abraha ben-aç-Cebâ'h, surnommé Abou-Yaksoum; il était de la famille des rois d'Abyssinie; on l'appelle aussi Abraha al-Aschram, nom qui désigne en arabe quelqu'un qui a le nez coupé. Il eut le nez coupé dans la guerre du Yemen, comme nous le rapporterons plus loin.

Abraha vint donc avec cent mille hommes dans le Yemen. Lorsqu'il débarqua à 'Hadhramaut, Dsou-Nowâs reconnut qu'il ne pourrait pas lui résister et que son armée ne l'aiderait pas. Il avait un cheval qui savait nager; il monta en toute hâte sur ce cheval et le poussa dans la mer; le cheval nagea pendant quelque temps, ensuite il se noya. Abraha vint dans la ville de Çan'â, saisit les rênes du gouvernement et autorisa l'armée abyssine à tuer dans chaque ville du Yemen autant de personnes que les Yemenites avaient tué des leurs. Le sang coula à flots dans chaque ville. Abraha soumit les habitants du Yemen, s'empara de la couronne, proclama le christianisme et construisit des églises. Il engagea le peuple à abandonner la religion juive et à embrasser le christia-

nisme; quiconque refusait de le faire ou de payer la capitation eut la tête tranchée.

Or le Nedjâschî pensa qu'Abraha lui enverrait une partie des trésors du Yemen. Abraha n'en fit rien, et l'on disait au Nedjâschî : Il s'est révolté contre toi et s'est emparé du royaume du Yemen pour son propre compte. Le Nedjâschî lui adressa une lettre et l'appela auprès de lui. Abraha répondit : Je suis l'esclave du roi, et j'ai conquis ce royaume pour lui avec beaucoup de peine et en versant beaucoup de sang. Si je m'absente d'ici, ce pays sera perdu pour nous; il faut que le roi envoie ici une armée et quelqu'un à qui je puisse remettre le gouvernement, ensuite j'irai me présenter devant lui. Le Nedjâschî envoya Aryât, le même général qu'il avait envoyé le premier dans le Yemen, avec quatre mille hommes, pour prendre le gouvernement du Yemen, ayant ordonné à Abraha de venir à sa cour. Lorsque Aryât vint dans le Yemen, Abraha alla à sa rencontre et lui dit : Pour quelle affaire es-tu venu? L'autre dit : Le roi m'a ordonné de prendre de tes mains l'armée et le gouvernement et de t'envoyer à sa cour. L'autre dit : Et si je ne te les remets pas, que feras-tu? Aryât répondit : Alors nous te combattrons, moi et mes troupes, jusqu'au dernier homme. Abraha lui dit : A quoi servirait de tuer les soldats? Viens combattre seul avec moi; celui de nous deux qui sera vainqueur prendra le gouvernement. Aryât consentit, et ils convinrent d'un jour et d'un lieu où ils combattraient seuls. Abraha avait un serviteur abyssin très-brave, nommé Ghanoud. Les Abyssins combattent tous avec la lance. Le jour du combat convenu, Abraha dit à son esclave : Quand je serai au moment de le combattre, tiens toi en embuscade, puis élance-toi subitement sur lui, frappe-le de ta lance et

tue-le. Ensuite Abraha et Aryât commencèrent la lutte, en présence des deux armées, et l'esclave se tint caché derrière Aryât. Quand ils furent en train de lutter, l'esclave frappa subitement Aryât d'un coup de lance; mais, avant qu'il l'atteignît, Aryât dirigea sa lance sur la tête d'Abraha, qui était couverte d'un heaume de fer. La lance traversa le heaume, toucha la figure d'Abraha et enleva une partie de son nez. C'est depuis ce jour qu'on l'appela Abraha *al-Aschram* (le Balafré). L'esclave frappa donc Aryât, le démonta et le tua. Quant aux soldats d'Aryât, les uns furent tués, d'autres se jetèrent dans la mer et se noyèrent, quelques-uns s'enfuirent auprès du Nedjâschî. Abraha se saisit du gouvernement. Il avait promis à l'esclave que, s'il tuait Aryât, il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Quand Abraha fut installé sur le trône, l'esclave lui rappela sa promesse. Abraha lui demanda ce qu'il désirait. L'esclave dit : Ordonne qu'aucune jeune fille ne soit conduite dans la maison de son époux avant de m'avoir été amenée, pour que je lui ôte sa virginité. Abraha dit : C'est une vilaine chose; fais une autre demande. L'esclave dit : Je n'ai pas d'autre désir que celui-là. Alors Abraha donna l'ordre que l'on fît ainsi qu'il l'avait dit. Pendant un an, aucune jeune fille du Yemen ne fut remise à son époux avant d'avoir été conduite à cet esclave. Au bout de ce temps, un homme vint et tua l'esclave; les habitants du Yemen craignirent le ressentiment d'Abraha. Mais celui-ci les convoqua et leur dit : La mort de cet esclave a été très-désirable pour moi; mais je ne pouvais pas manquer à ma parole, et je savais que vous le tueriez vous-mêmes. Les hommes furent très-contents de ces paroles d'Abraha et le prirent en affection.

Quand le roi d'Abyssinie fut informé de la mort d'Aryât,

il jura par Dieu, par Jésus, l'Évangile et la croix, qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'eût versé le sang d'Abraha sur la terre, et qu'il n'eût foulé le sol de la ville dans laquelle il se trouvait; ensuite il se mit à rassembler une armée. A cette nouvelle, Abraha sentit qu'il devait succomber, que l'armée abyssine ne ferait pas la guerre à son roi, auquel elle était attachée, et que lui-même n'aurait pas de secours à espérer des habitants du Yemen. Il envoya donc un messager au roi pour lui présenter ses excuses, et lui fit dire : Je suis l'esclave du roi, de même que le fut Aryât. Mais celui-ci n'exécuta pas mes ordres. Je lui avais dit de prendre patience, afin que je lui confiasse l'armée et le gouvernement; il n'attendit pas, et il ne m'accorda pas le temps nécessaire. Ensuite il imagina un guet-apens : il m'appela à une conférence et jeta sa lance contre moi pour me tuer. Alors mon esclave le frappa d'un coup de lance, et Aryât fut tué. Si donc deux esclaves du roi combattent l'un contre l'autre et que Dieu fasse périr l'un des deux, il ne faut pas que le roi se dérange. Je suis son esclave comme je l'ai été; toujours, quand tu l'ordonneras, j'irai; mais je crains que le royaume du Yemen ne soit perdu et qu'il soit impossible de le reprendre; il faudra beaucoup de troupes et beaucoup d'argent pour faire de nouveau la guerre; mais moi je suis aux ordres du roi. Il présenta ainsi sa justification. Le Nedjâschî savait qu'il lui faudrait beaucoup d'argent pour transporter des troupes dans le Yemen, et, craignant les dangers de la mer, il agréa cette justification. Il envoya à Abraha un messager et lui fit dire : J'ai juré de verser ton sang sur la terre et de fouler le sol de ton pays. Abraha se coupa une veine et fit couler le sang dans une fiole; puis il remplit une bourse de terre, et envoya les deux objets au Nedjâschî, avec ce message : Voilà

mon sang, verse-le sur la terre; et voilà la terre de mon pays, mets-la sous ton pied, afin que ton serment soit accompli. Le Nedjâschî fut content, se dégagea de son serment et fut satisfait d'Abraha : il lui laissa le royaume du Yemen. Abraha établit le christianisme dans le Yemen. Ce fut lui qui amena une armée et des éléphants à la Mecque, pour y détruire le temple de la Ka'ba. Dieu le fit périr; il l'a mentionné dans le Coran en ces termes : « As-tu vu comment ton Seigneur a agi avec les hommes de l'éléphant? » (Sur. cv, vers. 1.)

CHAPITRE XXXIX.

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION D'ABRAHA CONTRE LA KA'BA.

L'origine de cet événement fut celle-ci : Lorsque Abraha fut rentré en grâce auprès du Nedjâschî, et que celui-ci l'eut confirmé dans le gouvernement du Yemen, il fut très-heureux, il en rendit grâces à Dieu, donna des aumônes aux pauvres et fit construire des églises dans chaque ville du Yemen. Il fit élever à Çan'â, au nom du Nedjâschî, une église qui n'avait pas sa pareille sur toute la terre en grandeur, en beauté et en ornements. On mit quatre ans à la terminer. Abraha la nomma Qalîs. Sa réputation se répandit dans le monde entier. Abraha adressa une lettre au Nedjâschî, dans laquelle il lui disait : J'ai fait construire pour le roi une église comme le monde n'en possède pas, par reconnaissance de ce que Dieu m'a rendu la grâce du roi. Il lui envoya en même temps le plan de l'église. On y vint de Roum, de la Syrie et de tous les pays où il y avait des chrétiens, et l'on voyait là quelque chose qu'on n'avait jamais vu ni entendu, et chacun y fit de riches offrandes. La nouvelle en vint aussi au César

de Roum, qui y envoya également des présents, de l'albâtre et des étoffes de Roum. Il écrivit au Nedjâschî une lettre ainsi conçue : Ton lieutenant a fait dans le Yemen une chose comme on n'en a jamais fait ; la gloire en revient à toi ; il n'y a nulle part dans le monde un édifice pareil et une église pareille. Le roi d'Abyssinie en fut charmé et adressa à Abraha une lettre pleine de compliments et d'éloges. Abraha écrivit au roi : Les Arabes ont à la Mecque un temple qu'ils appellent temple de Dieu ; ils y vont en pèlerinage, et font des processions autour de ce temple. L'église que j'ai fait construire est cent mille fois supérieure en beauté à ce temple. Je veux ordonner aux habitants du Yemen de faire des pèlerinages et des processions journalières à cette église, d'y adorer Dieu et de lui adresser en ce lieu leurs prières. Je veux ordonner aux Arabes de se rendre ici, au lieu de faire leur pèlerinage à leur temple. Cela sera à l'éternelle gloire du roi. Le Nedjâschî en fut content. Alors Abraha proclama dans le Yemen que chrétiens et juifs devaient venir prier dans cette église, y faire des processions et des pèlerinages. Deux frères arabes, de la tribu de Solaïm, étaient venus auprès d'Abraha. L'aîné s'appelait Mo'hammed ibn-Khozâ'a al-Dsikrânî ; le nom de l'autre était Qaïs ibn-Khozâ'a. C'étaient des chefs arabes ; ils avaient été réduits par les Arabes et ils s'étaient trouvés embarrassés dans le 'Hedjâz, le Tihâma et à la Mecque, et étaient venus auprès d'Abraha avec une partie de leur tribu. Celui-ci les avait bien reçus, et ils demeuraient là. Lorsque Abraha résolut d'inviter les Arabes à faire leurs pèlerinages à l'église, et de les détourner du temple de la Ka'ba, il montra beaucoup d'amitié à Mo'hammed, lui donna le gouvernement des Arabes du désert et du 'Hedjâz, et la souveraineté de la Mecque ; il mit une couronne sur sa tête et l'envoya à la

Mecque, en lui recommandant de forcer les Arabes à faire leurs pèlerinages à l'église, de les persuader que cette église était plus belle que la Ka'ba, plus illustre et plus pure; qu'ils avaient dans leur temple des idoles, et qu'ils le souillaient, et que jamais cette église n'avait été souillée. Mo'hammed partit avec son frère Qaïs et les gens de sa tribu. La nouvelle s'en répandit à la Mecque. La souveraineté de la Mecque appartenait aux Qoraïschites et aux différentes branches de cette famille, de la tribu des Kinâna. Le chef des Qoraïschites et de la Mecque était alors 'Abdou'l-Mottalib. Quand Mo'hammed arriva sur le territoire de la tribu des Kinâna, ceux-ci postèrent sur son chemin un homme nommé 'Orwa, fils d'Iyàdh, qui le tua d'un coup de lance. Son frère Qaïs se réfugia auprès d'Abraha, dans le Yemen, et lui fit part de cet événement. Abraha dit : Me faut-il donc envoyer quelque autre pour les engager à venir ici? J'irai moi-même et détruirai leur temple; alors ils seront embarrassés, et ils viendront, s'ils veulent; ou ils ne viendront pas; puis je tuerai tous les Kinâniens. Abraha rassembla une armée de cinquante mille hommes dans le Yemen, et se disposa à marcher sur la Mecque.

Les Arabes du désert, informés de son dessein, envoyèrent un homme de la tribu des Kinâna pour se rendre dans le Yemen et voir l'église qu'Abraha avait fait construire. Cet homme partit; quand il y arriva, les gardiens le reconnurent comme étranger, et, sachant qu'il n'était pas chrétien, ils lui demandèrent ce qu'il voulait. Il dit : Nous avons appris que le roi a fait élever ici une église, et qu'il veut nous engager à y venir en pèlerinage; mes compatriotes m'ont envoyé ici pour la voir, et je viens pour examiner ce temple, savoir comment il est, et pour leur en rendre compte, afin qu'ils y viennent en pèlerinage. On informa de ce fait Abraha,

qui donna ordre de conduire cet homme, de lui montrer toute l'église et de l'y introduire. Cet homme y vit des choses qu'il n'avait jamais vues auparavant, en fait de peintures et de pierreries, qui y étaient suspendues. Il demeura tout étonné, se mit à prier et à pleurer; il demanda la permission d'y rester la nuit pour prier. On lui en accorda la permission, et il y passa toute la nuit en prières. Au matin, il remplit ses mains d'ordures et les porta sur l'autel de l'église, puis il sortit, demanda la permission d'aller faire ses ablutions et s'enfuit. Quand on vint à l'église pour la prière, on vit cet état de choses. On avertit Abraha de ce qu'avait fait cet homme, que les Arabes eux-mêmes avaient envoyé dans ce but. Abraha jura qu'il partirait et ne retournerait pas avant d'avoir détruit la Ka'ba, et que, après l'avoir détruite, il la ferait profaner par des souillures.

Le Nedjâschî avait un éléphant qu'on appelait Ma'hmoud, et qu'on n'avait jamais emmené dans une guerre sans remporter la victoire, et qui n'était jamais revenu d'aucun endroit si ce n'est en triomphe; il était très-grand, plus grand qu'aucun autre éléphant de l'Abyssinie. Abraha avait avec lui dans le Yemen treize de ces éléphants abyssins; il écrivit une lettre au Nedjâschî, lui raconta l'attentat des Arabes, tout ce qui s'était passé, lui fit part de son entreprise et lui demanda l'éléphant Ma'hmoud. Le roi le lui envoya, et Abraha fit réunir une armée nombreuse, et partit du Yemen avec les éléphants. L'armée arriva sur le territoire du 'Hedjâz. Il y avait parmi les Arabes un homme, nommé Dsou-Nafar, qui était si brave, qu'il se jetait à lui seul sur mille cavaliers. Les Arabes lui prêtaient obéissance. Il était de la race des 'Himyarites, qui avaient eu le gouvernement du Yemen avant les Abyssins, et il entretenait de l'amitié avec 'Abdou'l-Mot-

talib. Dsou-Nafar rassembla les Arabes et se jeta au-devant d'Abraha avec dix mille hommes. Abraha le mit en fuite et tua un grand nombre d'Arabes; il fit prisonnier Dsou-Nafar et donna ordre de le mettre à mort. Dsou-Nafar lui demanda grâce, disant : Ne me fais pas tuer, tu n'en tireras aucun avantage; garde-moi avec toi, afin que je te serve; tu as appris ma réputation et mon courage; il se peut que je t'aide à accomplir ton dessein et que tu sois content de moi. Abraha lui fit grâce, l'emmena avec lui et le fit garder par les troupes; puis il s'avança. Un homme nommé Nofaïl, fils de ʿHabîb, était chef des Beni-Khathʿam. Les Benî-Khathʿam étaient deux tribus, dont l'une s'appelait Schahrân, et l'autre Nâhis, et qui avaient ensemble cinquante mille hommes. Nofaïl en choisit dix mille combattants et attaqua Abraha, qui les mit en fuite. Nofaïl fut également fait prisonnier et demanda grâce, en disant : Ô roi, accorde-moi la vie sauve; car tu connais mon influence parmi les Arabes; derrière moi sont cinquante mille tentes; en m'épargnant, tu reçois le gage d'obéissance de tous ces hommes. Il te faut, pour aller à la Mecque, un guide; car, dans ce pays des Arabes, une armée ne peut pas s'avancer sans guide; je te guiderai. Abraha l'épargna également, et le retint prisonnier avec Dsou-Nafar; ensuite il continua sa marche. Quand les Arabes apprirent l'issue de ces deux batailles, ils eurent des appréhensions, et aucun d'eux n'osa plus l'attaquer. Abraha arriva à Tâïf, qui était sous le pouvoir des Beni-Thaqîf, dont le chef était Maçʿoud, fils de Moʿattib le Thaqîfite. Celui-ci et, à sa suite, les habitants de Tâïf vinrent faire leur soumission à Abraha, qui les reçut en grâce et leur demanda un guide, pour s'avancer jusqu'à la Mecque. Ils lui donnèrent un homme nommé Abou-Righâl, et Abraha fit avancer son armée sur la Mecque. Les habitants

de cette ville furent dans la crainte; ils allèrent trouver ʿAbdou'l-Mottalib, pour connaître son avis. ʿAbdou'l-Mottalib dit : Nous ne sommes pas de force à résister à ces hommes; quand Abraha s'approchera, nous nous en irons tous, avec nos femmes et nos enfants, dans les montagnes. Abraha sait à quoi s'en tenir en ce qui concerne ce temple, dont le maître est plus puissant que nous et, selon sa volonté, en éloignera cet ennemi ou le lui abandonnera. Abraha quitta Tâïf et vint camper à une station nommée Moghammes, éloignée de deux stations de la Mecque. Abou-Righâl mourut à cet endroit, où se trouve son tombeau. Encore aujourd'hui, tous ceux qui y passent le maudissent et jettent des pierres contre son tombeau, qui est devenu une montagne, par le grand nombre de pierres amassées.

De la station de Moghammes, Abraha envoya un des officiers abyssins, nommé Aswad, fils de Maqçoud, avec cinq mille hommes, et lui recommanda de ne pas entrer dans la Mecque, mais de saisir autour de la ville tous les animaux des habitants, bœufs, moutons, chevaux et chameaux, et de faire prisonniers tous les hommes qu'il rencontrerait. L'officier alla et prit tout le bétail et tous les pâtres de la Mecque qu'il trouva sur son chemin; parmi les animaux, il y avait deux cents chameaux appartenant à ʿAbdou'l-Mottalib. Abraha fit demander aux prisonniers ce que les habitants de la Mecque se proposaient de faire. Les pâtres répondirent : Les hommes sont d'accord d'abandonner la ville au roi, afin qu'il en fasse ce qu'il voudra, et leur chef ʿAbdou'l-Mottalib leur a recommandé de ne pas combattre. Abraha envoya à la Mecque un homme ʿhimyarite, qui était avec lui, l'un des rois du Yemen, nommé ʿHonâta, et lui donna pour instruction de dire aux Mecquois : Je ne veux pas attenter à votre vie; je suis venu

pour détruire ce temple, comme j'ai juré de le faire ; soyez tranquilles pour votre vie et pour vos biens. Abraha recommanda aussi à son envoyé de lui amener le chef des habitants, qu'il voulait voir. ʿHonâta vint dans la ville, transmit aux habitants le message d'Abraha et amena ʿAbdou'l-Mottalib auprès du roi. Ils arrivèrent quand le jour avait baissé; on avertit Abraha que l'on amenait le chef de la Mecque; mais ils ne purent pas voir Abraha cette nuit. On fit demeurer ʿAbdou'l-Mottalib avec Dsou-Nafar et Nofaïl, les deux chefs arabes qui avaient combattu. Dsou-Nafar et ʿAbdou'l-Mottalib étaient amis. ʿAbdou'l-Mottalib dit à Dsou-Nafar : Ne peux-tu me rendre aucun service? L'autre répondit : Quel service pourrais-je rendre, moi qui suis prisonnier et enchaîné, et qui m'attends à chaque instant à être mis à mort? Cependant le gardien qui prend soin du grand éléphant et qui est le chambellan d'Abraha, et qui se nomme Onaïs, est un brave homme et mon ami; je lui dirai de représenter au roi ta position. ʿAbdou'l-Mottalib était le premier de tous les Arabes; car les principaux d'entre les Arabes étaient les Qoraïschites, et il était le chef des Qoraïschites. Il n'y avait pas d'homme plus généreux que lui dans toute l'Arabie. Sa libéralité était telle qu'elle triomphait du vent du nord : quand le vent du nord soufflait, il tuait un chameau et en donnait la chair à manger aux hommes; si, le lendemain, le vent soufflait encore, il tuait encore un chameau ; et si, pendant cent jours, le vent soufflait, il tuait chaque jour un chameau et en donnait la chair aux hommes; et il faisait jeter tous les intestins des chameaux dans les montagnes, pour servir de pâture aux bêtes sauvages; et il faisait détacher les os pour les jeter à manger aux chiens. On l'avait surnommé « le nourrisseur des hommes et des bêtes. » Dsou-Nafar parla la même nuit à Onaïs, le cham-

bellan, et lui fit l'éloge d'ʿAbdou'l-Mottalib, et lui demanda de faire connaître au roi sa position, sa dignité et sa situation actuelle. Le lendemain, Onaïs en informa le roi, qui décida de donner à ʿAbdou'l-Mottalib une audience. Quand Abraha donnait audience à l'armée et au peuple, il était assis sur un trône, n'ayant personne à côté de lui, à cause de son rang. Abraha ne voulut pas faire asseoir ʿAbdou'l-Mottalib sur le trône, en présence de l'armée abyssine, qui aurait pu dire que le roi le craignait; mais il voulut le traiter avec plus de distinction que les autres hommes, et ne pas le faire asseoir à ses pieds, pour ne pas faire tort à sa dignité. Il descendit donc de son trône, s'assit sur un tapis, sur la terre, et donna audience aux troupes et à ʿAbdou'l-Mottalib. Quand celui-ci entra, Abraha le fit asseoir à côté de lui. ʿAbdou'l-Mottalib était un homme d'une taille élevée, d'un extérieur imposant et très-beau; il plut à Abraha, qui ordonna à l'interprète de lui parler; et quand il entendit aussi qu'il s'exprimait avec éloquence, l'idée lui vint de lui abandonner la Kaʿba et de s'en retourner. Il dit à ʿAbdou'l-Mottalib : Fais-moi une demande. Il pensa qu'ʿAbdou'l-Mottalib demanderait grâce pour le temple. Mais celui-ci dit : On m'a pris deux cents chameaux; que le roi ordonne de me les rendre. Abraha dit : Je regrette de m'être trompé à ton égard; je croyais ton esprit plus élevé. Je suis venu pour détruire ce temple de la Kaʿba, qui est l'objet de ton culte et de celui de tous les Arabes; tu aurais dû me demander de m'en retourner et de ne pas le détruire. Je te l'aurais accordé et j'aurais ramené l'armée. Ce temple serait resté, jusqu'au jour de la résurrection, l'objet de ton culte et de celui de tes descendants. Mais tu n'as été préoccupé que de deux cents chameaux; est-ce là une grande affaire? Si j'avais abandonné mon dessein sur ta demande, je t'aurais

donné cent fois la valeur de ces chameaux. Tu m'as ôté la bonne opinion que j'avais de toi. ʿAbdou'l-Mottalib dit : Je suis le propriétaire de ces chameaux; il faut que je fasse des démarches pour les recouvrer. Ce temple a un maître plus puissant que moi, qui, s'il veut le préserver de ton attaque, saura le faire. Abraha donna ordre de restituer les chameaux à ʿAbdou'l-Mottalib, qui les ramena et rentra à la Mecque. Il dit aux habitants de prendre le chemin de la montagne, en abandonnant la ville et leurs maisons; et lui-même, avec sa famille et ses chameaux, se retira dans la montagne. La ville fut ainsi complétement abandonnée par les habitants.

Abraha arriva à la porte de la Mecque. Le lendemain, il fit avancer l'éléphant Maʿhmoud. On avertit Abraha qu'il n'y avait plus personne dans la ville. Il ordonna de faire entrer les éléphants qui devaient détruire la Kaʿba, pour s'en retourner ensuite. On conduisit le grand éléphant dans l'enceinte sacrée; arrivé là, l'éléphant s'arrêta et ne voulut plus avancer d'un seul pas. Malgré les coups qu'ils lui donnèrent, il n'avança pas son pied; on le frappa sur la tête avec des bâtons de bois et de fer; tout fut en vain. Les autres éléphants s'arrêtèrent également. Alors Dieu envoya une espèce d'oiseaux ressemblant à l'hirondelle, à celle qu'on appelle *perestak*, qui volèrent au bord de la mer, où chacun prit dans ses serres et dans son bec quelques grains de sable; ensuite ils s'envolèrent dans la direction de la Mecque et se tinrent au-dessus des troupes abyssines. On raconte que Dieu fit sortir de l'enfer une vapeur par laquelle le sable dans les serres et le bec des oiseaux se changea en pierres, que les oiseaux laissèrent tomber sur les soldats. Chaque soldat fut frappé d'une pierre à la tête, et aussitôt le feu entra dans son corps, la chair se détacha des os, et le corps entier ne devint qu'une

plaie. Chacun n'eut souci que de sa personne. Après avoir jeté toutes les pierres, les oiseaux s'envolèrent. Le corps de tout homme atteint par une de ces pierres fut couvert de pustules. Quant à l'éléphant, on avait beau le frapper, il n'avançait pas; quand on lui tournait la tête vers le Yemen ou vers l'orient, il marchait; si on le tournait vers le sanctuaire, il ne marchait pas. Alors toute l'armée revint sur ses pas, et on ramena les éléphants. Tous ceux qui avaient été atteints par les pierres eurent cette éruption, qui s'étendait sur tout le corps; la peau et la chair se détachèrent. Arrivés dans le Yemen, ils moururent.

Dsou-Nafar et Nofaïl, qui étaient prisonniers entre les mains d'Abraha, s'enfuirent, se rendirent dans la montagne de Tihâma et avertirent de ce qui s'était passé ʿAbdou'l-Mottalib et les gens de la Mecque. Ceux-ci rentrèrent dans la ville, et, depuis lors, ils témoignèrent à ʿAbdou'l-Mottalib plus de respect qu'auparavant, disant : C'est lui qui est le maître du temple de Dieu, qui, à cause de lui, en a éloigné l'ennemi.

Voilà le récit tel qu'il se trouve rapporté dans cet ouvrage et auquel se rapporte cette surate du Coran : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité l'homme de l'éléphant? » etc. Mais dans les commentaires il est dit que les troupes abyssines, frappées par les pierres, périrent au même instant, et que leurs effets devinrent le butin des habitants de la Mecque. J'ai lu dans les commentaires ce qui suit, qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Moʿhammed ben-Djarîr Tabari : Le roi qui vint attaquer la Mecque avec l'armée abyssine, et qui y périt, fut le Nedjâschî lui-même, nommé Aswad ben-Maqçour. Dans la langue abyssine, Nedjâschî veut dire « grand roi. » Le Nedjâschî était venu avec son armée, et Abraha était son lieutenant dans le Yemen. Le motif

de cette expédition n'était pas qu'Abraha aurait invité les Arabes à se rendre en pèlerinage à l'église. Le motif fut le suivant : Quand Abraha eut élevé cette église de Çan'â, il se trouva que c'était le plus bel édifice du monde. L'église n'était pas dans la ville elle-même, mais en dehors de la ville, dans la plaine. Abraha ordonna que tous les chrétiens y fissent des pèlerinages et des processions. La réputation de cette église parvint jusqu'au roi de Roum, qui y envoya également beaucoup de personnes en pèlerinage. Le Nedjâschî en fut très-heureux, et ordonna aux chrétiens d'Abyssinie d'aller aussi là pour le pèlerinage et les processions. Le bruit de ces faits se répandit dans le monde entier, et de tous les lieux où il y avait des disciples de Jésus, il venait tous les ans à Çan'â en pèlerinage des personnes qui y exécutaient des processions et faisaient des offrandes, de même que les Arabes au temple de la Mecque. Abraha et tous les chrétiens de Çan'â allaient chaque jour prier à l'église, et la nuit on y mettait des gardiens et des inspecteurs. Cela se passa ainsi pendant plusieurs années. Or, un jour, une caravane arabe vint pour le commerce dans le Yemen. Ces Arabes avaient avec eux un grand nombre de chameaux ; ils firent halte aux portes de Çan'â, derrière l'église; les chameliers, tous réunis près du mur de l'église, y portèrent une grande quantité de bois et allumèrent du feu. Vers minuit ils chargèrent les chameaux et partirent, laissant près du mur beaucoup de bois enflammé. Alors le vent porta les flammes sur l'enceinte de l'église et dans l'église elle-même; les bois et les peintures enduites d'huile prirent feu et furent consumés. Les hommes sortirent de la ville, mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent se rendre maîtres du feu : le matin, toute l'église était brûlée. Abraha envoya des cavaliers pour poursuivre les gens de la caravane, qui furent rame-

nés. Abraha leur dit : Vous avez fait cela de propos délibéré, vous avez été envoyés pour cela. Il les fit tous mettre à mort et fit brûler leurs chameaux et leurs biens. Lorsque cette nouvelle arriva au Nedjâschî, il en eut un grand chagrin, et jura qu'il détruirait le temple de la Mecque. Il amena dans le Yemen son armée et l'éléphant nommé Maʿhmoud, et Abraha, avec toutes les troupes abyssines qu'il avait, se joignit à lui. Quand ils arrivèrent près de la Mecque, ʿAbdou'l-Mottalib se présenta devant eux pour réclamer ses chameaux; les Mecquois évacuèrent la ville, et le roi vint camper aux portes de la ville. Il y avait un chef de Tâïf, des Benî-Thaqîf, nommé Masʿoud; c'était un homme âgé, devenu aveugle, doué d'une haute intelligence et d'une grande expérience. Il était lié d'amitié avec ʿAbdou'l-Mottalib; chaque fois qu'il venait à la Mecque, il descendait dans la maison d'ʿAbdou'l-Mottalib. Lorsque les Mecquois se furent retirés dans les montagnes du Tihâma, de ʿHira, de Thabîr et d'ʿArafa, il ne resta personne dans la ville, excepté ʿAbdou'l-Mottalib et Masʿoud. ʿAbdou'l-Mottalib dit à ce dernier : Tous les habitants ont quitté la ville; je suis resté à cause de toi; décide-toi sur ce que tu veux faire. Si tu veux aller avec moi dans ces montagnes, je t'y conduirai; si tu veux retourner chez toi, je te ferai monter sur un chameau, et enverrai quelqu'un avec toi. Masʿoud répondit : Moi aussi je veux me rendre avec toi sur le sommet de cette montagne, pour voir ce que Dieu fera de ces ennemis. Je crois que Dieu ne leur abandonnera pas la maison qu'Abraham, son ami, avait construite par son ordre. J'ai vu et entendu que beaucoup de rois et de Tobbaʿ ont eu de mauvais desseins contre ce temple; mais Dieu les en a éloignés. Ils allèrent donc tous les deux au haut du mont Bou-Qabîs, au pied duquel se trouvait le camp abyssin; et

ils entendaient les voix des hommes qui étaient en bas. Ce fut le matin qu'ils se rendirent à la montagne. Pendant la nuit, les Abyssins étaient arrivés, pour y camper ce jour et la nuit suivante, entrer le lendemain dans la ville et détruire le temple. Ils savaient qu'il n'était resté personne dans la ville. Au sommet de la montagne, Mas'oud dit à 'Abdou'l-Mottalib : Fais un don de cent de tes chameaux au temple, en disant : Si Dieu préserve le temple de l'ennemi, je fais offrande au temple de cent chameaux. Ensuite fais sortir ces chameaux du territoire de la ville vers le camp des ennemis, afin que ceux-ci tuent ces chameaux destinés à l'offrande, et Dieu sera irrité contre eux. 'Abdou'l-Mottalib alla choisir cent de ses chameaux, qui n'étaient pas éloignés de cet endroit, et les consacra par un vœu au temple; puis il les poussa dans la direction des Abyssins. Les chameaux prirent leur course et tombèrent entre les mains des Abyssins, qui les tuèrent. 'Abdou'l-Mottalib vit tout cela du haut de la montagne et en informa Mas'oud. Celui-ci lui dit : Observe demain comment Dieu les traitera. Le lendemain, Mas'oud dit : Regarde tout autour de la Mecque, vers le ciel, qu'est-ce que tu y vois? L'autre dit : Je ne vois rien, si ce n'est de petits oiseaux, qui volent dans l'air. Mas'oud dit encore : Regarde si ce sont des oiseaux de la Mecque ou de Médine, et de quel côté ils se dirigent. 'Abdou'l-Mottalib répondit : Je ne connais pas ces oiseaux; ce ne sont pas des oiseaux du 'Hedjâz, ni de la Syrie, ni du Yemen; dans aucun pays où je suis allé je n'ai vu des oiseaux de cette espèce; ce sont des oiseaux étrangers. Ils se dirigent du côté de la mer et s'abattent sur le rivage. L'autre dit : Observe-les, et regarde où ils vont se diriger de là. Après un certain temps, 'Abdou'l-Mottalib dit : Les oiseaux s'envolent du bord de la mer et se dirigent vers le camp. Mas'oud

dit : Ce ne sont pas des oiseaux, c'est l'armée de Dieu. Regarde où ils vont et ce qu'ils feront. Quand le soleil devint jaune, ʿAbdou'l-Mottalib dit : Les oiseaux tournent au-dessus du camp. Ensuite la nuit tomba, et ils restèrent tous les deux ainsi sur le sommet de la montagne, n'entendant aucun bruit venant soit des oiseaux, soit des hommes, soit des bêtes. Lorsque le soleil fut monté, Masʿoud dit : Prends-moi la main pour descendre dans le camp, car l'armée de Dieu a accompli hier son œuvre. ʿAbdou'l-Mottalib le prit par la main et ils allèrent au camp. Là ils trouvèrent tous les hommes morts sur place, de même que les chevaux, les éléphants et les bêtes de somme. A la tête de chaque homme il y avait une boule d'argile, comme on en fait en tournant de la glaise; chaque boule ressemblait à une crotte de mouton, et sur chaque boule était écrit le nom de l'homme frappé. Ils virent aussi Abraha étendu roide mort. ʿAbdou'l-Mottalib voulut se rendre dans la montagne pour prévenir les Mecquois; mais Masʿoud lui dit : Ne te hâte pas; rendons-nous riches d'abord, toi et moi; car, si les Mecquois arrivent, il ne nous laisseront rien; va chercher dans le camp deux bêches. ʿAbdou'l-Mottalib fit ainsi, et chacun d'eux en prit une, et creusa une fosse, en travaillant toute la journée. Quand la nuit vint, ils restèrent à cet endroit. Le lendemain, Masʿoud dit : Maintenant remplis les deux fosses de toutes ces richesses, couvre-les de terre et aplanis le sol, pour que personne n'en ait connaissance. ʿAbdou'l-Mottalib fit ainsi. Masʿoud dit ensuite : Je veux la fosse que tu as creusée pour toi. ʿAbdou'l-Mottalib consentit. Masʿoud dit : Maintenant va, et invite les Mecquois à descendre des montagnes. ʿAbdou'l-Mottalib monta sur un chameau, se rendit dans les montagnes de la Mecque et avertit les Mecquois, qui rentrèrent tous et enlevèrent tous

les biens qui se trouvaient dans le camp ; tous devinrent riches. Le septième jour, ʿAbdou'l-Mottalib et Masʿoud vinrent retirer les richesses cachées dans les fosses. L'opulence d'ʿAbdou'l-Mottalib provient de ce fait, ainsi que celle de Masʿoud de Tâïf. Ensuite une terrible pluie tomba du ciel, un torrent se précipita de la montagne, enleva toutes les impuretés qui se trouvaient en cet endroit et les porta à la mer; le territoire de la Mecque fut ainsi purifié et lavé des souillures.

Après ces événements, tous les Arabes témoignèrent une grande déférence à ʿAbdou'l-Mottalib et aux habitants de la Mecque, et ils les considérèrent comme leurs supérieurs, disant : Ils sont les habitants de la ville sainte et les gardiens du sanctuaire. Quand une caravane de cent ou de mille chameaux sortait de la Mecque, on attachait au cou de chaque chameau une branche d'arbre avec une corde de laine; partout où elle passait, dans le désert, en Syrie, dans le Yemen ou en Abyssinie, elle était à l'abri des attaques des voleurs et des maraudeurs.

Abraha avait dans le Yemen deux fils, l'aîné nommé Yaksoum, l'autre Masrouq. Quand il était parti, il avait établi Yaksoum son lieutenant et lui avait confié l'armée et le gouvernement. Lorsqu'on apprit la mort d'Abraha, Yaksoum monta sur le trône, et l'armée abyssine le reconnut. Après lui régna Masrouq, et ensuite vint Saïf ben-Dsou-Yezen. Depuis l'invasion du Yemen par Aryât jusqu'au moment où Masrouq et les Abyssins perdirent le royaume, il se passa soixante et douze ans. Pendant tout cet espace de temps, le pays appartint aux Abyssins. Il y eut quatre rois abyssins : Aryât, Abraha, Yaksoum et Masrouq. Abraha vécut du temps de Nouschirwân.

CHAPITRE XL.

HISTOIRE DU RÈGNE DE YÀKSOUM, FILS D'ABRAHA, DANS LE YEMEN.

Lorsque Yaksoum, fils d'Abraha, fut monté sur le trône, il fit opprimer le Yemen par les Abyssins, comme avait fait Abraha. Ils s'emparèrent des femmes, des enfants et des biens. Du temps d'Abraha, il y avait dans le Yemen un homme, descendant des rois ʿhimyarites, des anciens Tobbaʿ, qui avait perdu sa fortune et qui se résignait en silence. Le nom de cet homme était Al-Iyâdh, surnommé Abou-Mourra, dit Dsou-Yezen. Comme il était de la famille des anciens rois, on lui témoignait du respect. Il avait une femme de la famille d'ʿAlqama, fils d'Akil al-Morârî, qui avait été roi du Yemen pendant de longues années. Il n'y avait pas dans tout le Yemen de plus belle femme qu'elle; elle était très-intelligente et fort instruite, comme c'est ordinairement le cas des princes et des membres de leur famille. Elle avait un fils de Dsou-Yezen, âgé de deux ans, nommé Maʿdi Karib, surnommé Saïf. Abraha, ayant entendu parler de cette femme, fit venir Dsou-Yezen et lui dit : Si tu ne m'abandonnes pas cette femme, je te ferai mettre à mort. Dsou-Yezen, par crainte de la mort, lui laissa la femme. Abraha l'épousa et la tint, elle et son jeune fils, dans sa maison avec sa famille, et éleva cet enfant comme son propre fils, de sorte que, quand Saïf fut grand, il pensa qu'Abraha était son père. Les deux fils d'Abraha, Yaksoum et Masrouq, lui sont nés de cette femme.

Lorsque Dsou-Yezen fut séparé de sa femme, il ne put demeurer plus longtemps dans le Yemen, à cause de la

honte qu'il ressentait; il prit tout ce qu'il possédait et partit. Il se rendit dans le pays de Roum, à la cour du César, et lui fit le récit de l'oppression que souffraient les habitants du Yemen de la part des Abyssins. Il lui fit connaître son origine, lui disant qu'il descendait des ʿHimyarites, de tel Tobbaʿ, qui avait été roi du Yemen pendant plusieurs années; puis il demanda au César une armée pour reconquérir le Yemen, en s'engageant à être son tributaire, de façon que le pays de Roum et le pays du Yemen seraient l'un et l'autre soumis au César. Celui-ci répondit : Abraha est de notre religion; nous ne faisons pas la guerre à nos coreligionnaires. Si tu as à te plaindre d'un tort, je veux te donner une lettre; peut-être que, par déférence pour moi, Abraha te fera justice. Dsou-Yezen dit : Le tort dont j'ai à me plaindre ne peut pas être redressé par ta lettre. Et il partit pour se rendre auprès de Nouschirwân, le roi de Perse. Il arriva à ʿHîra, où résidait Noʿmân, fils de Moundsir, roi des Arabes et vassal de Nouschirwân. Dsou-Yezen se rendit auprès de lui et lui fit connaître son origine. Noʿmân connaissait ses aïeux, car il était lui-même de la race des ʿHimyarites, par Rabiʿa, fils de Naçr le Lakhmite. Quelques-uns disent que le roi des Arabes était alors ʿAmrou, fils de Hind, également vassal de Nouschirwân et descendant également des ʿHimyarites. Ce roi fit à Dsou-Yezen un bon accueil et lui demanda d'abord de ses nouvelles. Dsou-Yezen lui fit le récit de ce qui lui était arrivé, comment il était allé à la cour du César, comment il en était parti, désespérant de rien obtenir de lui, et comment maintenant il allait se rendre à la cour de Nouschirwân, pour lui demander du secours. Le roi des Arabes lui dit : Je vais une fois par an à la cour de Nouschirwân, où je passe un mois ou deux, pour lui rendre mes hommages; ensuite je m'en re-

tourne. Reste ici auprès de moi jusqu'à l'époque de mon départ, je t'emmènerai avec moi. Dsou-Yezen resta donc à la cour du roi des Arabes. Lorsque le moment du départ du roi fut arrivé, Dsou-Yezen alla avec lui à la cour de Nouschirwân. Le roi des Arabes se présenta devant le roi de Perse et lui rendit les hommages accoutumés. Il laissa passer quelque temps sans lui parler de Dsou-Yezen; enfin, quand, d'après la coutume, le roi de Perse mit de côté le cérémonial et que l'on commença à boire et à manger, à aller à la chasse et à jouer à la raquette, alors le roi des Arabes dit à Dsou-Yezen : Demain je parlerai de toi à Nouschirwân, je lui exposerai ta situation, ton rang et ton origine, et lui demanderai une audience pour toi; je ne pourrai pas plaider pour toi et raconter ce qui t'est arrivé et dans quelle intention tu es venu; mais si le roi te montre de la bienveillance et te parle, raconte-lui ton aventure et implore son assistance.

Le lendemain, le roi des Arabes se rendit à la cour, et Nouschirwân le fit asseoir en face du trône. Lorsqu'il fut en conversation avec lui, le roi des Arabes lui parla de Dsou-Yezen, de son rang et de sa situation, et dit : Cet homme est venu avec moi à la cour. Nouschirwân donna ordre de l'introduire. Nouschirwân était assis sur un trône d'or, dont les quatre pieds étaient des rubis et qui était couvert d'un tapis de brocart. La couronne était couverte d'émeraudes, de rubis et de perles, et si lourde, qu'il ne pouvait pas la tenir sur sa tête. Elle était suspendue au plafond de l'appartement, au-dessus du trône, par une chaîne d'or si mince, qu'on ne la voyait pas, à moins d'être tout près du trône. Quand on regardait de loin, on croyait que la couronne, malgré son poids, reposait sur sa tête. Quand Nouschirwân quittait le trône, la couronne restait toujours suspendue, et on la couvrait d'une

étoffe de brocart, pour que la poussière n'y pénétrât point. Cette coutume avait été établie par Nouschirwân, et demeura sous son règne et sous celui de ses descendants; elle n'existait pas sous le règne de ses ancêtres. Lorsque Dsou-Yezen entra et qu'il vit cette couronne, cette splendeur, ce trône et cette majesté, il fut saisi d'étonnement, ses sens l'abandonnèrent, il s'évanouit et tomba. Le roi des Arabes dit : Relevez-le, car c'est la majesté du roi qui l'a troublé et qui l'a fait évanouir. On le releva et on le fit s'approcher de Nouschirwân. Le roi des Arabes, assis devant Nouschirwân (excepté eux deux, aucun autre n'était assis), fit asseoir Dsou-Yezen au-dessus de lui. Nouschirwân sut alors que c'était un grand personnage et l'interrogea sur ses affaires et sur le but pour lequel il était venu. Dsou-Yezen se leva de son siége, s'avança au milieu de l'assemblée et se mit à genoux. Il raconta sa situation et dit : Je suis un homme dans la famille duquel était la royauté du Yemen. Elle est tombée des mains de mes frères; les Abyssins sont venus et se sont emparés du pays et de nos biens; ils nous ont réduits à la misère et ont exercé contre les habitants des vexations nombreuses. Nous supportons cet état de misère depuis cinquante ans; mais il est arrivé à un tel degré, que nous ne pouvons plus l'endurer. Il nous est arrivé des choses dont j'ai honte de parler dans l'assemblée royale; si le roi savait ce qui nous est arrivé, il est certain que, par l'effet de sa bonté, il viendrait à notre secours et nous délivrerait de ces criminels, quand même nous ne le lui demanderions pas. Aujourd'hui, je suis venu à cette cour pour me mettre sous la protection du roi et pour implorer son assistance. Que le roi daigne réaliser mon espoir en envoyant avec moi une armée, afin que je réduise l'ennemi et en délivre les habitants; le pays des Arabes sera joint à la Perse, et ton

empire s'étendra jusqu'à l'extrême Occident; moi et tous les membres de la famille Ḥimyarite, nous serons tes esclaves, et le secours que tu m'auras prêté sera pour nous comme une aumône. Ce discours plut à Nouschirwân et lui toucha le cœur: ses yeux se remplirent de larmes. Dsou-Yezen avait une barbe blanche, car il était très-vieux. Nouschirwân lui dit : Ô vieillard, tu as fort bien parlé et tu m'as touché le cœur; je sais la violence que tu as soufferte, et c'est la douleur qui t'a inspiré tes paroles. Cependant la justice et la bonne politique exigent qu'un roi veille d'abord sur son propre pays et qu'ensuite il en recherche un autre. Ton pays est très-éloigné du nôtre, et séparé de lui par le désert et le Ḥedjâz; de l'autre côté, est la mer avec ses dangers; et envoyer les troupes dans le désert serait risquer leur vie. Voici mon royaume qui est devant toi; reste ici et détache ton cœur de cet autre pays; tout ce que je possède en fait de pouvoir et de biens, prends-en ta part. Ensuite Nouschirwân le fit revêtir d'une belle robe et lui fit donner dix mille dirhems. Dsou-Yezen prit la bourse de dirhems, sortit du palais et les dispersa sur la voie, et les hommes les recueillirent. Quand il arriva à sa demeure, il ne lui restait rien. On en informa Nouschirwân, qui dit : Il faut que ce soit un prince pour avoir le cœur si haut placé. Le lendemain, Nouschirwân donnant audience publique, Dsou-Yezen s'y rendit. Le roi lui dit : Ô vieillard, les hommes ne font pas des dons des rois ce que tu as fait hier de ces dirhems, en les dédaignant et les dispersant, de façon à n'en plus avoir quand tu es rentré chez toi. Dsou-Yezen dit : Ô roi, j'ai agi ainsi pour rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'a fait voir la face du roi et de ce qu'il m'a accordé de te parler. Dans l'endroit d'où je viens, le sol est tout d'or et d'argent; dans ce pays, il y a peu de montagnes qui ne renferment des

mines d'or et des mines d'argent. En quittant la cour du roi sans obtenir de lui aide et assistance, si je n'emporte pas ses cadeaux, mes regrets et ma douleur seront moindres. Le cœur de Nouschirwân fut touché et il dit : Ne t'éloigne pas, prends patience, afin que j'avise sur ce que tu demandes, et que je puisse te faire partir conformément à ton désir. Il lui fit des présents et le tint en grand honneur. Dsou-Yezen demeura dix ans à la cour de Nouschirwân, et il y mourut.

Saïf, fils de Dsou-Yezen, grandit auprès d'Abraha, avec les fils de ce dernier, qui le considérait comme l'un de ses propres fils, et Saïf croyait être le fils d'Abraha. Lorsque celui-ci périt et que Yaksoum monta sur le trône, Saïf occupait auprès de lui le même rang que Masrouq. Yaksoum régna quatre ans, puis il mourut. Masrouq, qui lui succéda, montra du mépris pour Saïf. Un jour, qu'ils s'étaient pris de querelle, Masrouq, dans la discussion, dit à Saïf : Malédiction sur toi et sur celui qui t'a engendré ! Saïf, bouillonnant de colère, entra dans l'appartement de sa mère et lui dit : Qui est mon père ? Sa mère répondit : Abraha, le père de Yaksoum et de Masrouq ; je n'ai pas eu d'autre mari que lui. Saïf répliqua : Tu mens ; car Masrouq m'a jeté une malédiction, à moi et à mon père, et personne ne maudit son père ; s'il ne savait pas quelque chose sur ma naissance, il n'aurait pas parlé ainsi. Ensuite il tira son épée et dit : Dis-moi la vérité, dis qui était mon père, sinon je m'enfonce à l'instant cette épée dans le ventre, de façon qu'elle sorte par le dos. Sa mère se mit à pleurer, lui enleva l'épée des mains, et lui dit le nom de son père, lui raconta son propre enlèvement par Abraha, le départ et le séjour de son père à la cour de Nouschirwân, et sa mort. Ayant entendu cela, Saïf salua sa mère, prit son épée et un cheval et quitta le Yemen. Il voulait se rendre à la cour

de Kesra, mais, se rappelant la mort de son père à cette cour, il alla à la cour du César. Là il dit au César qui il était et quelle était son origine, et lui raconta l'oppression et les actes de cruauté que les habitants du Yemen avaient à souffrir de la part des Abyssins; puis il lui demanda du secours. Le César dit : Ce sont mes coreligionnaires, je ne fais pas la guerre contre eux; si tu veux, je te donnerai une lettre, pour que, si tu as essuyé quelque tort, on le répare. Ton père est déjà venu, et je lui ai donné la même réponse. Saïf répliqua : Si j'avais su que mon père avait quitté ta cour avec une déception, je n'y serais pas venu. Il se rendit de là à la cour de Kesra, disant : Si auprès de lui je ne trouve pas d'assistance, je me placerai sur la tombe de mon père et j'y mourrai. Arrivé à la résidence de Nouschirwân, il y resta un an sans pouvoir trouver accès auprès du roi. Chaque jour il allait au palais, les portiers et les gardiens le connaissaient et chacun savait qu'il était le fils de Dsou-Yezen, le Yemenite; mais personne n'osait parler de lui devant Nouschirwân. Au bout d'un an, un jour, Kesra, étant monté à cheval, sortait du palais; Saïf se précipita au-devant de lui et dit : Salut à toi, ô roi juste et puissant, de la part d'un prince méprisé et misérable, qui, espérant en toi, a passé déjà un an à ta cour. Kesra le regarda et fit avancer son cheval, et personne n'osa lui en parler. Quand il rentra, Saïf l'aborda de nouveau et lui adressa les mêmes paroles, et ajouta : La renommée de ta justice est répandue dans le monde entier; j'ai un héritage à réclamer de toi, daigne me rendre justice. Kesra rentra dans le palais, descendit de cheval, fit appeler Saïf, et lui dit : Ô jeune homme, quel est l'héritage que tu as à réclamer de moi? L'autre répondit : Je suis le fils de ce vieillard yemenite qui est venu à ta cour, et qui a imploré ton assistance contre

ses ennemis. Tu la lui as promise, et, dans cet espoir, il est resté dix ans dans cette résidence, et il y est mort, sans voir réalisées les espérances que tu lui avais données : il me les a léguées; daigne accomplir ta promesse pour moi. Nouschirwân eut pitié de lui et lui dit : Ô fils, tu dis vrai; j'aviserai sur ton affaire, prends patience. Ensuite il lui fit donner dix mille dirhems. Saïf, de même qu'avait fait son père, les dispersa sur la voie, et, quand il rentra dans sa maison, il ne lui en restait rien. Le lendemain, Kesra lui dit : Pourquoi as-tu dispersé l'argent sur la voie? Saïf lui répondit : Ô roi, dans la ville et dans le pays d'où je viens, le sol est couvert de dirhems; j'ai répandu cet argent sur la voie pour montrer que, si le roi me prête assistance et que je rentre dans mon royaume, je couvrirai cette ville d'argent. Kesra dit : Je reconnais que tu es le fils de ce vieillard; car ton père a fait la même chose, et quand je lui en fis des reproches, il me donna la même réponse. Patiente jusqu'à ce que j'aie arrangé ton affaire selon ton désir.

Le lendemain, Kesra réunit les généraux, les conseillers et les mobeds, et leur dit : Je ne peux pas me soustraire à la nécessité de prêter aide à ce jeune homme; cependant je ne peux pas aventurer l'armée dans le désert. Qu'en pensez-vous? Dites-moi votre opinion : y a-t-il quelqu'un dans l'armée qui me fasse abandon de sa personne et qui veuille aller? Tous ceux de l'armée se turent. Puis le grand mobed dit : J'ai à cet égard une idée, que j'exprimerai, si le roi l'ordonne. Le roi dit : Parle. Le mobed dit : Il y a dans les prisons du roi une foule de gens condamnés à mort. Envoie ceux-là : s'ils périssent, tu seras délivré d'eux; et s'ils remportent la victoire, tu auras un royaume et tu leur accorderas leur grâce. Ce conseil plut à Nouschirwân, et il approuva le mobed. On examina le registre des prisons, et on y trouva huit cents personnes condamnées

à mort. Nouschirwân les fit sortir de prison et les envoya à la côte; pour que leur voyage fût plus facile, il fit préparer huit vaisseaux, et monter dans chaque vaisseau cent hommes. Il y avait dans son armée un homme nommé Wahraz, un vieillard de quatre-vingts ans, qui était le plus habile archer de toute la Perse. Dans sa jeunesse il était considéré par Nouschirwân comme égal en valeur à mille cavaliers, et quand le roi l'envoyait quelque part, il disait qu'il avait expédié mille cavaliers. Mais alors il était devenu faible et impuissant, et ses sourcils étaient tombés sur ses yeux. Nouschirwân le fit venir et le plaça à la tête de ces huit cents hommes, qui étaient tous archers. Il leur fit donner des armes et tout ce qui leur était nécessaire, des bêtes de somme, des vêtements et de l'argent. Nouschirwân fit partir avec eux Saïf. Quand ils furent au large, deux des vaisseaux échouèrent, et deux cents hommes furent noyés. Les autres arrivèrent enfin à ʿAden, située au bord de la mer, où ils débarquèrent.

Lorsque Masrouq en fut informé, il y envoya des espions; il fut fort étonné quand il apprit que ces troupes étaient en si petit nombre, et il les méprisa. C'est pour cela que l'on a dit «qu'il ne faut pas mépriser un petit ennemi.» Ensuite Masrouq envoya un messager à Wahraz et lui fit dire : Tu es dans une illusion; ce garçon t'a trompé ainsi que le roi de Perse. Mais tu es un homme vieux; si tu ne savais pas ma force et la force de mon armée, apprends à la connaître maintenant, et ne viens pas ici avec cette poignée de troupes, que je suis honteux de combattre. Si tu veux t'en retourner, je t'enverrai des vivres et des provisions, et te laisserai partir en paix; ou si tu veux rester avec moi, je te traiterai mieux que n'a fait le roi de Perse. Wahraz lui fit répondre : Accorde-moi un mois pour y réfléchir. Il agit ainsi, pour faire reposer ses

troupes et pour compléter son armement; mais il avait l'intention de combattre. Masrouq lui fit dire : Tu as raison, c'est là la parole d'un vieillard. Il lui accorda donc un mois, et lui envoya du fourrage et des provisions. Wahraz ne les accepta pas, et lui fit dire : Si je décide de te combattre, je ne pourrais plus le faire après avoir mangé ton pain ; si je m'en retourne ou si je fais la paix avec toi, alors je les accepterai.

Ensuite Wahraz dit à Saïf : Quelle force peux-tu me prêter? Saïf dit : Tous les ʿHimyarites qui existent dans le Yemen et tous les membres de la famille royale me sont dévoués; ce sont des hommes vaillants et de bons cavaliers, montés sur des chevaux arabes. Je les rassemblerai tous, et je combattrai avec toi, côte à côte; nous vaincrons ou nous mourrons ensemble. Wahraz dit : Ton arrangement est bon. Alors Saïf envoya un messager à tous les ʿHimyarites qui existaient et les appela auprès de lui. Il vint cinq mille hommes. Au bout d'un mois, Masrouq envoya un messager à Wahraz pour lui demander quelle décision il avait prise. Wahraz lui fit répondre qu'il avait résolu la guerre.

Masrouq avait un fils, auquel il dit : Ô fils, je suis honteux d'aller attaquer cette poignée d'hommes; prends dix mille hommes et livre-leur le combat. Si tu es victorieux, fais mettre à mort tout ce qu'il y a de Yemenites [dans l'armée ennemie], et fais prisonniers les Perses. Wahraz avait également un fils, qu'il envoya avec les archers perses. Avant cette époque, on n'avait jamais vu dans le Yemen tirer de l'arc. Quand les deux armées furent en présence, les Perses envoyèrent une grêle de flèches : les Abyssins eurent peur et reculèrent. Beaucoup d'entre eux furent tués; le fils de Masrouq fut également atteint par une flèche et tué. L'armée de Wahraz ne perdit pas un seul homme, parce que les Abyssins ne com-

battent qu'avec l'épée et la lance. Le fils de Wahraz conduisit ses troupes à la poursuite des fuyards; son cheval le porta au milieu des troupes abyssines, qui l'entourèrent et le tuèrent. Masrouq et Wahraz furent également affligés de la mort de leurs fils. Wahraz mit le feu à ses vaisseaux et les fit brûler, ainsi que tous les effets de l'armée et toutes les provisions, sauf ce qui était nécessaire pour la nourriture d'un jour; il réunit ses six cents hommes perses et leur dit : J'ai fait brûler les vaisseaux, afin que vous sachiez que vous n'avez plus de moyen de retour; j'ai fait brûler les effets, pour que, si nous sommes vaincus, rien de ce que nous avons ne tombe entre les mains de l'ennemi; et j'ai fait brûler les provisions, afin que vous sachiez qu'il ne nous reste à manger que pour un jour. Si vous combattez, vous aurez de la nourriture en quantité et vous trouverez le bien-être; si vous ne voulez pas combattre, je ne veux pas tomber entre les mains de l'ennemi, mais je m'enfoncerai l'épée dans le corps, pour mourir de ma propre main, et vous verrez ce que vous deviendrez après ma mort. Les soldats s'engagèrent solennellement et par serment à combattre aussi longtemps que leurs âmes tiendraient à leurs corps.

Le lendemain, Masrouq arriva avec cent mille hommes de troupes abyssines. Wahraz ordonna à ses compagnons d'armes de consommer les vivres qui leur restaient, de se placer en ordre de bataille et de bander leurs arcs. Wahraz tendit son arc, qui était tel qu'il ne pouvait être tendu par une autre personne, et demanda un bandeau, avec lequel il se couvrit les sourcils, car ses yeux étaient devenus faibles. Puis il dit : Montrez-moi Masrouq. On lui dit : Il est monté sur un éléphant, il porte la couronne, sur le devant de laquelle est fixé un rubis rouge, qui brille comme le soleil. Wahraz vit le

rubis de loin et dit : Attendez; l'éléphant est une monture distinguée, une monture royale; dans quelque temps, il en descendra. On lui dit : Il est descendu de l'éléphant, il a monté un cheval et a sur la tête la couronne d'or. Wahraz répliqua : Le cheval également est une digne monture, monture de roi. Ensuite on lui dit : Il est monté sur un mulet. Wahraz dit : Le mulet est le fils de l'âne, et l'âne est la monture des femmes. Maintenant donnez-moi mon arc. Il saisit l'arc, ajusta la flèche et dit : Tenez-moi la poignée de l'arc avec la main en face du rubis. Quand j'aurai décoché la flèche, si l'armée ne bouge pas, vous saurez que le coup à manqué; alors vous me donnerez vite une autre flèche. Mais si les soldats se remuent et entourent Masrouq, vous saurez que la flèche l'a frappé et qu'ils sont occupés autour de lui; alors tirez vous-mêmes tous à la fois et couvrez-les d'une grêle de flèches. On ajusta donc la main de Wahraz visant le rubis, et il tira. La flèche frappa juste le rubis, le brisa en deux moitiés, pénétra dans la couronne et sortit par la tête de Masrouq. Celui-ci tomba du mulet sur le sol, les troupes s'ébranlèrent et l'entourèrent. Les soldats perses les couvrirent d'une grêle de flèches et en tuèrent un grand nombre. L'armée abyssine fut mise en fuite. Saïf dit à Wahraz : Dans l'armée abyssine il y a beaucoup de mes parents, des Arabes et des membres de la famille royale, qui ont suivi Masrouq par nécessité. Donne l'ordre que ceux-là soient épargnés et que l'on tue seulement les Abyssins. Wahraz ordonna de ne tuer que les noirs et les Abyssins. Ce jour-là le massacre fut tel, que pas un seul Abyssin n'échappa et que le sang coula comme un fleuve.

Le lendemain, Wahraz prit toute son armée et fit son entrée dans Çan'â, la ville qui était la résidence de Masrouq.

Il s'y établit, saisit les rênes du gouvernement, et Saïf se tint devant lui. Wahraz fit mettre à mort tous ceux des Abyssins qu'il y trouva. Ensuite il écrivit à Nouschirwân une lettre, par laquelle il lui annonçait sa victoire. Nouschirwân lui répondit : Remets le gouvernement du Yemen à Saïf, et reviens. Wahraz plaça Saïf sur le trône et lui mit la couronne sur la tête; et Saïf donna à Wahraz tant de richesses, qu'il en fut confondu; il en envoya également à Nouschirwân, par l'entremise de Wahraz, qui s'embarqua et s'en retourna.

Saïf résidait à Çan'à. Il avait un palais qu'on appelait Ghoumdân, et qui avait été construit par les rois 'himyarites et les Tobba', et les ancêtres de Saïf en avaient fait leur résidence. Au haut de ce palais, il y avait un pavillon. Il n'y avait pas dans le monde entier un édifice pareil. Saïf s'établit dans ce pavillon, dans le palais de Ghoumdân, en possession incontestée du royaume entier. Il fit mettre à mort tous les Abyssins qu'il rencontrait, et les troupes arabes, 'himyarites et yemenites obéissaient à ses ordres. Quelques-uns des Abyssins qui avaient sauvé leur vie et les jeunes gens dont les pères avaient été tués furent réduits en esclavage par les 'Himyarites. Saïf, quand il sortait à cheval, se faisait précéder par ses esclaves, portant des lances, comme c'était la coutume abyssine; il ne leur imposa aucune autre charge que celle de former sa garde et de marcher devant lui. Il composa sa cour de l'armée arabe et 'himyarite, et envoya dans chaque ville du Yemen un gouverneur et lieutenant, même dans le 'Hedjâz, le désert et le territoire des Arabes.

Les Arabes de toutes les contrées se rendirent auprès de Saïf pour le féliciter; il eut la main ouverte et combla les hommes de faveurs et de présents; aucun de tous ceux qui se présentèrent devant lui ne s'en alla sans avoir reçu un

cadeau. ʿAbdou'l-Mottalib, avec les principaux Qoraïschites, vint de la Mecque pour le féliciter. Saïf était en possession incontestée du royaume, puissant et en paix; il répandait la justice et faisait exécuter les lois; tous les habitants de race yemenite se reposaient sur lui. Chaque jour, des poëtes venaient de tous les côtés, lui apportant des poésies pour le féliciter. Un poëte nommé Omayya, fils d'Abou'ç-Çalt, de la tribu de Thaqîf, l'a loué dans une pièce de vers dont Moʿhammed ben-Djarîr n'a rapporté que deux ou trois vers, et que nous allons donner en entier :

Ceux-là réussiront dans leurs desseins qui ressemblent au fils de Dsou-Yezen. Il aborda la mer pour préparer la perte de ses ennemis.

Il alla trouver Héraclius; car ils s'étaient emparés des demeures de ses compatriotes; mais il n'obtint de lui rien de ce qu'il sollicitait.

Ensuite, après un grand nombre d'années, il se rend auprès de Kesra, après de longues pérégrinations.

Enfin il revient, amenant des braves qu'il poussa tant que, par ma vie! tu aurais allongé tes pas.

Par Dieu! voilà une troupe de braves, dont tu ne trouverais pas les pareils parmi les hommes.

Forts, de condition supérieure, resplendissants, chefs, lions, élevés, dans leur jeunesse, dans les forêts marécageuses.

Qui est pareil à Kesra, le roi des rois, à qui des rois sont soumis; ou pareil à Wahraz, le jour du combat, dédaigneux?

Ils tirent de leurs arcs des flèches nombreuses comme des épis; ils lancent avec un bruit formidable les projectiles.

Tu as déchaîné ces lions sur les chiens noirs, et, au milieu du jour, les cadavres de leurs fugitifs couvraient le sol.

Amuse-toi à boire, la couronne sur la tête, appuyé sur le lit, au haut du Ghoumdân, qui est ta demeure.

Réjouis-toi bien longtemps; car ils sont morts maintenant, et livre-toi à un sommeil paisible, enveloppé dans ton manteau.

Voilà ce qui convient aux braves, et non deux coupes de lait, qui, mêlé avec de l'eau, se transforme bientôt en urine.

Le poëte veut dire par ces vers : Ce que tu as fait constitue la mémoire glorieuse qui reste des grandes actions des rois dans le souvenir des hommes. Tu as recouvré le trône perdu, depuis soixante et dix ans, par tes pères. Celui-là sera vraiment roi qui sera comme toi, et non comme celui qui reste en place, recueillant l'héritage de ses pères et qui vit à son aise, dans l'oisiveté, et qui jouit et qui meurt et perd le pouvoir, comme ce fut le cas de Masrouq, fils d'Abraha. En effet, il faut qu'un roi se montre vaillant et qu'il laisse après lui une bonne renommée; il faut qu'il jouisse de hauts faits et non de bien-être.

Maintenant nous allons raconter l'histoire du règne de Saïf, fils de Yezen.

CHAPITRE XLI.

HISTOIRE DU RÈGNE DE SAÏF, FILS DE DSOU-YEZEN, DANS LE YEMEN.

Saïf étant sur le trône, il ne restait dans le Yemen aucun Abyssin, excepté quelques-uns dont les pères avaient été tués, qui avaient été réduits en esclavage et qui, armés de piques, marchaient devant le roi. Il n'y avait qu'un seul vieillard, faible et décrépit; tous les autres étaient des jeunes garçons qui n'étaient pas encore en état de porter les armes. Des années se passèrent ainsi sur le gouvernement de Saïf, qui envoya à Nouschirwân un ambassadeur avec de riches présents et entretenait toujours de bons rapports avec lui. Il traitait avec bonté les Abyssins qui formaient sa garde et qui étaient jour et nuit à son service, et se reposait entièrement sur eux.

Un jour, il était allé à la chasse, et ces Abyssins avec leurs

piques marchaient devant lui. La chasse terminée, il faisait courir son cheval, seul; sa suite était restée en arrière, les Abyssins [seulement] marchaient à côté de son cheval. Quand ils furent éloignés de la suite, ils entourèrent Saïf et le tuèrent, et dispersèrent toute sa suite. De tous côtés, les Abyssins reparurent et tuèrent un grand nombre d'Himyarites, des habitants yemenites et des parents de Saïf. Quelques-uns prétendent que le règne de Saïf avait duré un an; mais d'autres disent qu'il avait eu une durée de sept ans. Après sa mort, il se passa un certain temps sans que personne occupât le trône, et l'on ne reconnut l'autorité de personne.

Nouschirwân, irrité à la nouvelle de ces événements, envoya de nouveau Wahraz dans le Yemen avec quatre mille hommes, et lui ordonna de mettre à mort tous les Abyssins qui se trouvaient dans le Yemen, grands et petits, hommes et femmes; de tuer également les femmes enceintes, tous ceux qui avaient les cheveux crépus et ceux [d'entre les Yemenites] qui portaient de l'affection aux Abyssins ou qui avaient de l'inclination pour eux. Wahraz vint dans le Yemen et fit ainsi. Il écrivit à Nouschirwân : J'ai exécuté tout ce que tu as ordonné, et j'ai purifié le Yemen des Abyssins et de leur race. Nouschirwân lui adressa une lettre de félicitations, lui disant : Tu as bien fait. Il lui confia le royaume du Yemen. Wahraz y resta quatre ans, puis il mourut. Il avait un fils nommé Merzebân, à qui Nouschirwân conféra la royauté du Yemen, et qui, jusqu'au moment de la mort de Nouschirwân, lui envoyait chaque année un tribut. Après plusieurs années Merzebân mourut également, laissant un fils nommé Sabʿhân, à qui Hormuzd, fils de Nouschirwân, confia le royaume. Il mourut après avoir gouverné plusieurs années, et laissa un fils, nommé Khour-Khosrou. Hormuzd l'investit de la royauté

du Yemen; mais, quelques années après, il fut irrité contre lui et envoya quelqu'un dans le Yemen pour le faire enchaîner et le ramener en Perse. On le ramena dans une litière, et Hormuzd voulut le faire mettre à mort. Un des grands de la Perse avait un vêtement qu'un jour Nouschirwân lui avait donné comme une robe d'honneur. Cet homme apporta ce vêtement et le jeta sur la tête de Khour-Khosrou. Hormuzd l'épargna par respect pour ce vêtement. Il envoya dans le Yemen un autre homme, nommé Bâdsân, qui fut roi du Yemen jusqu'à l'avénement de notre Prophète, et qui vécut durant toute la carrière du Prophète. Les habitants du Yemen se convertirent à l'islam, et le Prophète y envoya Mo'âd, fils de Djabal, pour y gouverner et recevoir leurs impôts.

Tous les événements que nous venons de rapporter, depuis l'histoire de l'éléphant jusqu'à l'histoire de Masrouq, se passèrent du temps de Nouschirwân, dont le règne dura quarante-huit ans. L'ère de l'Éléphant commença alors qu'il s'était écoulé quarante-deux ans du règne de Nouschirwân, ou, d'après d'autres, trente-deux ans. Notre Prophète est né dans l'année de l'Éléphant, pendant le règne de Nouschirwân, et il a commencé sa prédication sous le règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân.

CHAPITRE XLII.

HISTOIRE DU RÈGNE ET DE LA GRANDEUR DE NOUSCHIRWÂN.

Nouschirwân, après avoir placé Saïf, fils de Dsou-Yezen, sur le trône, et après être ainsi devenu maître du Yemen, voulut également acquérir la Syrie, afin que le Yemen fût relié à l'Irâq. Il y avait dans Roum un roi nommé Justinien. Nouschirwân dirigea une armée contre Roum. Le roi de Roum

envoya vers lui un ambassadeur et demanda la paix. Nouschirwân conclut la paix, en mettant pour conditions que Roum, la Syrie et l'ʿIrâq lui appartiendraient; une partie de l'ʿIrâq, le ʿHedjâz et le désert appartenaient déjà à Nouschirwân. Ensuite le roi de Roum lui envoya des présents.

Le roi de Roum avait dans la Syrie un vassal, nommé Djabala, fils d'Aïham, de la famille des Ghassânides, qui avaient possédé anciennement le royaume de Syrie. Nouschirwân avait donné le commandement des Arabes à Moundsir, et l'avait fait résider à ʿHîra. Moundsir avait le gouvernement de la Mésopotamie, de ʿHîra, de Mossoul, du ʿHedjâz, du Tihâma, de l'ʿIrâq, de Tâïf et de l'ʿOmân; et l'empire de Nouschirwân s'étendait depuis l'ʿIrâq jusqu'au Yemen, sans interruption, du côté du désert et du ʿHedjâz. Cet état de choses dura pendant deux ans. Ensuite Djabala, gouverneur de Syrie, mourut, et le roi de Roum lui donna pour successeur son fils Khâlid fils de Djabala. Khâlid, avec une nombreuse troupe, fit des invasions sur le territoire de Djezîra, le territoire de Moundsir, y fit périr beaucoup de monde et emporta un riche butin. Moundsir informa de ces faits Nouschirwân, en lui demandant l'autorisation de faire la guerre au gouverneur de la Syrie. Nouschirwân écrivit au roi de Roum en ces termes: Ton commissaire de Syrie a fait des invasions sur mon territoire; je suis certain que cela s'est passé d'après tes ordres; ordonne qu'il rende à Moundsir les biens enlevés et qu'il paye l'amende pour les hommes tués; sinon je cesse d'observer la paix, et prépare-toi à la guerre. Le roi de Roum ne tint aucun compte de cette lettre. Nouschirwân, de sa personne, sortit de l'ʿIrâq avec cent mille hommes, et Moundsir, avec cinquante mille hommes, se joignit à lui à Mossoul. Ils se dirigèrent vers la Syrie, et prirent les villes de Damas,

de Roʿhâ (Édesse), Manbedj (Hiérapolis), Césarée, Alep, Antioche, Apamée et Émesse, villes de Syrie, faisant partie de l'empire de Roum. Ils les détruisirent toutes et y firent un riche butin. Le roi de Roum envoya un messager avec des présents pour conclure la paix, et fit dire : Je n'ai pas méprisé ta lettre, mais j'avais l'intention d'appeler à ma cour Khâlid, fils de Djabala, qui a agi à mon insu, de le punir et de le forcer à rendre le butin et les prisonniers, et à payer l'amende pour les hommes tués. Mais tu m'as prévenu. Nouschirwân répondit : Je ne conclus la paix qu'à la condition que les villes de Syrie et de Roum que j'ai prises resteront en ma possession ; quant aux villes de Roum qui sont restées à l'abri de mes attaques, je te les céderai pour une grande somme d'argent. Le roi de Roum consentit, et abandonna les villes de Syrie qui étaient entre les mains de Nouschirwân, et il racheta les autres en envoyant des sommes immenses. Nouschirwân retourna à Madâïn, dans l'ʿIrâq. Il avait donc la Syrie, Mossoul, la Mésopotamie, le désert, le ʿHedjâz, le Yemen, Tâïf, Baʿhraïn, le Yemâma et l'ʿOmân, l'intérieur des terres et la côte. Jamais aucun roi de Perse n'avait possédé une telle étendue de territoire.

Ensuite Nouschirwân désira posséder également une certaine partie de l'Indostan. Il fit marcher une nombreuse armée, ayant à sa tête un général renommé, vers l'Indostan, vers Serândîb, la ville où résidait le roi de ce pays. Nouschirwân envoya cette armée dans l'ʿOmân, en lui ordonnant de se rendre de là par voie de mer à Serândîb, pour attaquer le roi de l'Inde. Celui-ci envoya un messager à Nouschirwân avec des propositions de paix ; il lui abandonna les contrées voisines de l'ʿOmân qui avaient déjà été cédées à la Perse du temps de Bahrâmgour. Nouschirwân retira son armée de

l'Indostan, et jouit en paix de la possession de l'univers. Il avait conclu la paix avec le Khâqân des Turcs, dont il avait épousé la fille, qui lui donna son fils Hormuzd. Le royaume de Nouschirwân s'étendait donc depuis le Turkestân et la Transoxane, à l'orient, sur le Khoràsân, la Perside, le Kirmân, Ispâhân, le Kouhistân, l'ʿIrâq, la Mésopotamie, la Syrie, l'ʿOmân, l'Indostan, ʿHîra, le Baʿhraïn, le Yemâma, le ʿHedjâz, Tâïf et le Yemen : toutes ces contrées, depuis l'orient jusqu'à l'occident, étaient sous la domination de Nouschirwân. Il s'attacha à rendre son empire florissant et à gouverner avec justice. Ce fut lui qui établit l'impôt dans l'ʿIrâq. Avant lui, sous le règne de son père Qobâd et des autres rois de Perse, on prélevait un dixième, un sixième ou un cinquième, selon la coutume de chaque pays [une fois] établie, d'après l'état de culture d'une terre. Qobâd, le père de Nouschirwân, voulut abolir cette coutume, qui avait été juste autrefois, mais qui était devenue injuste. Il voulut établir une coutume plus juste, c'est-à-dire il voulut que l'on mesurât les terres et qu'on les imposât d'après leur valeur, d'après ce qu'elles pouvaient supporter, et de manière que l'impôt ne fût pas trop lourd pour le propriétaire; il imposa de même les arbres. Il avait ordonné de mesurer les terres chaque année et de prélever l'impôt sur celles qui étaient cultivées, labourées et ensemencées, et de ne point l'exiger pour celles qui étaient en friche. Il avait ordonné aussi de cultiver les terres en friche, afin que chaque année le nombre des terres cultivées augmentât. Il avait commencé à faire exécuter le mesurage des terres dans l'ʿIrâq, mais il ne put le finir.

CHAPITRE XLIII.

COMMENT NOUSCHIRWÀN ÉTABLIT L'IMPÔT ET RENDIT LA JUSTICE.

Lorsque Nouschirwân fut sur le trône, occupé à rendre son empire florissant, et que son gouvernement fut fermement établi depuis l'orient jusqu'à l'occident, et qu'il chercha à répandre la justice, la bonne administration et la culture, il ordonna de reprendre le mesurage des terres ordonné par Qobâd et de le terminer, afin d'établir l'impôt d'après l'étendue des terres cultivées et des terres en friche. Il savait qu'il n'y avait rien de plus juste et de plus profitable pour les sujets que cette mesure. On acheva le mesurage, et l'on inscrivit dans un registre toutes les terres cultivées de l'Irâq et de la Perside, avec le nombre des charrues; et chaque charrue, mesurée à la coudée, fut imposée d'un dirhem et d'une mesure de ses produits. Zohaïr ben-Abou-Solma, faisant l'éloge de Nouschirwân, a dit à ce sujet :

On vous impose ce qui n'est pas imposé aux gens des villes dans l'Irâq, en fait de boisseaux et de dirhems.

On mit également un impôt sur tous les arbres fruitiers et sur les oliviers, ainsi que sur chaque arpent de vignes la redevance convenue. On imposa une capitation à tous les habitants étrangers à la religion du pays, aux juifs et aux chrétiens; les propriétaires d'immeubles furent également tenus de payer une contribution personnelle, plus ou moins forte, selon qu'ils étaient plus riches ou plus pauvres, depuis six dirhems jusqu'à huit, douze, vingt-quatre et quarante-huit dirhems. On n'exigea rien des femmes, des enfants et des

vieillards au-dessus de cinquante ans. On dressa un tableau de l'impôt pour chaque village, chaque ville et chaque province, dans lequel étaient consignés toutes les charrues, de même que tous les arbres, et, pour la capitation, le nom de chaque individu.

Ensuite Nouschirwân envoya un messager à tous ceux qui, dans l'Irâq et la Perside, étaient les principaux de leur classe, aux propriétaires d'immeubles, aux généraux de l'armée, aux guerriers et aux principaux scribes, pour les appeler à une réunion, à un jour donné, afin de leur présenter les tableaux et d'établir l'impôt. Ils arrivèrent tous le jour fixé, et Nouschirwân fit venir le grand mobed et les ministres, s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête, et tint une cour publique pour tout le peuple; il fit asseoir ceux qui avaient le droit d'être assis, et les autres, suivant la coutume, restèrent debout. Ensuite Nouschirwân leur fit une allocution, adressant longuement des louanges à Dieu, faisant l'éloge des anciens rois, ses aïeux, en mentionnant leur justice et leur bonne administration, et il dit : Comme Dieu m'a favorisé plus que mes ancêtres, en ce qu'il a augmenté mon empire, il est aussi nécessaire que la justice et la bonne administration aient un développement plus grand que de leur temps. Puis il ajouta : En considérant l'état du peuple et l'état du royaume, j'ai acquis la conviction que le roi ne peut pas se soustraire à la nécessité d'avoir son trésor, contenant de l'argent, qui le mette à même de défendre ses sujets contre les ennemis, de sorte que, si un ennemi l'attaque pour s'emparer du pays et pour subjuguer les habitants, il puisse envoyer une armée contre cet ennemi, pour le repousser du royaume et pour préserver les habitants de ses atteintes. Mais une armée ne peut pas être entretenue sans argent,

et cet argent, il faut le tirer des sujets. Si, au moment où l'armée a besoin d'argent, on en exige des sujets subitement, cela leur est une charge et ils en sont molestés. Il faut donc l'exiger annuellement, le placer et le conserver dans le trésor, afin qu'il existe au moment où l'on en aura besoin. J'ai considéré que les contributions qu'on lève tous les ans sur les sujets, et que l'on verse dans le trésor, ne sont pas réparties selon la justice. Déjà mes aïeux, avant moi, ont voulu rétablir la juste proportion à cet égard, mais ils n'en ont pas trouvé le temps : ils étaient avant tout occupés à raffermir l'empire, et ils ont quitté ce monde avant d'arriver à cet acte de justice. Mais Dieu m'a accordé un empire fermement établi et l'espace de vie nécessaire pour accomplir la justice et l'équité. J'ai donc fait mesurer toutes les terres et établi un impôt juste et équitable : sur chaque charrue de terre cultivée un dirhem et une mesure de ses produits, soit de froment, soit d'orge ou de blé; et, sur chaque arbre, une redevance convenue. J'ai également imposé une redevance convenue à tous les hommes étrangers à notre religion qui habitent notre pays et qui jouissent, eux, leurs familles et leurs biens, de notre protection. J'ai fait dresser des tableaux de ces impôts, que je veux vous faire connaître et que je veux rendre obligatoires pour vous. Je veux choisir pour chaque ville un lieutenant, un homme de confiance et sans reproche, et lui ordonnerai de ne point commettre de tort, et de lever l'impôt annuel en trois fois, tous les quatre mois un tiers, afin que le peuple le supporte plus facilement. Que vous en semble et qu'en dites-vous? Le peuple resta silencieux, et personne ne répondit. Après deux heures, Nouschirwân reprit la parole et dit : Donnez-moi une réponse; car je veux introduire cet impôt avec votre consentement, afin qu'il soit établi selon la

justice et régulièrement. Alors se leva un homme qui n'était pas des gens marquants et que personne ne connaissait, qui dit : Ô roi, l'impôt est une chose durable et qui reste toujours, tandis que l'homme est périssable; demain telle terre pourra être inculte, mais elle reste frappée de l'impôt. Nouschirwân répliqua : Ne dis pas de bêtises; tu ne sais pas ce que tu dis. N'as-tu pas entendu que j'ai dit que je ferai mesurer chaque terre tous les ans, que je ferai exempter de l'impôt celles qui seront incultes, et que, quand un homme aura perdu sa terre, je ferai libérer son nom de l'imposition? Puis il dit : De quelle classe es-tu? Cet homme répondit : De la classe des scribes. Le roi dit : Les scribes sont présomptueux. Et il ordonna de le frapper sur la tête avec son encrier et de le tuer. Il y avait dans l'assemblée un grand nombre de scribes, qui avaient tous apporté leur encrier. Chacun frappa cet homme sur la tête avec son encrier, et ils le tuèrent. Ensuite ils s'écrièrent tous : Ô roi, nous n'avons pas de part à ces paroles; la disposition que le roi a prise est bonne. Tous les assistants répétèrent : Le roi accomplit la justice et l'équité; le roi a bien fait. Alors Nouschirwân fit apporter les tableaux et leur en fit faire la lecture. Tous les approuvèrent et les acceptèrent. Ensuite il envoya dans toutes les villes des agents qui recueillaient chaque année l'argent et le versaient dans le trésor. Cette disposition se maintint en Perse sous tous les règnes, jusqu'à l'époque où le royaume de Perse cessa d'exister, du temps d'ʿOmar, fils d'Al-Khattâb. Quand ʿOmar eut conquis l'ʿIrâq et que les habitants eurent accepté l'islamisme, il ne trouva aucune institution plus juste que celle de cet impôt et du mesurage des terres, et il la laissa subsister : elle s'est maintenue dans l'ʿIrâq jusqu'à ce jour.

CHAPITRE XLIV.

ORGANISATION DE L'ARMÉE.

Lorsque Nouschirwân eut bien terminé l'affaire de l'impôt, il se dit en lui-même : Maintenant que cette affaire, qui concerne tout le royaume, est terminée, il faut régler l'emploi de l'impôt, et, de même que je sais comment il entre dans le trésor, il faut que je sache comment il en sort. L'argent qui sort du trésor royal va à l'armée; mais il y a du désordre dans le payement de l'armée; il faut le réformer également. Alors il fit venir un homme d'entre les grands scribes, âgé et descendant d'une famille qui exerçait depuis un grand nombre d'années les fonctions de scribe. Cet homme s'appelait Bâbek, fils de Nîrwân. Nouschirwân lui parla ainsi : Le payement de l'armée se fait sans règle; on donne de l'argent à ceux qui n'y ont aucun droit, et ceux qui ont un droit légitime d'y prétendre en sont privés. Je veux réformer cet abus. Je vais te confier les rôles d'inspection et de payement; tu donneras l'argent à ceux qui doivent le recevoir et autant qu'ils doivent en recevoir. Il y a dans l'armée des personnes dont la solde ne doit se monter qu'à cent dirhems et qui en reçoivent mille. Il y en a qui, n'ayant pas de cheval, reçoivent cependant la solde d'un cavalier; d'autres qui ne savent pas tirer de l'arc et qui reçoivent la solde des archers; tel qui ne sait pas se servir de l'épée est payé comme un fantassin, et tel autre qui n'a pas d'armure reçoit la solde des cuirassiers. Tout cela est un préjudice pour moi; et, de même que je ne fais pas tort au peuple, ni à l'armée, il ne faut pas qu'ils me fassent tort. Je t'ai donc choisi pour te charger de cette

affaire, pour mettre tout à fait entre tes mains l'argent de la solde, afin que tu en disposes souverainement. Je vais faire préparer une grande place devant mon palais pour une revue; c'est là que tu dois passer les troupes en revue. Assis sur un siége élevé, fais défiler devant toi les soldats et fais-toi présenter leurs chevaux, et inscris chaque homme sur le rôle, que tu garderas. Exige que chaque homme se présente complétement armé, avec une cotte de mailles et, par-dessus, la cuirasse, allant jusqu'aux genoux; le casque sur la tête, avec la chaîne, et des brassards de fer aux deux bras. Le cheval doit être couvert d'une cotte. Chaque homme doit avoir une lance, une épée, un bouclier et une ceinture au milieu du corps, à laquelle sera fixée une massue de fer, qui pendra du devant de la selle; derrière la selle sera le carquois, qui contiendra cent soixante flèches de bois; du côté gauche sera l'étui, contenant deux arcs, dont chacun doit être muni d'une corde; il y aura deux autres cordes de rechange, afin que, si, pendant le combat, la corde se brise, elle puisse être remplacée. Ordonne que ces deux cordes soient attachées à l'arçon de la selle et pendent par derrière, afin que tu puisses voir que l'homme a son armement complet. Puis, quand tu auras trouvé que l'homme a son armement complet, inscris-le, afin que, chaque fois que tu l'inspecteras, pour lui payer la solde, s'il lui manque un des objets de son armement, tu le refuses et lui retiennes la solde. Après avoir examiné l'armement, fais avancer l'homme dans l'arène devant toi, qu'il manie le cheval, qu'il en descende tout armé et qu'il remonte sur lui, afin que tu voies s'il est cavalier ou non, et à quel degré il sait l'art de l'équitation. Puis ordonne-lui de détacher toutes les pièces de son armement, pour voir s'il sait le faire. Alors, en raison de son habileté et de sa force, fixe la solde de chaque homme.

depuis cent jusqu'à quatre mille dirhems : ne fixe pas aux fantassins moins de cent dirhems, et aux cavaliers, quels que soient leur appareil guerrier et le parfait état de leur armement, plus de quatre mille dirhems.

Nouschirwân, ayant investi Bâbek de ces fonctions, lui donna une robe d'honneur. Il fit construire sur l'arène, devant son palais, un grand pavillon pour l'inspection; il y fit mettre un tapis brodé et un siége d'honneur de brocart brodé. Il dit à Bâbek : Prends-y place et passe l'armée en revue. Puis il fit proclamer par un héraut que toute l'armée eût à se présenter devant Bâbek, quand et chaque fois qu'il l'ordonnerait, et que la solde qu'il fixerait à chaque soldat serait approuvée par le roi.

Le lendemain, Bâbek vint se placer sur son siége et fit proclamer par un héraut : Quiconque veut recevoir la solde du roi et que son nom soit enregistré dans les rôles se présentera au bureau avec son cheval et son armement complet, comme s'il partait pour la guerre. J'exige de chaque homme tel et tel armement. Que chaque homme prenne les armes qu'il sait manier. Je vous accorde trois jours de temps, afin que celui qui n'a pas son armement se le procure, et que celui dont l'armement n'est pas complet le complète, et que chacun le produise le quatrième jour à la revue. Le quatrième jour, Bâbek prit place sur le lieu de la revue, et toute l'armée s'y réunit. Il dit aux troupes : Rentrez, car celui qui devait venir n'est pas venu. Les soldats se retirèrent. On en informa Nouschirwân, qui apprit [en même temps] que les chefs de l'armée n'étaient pas venus, tandis que Bâbek devait les inscrire en tête des rôles. Le lendemain, les troupes arrivèrent, et Bâbek leur dit de même : Rentrez, car celui qui devait venir n'est pas venu. Elles se retirèrent, et on en aver-

fit le roi, qui ne savait pas de qui Bâbek voulait parler. Ensuite Bâbek fit proclamer : Que demain toute l'armée vienne à la revue; que celui qui est investi de la royauté, qui tient la couronne et le trône, se présente également; son nom doit être placé en tête des rôles; il faut que la solde qu'il reçoit du trésor soit publiquement fixée; il fait partie de cette armée. Le roi, averti, comprit alors qui Bâbek avait voulu désigner et dit : C'est là une extrême régularité. Le lendemain, Nouschirwân mit son casque sur sa tête et se couvrit de tout l'armement, tel qu'il avait été ordonné, mais il oublia les deux cordes de l'arc que chacun devait avoir pendues derrière soi. Il monta à cheval et sortit sur la place de la revue, se présentant devant Bâbek. Toutes les troupes y étaient réunies. Quand il s'avança vers le pavillon, Bâbek se leva et lui dit : Ô maître de la couronne, du trône et du pouvoir, tourne ton cheval pour que je t'examine. Il le regarda et ne vit pas les deux cordes. Alors il dit : Quoique tu aies la souveraineté et le commandement, à ce tribunal tu n'as pas de privilége, et je ne souffre pas qu'il y ait un défaut à ton armement. Nouschirwân dit : Quel défaut y vois-tu? Regarde. Puis il se rappela les deux cordes, les fit apporter de son palais et se les suspendit sur le dos. Alors Bâbek inscrivit sur les rôles : Nouschirwân, maître de la couronne. Ensuite il dit : Ô maître de la couronne, je n'inscris personne, quelque grand, vaillant et bien armé qu'il soit, pour plus de quatre mille dirhems; tu disposes du pouvoir royal, tu as le trône sous toi et la couronne est sur ta tête; il faut que le roi ait un préciput; de combien veux-tu que je t'avantage? Nouschirwân dit : D'autant que tu le jugeras convenable. Bâbek dit : Je t'accorde un dirhem de plus, afin que le droit du roi soit satisfait et que le trésor n'ait pas de dommage. Nouschirwân dit : J'y consens. Bâbek l'ins-

crivit donc pour quatre mille et un dirhems, et Nouschirwân rentra dans son palais. Les soldats commencèrent à redouter Bâbek, disant : Puisqu'il ne ménage pas le roi, il ne ménagera personne, et comme il n'assigne pas au roi plus de quatre mille et un dirhems, il n'avantagera personne. Bâbek se mit à inspecter les troupes et à fixer à chacun la solde selon qu'il le jugeait capable.

Le lendemain, il alla trouver Nouschirwân, qui était assis sur son trône, la couronne sur la tête. Il baisa la terre devant lui et dit : Ô roi, je t'ai soumis à un examen si sévère afin que personne ne s'attendît à l'indulgence de ma part pour un défaut dans l'armement; et je ne t'ai assigné qu'un dirhem de plus, afin que personne ne s'attendît à recevoir plus de quatre mille dirhems. Nouschirwân dit : J'ai apprécié ton avis et suis content de ton procédé; continue de la même façon de fixer la solde des troupes selon le mérite de chacun; je te donne cette charge à vie. Il le combla de marques de distinction et lui fit donner une robe d'honneur. Bâbek sortit et termina la revue de l'armée. Les affaires de Nouschirwân, en ce qui concerne l'armée, les revenus et les dépenses, étaient ainsi en parfait état, et sa justice envers ses sujets et envers l'armée était complète.

Dans la même année, des chacals parurent en Perse, de ceux qu'on appelle en arabe *ibn-awâ*, et qui n'avaient jamais existé en Perse. Ils existaient dans le Turkestân, et c'est de là qu'ils venaient en Perse, dans l'Irâq. Dans chaque village et dans chaque ville, leurs cris terribles se faisaient entendre pendant la nuit, et le lendemain les hommes ne voyaient rien; ils avaient peur, pensant que ces cris étaient produits par un dîw qui était venu sur la terre. Nouschirwân eut également des appréhensions; il fit venir le grand mobed et lui dit : Qu'est-ce

que ces cris qu'on entend sur la terre, pendant la nuit, sans que l'on voie ce qui les produit? Le mobed répondit : J'ai lu dans certains livres que, quand le roi commet l'injustice et exerce l'oppression, il sort du ciel et également de la terre un bruit tout comme les hommes l'entendent, sans rien voir. Mais je ne sais rien en fait de justice envers les sujets et l'armée que le roi n'ait accompli, et j'ignore pour quelle cause ce bruit se fait entendre. Cependant je pense que les fonctionnaires de l'impôt font du tort aux citoyens et qu'ils en exigent plus que le roi n'a ordonné. Nouschirwân dit : Que faut-il donc faire? L'autre répondit : Il y a dans chaque ville un mobed et un docteur, des hommes sûrs et honorables. Il faut écrire à ces hommes et leur envoyer les rôles de l'impôt, afin que, dans chaque ville, le mobed puisse, au moyen de ces rôles, surveiller la gestion des receveurs et les empêcher de prendre plus qu'il ne faut. Nouschirwân fit ainsi. Dans la suite, les hommes établirent des piéges et prirent les chacals; ils les portèrent à Nouschirwân, qui dit : Il est étonnant qu'un être si faible ait une voix si terrible. Après cela, on ne craignit plus les cris des chacals.

Nouschirwân régna en paix. Pendant son règne, notre Prophète vit le jour; on dit que ce fut au bout de la quarantième année de son règne, d'après d'autres, au bout de la quarante-deuxième année; mais on est d'accord qu'il naquit dans l'année de l'Éléphant. Le règne de Nouschirwân dura quarante-huit ans.

CHAPITRE XLV.

NAISSANCE DU PROPHÈTE.

Le Prophète a dit : « Je suis né du temps du roi *ʿAdil* (Juste), » qui est Nouschirwân. Ce fut dans l'année même de l'Éléphant, de l'expédition d'Abraha contre la Mecque, que le Prophète vit le jour, le lundi, le douzième jour du mois rabîʿa premier. Sa mère était Amina, fille de Wahb, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, de la tribu de Zohra; et son père était ʿAbdallah, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf. Quelques-uns disent que son père mourut pendant que le Prophète était encore au sein de sa mère; d'autres prétendent que Moʿhammed avait alors deux ans. Il y a, à côté de la mosquée de la Mecque, une maison, qu'on appelle aujourd'hui *maison d'Ibn-Yousouf*, qui appartenait à la mère du Prophète. C'est dans cette maison qu'il naquit et demeura jusqu'à ce qu'il reçût sa mission et aussi longtemps qu'il resta à la Mecque. Quand il partit pour Médine, ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib, occupa cette maison sans l'aveu du Prophète, et la vendit plus tard à un homme des Qoraïschites pour vingt dinars. A ce propos, le Prophète a prononcé une parole qui est devenue proverbiale parmi les Arabes. Lorsque ʿAqîl embrassa l'islamisme et vint à Médine, il dit au Prophète qu'il avait vendu cette maison. Le Prophète en fut très-fâché et garda le silence. Lors de la prise de la Mecque, quand le Prophète fit son entrée dans la ville avec une nombreuse armée et qu'il fut près de la ville, il dit à ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib : Ô mon oncle, dans quelle maison de la Mecque descendrai-je? ʿAbbâs répondit : Ô Prophète de Dieu, dans

la maison où tu es né. Le Prophète dit : « Est-ce que ʿAqîl m'a laissé une maison? » Cette parole a été reçue parmi les proverbes arabes. Quelques-uns disent que le Prophète, en quittant la Mecque, rendit à ʿAqîl la maison, qui resta dans la famille de ce dernier jusqu'à l'époque de ʿHaddjâdj, fils de Yousouf. Lorsque celui-ci assiégea ʿAbdallah, fils de Zobaïr, dans la ville de la Mecque, qu'il prit la ville et le tua, et qu'il fut investi par ʿAbdou'l-Melik, fils de Merwân, de la souveraineté du ʿHedjâz, de la Mecque et de Médine, il y laissa son frère Moʿhammed, fils de Yousouf, comme son lieutenant et retourna dans l'ʿIràq. Moʿhammed acheta cette maison des descendants d'ʿAqîl et l'annexa à la mosquée. Cela resta ainsi jusqu'au temps de Haroun ar-Raschîd. Quand Haroun arriva au califat, sa mère, Khaïzerâni, envoya de l'argent à la Mecque pour faire restaurer la mosquée et l'orner, et elle ordonna de détacher de la mosquée la maison d'Ibn-Yousouf. A présent, cette maison est restée adossée à la mosquée; on l'appelle *maison d'Ibn-Yousouf.*

La mère du Prophète a raconté que, quand elle le portait dans son sein et que, au bout de neuf mois, le temps de sa délivrance approchait, elle vit, dans un songe, un ange descendre du ciel, qui lui dit : Celui que tu portes dans ton sein est le plus grand de tous les hommes et la plus noble de toutes les créatures; quand tu en seras délivrée, donne-lui le nom de *Moʿhammed*, et prononce ces mots : « J'ai recours pour lui au Dieu unique contre la mauvaise influence de tout envieux. » Elle fit part de ce songe à ʿAbdou'l-Mottalib. Ensuite, dans la nuit où le Prophète vint au monde, sa mère regarda et vit qu'il jaillissait de lui une lumière rayonnant jusque vers la Syrie, et elle vit tous les palais de ce pays; et la lumière sortant de lui rayonnait aussi vers le ciel et at-

teignait les étoiles. Le lendemain, elle fit appeler ʿAbdou'l-Mottalib et lui raconta ce qu'elle avait vu. ʿAbdou'l-Mottalib donna à l'enfant le nom de Moʿhammed.

Une autre tradition rapporte que, au moment de la naissance du Prophète, toutes les idoles qui se trouvaient dans la ville de la Mecque et dans le temple de la Kaʿba furent renversées et tombèrent sur la face; et le feu des mages de tous les pyrées, dans l'Arabie et dans la Perse, s'éteignit dans cette nuit. Dans la même nuit, Nouschirwân vit en songe les tours de son palais renversées. Le grand mobed eut un songe dans lequel il vit comment de grands chameaux vigoureux luttèrent contre de petits chameaux arabes en petit nombre, comment ils furent mis en fuite, comment les chameaux arabes passèrent le Tigre, pénétrèrent dans la Perse et s'y répandirent. Le matin, le mobed se leva et ne dit le songe à personne; mais son cœur fut très-affligé. Le lendemain, on reçut de la Perside la nouvelle que le principal feu s'était éteint dans le pyrée, dans la même nuit que Nouschirwân avait eu ce songe. Il y avait mille ans que ce feu ne s'était éteint. Nouschirwân fut stupéfait et dit: C'est là une grave nouvelle; il faut en avertir le peuple. Il réunit ses ministres, les principaux officiers et les mobeds, leur raconta le songe et leur fit lecture de la lettre qui était arrivée de la province de Perse. Le mobed dit: Moi aussi j'ai eu, dans la même nuit, un songe, dans lequel j'ai vu des chameaux. Et il raconta son songe et ajouta: Un grand événement se passe parmi les Arabes. Il viendra de là quelqu'un qui subjuguera la Perse et qui triomphera de sa souveraineté et de sa religion. Il nous faut quelqu'un des Arabes, connaissant leurs traditions et leurs écrits, que nous puissions interroger à cet égard. Nouschirwân écrivit aussitôt une lettre à Noʿmân, fils

de Moundsir, lui disant : Envoie-moi un Arabe savant et âgé, afin que nous lui demandions quelque chose touchant les traditions arabes.

Il y avait à ʿHîra un chrétien nommé ʿAbdou'l-Mesîʿh, fils d'ʿAmrou le Ghassânide, descendant des rois de Syrie. Cet homme avait déjà vécu trois cent soixante ans; il était très-versé dans les anciennes traditions et avait lu beaucoup de livres. Satîʿh, le devin du pays du Yemen, était son oncle, et c'est de lui qu'il avait appris l'art de la divination. Noʿmân, fils de Moundsir, l'envoya vers Nouschirwân et lui fit dire : C'est là l'homme le plus savant parmi les Arabes et le plus chargé d'années. Nouschirwân lui raconta son songe et celui du mobed et lui en demanda l'explication, ainsi que de la cessation du feu des pyrées. ʿAbdou'l-Mesîʿh dit : Il surgira parmi les Arabes quelqu'un qui portera la ruine et le malheur en Perse. Je vais me rendre auprès de mon oncle Satîʿh, le devin du Yemen et de la Syrie, qui est le plus savant homme de toute la terre; je lui demanderai avis et viendrai en informer le roi. Il se rendit donc en Syrie auprès de Satîʿh, qui demeurait dans une ville située entre la Syrie et le Yemen. Quand il arriva auprès de lui, il le trouva au moment d'expirer. Il lui dit : Je viens pour t'adresser une question. Satîʿh dit : Tu ne viens pas de ton propre mouvement, mais le roi de Perse t'a envoyé; Nouschirwân a eu tel songe, de même son mobed; et le feu des pyrées s'est éteint. Il t'a fait chercher et t'a demandé l'explication de ces faits, et tu ne l'as pas sue; alors il t'a envoyé vers moi. Dis-lui : Il viendra d'entre les Arabes un prophète dont le pouvoir et la religion régneront en Perse; la souveraineté de la Perse passera à son peuple après sa mort; il y aura encore quatorze rois en Perse, puis leur pouvoir cessera, et le pouvoir et la religion

de ce prophète apparaîtront dans leur pays; le temps est arrivé où ce prophète doit naître, où il est déjà né. ʿAbdou'l-Mesiʿh retourna auprès de Kesra. En chemin, il récita en lui-même une pièce de vers très-belle, dont on ne sait que quelques vers. Il dit :

Apprête-toi, toi qui es prompt et résolu! La peur et la préoccupation ne l'atteignent pas.

Si le royaume est perdu pour les enfants de Sâsân, c'est que la fortune consiste en changements.

Dans leur demeure leurs attaques effrayent les lions féroces;

Eux, habitants du château, Mihrân et ses frères, et les Hormuzd, et Schâpour et Schâpour.

Les hommes sont enfants d'un même père; mais lorsqu'ils savent que quelqu'un est diminué, alors il est méprisé et abandonné par eux.

Ils sont fils d'une même mère, quant à leur naissance; mais quelques-uns sont favorisés par la Providence.

Le bien et le mal se trouvent rattachés ensemble; mais le bien est à suivre, le mal à éviter.

Quand ʿAbdou'l-Mesiʿh arriva auprès de Kesra et lui rendit la réponse de Satiʿh, Kesra fut rassuré et dit : L'essentiel est que rien n'arrivera de mon temps; jusqu'à ce que quatorze rois aient régné après moi, il pourra se passer beaucoup de choses.

Le Prophète naquit, comme nous l'avons dit, dans la nuit du lundi. Le lendemain, ʿAbdou'l-Mottalib lui donna le nom de Moʿhammed; car son père ʿAbdallah était mort depuis quatre mois, pendant que Moʿhammed était encore dans le sein de sa mère. ʿAbdou'l-Mottalib reporta l'affection qu'il avait eue pour son fils sur le Prophète. Les principaux habitants de la Mecque avaient la coutume de donner leurs petits enfants en nourrice en dehors de la ville, pour les y faire éle-

ver, parce que l'air de la Mecque est pestilentiel, surtout en été. Dans les montagnes du désert et du ʿHedjâz, à deux journées de la Mecque, demeuraient les Benî-Saʿd-ben-Bekr-ben-ʿHawâzin-ben-Mançour, des gens pauvres. Chaque année, à l'époque du printemps, ils venaient à la Mecque, emportaient les nourrissons qu'on leur confiait, les élevaient jusqu'à ce qu'ils fussent grands et les rapportaient ensuite à leurs parents. Par l'air et le séjour dans leur pays, les enfants grandissaient et devenaient forts et apprenaient à bien parler l'arabe; car la langue des Benî-Saʿd est la plus pure de toute l'Arabie. Notre Prophète a dit : «Je suis le plus éloquent des Arabes et des Perses; je suis né de la tribu de Qoraïsch et j'ai été élevé parmi les Benî-Saʿd.» ʿAbdou'l-Mottalib attendit donc que les femmes des Benî-Saʿd vinssent, pour leur confier Moʿhammed. Mais il y avait encore quatre mois jusqu'à l'époque de leur arrivée. Il avait chez lui une nourrice, nommée Masrouʿh, qui avait allaité ses fils, et qui, à cette époque, venait d'accoucher. ʿAbdou'l-Mottalib confia le Prophète à cette femme, pour qu'elle le nourrît pendant ces quatre mois. Enfin les nourrices de Benî-Saʿd vinrent à la Mecque, avec leurs enfants et leurs maris, pour prendre des nourrissons. Cette année, la tribu des Benî-Saʿd, les foins ayant manqué, était dans une grande misère, et les femmes vinrent en plus grand nombre.

Il y avait parmi elles une femme nommée ʿHalîma, fille d'Abou-Dsouwaïb, appelé ʿAbdallah ben-al-ʿHârith. Son mari s'appelait ʿHârith, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, fils de Rifâʿa, et était également des Benî-Saʿd. Cette famille, composée du mari, de la femme, d'un fils et de deux filles, était très-pauvre. Il leur était né un autre fils vers l'époque où les femmes de la tribu se rendaient à la Mecque avec leurs maris

pour chercher des nourrissons. Alors ʿHalìma dit à son mari : Mène-moi à la Mecque, peut-être trouverai-je aussi un nourrisson à élever, afin que notre position devienne meilleure. ʿHârith avait une chamelle, qui lui donnait du lait, mais en très-petite quantité, parce qu'elle était épuisée à cause du manque de foin. Il possédait aussi une ânesse, faible et petite, et quelques moutons. Il laissa ses moutons et ses deux filles, nommées l'une Onaïsa, l'autre Djodsàma, sous la garde de son fils aîné, ʿAbdallah, fit monter sa femme avec son petit enfant sur l'ânesse, et monta lui-même sur la chamelle; ils partirent ainsi pour la Mecque, en compagnie des autres femmes qui s'y rendaient. Ils n'avaient rien à manger en route; ʿHârith se mit à traire la chamelle, et, pendant toute la nuit, il ne put en tirer qu'une petite quantité de lait, car elle était épuisée de faim. Il en prit un peu lui-même et en donna un peu à sa femme, qui but et en donna à son enfant. ʿHârith et ʿHalìma, sur la chamelle et l'ânesse, restèrent en route en arrière de leurs compagnons de voyage, à cause de l'épuisement de leurs bêtes. Quand les femmes furent arrivées à la Mecque, elles prirent chacune un nourrisson; mais aucune de celles à qui on présenta le Prophète ne voulut le prendre, disant que c'était un orphelin, n'ayant plus de père, et que la nourrice recevait du père différentes gratifications en dehors du salaire : donc elles ne l'acceptèrent pas, et n'eurent pas confiance dans les bonnes paroles et les promesses que leur fit ʿAbdou'l-Mottalib. Celui-ci le présenta aussi à ʿHalìma, qui le refusa également, disant : J'ai assez de ma propre pauvreté, je n'ai pas besoin d'y ajouter un enfant orphelin. Toutes ces femmes des Beni-Saʿd avaient trouvé des nourrissons, excepté ʿHalìma. Les femmes se disposèrent à s'en retourner; alors ʿHalìma dit : Je serai honteuse de voya-

ger avec ces femmes, qui toutes ont trouvé des enfants, moi n'en ayant pas trouvé; je vais aller prendre cet enfant orphelin, pour l'emporter; au moins, je n'aurai pas à avoir honte devant les autres femmes. ʿHalîma, avec son mari, vint donc auprès d'ʿAbdou'l-Mottalib, reçut le Prophète des mains de sa mère et l'emporta. Le lendemain, ils partirent. ʿHalîma monta sur l'ânesse, ayant le Prophète devant elle. L'ânesse marcha rapidement et joyeusement et devança toute la caravane. Les autres femmes dirent à ʿHalîma : Qu'as-tu donc fait à cette ânesse pour qu'elle marche si bien et qu'elle soit devenue si vigoureuse? Le soir, quand on fit halte, ʿHalîma trouva ses deux seins pleins de lait, sans qu'elle eût rien mangé. Elle donna le sein droit au Prophète et le sein gauche à son fils, et les deux enfants furent rassasiés, au grand étonnement de ʿHalîma. Le mari se mit à traire la chamelle et en tira tant de lait, que les deux enfants, le mari et la femme en burent, et qu'il en resta. Le mari dit à ʿHalîma : Cet enfant nous a porté bonheur.

Quand ils furent revenus dans leur demeure, la bénédiction attachée au Prophète se répandit sur eux. Chaque soir, leurs moutons rentraient avec du lait, tandis que ceux des autres avaient les pis secs. Les hommes dirent à leurs bergers : Faites paître les moutons là où paissent les moutons de ʿHalîma. Les bergers répliquèrent : Nous les faisons paître au même endroit; mais partout où les moutons de ʿHalîma mettent leur bouche, il apparaît de l'herbe, qu'ils paissent. Le Prophète grandissait autant en un jour qu'un autre enfant en un mois, et en un mois qu'un autre en un an. Quand il eut deux ans, ʿHalîma le sevra, et la mère du Prophète envoya quelqu'un pour lui rapporter l'enfant. ʿHalîma fut très-affligée, à cause de la bénédiction et de la bonne fortune attachées au Prophète, qui

s'étaient répandues sur sa maison. Elle prit l'enfant, le mena à sa mère et la pria de le lui laisser encore, en disant : Sa bénédiction et sa bonne fortune se sont répandues sur ma maison, et nous l'aimons beaucoup. L'air de la Mecque est malsain; je crains qu'il ne tombe malade. Elle la supplia et pleura tant, que la mère du Prophète le lui laissa. ʿHalîma le reprit et le ramena chez elle.

Le Prophète avait de cette nourrice un frère de lait. Un jour, celui-ci alla faire paître les moutons sur la montagne; Moʿhammed et d'autres petits garçons allèrent avec lui. Là, après quelque temps, quand la journée fut avancée, il se passa un événement qu'on rapporte de deux manières. Les uns prétendent que Moʿhammed était éveillé; d'autres, qu'il dormait. Trois hommes vêtus de blanc descendirent du ciel, s'approchèrent de Moʿhammed, le saisirent et le couchèrent sur le côté, lui ouvrirent le ventre, en retirèrent tout le contenu et y cherchèrent quelque chose. Son frère de lait et les autres enfants, voyant cela, s'enfuirent et vinrent en criant auprès de ʿHalîma, et lui dirent : Viens, on a tué Moʿhammed. ʿHalîma et son mari coururent sur la montagne, pour aller trouver Moʿhammed. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils s'aperçurent que sa mine était altérée; ils le prirent, l'embrassèrent sur la tête et sur les yeux et lui dirent : Ô Moʿhammed, que t'est-il arrivé? Il répondit : Trois hommes, avec un bassin et une cuvette d'or, sont venus, m'ont ouvert le ventre, ont pris tous mes intestins et les ont lavés dans ce bassin, puis ils les ont remis dans le corps, me disant : Tu es né pur, maintenant tu es plus pur. Ensuite l'un d'eux a plongé sa main dans mon corps, en a arraché le cœur, l'a ouvert par le milieu et en a enlevé le sang noir, disant : C'est la part de Satan, qui est dans tous les hommes; mais je l'ai

enlevée de ton sein. Ensuite il m'a remis le cœur à sa place. L'un d'eux avait un anneau, avec lequel il m'a marqué, et le troisième a plongé sa main dans mon corps, et tout a été remis en ordre. ʿHalîma prit Moʿhammed et le ramena à la maison.

Le mari de ʿHalîma dit à sa femme : Je crains que cet enfant n'ait eu quelque accès démoniaque; viens, que nous le menions auprès d'un tel, devin très-habile, qui demeure dans telle tribu; nous lui raconterons son histoire. S'il doit devenir possédé, nous le rendrons à sa mère. Le lendemain, ʿHalîma et son mari se rendirent auprès du devin, emmenant Moʿhammed avec eux. ʿHalîma lui dit : Voilà un enfant que j'ai pris à la Mecque, des Benî-Qoraïsch, et que j'ai élevé; maintenant les dîws le tourmentent, comme s'il devait devenir un possédé; vois ce qui en est. Ce devin était idolâtre, ayant la religion des Arabes. Il dit : Quel signe de possédé vois-tu en lui ? ʿHalîma lui raconta son aventure. Le devin répliqua : Fais approcher l'enfant, pour que je l'entende lui-même, car il doit mieux savoir son histoire. Ils firent approcher Moʿhammed du devin, qui l'interrogea sur la manière dont tout s'était passé, et Moʿhammed lui raconta ce qu'il avait vu. Quand l'enfant eut terminé son récit, le devin se leva, prit Moʿhammed sur sa poitrine et cria à haute voix : Arabes, celui-ci est votre ennemi et l'ennemi de votre religion et de vos dieux; il changera votre religion et renversera vos idoles. Les hommes de la tribu se rassemblèrent, et le devin leur dit : Tuez-le et coupez-le en deux. ʿHalîma se précipita sur lui, lui arracha l'enfant et lui dit : Tu es beaucoup plus possédé que cet enfant. Ensuite elle ramena Moʿhammed à la maison.

Le lendemain, son mari lui dit : Viens, rendons cet enfant en bon état à sa mère, avant qu'il périsse entre nos mains; car je lui vois beaucoup d'ennemis. Le jour suivant, ʿHalîma

et son mari ramenèrent Mo'hammed à sa mère. 'Halîma lui dit : Voici ton fils, qui a grandi, maintenant c'est à toi à le garder. La mère du Prophète répliqua : Tu avais montré tant d'empressement à le garder; qu'est-il donc arrivé? L'autre répondit : Il n'est rien arrivé, mais les grands enfants sont mieux auprès de leurs mères. La mère du Prophète insista vivement et lui dit : Il faut absolument que tu me racontes ce qui t'est arrivé et ce que tu as vu, et pourquoi tu me le ramènes. Après beaucoup de pourparlers, 'Halîma lui raconta l'aventure, ainsi que les paroles du devin. La mère du Prophète dit : Ne crains rien; personne ne pourra tuer mon fils, et aucun dîw ne pourra l'approcher. Quand je l'ai porté dans mon sein, j'ai vu en songe quelqu'un qui m'a dit : C'est le meilleur et le plus grand de tous les hommes; quand il viendra au monde, donne-lui le nom de Mo'hammed. Et quand je fus délivrée, je vis jaillir de lui une lumière qui rayonnait jusqu'aux étoiles et jusqu'à la terre de Syrie, et je vis les palais de Syrie; puis je regardai, l'enfant était couché sur le dos, tenant son doigt élevé vers le ciel. La mère du Prophète reprit son enfant, et 'Halîma s'en alla.

La mère du Prophète avait à Médine des oncles et des tantes des Benî-Naddjâr. A Médine était également la tombe du père du Prophète, 'Abdallah, fils d'Abdou'l-Mottalib, qui, au retour d'un voyage de commerce en Syrie, était tombé malade à Médine et y était mort; il avait été enterré au cimetière de Médine, qu'on appelle Dâr-al-Nâbigha, et qui se trouve à droite de la route, quand on vient du Khorâsân : c'était au cinquième mois de la grossesse d'Amina. Mo'hammed était resté trois ans parmi les Benî-Sa'd, et fut ensuite rendu à sa mère, qui le garda jusqu'à l'âge de cinq ans. Alors elle demanda à 'Abdou'l-Mottalib la permission de se rendre à

Médine pour voir ses oncles, leur présenter son fils, et pour visiter la tombe de son père ʿAbdallah. ʿAbdou'l-Mottalib y consentit. Elle se rendit donc avec son fils à Médine. C'était là le premier voyage du Prophète, qui resta à Médine avec sa mère pendant un an, jusqu'à sa sixième année. Ensuite elle le ramena. Il y a, entre la Mecque et Médine, une station appelée Al-Abwâ, où Amina tomba malade et mourut. Moʿhammed, resté seul, fut ramené par ses compagnons de voyage auprès d'ʿAbdou'l-Mottalib, qui le garda jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de huit ans. Alors ʿAbdou'l-Mottalib mourut, laissant les fonctions de chef de la Mecque à Abou-Tâlib, nommé aussi ʿAbdou'l-Manâf; il lui confia Moʿhammed. Abou-Tâlib lui prodigua ses soins. Après un an, il se disposa à faire un voyage en Syrie pour le commerce. Moʿhammed, ayant alors neuf ans, le pria de le prendre avec lui; mais Abou-Tâlib n'y consentit pas, disant: Tu es encore un enfant. Et il le confia aux soins de son frère ʿAbbâs. Lorsque Abou-Tâlib fut sur le point de monter sur le chameau et qu'il prit congé des gens, Moʿhammed se tint devant lui, pleura beaucoup et dit: Ô mon oncle, prends-moi avec toi. Le cœur d'Abou-Tâlib fut touché, il le prit et l'emmena avec lui.

CHAPITRE XLVI.

HISTOIRE DU MOINE BAʿHÎRÂ.

Or ils arrivèrent près de Bassore, qui est la première ville du territoire de Syrie. Il y a aux portes de la ville un couvent où résidait un moine nommé Baʿhîrâ, qui avait lu les anciens écrits et y avait trouvé la description du Prophète. Il y avait près de là une station où s'arrêtaient toutes les cara-

vanes qui y passaient. La caravane d'Abou-Tâlib y arriva pendant la nuit. Quand le jour fut venu, laissant brouter les chameaux, les gens se mirent à dormir. Mo'hammed était assis et gardait leurs effets. Lorsque le soleil devint plus chaud, un nuage ayant la forme d'un grand bouclier vint ombrager la tête du Prophète. Voyant cela, le moine ouvrit la porte du couvent et en sortit; les gens de la caravane se réveillèrent. Ba'hîrâ prit Mo'hammed sur son cœur et l'interrogea sur sa position, sur son père, sa mère et son grand-père. Mo'hammed lui raconta tout, ainsi que l'histoire des anges qui lui avaient ouvert le corps, exactement comme cela s'était passé. Ba'hîrâ lui demanda ce qu'il voyait la nuit en songe, et Mo'hammed le lui dit. Tout cela s'accordait avec ce que Ba'hîrâ avait trouvé dans les livres. Ensuite il regarda entre ses deux épaules et y aperçut le sceau de la prophétie. Alors il dit à Abou-Tâlib : Cet enfant que t'est-il ? L'autre répondit : C'est mon fils. Ba'hîrâ dit : Il est impossible que son père soit vivant. Abou-Tâlib dit alors : C'est mon neveu. Ba'hîrâ demanda : Où le mènes-tu? L'autre dit : En Syrie. Ba'hîrâ dit : Celui-ci est le meilleur de tous les hommes de la terre et le Prophète de Dieu. Sa description se trouve dans tous les écrits de l'ancien temps, ainsi que son nom et sa condition. J'ai maintenant soixante et dix ans, et il y a bien longtemps que j'attends sa venue comme prophète. Je te conjure par Dieu de ne pas le conduire en Syrie, de peur que les juifs ou les chrétiens ne le voient et ne te l'enlèvent. Ils ne pourront pas le tuer, parce que personne ne peut enfreindre la décision de Dieu ; mais il se peut qu'ils l'estropient des mains ou des pieds ou du corps. Renvoie-le chez lui à la Mecque. Abou-Bekr aç-Çiddîq, qui était présent, dit à Abou-Tâlib : Renvoie-le à la maison, pour éviter ces dangers. Abou-Tâlib le

renvoya sous la garde de l'un de ses esclaves, et Abou-Bekr envoya avec lui Belâl. Une tradition rapporte qu'Abou-Tâlib retourna lui-même, renonçant à son voyage.

A l'âge de vingt-cinq ans, le Prophète épousa Khadîdja, qui était âgée de quarante ans.

Maintenant je reviens à l'histoire des rois de Perse, et je vais rapporter le règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân, et des autres rois. Je donnerai ensuite la généalogie du Prophète.

CHAPITRE XLVII.

HISTOIRE DU RÈGNE D'HORMUZD, FILS DE NOUSCHIRWÂN.

Lors de la naissance du Prophète, Nouschirwân vivait encore ; il mourut huit ans après. La couronne échut à son fils Hormuzd, dont la mère était la fille du Khâqân des Turcs. Lorsque Nouschirwân demanda en mariage la Khâtoun, fille du Khâqân, il lui envoya un messager. Le Khâqân avait dix filles, dont l'une était née de la grande Khâtoun, les autres d'autres femmes. La grande Khâtoun était fille d'un des rois turcs. Quand l'envoyé de Nouschirwân arriva, le Khâqân lui présenta ses dix filles; toutes étaient parées, sauf la fille de la Khâtoun. Mais l'envoyé choisit celle-ci, en disant que, si Nouschirwân avait un fils, au moins il aurait une noble origine ; et il l'emmena. Nouschirwân eut d'elle son fils Hormuzd, qu'il fit élever avec soin et rendre apte à la couronne, et il le désigna pour lui succéder. Quand Nouschirwân mourut, Hormuzd monta sur le trône et se mit en possession du gouvernement. Sa justice était telle qu'elle surpassait celle de Nouschirwân, et tout lui allait à souhait dans le royaume de

Perse. Il protégeait les faibles et contenait les oppresseurs, de façon à ce que le puissant et le faible fussent égaux et que l'un n'osât pas opprimer l'autre. Le monde fut rempli de sa justice.

Chaque année, Hormuzd se rendait avec sa suite de l'Iràq à Dînwer et à Nehâwend, pour y passer l'été. Quand il partait, il faisait annoncer aux personnes de sa suite la défense de laisser entrer aucun cheval dans les champs. Il avait chargé l'un de ses principaux officiers de l'exécution de cette défense, et faisait punir quiconque n'y obéissait pas, afin que personne n'eût à souffrir du passage de son cortége. Or, une certaine année, lors de son voyage, une bête de somme de son fils Parwîz entra dans un champ. Le propriétaire saisit le cheval et l'amena à l'officier. Celui-ci n'osa rien faire, craignant Parwîz. Alors le propriétaire du champ alla avertir Hormuzd, qui ordonna à l'officier de faire couper au cheval la queue, la crinière et les oreilles, et de faire dédommager le propriétaire par Parwîz. Celui-ci pria l'officier d'épargner le cheval, disant : Je plaiderai ma cause devant Hormuzd. L'officier sursit à l'exécution des ordres du roi, et tous les grands qui se trouvaient dans la suite du roi et qui avaient de l'influence prièrent Hormuzd d'accorder la grâce; mais ce fut en vain. Hormuzd fit couper au cheval la queue, la crinière et les oreilles, et destitua l'officier, parce qu'il avait hésité à exécuter ses ordres, par respect pour son fils.

Un autre jour, Hormuzd, se trouvant également en voyage, accompagné de sa suite, un des principaux officiers s'approcha d'une vigne, dont les ceps s'élevaient par-dessus le mur d'enclos. C'était à l'époque des vendanges, et quantité de grappes pendaient aux ceps. L'officier détacha une grappe de

raisin et la mangea sur le dos de son cheval. Lorsqu'on fit halte, le propriétaire de la vigne alla trouver l'officier et lui dit : Tu m'as causé un dommage, j'irai en informer Hormuzd. L'officier lui offrit de l'or, mais l'autre ne voulut pas l'accepter; il lui offrit tout l'or et l'argent et tout ce qu'il avait sur lui; mais le propriétaire n'accepta rien et dit qu'il irait informer le roi. L'officier lui dit : Attends que mes effets soient déchargés; je possède une ceinture brodée de perles, que je te donnerai. Et il la lui donna; alors le propriétaire fut satisfait.

On rapporte que les mobeds firent au roi le rapport suivant : Il y a parmi nous un grand nombre de juifs et de chrétiens; il faut les éloigner de notre pays. Hormuzd répliqua : Il n'y a pas moyen d'éviter dans un pays la diversité, et il convient que, dans un grand empire, il y ait des hommes de différentes conditions.

Jamais il n'y avait eu en Perse un roi aussi juste qu'Hormuzd. Il avait seulement le défaut de rabaisser les grands, sans égard pour leurs droits, et d'élever les pauvres et les misérables au rang des grands, sous prétexte que ceux-là n'opprimeraient pas les faibles. Quiconque faisait tort à un faible était puni par Hormuzd; on dit qu'il fit mettre à mort treize mille hommes des grands de la Perse pour ce motif. Alors les chefs militaires qui gardaient les frontières se lassèrent; l'ennemi s'empara des frontières, et l'empire commença à décliner. Les frontières tout autour du pays devinrent la proie des ennemis, et l'armée fut repoussée. Il vint du Turkestân un roi, nommé Sâwè-Schâh, qui fut l'oncle d'Hormuzd et qui avait succédé sur le trône au Khâqân, qui était mort. Il franchit le Djihoun avec trois cent mille hommes et vint à Balkh, mit en fuite l'armée d'Hormuzd et s'empara du Kho-

ràsàn, de Tàleqàn, du territoire de Hérât et de Bàdeghìs. Le roi de Roum, avec cent mille hommes, s'avança de l'occident et prit la Syrie; le roi des Khazars s'empara des contrées du côté de l'Arménie. Un Arabe, nommé ʿAbbàs le Borgne, et un autre, nommé ʿAmrou al-Azraq, attaquèrent les contrées de la Perside et les ravagèrent. Hormuzd, résidant à Madâïn, au milieu de tant d'ennemis, réunit ses principaux officiers et les grands du royaume, et leur demanda conseil. Chacun émit une opinion. Le roi ayant demandé également l'avis du grand mobed, celui-ci dit : De tous ces ennemis, le plus redoutable est le roi des Turcs; les autres ne sont pas des ennemis sérieux. Quant au roi de Roum, il revendique son droit, le territoire que Nouschirwân lui a enlevé injustement. Si tu le lui rends, il fera la paix avec toi. Quant aux Arabes qui sont venus du désert, ce sont des gens pauvres, poussés en ce lieu par la misère. Envoie-leur des *provisions, et ils s'en retourneront. En ce qui concerne les Khazars, ce sont des maraudeurs, qui sont* venus pour piller; *maintenant qu'ils se sont* emparés d'un riche butin, écris à tes lieutenants de tomber tous sur eux, et, de peur de perdre leur butin, ils s'enfuiront. Mais pour les Turcs, qui sont l'ennemi le plus sérieux, tu dois les combattre toi-même avec ton armée, ou envoyer contre eux un général de valeur. Hormuzd, approuvant ce conseil, fit comme le mobed l'avait dit. Il envoya des ambassadeurs au César, et, pour conclure la paix, il lui restitua toutes les villes que Nouschirwân lui avait enlevées. En conséquence, le roi de Roum s'en retourna. Puis Hormuzd écrivit à ses lieutenants dans l'Arménie et dans l'Aderbìdjân de chasser les Khazars de ces contrées. Il envoya dans le désert des provisions et de l'argent par l'intermédiaire d'un homme nommé Haudsa, fils d'ʿAlì, de la tribu

de ʿHanîfa, issu des princes du Baʿhraïn et du Yemâma, et très-considéré parmi les Arabes. On l'appelait Haudsa *à la Couronne*, et voici pourquoi :

Lorsque Nouschirwân eut établi Wahraz dans le Yemen comme vice-roi, après la mort de Saïf, fils de Dsou-Yezen, Wahraz lui envoyait chaque année le tribut du Yemen. Or, une fois, cet envoi étant arrivé au territoire des Benî-Temîm, près du Yemâma et du Baʿhraïn, les Benî-Temîm vinrent, pillèrent ces trésors et dépouillèrent ceux qui les portaient. Le chef de la caravane, ayant entendu dire que, dans le Baʿhraïn, il y avait un chef nommé Haudsa, qui n'était pas roi, mais prince du pays, et qui était fort riche, se rendit auprès de lui. Haudsa le reçut bien, lui fit des gracieusetés et des présents, et donna à tous ses compagnons des vêtements. Arrivés auprès de Nouschirwân, ces hommes lui firent l'éloge de Haudsa, et Nouschirwân lui écrivit une lettre par laquelle il le remercia et l'invita à venir à sa cour. Haudsa s'y rendit, fut reçu par Nouschirwân avec distinction et comblé d'honneurs et de grâces. Nouschirwân lui remit une lettre pour un homme qui était son lieutenant dans le Yemâma et dans le Baʿhraïn, nommé Âzâdrouï, et que les Arabes du Baʿhraïn surnommaient *Moukaʿbir* (le Bourreau), parce qu'il faisait saisir les voleurs et leur faisait couper les mains et les pieds, ce que les Arabes n'avaient jamais vu auparavant. Dans cette lettre, Nouschirwân lui ordonna d'attaquer les Benî-Temîm et de leur reprendre les trésors dont ils s'étaient emparés; il ordonna à Haudsa de prêter secours à son lieutenant, avec les hommes du Baʿhraïn. Haudsa quitta la cour de Nouschirwân, comblé d'honneurs et de richesses, et se rendit auprès du Moukaʿbir, qui lui dit : Il faut châtier les Benî-Temîm. Haudsa répliqua : Les Benî-Temîm sont nom-

breux; nous ne pourrons pas leur tenir tête dans le combat. Mais tous les ans ils viennent, grands et petits, à l'époque où les dattes sont mûres, dans le Baʿhraïn, pour acheter des provisions, qu'ils emportent dans le désert. Ils ne peuvent pas se dispenser de venir. Patiente donc jusqu'à cette époque; alors tu les saisiras tous et tu les mettras en prison, afin de leur faire rendre sans combat ni peine les trésors volés. Le Moukaʿbir, dans une lettre, exposa cette situation à Nouschirwân et lui fit part de l'opinion de Haudsa. Nouschirwân approuva ce conseil et répondit au Moukaʿbir d'en tenir compte, parce qu'il était bon. Ils attendirent donc l'époque de la récolte des dattes, et lorsque les Benî-Temîm arrivèrent dans le Baʿhraïn, le Moukaʿbir les saisit tous, les mit en prison et en tua un grand nombre. Ils rendirent tous les objets volés et les envoyèrent, par l'intermédiaire de Haudsa, à Nouschirwân. Celui-ci, très-satisfait, fit à Haudsa de nombreux cadeaux, et lui donna des robes d'honneur et un diadème monté d'or, de pierres précieuses, de rubis et de perles, pour le mettre sur son front, et il le renvoya dans le Baʿhraïn, dont il laissa le gouvernement au Moukaʿbir. Les habitants du Baʿhraïn, qui n'avaient jamais vu un diadème, pensèrent que c'était la couronne du roi de Perse que celui-ci avait donnée à Haudsa, qu'ils appelèrent pour cette raison Haudsa *à la Couronne*. Il existe quantité de pièces de vers sur ce sujet. Haudsa demeura dans le Baʿhraïn, entouré de respect, jusqu'à la mort de Nouschirwân. Quand Hormuzd monta sur le trône, il se rendit à sa cour et y resta à son service. Lorsque les Arabes du Baʿhraïn vinrent ravager les frontières du royaume, Hormuzd leur envoya des provisions en grande quantité: des grains, de la farine, des dattes, des raisins et de l'argent, par l'intermédiaire de Haudsa,

à qui il prodigua des honneurs, et il lui donna le gouvernement du Baʿhraïn. Haudsa partit et fit rentrer les Arabes dans le Baʿhraïn, et le cœur d'Hormuzd fut délivré de ce souci, ainsi qu'il fut délivré des deux autres ennemis, le roi de Roum et les Khazars.

Ensuite Hormuzd convoqua les principaux officiers de l'armée, les mobeds et les conseillers, et leur dit : Dieu a favorisé nos affaires et éloigné de nous tous nos ennemis; il n'est resté que l'armée de Sâwè-Schâh, qui s'est avancée dans le cœur du pays. Qui pensez-vous qu'il convienne d'envoyer contre elle? Tous furent unanimes que, pour cette affaire, il n'y avait personne plus apte que Bahrâm-Tschoubîn.

Bahrâm était fils de Bahrâm, fils de ʿHasîs, et tirait son origine de Guerguîn. Il était né à Reï, d'une famille de princes et de sipehbeds. Il était le plus vaillant homme de son temps, de couleur foncée, de haute stature et sec : c'est pour cela qu'on l'avait surnommé Tschoubîn. Quelques-uns disent que son surnom était Schoubîn, et non pas Tschoubîn. Le nom de Schoubîn lui était venu de ce que, dans sa jeunesse, ayant pris part à un combat, il avait, aux portes de Reï, asséné à un homme un coup qui le fendit en deux depuis la tête jusqu'aux arçons de la selle; les hommes vinrent pour le regarder, et l'un dit à l'autre : Va voir (*schew-bîn*) ce coup; ensuite ils donnèrent à Bahrâm ce surnom. Le nom de Schoubîn est plus exact que Tschoubîn. Il n'y a que deux rois de Perse qui portèrent des surnoms pour leur vaillance et leur courage : l'un est Bahrâm-gour, et l'autre, Bahrâm-Tschoubîn. Nouschirwân avait fait venir Bahrâm-Tschoubîn de Reï et lui avait confié le gouvernement de l'Arménie et de l'Aderbîdjân. Il l'avait nommé sipehbed et merzebân de Reï, et avait ajouté à son gouvernement le Djebâl, le Djordjân et le Taberistân, et il l'avait envoyé

dans l'Arménie. Quand Hormuzd était monté sur le trône, il avait laissé à Bahràm le même commandement.

Donc, quand les hommes dirent à Hormuzd qu'il n'y avait que Bahràm-Tschoubîn qui pût conduire cette guerre, Hormuzd répliqua : Pour aujourd'hui, retirez-vous, afin que j'avise. Le lendemain, il les convoqua de nouveau. Tous prononcèrent le nom de Bahràm et dirent : Il n'y a que lui que l'on puisse envoyer.

CHAPITRE XLVIII.

HISTOIRE DE BAHRÀM-TSCHOUBÎN ET DE SES COMBATS.

Mo'hammed ben-Djarîr n'a pas donné l'histoire de Bahràm-Tschoubîn en entier. Je l'ai trouvée plus complète dans le livre de l'histoire de Perse. Je vais la rapporter d'après ce livre.

Lorsque, le lendemain, Hormuzd réunit les hommes et leur demanda leur avis sur celui qu'il fallait envoyer contre les Turcs, tous prononcèrent le nom de Bahrâm-Tschoubîn, homme brave et chevaleresque. Or il se leva un homme au milieu de l'assemblée, nommé Sa'hnân, l'un des hauts fonctionnaires, qui dit : Que le roi ait longue vie! Le roi connaît sans doute mon père Mihroustâd et les fonctions qu'il a remplies auprès de Nouschirwân. Maintenant il est vieux, il reste à la maison et ne peut pas venir te rendre ses hommages, parce qu'il est trop faible. Hormuzd répliqua : Je connais bien ton père ; j'ai des obligations envers lui ; car c'est lui qui fut envoyé par Nouschirwân auprès du Khâqân, mon grand-père, pour lui amener ma mère. Sa'hnân dit : J'ai raconté hier à mon père que le roi Hormuzd a convoqué les

grands, et qu'il cherche quelqu'un qu'il puisse envoyer contre le roi des Turcs. Mon père m'a dit : Je sais à cet égard quelque chose que je communiquerai au roi, s'il me fait appeler et m'interroge. Sur l'ordre d'Hormuzd, on alla le chercher pour l'introduire au milieu de cette assemblée. Mais, comme il était très-faible et ne pouvait pas monter à cheval, on l'apporta dans une litière. Hormuzd le traita avec honneur, le fit asseoir et lui dit : Tu as de grands droits à ma reconnaissance; c'est par ta diligence que ma mère fut amenée auprès de Nouschirwân; il est juste que je te demande conseil dans les circonstances qui sont survenues dans le royaume. Tu vois ce qui m'arrive de la part de mes oncles et de mes parents; après la mort du Khâqân, son fils a amené une armée dans mon royaume, sans égard pour ce qu'il me doit, mettant de côté toute considération pour ma personne et pour notre parenté. Maintenant il me faut quelqu'un pour l'envoyer contre lui à la tête d'une armée. Que sais-tu à cet égard? Mihroustâd dit : Que le roi ait longue vie! Lorsque Nouschirwân m'envoya auprès du Khâqân, accompagné de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs, au nombre de cinquante, il lui écrivit de me présenter toutes ses filles, afin que je pusse choisir l'une d'elles. Le jour de mon arrivée, le Khâqân me donna audience et me traita avec distinction et bienveillance. Le lendemain, il me présenta toutes ses filles; sauf la fille de la Khâtoun, qui était dans ses habits ordinaires et malpropres, afin qu'elle parût laide à mes yeux, toutes les autres, nées des autres femmes du Khâqân, étaient parées. Mais je voyais que celle-là était assise sur le trône royal, à côté de la Khâtoun, tandis que les autres se tenaient debout devant moi et me furent ainsi présentées par le Khâqân, qui me dit : Choisis celle que tu voudras. Alors je choisis ta mère, la fille

de la Khâtoun, parce qu'elle lui ressemblait. Quand celle-ci vit que j'avais choisi sa fille, elle fut très-affligée et sa figure exprima le mécontentement, et elle me dit : Les autres sont plus belles que celle-ci. Je répliquai : Si vous voulez faire réussir ma négociation, je demande que vous m'accordiez cette jeune fille. Le Khâqân insista auprès de la Khâtoun, et elle finit par consentir à la donner, et ils l'accordèrent ainsi comme femme à Nouschirwân, en la mettant entre mes mains avec des richesses incalculables. Le Khâqân avait un astrologue qui était le plus savant homme de son temps. Quand je me disposai à partir avec la jeune fille, le Khâqân le fit appeler et lui dit : Vois quel sera le sort de cette jeune fille auprès de Nouschirwân, à qui nous l'envoyons. L'astrologue dit : Il sortira d'elle un fils qui, arrivé à l'âge mûr, ne sera ni grand ni petit; il aura de grands yeux et les sourcils joints; il montera sur le trône de Perse après Nouschirwân. Ensuite l'astrologue ajouta : Ce roi qui sortira de cette jeune fille sera attaqué par une nombreuse armée venue du Turkestân, qui ravagera son pays. Alors il enverra une armée contre elle, sous la conduite d'un des grands de la Perse, homme de sang royal, nommé, de même que son père, Bahrâm. Ce sera un homme de haute stature, maigre, de teint foncé, ayant les sourcils joints. Il viendra avec un petit nombre de troupes et fera périr toute l'armée turque dans le Turkestân, et trouvera également la mort dans le Turkestân. Le grand mobed dit : Ô roi, l'homme qui vient d'être décrit est Bahrâm-Tschoubîn, dont le père s'appelle Bahrâm, et qui est ton lieutenant sur les frontières de l'Arménie. Après avoir fait son récit, Mihroustâd, qu'on appelle aussi Mihrân-Setâd, expira dans sa litière. Hormuzd fut fort étonné, et le grand mobed dit : C'est comme un avis céleste, que Dieu ait laissé cet

homme vivre jusqu'à ce qu'il t'eût fait connaître ces paroles, et qu'il l'ait fait mourir ensuite.

Hormuzd envoya immédiatement chercher Bahràm, qui se mit aussitôt en route. Lorsqu'il fut arrivé, Hormuzd le traita avec distinction et lui dit : Sache que le Khâqân, mon grand-père, est mort, et que son fils est monté sur le trône; il est mon oncle, mais il m'a renié et a amené une armée et s'est emparé de Balkh. Il me faut quelqu'un qui s'y rende pour le chasser de là, au besoin, par la guerre. Mon choix est tombé sur toi, à cause de ton origine et de la bravoure que tu as déployée au service de Nouschirwân, et des grandes actions que tu as accomplies sous son règne. Bahrâm répliqua : Je suis l'esclave du roi, exécutant ses volontés, l'une de ses épées; partout où il m'enverra, je ferai le sacrifice de ma vie. Cette réponse plut à Hormuzd, qui ordonna de garder Bahràm ce jour-là. Le lendemain, il lui fit dire de paraître devant lui à cheval et armé comme pour la guerre. Lorsque Bahràm se présenta ainsi sur l'arène où se trouvait Hormuzd, entouré de l'armée, celui-ci le regarda et vit sa grande taille; il fut très-satisfait et le traita avec honneur. Le jour suivant, il le fit appeler et lui dit : Je te donne la libre disposition de mon trésor et de mon armée; prends autant d'argent et d'hommes que tu voudras; et chaque ville que tu conquerras est à toi. Bahràm sortit de l'audience plein de joie, et le lendemain il rassembla toute l'armée et en choisit douze mille hommes braves et propres à la guerre, ni trop jeunes, ni trop vieux, âgés d'environ quarante ans; il leur distribua des équipements, des armes, des chevaux, des bêtes de somme et autres choses semblables. On en informa Hormuzd, qui le fit appeler et lui dit : L'ennemi que tu vas combattre a trois cent mille hommes, comment veux-tu l'attaquer avec douze mille hommes?

Bahràm répondit : Ô roi, une armée nombreuse n'est qu'une lourde charge. Quatre mille hommes forment la plus petite armée, et douze mille, la plus nombreuse. Roustem a fait la guerre du Màzenderàn avec douze mille hommes, et Isfendiàr a attaqué avec douze mille hommes Heft-Khàn et Diz-Rouïn. Il énuméra ainsi plusieurs rois de Perse qui avaient entrepris de grandes guerres avec douze mille hommes, et il termina en disant : En effet, le succès dans la guerre ne dépend pas [du nombre] des hommes, mais de la fortune. Hormuzd lui dit : Mais pourquoi as-tu choisi des hommes d'un certain âge et non des hommes jeunes? Bahràm répondit : Parce que le succès dans la guerre dépend du zèle des soldats; des jeunes gens n'ont ni zèle, ni discernement, ni expérience; ils ne connaissent pas les règles de la guerre et ne savent pas prendre une résolution. Les hommes d'un âge mûr, au contraire, ont et le zèle et l'expérience. Le roi Hormuzd l'approuva également en cela, et ordonna qu'on choisît un jour pour le départ de Bahràm et de l'armée.

Le roi Hormuzd avait un astrologue très-habile en son art, et qui était en même temps devin. Il l'envoya à la suite de Bahràm, lui disant : Va, suis le cortége de Bahràm, observe-le dans une de ses actions, tires-en un présage, et viens me le dire. L'astrologue fit ainsi. On appelle, en pehlvi, cette consultation *marghewâ*. Bahràm rencontra un homme, un marchand, complétement nu, ayant sur la tête, pour le porter plus facilement, un baquet plein de têtes de moutons. Bahràm prit la pique d'un lancier, allongea la main, enleva deux de ces têtes de moutons à la pointe de la lance, qu'il retira ensuite, la tenant droite. L'une des deux têtes retomba dans le baquet, l'autre resta fixée sur la pointe de la pique, et Bahràm continua ainsi son chemin. L'augure revint et apprit

cette aventure à Hormuzd. Celui-ci lui demanda ce que signifiait ce présage. L'autre dit : Les deux têtes signifient deux rois sur qui Bahrâm mettra la main; il tuera l'un, et il laissera l'autre s'en aller et rentrer dans son royaume. La nudité de cet homme signifie que Bahrâm cessera de t'obéir et se révoltera contre toi. Hormuzd fut effrayé et ne dormit pas cette nuit. Le lendemain, il écrivit à Bahrâm une lettre ainsi conçue : J'avais à te dire quelque chose, mais je l'ai oublié. Laisse l'armée à l'endroit où elle se trouve et reviens seul, afin que je te fasse cette communication verbalement; tu repartiras immédiatement après. Cette lettre parvint à Bahrâm, à la première station. Hormuzd voulait rappeler Bahrâm pour mettre un autre général à la tête de l'expédition. Bahrâm répondit par une lettre, dans laquelle il s'exprima ainsi : L'affaire dont le roi m'a chargé ne permet pas que je revienne; je ne veux pas que le roi me voie avant que j'aie exterminé ses ennemis; qu'il me fasse connaître ses ordres par lettre, je les exécuterai. Ensuite il quitta ses quartiers et continua sa marche. Hormuzd fit appeler, le lendemain, le grand mobed et lui fit part du présage, de sa lettre et de la réponse de Bahrâm, et il ajouta : Qu'y a-t-il à faire, car je n'ai plus le pouvoir de changer cette affaire? Le mobed répondit : J'ai vu Bahrâm sérieusement soumis au roi et prêt à combattre les ennemis; les présages sont tantôt vrais, tantôt faux; ne le rappelle pas, car Dieu lui donnera aide contre tes ennemis, à cause de toi. Le mobed le tranquillisa ainsi au sujet de Bahrâm.

Bahrâm se dirigea de l'Iràq vers l'Ahwâz. Une femme vint le trouver sur la route, dans une station, et lui dit : Un cavalier m'a pris un panier de foin; et elle en fournit les preuves. Bahrâm fit trancher la tête à ce cavalier. Lorsque

Hormuzd apprit cette action, il fut très-satisfait de la justice de Bahrâm.

A l'époque où Sâwè-Schâh s'était avancé sur le territoire de Balkh, Hormuzd, craignant que l'armée turque ne parvînt rapidement jusqu'à lui, avait envoyé contre Sâwè-Schâh un petit détachement sous la conduite d'un général nommé Hormuz-Kharrâd-Barzîn, homme plein de ruse, de dissimulation et d'imposture. Il lui avait enjoint d'arrêter Sâwè-Schâh par la ruse, jusqu'à ce que Bahrâm arrivât à Hérât; de lui dire que le roi de Perse voulait faire la paix avec lui, envoyer un ambassadeur et se soumettre à lui payer tribut. Son but était d'empêcher Sâwè-Schâh d'avancer au delà de Balkh, et de mettre le pays à l'abri du pillage et de la dévastation, jusqu'à ce que son armée fût prête. Hormuz-Kharrâd-Barzîn alla, et, en trompant Sâwè-Schâh de cette façon, il le maintint à Balkh pendant une année, jusqu'à ce que Hormuzd eût préparé son armée et qu'il envoyât Bahrâm-Tschoubîn.

Bahrâm se dirigea sur Balkh, non par le chemin ordinaire, mais en se rendant de l'Ahwâz en Taïlesân, de là par le Kouhistân à Hérât, de Hérât en Khotlân, puis à Balkh, afin de surprendre Sâwè-Schâh. Lorsque celui-ci apprit l'arrivée de Bahrâm, il envoya quelqu'un vers Hormuz-Kharrâd-Barzîn, pour se plaindre de ce qu'il l'avait trompé par une ruse; mais celui-ci avait quitté son campement et s'était enfui, allant rejoindre Bahrâm, qui fit halte à la station la plus rapprochée de Balkh. Le roi des Turcs fit venir le gouverneur du Khorâsân et le chargea d'aller reconnaître l'armée de Bahrâm, le nombre et la qualité des soldats, leur armement, et quel était leur général. Le gouverneur du Khorâsân partit avec dix cavaliers. Arrivé auprès du camp de

Bahrâm, qui s'était avancé avec cinq de ses cavaliers, il lui dit : Qui es-tu? Bahrâm répondit : Je suis le serviteur de ce roi qui a amené cette armée et qui m'a ordonné de préparer le lieu du combat. L'autre dit : De quelle force est cette armée? Bahrâm répondit : Quelque chose comme dix mille hommes. L'autre dit : Comment veut-il combattre trois cent mille hommes? Bahrâm répliqua : Il l'ordonne ainsi. Le gouverneur du Khorâsân s'en retourna et donna ces renseignements à Sâwè-Schâh. Le lendemain, Hormuz-Kharrâd-Barzîn vint trouver Bahrâm et lui dit : Ô général, ne livre pas le combat à ces Turcs avec la poignée de soldats que tu as avec toi; la paix vaut toujours mieux; tâchons de nous entendre et de conclure la paix. Bahrâm lui répondit par des injures et lui dit : Tais-toi; que ta langue te soit arrachée; le village dont tu sors ne produit rien que des pêcheurs; qu'as-tu à faire avec la guerre? Va et pêche des poissons! Il y avait dans l'armée de Bahrâm un scribe nommé Bouzourg-Debîr, que Bahrâm avait demandé à Hormuzd, et qui lui dit : Ne te hâte pas de livrer le combat à ces ennemis. Bahrâm lui répliqua : Tais-toi, pour que ta mère ne soit pas privée de toi. Ce qu'il te faut, c'est la plume et l'encrier; tu n'as rien à faire avec la guerre. Le lendemain, Sâwè-Schâh envoya son chef des négociations vers Bahrâm et lui fit dire : Si tu veux passer à mon service, je te donnerai le commandement du royaume de Perse et te nommerai mon lieutenant dans toute la Perse. Bahrâm répondit : Va lui dire que les serviteurs du roi ne le quittent pas pour aller dans un autre endroit, si ce n'est par ses ordres. Le jour suivant, Sâwè-Schâh envoya de nouveau quelqu'un vers Bahrâm et lui fit dire : Le roi de Perse m'avait envoyé un homme nommé Hormuz-Kharrâd-Barzîn, qui est resté depuis un an en face de moi, qui m'a sollicité et a de-

mandé la paix. Fais, toi aussi, la paix, ou attends que j'envoie un messager pour savoir quel est le dessein du roi de Perse. Bahràm répondit : Celui-là s'est moqué de toi; mais moi je ne serai pas content avant que ton jour décline, afin que je prenne ta tête et l'envoie au roi de Perse. Sàwè-Schàh entra en colère, fit battre le tambour et rassembler son armée autour de lui. Il passa toute la journée, jusqu'au soir, à disposer son armée, inspecta la place de chaque troupe et résolut de livrer bataille le lendemain. Bahràm, dans cette nuit, disposa également ses troupes, et en examina lui-même toutes les parties, le centre et les deux ailes. A la pointe du jour, il fut pris de sommeil et s'endormit sur son cheval. Il rêva qu'il combattait contre les Turcs et qu'il était mis en fuite. S'étant réveillé quand le jour fut tout à fait venu, il ne raconta à personne le songe qu'il avait eu, pour ne pas décourager les soldats. Lorsque le soleil se leva, les deux armées se trouvèrent en présence. Bahràm, avant de commencer le combat, se transporta de sa personne dans chaque division, encouragea les soldats et leur dit : Que chacun aujourd'hui fasse son devoir, pour sa subsistance, son nom et son honneur; ne me faites pas honte et vendez cher votre vie; car il y a loin d'ici à votre patrie, et si vous prenez la fuite, aucun de vous n'échappera à l'épée de l'ennemi ni ne reviendra dans sa famille. Bahràm leur fit de tels discours et plaça un officier avec cinq cents cavaliers derrière l'armée, en lui ordonnant de charger quiconque voudrait s'enfuir.

Le roi des Turcs se rendit sur une hauteur et s'assit sur un trône d'or, entouré de quarante mille hommes, qu'il avait choisis pour rester auprès de lui; il envoya au combat deux cent soixante mille hommes, et ordonna au général en chef de disposer devant lui les troupes dans l'ordre de bataille

où elles devaient combattre. Sâwè-Schâh avait amené deux cents éléphants de guerre et cent lions sauvages, qu'il fit placer devant les rangs. Bahrâm, apercevant ces éléphants et ces lions, donna l'ordre à ses soldats de faire pleuvoir, tous en même temps, une grêle de traits sur ces animaux, et leur recommanda de viser les éléphants aux yeux. Les soldats firent ainsi, et les éléphants, effrayés par les traits, tournèrent le dos. Alors Bahrâm fit lancer par les artificiers du feu sur les éléphants et les lions, qui se jetèrent en rugissant sur leur propre armée et écrasèrent sous leurs pieds environ trente mille hommes, en leur communiquant les flammes par lesquelles ils étaient consumés. Lorsque Bahrâm vit que les rangs des Turcs étaient rompus et que les troupes s'ébranlaient, il fit une charge générale. Les Turcs se mirent à fuir, et se replièrent vers l'endroit où se trouvait Sâwè-Schâh. Celui-ci, voyant cela, demanda un cheval. Son écuyer lui dit : Veux-tu un cheval pour fuir, ou un autre? Sâwè-Schâh se mit à rire et dit : Un cheval pour fuir. Au moment où il descendait du trône, Bahrâm arriva, et, le voyant sur le trône et avec la couronne, il sut que c'était le roi; il ajusta et fit partir une flèche, qui pénétra dans la poitrine du roi et sortit par le dos; le roi tomba en bas du trône. Alors toute l'armée turque prit la fuite, poursuivie par Bahrâm, qui fit un grand nombre de prisonniers. A la tombée de la nuit, Bahrâm vint dans le camp turc, fit saisir les trésors et les effets, le trône d'or, la couronne du roi et des richesses dont la grande quantité n'est connue que de Dieu seul. Il fit transporter tout ce butin et les prisonniers dans son propre camp, et y resta cette nuit.

Le lendemain matin, Bahrâm passa en revue toutes ses troupes; il ne manquait personne, sauf un officier d'un rang élevé, nommé Bahrâm-Seyâouschân, qui était son neveu,

ayant épousé la fille de sa sœur, et qu'il avait en grande affection. Ne le voyant pas, il fut très-effrayé, pensant qu'il avait été tué. Il donna l'ordre de le rechercher sur le champ de bataille parmi les morts. Après une heure, Bahràm-Seyâouschân arriva avec un prisonnier turc ayant une petite barbe rousse et des yeux gris. Bahràm fut très-heureux de voir son neveu et lui demanda quel était le prisonnier qu'il amenait. L'autre lui dit : C'est un homme que j'ai voulu tuer; il m'a dit : Menez-moi auprès de votre roi, je sais quelque chose qui pourra lui être utile. Bahràm lui dit : Quelle est la chose que tu sais? Dis-la, pour te sauver de la mort. Le prisonnier répondit : Je suis un sorcier, le plus habile de tout le Turkestân. Quand j'accompagne un roi dans une campagne, je fais voir en songe à l'ennemi qu'il sera mis en fuite, et par là je le décourage; la preuve en est que je t'ai fait voir, hier matin, en songe que ton armée serait mise en fuite. Bahràm pensa en lui-même : Un homme intelligent n'acceptera pas ses paroles et n'y croira pas. Puis il lui dit : Quel mal ai-je eu de ton songe, et quel avantage en est-il résulté pour ton armée? Ensuite il donna l'ordre de le mettre à mort.

Bahràm resta un mois à Balkh. Il fit réunir tout le butin qu'il avait fait sur les Turcs, fit expédier à Hormuzd ce qu'il voulait lui envoyer et distribua aux soldats ce qui leur revenait. Ensuite il fut informé qu'un fils du roi des Turcs, resté dans le Turkestân, rassemblait une armée, et que les troupes qui avaient été mises en fuite s'étaient jointes à lui, et qu'il s'avançait avec une armée de cinq cent mille hommes contre Bahràm, pour venger la mort de son père.

CHAPITRE XLIX.

COMBAT DU FILS DE SÀWÈ-SCHÀH AVEC BAHRÀM-TSCHOUBÎN.

L'auteur dit : Bahràm resta au même endroit jusqu'à ce que le fils du roi des Turcs fût arrivé avec une armée de cinq cent mille hommes. Lorsque cette armée fut aux portes de Balkh, il fit sortir son armée du camp. Il se porta sur une hauteur pour examiner l'armée turque. Quand il redescendit, il dit à ses soldats : Les troupes turques sont en nombre considérable, mais elles n'ont pas de courage; il n'y a rien à craindre d'elles. Le lendemain, les deux armées étant rangées en ordre de bataille, Bahràm fit une charge générale, et toute l'armée turque fut mise en fuite. Seulement, le fils du roi des Turcs, avec sept mille hommes de ses familiers, tint pied et continua le combat jusqu'à la nuit. Alors il alla se renfermer dans une forteresse qui se trouvait à proximité. Bahràm, avec son armée, vint assiéger cette forteresse. Le lendemain, le fils du roi des Turcs fit demander à Bahràm à se rendre à lui avec la vie sauve. Bahràm lui accorda la vie, stipulant qu'il l'enverrait avec les autres prisonniers à Hormuzd. Le prince turc en fut content, disant : Hormuzd et moi nous sommes cousins; si je n'ai pas tenu compte de ce que je lui devais, lui il tiendra compte de ce qu'il me doit.

Le directeur des postes de l'armée d'Hormuzd partit pour aller informer Hormuzd et lui porter une lettre de Bahràm. Hormuzd fut très-heureux, rendit grâces à Dieu, et, envoyant un messager à Bahràm, il lui fit dire : Fais comme tu en as l'intention. Le lendemain, après avoir reçu ce message, Bahràm envoya le fils du roi des Turcs, avec six mille prisonniers

appartenant à de grandes familles turques, vers Hormuzd, sous la conduite d'un homme nommé Merdânschâh, avec un détachement de deux mille cinq cents hommes. Il lui expédia en même temps tout le butin qu'il avait fait en or, en argent et en pierres précieuses, le trône d'or, la couronne et les autres effets, les armes et les tapis. On dit qu'il y avait deux cent cinquante généraux prisonniers, et deux cent cinquante-six charges de chameaux d'or et de pierres précieuses.

Lorsque le fils du roi des Turcs arriva près de Madâïn, Hormuzd monta à cheval et alla à sa rencontre, par égard pour la parenté qui le liait à lui, étant son cousin. Quand Hormuzd fut en vue, Merdânschâh fit mettre pied à terre à toutes ses troupes, qui allèrent au-devant du roi et baisèrent la terre; il fit aussi descendre le fils du roi des Turcs. Hormuzd, le voyant, descendit également de cheval et lui adressa les questions d'usage. Ensuite Hormuzd remonta à cheval, et le prince turc voulut également reprendre son cheval, mais Merdânschâh l'en empêcha, le prit par la main et le conduisit ainsi jusqu'à la porte du palais. Hormuzd le fit loger, lui et tous ses compagnons, dans de belles maisons, et les y entretint pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'ils fussent remis de la fatigue du voyage. Il le traita avec distinction, conclut avec lui un traité d'alliance et de paix, lui rendit la souveraineté du Turkestân et lui donna de belles robes d'honneur et de nombreux cadeaux. Ensuite il le fit partir avec Merdânschâh pour se rendre auprès de Bahrâm, auquel il ordonna par lettre de le renvoyer en paix dans le Turkestân, et de rester jusqu'à nouvel ordre à l'endroit où il se trouvait.

CHAPITRE L.

HISTOIRE DE LA RÉVOLTE DE BAHRÂM-TSCHOUBÎN.

Lorsque Hormuzd confia à Merdânschâh le soin de ramener le fils du roi des Turcs auprès de Bahrâm, afin qu'il le renvoyât dans le Turkestân, Merdânschâh lui dit : Je tiens encore le butin que j'ai apporté; que le roi ordonne qu'on le prenne. Hormuzd se le fit présenter et en fut très-satisfait, car il lui semblait fort considérable. Il regarda ses ministres et dit : Voyez-vous le caractère de Bahrâm, qui m'envoie tant de choses? Il y avait là un ministre, le principal d'entre eux, nommé Yezdânbekhsch, qui dit : Ô roi, certainement c'est beaucoup, mais ce n'est qu'une bouchée d'un grand festin; vois combien était grand ce festin, quand une bouchée forme une telle quantité. Cette parole fit impression sur Hormuzd, qui fut courroucé contre Bahrâm. Il remit à Merdânschâh, pour les porter à Bahrâm, une chaîne, une boîte à fuseaux et du coton, et lui écrivit une lettre ainsi conçue : Tu as été déloyal; tu m'as envoyé ce que tu avais de trop; tu as été ingrat. Mets cette chaîne à ton cou, en punition de ta tromperie, et prends ce fuseau et ce coton, comme font les femmes, car le vol et la tromperie sont affaires de femmes; tu es pire qu'une femme. Bahrâm, ayant lu cette lettre et vu ces objets, fut stupéfait. Le lendemain, il mit la chaîne à son cou, prit devant lui le fuseau et le coton et donna audience publique à toute son armée. Lorsque les soldats le virent dans cet état, ils demandèrent ce que cela signifiait. Bahrâm leur dit : Voilà la récompense de ce que j'ai fait pour Hormuzd; voilà la robe d'honneur qu'il m'envoie. Les soldats

furent irrités contre Hormuzd et dirent : Si telle est ta récompense, la nôtre sera encore pire; nous sommes dégoûtés de lui. Bahrâm leur dit : Ne parlez pas ainsi; ce n'est pas sa faute, mais c'est le fait du vizir nommé Yezdânbekhsch, qui est jaloux de moi; il ne vous en adviendra aucun mal. Ils répliquèrent : Nous sommes las et d'Hormuzd et du vizir; et si tu n'es pas avec nous, nous serons aussi las de toi. Bahrâm se joignit à eux et tous se révoltèrent contre Hormuzd. Bahrâm fit faire douze mille couteaux à la pointe recourbée, qu'il envoya à Hormuzd, pour lui apprendre que ces douze mille hommes s'étaient révoltés contre lui. Hormuzd fit briser ces couteaux et les renvoya à Bahrâm. Celui-ci dit aux soldats : Hormuzd veut dire par là qu'il fera couper vos têtes, comme il a fait avec les couteaux. Les troupes en conçurent une haine plus grande contre Hormuzd.

Un jour, Bahrâm alla à la chasse, en compagnie d'Hormuz-Kharrâd-Barzîn, de Bouzourg-Debîr et d'un certain nombre de ses amis. Bahrâm poursuivait un onagre, qui se réfugia dans un grand parc. Tous entrèrent après lui. Après avoir parcouru le parc, ils vinrent dans une vallée couverte de jardins, d'eaux courantes et de maisons de plaisance. Au loin, on voyait un château, vers lequel Bahrâm et ses amis se dirigèrent. Ils mirent pied à terre, et Bahrâm, disant aux autres d'attendre à la porte son retour et laissant son cheval entre leurs mains, entra dans le château. Après quelque temps, un esclave en sortit, prit leurs chevaux et leur donna à manger; ensuite il revint et apporta à manger aux hommes, et, après qu'ils eurent mangé, il leur apporta à boire. Comme Bahrâm tardait à revenir, Merdânschâh entra dans le château et trouva Bahrâm assis et en conversation avec une jeune fille telle qu'il n'en avait jamais vu de plus

belle, ni parmi les femmes libres, ni parmi les esclaves. Bahrâm lui dit : Attends que je sorte. Merdânschâh s'en retourna et attendit. Après un certain temps, Bahrâm sortit, et la jeune fille l'accompagna jusqu'à la porte du château, et tous les amis de Bahrâm la virent. Bahrâm monta à cheval, et la jeune fille rentra au château. Le lendemain, Hormuz-Kharràd-Barzîn et Bouzourg-Debîr s'enfuirent tous les deux d'auprès de Bahrâm, allèrent trouver Hormuzd et lui racontèrent l'aventure de cette jeune fille. Hormuzd, ayant fait appeler le grand mobed, lui raconta cette histoire et lui en demanda l'explication. Le mobed dit : Cette jeune fille est une des péris, qui est devenue amoureuse de Bahrâm. Partout où Bahrâm a à livrer une bataille, elle vient avec ses compagnons, se place devant les rangs des ennemis et les met en fuite.

Hormuzd avait un fils nommé Parwîz, qu'il avait désigné comme son successeur au trône. Bahrâm et toute son armée s'étant révoltés à Balkh contre Hormuzd, et étant venus de Balkh à Reï, Hormuzd avait l'intention d'envoyer Parwîz avec une armée contre Bahrâm. Celui-ci, en étant averti, voulut semer l'inimitié entre Hormuzd et Parwîz. Il ordonna à ses soldats de proclamer Parwîz, de dire que Parwîz était leur roi et qu'ils ne voulaient plus d'Hormuzd. Il instruisit un homme, l'un des principaux officiers, inconnu et étranger à son armée, à venir le trouver et à lui dire : Je suis envoyé par Parwîz; il t'ordonne de lui prêter hommage, toi et tes troupes, et de vous déclarer contre Hormuzd. Parwîz ignorait ces faits. Chaque jour, au moment où Bahrâm donnait audience publique, on criait à sa porte : Où est l'envoyé de Kesra-Parwîz? Qu'on l'introduise.

Bahrâm fit frapper à Reï cent mille dirhems au nom de

Parwìz et à son effigie. Du temps des rois de Perse, on avait coutume de mettre sur le dirhem l'effigie du roi, tandis qu'à présent on met, d'un côté, le nom de Dieu et celui du Prophète; de l'autre, le nom du calife ou du gouverneur de la ville. Du temps des Perses, les deux faces du dirhem portaient l'image du roi: d'un côté, le roi sur son trône et avec la couronne; de l'autre, le roi à cheval, tenant une lance dans sa main. Ces dirhems, avec l'effigie de Parwìz sur les deux côtés, furent remis par Bahràm à des marchands, auxquels il ordonna de les porter à Madâïn, la résidence d'Hormuzd, et d'en acheter différents objets et marchandises. Lorsque les habitants de Madâïn virent sur ces dirhems l'effigie de Parwìz et non celle d'Hormuzd, ils en avertirent le roi, qui fit appeler les marchands et leur demanda d'où ils avaient apporté cet argent. Ils répondirent : Nous l'avons apporté de Reï; c'est Bahràm qui nous a donné ces dirhems, qu'il fait frapper à Reï; il dit que Kesra, c'est-à-dire Parwìz, l'a ainsi ordonné. Le roi Hormuzd dit: Allez, vous êtes innocents. Il fit appeler Parwìz et lui dit : Tu veux t'emparer de la couronne de mon vivant; tu as fait dire à Bahràm de faire frapper de la monnaie à ton effigie et de te proclamer roi. Parwìz baisa la terre et répliqua : Ô roi, c'est là un stratagème et une ruse de Bahràm, qui est un homme plein de ruses et d'impostures; il veut par là indisposer le roi contre moi. Hormuzd dit : Cela peut être. Mais il ne se fiait pas à Parwìz. Celui-ci, craignant son père, s'enfuit pendant la nuit et gagna l'Aderbìdjân. Quand Hormuzd en fut averti, il vit son soupçon à l'égard de Parwìz confirmé. Parwìz avait deux oncles, l'un nommé Bendouï, l'autre, Bostâm. Hormuzd les fit saisir et mettre en prison, en leur disant : C'est vous qui avez fait que Parwìz s'est ré-

volté contre moi; maintenant dites où il se trouve. Ils répondirent qu'ils l'ignoraient. Arrivé dans l'Aderbîdjân, Parwîz s'était rendu dans un temple du feu, où il s'adonnait au service religieux. Personne ne l'y connaissait ni ne savait qu'il était fils d'Hormuzd.

Lorsque Bahrâm apprit la fuite de Parwîz, il reconnut que sa ruse avait réussi; car il avait craint que Parwîz ne vînt l'attaquer, que ses soldats n'inclinassent vers Parwîz et ne voulussent pas combattre contre lui; car il avait dit lui-même à ses troupes que la souveraineté était à Parwîz. Maintenant que Parwîz s'était enfui et que la ruse avait réussi, Bahrâm était tranquille. Il réunit les troupes et leur dit : Hormuzd, ayant appris que nous nous sommes révoltés contre lui et que nous avons reconnu Parwîz, l'a fait mettre à mort. Tous les soldats furent très-irrités contre Hormuzd et dirent à Bahrâm : Que faut-il faire? Bahrâm répliqua : Nous allons marcher contre Hormuzd, l'attaquer et le tuer; il a un jeune fils, nommé Schehryâr, que nous placerons sur le trône. Les soldats y consentirent.

Bahrâm quitta Reï et se dirigea sur Madâïn. Hormuzd, à cette nouvelle, fut consterné. Il reconnut qu'il avait eu tort contre Bahrâm et qu'il avait agi avec précipitation. Il réunit l'armée et le peuple, et fit venir le grand mobed et leur dit : Bahrâm et son armée en révolte marchent contre nous. Qu'y a-t-il à faire? Tous se turent; puis le grand mobed dit : Quel est l'avis du roi? Il répondit : Je sais que j'ai agi à l'égard de Bahrâm avec précipitation, et que j'ai eu tort; il n'a pas mérité ce que j'ai fait, à l'instigation de Yezdânbekhsch, qui, le jour où l'on m'a présenté le butin, m'a excité contre lui. Maintenant je crois devoir envoyer Yezdânbekhsch vers Bahrâm et lui faire dire : C'est celui-là qui m'a excité contre toi.

je te l'envoie; tu peux le tuer ou lui pardonner, comme tu voudras. Bahrâm est un homme généreux; quand il verra Yezdânbekhsch lui faire ses excuses, il les acceptera, lui pardonnera, et, en recevant mon message, il rentrera dans l'obéissance. Le grand mobed dit : Ce plan est bon. Tous l'approuvèrent. Hormuzd fit appeler Yezdânbekhsch au milieu de l'assemblée et lui exposa son avis. Yezdânbekhsch dit : Que le roi ait longue vie! Ma vie est la rançon du roi; j'irai et je solliciterai Bahrâm; s'il me pardonne, ce sera bien; et s'il me punit et me tue, ce sera pour le bien du roi; que mon âme et mon corps soient la rançon du roi! Hormuzd le remercia et le combla d'éloges; il lui ordonna de partir sans emmener personne et d'emporter seulement une lettre du roi. Yezdânbekhsch se retira et fit ses préparatifs de voyage.

Yezdânbekhsch avait un cousin détenu dans la prison du roi pour une faute qu'il avait commise. Lorsque cet homme apprit dans la prison que Yezdânbekhsch allait partir, il lui écrivit un billet ainsi conçu : Tu pars, mais mon cœur est avec toi; personne ne t'est plus attaché que moi et plus sincère. Demande pour moi au roi la permission de t'accompagner, afin que, dans la vie et dans la mort, je reste avec toi. Yezdânbekhsch écrivit un billet au roi et lui fit cette demande, et Hormuzd lui accorda cet homme, qui partit avec lui. Lorsqu'ils arrivèrent à Hamadân et qu'ils s'y arrêtèrent, Bahrâm, qui avait établi son camp aux portes de Reï, eut connaissance de leur voyage. Il fut très-content et se proposa d'agréer les excuses de Yezdânbekhsch, de lui donner des présents et de faire la paix avec Hormuzd.

Yezdânbekhsch dit au propriétaire de la maison dans laquelle il était descendu : S'il y a dans votre ville quelque

devin ou un possédé, faites-le chercher. Le propriétaire lui dit qu'il n'y avait qu'une femme possédée. On la fit venir, et Yezdânbekhsch resta seul avec elle. Il lui demanda quelle serait pour lui l'issue de ce voyage et comment agirait avec lui le roi auprès duquel il se rendait. La femme lui dit : Pourquoi crains-tu ce roi? Tu as la mort avec toi. Cette femme parlait encore, lorsque le cousin de Yezdânbekhsch entra dans l'appartement. La femme dit tout bas à Yezdânbekhsch, de manière que son cousin ne l'entendît pas : Tu périras par la main de celui-ci. Lors de la naissance de Yezdânbekhsch, les astrologues avaient tiré son horoscope et avaient déclaré que sa perte serait causée par une parole qui lui aurait échappé en présence du roi, et qu'il mourrait de la main de son cousin. Lorsque la femme lui parla ainsi, il se rappela les paroles des astrologues, et il lui dit : Tu dis vrai. La femme se leva et sortit. Son cousin ayant pris place, Yezdânbekhsch lui dit : Il m'est survenu une affaire relative au roi, que, en dehors de lui et de moi, personne ne doit savoir. Il faut que je lui écrive une lettre à cet égard, et je ne me fie qu'à toi pour la porter. Tu es venu avec moi dans l'intention de m'assister de ta personne dans le cas où j'en aurais besoin. Il faut que tu portes cette lettre, que tu la remettes au roi en mains propres, et que tu en rapportes la réponse et me la donnes de façon à ce que Bahrâm ne le voie pas. Si tu me rejoins et que je sois en vie, je te récompenserai. L'autre répliqua : Je suis à tes ordres; et il fit ses préparatifs de départ pour le lendemain. Yezdânbekhsch écrivit une lettre au roi Hormuzd en ces termes : L'homme que j'avais demandé au roi, je le renvoie avec cette lettre ; il faut que le roi le fasse immédiatement mettre à mort; car c'est un méchant homme, qu'il faut tuer. Il cacheta la lettre et la remit à son cousin, qui la prit

et sortit, en pensant en lui-même : Est-ce que j'irai trouver Hormuzd, qui m'a retenu en prison tant d'années? Et lui porterai-je une lettre, ne sachant pas comment tourneront ces affaires? Il ouvrit la lettre et la lut. Il revint plein de colère, entra dans la maison, saisit une épée et alla trouver Yezdânbekhsch. Celui-ci, le voyant tenant une épée, lui dit : Ô mon cousin, n'agis pas avec précipitation à mon égard, avant que je t'aie parlé. Mais l'autre, ne prêtant aucune attention à ses paroles, le frappa de son épée et le tua; il se rendit ensuite auprès de Bahràm, à Reï, et jeta devant lui la tête de Yezdânbekhsch, en lui disant : Voici la tête de Yezdânbekhsch, ce scélérat qui avait excité Hormuzd contre toi. Il était venu maintenant pour te tromper et te faire périr. J'étais parti avec lui de Madâïn, j'ai attendu un moment propice et je l'ai tué par attachement pour toi, et je t'apporte sa tête. Bahràm en fut très-affligé, abandonna l'idée de paix et dit : Ô bâtard! scélérat que tu es d'avoir tué un vizir si distingué, envoyé de la part du roi pour négocier la paix et présenter des excuses! Aussitôt il le fit mettre à mort.

Lorsque la nouvelle de la mort de Yezdânbekhsch fut connue à Madâïn, tous les ministres, scribes, fonctionnaires et mobeds furent très-affligés, car il avait été le premier d'entre eux, par son rang, sa science et son autorité. Tous blâmèrent Hormuzd, en disant : Pour une parole qu'il avait prononcée à titre de conseil, fallait-il l'envoyer auprès de l'ennemi, pour qu'il périt en route de la main de ce chien d'homme? Ils se concertèrent tous ensemble, disant : Jusques à quand aurons-nous à supporter la tyrannie de ce rejeton de Turc et sa rage de verser le sang? Tous les cœurs s'enflammèrent contre Hormuzd. Bendouï et Bostâm, les oncles de Parwîz, détenus dans la prison, eurent connais-

sance de cet événement. Bendouï fit parvenir aux chefs de l'armée le message suivant : Combien de temps encore supporterez-vous sa tyrannie? Déposez-le et ôtez-lui la souveraineté ; faites venir son fils de l'Aderbìdjàn et placez-le sur le trône. Nous deux, nous vous faisons notre soumission et nous nous engageons pour Parwìz au bien et à la justice. Ces paroles plurent aux hommes, qui les approuvèrent et fixèrent un jour où ils se réuniraient. Le jour convenu, tous les soldats se rassemblèrent, brisèrent les portes de la prison et en firent sortir Bendouï et Bostàm. Ensuite ils se portèrent vers le palais d'Hormuzd, y entrèrent, enlevèrent la couronne de dessus sa tête, le précipitèrent du trône et lui crevèrent les yeux. Le lendemain, ils envoyèrent la couronne par Bendouï à Parwìz, qui se trouvait dans l'Aderbìdjàn, dans le grand pyrée, et le rappelèrent pour occuper le trône. Parwìz, dans le pyrée, se livrait à la dévotion. Bendouï y entra et plaça la couronne sur sa tête. Cette nouvelle s'étant répandue dans l'Aderbìdjàn, tous les habitants vinrent saluer Parwìz; le lendemain, on le porta à Madaïn, et on le fit monter sur le trône.

CHAPITRE LI.

PARWÌZ ET BAHRÀM-TSCHOUBÎN.

Lorsque Parwìz s'assit sur le trône et mit la couronne sur sa tête, le peuple vint le féliciter. Il répondit aux hommes avec bonté, les harangua et leur promit la justice; ensuite ils se dispersèrent. Parwîz descendit du trône, se rendit auprès de son père, à pied, baisa la terre devant lui, et lui exprima, en pleurant, ses regrets de ce qui lui était arrivé. Il lui dit, en affirmant ses paroles par des serments : J'ai été dans

l'ignorance des choses qui te sont arrivées, ainsi que de l'argent que Bahràm avait fait frapper; je n'en savais rien et je ne l'avais pas ordonné. C'est Bahràm qui a agi ainsi, pour me séparer de toi. Je n'ai pas approuvé et n'ai pas voulu les attentats des hommes contre toi. Mais si je n'avais pas accepté le pouvoir, les hommes l'auraient enlevé à notre famille, et il aurait été perdu pour tes enfants. Hormuzd agréa ses excuses et dit: Je savais que tu n'étais pas complice de Bahràm dans ce qu'il a fait, et que tu n'avais pas approuvé les entreprises de mes sujets; et tu as bien fait d'accepter le pouvoir; je suis du même avis que toi. Cependant, ce que je te demande, c'est que tu me fasses justice de ces hommes qui m'ont précipité du trône, en méconnaissant mon autorité, et qui m'ont crevé les yeux; et que tu le leur fasses expier dans leurs corps et dans leurs âmes. Parwìz répliqua: J'exécuterai tes ordres; mais je ne peux pas agir contre eux immédiatement, pour que les hommes ne conçoivent pas de frayeur et d'inimitié contre moi, puisque Bahràm est à mes trousses et cherche à s'emparer du pouvoir. Il faut attendre; aussitôt que j'en aurai fini avec lui, que j'en serai débarrassé et que je serai en possession incontestée du royaume, je te ferai justice. Hormuzd fut très-content, et le remercia.

Bahràm, apprenant que les hommes avaient crevé les yeux à Hormuzd et qu'ils avaient donné le pouvoir à Parwìz, abandonna l'idée qu'il avait eue de faire la paix avec Hormuzd et de rentrer sous son obéissance. Il conçut de la haine pour Parwìz et le soupçonna d'être l'auteur de tout le mal que l'on avait fait à Hormuzd. Il se proposa d'attaquer Parwìz, de lui enlever le pouvoir, de le rendre à Hormuzd et de se mettre à son service. Il réunit ses soldats et leur annonça ce qui était arrivé à Hormuzd. Les soldats furent saisis de pitié et versèrent

des larmes. Bahràm, lui aussi, pleura et dit : Soldats, si Hormuzd a mal agi envers nous, il l'a fait de bonne foi. A notre départ, il nous a comblé de richesses. Le mal qu'il nous a fait ne provenait pas de lui, mais de Yezdànbekhsch, qu'il avait enfin envoyé vers nous pour nous faire des excuses. Nous lui devons donc de la reconnaissance; nous devons attaquer Parwìz, qui est un criminel et l'auteur de tout ce qui est arrivé à Hormuzd. Nous allons l'attaquer, lui enlever la couronne et la rendre à Hormuzd. Les soldats répliquèrent : C'est à toi d'ordonner, et ce que tu as résolu est bien. Ils s'engagèrent tous envers lui et firent leurs préparatifs. Bahràm fit quitter à l'armée ses quartiers des environs de Reï et la fit marcher sur Madàïn. Parwìz, averti que Bahràm approchait pour venger Hormuzd et pour lui rendre la souveraineté, rassembla une armée et alla à la rencontre de Bahràm, qui fit halte sur les hauteurs de ʿHolwàn. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de ʿHolwàn, et chacune y établit son camp. Le lendemain, Parwìz sortit seul du milieu de ses troupes, se dirigea avec Bendouï et Bostàm vers le camp de Bahràm, se plaça vis-à-vis du camp et s'écria : Dites à Bahràm de sortir seul, afin que je lui parle. Bahràm sortit à cheval, sans armes, avec Merdànschàh et Bahràm-Seyàourschàn. Lorsqu'ils furent en face l'un de l'autre, Parwìz dit : Ò Bahràm, sipehbed du Khorâsàn, général des armées des rois, je sais combien tu m'es attaché, et je sais quels griefs tu as contre ma famille; Hormuzd, n'ayant pas reconnu tes services, a été puni par Dieu et a perdu la couronne. Si tu veux rentrer sous mon obéissance, je te donnerai le rang de frère, et je reconnaîtrai tes droits. Bahràm répliqua : Qui es-tu pour m'assigner un rang élevé? L'autre dit : Je suis Kesra-Parwìz. Bahràm dit : Tu mens! Car si tu étais le fils d'Hor-

muzd, tu n'aurais pas accompli ces attentats contre ton père, et tu n'aurais pas poussé les gens à lui crever les yeux et à le précipiter du trône, et tu ne te serais pas emparé du pouvoir. Jamais un fils n'a agi envers son père comme tu l'as fait. Parwîz entra en colère et dit : Les hommes savent que je n'ai pas fait cela. Tu ne veux probablement que chercher un prétexte; tu le sais bien; vois ce que tu veux faire. Bahrâm dit : Je veux venger Hormuzd de toi, de Bendouï et de Bostâm, et de tous ceux qui l'ont offensé; je veux lui rendre le pouvoir, auquel il a droit, et je serai son serviteur. Parwîz répliqua : Ô scélérat! est-ce ton affaire de donner ou d'ôter le pouvoir? Es-tu de la famille royale? Où donc était jusqu'à présent cette tendresse pour Hormuzd que tu montres maintenant, quand tu t'es révolté contre lui, en lui refusant ton obéissance? Bahrâm dit : Ô bâtard! c'est toi qui es cause de ma défection, car tu as été jaloux de moi et lui as dit du mal de moi; tu l'as empêché de reconnaître mes services. Mais à présent je reconnais son droit, et je veux le délivrer de ton oppression, t'enlever le pouvoir et le lui rendre. Parwîz répliqua : Quelle générosité, ô scélérat! A ces mots, ils se séparèrent.

Le lendemain, les deux armées étant en présence l'une de l'autre, Bahrâm sortit des rangs de son armée et dit aux soldats de Parwîz : N'avez-vous pas honte, ô guerriers de Perse, et ne craignez-vous pas Dieu, d'avoir précipité du trône votre roi Hormuzd, malgré sa bonne conduite et sa justice, de lui avoir enlevé la royauté et de vous être déshonorés dans toute la Perse, de sorte que tous les hommes de la terre vous maudissent? Jamais, avant vous, un roi n'a été traité par ses sujets et par son armée comme Hormuzd l'a été par vous. Maintenant je demande aide à Dieu. Les soldats dirent : Bahrâm a raison; ce que nous avons fait n'est jamais arrivé. Ensuite toute

l'armée de Parwìz, devenue furieuse, déserta. Parwìz fut consterné; il ne resta avec lui que dix hommes et Bendouï, Bostàm, Hormuz-Kharràd-Barzìn et Bouzourg-Debìr. Ceux-ci lui dirent : Ô Parwìz, pourquoi restes-tu? Tu ne peux pas lutter contre toute cette armée, et tu vois que tes soldats t'ont abandonné. Parwìz s'en retourna, et se dirigea vers Madàïn. Bahràm, seul, marcha derrière lui. Arrivé au pont, Parwìz, se retournant et voyant que Bahràm le suivait, ajusta une flèche sur son arc; mais, remarquant que Bahràm était complétement couvert par son armure, il se dit qu'il ne servirait de rien de tirer sur lui. En regardant, il vit que le cheval de Bahràm était découvert au poitrail; il lança le trait sur cet endroit du cheval, qui tomba à la renverse. Bahràm s'en dégagea; mais, n'ayant pas de cheval de rechange, il attendit qu'on lui en amenàt un, et Parwìz pendant ce temps gagna de l'avance. Bahràm lui cria : Tu verras, ô bàtard !

Parwìz rentra à Madàïn et dit à son père : Toute mon armée a passé à Bahràm, je suis resté seul avec dix hommes; j'ai été obligé de revenir. Mais il ne lui dit pas que Bahràm voulait le replacer sur le trône. Ensuite il dit : Mon père, où irai-je pour chercher du secours? Dois-je me rendre auprès de No'màn ou ailleurs? Son père répondit : Les Arabes sont des gens pauvres, et No'mân n'a pas à te donner de l'argent et une armée. Les Arabes sont des maraudeurs et ne se soucient pas de l'empire. Rends-toi auprès du César, le roi de Roum, qui a de l'argent, des troupes et des armes. Il te prêtera aide et te fera recouvrer la royauté. Je suis en bonnes relations avec lui, car je lui ai rendu le royaume de Syrie et ai conclu avec lui un traité de paix. Il te traitera comme il faut. Parwìz, ayant pris congé de son père, le quitta. Il dit à ses oncles : Nous allons nous rendre auprès du César,

comme le veut mon père. Il partit, emmenant avec lui ses oncles et les dix hommes qui lui étaient restés. A une petite distance de Madâïn, ses deux oncles s'arrêtèrent et dirent entre eux : Nous n'avons pas bien fait. Bahràm va entrer dans Madâïn; il placera Hormuzd sur le trône, et lui-même exercera le pouvoir; il nous fera poursuivre par ses troupes et nous fera saisir, et, s'il ne nous atteint pas, Hormuzd fera demander au César de nous livrer. Il faut que nous fassions disparaître Hormuzd de la terre. Ils dirent à Parwìz : Continue ton chemin, nous allons retourner dans la ville pour une certaine affaire; nous allons terminer ce qui doit être fait, prendre congé de nos familles, et nous te suivrons. Ils ne lui dirent pas ce qu'ils voulaient accomplir. Parwìz pensa qu'ils voulaient l'abandonner et aller rejoindre Bahràm. Il poussa son cheval en avant et s'éloigna avec ses dix compagnons, le cœur irrité contre ses oncles. Ceux-ci rentrèrent dans la ville et se rendirent au palais. Ils trouvèrent les femmes et les jeunes filles pleurant et se lamentant à cause du départ de Parwìz, et tout le monde occupé. Ils dirent : Nous avons à parler seuls au roi; nous lui apportons un message de la part de Parwìz. Ils entrèrent donc, et personne dans le château, à cause du trouble et de la tristesse, ne fit attention à eux. Ils lièrent les mains à Hormuzd, lui jetèrent une bande autour du cou et l'étranglèrent. Ensuite ils sortirent, montèrent à cheval et allèrent rejoindre Parwìz, qui fut charmé de les voir. Ils lui dirent : Nous sommes allés chercher dans nos maisons l'argent nécessaire pour le voyage, et nous avons pris congé de nos familles. Ils ne lui dirent pas qu'ils avaient tué Hormuzd.

Parwìz et ses amis continuèrent leur route en toute hâte, et arrivèrent après trois jours à la frontière de l'Iràq. Ils mar-

chèrent jour et nuit et atteignirent enfin le territoire de Syrie, où ils furent en sûreté. Ils aperçurent de loin un ermitage vers lequel ils se dirigèrent, et y descendirent. L'anachorète, sans les connaître, leur donna un morceau de gros pain sec, qu'ils mangèrent en le trempant dans de l'eau. Parwîz, n'ayant pas reposé depuis trois jours, fut pris de sommeil, mit sa tête sur le sein de Bendouï et s'endormit; les autres se mirent aussi à dormir.

Lorsque Bahràm, arrivé à Madâïn, apprit la mort d'Hormuzd, il reconnut que ses plans étaient renversés. Il s'informa de quel côté Parwîz s'était enfui, et, ayant su qu'il s'était dirigé du côté de la Syrie pour se rendre auprès du César, il fit venir Bahràm-Seyâouschân, lui confia quatre mille hommes et lui dit : Va à la poursuite de Parwîz, en faisant courir les chevaux à toute bride; là où tu le rencontreras, saisis-le et ramène-le, lui et ses compagnons. La domination de Bahràm à Madâïn dura un an.

Parwîz et ses amis étaient endormis dans l'ermitage; l'anachorète vint les réveiller, disant : Levez-vous, il arrive une armée. Ils demandèrent où elle était. L'anachorète dit : Je l'aperçois à deux parasanges d'ici. Ils furent paralysés par la frayeur, sachant bien que ces troupes venaient à leur recherche, et ils se préparèrent à la mort. Parwîz dit : Qu'allons-nous faire? Émettez un avis; car l'homme intelligent, quelque grande que soit sa terreur, ne perd pas la faculté de la résolution et de l'action. Bendouï dit : Je sais une ruse par laquelle je pourrai te sauver, en m'exposant à la mort moi-même. Parwîz dit : Ô mon oncle, peut-être ne seras-tu pas tué; car la vie est entre les mains de Dieu. Mais si tu es tué en me sauvant, tu auras acquis par là une gloire éternelle, et si tu es sauvé, tu en auras encore plus d'honneur.

Bendouï dit : Dépouille-toi de tous tes vêtements et donne-les-moi ; monte à cheval et pars avec tes compagnons, et laisse-moi entre les mains des soldats. Parwìz déposa ses habits royaux, les donna à Bendouï, et partit avec Bostâm et les autres amis. Bendouï se revêtit des habits de Parwìz et dit au moine : Si tu me trahis, je te tuerai. Le moine répliqua : Fais ce que tu voudras, je ne dirai rien. Bendouï, revêtu des habits de Parwìz, ayant sur la tête le diadème avec les pierres précieuses, monta sur le toit de l'ermitage et y resta jusqu'à ce que l'armée approchât. Les soldats, le voyant avec des vêtements brodés d'or et les pierres précieuses qui brillaient au soleil, ne doutèrent point que ce ne fût le roi, et ils entourèrent l'ermitage. Alors Bendouï descendit du toit, mit ses propres habits, revint sur le toit et cria à l'armée : Je suis Bendouï ; dites à votre chef d'approcher d'ici, afin que je lui communique un message de la part de Kesra, qui l'a ainsi ordonné. Bahrâm-Seyâouschân sortit des rangs de son armée et s'approcha de l'ermitage. Bendouï le salua, et le salua de la part de Parwìz, disant : Kesra te salue et te fait dire : Loué soit Dieu de ce que c'est toi qui es venu après nous ! Bahrâm le reconnut, le salua et dit : Je suis l'esclave de Parwìz. Bendouï dit : Parwìz te fait dire : Il y a aujourd'hui trois jours que je suis à cheval et dans l'affliction. Je sais qu'il me faudra certainement aller avec toi et me confier à la décision de Dieu. Si tu le juges convenable, arrête-toi un jour, jusqu'au soir, afin que nous nous reposions, et que toi et tes hommes vous preniez également du repos. Quand la nuit tombera, nous partirons. Seyâouschân répondit : Certainement ; et c'est là la moindre faveur que le roi Parwìz puisse me demander ; je suis son serviteur. Lorsque le soleil baissa, Bendouï vint à l'enceinte de l'ermitage, appela Bahrâm et

lui dit : Parwîz te fait dire : Tu m'as montré de la bienveillance aujourd'hui, en m'accordant un délai jusqu'à la nuit tombante; il faut que tu m'accordes encore cette nuit, que nous partions au matin. Bahrâm consentit. Il fit demeurer ses troupes autour de l'ermitage, et, au point du jour, il les rassembla, et cria à Bendouï : Il faut partir. Bendouï dit : Il va venir. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que le soleil fût complétement levé. Bendouï voulait tarder jusqu'au milieu du jour, mais Bahrâm devint pressant. Alors Bendouï ouvrit la porte, sortit et dit : Me voilà seul; Parwîz est parti dès hier, il est en pleine fuite; j'ai voulu vous retarder d'un jour et d'une nuit, afin qu'il pût prendre l'avance. Maintenant, à moins de marcher avec les nuages et le vent, vous ne l'atteindrez pas. Faites ce que vous voudrez. Bahrâm-Seyâouschân fut confondu; il fit saisir Bendouï et l'amena auprès de Bahrâm, qui lui dit : Scélérat, n'était-ce point assez d'avoir tué le roi Hormuzd? Devais-tu encore faire échapper d'entre mes mains ce bâtard? Je te ferai mourir devant tout le peuple, afin que tu lui serves d'exemple. Mais j'attendrai jusqu'à ce que j'aie pris aussi Bostâm et Parwîz, et alors je vous ferai mettre à mort tous ensemble. Il confia Bendouï à Bahrâm-Seyâouschân, en lui recommandant de le tenir étroitement enfermé jusqu'à ce que Dieu lui eût amené les autres.

Bahrâm-Seyâouschân conduisit lui-même Bendouï dans sa propre maison et l'y tint enfermé. Il le traitait bien, le faisait demeurer pendant le jour dans son appartement, et passait les nuits à boire et à causer avec lui jusqu'au matin, dans l'espoir qu'un jour Parwîz reviendrait et lui ferait du bien. Or il se passa ainsi plusieurs mois, Bahrâm tenant toujours le pouvoir. Il existait un jeune fils d'Hormuzd, nommé Schehryâr. Bahrâm ne se fit pas proclamer roi; il disait :

Je garde la souveraineté à Schehryâr, fils d'Hormuzd; quand il sera grand, je la lui remettrai. Après trois ou quatre mois, une nuit, Bahràm-Seyâouschân et Bendouï étant à boire et à causer, Bendouï dit: Je suis certain que le pouvoir de Bahràm n'est pas solidement établi et qu'il ne lui restera pas, car il exerce la tyrannie; il s'est emparé du gouvernement par la violence, et Dieu lui demandera justice pour Parwîz. Bahràm-Seyâouschân répliqua : Je le crois comme toi, Dieu le punira, et si Dieu me donne la force, j'espère accomplir cette punition. Bendouï dit : Que comptes-tu faire? L'autre répondit : J'ai l'intention, un jour que je serai dans l'arène, sous prétexte de jouer à la raquette, quand Bahràm sortira du palais, de le tuer, de ramener Parwîz et de le placer sur le trône. Bendouï dit : Mais quand veux-tu le faire? Seyâouschân répondit : A n'importe quel moment, quand j'en trouverai le moyen. Bendouï dit: Ce moment est demain. L'autre répliqua : Tu as raison. Ils convinrent donc d'agir le lendemain. Ce jour, Bahràm-Seyâouschân se leva, mit sa cotte de mailles et, par-dessus, le pourpoint du jeu, et prit la raquette pour aller sur l'arène. Bendouï lui dit : Si tu veux exécuter ce dessein, délivre-moi d'abord de mes liens, et donne-moi un cheval et des armes, afin que, s'il t'arrive quelque chose, je puisse te secourir. Bahràm fit ainsi, monta à cheval et partit, tandis que Bendouï resta dans la maison. La nièce de Bahràm-Tschoubîn, qui était la femme de Bahràm-Seyâouschân, envoya une personne à son oncle et lui fit dire : Mon mari a revêtu aujourd'hui l'habit du jeu de raquette et est parti avec la raquette, mais il porte, par-dessous le pourpoint, une cotte de mailles. Je ne sais pas ce que cela signifie; garde-toi de lui. Bahràm-Tschoubîn eut des appréhensions; il pensa que Bahràm-Seyâouschân avait

conjuré avec toute l'armée pour le tuer. Il monta à cheval, prit la raquette et se tint à un bout de l'arène, frappant légèrement sur le dos tous ceux qui passaient près de lui. Comme il ne trouva personne avec une cotte de mailles, il reconnut que Bahrâm-Seyâouschân avait formé son plan à lui seul. Il tint son épée prête, et lorsque Bahrâm-Seyâouschân vint auprès de lui, qu'il le toucha avec la raquette et entendit le son de la cotte de mailles, il lui dit : Fils de courtisane, pourquoi as-tu, dans l'arène et pour le jeu de raquette, une cotte de mailles? Il le frappa avec l'épée et lui trancha la tête. Bendouï, à cette nouvelle, monta à cheval et partit, se dirigeant vers l'Aderbîdjân. Lorsque, le lendemain, Bahrâm fit chercher Bendouï, on lui dit qu'il s'était enfui. Il regretta beaucoup de ne l'avoir pas tué.

Le lendemain, Bahrâm apprit que l'on disait dans l'armée qu'il n'avait pas le droit de conserver le pouvoir. Il fit rassembler toutes les troupes; on plaça des coussins de brocart les uns sur les autres et il s'y assit, afin que tous pussent le voir; il occupa le trône royal, la couronne sur la tête. Il harangua l'assemblée, adressa des louanges à Dieu, pria pour Nouschirwân et tous les rois, puis il dit : Vous n'avez jamais entendu, ô hommes, que quelqu'un ait agi envers son père comme a fait Parwîz, qui, pour la possession du monde, a tué son père; mais Dieu lui a ôté le pouvoir et le punira dans l'autre monde. Jamais homme n'a traité quelqu'un avec autant de bonté que j'en ai eu pour Bahrâm-Seyâouschân, qui m'a trahi et a cherché à me tuer; mais Dieu l'a fait périr par ma main. Je ne veux pas, ô hommes, ce royaume pour moi-même, mais je veux pour roi Schehryâr. Quant à Parwîz, qui a tué son père, il n'a pas de part au royaume de son père et n'a pas de droits à l'héritage. L'as-

semblée devint tumultueuse; les uns s'écrièrent : Nous acceptons Bahràm comme roi jusqu'à la majorité de Schehryàr. D'autres dirent : Parwìz a plus de droits au trône, car il est innocent du meurtre, il ne l'a ni ordonné ni désiré. Bahràm, voyant qu'ils étaient divisés, dit : Faites silence, je vais dire une parole selon la justice. Tous se turent, et Bahràm dit : Ce royaume appartient à Schehryàr; je le lui transmettrai quand il sera grand; je ne reconnais pas le droit de Parwìz au trône de son père, et je ne le lui donnerai point. Vous autres qui êtes attachés à Parwìz, je ne vous ferai pas mettre à mort et je ne vous combattrai pas; je vous excuse. Mais quiconque lui est attaché et n'accepte pas le gouvernement de Schehryàr, qu'il quitte le royaume en paix et qu'il aille où il voudra. Je vous accorde un délai de trois jours. Si, après trois jours, je trouve un de ces opposants dans le pays, je le ferai mettre à mort sans faute. Sur ces paroles, les hommes se dispersèrent. Le troisième jour, vingt mille hommes des adversaires de Bahràm sortirent de Madàïn et se dirigèrent vers l'Aderbìdjàn, auprès de Bendouï, qui leur dit : Parwìz est allé auprès du roi de Roum; j'attends d'un moment à l'autre qu'il revienne avec une armée pour attaquer Bahràm. Restez ici et attendez. Les troupes demeurèrent.

Bahrâm, ayant saisi le pouvoir, régnait sans contestation. Il envoya des lieutenants dans les provinces. Il s'asseyait sur le trône d'or, mettait la couronne sur sa tête et donnait audience au peuple. Il gardait Schehryâr dans son appartement, ne voulant pas le faire voir au peuple avant qu'il fût grand. Bahrâm ne s'intitulait pas roi; il écrivait aux fonctionnaires en ces termes : Moi Bahrâm, fils de Bahrâm, fils de ʿHasîs, gardien de l'empire. Il recevait les impôts, payait les traitements et administrait tout le royaume, en respec-

tant les lois. Personne ne put l'atteindre, jusqu'au jour où Parwîz revint de Roum et l'attaqua.

CHAPITRE LII.

PARWÎZ ET LE CÉSAR DE ROUM. — IL RAMÈNE UNE ARMÉE À MADÀÏN.

Lorsque Parwîz, ayant donné ses habits à Bendouï, fut sorti de l'ermitage, lui, son oncle Bostâm et ses dix compagnons coururent pendant trois jours et trois nuits. Alors, harassés de fatigue et de faim, ils arrivèrent à un parc sur les bords de l'Euphrate. Parwîz dit à ses amis : Entrez dans ce parc, peut-être trouverez-vous quelque gibier; nous avons tous faim. Ils se dispersèrent dans le parc, leurs arcs tendus; mais, malgré leurs courses, ils ne trouvèrent rien, et sortirent affamés et épuisés. Ils virent passer sur la route un Arabe monté sur un chameau. Parwîz l'appela et lui demanda d'où il était. L'Arabe lui dit qu'il était de la tribu de Tayy. Parwîz, connaissant la langue arabe et ayant lu les généalogies arabes, lui dit : De quelle branche des Benî-Tayy es-tu? L'Arabe dit : Des Benî-'Hanzhala. Quel est ton nom? lui demanda Parwîz. L'Arabe répondit : Iyâs, fils de Qabîça. C'était un homme considérable, l'un des principaux de la tribu. Parwîz lui dit : Je connais ton nom. L'Arabe dit : Qui es-tu? Je suis Parwîz, répondit l'autre, fils d'Hormuzd. Iyâs descendit de sa monture, baisa la terre devant lui et dit : Ô roi, que t'est-il arrivé? Parwîz dit : L'un de mes généraux s'est révolté contre moi et je suis en fuite devant lui; maintenant, moi et mes compagnons nous sommes affamés plus que nous ne pouvons le dire; donne-nous aujourd'hui l'hospitalité. Iyâs dit : Certainement; vous me faites honneur; venez avec moi dans la tribu. Parwîz

dit : Ta tribu où est-elle? Elle est près d'ici, répondit Iyàs, qui se mit en route, suivi de Parwìz et de ses compagnons. Arrivés sur le territoire des Benî-Tayy, ils trouvèrent une puissante tribu, dont les principaux membres les reçurent, en les faisant descendre chez eux et en prenant leurs chevaux, à qui ils donnèrent de la paille. Parwìz dit : Nous craignons que quelqu'un ne vienne à notre poursuite. Iyàs lui dit : Aussi longtemps que tu seras dans cette tribu, sois tranquille. Parwìz sourit et dit : Ô Arabe, si quelqu'un venait à notre poursuite, comment la tribu pourrait-elle résister? Donne-nous vite quelque chose à manger, que nous partions. Iyàs remplit un vase de lait frais, le leur présenta avec des dattes et dit : Mangez, en attendant que le pain soit prêt. Ils en mangèrent un peu. Ensuite Iyàs fit fermenter de la pâte de farine et la fit cuire, comme font les chameliers et les bergers dans les champs, en creusant un trou dans le sol, le remplissant de feu, et en mettant la pâte au milieu du feu, jusqu'à ce qu'elle soit cuite. Puis il fit tuer et rôtir un agneau, et leur présenta ce pain et cette viande. Ils mangèrent et furent rassasiés; ensuite ils se mirent à dormir jusqu'au soir. Alors ils voulurent partir, mais Iyàs dit : Il y a d'ici aux confins du désert trois journées de route. Il vous faut nécessairement de la nourriture pour trois jours, un guide qui vous conduise en dehors du désert, et des montures fraîches, car les vôtres sont fatiguées. Parwìz dit : Qui nous donnera ces provisions et ces montures? Iyâs répondit : C'est moi qui vous les donnerai. Couchez ici cette nuit, demain matin j'aurai tout préparé. Ils firent ainsi. Iyâs fit tuer et rôtir trois moutons et cuire sur le charbon trois grands pains; on amena douze dromadaires; sur dix de ces animaux il fit monter Parwìz et ses compagnons, en monta un lui-même, et sur un autre il fit placer les provisions et monter un esclave.

et il partit ainsi avec eux. Chaque jour de route il leur donna un pain et un mouton. Le troisième jour, ils arrivèrent à la terre cultivée, montèrent sur leurs chevaux et rendirent les chameaux à Iyàs. Parwîz lui dit : Tu m'as fait éprouver ta bonté et tu m'as attaché par les liens de la reconnaissance. Il faut, quand je reviendrai de la cour du roi de Roum et que je recouvrerai mon royaume, que tu viennes chez moi, afin que je te récompense. Iyàs répliqua : Nous autres Arabes, quand nous donnons l'hospitalité à quelqu'un, nous n'en attendons pas de récompense et nous n'allons pas la chercher. Mais si tu recouvres ton royaume, et lorsque tu occuperas le trône, j'irai et je te rendrai hommage. Parwîz fut honteux de ses paroles, et Iyàs retourna dans sa tribu.

Parwîz et ses compagnons s'arrêtèrent à Raqqa. Cette ville étant sous la domination du roi de Roum, ils y furent en sûreté, y restèrent trois jours et s'y reposèrent. Ensuite ils continuèrent leur voyage. Ils rencontrèrent sur leur route un ermitage, à la porte duquel ils descendirent pour se reposer. L'anachorète monta sur le toit, regarda en bas et dit : Qui êtes-vous? Parwîz répondit : Je suis un envoyé du roi de Perse et je me rends auprès du roi de Roum. L'anachorète répliqua : Tu n'es pas un envoyé, tu es le roi de Perse lui-même, en fuite devant un de tes propres généraux ; tu vas trouver le roi de Roum pour obtenir de lui du secours et une armée. Parwîz dit : Quel mal y aurait-il si tu descendais auprès de nous ? L'anachorète étant descendu, Parwîz lui dit : Excuse-moi, je ne savais pas que tu avais une telle science. Or dis-moi comment je réussirai auprès du César. L'autre répondit : Le César te donnera sa fille en mariage, et te renverra avec son fils et une armée de soixante et dix mille hommes, et tu recouvreras ton royaume. Parwîz dit :

Quand occuperai-je le trône? L'anachorète répondit : Dans environ dix-sept ou dix-huit mois. — Quelle sera la durée de mon règne? — Trente-huit ans. — D'où sais-tu tout cela? lui demanda Parwîz. L'anachorète dit : Des écrits du prophète Daniel, qui a prédit le nombre des rois de Perse, la durée du règne de chacun en particulier et l'époque où il vivra. Parwîz reprit : Qui aura le royaume après moi? L'anachorète dit : Ton fils, nommé Schîrouï, pendant quelques mois seulement; ensuite ta fille, pendant quelques années, et ensuite ton petit-fils; puis il sera enlevé à celui-ci par des Arabes, les descendants d'Ismaël, fils d'Abraham, qui s'établiront en Perse, se nourrissant de lait, de dattes et de viande, et qui conserveront ce royaume jusqu'au jour de la résurrection. Parwîz dit : Est-ce que quelqu'un se révoltera contre mon pouvoir? L'autre répondit : Oui, tu as un oncle nommé Bostâm, qui se révoltera; mais, après trois ans, tu triompheras de lui. Parwîz dit à Bostâm : Remarque ce que dit cet anachorète, que tu te révolteras contre moi. Bostâm répliqua : Il ment. Parwîz dit : Alors engage-toi envers moi par serment que tu ne me trahiras pas et que tu ne trameras aucun acte séditieux. Bostâm fit ce que Parwîz désira.

Ils partirent de là, et arrivèrent à Antioche. Parwîz fit écrire une lettre au César, roi de Roum, nommé Maurice, et la fit porter par Bostâm et cinq hommes. Lui-même demeura à Antioche. La lettre était ainsi conçue : Je viens pour implorer ta protection contre un de mes généraux, nommé Bahrâm-Tschoubîn, qui a soulevé l'armée contre moi et m'a enlevé le pouvoir. Je place mon salut en toi et forme l'espoir que tu voudras me secourir d'une armée et de moyens pour recouvrer mon royaume. Ces messagers partirent pour Constantinople, se rendirent à la résidence du roi et deman-

dèrent une audience. On avertit le roi que des envoyés du roi de Perse étaient à la porte. Il les fit introduire et fit placer pour chacun un siége d'or. Ceux-ci lui remirent la lettre de Parwîz. Le roi leur dit de s'asseoir. Ils répondirent : Nous sommes des solliciteurs, à qui il ne convient pas de s'asseoir avant que leur demande soit agréée; si tu accèdes à notre sollicitation, nous prendrons place; sinon, permets que nous restions debout pour nous en retourner immédiatement. Le César dit en langue grecque à ses familiers : Ce sont des gens intelligents. En lisant la lettre, il fut fort affligé au sujet de Parwîz, et dit aux ambassadeurs : Hormuzd fut mon frère, et Parwîz est le fils de mon frère; je veux lui prêter aide et lui donner une armée et de l'argent. Ils remercièrent le César et s'assirent sur les siéges. Après quelque temps, ils se levèrent et se retirèrent. Le César donna ordre de les loger dans les plus beaux châteaux. Ensuite il convoqua ses officiers, leur fit lecture de la lettre de Parwîz, et demanda leur avis. L'un d'eux dit : Ô roi, tu sais quels malheurs le pays de Roum a éprouvés de la part des Perses depuis les temps d'Alexandre le Grec; combien d'armées ils ont envoyées contre nous, et combien de massacres ils nous ont infligés. Et maintenant qu'ils sont occupés d'eux-mêmes et qu'ils se font la guerre entre eux, nous sommes tranquilles; laisse-les dans cette situation; ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre. Tous les assistants dirent : Ô roi, il a raison. Le grand évêque garda le silence; le roi lui dit : Quelle est ton opinion? L'évêque répondit : Il ne sied pas au roi que quelqu'un, victime d'une injustice, ayant été dépouillé de son royaume, venant lui demander assistance, et pouvant être secouru, n'obtienne pas de secours. Aujourd'hui cet homme vient te solliciter, demain tu pourras être solliciteur auprès de lui.

Le roi approuva ces paroles. Il donna l'ordre à son armée de se préparer, et en désigna soixante et dix mille hommes, auxquels il paya la solde, et plaça à leur tête son fils *Binâtous* (Théodose). Il invita Parwîz par une lettre à venir le voir. Parwîz arriva. Le César lui donna en mariage sa fille nommée Marie, et lui offrit cette armée, complétement armée et pourvue de tout. Il y avait dans les rangs de cette armée quelques hommes qu'on appelait « hommes de mille, » et dont chacun était réputé égal à mille hommes. Toutes les fois que le César voulait envoyer quelque part mille hommes, il faisait partir l'un de ces hommes, qui accomplissait l'œuvre de mille soldats. Le César les confia donc à Parwîz, en lui faisant connaître ces circonstances. Il lui remit l'armée, à la tête de laquelle il avait placé son fils Théodose, une grande somme d'argent et sa fille Marie, et il le fit partir ainsi. Il l'accompagna jusqu'à la troisième station, ensuite il s'en retourna.

Parwîz, quittant le pays de Roum, avec le fils et la fille du roi, avec les soixante et dix mille hommes et une grande quantité de richesses, se dirigea vers l'Aderbîdjân. Lorsqu'il arriva à la frontière de cette province, son oncle Bendouï, accompagné des vingt mille hommes qui l'avaient rejoint, vint à sa rencontre. N'étant plus qu'à une courte distance de Parwîz, Bendouï et un de ses cavaliers quittèrent les rangs et marchèrent en avant. Parwîz et Bostâm devancèrent également leurs troupes. Quand les deux corps d'armée furent en vue l'un de l'autre, Parwîz dit à Bostâm : Quels sont les deux cavaliers qui arrivent là? Bostâm répondit : L'un d'eux est mon frère Bendouï, mais je ne connais pas l'autre. Parwîz répliqua : Tu es fou! Bendouï, au moment où il fut entraîné de l'ermitage, a été tué ou fait prisonnier. Lorsqu'ils se furent rapprochés, Bendouï reconnut Parwîz; il descendit de son cheval et

baisa la terre devant lui. Alors Parwîz le reconnut également, s'approcha et exprima sa joie. Il fit remonter Bendouï sur son cheval et continua sa route avec lui et Bostâm. Tous les trois se demandèrent réciproquement de leurs nouvelles. Bendouï raconta ses aventures depuis qu'il était sorti de l'ermitage, l'histoire de Bahrâm et de ses adversaires, qui, au nombre de vingt mille, par attachement pour Parwîz, étaient venus le rejoindre. Parwîz dit : Je suis plus heureux de ta présence que de celle de cette armée. Il continua sa marche et arriva dans la ville de Schîz, où il fit halte. Schîz est une ville considérable de l'Aderbîdjân, qui renfermait un grand pyrée.

Bahrâm, à la nouvelle de l'arrivée de Parwîz, prépara son armée et quitta Madâïn avec cent mille hommes. Il marchait à sa rencontre et n'était plus séparé de lui que par la distance d'une parasange. Le lendemain, les deux armées furent en présence, se formèrent en ordre de bataille, prêtes à combattre. Bahrâm, se tenant au centre, monté sur un cheval pie, fut reconnu par Parwîz, que de son côté il distingua également. Il y avait dans l'armée de Bahrâm trois Turcs d'une remarquable bravoure, qui, le jour où Bahrâm avait livré bataille à l'armée turque, s'étaient rendus à lui, lui demandant la vie sauve. C'étaient les plus vaillants hommes de tout le Turkestân. Ces trois hommes sortirent des rangs de l'armée de Bahrâm et dirent à Parwîz : Nous te donnons un défi ; nous allons combattre contre toi l'un après l'autre ; avance. Parwîz s'avança ; mais Théodose lui dit : Ne va pas, il ne faut pas que le roi sorte pour combattre. Parwîz répliqua : Quand on appelle le maître au combat, il ne faut pas qu'il recule ; cela serait honteux. Si un âne perd sa charge, le maître de l'âne est obligé de la remettre

sur l'âne. Il s'avança donc, et l'un des trois Tures se présenta devant lui. Parwîz l'attaqua, le renversa, avec sa lance, de dessus son cheval, le frappa de son épée et le tua. Lorsque l'autre parut, Parwîz lui asséna un coup d'épée, qui lui fendit en deux le heaume et la tête. Le troisième tourna le dos et s'enfuit. Parwîz s'élanca après lui, et d'un coup d'épée sur l'épaule il lui enleva la moitié du corps. Ensuite il rentra dans son camp. Ni les Grecs et ni les Perses ne s'étaient doutés que Parwîz eût tant de courage et de force; tous furent remplis de joie; Théodose descendit de cheval et baisa l'étrier de Parwîz, et tous les soldats baisèrent la terre devant lui. L'un des dix qui avaient la valeur de mille hommes vint auprès de Parwîz et lui dit : Ô roi, toi qui as tant de courage, pourquoi donc as-tu fui devant un de tes propres généraux? Parwîz fut blessé de cette parole et garda le silence. L'autre dit : Où est ce cavalier devant lequel tu as pris la fuite, en venant en Roum, afin que j'aille, seul, le combattre pour te délivrer de lui? Parwîz dit : C'est celui qui est monté sur un cheval pie, au centre de l'armée. « L'homme de mille » dirigea son cheval de ce côté et provoqua Bahrâm au combat. Bahrâm se présenta, et, commençant la lutte, frappa le Grec d'un coup d'épée qui lui fendit la tête, traversa le pourpoint, la cotte de mailles et la cuirasse, jusqu'aux arçons de la selle, et entra dans le corps du cheval, de sorte qu'une moitié de l'homme tomba d'un côté et une moitié de l'autre. Parwîz éclata de rire. Théodose et les Grecs furent blessés de ce rire, et Théodose lui dit : Pourquoi ris-tu de la mort d'un homme si brave? Parwîz répondit : Parce qu'il m'a insulté au sujet de Bahrâm; mais Dieu lui a montré les coups de Bahrâm. Ensuite Parwîz le fit relever du lieu où il était tombé, le fit embaumer avec de l'aloès, du vert-de-gris et du

camphre, et fit dessécher le corps; puis il le fit transporter sur des dromadaires auprès du César, avec une lettre ainsi conçue : Je t'écris du champ de bataille. Tes hommes m'ont insulté en me reprochant de m'être enfui devant l'un de mes propres généraux. C'est cet «homme de mille» qui m'a fait ce reproche. Il a cherché lui-même le combat avec Bahrâm, qui l'a ainsi frappé. Je t'envoie son corps, afin que tu voies quels sont les coups de l'homme devant lequel j'avais pris la fuite.

Ce même jour, il y eut un engagement entre les deux armées, et un grand nombre de soldats furent tués ou blessés. La nuit les sépara. Le lendemain, on recommença la bataille, et il y eut également un grand nombre de morts. Dans la nuit du troisième jour, Parwîz fit dire aux Grecs : Reposez-vous demain, ce sont les vingt mille guerriers perses qui combattront. Ceux-ci étaient commandés par un général nommé Mousêl (Mouschegh), l'Arménien, l'un des généraux de Perse. Parwîz, le lendemain, lui ordonna d'engager la lutte. Les Perses sortirent et livrèrent la bataille. Des deux côtés il y eut un grand nombre de morts. Le soir, les deux armées rentrèrent dans leurs camps. Bahrâm envoya à Parwîz le message suivant : Demain nous allons combattre à nous deux, corps à corps; je te tuerai ou je périrai par ta main. Parwîz répondit : Très-volontiers. Le lendemain, Bendouï et Bostâm dirent à Parwîz : Nous n'approuvons pas que tu te rendes à la provocation de Bahrâm. Parwîz répliqua : Qu'en sera-t-il ? S'il me tue, je serai délivré de moi-même, et vous aussi serez délivrés de moi; car il y a assez longtemps que vous êtes dans la peine à cause de moi. Toutes leurs prières furent inutiles.

Le lendemain, les deux armées se formèrent en ordre de

bataille; Bahràm sortit du milieu de son armée et cria à Parwìz : Si tu veux le royaume, avance! Parwìz sortit, et ils s'assaillirent. Bahràm tomba sur Parwìz et voulut lui asséner un coup. Parwìz recula et se mit à courir vers son camp; mais Bahràm lui coupa le chemin. Restant ainsi entre les deux armées, cherchant une issue, Parwìz se sauva, poursuivi par Bahràm, jusqu'à une montagne qui se trouvait à droite de l'armée. Alors Bahràm lui cria : Où vas-tu, ô bâtard? Tu as devant toi la montagne et derrière toi l'épée! Parwìz descendit de son cheval, l'abandonna, se dépouilla de son armure et se mit à monter pour atteindre le sommet. Bahràm, arrivé près de la montagne, mit pied à terre pour y poursuivre Parwìz, qui s'arrêta au milieu, ne pouvant aller plus loin, parce que cette montagne était fort élevée et roide. Bahràm, n'étant plus qu'à une courte distance, tendit son arc pour lancer une flèche sur Parwìz. Celui-ci tourna le visage vers le ciel et dit : Ô Seigneur, tu sais qu'il agit injustement envers moi; protége-moi contre cet homme criminel. Alors la force entra dans le corps de Parwìz; il fit un effort et arriva au haut de la montagne. Avant que Bahràm eût tendu son arc, il était déjà hors de sa vue. Bahràm voulut le suivre, mais il ne le put pas. Les mages disent qu'un ange était venu prendre Parwìz par la main et le conduire au sommet de la montagne; mais c'est là un mensonge. Ensuite Bahràm descendit de la montagne, remonta à cheval et retourna au camp. Après quelque temps, Parwìz descendit également de la montagne, remonta à cheval et rentra dans son camp. Il réunit en un seul corps les Perses et les Grecs, et recommença le combat. La lutte dura jusqu'à la nuit, où les deux armées rentrèrent, après avoir perdu beaucoup de monde.

Bendouï dit à Parwìz : Ô roi, les soldats de Bahràm, ce

sont tes propres soldats; ils ont appartenu à Hormuzd, et Bahrâm leur est étranger; c'est la crainte qui les empêche de venir te rejoindre; fais-leur promettre la vie sauve. Parwîz y consentit. Pendant la nuit, Bendouï se rendit seul devant le camp de Bahrâm et cria : Ô Perses, je suis Bendouï, l'oncle de Parwîz. Kesra vous accorde la vie sauve; tous ceux qui viendront lui faire leur soumission cette nuit n'auront rien à craindre relativement à ce qui s'est passé. Bahrâm, entendant cet appel, monta à cheval, prit une lance et chercha à atteindre Bendouï. Celui-ci, le voyant, s'enfuit et rentra dans le camp de Parwîz. Cette même nuit, toute l'armée de Bahrâm passa dans les rangs de Parwîz, et, le matin, des cent mille hommes qu'il avait eus il n'en resta pas plus de quatre mille avec Bahrâm. Celui-ci dit à Merdânschâh : Il faut partir. Il fit charger les bagages et prit le chemin du Khorâsân avec ses quatre mille hommes.

Kesra entra dans Madâïn et envoya à la poursuite de Bahrâm un de ses généraux avec huit cents hommes, qui l'atteignit le troisième jour. Bahrâm fit halte, lui livra un combat, mit sa troupe en fuite et le fit prisonnier. Il voulut le faire mettre à mort, mais le général lui demanda grâce, en disant : Ne me fais pas tuer, je te suivrai partout où tu voudras. Bahrâm lui rendit la liberté, en lui disant : Va, retourne auprès de ton maître; je n'ai que faire de toi. Ensuite Bahrâm continua sa route et arriva près de Hamadân. Il s'arrêta dans un des bourgs de ce territoire, et descendit, avec les esclaves attachés à son service, chez une vieille femme très-pauvre. Il faisait complétement nuit. Il fit chercher la caisse à provisions qu'il conduisait avec lui; après l'avoir vidée, ils mangèrent un peu et donnèrent à la vieille femme ce qui restait. Ils avaient aussi de quoi boire, mais les coupes se trouvaient dans un

autre endroit des bagages, et les esclaves dirent qu'ils ne pouvaient pas les déballer. Bahrâm demanda à la vieille si elle n'avait pas quelque chose pour y mettre de la boisson. Elle apporta une gourde brisée, disant : Je bois de l'eau dans ceci. Bahrâm la prit et but du vin. Ensuite il demanda des sucreries. L'esclave en apporta et les versa devant lui sur le sol. Bahrâm dit : N'as-tu pas un plat? L'esclave répondit qu'il était dans la caisse et qu'il ne pouvait pas le prendre. Alors Bahrâm dit à la femme : As-tu un plat pour que nous y mettions ces sucreries? Elle apporta un plat d'argile mêlée de fiente, tel qu'en fabriquent les pauvres femmes, et elle dit : C'est dans ce plat que je mange. Bahrâm y mit les sucreries et en mangea, quoique l'odeur de la fiente lui montât au nez. Éprouvant les effets du vin, tout en supportant la mauvaise odeur que la gourde avait communiquée au vin, il dit à la vieille femme, qui était assise devant lui : Que sais-tu des événements de ce monde? Elle répondit : J'ai appris que Parwîz a amené une armée de Roum, qu'il a combattu Bahrâm et qu'il l'a mis en fuite. Bahrâm demanda de nouveau : Que dit-on de Bahrâm? A-t-il bien ou mal fait? La femme répondit : On dit qu'il a eu tort; le pouvoir ne le regardait pas, il n'était pas de la famille royale; il aurait dû rester serviteur, pour bien vivre. Bahrâm dit : Ô femme, il en est arrivé qu'au vin de Bahrâm est mêlée l'odeur de la gourde, et que ses sucreries exhalent une odeur de fiente.

Le lendemain, Bahrâm, avec ses troupes, continua sa marche, et vint à Reï. De là, il se dirigea vers le Khorâsân et arriva à Qoumes, au territoire de Dâmeghân. Il y a, entre Qoumes et le Djordjân, une montagne dans laquelle se trouvent un grand nombre de bourgs, habités par des montagnards. Ceux-ci avaient un roi nommé Qâren, qui était de

sang royal et qui avait été établi par Nouschirwân, à cause de l'autorité dont il jouissait par sa naissance et ses richesses. Nouschirwân lui avait accordé le privilége de s'asseoir sur un trône d'or, et Hormuzd, devenu roi, lui avait également accordé ce privilége. Il était vieux et reconnu comme souverain de ces contrées montagneuses, souveraineté qui est restée jusqu'à aujourd'hui dans sa famille. Qâren fit avancer une armée, coupa le chemin à Bahrâm et envoya au-devant de lui son fils avec douze mille hommes. Bahrâm fit porter à Qâren le message suivant : Laisse-moi passer, je ne veux pas t'inquiéter. Je n'ai pas mérité de toi ce que tu fais, lorsque, en passant sur ton territoire avec mon armée, je t'ai laissé en paix. Qâren lui fit cette réponse : Je ne t'accorde pas le passage libre; car tu t'es révolté contre ton maître et tu as rempli le monde de violences. Je veux te faire retourner auprès de Parwîz; si tu ne rentres pas spontanément sous son obéissance, je te livrerai le combat, je te ferai prisonnier et te renverrai à lui. A ce refus, Bahrâm se prépara au combat. Avec ses quatre mille hommes il défit complétement l'armée de Qâren, composée de douze mille soldats, et tua un grand nombre d'hommes. Qâren fut fait prisonnier, et Bahrâm voulut le faire mourir. Qâren lui demanda grâce, disant : C'est mon fils qui m'a poussé à te combattre; mon fils a trouvé la mort, et moi je suis un vieillard, fais-moi grâce. Bahrâm lui donna sa liberté et continua sa route vers le Khorâsân. Il arriva aux bords du Dji'houn; de là il se rendit dans le Turkestân, où il y avait un roi, nommé Khâqân, qui n'était pas parent de Parwîz. Bahrâm se mit sous sa protection; le Khâqân la lui accorda et le traita avec bonté. Bahrâm accomplit dans le Turkestân un grand nombre d'actions d'éclat. Parwîz chercha par des machinations à le faire périr dans ce pays. Une sœur

de Bahràm, nommée Kourdiyè, vint auprès de Parwìz, qui l'épousa. Nous raconterons plus loin la mort de Bahràm.

CHAPITRE LIII.

RÈGNE DE PARWÌZ APRÈS LA FUITE DE BAHRÀM-TSCHOUBÌN.

L'auteur dit : Parwìz, en annonçant sa victoire au César, fit beaucoup d'éloges de l'armée de Roum et de Théodose. Le César fut charmé et envoya à Parwìz un vêtement d'honneur complet, de ses propres habits, de brocart de soie, sur lequel était brodée une croix. Kesra fit exposer ce vêtement devant tout le peuple, afin que tous pussent le voir. Théodose lui dit : Ô roi, tu dois t'en revêtir et te montrer ainsi au peuple et à l'armée. Kesra dit : Il y a une croix sur ce vêtement, et si je le porte, mon armée pensera que je suis devenu chrétien et me sera hostile. Théodose répliqua : Si tu ne le portes pas, tu auras montré du mépris pour l'empereur, ce qu'il n'a pas mérité de toi. Kesra demanda l'avis du grand mobed, qui lui dit : Les hommes savent que tu n'as pas abandonné ta religion; tu peux mettre ce vêtement pour un peu de temps en public, tu t'acquitteras par là de ton devoir envers l'empereur, et tu feras plaisir à Théodose et à l'armée de Roum. Le lendemain, Kesra fit préparer un grand banquet, auquel il invita toute l'armée perse et l'armée grecque. Lorsque tous furent à table, il se couvrit de ce vêtement, parut au milieu d'eux et alla se placer au bout d'une des tables. Les hommes mangeaient, et Théodose, Bendouï et Bostâm se tenaient debout. Les hommes dirent entre eux : Kesra a adopté la religion du César, car il a mis ce vêtement avec la croix. Bendouï en avertit Parwìz à voix basse et lui dit : Place-toi au bout

de la table, prends un couteau, accomplis la cérémonie de la prière et du silence, afin qu'ils reconnaissent que tu n'as pas abandonné ta religion. Il est d'usage, en Perse, que, lorsque plusieurs personnes mangent ensemble, l'une d'elles prenne un couteau, dont le manche est de fer, récite la bénédiction et prie pour les convives. Le silence s'établit, et tous mangent sans prononcer une parole pendant le repas. Les mages font ainsi encore aujourd'hui. Donc Kesra, vêtu de cet habit grec, s'avança, se plaça au bout de la table et voulut accomplir la cérémonie. Théodose vint, prit le couteau des mains de Kesra, le jeta sur la table et dit : On ne peut pas accomplir la cérémonie de la prière et du silence, étant revêtu de la robe avec la croix. Bendouï dit à Théodose : Kesra n'a pas embrassé votre religion; il a sa propre religion, la croix n'a pas de valeur à ses yeux. Théodose répliqua : Elle en a à mes yeux. Ils se disputèrent et en vinrent aux mains. Théodose dit à Kesra : Voilà comme tu me récompenses! Bendouï donna à Théodose un soufflet; ce que voyant, Kesra se retira. Bostâm s'approcha et sépara les deux combattants. Théodose, en colère, sortit aussitôt, suivi de tous les officiers grecs qui se trouvaient à cette table. Cette fête devint ainsi un sujet d'affliction pour Kesra. Le jour suivant, toute l'armée grecque étant rentrée dans son camp, Théodose fit dire à Kesra : Si tu ne m'envoies pas Bendouï pour que je lui coupe la main, parce qu'il m'a frappé au visage, prépare-toi à la guerre. Cette alternative fut très-douloureuse pour Kesra. Il alla trouver sa femme, Marie, et lui dit : Vois-tu comment ton frère a troublé mon pays? Voilà ce qu'il me fait dire maintenant. Marie dit : Ô roi, je connais mon frère, il est doux et généreux; envoie-lui Bendouï et laisse-le libre de lui couper la main ou de le tuer; il l'épargnera et te le

renverra sain et sauf. Alors Kesra envoya Bendouï vers Théodose et lui fit faire des excuses. Théodose agit comme Marie l'avait dit. Il reçut Bendouï en grâce, fit mettre pied à terre à toute son armée, et lui-même descendit également de son cheval.

Le lendemain, Kesra chargea Bouzourg-Debîr (le grand scribe) d'aller relever les noms de tous les soldats de l'armée de Roum. Il envoya à chacun, selon son grade, une robe d'honneur, des pièces d'argent et d'or. Il fit remettre à Théodose, pour l'empereur, mille perles non percées, qui avaient le brillant et l'éclat du soleil et de l'eau limpide; mille vêtements tissus d'or, dont chacun avait la valeur de dix mille dirhems; mille chevaux tokhariens et mille chevaux arabes, mille chameaux de selle et mille chameaux persans (*bakht*). Il envoya tant de richesses à Théodose, que celui-ci en fut confondu. Il fit de même pour les neuf guerriers qu'on appelait « hommes de mille, » et fit remettre la part de celui qui avait été tué à son héritier. Ensuite il congédia Théodose, l'accompagna jusqu'à la première station et rentra à Madâïn, où il s'assit sur le trône. Les dix personnes qui avaient été avec Parwîz à Roum furent particulièrement distinguées par lui: il leur donna des commandements. Il distribua des richesses immenses aux vingt mille hommes qui avaient fait de l'opposition à Bahrâm et que celui-ci avait chassés de Madâïn. Il fit aussi de nombreux présents à Bendouï. Quant à Bostâm, il l'envoya dans le Khorâsân, comme gouverneur de Reï, du Khoràsàn et du Taberistân. Enfin, lui-même, assis sur le trône, exerçait la souveraineté en paix.

CHAPITRE LIV.

DERNIÈRES AVENTURES DE BAHRÂM-TSCHOUBÎN DANS LE TURKESTÂN.

Or Bahrâm était venu dans le Turkestân, où le Khâqân lui avait accordé sa protection. Le Khâqân avait un frère nommé Pêgou, qui tenait envers lui des propos injurieux et disait qu'il avait plus de titres au trône que le Khâqân, parce qu'il était plus puissant. Le Khâqân en eut un grand chagrin. Alors Bahrâm lui dit : Veux-tu que je te délivre de ton frère? Le Khâqân répondit : Je le veux bien; mais il ne faut pas que l'on sache que cela a lieu de mon aveu. Un jour, lorsque Pêgou tenait des propos contre le Khâqân, Bahrâm lui dit : Ne parle pas ainsi, tu déshonores le roi. L'autre répliqua : Mais qui es-tu donc, ô fuyard? Bahrâm répondit, et Pêgou voulut se jeter sur lui. Bahrâm lui dit : Ce n'est pas ici le lieu de lutter; montons à cheval et sortons. Pêgou consentit; et ils sortirent immédiatement. Pêgou asséna un coup à Bahrâm, mais il ne lui fit aucun mal. Alors Bahrâm lui lança une flèche qui lui entra dans le ventre et sortit par le dos; ensuite il l'acheva. Le Khâqân lui en sut gré. Ensuite Bahrâm voulut aussi rendre un service à la grande Khâtoun; car chez les Turcs toutes les affaires se font par les femmes. Une des filles de la Khâtoun avait été emportée par un ours dans la montagne. Bahrâm y alla, tua l'ours et ramena la jeune fille, et la Khâtoun le traita également avec honneur. Lorsque Parwîz apprit que Bahrâm était en faveur auprès du Khâqân, craignant qu'il n'obtînt une armée et qu'il ne revînt lui faire la guerre, il envoya un officier dans le Turkestân, avec quantité de présents, en lui recommandant de faire périr Bahrâm par

des intrigues, et de dire au Khâqân que Bahrâm était un homme sans foi, qui s'était révolté en Perse. Quand cet envoyé vint auprès du Khâqân et lui tint ce langage, celui-ci entra en colère et dit : Ni moi ni vous ne possédons un homme pareil à Bahrâm; s'il s'est révolté, c'est par votre faute. Alors l'officier se rendit auprès de la Khâtoun, lui remit de nombreux présents et lui dit : Cherche à perdre Bahrâm. La Khâtoun avait un esclave, auquel elle donna vingt mille dirhems et un poignard trempé dans du poison, en lui disant : Va à la demeure de Bahrâm; dis que tu lui apportes un message de ma part, et quand tu auras été introduit et que tu lui parleras, frappe-le de ce poignard. L'esclave, étant en présence de Bahrâm et lui parlant, sortit de sa manche le poignard et le plongea dans le ventre de Bahrâm. Celui-ci se précipita sur lui, le saisit et lui demanda d'après quelles instigations il avait agi. L'esclave lui ayant appris la vérité, Bahrâm le lâcha. Il mourut dans la même nuit. Lorsque le Khâqân fut informé de cet événement, il fit mettre à mort cet esclave et tous ses complices.

Bahrâm avait une sœur nommée Kourdiyè, qui avait été sa femme. Lorsqu'il fut mort, elle plaça son corps dans une bière et le transporta dans sa patrie, où elle le fit enterrer. Ensuite elle se rendit dans le Khorâsân, et fut la femme de Bostâm. Quand celui-ci se révolta, Parwîz fit dire à Kourdiyè de tuer Bostâm et de venir auprès de lui pour être sa femme. Kourdiyè tua Bostâm, vint à Madâïn, et Kesra l'épousa, étant désormais tranquille à l'endroit de Bahrâm.

CHAPITRE LV.

SUITE DU RÈGNE DE PARWÎZ. — SES RICHESSES.

Parwîz occupa le trône pendant trente-huit ans. Aucun des rois de Perse n'avait amassé autant de richesses que lui. Il avait d'abord un trône d'or appelé *Tâkdis*, haut de cent coudées, dont les quatre pieds étaient des rubis rouges, comme aucun roi n'en avait possédé. Sa couronne était ornée de cent perles, chacune de la grosseur d'un œuf d'oiseau. Il avait un cheval, nommé *Schebdîz* (couleur de nuit), qui était plus rapide que tous les chevaux de la terre, et qui lui était venu de Roum. Quand on le ferrait, on employait huit clous pour chaque pied, et on lui donnait à manger de tous les mets que mangeait Parwîz. Quand ce cheval mourut, Parwîz le fit ensevelir et enterrer, et fit sculpter en bas-relief son image, qu'il regardait chaque fois que le souvenir et les regrets de ce cheval assaillaient son cœur. Cette sculpture existe encore aujourd'hui à Kirmânschâhân. On a également représenté Parwîz monté sur Schebdîz.

Parwîz possédait une jeune fille, nommée Schîrîn, une jeune fille grecque, qui surpassait en beauté toutes les femmes de Roum et du Turkestân. Lorsqu'elle mourut, Parwîz fit sculpter son image, qu'il envoya par un homme dans le Turkestân, dans le pays de Roum et dans les autres contrées de la terre : nulle part, on ne trouva sa pareille en beauté. C'est de cette femme que fut amoureux Ferhâd, que Parwîz punit en l'envoyant extraire des pierres à Bisoutoun. Ferhâd fit tant que chaque portion qu'il détachait de la montagne était si volumineuse qu'aujourd'hui elle ne peut être soulevée par cent hommes.

Parwîz avait en outre un trésor qu'on appelait *Bâdæwerd* (amené par le vent), trésor qui avait été envoyé par le roi de Roum en Abyssinie, et qui se composait de mille navires remplis de vêtements, de pierres précieuses, de perles, d'or et d'argent. Le roi de Roum, pressé par un ennemi, avait expédié ses richesses en Abyssinie. Le vent avait jeté les vaisseaux sur la côte de l'Oman, dans le royaume de Perse, et c'est ainsi que ce trésor était tombé entre les mains de Parwîz, qui l'avait nommé Bâdawerd. Il avait cinquante mille chevaux, chameaux et ânes, et dans ce nombre il y avait huit mille montures pour son propre usage. Il possédait mille éléphants, douze mille femmes, libres et esclaves, et douze mille chameaux blancs qu'on appelait chameaux turcs. Il avait en outre des objets que jamais aucun roi n'a possédés, comme de l'or malléable, et une serviette avec laquelle il s'essuyait les mains; quand elle était sale et qu'on la jetait dans le feu, elle ne brûlait pas : le feu ne faisait qu'enlever les taches. Il avait des musiciens, comme Barboud et Sergius.

Dans la vingtième année du règne de Parwîz, le Prophète commença sa prédication à la Mecque; sa fuite à Médine eut lieu quand Parwîz avait déjà régné trente ans accomplis. Il ne se passa pas de jour, depuis la naissance du Prophète, que Dieu ne fît connaître un signe de sa mission prophétique à Parwîz.

CHAPITRE LVI.

RÉCIT DES SIGNES ET MIRACLES DU PROPHÈTE.

Le premier signe fut que la voûte du palais de Madâïn s'écroula deux fois, et sa réparation coûta chaque fois un million de dirhems. Parwîz demanda aux astrologues ce que

signifiait cet accident. Ils lui dirent : Un événement nouveau va se passer dans le monde, une religion nouvelle va surgir. Un autre signe fut qu'un pont près de Madâïn fut, pendant que Parwîz y passait, emporté par le fleuve, et que Parwîz faillit tomber dans l'eau. Le rétablissement de ce pont exigea une dépense de cinq cent mille dirhems. Un autre signe fut que, Parwîz étant un jour dans son appartement et faisant la sieste, un homme y entra par la porte, tenant dans sa main un bâton de bois, et lui dit : Ce Mo'hammed est dans la vérité; si tu ne crois pas en lui, il brisera ta religion comme je vais briser ce bâton. Et, en prononçant ces paroles, il brisa le bâton. C'était un ange, qui vint deux fois, parlant ainsi à Parwîz.

Un autre signe fut que les habitants de Roum se concertèrent et tuèrent leur roi et toute la famille royale. Ce roi était Maurice, le même qui avait secouru Parwîz, en envoyant son fils Théodose pour le replacer sur le trône et qui l'avait fait triompher de Bahrâm. Après avoir tué Maurice, les habitants de Roum mirent sur le trône Phocas. Théodose vint auprès de Parwîz et lui dit : Tu sais quels services t'a rendus mon père. Maintenant qu'il a été tué, agis envers moi comme mon père a agi envers toi. Parwîz traita le fils de Maurice avec bonté et le fit partir avec douze mille hommes commandés par un sipehbed, nommé Ferroukhân, afin de le replacer sur le trône. Il envoya un autre général, nommé Çadrân, contre Jérusalem, pour en chasser tous les chrétiens et rejoindre ensuite Ferroukhân. Lorsque Çadrân arriva à Jérusalem, les chrétiens de cette ville avaient caché sous terre la croix. Il leur enjoignit de la lui apporter; [sur leur refus,] il fit mettre à mort trois mille chrétiens et docteurs chrétiens; enfin ils la lui remirent, et on l'envoya à

Parwîz, qui la plaça dans son trésor. Ferroukhân, de son côté, entra en Roum, et fit la conquête de tout le pays, pour le rendre à Théodose. Cependant les habitants de Roum se concertèrent et dirent : Nous ne voulons pas du fils de Maurice, qui voudra venger sur nous la mort de son père. Alors Ferroukhân resta dans ce pays et y exerça le pouvoir. Les habitants de la Mecque et de l'Irâq furent très-heureux de cet événement et dirent : Les Perses n'ont pas de livre sacré, pas plus que nous. Nous sommes donc leurs égaux. Or ils ont fait la conquête de Roum, et il n'y aura plus jamais de roi grec en Roum. Alors Dieu informa le Prophète que les Perses, ayant vaincu les Grecs, seraient vaincus à leur tour par ceux-ci ; et il lui révéla le verset suivant : « Les Grecs n'ont-ils pas été vaincus dans une contrée voisine? Mais, après avoir été vaincus, ils triompheront dans quelques années. » (Coran, sur. XXX, vers. 1 et suiv.) Les amis du Prophète furent très-satisfaits, et Abou-Bekr-aç-Ciddîq alla au temple de la Mecque (ceci se passait avant la Fuite), communiqua ce fait aux Qoraïschites et leur récita ce verset. Obaï, fils de Khalaf, dit : Cela est impossible, Mo'hammed ment; jamais les Grecs ne seront plus vainqueurs. Abou-Bekr répliqua : Je parie avec toi que, d'ici trois ans, ils remporteront la victoire. Ce pari fut conclu. Lorsque le Prophète en eut connaissance, il dit à Abou-Bekr : Ne fixe pas le terme à trois ans, mais à sept, car le mot *quelques* employé dans le Coran signifie de *trois* à *neuf;* « augmente la gageure et recule le terme. » Abou-Bekr porta la gageure à cent chameaux, et fixa avec Obaï le temps à sept années. Après cela, le Prophète resta encore cinq ans à la Mecque. Il était depuis deux ans à Médine lorsque les Grecs remportèrent la victoire, et que l'empire échut à Héraclius. Après avoir chassé

les Perses et Ferroukhân de Roum, Héraclius, en les poursuivant, vint attaquer le roi de Perse et le mit en fuite. Parwîz arriva à Deskerè, qui est sur la route de ʿHaddjâdj et qu'on appelle Deskerè-al-Mélik. Cette ville, défendue par une grande et solide forteresse, était la plus grande ville du Sawâd de l'ʿIrâq. L'empereur conclut la paix avec Parwîz et retourna en Roum. Alors Dieu dit : « Ce jour-là les croyants se réjouiront, » etc. (Sur. XXX, vers. 3-4.) Le sens de ce verset est que, lorsque les chrétiens de Roum obtinrent la victoire, les croyants furent heureux d'un événement qui affligea les Qoraïschites incrédules. A la même époque où les Grecs furent victorieux, les incrédules firent avancer une armée vers le puits de Bedr. Lorsqu'ils apprirent que les Grecs avaient triomphé, ils furent découragés et Dieu les confondit.

La victoire des Grecs eut la cause suivante : après que Ferroukhân eut gouverné pendant sept ans en Roum, Héraclius, étant endormi une nuit dans une église, eut un songe : il vit un ange descendre du ciel et jeter autour du cou du roi de Perse une corde, qu'il fit tenir à Héraclius. Celui-ci, s'éveillant, dit : Dieu m'a donné un signe. Il rassembla une armée, envahit l'ʿIrâq avec soixante et dix mille hommes, attaqua le roi de Perse, le mit en fuite et ravagea toute la Perse.

Les astrologues ayant annoncé à Parwîz qu'il naîtrait dans sa famille un enfant mal constitué, qui aurait la couronne à sa place, il fit enfermer tous ses fils dans la forteresse [de Deskerè] et plaça auprès d'eux des gardiens, afin qu'aucune femme ne pénétrât près d'eux. Par cette mesure, il indisposa contre lui ses fils. Il fit également mettre en prison les troupes qui étaient revenues de Roum, parce qu'elles avaient pris la fuite. Ces soldats aussi conçurent des sentiments hostiles à son égard. Ensuite Parwîz conclut la paix avec le roi de

Roum, qui retourna dans son pays, et lui-même quitta la forteresse.

Ensuite, un ange sous la forme d'un homme se présenta devant Parwîz et lui dit : Crois à Mo'hammed. Parwîz ne crut pas.

Un autre signe de la mission prophétique de Mo'hammed fut la guerre de Dsou-Qâr, que nous allons raconter.

CHAPITRE LVII.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE DSOU-QÂR.

L'origine de cette guerre fut la suivante :

Il y avait à la cour des rois de Perse, depuis le règne de Nouschirwân, et même avant ce prince, des interprètes, des savants qui, lorsqu'un roi adressait une lettre au roi de Perse, la lui lisaient et écrivaient la réponse. Pour les affaires arabes, un homme sachant également la langue arabe et la langue persane était attaché au service de Parwîz. Quand il arrivait un ambassadeur ou une lettre de la part de l'un des chefs arabes, c'était lui qui traduisait en persan au roi les paroles de l'ambassadeur, ou qui lui lisait la lettre et écrivait la réponse. Il en était de même pour les négociations avec les rois de Roum, du Turkestân, de l'Indostan et des Khazars, pour lesquelles il y avait autant d'interprètes. Celui qui était l'interprète de Parwîz pour les affaires avec les chefs arabes s'appelait 'Adî, fils de Zaïd al-'Ibâdî, issu d'une illustre famille arabe : c'était un homme versé dans l'art de l'écriture, et l'on a de lui un grand nombre de poésies. 'Adî avait sa famille à 'Hîra, la résidence de No'mân, fils de Moundsir, roi des Arabes. Chaque année il demandait à Kesra un congé

de trois mois, qu'il passait à ʿHîra, pour régler ses affaires personnelles. Il y vivait dans la familiarité de Noʿmân. Ensuite il retournait à la cour de Kesra, où il rendait des services à Noʿmân. Celui-ci le tenait en grande estime et le comblait de marques de faveur. Il y avait longtemps que ʿAdî était à la cour de Kesra : son père Zaïd, fils d'Ayoub, avait été interprète de Kesra, après l'avoir été d'Hormuzd, et cette fonction s'était perpétuée dans sa famille. ʿAdî avait un frère, nommé Obaï, par lequel il se faisait remplacer lorsqu'il quittait la cour pour aller dans sa patrie.

Il y avait à ʿHîra un homme, nommé Aus, fils d'Al-Mouqarrin, qui nourrissait des sentiments hostiles envers ʿAdî. Il était en grande faveur auprès de Noʿmân, et un jour, causant avec lui de Kesra, il lui dit : ʿAdî, fils de Zaïd, se vante à la cour de Kesra que c'est lui qui te maintient au pouvoir; c'est moi, dit-il, qui ai conseillé à Kesra de donner le commandement à Noʿmân, et si je voulais, je pourrais le lui ôter. Noʿmân demanda à Aus : Qui t'a rapporté ces paroles? Aus dit : Je les ai entendues de lui-même. Noʿmân grava ces paroles dans son cœur, et lorsque ʿAdî vint dans sa famille, il le fit saisir et mettre en prison. ʿAdî, ignorant le crime qu'on lui imputait, composa les deux vers suivants, qui sont fort beaux, qu'il adressa à Noʿmân :

Ô [Noʿmân, fils de] Moundsir, tu as substitué à l'amitié la haine; je suis traité par toi d'une façon digne d'un affreux criminel avouant ses crimes.

J'avais reçu de toi bien des témoignages de bienveillance; je n'ai cependant pas démérité de ton amitié.

Mais Noʿmân ne s'en soucia pas, retint ʿAdî en prison et songea à le faire mourir. Alors ʿAdî écrivit une lettre à son

frère pour qu'il informât Kesra de sa situation. Celui-ci, ayant reçu cette nouvelle d'Obaï, se mit en colère contre Noʿmân et fit partir immédiatement un de ses principaux officiers avec une lettre, dans laquelle il enjoignit à Noʿmân d'élargir ʿAdî et de le renvoyer auprès de lui. Lorsque Noʿmân apprit que le messager du roi devait arriver, il envoya quelqu'un avec l'ordre d'étouffer ʿAdî dans sa prison et d'y laisser son corps. Le lendemain, lorsque le délégué de Kesra arriva et remit la lettre à Noʿmân, celui-ci lui dit : C'est par plaisanterie que je l'ai retenu; fallait-il en parler à Kesra? Va toi-même dans la prison et fais-l'en sortir. L'envoyé, se rendant à la prison, y trouva ʿAdî mort. Le geôlier lui dit : Il est mort depuis hier; je n'osais pas le dire à Noʿmân. Le messager du roi alla trouver Noʿmân et l'interpella en ces termes : C'est toi qui as fait tuer ʿAdî, je le dirai à Kesra. Noʿmân donna à l'officier mille dinârs, le priant de dire que, sur l'injonction de la lettre du roi, il avait élargi ʿAdî, qui ensuite était mort. L'officier fit son rapport en ces termes à Kesra.

ʿAdî avait à ʿHîra un fils nommé Zaïd, qui était encore plus instruit et plus distingué que son père. Il savait les deux langues et était fort habile dans l'art de l'écriture, tant arabe que persane. Lorsque Noʿmân eut fait mourir ʿAdî, Zaïd, craignant pour sa vie, s'enfuit de ʿHîra et se rendit à la cour de Kesra. Sur la demande de son oncle, Zaïd reçut du roi une robe d'honneur et fut investi de la charge et des fonctions de son père. Il se passa ainsi deux ou trois années, pendant lesquelles Zaïd chercha une occasion pour nuire à Noʿmân. Or Kesra envoyait chaque année trois eunuques, l'un dans le pays de Roum, l'autre dans le pays des Khazars, et le troisième en Turkestân, pour lui chercher des jeunes filles pour

concubines. On leur remettait la description complète, par écrit, de ces femmes, telles que le roi les désirait. Ils partaient, et quand l'un d'eux trouvait une jeune fille répondant à la description, il l'achetait, qu'elle fût de condition libre ou esclave, riche ou pauvre, d'une naissance illustre ou même royale, et l'amenait à Kesra pour qu'il en fît sa maîtresse. Telle était la coutume des rois de Perse dès avant Parwîz, depuis le temps de Nouschirwân. Cette description écrite avait l'origine suivante : Moundsir, surnommé fils de Mâ-es-Semâ, roi des Arabes sous la suzeraineté de Nouschirwân, avait fait une expédition en Syrie, avait saccagé ce pays et tué le roi, appelé 'Hârith, fils d'Abou-Schammir, le Ghassânide. Moundsir ayant trouvé dans son palais une jeune fille de naissance illustre, l'avait faite prisonnière. Cette femme surpassait en beauté toutes les femmes de Roum et de la Perse. Moundsir l'envoya à Nouschirwân, lui faisant parvenir en même temps un écrit, en langue arabe, contenant la description de cette jeune fille. L'interprète de Nouschirwân traduisit pour lui cette pièce en langue persane, et quand Nouschirwân en entendit la lecture, cette description lui plut beaucoup; il la trouva remarquable et frappante de justesse, et la fit déposer dans son trésor. Ensuite, toutes les fois qu'il voulait faire chercher, dans les différentes contrées, des jeunes filles, il faisait remettre aux eunuques cette description, qui était ainsi conçue :

« C'est une jeune fille d'une taille bien proportionnée, ni trop grande ni trop petite; son teint est blanc, tant sa figure et son cou que son corps jusqu'aux ongles de son pied; la blancheur rosée de son teint ressemble à l'éclat du soleil et de la lune; ses sourcils sont arqués et bien séparés; elle a de grands yeux noirs; le blanc des yeux est pur; ses cils sont

noirs, longs et bien fournis; le nez est droit et aquilin; elle a la figure ovale, ni trop longue ni trop ronde; les cheveux noirs, longs et épais; la tête ni trop grande ni trop petite; le cou ni trop long ni trop court, de façon à ce que les boucles d'oreilles touchent les épaules; la poitrine large, les seins jolis, ronds et fermes; les épaules et les bras bien proportionnés; le poignet délicat et potelé; les doigts effilés, ni trop longs ni trop courts; le ventre formant une même ligne avec la poitrine; la croupe rebondie et la taille mince; les cuisses rondes et bien fournies; les genoux ronds; les jambes charnues; les pieds petits et ronds; les doigts du pied petits et rapprochés. Elle a la démarche lente, à cause de son embonpoint. Elle est docile, et n'obéit qu'à son maître. Elle n'a jamais éprouvé le besoin, et a été élevée dans la richesse et l'abondance. Elle est modeste, intelligente et bien élevée. Elle est, du côté de son père, d'une naissance pure, et, du côté de sa mère, d'une naissance respectable. Si tu regardes sa figure, elle te semble plus belle que par derrière; et si tu la regardes par derrière, tu la trouves plus belle que par devant; et si tu considères la noblesse et la distinction de ses manières, elles paraissent surpasser la beauté de sa figure. Elle est laborieuse dans la maison; elle travaille de ses mains et est habile pour faire la cuisine, pour laver, coudre, ranger et ordonner. Elle n'est pas bavarde, et, quand elle parle, elle parle agréablement et a une voix douce. Si tu la recherches, elle répond à tes désirs, et si tu t'éloignes d'elle, elle s'éloigne de toi. Quand tu es loin d'elle, ses joues et ses yeux sont enflammés du désir de te posséder. »

Nouschirwân avait fait déposer ce signalement dans son trésor, pour servir quand il achetait des jeunes filles. Cette pièce était écrite en arabe et se trouvait entre les mains de

Zaïd, fils d'ʿAdî. Donc, lorsque Kesra voulut faire rechercher des jeunes filles conformes à cette description, il avait ordonné à Zaïd de la traduire en langue persane. Alors Zaïd, fils d'ʿAdî, dit à Kesra : Je ne connais qu'une seule femme dans le monde entier qui réponde à ce portrait, c'est la fille de Noʿmân, fils de Moundsir; elle s'appelle ʿHadîqa, ce qui veut dire, en persan, « jardin; » son visage est en effet beau comme un jardin. Zaïd savait bien que cette jeune fille ne répondait pas à la description, mais il était sûr que Kesra ne la verrait jamais et ne pourrait pas le démentir : il savait que Noʿmân ne donnerait jamais sa fille à Kesra, parce que les Arabes ne donnent pas leurs filles aux Perses. Zaïd excita donc le désir de Kesra pour cette jeune fille, et Kesra lui dit : Écris à Noʿmân une lettre par un eunuque, afin qu'il m'envoie sa fille; et il dit à l'eunuque : Va porter cette lettre à Noʿmân, puis rends-toi dans le pays de Roum; avant que tu reviennes, il aura préparé le départ de sa fille, et tu me l'amèneras. Zaïd dit : Il y a en Roum beaucoup de femmes pareilles à celle-là; il serait mieux de ne pas demander la fille de Noʿmân, car les Arabes sont des gens mal élevés, qui ne donnent pas leurs filles aux Perses; s'il la refuse, ce sera un désagrément pour le souverain; il serait préférable et plus sage de ne pas la demander. Alors Kesra s'obstina, comme font les rois; il pensa que Zaïd prenait les intérêts de Noʿmân, et il dit à l'eunuque : Je ne veux pas d'autre femme que la fille de Noʿmân; rends-toi directement auprès de Noʿmân; s'il te livre la jeune fille, amène-la-moi; et, s'il la refuse, reviens immédiatement. Puis il dit à Zaïd : Écris à Noʿmân, comme je te l'ai dit. Zaïd écrivit la lettre, et l'eunuque partit et la porta à Noʿmân. Celui-ci dit : Les filles arabes sont noires, mal élevées et ne conviennent pas au service des rois.

Il écrivit une réponse fort polie et dit à l'eunuque : Rapporte au roi que tu n'as pas trouvé ma fille telle qu'elle puisse lui convenir. Et dans la lettre il s'exprima en ces termes : « N'y a-t-il pas, parmi les *mahâ* de l'ʿIrâq, de quoi satisfaire le roi, plutôt que parmi les *sawâd* (noires) des Arabes? » Ces paroles étaient très-polies et convenables, mais Zaïd, en les traduisant, leur donna un mauvais sens; car, en arabe, le mot *mahâ* signifie « vache sauvage. » On dit qu'il n'y a pas dans le monde, tant parmi les hommes que parmi les animaux, une créature ayant des yeux plus beaux, plus doux et plus agréables que la vache sauvage. Les Arabes appellent les femmes qui ont de tels yeux, *mahâ*, par métaphore. *Sawâd* veut dire « les noires, » mais *soud* désigne aussi un homme d'un rang élevé, de même que *sayyid*. Le sens des paroles de Noʿmân est que le roi trouve dans l'ʿIrâq tant de femmes aux yeux grands et noirs, qu'il n'a pas besoin de rechercher les femmes noires des Arabes. Mais Zaïd interpréta *mahâ* par « vaches » et *soudân* par « nobles, » et traduisit les paroles de Noʿmân ainsi : « Le roi a tant de vaches en Perse, qu'il n'a pas besoin des femmes nobles des Arabes. » Ensuite Zaïd dit à Kesra : Noʿmân a été malhonnête, il a dans la tête de l'extravagance. Je savais bien qu'il ne te donnerait pas sa fille. Kesra fut très-irrité et jura qu'il ôterait à Noʿmân le commandement des Arabes, pour le conférer à un autre. Je le ferai mourir, dit-il; je l'appellerai en ma présence; et s'il ne vient pas, je le ferai venir de force.

Moʿhammed ben-Djarîr rapporte dans cet ouvrage que Zaïd, fils d'ʿAdî, était allé lui-même auprès de Noʿmân, fils de Moundsir. Il aurait dit à Kesra : Laisse-moi partir moi-même, car peut-être Noʿmân voudra-t-il tromper l'eunuque, et, se refusant à donner sa fille, lui remettra-t-il une autre

femme. Kesra-Parwîz aurait donc envoyé Zaïd et l'eunuque auprès de Noʿmân. C'est à son retour que Zaïd aurait ainsi interprété les paroles de Noʿmân, et l'eunuque les aurait confirmées par son témoignage. Mais ce récit est inexact. La vérité est que l'eunuque était allé seul auprès de Noʿmân, et ce sont les termes de la réponse de Noʿmân qu'il avait rapportée qui furent traduits par Zaïd.

Il y avait alors à la cour de Kesra un homme nommé Iyâs, fils de Qabîça, de la tribu de Tayy, à la tête de quatre mille hommes. C'était le même qui avait rencontré Kesra sur la route, exténué de faim, lorsque celui-ci, s'enfuyant devant Bahrâm, se rendait dans le pays de Roum. Iyâs lui avait donné l'hospitalité et des provisions pour trois jours pour la traversée du désert, et lui avait servi de guide. Ces faits ont été rapportés ci-dessus. Quand Kesra fut établi sur le trône, il appela Iyâs à sa cour; celui-ci vint lui rendre hommage avec cinquante hommes de sa famille. Parwîz lui donna le commandement d'une troupe de quatre mille hommes, qu'il avait dans sa résidence. Lorsque Parwîz fut irrité contre Noʿmân, il appela Iyâs, lui donna une armée nombreuse, composée tant d'Arabes que de Perses, et lui dit: Va, empare-toi du royaume de ʿHîra, établis-toi là, et envoie-moi Noʿmân enchaîné. Noʿmân, averti, s'enfuit devant Iyâs, emportant avec lui toutes ses richesses, en fait de chevaux et d'armures, et emmenant toute sa famille, ses femmes et sa fille ʿHadîqa. Il les confia à un homme nommé Hânî, fils de Masʿoud, de la tribu de Schaïbân, qui demeurait dans le désert. Hânî était le premier de sa tribu et le plus puissant par le nombre de têtes de sa famille et de ses amis. Noʿmân vint donc auprès de Hânî et lui dit: Je mets sous ta protection ma famille, mes enfants et mes biens. Noʿmân avait dans son arsenal

quatre cents cuirasses et dans ses écuries quatre cents chevaux arabes. Les ayant confiés, ainsi que ses autres richesses de tout genre, à Hânî, il partit avec sa femme Moutadjarrada, se rendant dans la tribu de Tayy, dans laquelle il avait beaucoup d'influence; il demanda asile aux Benî-Tayy; mais ceux-ci ne voulurent pas le recevoir, par crainte de Kesra. Il vint ensuite chez les Benî-Sa'd, qui, redoutant aussi le roi de Perse, refusèrent également de le recevoir. No'mân, dans son embarras, ne savait plus où tourner ses pas. Alors sa femme lui dit : Allons, rends-toi à la cour de Kesra pour lui présenter tes excuses. Comme tu n'as commis aucune faute, il ne te fera pas mettre à mort. Mais quand même il te ferait périr, la mort vaudrait mieux que l'avilissement et le mépris que tu trouves auprès de tous.

No'mân, approuvant cet avis, partit pour la résidence de Kesra. Il savait que sa perte avait été tramée par Zaïd, fils d''Adî. Donc, lorsqu'il fut en présence du roi, il baisa la terre devant lui, le salua de bénédictions et lui demanda pardon; puis il ajouta : Cet esclave, c'est-à-dire Zaïd, a falsifié dans la traduction la lettre que j'ai écrite, et il m'a calomnié. Zaïd dit : Depuis qu'il occupe le trône et porte la couronne et boit du vin, il pense que tu es son esclave, et non son maître. Ensuite, se tournant vers No'mân, Zaïd ajouta : N'as-tu pas dit à 'Hîra, étant sur le trône, que le royaume de Perse était à toi, qu'il te reviendrait, à toi ou à tes fils? Zaïd confirma devant Kesra ces paroles par un serment. Kesra fit garder No'mân pendant trois jours; le quatrième jour, on le jeta aux pieds des éléphants, qui le tuèrent.

No'mân et ses enfants avaient abandonné la religion des Arabes et étaient tous chrétiens. Lorsque 'Hadîqa apprit la mort de son père, elle se rendit dans le couvent de Hind.

Hind, fille de Moundsir le Grand, surnommé fils de Mâ es-Semâ, avait été chrétienne et avait fondé un couvent sur les bords de l'Euphrate, où elle s'était livrée à la dévotion et où elle était morte. Ce couvent est appelé aujourd'hui *Daïr Hind*. 'Hadîqa se rendit dans ce couvent, et y vécut, jusqu'à sa mort, dans la pratique de la religion chrétienne.

Après avoir fait périr No'mân, Kesra écrivit à Iyâs, fils de Qabîça, de rechercher les biens laissés par No'mân et de les lui envoyer. Iyâs envoya un messager auprès de Hânî, fils de Mas'oud, pour réclamer les biens laissés par No'mân. Hânî répondit que, tant qu'il vivrait, il ne les rendrait à personne. Iyâs écrivit à Kesra une lettre dans laquelle il disait : Les gens des Benî-Schaïbân, des Benî-Bekr, des Benî-'Idjl, des Benî-Wâïl et des Benî-Dsohl sont nombreux; ce sont des hommes braves et belliqueux, comme le roi lui-même le sait. Pour leur faire la guerre, il me faudra une forte armée. Ayant reçu ce message, Kesra voulut expédier une armée. Un homme nommé No'mân, fils de Zor'a, de la tribu de Tha'lab, qui se trouvait à la cour, lui dit : Ô roi, ces gens, pendant l'hiver, sont dispersés dans le désert; on peut difficilement les atteindre. Mais, en été, Hânî et les Benî-Schaïbân viennent auprès d'un puits nommé Dsou-Qâr, situé entre Bassore et Médine. Comme ils doivent nécessairement venir à ce puits, tant les Benî-Schaïbân que les Benî-Bekr, les Benî-'Idjl, les Benî-Dsohl, les Benî-Waïl et toutes les branches de la tribu de Schaïbân, tu les trouveras tous ensemble, et alors tu enverras ton armée. Kesra approuva cet avis, et fit dire à Iyâs de se tenir prêt à combattre les Arabes, qu'il lui enverrait des troupes. Iyâs reçut à contre-cœur cet ordre de faire la guerre aux Arabes, mais il n'osa rien dire.

Il y avait un homme de la tribu de Schaïbân, nommé

Qaïs, fils de Mas'oud, qui était agent de Kesra dans le Sawâd de l'ʿIrâq. C'était un des principaux chefs arabes, et il avait des troupes nombreuses sous ses ordres. Kesra, par une lettre, lui envoya l'ordre de réunir toutes les troupes arabes qu'il avait dans le Sawâd, de se rendre à ʿHîra auprès de son lieutenant et son vassal, Iyâs, fils de Qabîça, et de lui prêter aide dans l'expédition contre les Schaïbân, les Bekr, les Waïl, les ʿIdjl et les Dsohl. Qaïs, fils de Mas'oud, reçut également avec chagrin cette lettre qui lui ordonnait de faire la guerre aux tribus arabes et à ses parents; mais il n'osa rien dire, par crainte de Kesra. Il rassembla dix mille guerriers arabes, et vint à ʿHîra se joindre à Iyâs. Ensuite Kesra envoya à ʿHîra un des grands de la Perse, nommé Hâmarz, avec douze mille hommes, puis un autre officier, nommé Hormuz-Kharrâd, avec huit mille hommes. Ces troupes se réunirent à celles d'Iyâs, à qui Kesra donna le commandement et la direction de la guerre. Sur l'ordre de Kesra, Iyâs mit en mouvement l'armée et commença l'expédition, en se dirigeant vers Dsou-Qâr.

Hânî, fils de Mas'oud, avec les Benî-Schaïbân et les autres tribus, était campé auprès de Dsou-Qâr. A la nouvelle de l'arrivée d'une armée, Hânî réunit ses hommes et leur dit : Quel est votre avis? C'est à cause des biens qui ont appartenu à No'mân, et qui m'ont été confiés par lui, que Kesra envoie contre nous cette armée, forte de quarante mille hommes, tandis que nous sommes moins de dix mille. Un des chefs présents, ʿHanzhala, fils de Tha'laba, descendant de Schaïbân, dit : Garde les choses qui t'ont été confiées; nous donnerons notre vie, mais nous ne livrerons pas à l'ennemi ce qui nous a été confié. Lorsque Iyâs fut arrivé, les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Les Perses n'avaient de l'eau que pour deux jours, et les troupes de Hânî tinrent les

abords du puits. Alors Iyâs, usant d'un expédient, envoya chercher de l'eau aux puits de Qorâqer et de ʿHabouba. Le lendemain, on engagea la bataille : l'armée perse fit pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits, et Hânî prit la fuite, emportant avec lui tous ses bagages. Les troupes perses, fatiguées et trouvant maintenant de l'eau, ne le poursuivirent pas, épuisèrent complétement le puits et restèrent ce jour et la nuit suivante près du puits de Dsou-Qâr.

Hânî, après avoir marché toute une journée, voyant qu'il n'était pas poursuivi, fit halte, réunit tous ses hommes et leur dit: Où allons-nous? Devant nous est le désert dépourvu d'eau, où nous mourrons tous de soif. Je vais leur livrer les biens de Noʿmân; n'exposez pas votre vie dans le désert. Les hommes des tribus arabes se sentirent humiliés de ces paroles, et ils répliquèrent : Tu ne dois pas rompre ton engagement et livrer le dépôt qui t'a été confié; nous allons retourner et combattre jusqu'à la mort. Ils revinrent donc en présence de l'armée d'Iyâs et recommencèrent le combat le même jour. Les Perses et les troupes d'Iyâs souffrirent de la soif. Tous les Arabes qui se trouvaient dans l'armée d'Iyâs avaient été très-affligés de la fuite de Hânî et de ses troupes arabes. Iyâs envoya aux autres puits pour chercher de l'eau, mais on n'en trouva pas; tous ses soldats, Arabes et Perses, étaient affaiblis par la soif. Alors Iyâs envoya à Hânî le message suivant : Faites une de ces trois choses : ou rendez les objets laissés par Noʿmân, et nous nous en retournerons, et je demanderai votre pardon à Kesra, afin qu'il renonce à la punition de vos actes; ou, quand la nuit sera venue, prenez la fuite et allez où vous voudrez, afin que je puisse alléguer que vous vous êtes enfuis et que nous n'avons pas pu vous atteindre; ou préparez-vous au combat. Les Arabes se rassemblèrent tous autour de

Hânî et de ʿHanzhala et dirent : Si nous livrons le dépôt qui nous a été confié, nous ne pourrons jamais, de notre vie, lever la tête au milieu des Arabes, et, aussi longtemps que le monde durera, nous ne serons lavés de cette honte. Si nous prenons la fuite, ce sera d'abord un grand déshonneur pour nous, et puis nous périrons tous dans le désert; la seule voie que nous ayons serait de traverser le territoire des Benî-Temîm, avec lesquels nous sommes en hostilité : ils nous tueront tous. Nous n'avons pas d'autre moyen que de combattre. Ils firent dire à Iyâs : Nous voulons le combat; fais tes préparatifs; nous aimons mieux mourir en combattant que de périr de soif dans le désert ou de nous jeter entre les mains de nos ennemis. Dans la nuit, ʿHanzhala, fils de Thaʿlaba, coupa les cordes de toutes les litières. Comme les hommes de Hânî étaient venus à Dsou-Qâr pour y passer l'été, ils avaient, suivant la coutume des Arabes, amené leurs femmes et leurs enfants, dans des litières qui étaient attachées [sur le dos des chameaux] par des sangles, qu'on appelle en arabe *woudhoun;* ce sont ces sangles que ʿHanzhala coupa, afin d'enflammer entièrement le courage des Arabes au combat. ʿHanzhala reçut par la suite le surnom de *Mouqattiʿou'l-Woudhoun* (coupe-sangles). Dans la même nuit, Hânî distribua à ses hommes les quatre cents chevaux et les quatre cents cuirasses [de Noʿmân], disant : Si nous remportons la victoire, nous les remettrons à leur place; mais si nous sommes tués et que la victoire reste aux ennemis, il vaut mieux que tout cela soit perdu en même temps.

Le lendemain, les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. Iyâs plaça à l'aile droite Hâmarz avec les troupes perses, à l'aile gauche Hormuz-Kharrâd, et lui-même occupa le centre. Hânî plaça à l'aile droite Yezîd, fils de Mouschʿir

le Schaïbânite, chef des Benî-Bekr; à l'aile gauche, 'Hanzhala, fils de Tha'laba, chef des Benî-'Idjl; lui-même occupa le centre. Le premier qui sortit de l'aile droite d'Iyâs, se plaçant entre les deux armées, fut Hâmarz, qui fit appel à un combat singulier, en s'écriant en langue persane : Homme contre homme! Yezîd, fils de Mousch'ir, à l'aile droite de Hânî, dit : « Que dit ce chien? » On lui répondit : Il dit : Homme contre homme. Yezîd répliqua : « D'égal à égal! » Alors un homme de l'armée de Hânî, nommé Mazyad, fils de 'Hâritha, le Yaschkorite, se présenta à Hâmarz. C'était un champion fort brave dans le combat. Ils engagèrent la lutte. Mazyad frappa de son épée l'épaule droite de Hâmarz, et lui enleva la moitié du corps. Hâmarz tomba de cheval et mourut. C'est le premier qui fut tué de l'armée perse. Hânî et l'armée arabe s'en réjouirent, et en tirèrent un présage favorable pour leur victoire.

Les Perses ont un livre, distinct des ouvrages contenant les traditions et des chroniques, qu'on appelle *Livre des présages*, et qui renferme tous les présages qui ont été établis dans les guerres des Perses. Il est dit dans ce livre : Kesra avait envoyé à cette guerre Hâmarz, parce qu'il tirait de son nom un présage, disant : Tu dois remporter la victoire sur l'armée de Hânî. Hânî, en langue pehlewî et persane, qui est l'ancienne langue des rois de Perse et des Cosroès, et qui est encore parlée aujourd'hui à Ispâhân et en Fars, signifie « reste! » et Hâmarz signifie « debout! » Kesra, en tirant un présage, dit à Hâmarz : Ton nom signifie « debout! » celui de ton adversaire signifie « reste! » il faut donc que tu aies le dessus et que tu remportes la victoire. Mais ce présage ne se réalisa point; et Hâmarz fut tué le premier. Le combat eut lieu ce jour-là. Il y avait dans l'armée perse un grand nombre d'archers, qui

firent pleuvoir une grêle de traits sur les Arabes, dont beaucoup furent tués. Les Perses, souffrant de la soif et ne trouvant point d'eau, soutinrent le combat jusqu'au soir. Alors les deux armées rentrèrent dans leurs camps.

Qaïs, fils de Mas'oud, qui faisait partie de l'armée d'Iyâs, sympathisait avec les troupes de Hânî, qui étaient ses parents, et désirait la victoire pour elles. Pendant la nuit, il envoya vers Hânî, 'Hanzhala et les autres Arabes, un messager, et leur fit dire : Notre cœur est avec vous; nous désirons que vous obteniez la victoire, et non Iyâs ni les Perses, qui sont des étrangers pour nous, tandis que vous êtes nos parents. Cependant nous ne pouvons pas nous rendre à vous, parce que nous ne savons pas à qui sera la victoire. Maintenant, aimez-vous mieux que nous nous en allions cette nuit, abandonnant les Perses, ou voulez-vous que, demain, quand la lutte sera engagée, nous prenions la fuite, afin de jeter le trouble dans l'armée perse et de l'affaiblir, pour qu'elle prenne également la fuite? Hânî, 'Hanzhala et les autres Arabes répondirent : Nous désirons que vous preniez la fuite demain pendant le combat. Les Arabes, très-contents du message de Qaïs, fils de Mas'oud, furent pleins d'ardeur pour le combat et disposés à jouer leur vie. 'Hanzhala dit à Hânî : Demain nous placerons cinq cents hommes en embuscade, qui, pendant que nous serons engagés dans la lutte, chargeront les Perses qui voudraient fuir. Hânî envoya cinq cents hommes, sous les ordres de Zaïd, fils de 'Hayyân, pour se placer en embuscade.

Ce combat eut lieu à l'époque où le Prophète était arrivé à Médine et avait livré aux incrédules de la Mecque le combat de Bedr, et remporté la victoire sur eux. Hânî, 'Hanzhala et leurs troupes dirent : Nous avons appris qu'il a été suscité

d'entre les Arabes un prophète, nommé Mo'hammed, qui a livré deux ou trois combats. On dit que quiconque professe son nom obtient l'objet de ses désirs. Quand un homme est égaré dans le désert, qu'il est menacé par un lion, ou qu'il a perdu quelque chose, s'il prononce le nom de Mo'hammed, il retrouve son chemin, ou il est sauvé du danger. Demain, dans le combat, prenons comme signe le nom de Mo'hammed, afin qu'il nous soit en aide. Lorsque, le lendemain, ils se rangèrent en ordre de bataille, tous les hommes de Hânî s'écrièrent : « Mo'hammed, notre aide ! » Au milieu de ces cris, 'Hanzhala fit exécuter une charge générale sur l'armée perse; les cinq cents hommes embusqués apparurent également, en s'écriant : « Mo'hammed, notre aide ! » Les troupes arabes de l'armée d'Iyâs tournèrent le dos, abandonnant Iyâs. Les soldats perses, déjà affaiblis par la soif, en apprenant cette fuite, furent complétement découragés, et les Arabes, lorsque les cinq cents hommes de leur armée sortirent de leur embuscade, les chargèrent avec l'épée par devant et par derrière. Les Perses se mirent à fuir, ayant à leurs trousses les Arabes. Dans aucune bataille antérieure un aussi grand nombre de soldats perses n'avaient été tués. Ce fut la première fois que les Arabes prirent leur revanche des Perses.

Au moment où eut lieu cette bataille, l'ange Gabriel était auprès du Prophète et lui fit le récit de ce combat, lui disant que les Arabes tiraient l'épée en prononçant son nom, qu'ils avaient pris comme signe de ralliement, et que Dieu assistait les Arabes contre les Perses. La distance de Médine à Dsou-Qâr est de plusieurs journées de marche. Gabriel étendit ses ailes de Médine jusqu'à Dsou-Qâr, et écarta de devant les yeux du Prophète tout ce qui gênait la vue, de sorte qu'il pût voir le champ de bataille et les deux armées. Le Pro-

phète était entouré de ses amis; il leur dit : Les Arabes et les Perses se livrent une bataille. Lorsque l'armée perse fut défaite, il s'écria : « Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand! C'est la première fois que les Arabes prennent leur revanche des Perses; ils ont vaincu par mon nom, car ils ont pris mon nom comme signe de ralliement. » Il y avait à Médine plusieurs des gens et des amis de Hânî, et beaucoup d'Arabes du désert et de Médine étaient avec lui. Or les amis du Prophète notèrent le jour et l'heure où il avait prononcé ces paroles. Lorsque les Arabes de Médine qui avaient été à Dsou-Qâr revinrent, ils les interrogèrent, et trouvèrent leur récit conforme aux paroles du Prophète.

Le jour du combat, Hânî rencontra Iyâs et voulut le tuer. 'Hanzhala l'en empêcha; Iyâs s'enfuit, se rendit à la cour de Kesra et lui raconta le rôle qu'avait joué le nom de Mo'hammed. Kesra fut courroucé et prit Mo'hammed en haine.

CHAPITRE LVIII.

LETTRE DU PROPHÈTE À KESRA-PARWÎZ.

On rapporte qu'après le combat de Dsou-Qâr, dans lequel Kesra avait été humilié et où les Arabes avaient triomphé de lui, le Prophète écrivit à Parwîz une lettre ainsi conçue :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux; de la part « de Mo'hammed, apôtre de Dieu, à Parwîz, fils d'Hormuzd. « Or je rends grâces à Dieu. Il n'y a pas de dieu en dehors « de Lui, le vivant, l'éternel, qui m'a envoyé, avec la vérité « pour annoncer et avertir, vers un peuple misérable et de « peu d'intelligence. Celui que Dieu dirige n'est pas égaré, « et celui qu'il égare n'a pas de direction. Dieu regarde la

« condition de ses serviteurs; rien ne lui ressemble : il voit « et entend tout. Or mets-toi bien à l'abri du châtiment de « Dieu, ou prépare-toi, de la part de Dieu et de son apôtre, « à une lutte pour laquelle tu n'es pas assez fort. »

Kesra, en recevant cette lettre, se mit en colère et dit : Qui est celui qui a mis son nom avant le mien? Puis il fit déchirer la lettre et traiter avec mépris le messager qui l'avait apportée. Lorsque le Prophète en fut averti, il dit : Il a déchiré son royaume.

J'ai lu, dans le livre des expéditions guerrières du Prophète (*Meghâzî*), que Kesra, lorsque les affaires de Mo'hammed firent des progrès, envoya deux des grands de la Perse comme messagers auprès du Prophète. Le nom de l'un d'eux était Bâqour(?), l'autre s'appelait Khour-Khosrou (?). Kesra écrivit à Bâdsân, son vice-roi dans le Yemen, une lettre ainsi conçue : Il faut, quand tu auras pris connaissance de cette lettre, envoyer quelqu'un à Yathrib, vers cet homme nommé Mo'hammed, qui se prétend prophète, et que tu ordonnes qu'on l'envoie enchaîné vers moi. Kesra remit en outre à ses envoyés une lettre adressée à Mo'hammed, et leur donna les instructions suivantes : Allez d'abord à Médine, et invitez cet homme à venir auprès de moi, afin que je l'entende. S'il vient, revenez avec lui; s'il ne vient pas, laissez-le, partez pour le Yemen et donnez cette lettre à Bâdsân, qui enverra quelqu'un pour le faire enchaîner et pour me l'amener. Cela se passa vers la fin de la vie de Kesra. Les deux ambassadeurs arrivèrent auprès de Mo'hammed, qui fut fort étonné de les voir ayant la barbe rasée et de longues moustaches. Il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi? Ils répondirent : Notre maître nous ordonne de couper la barbe et de laisser pousser les moustaches. Le Prophète répliqua : Mon Seigneur m'ordonne de

tailler les moustaches et de laisser pousser la barbe. Selmân servit d'interprète entre lui et les envoyés. Ensuite ils lui remirent la lettre de Kesra. Mo'hammed ne fit pas de réponse et ne lut pas la lettre; il leur dit : Restez ici, afin que j'avise. Il les fit loger dans la maison de Selmân, les fit traiter avec égards et les fit pourvoir abondamment de farine et de dattes. Chaque jour ils venaient trouver le Prophète pour le presser; mais il leur donnait de bonnes paroles et les payait de politesse. Après six mois, ils s'impatientèrent. Alors, à minuit, Gabriel vint auprès du Prophète et l'informa que Kesra avait été tué par Schîrouï. Le lendemain, les ambassadeurs vinrent avec Selmân et dirent : Notre patience est épuisée; viens avec nous ou laisse-nous partir. Selmân interpréta ces paroles au Prophète, qui dit : Attendez encore un peu. Ils se levèrent mécontents et dirent : Notre maître ne nous pardonnera pas un si long retard. Selmân traduisit ces paroles au Prophète. Celui-ci répliqua : Dis-leur : « Mon Seigneur a fait mourir votre maître et l'a livré entre les mains de Schîrouï, son fils, qui l'a tué hier. » Les deux ambassadeurs, tout en ne croyant pas à ces paroles, se dirent qu'il leur était impossible de demeurer plus longtemps avec ces hommes. Ils partirent la même nuit, et, n'osant pas retourner auprès de Kesra, ils se rendirent dans le Yemen, et remirent à Bâdsân la lettre de Kesra. Bâdsân avait déjà reçu de Schîrouï une lettre ainsi conçue : Parwîz est mort, et je suis monté sur le trône; rendez-moi hommage, toi et toutes les troupes que tu as sous tes ordres. Quant à cet homme, à Yathrib, qui se prétend prophète, et au sujet duquel Kesra t'a écrit de le lui envoyer, garde-toi de l'inquiéter, jusqu'à nouvel ordre de ma part. Les deux ambassadeurs restèrent auprès de Bâdsân, qui fut le dernier vice-roi de Perse dans le Yemen.

CHAPITRE LIX.

SCHÎROUÏ TUE SON PÈRE. — RÈGNE DE SCHÎROUÏ.

Or, vers la fin de son règne, Parwîz, par ses mauvaises actions, s'était aliéné tout le peuple, l'armée et les citoyens. Il avait fait mettre en prison tous les soldats qui, les uns après leur fuite devant le César de Roum, les autres en se sauvant dans la journée de Dsou-Qâr, étaient revenus auprès de lui. Il se proposait de faire mettre à mort tous les officiers et leurs fils, disant : Je vous ai élevés et bien traités, mais vous m'avez trahi, en ne combattant pas contre l'ennemi: j'ai donc le droit de vous ôter la vie. Il en retint mille, et ordonna au chef des gardes d'en tuer chaque nuit quatre ou cinq. Le chef des gardes épargna les principaux officiers, et tua d'abord ceux d'un rang inférieur, afin, disait-il, de ne pas irriter l'armée. Mais l'armée fut mécontente de Kesra. Kesra mécontenta aussi les citoyens en chargeant Ferroukhzâd de faire rentrer, de gré ou de force, l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans.

Kesra avait fait enfermer ses propres fils, parce que les astrologues lui avaient dit qu'il naîtrait dans sa famille un enfant ayant un défaut au corps, et que cet enfant lui ferait perdre l'empire, à lui et à sa dynastie. C'est Yezdedjerd, fils de Schehryâr, qui était désigné. Kesra avait fait mettre ses fils dans la forteresse, et les faisait surveiller par des gardiens, afin qu'aucune femme ne pénétrât auprès d'eux. Ils étaient treize jeunes gens, ou, selon d'autres, dix-sept, tous dans l'âge de la maturité, ayant besoin du commerce des femmes : ils étaient donc très-mécontents. Schehryâr, l'aîné de tous, fit demander à Schîrîn de lui envoyer en secret une femme, quelle qu'elle

fût. Schîrîn avait une esclave noire, une coiffeuse, qui, dans le palais, coiffait les jeunes filles. C'est cette femme que Schîrîn envoya à Schehryâr, qui eut commerce avec elle et qui la rendit enceinte. Quelques-uns disent que Schîrîn avait envoyé cette femme vers Schehryâr, pour le coiffer, en lui recommandant de ne pas lui parler, pour qu'il ne sût pas son sexe; mais lorsqu'elle posa sa main sur la tête et le cou de Schehryâr, celui-ci reconnut la main d'une femme, et abusa d'elle. Schîrîn, ayant appris que cette fille était enceinte, la garda dans ses appartements, où elle donna le jour à un fils, que Schîrîn nomma Yezdedjerd et qu'il fit éloigner de Madâïn et élever, dans un des bourgs du Sawâd sous la garde de quelques nourrices. Celles-ci, quand l'enfant fut âgé de cinq ans, le rapportèrent à Schîrîn, qui le tint caché dans ses appartements.

Un jour, Parwîz, causant avec Schîrîn, dit : J'ai enrayé follement ma postérité, en refusant à mes fils des femmes. Il s'en était repenti. Schîrîn lui dit: Veux-tu voir un de tes rejetons, un enfant né de ces mêmes fils? Parwîz répondit : Je veux bien. Alors on présenta Yezdedjerd à Kesrą, qui dit: A qui est cet enfant? Schîrîn répliqua : Cet enfant a été engendré par Schehryâr, mais je l'ai appelé mon fils et je l'élève depuis cinq ans. Parwîz fut très-heureux, prit l'enfant dans ses bras, le caressa et lui donna beaucoup d'argent. Ensuite Parwîz, se rappelant la parole des astrologues, qu'il aurait un petit-fils ayant un défaut au corps, par les mains duquel l'empire de Perse périrait, devint soucieux et dit à Schîrîn : Déshabille-le, afin que je voie tout son corps. Schîrîn déshabilla l'enfant, qui était bien constitué, sauf qu'il avait deux os de la hanche de moins du côté gauche que du côté droit. Parwîz dit : C'est de lui que je dois me garder. Il le saisit et

voulut le jeter par terre. Schîrîn le lui enleva et dit : Si Dieu l'a résolu, tu ne pourras pas l'empêcher; et peut-être n'est-ce pas lui que tu dois craindre. Parwîz répliqua : C'est juste; mais éloigne de moi cet enfant, je ne veux plus jamais le voir. Schîrîn l'envoya dans le Sawâd. Parwîz redoubla de rigueur envers ses fils et augmenta le nombre de leurs gardiens. Ses fils conçurent de la haine contre lui.

Un autre des forfaits de Parwîz fut le suivant : il avait un officier d'un rang élevé, qui lui était très-soumis et attaché à son service, et qui avait déjà servi son père pendant de longues années; il était très-considéré en Perse, tant par l'armée que par les citoyens. Cet homme, nommé Merdânschâh, avait été investi par Parwîz du gouvernement de Zâboul (Zâboulistân), qui, compris dans le territoire de l'Irâq, renfermait un grand nombre de villes, et qui avait encore un autre gouverneur [en dehors de Merdânschâh]. Une de ces villes est Nîmrouz, qui était la résidence de tous les gouverneurs du Zâboulistân, et aussi de Merdânschâh. Vers la fin de sa vie, deux ans avant sa mort, Parwîz demanda aux astrologues de quelle manière il finirait. Ceux-ci lui dirent qu'il périrait par la main d'un homme de son armée qui serait gouverneur de Zâboulistân et de Nîmrouz. Parwîz eut des craintes à l'endroit de Merdânschâh, qui était un homme vaillant, en possession de grands biens et de beaucoup de troupes, et il résolut de le tuer. Il lui écrivit de quitter son armée et de venir le trouver, seul avec ses familiers, parce qu'il avait une communication à lui faire. Lorsque Merdânschâh arriva, Parwîz, le voyant devant lui, considérant sa vieillesse, et se rappelant les services et les conseils de cet homme, qui ne l'avait jamais offensé, eut honte, par respect pour lui et les hommes, de le faire mettre à mort. Il eut l'idée de lui faire couper la main

droite, de lui donner ensuite beaucoup d'argent et de le renvoyer, pour être tranquille à son égard, puisqu'il n'aurait plus qu'une main. Kesra lui fit donc couper la main droite et le renvoya dans sa maison. Merdânschâh mit la main détachée dans son sein, et pleura en silence pendant trois jours, ne prenant aucune nourriture et ne dormant pas. Le troisième jour, Kesra envoya quelqu'un à sa maison, lui fit demander pardon, le fit consoler et lui fit remettre beaucoup d'argent. Il lui fit dire : Dieu l'avait ainsi décrété; je sais que tu es innocent; je te donnerai encore tant d'argent, que tu seras satisfait. Merdânschâh répondit : Je n'ai que faire de l'argent; mais j'ai une demande à t'adresser; si tu me l'accordes, je serai réconcilié avec toi. Kesra se déclara disposé à la lui accorder. Merdânschâh dit : Fais venir ton mobed, prends-le à témoin et promets devant lui que tu accompliras mon désir, quelque difficile qu'il soit pour toi. Kesra, en considération du traitement qu'il avait infligé à Merdânschâh, fit venir le grand mobed et s'engagea par serment devant lui; ensuite il dit: Maintenant fais ta demande, puisque j'ai juré. Merdânschâh dit : Ma demande est que tu me fasses tuer. Kesra, ne pouvant se dégager de son serment, donna ordre de le mettre à mort. Merdânschâh avait un fils, nommé Mihr-Hormuzd, que Kesra voulut envoyer à la place de son père en Zâboulistân; mais il n'accepta pas, malgré les instances du roi, et se retira du service militaire.

Tout le peuple de Perse fut indigné de la mort de Merdânschâh. Toute l'armée se rassembla et demanda à Kesra de mettre en liberté les vingt mille hommes qu'il tenait en prison. Le roi refusa. Les soldats lui dirent : Si tu ne veux pas les relâcher tous, donne au moins la liberté aux mille officiers. Kesra refusa encore et jura qu'il les ferait mettre à mort. Alors

les soldats et les officiers, d'un accord unanime, résolurent de le déposer et de conférer la royauté à l'un de ses fils. Kesra avait un fils de Marie, la fille du César, nommé Schîrouï, qui, d'après quelques-uns, était l'aîné des fils de Parwîz. Les troupes le firent consentir à participer à leur complot d'ôter la couronne à son père et de le proclamer roi. Parwîz, pour montrer qu'il n'avait pas été complice du meurtre de son père et qu'il ne l'avait pas approuvé, avait fait mettre à mort son oncle Bendouï, malgré toutes les peines que celui-ci s'était données pour lui. Il avait voulu en faire autant de Bostâm, et l'avait rappelé du Khorâsân; mais Bostâm s'était révolté contre lui, et n'était pas venu. Le fils de Bendouï, nourrissant des sentiments hostiles contre Parwîz, fut enrôlé dans le complot de l'armée.

Parwîz avait régné trente-huit ans accomplis, lorsque les Perses mirent à exécution leur projet. Une certaine nuit, à minuit, les soldats se rassemblèrent, brisèrent les portes des prisons et firent sortir les vingt mille hommes détenus. Ils se portèrent immédiatement après au palais de Schîrouï et le proclamèrent roi. Ils voulaient, dans la nuit même, chasser Parwîz de son palais; mais Schîrouï leur dit : Il est nuit, laissez-le jusqu'à demain matin. Tous les habitants reconnurent Schîrouï. Cela se passa dans la nuit du jour d'âdsar du mois d'âdsar. Les soldats renoncèrent à leur dessein [pour cette nuit] et restèrent, montés sur leurs chevaux, à l'entrée du palais de Parwîz jusqu'à ce que, le matin, on ouvrît les portes.

Il était d'usage chez les Perses que, chaque nuit, les gardiens proclamassent, du haut de la terrasse du palais, le nom du roi, pour faire connaître aux citoyens que le roi était en bonne santé. La nuit où Schîrouï fut reconnu pour roi, comme on allait proclamer le nom de Parwîz, roi des rois,

conformément à la coutume suivie sous tous les rois de Perse, le chef des gardiens dit aux gardes de proclamer le nom de Schîrouï, quoiqu'il ne fût pas dans le palais. Les gardes crièrent : Que Schîrouï, roi des rois, soit heureux! Lorsque Parwîz, se réveillant le matin, apprit ce qui s'était passé, il comprit qu'il avait été déposé, et que Schîrouï avait été reconnu roi. Pendant qu'il faisait encore obscur, il monta, avec ses femmes, sur la terrasse, se fit descendre par le mur, et s'enfuit à pied dans son parc, sortit de la ville et se cacha. Quand le jour fut venu, on ouvrit les portes du palais; les hommes y entrèrent, pour chercher Parwîz, mais ils ne l'y trouvèrent plus. Ils allèrent prendre Schîrouï, et l'établirent dans le palais. Ensuite, s'étant mis à la recherche de Parwîz, ils le saisirent dans le parc, lui mirent une corde au cou et le ramenèrent ainsi à Schîrouï, qui le tint dans un appartement du palais, le fit revêtir d'une robe royale, fit orner sa chambre d'un tapis brodé d'or, et le fit surveiller par des gardiens. Puis il lui demanda pardon, en disant : Ce n'est pas moi qui ai cherché à m'emparer du pouvoir, et je ne l'ai pas accepté de mon libre consentement; ils m'y ont forcé, parce qu'ils ne voulaient plus de toi; j'ai accepté le pouvoir pour que la royauté ne sortît pas de notre famille.

Après deux ou trois jours, les habitants, voyant que Schîrouï ne faisait pas mettre à mort Parwîz, comme ils l'avaient pensé, se réunirent autour de Schîrouï et lui dirent : Il ne se peut pas qu'il y ait deux rois dans un même palais; fais-le mourir, sinon nous lui rendrons la couronne, et il te fera mourir toi-même. Schîrouï, très-embarrassé, demanda un délai de trois jours. Ils lui dirent : Envoie-le en prison, car il n'est pas convenable qu'il y ait deux rois dans un même lieu. Schîrouï, ayant fait mettre sur la tête de Parwîz une pièce

d'étoffe, et l'ayant fait monter à cheval, le plaça sous la garde d'un officier et de cinq cents hommes, et le fit conduire ainsi à la maison d'un officier nommé Mâh-Isfend. Parwîz, qui avait la tête cachée par l'étoffe, passa avec ce cortége devant la boutique d'un cordonnier. Celui-ci reconnut Parwîz, l'insulta et jeta sur lui une forme, qui l'atteignit à la tête. L'officier revint et dit au cordonnier : Chien ! qui es-tu donc pour étendre la main sur un roi et lui lancer des formes? Ensuite il le frappa de son épée et lui trancha la tête. Arrivé à la maison de Mâh-Isfend, l'officier mit Parwîz entre ses mains. Schîrouï envoya à Parwîz des tapis et des vêtements brodés d'or, et chargea un officier, nommé Djalînous (Galien), un homme brave, vaillant et de haute stature, de garder la porte de Mâh-Isfend, avec cinq cents hommes armés.

Lorsque le délai qu'il avait fixé fut expiré, les hommes dirent à Schîrouî : Si tu es roi, donne l'ordre de tuer Parwîz; sinon autorise-nous à le faire. Schîrouï dit : Accordez-moi encore un jour, afin que je lui fasse reprocher ses méfaits, pour voir quelles raisons et quelles excuses il donnera. Schîrouï fit venir un homme nommé Isfâdekhsîs, principal scribe, très-savant et intelligent, et lui dit : Porte de ma part à Kesra un message, et dis-lui : Le malheur que tu éprouves t'est arrivé de ton fait ; il n'a été causé ni par moi, ni par aucune autre personne. Tu as commis le crime, Dieu t'a puni et t'a précipité du trône. Ton premier crime a été d'aveugler et de tuer ton père. Le second a été d'enfermer de grands fils et de les empêcher de se créer une postérité, et de nous défendre ce que Dieu a permis aux hommes. Ton troisième crime a été de tenir en prison vingt mille hommes, pour les tuer, sous prétexte qu'ils avaient pris la fuite [devant le César] de Roum et à [la journée de] Dsou-Qâr. Cependant le

sort de la guerre favorise tantôt celui-ci, tantôt celui-là; et si Dieu ne t'a pas accordé la victoire, était-ce la faute de ces hommes? En bonne administration royale, tu aurais dû les bien traiter et leur donner des armes et de l'argent, et les faire partir pour recommencer la guerre. Quatrièmement, tu as détenu en prison des personnes que tu voulais faire mourir et dont tu as fait tuer chaque nuit quatre ou cinq, tandis qu'elles étaient assez affligées et punies d'être en prison; il n'était pas nécessaire de les tuer. Cinquièmement, tu as amassé dans ton trésor tout l'argent du monde, ne donnant rien à personne, pour que ton trésor fût rempli d'or, d'argent, de pierres précieuses et de tout genre de richesses, que personne ne saurait évaluer, et plus qu'aucun roi n'en a jamais réuni. Sixièmement, tu as eu dans ton palais tant de milliers de femmes, de condition libre et esclaves, que tu ne pouvais pas toutes posséder; tu en as privé les hommes, et tu t'es contenté d'une seule. Ton septième méfait a été de charger un méchant homme d'exiger des habitants, par la force, l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans. Ton huitième crime a été contre le roi de Roum, qui t'avait comblé de tant de bienfaits en te donnant une armée, en envoyant son fils avec toi, te mettant à même de chasser Bahrâm, et en t'accordant sa fille en mariage. Puis, lorsque tu as été en force, tu as subjugué le pays de Roum, et quand le César t'a fait demander la croix, qui était tombée entre tes mains, tu ne l'as pas rendue; tu as été ingrat envers lui. Ton neuvième crime a été de vouloir tuer Yezdedjerd, l'enfant né de ton propre fils Schehryâr; seulement Schîrîn t'en a empêché, en t'enlevant l'enfant et en le cachant. Le dixième crime que tu as commis est d'avoir tué, à cause d'une femme, No'mân, fils de Moundsir, qui était innocent. C'était Moundsir, fils d'Imrou'l-Qaïs, le Kindien, qui avait élevé Bahrâmgour

et qui lui avait rendu la couronne. Nos aïeux et nos pères ont conservé de la reconnaissance pour No'mân; mais toi, tu as été ingrat envers lui, tu l'as fait périr par suite du mensonge d'un scribe, parce qu'il ne t'avait pas accordé sa fille. Ton onzième crime enfin est d'avoir fait couper la main droite à Merdânschâh, malgré tant de services qu'il a rendus à ton père Hormuzd et à toi-même, et malgré la reconnaissance que tu lui devais pour sa fidélité et ses conseils. Il n'y avait pas dans toute la Perse un homme de sa valeur. Tu l'as fait venir, tu lui as fait couper la main droite, sans cause, de sorte que lui, par chagrin et dépit, désirait mourir; et tu l'as fait tuer, oubliant ses services et sans respect pour son extérieur [vénérable]. A cause de tous ces méfaits, Dieu t'a puni et t'a ôté la couronne; il a mis les hommes à même de me dire aujourd'hui que, si je ne te fais pas périr, ils me tueront d'abord et toi ensuite. Donc, si tu as quelque raison à produire, dis-la-moi, afin que je leur en fasse part; peut-être seras-tu sauvé de la mort.

Le scribe alla porter ce message, et arriva à la maison où Parwîz était prisonnier. Les gardiens, en le voyant, se levèrent. L'envoyé de Schîrouï prit place et dit à l'officier qui commandait la garde : Pourquoi vous chargez-vous de ces lourdes armes? Personne ne viendra t'attaquer, car Schîrouï est solidement établi sur le trône, et le peuple tout entier lui a fait sa soumission. L'officier répondit : Tu as raison; cependant la réunion dans laquelle je me trouve est une réunion militaire, et il faut respecter les règles de chaque réunion et y paraître dans l'apparat nécessaire. Quand les hommes sont réunis à un banquet, ils pourraient bien boire sans manger des douceurs et sans autre apparat; mais on y présente des douceurs, du basilic et des fruits, et on y fait venir des musiciens,

pour rendre le banquet parfait et plus agréable. Il en est de même d'une réunion militaire. Ensuite le messager dit à l'officier : J'ai un message pour Parwîz de la part de Schîrouï; va lui demander pour moi la permission d'entrer. Le chef des gardes alla l'annoncer à Parwîz, qui dit : Si c'est Schîrouï qui est roi, je n'ai pas besoin de portier, et s'il me faut un portier, alors c'est moi qui suis roi, et non Schîrouï.

Parwîz ayant accordé l'audience, le messager entra et s'inclina devant lui jusqu'à terre. Parwîz lui dit de lever la tête. Il tenait dans la main un coing, qu'il plaça ensuite sur son bras, se soulevant de dessus le coussin sur lequel il était appuyé; le coing tomba sur le coussin, roula sur le tapis et puis sur le sol. Parwîz en tira un mauvais présage et fut affligé. Le messager de Schîrouï prit le coing, l'essuya et le présenta à Parwîz. Parwîz dit : Mets-le loin de moi. Ensuite il lui dit de s'asseoir. L'envoyé étant assis, Parwîz laissa tomber sa tête, et resta longtemps ainsi. Enfin il leva la tête et dit : Une affaire perdue ne peut être réparée par aucun moyen. Ce présage m'apprend que la royauté sera perdue pour moi, qu'elle ne restera pas à celui qui l'aura de moi, ni à l'autre qui l'aura après lui, ni au troisième après lui; elle sortira de ma famille et ira à des gens étrangers à ce pays. Il ajouta ensuite : Dis-moi ce que veut Schîrouï. L'envoyé lui rapporta tous les points du message. Parwîz répliqua : Dis à Schîrouï : Ô misérable, la brièveté de la vie me sert d'excuse pour les fautes que j'ai commises. Mais quand même je n'aurais pas d'excuse, tu n'aurais pas dû me faire le compte de mes fautes; personne n'a ce droit envers un autre, excepté celui qui est complétement innocent; mais en ce monde il n'existe pas d'homme complétement innocent. En ce qui concerne ton reproche relatif à mon père Hormuzd,

cela ne s'est pas passé comme tu dis. Tu n'étais pas encore né alors qu'un différend s'éleva entre mon père et moi, et je n'étais pas encore allé dans le pays de Roum et n'avais pas encore épousé ta mère. Bahrâm-Tschoubîn, ayant ourdi une intrigue contre moi, en faisant frapper de la monnaie en mon nom et à mon effigie pour que mon père eût des soupçons contre moi, je m'enfuis dans l'Aderbîdjân, et séjournai dans un pyrée, m'adonnant à la dévotion. Tous les hommes savent que le malheur qui a frappé mon père n'avait pas été préparé, ni consenti, ni désiré par moi, qui étais absent. Quand je revins, je trouvai mon père dans un état qui le rendait incapable d'exercer le pouvoir : il était aveugle, et sa santé était ruinée. S'il avait été bien portant, je ne serais jamais monté sur le trône. Ensuite, lorsque je me rendis dans le pays de Roum, en fuyant devant Bahrâm-Tschoubîn, et que mon oncle Bendouï retourna, je n'ai pas su qu'il voulait tuer mon père; je n'ai ni ordonné, ni approuvé ce meurtre. Plus tard, quand j'eus recouvré le trône et que tout fut rentré dans l'ordre, je fis mettre à mort Bendouï et ses complices dans le meurtre de mon père; j'ai réduit leurs familles à l'impuissance et les ai chassées du royaume. Cet état de choses est connu de tous.

En ce qui concerne ta détention et celle de tes frères, j'ai agi ainsi afin que vous vous livrassiez à l'étude pour être aptes au trône; mais vous ne songiez qu'au jeu, et ne cherchiez que le plaisir. Cependant je vous ai bien pourvus de nourriture et de vêtements et de tout ce qui vous était nécessaire. Je vous ai empêchés de vous donner des enfants, parce que les astrologues m'avaient annoncé qu'il naîtrait de mes fils un rejeton dans les mains duquel le royaume de Perse périrait. Je n'ai pas voulu que, aussi longtemps que je serais vivant, cet enfant vînt au monde. Lors de ta naissance, les astrologues m'avaient

aussi prédit que ce serait toi qui m'ôterais la couronne, le jour d'âdsar du mois d'âdsar, dans la trente-huitième année de mon règne; ils avaient trouvé la même prédiction en tirant ton horoscope; leur écrit, cacheté de mon sceau, a été remis par moi entre les mains de Schîrîn; si tu veux, demande-le-lui et vois-le. Sachant cela, j'aurais dû te tuer; mais je ne l'ai pas fait, par affection paternelle. Quand tu fus grand, le roi d'Indostan m'envoya un ambassadeur avec une lettre et des présents. Dans sa lettre je trouvai des avis sur chacun de mes fils en particulier; relativement à toi, il m'avait averti que tu t'emparerais du pouvoir le jour d'âdsar du mois d'âdsar. J'ai cacheté cette lettre et l'ai remise entre les mains de Schîrîn; fais-te-la donner et lis-la. Malgré ces nombreuses indications qui me furent révélées à ton égard, je ne t'ai pas fait tuer, je ne t'ai pas rigoureusement enfermé, et je te les ai laissé ignorer, d'abord parce que je savais que personne ne saurait changer la décision de Dieu, et ensuite parce que j'en étais détourné par mon affection paternelle; et je ne regrettais pas que cette couronne dût te revenir.

Quant à ce que tu dis relativement à ces vingt mille hommes que j'ai détenus en prison, dans l'intention de les tuer, sache que c'étaient des hommes que j'avais fait élever pour combattre mes ennemis. Le jour où j'ai eu besoin d'eux, ils se sont enfuis, en m'abandonnant et oubliant mes bienfaits. De l'aveu des docteurs et des sages, j'avais donc droit sur leur vie; cette mesure aussi était sage, car je n'avais plus rien à espérer d'eux. Réunis les docteurs de la loi et interroge-les; ils te feront connaître si leur mort est légitime ou non. J'apprends que tu vas leur faire grâce et rétablir leurs noms sur les rôles; ils ne te seront jamais utiles. Je n'ai pas usé de clémence envers les prisonniers, parce qu'il n'y avait en prison

que ceux qui avaient mérité la mort. Demande leurs dossiers et lis la série de leurs méfaits : tu sauras s'ils sont dignes de mort ou non. Chaque jour que j'ai différé à les faire mourir a été de ma part une grâce pour eux.

En ce qui concerne le reproche que tu me fais de ce que j'ai amassé plus d'argent qu'aucun autre roi, sache que l'on ne peut gouverner sans armée et qu'on ne peut avoir une armée sans argent. La force de l'armée est l'appui du roi, et la puissance et la force du roi sont dans le fidèle attachement de l'armée. Or l'armée sera fidèlement attachée au roi, l'aimera et comptera sur lui, et les rois étrangers le redouteront et n'oseront pas envahir son pays, si, chaque fois qu'une guerre survient, il donne libéralement de l'argent. Un roi pauvre n'a aucune influence sur l'armée et sur le peuple, et n'est pas redouté des ennemis. Toi, cherche à garder cet argent que j'ai amassé, et à l'augmenter; ne le prodigue pas à la populace qui t'a porté au trône; ne te laisse pas tromper par leurs paroles, pour t'appauvrir. C'est par des circonstances heureuses et merveilleuses que cet argent a été amassé; et toi, tu n'auras pas le même pouvoir ni la fortune d'en recueillir autant.

Pour ce qui est de ton reproche relativement aux femmes que j'ai eues dans mon palais en grand nombre, ne les pouvant pas contenter toutes et les empêchant de jouir du commerce des hommes, sache que je les ai si bien traitées, en comblant leurs désirs et en leur prodiguant de l'argent, qu'elles ne m'ont préféré aucun homme de la terre. Je les faisais réunir chaque année par Schîrîn; celles qui auraient désiré quitter le palais et se marier auraient obtenu de moi une dot et un mari; mais, par suite des nombreux bienfaits que je leur prodiguais, aucune n'exprimait le désir de quitter le palais. Aujourd'hui que je suis tombé, et qu'elles se marient,

elles sont moins contentes de leur situation actuelle que de celle qu'elles avaient chez moi.

Concernant ton reproche de ce que j'ai chargé un homme de faire rentrer l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans, sache que l'impôt est une nécessité; l'État subsiste par l'impôt, c'est aux sujets d'entretenir le trésor. Ce n'est pas moi qui ai fait cette innovation; cet impôt a été établi sur les sujets par Nouschirwân, qui savait que les rois ne peuvent se passer d'argent. Ayant réuni tout le peuple, et ayant fait exécuter le mesurage de toutes les terres, il a établi avec le consentement de tous cet impôt, que l'on devait payer chaque année en trois ou quatre fois. C'est pour cela qu'on a appelé cet impôt *hemdâstân*, c'est-à-dire, «impôt consenti;» ce nom lui a été donné par Nouschirwân, dont la monnaie portait cette légende : *Le roi des rois, le Juste, Nouschirwân;* et le bâtiment dans lequel on recevait l'impôt était appelé *Schoumourdè* (comptoir). Il est juste que le roi exige la rentrée de l'impôt de ceux qui ne le payaient pas et qui le laissaient s'accumuler, et qu'il les punisse; car ils pourraient causer la ruine du trésor royal. Mais moi, je n'ai fait qu'exiger mon droit, sans punir personne. Si les agents leur ont fait tort, en exigeant d'eux ce qui n'était pas dû, la faute n'en est pas à moi; car j'avais fait établir dans ma résidence deux pavillons, assez grands pour que tout le monde les pût voir, que j'avais appelés *pavillons de justice*, où je me tenais chaque mois un jour jusqu'à midi, pour examiner les requêtes du peuple, où tout solliciteur, sans être arrêté par un gardien ou un portier, trouvait libre accès et pouvait me parler. Ceux qui n'ont pas demandé justice se sont fait tort eux-mêmes et non moi.

Concernant mon ingratitude envers le roi de Roum, si celui-ci m'a fourni une armée et envoyé son fils avec moi et m'a

accordé en mariage sa fille Marie, moi, après avoir mis en fuite Bahrâm-Tschoubîn, je lui ai expédié des richesses dont la quantité dépassait tout ce qu'il avait jamais vu ou imaginé; j'ai donné à son fils tant d'argent qu'il en demeura interdit, de même à chaque individu de son armée. Lorsque la croix tomba entre mes mains, je les avais par là dans mon pouvoir, et c'est pour cette raison que je ne la leur ai pas restituée, sachant que, aussi longtemps que cette croix resterait en ma possession, nous les aurions dans nos mains, et qu'ils seraient humiliés et soumis; et que, si la croix leur était rendue, ils seraient nos maîtres. Garde-toi de la leur rendre, car tu les constituerais les maîtres de ton pays.

Quant à Yezdedjerd, fils de Schehryâr, que j'ai voulu tuer en le jetant sur le sol, j'ai agi ainsi, parce que les astrologues m'avaient annoncé qu'il naîtrait de mes fils un enfant qui perdrait le royaume de Perse, qui passerait aux Arabes. Yezdedjerd portait sur lui le signe qu'ils m'avaient indiqué; lorsque je le vis, j'en fus convaincu; je devais donc le tuer; car il ne peut pas naître sur la terre un enfant plus infortuné que celui qui perdrait un royaume qui a été transmis de père en fils, pendant de si longues années. Il faut que vous aussi vous le regardiez comme votre ennemi, et que, partout où vous le trouverez, vous le fassiez périr.

Tu m'accuses d'avoir tué No'mân, fils de Moundsir, à cause d'une femme et par suite du mensonge d'un scribe, oubliant ainsi la reconnaissance que je lui devais, à lui et à ses pères. Ce n'est pas pour ces motifs que je l'ai fait mourir. Lorsque je fuyais devant Bahrâm-Tschoubîn, me rendant dans le pays de Roum, je rencontrai en route un anachorète, qui me prédit tous les événements de ma vie jusqu'à ce jour; il m'annonça en outre que cette royauté sortirait de ma famille

et tomberait entre les mains d'un homme considérable parmi les Arabes. Mais il ne me dit pas qui serait cet homme. Ne connaissant parmi les Arabes aucun homme plus élevé que No'mân, j'ai pensé que cet Arabe c'était lui; j'ai cherché un prétexte, et je l'ai fait mourir pour le salut du royaume et pour conserver la souveraineté dans ma famille. Là où il y a un danger à craindre pour le royaume, la reconnaissance n'est pas à sa place.

Tu m'accuses d'avoir, sans cause, fait couper la main à Merdânschâh, malgré les nombreuses preuves d'attachement qu'il m'avait données ainsi qu'à mon père, et malgré son mérite et sa bravoure. Sache que Merdânschâh, lorsqu'il était au service de mon père, avait plus que personne son entière confiance; mon père l'initiait à tout ce qui concernait l'armée; Merdânschâh était l'un de nos favoris. Quand je m'enfuis devant Bahrâm, me rendant dans le pays de Roum, je lui demandai de venir avec moi, car tu es, lui dis-je, l'un des amis et des conseillers de notre famille et de notre gouvernement. Il ne voulut pas venir, et me laissa dans la détresse; et le jour où Bahrâm-Tschoubîn s'établit à ma place et à la place de mon père, Merdânschâh se présenta devant lui, le salua et le félicita. En apprenant cela, je fus très-irrité et je jurai que, s'il tombait en mon pouvoir, je lui ferais couper la main ou je le ferais mourir. Les astrologues m'avaient aussi annoncé que je périrais par la main d'un homme qui serait gouverneur du Zâboulistân. Merdânschâh, ayant suivi Bahrâm pour me combattre, et étant venu ensuite, en quittant Bahrâm, se mettre sous ma protection et me demander pardon, je lui pardonnai, et lorsque je fus établi sur le trône, je lui donnai le gouvernement du Zâboulistân et un rang élevé. Il fut donc élevé par moi. [Plus tard] je me rappelai les paroles des astrologues

qu'il m'arriverait malheur de sa part. Je n'avais pas le cœur de le tuer, mais, à cause de mon serment, je lui fis couper la main, et lui rendis son commandement. Il ne voulut pas l'accepter, et me fit prendre, devant les mobeds, l'engagement de lui accorder une demande, sans que je susse à l'avance en quoi elle consisterait. Après que j'eus juré, il dit : Ma demande est que tu me fasses mourir. En conséquence, je donnai l'ordre de le tuer.

Parwîz ajouta : Je viens d'expliquer toutes mes actions, non que cela puisse m'être de quelque utilité, car je sais maintenant que ma carrière est arrivée à son terme, et que ma fortune est anéantie; mais j'ai voulu t'instruire, voyant que tu ignorais tout, que tu m'accusais dans ton ignorance, et que tu ne connaissais pas mes raisons. J'ai pitié de toi; car si tu me fais mourir, tu ne jouiras pas du pouvoir: tous les hommes, et de toute croyance, les juifs, les chrétiens et les mages sont d'accord en ceci, que celui qui tue son père n'a pas de part à son héritage, et, s'il le prend, il n'en jouit pas. Tu seras le plus méprisé de tous ceux qui règnent sur la terre, et ton règne sera plus court que celui de tous les autres. Adieu.

L'envoyé retourna auprès de Schîrouï, et lui répéta mot pour mot la réponse de Parwîz. Il lui raconta également l'incident du coing. Schîrouï pleura et eut des regrets de tuer son père. Le lendemain, toute l'armée se réunit auprès de lui. Schîrouï fit venir l'envoyé et lui dit de répéter le message qu'il avait porté à Parwîz et la réponse qu'il en avait rapportée. L'envoyé exposa de nouveau, devant l'armée et les grands de Perse, les paroles de Parwîz. Ensuite Schîrouï dit : Toutes les actions que nous regardions comme criminelles, Parwîz les a expliquées et en a donné les raisons. Il ne serait pas juste de verser son sang, il faut le laisser dans sa situation

actuelle. Les hommes de l'armée n'approuvèrent pas ces paroles et dirent : L'État ne sera pas en repos avec deux rois. Il y a dans le peuple beaucoup de personnes qui désirent ton père ; si tu ne le fais pas mourir, il fera des manœuvres et suscitera des troubles parmi les habitants, et tu ne pourras pas exercer le pouvoir. Donc, si tu ne le fais pas mourir, nous lui rendrons la couronne; et quand il l'aura, tu sais qu'il n'hésitera pas un seul jour à te tuer. Schîrouï fut fort embarrassé; il savait que, si Parwîz remontait sur le trône, il le ferait mourir immédiatement. Alors il donna l'ordre à l'un des principaux officiers de se rendre auprès de Parwîz et de le tuer. L'officier prit ses armes et partit. Étant en présence de Parwîz, il ne lui dit pas dans quelle intention on l'avait envoyé. Parwîz lui dit : Va, tu n'es pas celui qui peut me tuer; je ne suis pas destiné à mourir de ta main. L'officier revint auprès de Schîrouï, pendant que l'armée était encore réunie. Schîrouï en envoya un autre; Parwîz lui dit les mêmes paroles. Schîrouï, apercevant au milieu de l'assemblée le fils de ce Merdânschâh auquel Parwîz avait fait couper la main, lui dit : Va et tue Parwîz. Cet homme, nommé Mihr-Hormuzd, arriva auprès de Parwîz. Celui-ci lui dit : Qui es-tu? L'autre répondit : Je suis Mihr-Hormuzd, fils de Merdânschâh. Parwîz dit : C'est toi qui dois me tuer; car les astrologues m'avaient prédit que je mourrais de la main d'un homme de la province de Nîmrouz; je ne savais pas que ce serait toi, ne te connaissant pas; portant mes soupçons sur ton père, je l'ai fait périr. Tu es son fils, et celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime. Mihr-Hormuzd prit sa hache et frappa Parwîz sur l'épaule; mais elle ne pénétra pas, parce que Parwîz avait attaché au bras un amulette qui le préservait de l'action du fer. Sachant que la hache ne pourrait pas

pénétrer et que Mihr-Hormuzd le ferait souffrir, il arracha de son bras la tablette et la jeta. Mihr-Hormuzd le frappa de nouveau, lui enleva une épaule et le tua. Ensuite il revint auprès de Schîrouï et lui dit qu'il avait tué Parwîz. Schîrouï lui demanda : Qu'a-t-il dit? Mihr-Hormuzd répondit : Il a dit : C'est toi qui me tueras; car celui qui ne venge pas la mort de son père est un enfant illégitime. Toute l'armée félicita Schîrouï et s'en retourna. Alors Schîrouï se mit à pleurer. Le soir, ayant passé toute la journée dans les larmes, il fit venir Mihr-Hormuzd et le fit mettre à mort, disant : Je ne puis voir un homme qui a tué mon père, qui, surtout, m'a rapporté de sa part ces paroles : Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Le lendemain, Schîrouï s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête et donna audience à tous les principaux officiers de l'armée. Il fit rétablir sur les rôles les noms de tous ceux que son père avait fait rayer, et leur donna de l'argent; il réintégra aussi ceux qui avaient été détenus en prison. Il prit pour vizir Barmak, fils de Fîrouz, qui fut l'aïeul des Barmacides. Schîrouï fit remise à ses sujets de l'impôt de cette année-là. Il répandit la justice et exécuta les lois.

On dit que Schîrouï avait seize frères, tous fils de Parwîz, et que lui fut le dix-septième. Il les fit tous périr, afin d'être assuré du gouvernement. Après que Schîrouï eut tué ses frères, il ne resta pas d'autres descendants de Parwîz que deux filles, l'une nommée Tourândokht (Pourândokht), et l'autre Âzermîdokht. Toutes les deux étaient filles de Parwîz; Pourândokht était l'aînée. Âzermîdokht est celle qui [par la suite] fit tuer le père de Roustem, de ce Roustem qui plaça sur le trône Yezdedjerd, fils de Schehryâr, dont le règne fut contemporain de celui d'ʿOmar, fils de Khattâb, comme nous le

raconterons plus loin en son lieu. Or ces deux sœurs allèrent trouver Schîrouï et lui firent des reproches, en lui disant : Ton ambition de régner t'a porté à tuer ton père et tes frères; tu as accompli ces actions dans l'espace de trois ou quatre mois; tu l'as fait dans l'espoir de conserver à tout jamais le pouvoir. Quand même tu vivrais longtemps, à la fin tu dois mourir. Puisse Dieu te priver du bonheur de cette royauté! Elles l'accablèrent ainsi de reproches et de malédictions. Schîrouï tomba malade, et il dépérissait, ne trouvant aucune joie dans l'exercice du pouvoir. Après avoir vécu ainsi sept mois en tout, il mourut. Il laissa un fils, nommé Ardeschîr, âgé de sept ans, ou, d'après d'autres traditions, d'un an. On le fit monter sur le trône, Yezdedjerd étant absent depuis que Schîrîn l'avait envoyé dans le Sawâd.

CHAPITRE LX.

RÈGNE D'ARDESCHÎR, FILS DE SCHÎROUÏ.

En plaçant Ardeschîr sur le trône, sachant qu'il ne pourrait pas administrer le royaume à cause de sa grande jeunesse, on lui attacha comme vizir un homme, nommé Mihr-ʿHasîs, qui avait été chef de la table de Parwîz. C'était un homme de bon conseil et d'un bon caractère. Il fut chargé de l'administration du royaume, jusqu'à ce qu'Ardeschîr fût grand. Mihr-ʿHasîs remplit ces fonctions et eut soin d'Ardeschîr.

Un des généraux de Parwîz, qui avait été chargé par lui de garder les frontières de Roum, nommé Schehrabrâz, qui était à la tête d'environ soixante mille hommes, et qui avait été honoré également par Schîrouï et consulté par lui en toute chose, fut très-mécontent, lorsqu'on eut placé Ardeschîr sur

le trône, de n'avoir pas été averti, ni consulté. Il se révolta, fit marcher son armée, vint à Madâïn, se saisit d'Ardeschîr et le tua, de même que Mihr-Hasîs et un certain nombre des grands de la Perse, les accusant d'avoir tué Parwîz, pour s'emparer du royaume. Ensuite, comme il n'y restait plus de descendants de Parwîz, Schehrabrâz, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale, prit la couronne pour lui-même et monta sur le trône, au grand mécontentement des Perses. Le règne d'Ardeschîr avait duré dix-huit mois.

CHAPITRE LXI.

RÈGNE DE SCHEHRABRÂZ.

Schehrabrâz étant sur le trône, les soldats furent mécontents d'être obligés de se prosterner devant lui et de recevoir ses ordres. Il était d'usage chez les Perses que, quand le roi tenait une cour publique, toute la suite du roi et toute l'armée fussent à cheval et rangées en file en attendant le roi. Or, un jour, Schehrabrâz étant monté à cheval, sortit du palais; l'armée se tenait rangée en file. Alors un des soldats s'approcha de lui, le blessa avec sa lance au côté et le fit tomber de cheval. Immédiatement les autres se précipitèrent sur lui, le criblèrent de blessures et le tuèrent. Ensuite ils lui attachèrent une corde aux pieds et le traînèrent par toutes les rues, en criant : Quiconque, n'étant pas de la famille royale, usurpera le trône aura le sort de celui-ci.

Schehrabrâz avait régné quarante jours. Comme on ne trouvait pas de descendant de la famille royale, sauf les deux filles de Parwîz, l'armée fit monter sur le trône Pourândokht, qui était l'aînée des deux.

CHAPITRE LXII.

RÈGNE DE POURÂNDOKHT, FILLE DE PARWÎZ.

Pourândokht, après être montée sur le trône, s'appliqua à faire régner la justice et les lois et à faire cesser l'oppression. Elle fit venir celui qui avait tué Schehrabrâz, lui montra de la bienveillance et le prit pour vizir. Cet homme, nommé Fsafrou'h, était du Khorâsân. Pourândokht fit écrire une lettre et convoqua auprès d'elle toute l'armée, et lui en fit lecture; puis on fit de cette lettre des copies, qu'on envoya dans toutes les villes. Pourândokht s'y exprimait ainsi : Ce royaume ne peut être gouverné ni au moyen de la vaillance, ni au moyen des trésors, mais par la puissance de Dieu. Le souverain ne peut exercer le pouvoir que par la justice et par la bonne administration. L'armée ne peut triompher de l'ennemi que si elle est récompensée; et l'on ne peut garder une armée que par la justice, l'équité et la discipline. En faisant régner les lois, on peut gouverner l'État, que le souverain soit un homme ou une femme. J'espère que la libéralité et la justice que vous me verrez pratiquer seront au-dessus de celles que vous aurez vues dans aucun homme. Pourândokht fit annuler l'arriéré de l'impôt du temps de Parwîz et effacer les registres; elle fit remise en outre aux habitants de la moitié de l'impôt de cette année. Jamais, à aucune époque, les hommes n'avaient été témoins d'une justice telle que la sienne.

Pourândokht restitua au roi de Roum la croix qu'on avait enlevée du pays de Roum, et que Parwîz n'avait pas voulu rendre. Par suite de cette restitution, l'empereur eut de

l'amitié pour Pourândokht, et empêcha qui que ce fût de pénétrer dans son pays.

Du temps de Pourândokht, notre Prophète, Mo'hammed, mourut, et Abou-Bekr fut investi du califat.

Pourândokht régna un an et quatre mois, Fsafrou'h, du Khorâsân, remplissant les fonctions de vizir. A la mort de Pourândokht, un des parents éloignés de Parwîz, nommé Khouschensadè, lui succéda au trône. Il mourut après un mois de règne. Ensuite la couronne passa à Âzermîdokht.

CHAPITRE LXIII.

RÈGNE D'ÂZERMÎDOKHT, FILLE DE PARWÎZ.

Après être montée sur le trône, Âzermîdokht s'appliqua à faire régner la justice et les lois. Elle ne prit point de vizir et administra elle-même le royaume, se guidant par son propre jugement. Âzermîdokht était la plus belle femme de l'empire de Kesra. Or il y avait un homme, l'un des plus considérables de Perse, tant par sa naissance que par sa valeur, un sipehbed, nommé Ferroukh-Hormuzd, à qui Parwîz avait confié le gouvernement du Khorâsân. Il était resté à la cour, au service du roi, et avait envoyé dans le Khorâsân son fils Roustem comme son lieutenant. C'est ce même Roustem qui était le plus vaillant homme de son temps, en Perse. Dans la suite, sous le règne de Yezdedjerd, lorsque 'Omar, fils de Khattâb, envoya une armée contre la Perse, Yezdedjerd nomma Roustem général en chef de l'armée qu'il opposa aux Arabes, ne trouvant pas dans toute la Perse un homme plus brave que lui. Ce récit sera rapporté plus loin, en son lieu. Le père de Roustem, Ferroukh-Hormuzd, le grand sipehbed

et gouverneur du Khorâsân, fit demander à Âzermîdokht si elle voulait être sa femme. Âzermîdokht lui fit répondre : Si tu m'en avais parlé plus tôt, j'aurais accepté ta proposition, mais, maintenant, une reine ne doit pas prendre publiquement un époux; en outre, j'ai besoin de toi pour les affaires de l'État. Cependant je te désire aussi; si tu veux, je te donnerai un rendez-vous cette nuit. Quand il fera tout à fait obscur, présente-toi à la porte du palais; je préviendrai le chef des gardes que j'ai à conférer avec toi sur une affaire; il t'introduira, et nous nous réjouirons cette nuit. Ferroukh-Hormuzd fit ainsi, et Âzermîdokht donna l'ordre au chef des gardes de la prévenir, dans la nuit, quand Ferroukh-Hormuzd viendrait. Ferroukh-Hormuzd, lorsque la nuit fut tombée, s'étant rendu au palais, seul, dit au chef des gardes qu'il était appelé par la reine, qui voulait lui parler. Le chef des gardes vint avertir Âzermîdokht, qui lui dit : Va, tranche-lui la tête et apporte-la-moi. Le chef des gardes fit ainsi. Ensuite la reine fit jeter la tête et le corps à la porte du château. Le lendemain, l'armée, se rendant à la cour de la reine, vit le cadavre de Ferroukh-Hormuzd. Ferroukh-Hormuzd était connu pour un homme débauché; l'armée soupçonna [que quelque affaire de femme avait causé sa mort], et demanda au chef des gardes quel crime Ferroukh-Hormuzd avait commis. Le chef des gardes répondit : Il a commis un si grand forfait qu'il fallait le tuer. Les soldats surent alors qu'il avait convoité la reine; ils ne dirent rien, mais ils blâmèrent Ferroukh-Hormuzd.

Roustem, fils de Ferroukh-Hormuzd, et son lieutenant dans le Khorâsân, averti de cet événement, fit marcher son armée, et vint du Khorâsân aux portes de Madâïn. Il y livra un combat. Âzermîdokht tomba entre les mains de Roustem,

qui la viola, lui fit crever les yeux et la tua ensuite. Il fit périr également le chef des gardes.

Le règne d'Âzermîdokht avait duré six mois. Après sa mort, les Perses furent fort embarrassés; car ils ne trouvèrent aucun rejeton de la famille royale qu'ils pussent faire monter sur le trône.

CHAPITRE LXIV.

RÈGNE DE KESRA, FILS DE MIHR-ʿHASÎS, [ET DE SES SUCCESSEURS].

En faisant faire des recherches dans toutes les contrées, pour trouver un rejeton de la famille royale à qui l'on pût donner la couronne, on rencontra dans l'Ahwâz un homme descendant d'Ardeschîr, fils de Bâbek, nommé Kesra, fils de Mihr-ʿHasîs. On l'amena, on le fit monter sur le trône et on mit la couronne sur sa tête. Après quelque temps, Kesra n'étant pas capable de diriger l'État, et étant trop faible pour gouverner les hommes, les Perses le tuèrent.

On fit venir de Nisibe un homme, nommé Khorzâd-Khosrou, un des fils de Parwîz, qui s'était échappé des mains de Schîrouï, lorsque celui-ci fit périr ses frères. On lui donna la couronne, mais il se montra également incapable. On le déposa et on l'expulsa, en disant : Il n'est pas fils de Parwîz.

Ensuite les Perses en recherchèrent un autre, et trouvèrent, dans la province de Mézène, un descendant de Nouschirwân le Juste, nommé Fîrouz, fils de Mihrân; sa mère était Mahârbakht, fille de Yezdâd, fils de Nouschirwân. On l'amena, et on lui remit le pouvoir. Lorsqu'on mit la couronne sur sa tête, l'armée se tenant devant lui, il dit : Je ne veux pas de cette couronne, elle est trop étroite pour ma tête. Les Perses

tirèrent de ces paroles un mauvais augure et dirent : La première parole qu'il prononce est *teng* (étroit); il n'est pas apte au trône; il ne connaît pas le langage qui convient à la couronne et au gouvernement; lui, non plus, n'est pas de la descendance royale. Ils le firent immédiatement descendre du trône et le chassèrent.

Ensuite ils trouvèrent dans une des villes occidentales, près de Nisibe, un fils de Parwîz, nommé Ferroukhzâd-Khosrou, qui s'était enfui lorsque Schîrouï fit périr ses frères. L'ayant fait venir, ils lui donnèrent le pouvoir. Après six mois, ils le tuèrent également.

Alors les Perses se trouvèrent embarrassés, n'ayant plus personne qui fût apte au trône. C'était la volonté de Dieu que la souveraineté leur fût enlevée, et que l'islamisme se répandît; c'est pour cette raison qu'il les laissa dans cet embarras. Comme ils étaient ainsi à rechercher de tous les côtés quelqu'un, la nouvelle en vint à Yezdedjerd, fils de Schehryâr, qui, après avoir échappé à Parwîz, se tenait caché à Içtakhr, en Perside. On le fit venir, et on le plaça sur le trône. Il était alors âgé de seize ans. Son règne dura quatre ans. Le royaume déclinait; les ennemis l'attaquaient de tous les côtés. ʿOmar, fils de Khattâb, expédia une armée vers Madâïn; un combat eut lieu, Yezdedjerd s'enfuit et fut tué à Merw : il perdit ainsi le royaume de Perse, qui échut aux musulmans. Le long récit des événements et des batailles du règne de Yezdedjerd sera rapporté dans l'histoire du califat d'ʿOmar. Mais, auparavant, nous allons donner l'histoire du Prophète et celles d'Abou-Bekr et d'ʿOmar, dont nous n'avons pas encore parlé; ensuite nous reviendrons à l'histoire de Yezdedjerd, et nous raconterons sa mort et la fin de son royaume.

CHAPITRE LXV.

SUR LA DIFFÉRENCE DES SYSTÈMES CHRONOLOGIQUES.

Nous avons déjà parlé de ce sujet au commencement de cet ouvrage. Nous y revenons avec plus de détails, parce que Mo'hammed ben-Djarîr en a traité en cet endroit.

Or sache que les juifs prétendent que, depuis le temps où Adam fut mis sur la terre jusqu'à la naissance de notre Prophète, il s'est écoulé quatre mille trois cent quatre ans. Ils disent que cela est ainsi consigné dans le Pentateuque. Depuis la naissance du Prophète jusqu'à sa mission prophétique, il y a un espace de quarante ans; depuis sa mission jusqu'à sa fuite, il y a dix ans; il séjourna treize ans à Médine. Les chrétiens prétendent qu'il y a, depuis Adam jusqu'à Mo'hammed, six mille trois cent treize ans. Ces deux chiffres ne s'accordent pas. Il est probable que le comput que l'on rapporte d'après 'Abdallah ben-'Abbâs est plus exact. Ibn-'Abbâs dit : Depuis Adam jusqu'à Noé, il s'est écoulé deux mille deux cent cinquante-six ans; depuis le déluge jusqu'à Abraham, mille soixante et dix-neuf ans; depuis Abraham jusqu'à Moïse, cinq cent soixante-cinq ans; depuis Moïse jusqu'à Salomon, fils de David, qui bâtit le temple de Jérusalem, six cent trente-six ans; depuis Salomon jusqu'à Alexandre Dsou'l-Qarnaïn, sept cent dix-sept ans; depuis Alexandre jusqu'à la naissance de Jésus, trois cent soixante-neuf ans; depuis Jésus jusqu'à Mo'hammed, cinq cent cinquante et un ans. On prétend généralement que, depuis Jésus jusqu'à Mo'hammed, il n'y a pas eu de prophète; mais les paroles du Coran sont plus conformes à la vérité; il y est dit : « Quand nous leur envoyâmes

deux prophètes,» etc. (Sur. XXXVI, vers. 13.) Cela se rapporte au temps après Jésus, qui dura quatre cent trente-quatre ans, époque qu'on appelle *interstice*. Quoique, pendant cet espace de temps, il n'y eût pas de révélation, il faut cependant admettre que la terre ne peut pas rester sans manifestation divine. Or, à cette époque, c'étaient de nombreux disciples de Jésus, dispersés dans le monde, qui appelaient les hommes à Dieu. Si, un moment, la terre restait sans manifestation divine, quiconque mourrait pendant ce temps, comme Dieu ne lui aurait pas été manifesté, n'irait pas en enfer. Il faut donc admettre que Dieu ne laisse pas le monde sans manifestation divine.

Quant au désaccord dans la chronologie de l'époque écoulée depuis Adam jusqu'à présent, il ne pourra jamais être résolu parmi les hommes. Ce désaccord repose sur ce que nous avons dit au commencement de cet ouvrage, savoir : que tous étant d'accord que depuis Adam jusqu'au jour de la résurrection il y a sept mille ans, si l'on savait au juste combien de temps s'écoulera encore jusqu'au jour de la résurrection, on saurait quand aurait lieu le jour de la résurrection. Or Dieu n'a fait connaître ce terme à personne, comme il le dit dans le Coran. C'est pour cette raison que personne ne sait combien d'années se sont déjà écoulées, ni combien il en reste encore. De là tant d'opinions différentes. Mais il n'y a point de désaccord dans notre propre chronologie : il y a quarante ans depuis la naissance de Mo'hammed jusqu'à sa mission prophétique, et vingt-trois ans depuis sa mission jusqu'à sa mort. Quelques-uns disent qu'il est resté treize ans à la Mecque, et dix ans à Médine; d'autres disent qu'il est resté dix ans à la Mecque, et treize ans à Médine.

CHAPITRE LXVI.

GÉNÉALOGIE DU PROPHÈTE.

La généalogie du Prophète est constatée par les généalogistes; elle commence à son père et remonte jusqu'à Adam. Dans cet ouvrage on a indiqué des opinions différentes relatives à la série entre Maʿadd, fils d'ʿAdnân, et Ismaël; les uns prétendent qu'il y a trois générations; d'autres, cinq, et d'autres encore, dix. La généalogie que nous allons donner n'est pas contestée; elle est admise par les généalogistes, et se trouve exactement ainsi dans les traités de généalogie :

Moʿhammed, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf, fils de Qoçayy, fils de Kilâb, fils de Morra, fils de Kaʿb, fils de Lowayy, fils de Ghâlib, fils de Fihr, fils de Mâlik, fils de Nadhr, fils de Kinâna, fils de Khozaïma, fils de Modrika, fils d'Elyâs, fils de Modhar, fils de Nizâr, fils de Maʿadd, fils d'ʿAdnân, fils d'Odd, fils d'Odad, fils de Homaïsaʿ, fils de Yaʿrob, fils de Yaschdjob, fils de ʿHamal, fils de Qaïdâr, fils d'Ismaël, fils d'Abraham, fils de Tharé, fils de Naʿhor, fils de Saroug, fils de Ragou, fils de Phaleg, fils d'Heber, fils de Salé, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé, fils de Lamech, fils de Mathusalé, fils d'Enoch, fils de Jared, fils de Malaléel, fils de Caïnan, fils d'Enos, fils de Seth, fils d'Adam.

Chacun de ces ancêtres du Prophète avait, outre son nom ordinaire, un surnom provenant d'une action ou d'un fait remarquable accompli par lui, et chacun a son histoire. Or Nizâr, fils de Maʿadd, fils d'ʿAdnân, avait le surnom d'Abou-Rabiʿa ou d'Abou-Iyâd; car il avait quatre fils, qui se nom-

maient : l'aîné, Rabî'a; le second, Iyâd; le troisième, Modhar, et le quatrième, Anmâr. C'est de Modhar que descend le Prophète. Nizâr demeurait dans le désert, au même endroit où avait été Ma'add, fils d'ʿAdnân. De là il vint à la Mecque et y établit sa résidence, et il fut tantôt dans le désert avec sa tribu, tantôt à la Mecque. Modhar avait le surnom de ʿHamrâ (*de la tente rouge*), qui avait l'origine suivante :

Nizâr, qui possédait une grande fortune, partagea, en mourant, ses biens entre ses fils. Il donna une tente de cuir rouge à Modhar, à Rabî'a un cheval noir, à Anmâr un tapis de cuir noir, et à Iyâd une esclave. Il leur dit : Partagez-vous tous mes biens de cette manière. S'il s'élève entre vous des contestations, allez à Nadjrân, où il y a un devin nommé Af'a, de la tribu de Djorhom, qui est très-habile et savant, afin qu'il fasse le partage entre vous. Nizâr était lui-même un devin, connaissant l'art des présages, des augures et de la divination; et ses fils en avaient également quelques notions. Après sa mort, ses fils, en prenant possession des objets que leur père avait donnés à chacun, eurent des contestations relativement aux autres biens. Alors ils montèrent sur des chameaux pour se rendre à Nadjrân auprès du devin, voulant soumettre à son jugement le partage. Sur la route, ils rencontrèrent un terrain couvert d'herbe, dont une partie était broutée, et une partie intacte. Modhar dit : Le chameau qui a brouté cette herbe est borgne de l'œil droit. Rabî'a dit : Il est boiteux du pied droit. Iyâd dit : Il a la queue coupée. Anmâr dit : Il s'est échappé des mains de son maître, parce qu'il est farouche. Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme monté sur un chameau; ils lui demandèrent qui il était. Il répondit qu'il était de telle tribu, et qu'il était à la recherche d'un chameau qui s'était échappé. Modhar lui dit : Ce chameau

n'est-il pas borgne de l'œil droit? — Oui, répondit l'homme. — Ne penche-t-il pas du côté droit? demanda Rabî'a. — Oui. — Il n'a pas de queue, dit Iyâd. — C'est vrai, répondit l'homme. — Anmâr ajouta : Il est farouche. — Oui, dit l'homme; où est-il, ce chameau? — Nous ne l'avons pas vu, dirent les frères. — Si vous ne l'avez pas vu, répliqua l'homme, comment savez-vous toutes ces particularités? Il insista et dit : C'est certainement vous qui l'avez; rendez-le-moi. — Nous ne l'avons pas. Il leur demanda où ils allaient. Les frères lui dirent qu'ils se rendaient à Nadjrân, auprès d'Af'a, le devin, pour soumettre à son jugement un différend qui s'était élevé entre eux. Cet homme, qui était seul, s'attacha à leurs pas, et suivit les quatre frères jusqu'à Nadjrân.

Af'a ne les connaissait pas, mais il les reçut gracieusement et leur demanda le but de leur voyage. Ils lui dirent : Notre père est mort, et nous ne pouvons pas nous accorder sur le partage de ses biens; nous sommes venus afin que tu prononces entre nous quatre; nous sommes tombés d'accord de nous soumettre à ton jugement. Alors le propriétaire du chameau dit : Arrange d'abord l'affaire de mon chameau entre eux et moi; j'ai perdu un chameau, ce sont eux qui le tiennent. Af'a lui dit : Comment sais-tu qu'ils l'ont? L'homme répondit : Parce qu'ils m'ont donné son signalement; s'ils ne l'avaient pas vu, comment le sauraient-ils? Modhar dit : J'ai reconnu que ce chameau était borgne de l'œil droit, parce qu'il avait brouté l'herbe d'un côté seulement, et qu'il ne l'avait pas touchée du côté où elle était meilleure. Rabî'a dit : J'ai remarqué que son pied droit avait imprimé sur le sol des traces bien marquées, et je n'ai pas vu celles de l'autre pied; de là j'ai su qu'il penchait du côté droit. Iyâd dit : J'ai vu que ses crottins étaient réunis en tas, comme ceux du bœuf, et

non comme sont ordinairement ceux du chameau, qui les écrase avec sa queue; j'ai reconnu par là qu'il n'avait pas de queue. Anmâr dit: J'ai remarqué que l'herbe n'était pas broutée à un seul et même endroit, mais qu'il avait pris partout une bouchée : j'ai su que le chameau était d'un caractère farouche et inquiet. Le devin admirait le savoir et l'intelligence des quatre frères. Cette manière de juger fait partie de l'art de la divination, et on l'appelle *bâb-al-tazkîn;* c'est une des branches de la science. Ensuite le devin dit au propriétaire du chameau : Ces gens-là n'ont pas ton chameau ; va-t'en. Ayant demandé aux quatre frères qui ils étaient, et ceux-ci lui ayant déclaré qu'ils étaient les fils de Nizâr, fils de Ma'add, fils d'ʿAdnân, le devin dit : Excusez-moi de ne vous avoir pas reconnus; j'ai été lié d'amitié avec votre père; soyez mes hôtes ce jour et cette nuit; demain j'arrangerai votre affaire. Ils consentirent. Le père et les ancêtres de ce devin avaient été chefs de Nadjrân.

Le devin leur fit préparer un repas. On leur servit un agneau rôti et une cruche de vin, et ils mangèrent. Lorsque le vin leur monta à la tête, Modhar dit : Je n'ai jamais bu un vin plus doux que celui-ci; mais il vient d'une vigne plantée sur un tombeau. Rabi'a dit : Je n'ai jamais mangé de la viande d'agneau plus succulente que celle-ci ; mais cet agneau a été nourri du lait d'une chienne. Anmâr dit : Le blé qui a servi à faire le pain que nous venons de manger a été semé dans un cimetière. Iyâd dit : Notre hôte est un excellent homme; mais il n'est pas un fils légitime; ce n'est pas son père [légal] qui l'a engendré, mais un autre homme ; sa mère l'a conçu dans l'adultère. Le devin recueillit leurs paroles, mais il ne leur en dit rien. Quand la nuit fut venue et qu'ils furent endormis, il appela son intendant et lui demanda de quelle vigne provenait

le vin [que l'on avait servi aux hôtes]. L'intendant dit : Une vigne a poussé sur le tombeau de ton père, et elle est devenue grande; j'en ai recueilli le raisin, et ce vin en provient. Ensuite le devin fit venir le berger, et le questionna relativement à l'agneau. Le berger dit : Quand cet agneau vint au monde, il était très-joli; mais sa mère mourut, et il n'y avait pas alors de brebis qui eût mis bas. Une chienne avait eu des petits; je mis cet agneau avec la chienne jusqu'à ce qu'il fût grand. Je n'en ai pas trouvé de meilleur pour te l'apporter, lorsque tu m'as fait demander un agneau. Enfin le devin appela le métayer, et l'interrogea sur le blé. Le métayer lui dit : Il y a d'un côté de notre champ un cimetière. Cette année-ci j'ai ensemencé une partie du cimetière, et c'est de là que provient le blé que je t'ai apporté. Le devin, fort étonné de ces explications, dit : Maintenant c'est le tour de ma mère. Il alla trouver sa mère et lui dit : Si tu ne m'avoues pas la vérité en ce qui me concerne, je te fais mourir. Sa mère parla ainsi : Ton père était le chef de ce peuple et possédait de grandes richesses. Comme je n'avais pas d'enfant de lui, je craignis qu'à sa mort ses biens ne tombassent entre des mains étrangères et qu'un autre ne prît le pouvoir. Un Arabe, homme de belle figure, fut un jour l'hôte de ton père; je m'abandonnai à lui, la nuit; je devins enceinte, et c'est à lui que tu dois ta naissance. J'ai dit à ton père que tu avais été engendré par lui.

Le lendemain, le devin interrogea les quatre frères sur leurs paroles, en disant : Je veux que vous me fassiez connaître comment vous avez su les choses que vous avez dites. Modhar, le premier, lui dit : J'ai su que la vigne était plantée sur un tombeau, parce que, quand nous avions bu le vin, nous devenions tristes et nous avions la figure altérée; ce qui

n'est pas l'effet ordinaire du vin. Le deuxième dit : J'ai reconnu ce qui concernait l'agneau, parce que nous n'avions jamais mangé de viande plus douce que celle-là, et qu'il n'y a, dans le monde, rien de plus doux que le lait de la chienne. Le troisième dit : Les Arabes honorent beaucoup leurs hôtes; lorsqu'ils traitent des hôtes, ils restent avec eux et partagent leur repas; mais toi, tu nous as fait servir le repas, tu nous as quittés et tu t'es mis à épier nos paroles. J'ai reconnu par là ta condition; j'ai remarqué que tu n'avais pas la gravité des Arabes, et j'ai pensé qu'il y avait quelque illégalité dans ton origine. Le quatrième dit : J'ai reconnu la qualité du blé, parce que le blé semé dans un cimetière donne au pain un goût de terre; et j'ai trouvé ce goût dans ce pain. Le devin leur dit : Vous êtes plus savants que moi; vous n'avez pas besoin de mon jugement. Ils répliquèrent : Quand deux personnes ont un différend, il faut un tiers pour juger, qu'il soit savant ou non. Ce sont les dernières volontés de notre père, qui nous a dit de nous en rapporter à ton jugement, si nous n'étions pas d'accord sur l'héritage. Le devin dit : Indiquez-moi exactement ce que votre père a donné à chacun de vous et ce qu'il a laissé. Notre père, dirent-ils, a laissé de l'or, de l'argent, des chevaux, des moutons, des tapis et des vases de toute espèce et en grand nombre. Ils racontèrent ensuite ce que leur père avait donné à chacun d'eux. Le devin dit : Laissez à Modhar tout ce que votre père avait en fait d'or et de chameaux; car ces objets sont rouges. Donnez les chevaux, les esclaves et les vêtements noirs à Rabi'a; les esclaves blancs, l'argent et les vêtements blancs à Iyâd, et les tapis et les moutons à Anmâr. Les quatre frères acceptèrent cette sentence, et s'en retournèrent.

Modhar, l'ancêtre du Prophète, devint le chef de tous les

descendants de Nizâr et de la famille de Maʿadd, fils d'ʿAdnân, qui se multiplièrent tant, que leur nombre fut immense. Modhar fut le chef de toutes les tribus arabes. Il eut un fils, nommé Elyâs, qui lui succéda dans sa charge. Elyâs eut deux fils : Modrika et Tâbikha; c'est le premier des deux qui continua la lignée du Prophète. Ces deux noms étaient des sobriquets : le véritable nom de Modrika était ʿAmrou; celui de Tâbikha, ʿÂmir. Un jour, lorsqu'ils étaient déjà grands, ils se trouvaient avec leur père auprès de leurs chameaux et faisaient cuire [quelque mets dans] un pot. Les chameaux s'échappèrent. Elyâs dit à ʿAmrou : Va, et ramène les chameaux; et il dit à ʿÂmir : Toi, fais cuire le pot. Ayant fait ainsi, ils reçurent ce jour-là les sobriquets *Modrika* et *Tâbikha*, qui leur restèrent. Elyâs réunit entre ses mains le commandement de tous les descendants de Rabiʿa, de Modhar, d'Anmâr et d'Iyâd, et fut ainsi le chef de toutes les tribus de Nizâr, qui demeuraient en partie dans le désert, et en partie à la Mecque. Mais la souveraineté de la Mecque ne leur appartenait pas; elle était entre les mains des Benî-Khozâʿa; car la Mecque était habitée par les descendants de Maʿadd, d'ʿAdnân et d'Ismaël, qui formaient une population nombreuse. A l'époque où Abraham amena Ismaël à la Mecque, il y trouva établie une tribu djorhomite. Plus tard des Khozâʿites arrivèrent, soumirent les Djorhomites, en tuèrent un grand nombre et s'établirent à la Mecque. Les Khozâʿites sont une des tribus de Sabâ, qui, lors de la destruction de cette ville par les eaux, se répandirent dans le monde. Les Benî-Khozâʿa vinrent à la Mecque; Tayy se fixa dans le désert; Aus et Khazradj, à Yathrib. Les Arabes furent donc dispersés dans le monde, comme il est dit dans le Coran : «Nous les avons dispersés de tous côtés.» (Sur. XXXIV, vers. 18.)

Les Arabes se composent de deux populations distinctes : les Maʿaddites et les Qaʿhtanides. Les habitants de Sabâ et du Yemen sont Qaʿhtanides, et les Arabes du désert, Maʿaddites. L'histoire des Djorhomites a été rapportée dans l'histoire d'Ismaël, fils d'Abraham. Ismaël avait épousé une femme de cette tribu, et il en avait eu des fils. Ses descendants étaient répandus dans le désert, et les descendants de Maʿadd et d'ʿAdnân habitaient également et exclusivement le désert, de même que ceux de Nizâr, de Modhar et d'Elyâs. De temps en temps ils venaient à la Mecque, sans y rester. Lorsqu'ils devinrent nombreux, une partie d'entre eux vint se fixer à la Mecque, et une partie demeura dans les montagnes. Mais la souveraineté de cette ville appartenait aux Khozâʿa. Cette souveraineté comprenait deux fonctions : Le *ʿHidjâba* (garde des clefs de la Kaʿba) et le *Siqâya* (distribution des eaux). Quant aux descendants d'Ismaël, ils étaient en partie dans le désert et en partie à la Mecque.

Lorsque Elyâs mourut, le commandement de tous les Arabes passa à son fils Modrika, qui le laissa à son fils Khozaïma, auquel succéda son fils Kinâna, qui eut pour successeur son fils Nadhr. Celui-ci fixa sa résidence à la Mecque et devint le chef de tous les descendants de Nizâr. Son véritable nom était Qaïs; on l'avait surnommé Nadhr, à cause de l'éclat et de la beauté de sa figure. Il voulut s'emparer de la souveraineté de la Mecque, et enlever aux Benî-Khozâʿa le *ʿHidjâba* et le *Siqâya*. Mais il n'y réussit pas, parce que les Khozâʿa étaient nombreux, et que ses propres gens, les descendants de Kinâna, de Khozaïma, de Modrika et de Modhar, étaient dispersés dans le désert et dans les montagnes. Ne pouvant pas triompher des Benî-Khozâʿa, Nadhr leur dit : Donnez-moi le *Siqâya*, et gardez les clefs de la Kaʿba et la souveraineté

de la Mecque. Ils lui confièrent donc le *Siqâya*. Après lui, l'autorité passa à son fils Mâlik, puis successivement, de père en fils, à Fihr, Ghâlib, Lowayy, Kaʿb, Morra et Kilâb, par lesquels fut continuée la lignée de Moʿhammed. Tous ces personnages exercèrent l'autorité sur les Arabes de la famille de Nizâr, jusqu'à Qoçayy, fils de Kilâb. Lorsque Kilâb mourut, son fils Qoçayy était encore un enfant à la mamelle. L'autorité et la fonction du *Siqâya* firent retour aux Khozâʿa. Le véritable nom de Qoçayy fut Zaïd; *Qoçayy* était un sobriquet, qu'on lui avait donné parce qu'il était allé jusqu'aux limites extrêmes de l'Arabie. Voici en quelles circonstances :

Qoçayy, qui était encore à la mamelle lorsque son père mourut, avait un frère, nommé Zohra, également fils de Kilâb. Leur mère était Fâtima, fille de Saʿd, de la tribu de Khathʿam. Après la mort de Kilâb, elle se remaria avec un homme de la tribu de Qodhâʿa, nommé Rabiʿa, fils de ʿHazâm, qui était venu à la Mecque en pèlerinage. Rabiʿa emmena Qoçayy avec lui dans la tribu de Qodhâʿa, loin de la Mecque, vers le Yemen. Zohra, qui était déjà grand, resta à la Mecque, eut plusieurs fils et mourut dix ans après. Comme il n'y avait plus de fils de Kilâb, le *Siqâya* fit retour aux Khozâʿites. La mère de Qoçayy eut de son second mari un fils, nommé Dorrâdj. Les deux enfants grandirent ensemble, et lorsque, vingt ans après, Rabiʿa, qui était le chef de la tribu des Qodhâʿa, vint à mourir, Dorrâdj lui succéda. Alors Qoçayy lui dit : Ton père a été le chef des Beni-Qodhâʿa, et tu as hérité de sa dignité. Mon père aussi a été chef, à la Mecque, des tribus de Nizâr et des descendants d'Ismaël. Je vais aller pour recouvrer mon autorité légitime. Dorrâdj lui répondit : Fais-le, et si tu dois entreprendre la guerre et que tu aies besoin d'aide, avertis-moi, je te porterai secours. Arrivé à la

Mecque, Qoçayy trouva les Khozâ'a en possession des fonctions du *'Hidjâba* et du *Siqâya*. Ils avaient pris pour chef 'Holaïl, fils de 'Hobschiyya, le Khozâ'ite. Voyant que ses parents des Benî-Fihr, des Benî-Morra, des Benî-Nadhr, des Benî-Kinâna, et les descendants de Lowayy, fils de Ghâlib, étaient dispersés dans les montagnes de la Mecque et dans le désert, Qoçayy reconnut qu'il ne pourrait rien tenter contre les Benî-Khozâ'a. Il resta donc à la Mecque, sans chercher à recouvrer le *Siqâya*. Plus tard, les gens de sa famille et ses amis se groupèrent autour de lui, lui témoignèrent du respect et reconnurent son autorité. Quelques années après, étant devenu un personnage important, il demanda en mariage la fille du chef des Khozâ'ites, qui la lui accorda, en considération de sa noble origine et parce qu'il était le chef de sa tribu, et que son père Kilâb avait été chef de tous les Arabes.

Quelques années après, 'Holaïl mourut. Il y avait, parmi les Benî-Khozâ'a, un homme nommé Solaïmân, fils d'*'Amrou*, surnommé *Abou-Ghoubschân*, homme joyeux et gourmand, aimé des Khozâ'ites. 'Holaïl, en mourant, le désigna comme son successeur et lui remit les fonctions du *Siqâya* et du *'Hidjâba*. Qoçayy se lia d'amitié avec Abou-Ghoubschân, qui, ne se souciant pas de l'autorité ni du gouvernement, vendit sa charge pour une outre de vin à Qoçayy, qui prit possession de la souveraineté de la Mecque, des clefs du temple, du *'Hidjâba* et du *Siqâya*. Les Benî-Khozâ'a s'étant réunis pour l'attaquer, Qoçayy appela ses proches et ses cousins, les descendants de Lowayy, fils de Ghâlib, ceux de Fihr, de Kinâna, de Khozaïma, de Modrika, d'Elyâs, de Modhar, de Ma'add et d'*'Adnân*, en tout douze tribus, et fit la guerre aux Khozâ'ites. Ceux-ci eurent le dessus, tuèrent un grand nombre des gens de Qoçayy et les chassèrent de la Mecque.

Qoçayy alla demander du secours au chef de la tribu des Qodhâ'a, qui était son frère utérin. Dorrâdj vint avec une armée nombreuse. Ceux du parti de Qoçayy qui étaient à la Mecque, ceux qui étaient répandus dans les montagnes, et la troupe qui avait été mise en fuite par les Khozâ'ites, vinrent se grouper autour de Qoçayy, et tous ensemble livrèrent une grande bataille aux Khozâ'ites, en tuèrent un grand nombre et les mirent en fuite. Qoçayy s'empara du gouvernement de la Mecque, des fonctions du *Hidjâba* et du *Siqâya* et de l'intendance du temple. Quand il fut bien établi, il congédia son frère Dorrâdj, qui retourna dans sa tribu.

Qoçayy, ayant saisi le gouvernement, réunit à la Mecque les gens de sa famille, ses alliés et la tribu de Ma'add, fils d'*Adnân, les y fit demeurer et leur donna les maisons des Benî-Khozâ'a. Quand il les eut tous rassemblés dans la ville, il les appela *Qoraïsch*, ce qui signifie en arabe une réunion d'hommes. On n'avait jamais auparavant employé ce nom. Depuis lors les Arabes désignent Qoçayy par le nom de Qoraïsch. Les Benî-Khozâ'a, après avoir été mis en fuite, ne pouvant pas rester dans le désert, revinrent à la Mecque, se mirent sous la protection de Qoçayy, conclurent un traité avec lui et reconnurent son autorité. Qoçayy leur accorda sa protection, mais il ne les laissa pas à la Mecque; il leur assigna des demeures dans les montagnes autour de la ville.

Qoçayy était donc en même temps chef des Khozâ'a, des Qoraïsch et de la Mecque. Il était bienveillant envers le peuple, avait soin des pauvres et passait son temps à rechercher et à examiner la condition de chacun, et donnait des secours à ceux qui étaient dans une position difficile. Quoiqu'il n'eût pas une grande fortune, le bien qu'il faisait aux pauvres avait plus de valeur, par la bénédiction qui y était attachée,

que les bienfaits des autres. En outre, il prenait aux riches pour donner aux pauvres, dont il était le soutien. Les Benî-Khozâ'a étaient soumis au peuple de Qoçayy, qui leur avait accordé sa protection.

Les hommes de Qoçayy s'appelaient *Qoraïsch* depuis le jour où il les avait réunis : c'est d'eux que les Qoraïschites actuels tirent leur origine. Quelques-uns disent que le nom de *Qoraïsch* signifie « investigation. » En effet, Qoçayy s'informait de la position de ses concitoyens, des étrangers, des pauvres et des nécessiteux, qui venaient chaque année pour le pèlerinage. Tous ceux qui étaient dans le besoin étaient entretenus par lui jusqu'à leur départ.

Chaque année Qoçayy faisait contribuer les tribus arabes à l'entretien des pèlerins, et lui-même y contribuait de ses propres ressources, en leur donnant un potage composé de dattes et de lait, mets que les Arabes appellent *'haïs*. Il tuait des chameaux et offrait aux pèlerins de grands repas, et faisait mettre à un endroit de grandes quantités de dattes et de gruau. Lorsque les pèlerins accomplissaient leurs tournées et qu'ils revenaient d'Arafât à la Mecque, Qoçayy traitait toute la foule, qu'elle fût de cent mille hommes ou plus, à Bat'hâ; il faisait étendre des nattes de cuir rouge et faisait servir la nourriture à tous, riches et pauvres. Puis il prenait des informations sur la position des gens ; ceux qui n'avaient pas de provisions recevaient de lui des dattes, de la farine, des gâteaux et autres choses, et tous s'en retournaient de la réunion annuelle chargés de vivres. C'est à cause de ces enquêtes que Qoçayy reçut le nom de Qoraïsch. D'autres prétendent que Qoraïsch est le nom d'un cheval marin, qui épouvante tout ce qui habite la mer, poissons et autres animaux. Comme Qoçayy et son peuple avaient pris le dessus sur les Khozâ'a, on les

avait appelés *Qoraïsch*, par métaphore. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, a dit à ce sujet le vers suivant:

Qoraïsch, qui est [cet animal] qui habite la mer, du nom duquel s'appellent les Qoraïschites.

Donc Qoçayy exerçait le pouvoir, à la Mecque, sur les Qoraïschites et sur les autres. Après lui, le gouvernement passa à ses descendants, de père en fils, d'abord à son fils ʿÂbd-Manâf, qui eut pour successeur son fils Hâschim, à qui succéda son fils ʿAbdou'l-Mottalib, qui le laissa à son fils Abou-Tâlib, nommé aussi ʿAbd-Manâf. La prééminence des Qoraïschites était reconnue par tous les Arabes et l'a été jusqu'à ce jour.

Qoçayy, après avoir enlevé le pouvoir aux Khozâʿites, avait ajouté aux prérogatives du *ʿHidjâba* et du *Siqâya* quatre autres attributions, savoir: le *Rifâda*, le *Nîrân*, le *Liwa* et le *Nadwa*. Quiconque réunissait entre ses mains ces six prérogatives avait le gouvernement de la Mecque. Le *Rifâda* consistait dans l'attribution de nourrir les pèlerins, comme nous avons dit que le faisait Qoçayy, chaque année, en traitant les riches et les pauvres, un soir à Mouzdalifa, l'autre soir à la Mecque. En effet, le jour où les pèlerins vont à ʿArafât, restant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, sur pied, sur le sommet de la montagne d'ʿArafât, à prier, personne n'a le temps de préparer le repas du soir. Ils s'en retournent, lorsque le soleil décline, et récitent la prière du soir et la prière du coucher, à Mouzdalifa. Ils ne se reposent pas avant d'y arriver, et ils n'y arrivent que quand la nuit est déjà avancée. Qoçayy donnait donc son repas à Mouzdalifa, le *jour d'ʿArafât;* il réunissait tous les pèlerins, et tous mangeaient à satiété et se couchaient ensuite. Puis, à la fin du pèlerinage, lorsqu'ils faisaient les dernières tournées à la Mecque,

il les traitait de la même façon, et donnait à tous les pauvres des provisions de voyage autant qu'il leur en fallait jusqu'à leur retour dans leur pays. Cette distribution de nourriture s'appelle *rifâda*, car le verbe *rafada* veut dire « donner du secours. » Cette coutume s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui : le sultan fait donner un repas à Mouzdalifa, et fait distribuer aux pèlerins pauvres des subsistances. Khaïzeränè, la mère de Haroun ar-Raschìd, donnait ce repas chaque année, et, après elle, Zebìdè, femme de Haroun ar-Raschìd, fille de Dja'far al-Mançour; ensuite Scha'b, mère de Mouqtadir.

Le *Nìrân* est l'éclairage par des feux, lorsque les pèlerins reviennent, dans l'obscurité de la nuit, d'Arafât, afin que personne ne s'égare sur la route de Mouzdalifa.

Le *Liwa* (drapeau) consistait dans la pratique suivante : chaque fois que Qoçayy faisait partir de la Mecque une expédition guerrière, il mettait à la tête de l'armée un chef qui recevait de ses mains le drapeau, une pièce d'étoffe de soie blanche, que Qoçayy lui-même attachait au bout d'une lance, et l'on portait ce drapeau devant le chef, comme signe de commandement. Cette coutume se perpétua depuis lors parmi les descendants de Qoçayy, et fut aussi maintenue par le Prophète, qui, chaque fois qu'il envoyait un général contre une ville, attachait de ses propres mains le *Liwa*.

Le *Nadwa* ou *conseil* était une institution qui avait également été établie par Qoçayy. Pour toute affaire qu'il voulait entreprendre, il réunissait les Qoraïschites et les principaux habitants, pour en délibérer avec eux. Aucune décision prise par les principaux habitants relativement aux affaires des citoyens n'avait de force si elle n'avait été délibérée dans la maison de Qoçayy, où ils se réunissaient en conseil appelé *Nadwa*. Qoçayy avait acheté à cet effet une maison à côté du

temple qui reçut le nom de *Dâr-en-Nadwa*, et cette maison appartenait aux Qoraïschites. Cette institution dura jusqu'au moment où le Prophète prit la ville de la Mecque. Le jour où il y entra et détruisit toutes les coutumes du paganisme, il abolit aussi le *Dâr-en-Nadwa*.

Donc Qoçayy réunissait entre ses mains ces six attributs du pouvoir : le *ʿHidjâba*, le *Siqâya*, le *Rifâda*, le *Liwa*, le *Nîrân* et le *Nadwa*. Qoçayy avait quatre fils : ʿAbd ben-Qoçayy, ʿAbd ed-Dâr, ʿAbdou'l-ʿOzza et Abd-Manâf. Ce dernier était le plus jeune ; c'est de lui que descend le Prophète. Qoçayy l'aimait plus que ses autres fils. On lui avait donné le sobriquet *Qamrâ*, à cause de sa beauté; son véritable nom était Moghîra; mais sa mère, l'ayant amené auprès de Manâf, une des idoles qui se trouvaient dans la Kaʿba, l'avait placé devant l'idole et avait dit : « Voilà le serviteur de Manâf » (*ʿAbd-Manâf*). Ce nom lui est resté et a prévalu sur ses autres noms. Qoçayy, en mourant, légua les six attributs du gouvernement à ʿAbd-Manâf, en lui disant : Ô mon fils, il importe peu que tu diminues le pouvoir d'une de ces prérogatives; mais ne renonce jamais au *Rifâda*, c'est-à-dire à la prérogative de traiter les pèlerins; car vous êtes les ministres du temple de Dieu, et les pèlerins sont les hôtes de Dieu; vous avez plus que qui que ce soit le droit de leur donner l'hospitalité. ʿAbd-Manâf eut soin de conserver ces attributs, et exerça le pouvoir sur la Mecque, le ʿHedjâz et sur tous les Arabes. Son autorité était plus grande que celle de son père Qoçayy, qui n'avait pas eu une fortune suffisante pour ses besoins. Chaque année, à l'époque du pèlerinage, il avait fait la distribution de vivres aux pèlerins, en partie à ses propres dépens, et pour une partie il avait demandé une contribution aux Qoraïschites; et, au bout de l'année, il se trouvait avoir contracté une certaine

dette. ʿAbd-Manâf, qui avait beaucoup de biens, faisait cette distribution de ses propres ressources, sans rien demander aux Qoraïschites. Même en dehors de l'époque du pèlerinage, ʿAbd-Manâf faisait tuer des chameaux et en donnait la chair aux pauvres. Il luttait contre le vent du nord, et sa libéralité l'emportait : les jours où le vent du nord soufflait, ʿAbd-Manâf tuait un chameau pour les pauvres ; et si le vent soufflait pendant dix jours consécutifs, il tuait chaque jour un nouveau chameau. C'est lui qui introduisit la coutume d'offrir aux repas du *Rifâda* la boisson de miel ; il en faisait faire une si grande quantité, en y employant du miel purifié, que tous les pèlerins avaient à boire.

ʿAbd-Manâf avait quatre fils : ʿAbdou'l-Schams, l'aîné, Hâschim, Al-Mottalib et Naufal. Hâschim, dont le véritable nom était ʿAmrou, lui était le plus cher. C'est après la mort de son père seulement qu'il reçut le nom de Hâschim, parce qu'il introduisit la coutume d'offrir aux pèlerins, aux repas du *Rifâda*, le potage appelé *therîd*. A la mort d'ʿAbd-Manâf, ses fils se partagèrent ses biens ; le gouvernement échut à Hâschim, qui jouissait d'une plus grande influence que son père, tant par sa fortune que par son autorité parmi le peuple : il était appelé *ʿAmrou al-ʿAlî*, à cause de son autorité. Il conservait toutes les prérogatives du pouvoir, en y ajoutant encore celle du *therîd*. Auparavant on donnait à chaque homme quatre pains, du bouillon et un peu de viande. ʿAmrou y ajouta le *therîd*, augmentant ainsi la portion de pain : pour cette raison, on l'appelait *Hâschim*, c'est-à-dire « celui qui émiette le pain dans le bouillon. » A l'exemple de son père ʿAbd-Manâf, Hâschim, même en dehors de l'époque du pèlerinage, tuait des chameaux, dont il offrait la chair aux habitants de la Mecque. Une certaine année, du temps de Hâschim, une

famine étant survenue à la Mecque, Hâschim partit pour la Palestine et en rapporta des vivres, qu'il avait achetés de ses propres ressources, et il les distribua aux habitants de la Mecque. Pendant toute la durée de la famine, il faisait donner à chacun, régulièrement, chaque jour, un vase de *therîd;* et le nom de *Hâschim* lui resta. C'est à ce propos qu'un poëte a dit:

'Amrou, le noble, a émietté le pain du *therîd* pour ses compatriotes, les gens de la Mecque, affamés et épuisés.

Pendant cette famine, Hâschim, n'ayant pas de provisions à l'époque du pèlerinage, partit lui-même pour la Syrie, en rapporta de la farine, dont il fit faire du pain, et donna les repas du *Rifâda* d'une manière plus parfaite que les autres années. La famine dura trois ans; chaque année, Hâschim faisait deux fois le voyage de Syrie, pour aller chercher de la farine, une fois en hiver et une fois en été, comme il est dit dans le Coran: « ... leurs caravanes qu'ils envoient en hiver et en été. » (Sur. cvi, vers. 2.) Cette coutume fut introduite parmi les Qoraïschites par Hâschim, qui, même lorsque la famine eut cessé, allait deux fois par an en Syrie, pour y faire le commerce et pour y chercher des vivres. Les autres fils d'ʿAbd-Manâf, ʿAbdou'l-Schams, Naufal et Mottalib, distribuèrent également, de leurs propres ressources, des vivres aux habitants de la Mecque, pendant ces années de disette. Ils ne voulaient pas souffrir qu'une seule personne mourût de faim. Cependant ils avaient laissé le privilége du *Rifâda* à Hâschim, parce qu'il exerçait le pouvoir. Si, pendant cette famine, les fils d'ʿAbd-Manâf n'avaient pas été à la Mecque, tous les habitants auraient succombé à la faim. Les quatre frères se rendirent dans toutes les contrées, en Syrie, dans le Yemen, en Abyssinie et dans l'ʿIrâq, et obtinrent des souverains de ces pays des sauf-conduits pour les Qoraïschites,

pour y chercher des vivres et y voyager pour le commerce, sans être inquiétés par personne. Hâschim obtint un sauf-conduit des rois de Syrie; ʿAbdou'l-Schams, des rois d'Abyssinie; Mottalib, des rois du Yemen, et Naufal, des rois de l'ʿIrâq; ils les rapportèrent aux Qoraïschites en même temps que des vivres. Matroud, fils de Kaʿb, le Khozâʿite, a fait l'éloge de Hâschim et de ses frères dans les vers suivants :

Ô toi, hôte, dont la selle est toujours en mouvement, pourquoi n'es-tu pas descendu chez les gens d'ʿAbd-Manâf? etc.

Les fils d'ʿAbd-Manâf étaient ainsi, tous les quatre, les princes des Qoraïschites : Hâschim exerçait le gouvernement, et ses frères étaient ses auxiliaires. Ensuite ʿAbdou'l-Schams mourut, et laissa un fils nommé Omayya. Quelques-uns prétendent que son véritable nom était Hâschim, et Omayya un surnom. Omayya, qui avait hérité de son père une grande fortune, était traité par Hâschim avec beaucoup de considération. Or, une certaine année, à l'époque du pèlerinage, où Hâschim se disposait à offrir aux pèlerins les repas, Omayya sollicita de lui la permission d'offrir, pour cette fois, le *Rifâda*. Hâschim y consentit avec peine. En conséquence, Omayya prépara les repas, et y dépensa toute sa fortune; mais le *Rifâda* ne fut pas suffisant, et les pèlerins manquèrent de nourriture. Hâschim, très-embarrassé, fit immédiatement tuer cinquante de ses chameaux, et compléta ainsi le repas. Ensuite, étant en colère contre Omayya, il lui dit : Pourquoi ne t'occupes-tu pas de jeux d'enfant? et il l'exila de la Mecque. Omayya se rendit en Syrie, où il resta dix ans, n'osant pas revenir à la Mecque du vivant de son oncle. Il ne revint qu'à la mort de Hâschim. Hâschim avait plusieurs fils; Omayya avait également plusieurs fils, dont l'aîné était ʿHarb, le père

d'Abou-Sofyân. C'est là l'origine de l'inimitié qui se perpétua entre les familles de Hâschim et d'Omayya, jusqu'à l'époque où Abou-Sofyân exerça tant d'hostilités contre le Prophète : le siége de Médine, le combat d'O'hod, le massacre de tant de ses compagnons et de 'Hamza. Le jour de la prise de la Mecque, Abou-Sofyân devint musulman, et le Prophète lui donna, du butin du combat de 'Honaïn, cent chameaux, pour se le concilier et gagner son amitié; mais ce fut en vain. L'inimitié entre les descendants de Hâschim et ceux d'Omayya durait toujours : aucun membre de la famille d'Omayya, sauf 'Othmân, ne sympathisa avec le Prophète. C'est là aussi l'origine de la haine qui existait entre 'Alî, fils d'Abou-Tâlib, et 'Othmân, et, plus tard, entre 'Alî, prince des croyants, et Mo'awiya; c'est la cause de tout ce qui s'est passé entre eux, des dix-sept batailles qu'ils se sont livrées, de la mort de quarante mille musulmans, tués à la bataille de Çiffîn, et des actions de Yezîd, fils de Mo'awiya, dont une partie sera rapportée plus loin : tout cela est la suite de l'inimitié des familles Hâschim et Omayya, inimitié qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour.

Hâschim, en mourant, laissa le gouvernement à son frère Mottalib; car ses propres fils étaient trop jeunes pour exercer le pouvoir, et ses autres frères, 'Abdou'l-Schams et Naufal, étaient morts. Mottalib prit le gouvernement et se montra soigneux d'en conserver les six attributions. Il avait aussi soin des enfants de Hâschim. L'un de ces enfants, 'Abdou'l-Mottalib, encore fort jeune, se trouvait à Médine. Voici par quelle cause : Une certaine année, comme Hâschim se rendait en Syrie pour le commerce, étant arrivé à Médine, il y était descendu chez un habitant, l'un des principaux de la tribu de Khazradj, nommé 'Amrou, fils de Zaïd, fils d'Asad. 'Amrou avait une fille très-belle, nommée Salma. Hâschim la lui de-

manda en mariage, et, l'ayant obtenue, il passa un certain temps auprès d'elle, et elle devint enceinte. Ensuite, après avoir fait son voyage en Syrie, Hâschim revint à Médine et donna à l'enfant que Salma avait mis au monde le nom de Schaïba. Il voulut emmener la mère et l'enfant avec lui à la Mecque; mais ʿAmrou, fils de Zaïd, ne voulut pas laisser partir sa fille, et comme l'enfant était encore à la mamelle, Hâschim ne pouvait pas le séparer de sa mère. Il le laissa donc avec elle, et retourna seul à la Mecque, où il mourut bientôt après. Mais, avant de mourir, en instituant Mottalib son successeur, il lui dit qu'il avait à Médine un fils, du nom de Schaïba, dont la mère était une telle, fille d'un tel, de la tribu de Khazradj. Mottalib, ayant pris possession du gouvernement, oublia ce qui concernait Schaïba. Dix ans se passèrent ainsi. Alors un habitant de la Mecque, se rendant en Syrie pour son commerce, arriva à Médine et y remarqua Schaïba, qui, au milieu d'une troupe de garçons, se glorifiait en disant : Je suis Schaïba, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf; je suis fils du seigneur de Batʿhâ, fils du seigneur de la Mecque et du ʿHedjâz; je suis fils du chef de tous les Qoraïschites descendant de Nadhr, qui l'emporte en noblesse sur tous les Arabes. Cet homme fut fort étonné et dit : Comment Hâschim a-t-il un fils à Médine? Il dit à l'enfant : Quel est ton nom? L'enfant répondit : Schaïba, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf, prince des Qoraïschites, prince des Arabes, seigneur de Batʿhâ, de la Mecque et du ʿHedjâz. Lorsque cet homme fut de retour à la Mecque, causant, un jour, avec Mottalib, dont le surnom était Abou'l-ʿHârith, parce qu'il avait un fils nommé ʿHârith, il lui dit : Ô Abou'l-ʿHârith, j'ai vu à Médine une chose étonnante. — Qu'y as-tu vu? demanda Mottalib. L'autre dit : J'y ai vu un garçon qui, au milieu de ses cama-

rades, tout en jouant, en s'exerçant aux armes, en courant et en jetant la balle, se glorifiait, en disant : Je suis Schaïba, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf. Mottalib, se rappelant les dernières recommandations de Hâschim, monta, le lendemain, sur un chameau et partit pour Médine. Il reçut Schaïba des mains de sa mère, le fit monter derrière lui sur le chameau et l'emmena à la Mecque. Les habitants de la Mecque lui demandèrent : Qui est ce garçon? Mottalib répondit : C'est mon esclave. Ils dirent : « C'est l'esclave de Mottalib » (*ʿAbdou'l-Mottalib*), et le nom d'ʿAbdou'l-Mottalib lui est resté; car personne ne savait qu'il s'appelait Schaïba.

Mottalib, en mourant, confia le gouvernement, le *Rifâda* et les autres prérogatives à ʿAbdou'l-Mottalib, dont la libéralité égalait celle d'ʿAbd-Manâf; il triomphait, comme celui-ci, du vent du nord. Il était appelé « nourricier des hommes et des bêtes, » sobriquet qui n'avait encore été donné à personne. Lorsque les hommes de l'Éléphant vinrent aux portes de la Mecque et que tous périrent, ʿAbdou'l-Mottalib y trouva un butin immense, et son autorité devint plus grande que celle de Qoçayy, d'ʿAbd-Manâf et de Hâschim; il surpassait tous ses ancêtres par sa libéralité, qui n'avait pas de bornes. Le surnom d'ʿAbdou'l-Mottalib était également Abou'l-ʿHârith.

ʿAbdou'l-Mottalib avait eu connaissance d'une tradition disant qu'un homme, du temps d'Ismaël, voulant quitter la Mecque, avait enfoui ses richesses dans le puits de Zemzem. On dit aussi que c'était Ismaël lui-même qui avait enfoui ces richesses. On prétend enfin que ces richesses se composaient de deux gazelles d'or, de cent épées damasquinées et de cent cuirasses davidiennes. ʿAbdou'l-Mottalib voulut creuser le puits de Zemzem, pour enlever ce trésor, dont il avait entendu parler; mais il ne savait pas à quel endroit il devait fouiller. Alors,

une nuit, il vit en songe quelqu'un qui lui dit : Lève-toi et creuse où est le puits de ton père Ismaël, fils d'Abraham. A son réveil, ʿAbdou'l-Mottalib hésitait; car il ne savait pas si les objets se trouvaient au bord ou au milieu du puits. La nuit suivante, il rêva qu'on lui disait : Va creuser à l'endroit où est la boue. La troisième nuit, il entendit une voix qui lui dit : Creuse à l'endroit où un corbeau noir viendra frapper le sol avec son bec. Alors il sut que le trésor se trouvait au milieu du puits, mais il n'osa pas y toucher, craignant de détruire le puits en le fouillant. Il fut très-embarrassé; puis il résolut d'en retirer l'eau et d'en explorer le fond. En commençant à creuser, il fit le vœu de sacrifier à Dieu un de ses dix fils s'il réussissait, après avoir retiré l'eau et après avoir creusé le sol et trouvé le trésor, à remettre le puits en bon état. Il creusa donc, et trouva le trésor; ensuite il remit le puits en bon état, et l'eau monta. ʿAbdou'l-Mottalib en fut très-heureux. Avec les épées d'acier il fit faire une porte pour la Kaʿba; il fondit les deux gazelles d'or, en fit des plaques et en revêtit les portes de fer. ʿAbdou'l-Mottalib fut le premier qui revêtit de plaques d'or la porte de la Kaʿba et qui la couvrit d'étoffes de brocart.

Ensuite ʿAbdou'l-Mottalib voulut accomplir son vœu, en sacrifiant un de ses dix fils, dont le plus jeune était ʿAbdallah, le père du Prophète. ʿAbbâs et ʿHamza n'étaient pas encore nés. ʿAbdallah et Abou-Tâlib étaient nés de la même mère, nommée Fâtima, fille d'ʿOmrân, fils d'ʿAmrou al-Makhzoumî. ʿAbdou'l-Mottalib jeta le sort trois fois sur tous ses fils, et trois fois le sort tomba sur ʿAbdallah. Alors ʿAbdou'l-Mottalib se disposait à le tuer. Abou-Tâlib et ses autres fils vinrent tous et dirent à ʿAbdou'l-Mottalib qu'ils ne le souffriraient pas. ʿAbdou'l-Mottalib leur dit : Je me suis engagé par un vœu

envers Dieu; Dieu ayant fait réussir mon entreprise, je ne peux pas me soustraire à la nécessité de lui offrir en sacrifice un de mes fils, pour accomplir mon vœu. Ses fils répliquèrent : Nous ne te laisserons pas faire; et ils lui enlevèrent ʿAbdallah. Abou-Tâlib, frère d'ʿAbdallah de père et de mère, qui avait pour lui encore plus d'affection que les autres, alla trouver ses oncles des Benî-Makhzoum, et leur dit que son père voulait offrir en sacrifice ʿAbdallah. Les Benî-Makhzoum se rendirent auprès d'ʿAbdou'l-Mottalib et lui déclarèrent qu'ils ne le souffriraient pas; ils lui dirent : Tu es le chef des Qoraïschites; si tu offres en sacrifice ton enfant, la coutume s'en maintiendra parmi eux, et la race des Qoraïschites s'éteindra. ʿAbdou'l-Mottalib répliqua : Que faire? Je me suis engagé par un vœu envers Dieu, et il faut que je l'accomplisse. Les autres dirent : Abraham, l'ami de Dieu, qui fut plus grand que toi, ayant fait vœu d'offrir en sacrifice Ismaël, reçut de Dieu une rançon pour son fils; toi aussi offre une rançon à la place de ton fils. ʿAbdou'l-Mottalib dit : Que Dieu veuille accepter pour sa rançon tout ce que je possède! Je sacrifierais volontiers tous mes biens; car il m'est le plus cher de tous mes enfants. Les autres dirent : Il y a à Khaïbar une devineresse, la plus savante de ce temps; il faut te rendre auprès d'elle; elle te dira ce qu'il faut faire. ʿAbdou'l-Mottalib partit pour Khaïbar, avec ʿAbdallah, ʿAbbâs et Abou-Tâlib, et adressa sa demande à la devineresse. Celle-ci dit : Place d'un côté dix chameaux, et de l'autre ʿAbdallah; puis consulte le sort. Si le sort tombe sur les chameaux, tu sauras que Dieu accepte la rançon de ton fils; si le sort tombe sur ton fils, augmente le nombre des chameaux, et recommence, et augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le sort tombe sur eux; alors tu sauras que Dieu accepte cette rançon, et tu offriras les

chameaux en sacrifice. ʿAbdou'l-Mottalib retourna heureux à la Mecque. Il plaça dix chameaux en face d'ʿAbdallah, et consulta le sort; le sort tomba sur ʿAbdallah. Alors il ajouta dix autres chameaux, puis dix autres, et ainsi de suite; enfin, quand le nombre fut de cent chameaux, le sort tomba sur les chameaux. ʿAbdou'l-Mottalib les offrit en sacrifice et en donna la chair aux pauvres. Le Prophète a dit : « Je suis le fils de deux victimes, » c'est-à-dire deux de mes ancêtres ont dû être immolés, Ismaël et ʿAbdallah; mais Dieu a accordé à l'un et à l'autre une rançon.

Lorsque ʿAbdallah eut atteint l'âge viril, ʿAbdou'l-Mottalib le maria avec Âmina, fille de Wahb, fils d'ʿAbd-Manâf, fils de Zohra, de la tribu de Zohri. ʿAbdallah, ayant conduit sa femme dans sa maison, vivait avec elle.

Il y avait à la Mecque un chrétien nommé Waraqa, fils de Naufal, qui était devin. Il avait une sœur devineresse, nommée Oumm-Iqbâl (?). Celle-ci, étant assise un jour à la porte de la Kaʿba, lorsque ʿAbdallah en sortit et se dirigea vers sa maison, remarqua sur son front un éclat, qui était celui du Prophète. Elle avait lu dans les Écritures que le Prophète devait naître. Elle appela ʿAbdallah auprès d'elle et lui dit : Qui es-tu? Il répondit : Je suis le fils d'ʿAbdou'l-Mottalib. — Es-tu celui qu'ʿAbdou'l-Mottalib a voulu offrir en sacrifice, par suite de son vœu? — Oui. — Je suis, dit-elle, la fille de Naufal, sœur de Waraqa; si tu me prends pour femme, je te donnerai cent chameaux. Elle ne savait pas qu'ʿAbdallah était marié. Il consentit et lui dit : Reste ici, je vais à la maison pour en parler à mon père. Quand il entra dans sa maison, Âmina se jeta à son cou; cédant à sa passion, il s'unit à elle, et le Prophète fut conçu dans le sein d'Âmina. L'éclat dont avait été entouré le front d'ʿAbdallah

avait disparu lorsqu'il se rendit ensuite auprès d'Oumm-Iqbâl. Celle-ci, ne voyant plus le rayonnement sur sa figure, reconnut que le trésor qu'il avait porté en lui était sorti de son corps. Ayant appris de lui qu'il avait une femme et qu'il venait de s'unir à elle, Oumm-Iqbâl lui dit : Va, je n'ai plus de désir. ʿAbdallah s'en alla.

Nous avons déjà raconté la naissance du Prophète et son histoire jusqu'au moment où il entra dans la maison d'Abou-Tâlib, qui le traitait avec bonté. Il y resta jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Dans sa vingt-cinquième année, il épousa Khadîdja.

CHAPITRE LXVII.

MARIAGE DU PROPHÈTE AVEC KHADÌDJA.

Khadìdja était de la parenté de Moʿhammed, de la tribu de Qoraïsch : elle était fille de Khouwaïlid, fils.... d'Asad, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, fils de Qoçayy. Elle avait perdu son mari, qui lui avait laissé une fortune considérable, et elle faisait le commerce. Elle avait un affranchi, nommé Maïsara, homme probe et sûr, qu'elle envoyait, chaque année, avec une caravane de marchandises, en Syrie. Moʿhammed était connu parmi les Qoraïschites pour sa probité, son honnêteté et sa droiture : on l'appelait *Moʿhammed al-ʿAmîn* (l'homme sûr). Lorsqu'on parla de lui à Khadìdja, elle le fit appeler et lui dit : Fais, cette année, le voyage commercial en Syrie avec mon esclave. Il n'y avait presque personne à la Mecque qui eût une si grande quantité de marchandises que Khadìdja. Quelques-uns disent qu'elle engagea Moʿhammed pour un salaire, d'autres prétendent qu'elle le prit comme associé.

Mo'hammed partit avec Maïsara. Pendant le voyage, chaque fois que le soleil devenait brûlant, un nuage venait abriter la tête de Mo'hammed; quelquefois il venait un ange qui lui donnait de l'ombre. Ces circonstances étaient observées par Maïsara. Arrivée près du territoire de la Syrie, la caravane fit halte près d'un ermitage, à l'ombre d'un arbre. Pendant que Mo'hammed dormait à l'ombre de cet arbre, à un certain moment, le soleil étant monté plus haut, l'ombre s'éloigna. Alors l'arbre se courba vers la terre, les branches s'étendirent du côté où tombaient les rayons du soleil, et abritèrent ainsi Mo'hammed. L'anachorète qui habitait cet ermitage, regardant au dehors et voyant [ce phénomène], descendit et demanda quel était le chef de la caravane. Ayant été conduit auprès de Maïsara, il lui dit : Qui est cet homme qui dort là? Maïsara répondit : C'est un de mes serviteurs. L'anachorète dit : Garde-toi de le considérer comme un serviteur; il est prophète de Dieu, c'est le plus parfait de tous les êtres. Ensuite les gens de la caravane entrèrent en Syrie et vendirent les marchandises; les objets qu'ils avaient achetés pour un dirhem, ils les vendirent avec un profit de dix dirhems; puis ils s'en retournèrent.

Quand la caravane de Maïsara rentra à la Mecque (cette circonstance ne se trouve pas rapportée dans cet ouvrage [de Tabari], elle se trouve dans d'autres traditions), Khadîdja, assise sur son balcon et regardant sur la place, remarqua que Mo'hammed sur le chameau, au milieu de la caravane, était abrité par un nuage contre l'ardeur du soleil. Elle s'en étonna en silence. Lorsque toutes les marchandises furent vendues avec grand profit, Khadîdja dit à Maïsara : Ce jeune homme de la famille de Hâschim m'a porté bonheur; quand tu conduiras encore une caravane, prends-le avec toi. Alors Maï-

sara lui raconta ce qu'il avait vu concernant Mo'hammed pendant le voyage, ainsi que les paroles de l'anachorète. Khadîdja, qui était une femme intelligente, dont les affaires étaient très-étendues et la fortune considérable, avait été demandée en mariage par les principaux personnages de la Mecque; mais elle n'en avait accepté aucun. Elle appela Mo'hammed et lui dit : Tu sais que je suis une femme considérée et que je n'ai pas besoin d'un mari; j'ai refusé tous les hommes importants qui m'ont demandée. Mais j'ai beaucoup de biens qui se perdent, et j'ai besoin d'un surveillant. J'ai jeté les yeux sur toi, car je t'ai trouvé honnête, et tu prendras soin de ma fortune. Va trouver ton oncle Abou-Tâlib et dis-lui qu'il me demande pour toi à mon père.

Le père de Khadîdja, Khouwaïlid, vivait encore. Mo'hammed parla à Abou-Tâlib, qui alla trouver Khouwaïlid et lui demanda la main de Khadîdja pour Mo'hammed. Khouwaïlid lui dit : Tous les grands personnages des Qoraïschites ont demandé ma fille en mariage; je ne la leur ai pas accordée; et je la donnerais maintenant à un orphelin pauvre, qui a été son commissionnaire! Informée de cette réponse, Khadîdja prépara, le lendemain, un festin, auquel elle invita les principaux habitants de la Mecque, son père, Abou-Tâlib et Mo'hammed. Elle dit à ce dernier : Dis à Abou-Tâlib que, lorsque mon père sera ivre, il me demande en mariage pour toi, et que, si mon père donne son consentement, Abou-Tâlib lui demande de conclure le mariage dans cette réunion même, sans tarder. Khadîdja fit verser à son père du vin en grande quantité et plus qu'à Abou-Tâlib. Quant à Mo'hammed, il n'a jamais bu de vin, ni avant, ni après sa mission prophétique. Quand Khouwaïlid fut ivre, Abou-Tâlib lui fit la demande de Khadîdja; Khouwaïlid consentit, et l'on conclut le mariage. A la

tombée de la nuit, les hôtes se retirèrent, et Khadìdja fit coucher son père et le couvrit d'aromates, de *khalouq* et de safran. Il était d'usage chez les Arabes que, lorsqu'un père mariait sa fille, il se couvrît d'aromates, de *khalouq* et de safran. Au matin, lorsque Khouwaïlid se réveilla, voyant ces aromates, il dit : Que signifie ceci? On lui répondit : Tu as marié hier Khadìdja à Mo'hammed, le neveu d'Abou-Tâlib. Khouwaïlid le nia. On lui dit : Tu lui as donné Khadìdja en présence de tous les Qoraïschites et des habitants de la Mecque. Alors il se rendit auprès de Khadìdja et lui dit : Que signifie ce langage, que je t'aurais mariée hier à Mo'hammed? Khadìdja répondit : Tu le sais bien, que te dirai-je? Khouwaïlid dit : J'irai aujourd'hui dans l'assemblée des Qoraïschites, au temple de la Ka'ba, et je me dédirai; j'intenterai un procès à Abou-Tâlib et je quereller Mo'hammed, afin qu'il te répudie. Khadîdja dit : Ne le fais pas, tu me déshonorerais; si ce n'est pas une honte de séparer une femme de son mari, il est déshonorant pour elle de le quitter sitôt. Je suis une femme considérée; personne ne me soupçonne de rien, et l'on sait que je n'ai pas de passion pour Mo'hammed; on dira donc que tu as conclu cette affaire avec Abou-Tâlib, par amitié pour lui. Mais si tu en fais un litige, on causera sur moi, et cela sera fâcheux pour moi. Khouwaïlid répliqua : Les personnages les plus importants de la Mecque t'ont demandée en mariage, et j'ai refusé de te donner, et je t'accorderais maintenant à un homme pauvre! Que dira-t-on? Khadìdja répondit : On sait que je n'ai pas besoin de la fortune d'un autre; ce qu'il faut, c'est que j'épouse un homme qui soit mon égal. Or Mo'hammed est mon égal dans la famille des Qoraïschites; il a une bonne réputation parmi les hommes, il est connu pour sa probité et son honnêteté; personne ne le soupçonne d'aucun des vices dont

on accuse d'ordinaire les jeunes gens. Plus tu considéreras cette affaire, plus elle te semblera acceptable. Khouwaïlid garda le silence, et ne parla plus de ce mariage. Le lendemain, Khadîdja installa Mo'hammed chez elle. Quelques traditions rapportent que le père de Khadîdja était déjà mort, et que c'est son oncle 'Amr, fils d'Asad, qui la maria.

Mo'hammed était marié avec Khadîdja depuis quinze ans, lorsque, à l'âge de quarante ans, il reçut sa mission prophétique; Khadîdja, à partir de cette époque, vécut encore cinq ans. C'est elle qui la première embrassa l'islamisme. Elle mourut après avoir vécu vingt ans avec Mo'hammed, et, pendant ce temps, Mo'hammed, par affection pour elle, n'avait pas pris d'autre femme. Il avait eu d'elle trois fils et quatre filles. Ses fils étaient : Qâsim, qui fit donner à Mo'hammed le surnom d'Abou'l-Qâsim, Tâhir et Tayyib. Les quatre filles se nommaient : la première, Zaïnab; la deuxième, Roqayya; la troisième, Oumm-Kolthoum, et la quatrième, Fâtima. Les trois fils moururent avant sa mission, mais ses quatre filles survécurent. Mo'hammed usait généreusement de la fortune de Khadîdja; tous les habitants de la Mecque s'accordaient à reconnaître son influence et sa droiture; on l'appelait *Mo'hammed al-Amîn*. Quiconque avait un dépôt à placer le lui apportait, et tous ceux qui avaient un litige ensemble venaient le soumettre à l'arbitrage de Mo'hammed. C'était l'opinion générale que, lorsque Abou-Tâlib viendrait à mourir, il n'y aurait pas d'homme plus digne que Mo'hammed d'exercer le gouvernement de la Mecque.

Lorsque Mo'hammed fut âgé de trente-cinq ans, les Qoraïschites démolirent le temple de la Ka'ba, pour le reconstruire à nouveau. Au moment de poser la pierre Noire, tous avaient la prétention de le faire. Alors ils convinrent de

réserver cet honneur à Mo'hammed, qui posa la pierre de ses propres mains.

CHAPITRE LXVIII.

RECONSTRUCTION DU TEMPLE DE LA KA'BA.

Le temple de la Ka'ba n'avait pas été touché depuis le temps d'Abraham. La cause pour laquelle on le démolit fut la suivante : Abraham et Ismaël l'ayant construit entre deux collines, sur le sol plat, chaque fois que la pluie formait un torrent, l'eau entrait dans le temple. Depuis de longues années on avait l'intention de le démolir, pour exhausser le sol, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans l'édifice; mais personne n'avait osé y porter la main. Les Qoraïschites étaient divisés en quatre grandes tribus : les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Zohra et les Benî-Makhzoum. On attribua à chacune de ces quatre tribus, auxquelles on adjoignit les autres habitants de la Mecque, la démolition de l'un des quatre côtés de l'édifice; les Benî-Djouma'h et les Benî-Sahm furent chargés de la réparation du toit. On convint d'un commun accord de commencer la démolition tous en même temps, afin que, si Dieu punissait l'entreprise, le châtiment frappât tout le monde également. Alors ils vinrent un jour, puis le jour suivant, ensuite le troisième et le quatrième jour, munis de pioches, se tenant à distance du temple, et personne n'osait commencer. Le cinquième jour, Walîd, fils de Moghaïra, le doyen d'âge des Benî-Makhzoum, s'approcha et dit : Ô hommes, il ne fallait pas prendre cette résolution. Mais maintenant que vous l'avez prise, il faut la mettre à exécution. Dieu connaît nos intentions relativement

à ce temple. Les autres lui répondirent : Tu es le plus âgé; commence toi-même. Walìd saisit sa pioche, s'approcha du mur de l'édifice, du côté qui avait été assigné aux Benì-Makhzoum, et dit : Ô Seigneur, tu sais que notre intention, dans cette œuvre de destruction, est la reconstruction de ce temple, que nous voulons rebâtir plus solidement qu'il n'est à présent. Ensuite il attaqua avec sa pioche un coin du mur, et pratiqua de ce côté une large ouverture. Les autres le regardèrent de loin, et aucun d'eux n'osa s'approcher. Puis Walìd s'en alla; tous les autres s'en retournèrent également, en disant : Si, cette nuit, il n'arrive à Walìd aucun accident, nous nous mettrons tous, demain, à démolir. La nuit s'étant bien passée pour Walìd, ils revinrent le lendemain, et chacun se mit à attaquer son côté, et la démolition fut achevée jusqu'au ras du sol; ils continuèrent au-dessous du sol, jusqu'à la profondeur de la mesure d'un homme. Alors ils rencontrèrent une pierre verte, qui résistait à l'action du fer; elle formait le fondement du temple, dont il est dit dans le Coran : « Et lorsque Abraham et Ismaël eurent élevé les fondations de la maison... » (Surate II, vers. 121.) Lorsqu'ils reconnurent qu'ils ne pourraient pas pénétrer plus avant, ils entassèrent immédiatement au-dessus de ces fondations des pierres, comme on les voit encore aujourd'hui, et élevèrent ces soubassements au-dessus du sol, à la hauteur d'un homme; ensuite ils commencèrent la maçonnerie. De cette façon, ils étaient sûrs que l'eau des torrents qui viendrait assaillir les murs ne pourrait plus les endommager. Ils élevèrent les quatre murs à leur hauteur primitive, formés chacun d'une seule pierre, et ces pierres furent adaptées les unes aux autres, de même que le toit. Ensuite ils fixèrent la porte, la même porte de fer, couverte de plaques d'or,

qui avait été fabriquée par ʿAbdou'l-Mottalib, et qui existe encore aujourd'hui.

Au moment où l'on devait poser la pierre Noire à l'endroit où elle était placée auparavant, les quatre tribus des Qoraïschites, les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Zohra et les Benî-Makhzoum, se disputèrent l'honneur de la poser. Chaque tribu et chaque parti prétendait y avoir plus de droits que les autres, alléguant sa plus grande noblesse, sa puissance ou sa gloire parmi les Arabes. Alors les anciens des quatre sections se réunirent en assemblée à la mosquée; la pierre Noire était placée devant eux. Chaque parti faisait valoir sa gloire et celle de ses ancêtres. Les uns disaient: Nos ancêtres ont combattu à telle journée, dans telle guerre, à telle époque: notre noblesse a la prééminence. Les autres alléguaient leur noblesse et celle de leur famille et leur origine. Ces discours se prolongèrent pendant quatre ou cinq jours. Les anciens se réunissaient et se séparaient chaque jour, en tenant le même langage, et s'accusaient entre eux de mensonge; ils s'injuriaient et lançaient les uns contre les autres les pierres du temple. Cette lutte durant toujours, ils allaient en venir à se combattre. Dans cette crainte, les anciens s'étant réunis un jour, Walîd, fils de Moghaïra, le doyen d'âge, les exhorta à cesser cette contestation pour éviter la guerre civile, et il leur dit: Convenons entre nous de prendre pour arbitre le premier homme qui entrera dans le temple, et de nous soumettre à sa décision pour savoir qui posera cette pierre. Tous consentirent et s'engagèrent par serment. Ils étaient encore à parler lorsque Moʿhammed parut au loin. Ils s'écrièrent: C'est Moʿhammed al-Amîn qui vient, nous acceptons son arbitrage. Moʿhammed prit place parmi eux, et ils lui firent part de leur convention, en lui

disant : Nous accepterons ta décision ; tu désigneras celui qui aura l'honneur de poser à sa place la pierre Noire. Mo'hammed ôta de ses épaules son manteau, l'étendit par terre, plaça la pierre au milieu de ce vêtement et dit : Que chacun des quatre partis saisisse un coin du manteau et l'élève à la hauteur du mur du temple; vous tous participerez ainsi à l'honneur. Fort heureux de voir cesser leur lutte, les quatre partis, les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Makhzoum et les Benî-Zohra, saisirent chacun un coin du manteau et le soulevèrent, avec la pierre posée au milieu, jusqu'à la hauteur du mur. Ensuite ils dirent : Qui prendra maintenant la pierre pour la poser à la place où elle doit être sur le mur? Mo'hammed dit : Maintenant que vous avez tous une part de l'honneur d'avoir soulevé la pierre, mettez-vous d'accord sur la personne qui devra la poser. Ils désignèrent tous unanimement Mo'hammed, qui prit de sa main la pierre et la posa sur le mur à la place qu'elle devait occuper. La maçonnerie du temple fut terminée, mais il restait à faire la toiture, et, à cette époque, il n'y avait à la Mecque ni bois, ni charpentier. Or un vaisseau marchand contenant du bois ayant abordé à Djeddah, les Mecquois achetèrent ce bois et chargèrent de la construction un charpentier copte, fixé à la Mecque.

Suivant une autre tradition, rapportée par Mo'hammed ben-Djarîr d'après les récits du livre *Moubtedâ*, le Nedjâschî, le roi d'Abyssinie, désirait faire construire, à Antioche en Syrie, une église qui porterait son nom. A cet effet, ayant envoyé une personne pour évaluer les dépenses nécessaires et le bois qu'il faudrait, il rassembla tout le bois de petite et de grande dimension, coupé et préparé pour être mis en œuvre, le fit charger sur un grand vaisseau, y fit monter un

surplus de bois, et fit monter sur le vaisseau d'habiles charpentiers et un inspecteur, avec l'argent nécessaire aux dépenses. Il les fit donc partir pour la Syrie, afin d'y construire l'église. Il y avait en Syrie quantité de bois, mais le roi d'Abyssinie voulait y employer son propre bois, suivant un de ces caprices habituels aux rois. Ce vaisseau, passant près de Djeddah, échoua; le bois surnagea, les gens du vaisseau s'y placèrent, et le vent les porta à Djeddah, où ils abordèrent. Ils recueillirent et portèrent à terre tout le bois qui flottait à la surface de la mer. Ensuite l'inspecteur et les autres délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. Les uns disaient : Nous sommes charpentiers, nous avons ici assez de bois pour construire un autre vaisseau et pour porter le reste en Syrie. Les autres disaient : [Cette petite quantité] ne serait pas digne du roi; nous allons louer un autre vaisseau, par lequel nous nous ferons transporter. L'inspecteur dit : Je n'ose rien faire sans demander l'autorisation du roi; je vais lui écrire; nous attendrons ici ses ordres.

Lorsque les habitants de la Mecque eurent connaissance de cet événement, Abou-Tâlib et les anciens de la ville se rendirent à Djeddah, et demandèrent à l'inspecteur de lui acheter ce bois au prix qu'il voudrait. Ils lui dirent : Vends-nous ce bois, et prête-nous ces charpentiers pour un salaire que tu fixeras; car nous sommes en train de reconstruire le temple de la Ka'ba, ce temple qui a été élevé à Dieu par Abraham. L'inspecteur répondit : Attendez que je demande les ordres du roi. Il loua un vaisseau, envoya un messager avec une lettre au Nedjâschî, lui raconta ce qui lui était arrivé, la perte du vaisseau, et lui demanda s'il devait revenir ou aller en Syrie. A la fin de la lettre, il mentionna la proposition des habitants de la Mecque. Le Nedjâschî écrivit à l'inspec-

teur : Je donne tout ce bois au temple de la Ka'ba. Rends-toi à la Mecque avec les charpentiers, fais construire ce temple, et emploie l'argent que tu as avec toi aux dépenses de la construction. L'inspecteur fit ainsi; ensuite il s'en retourna.

Le temple existe encore aujourd'hui tel qu'il fut construit alors, sauf que 'Haddjâdj, fils de Yousouf, en détruisit avec une machine de guerre un coin, qu'il fit reconstruire tel qu'il avait été auparavant. Au moment de la construction du temple, Mo'hammed était âgé de trente-cinq ans. Lorsqu'il eut accompli sa quarantième année, il reçut sa mission prophétique.

CHAPITRE LXIX.

MISSION DE MO'HAMMED.

Lorsque Mo'hammed eut accompli sa quarantième année, Dieu envoya vers lui Gabriel, pour lui porter une vision. D'après une autre version, Mo'hammed avait alors quarante-trois ans. Mo'hammed ben-Djarîr mentionne une tradition d'après laquelle le Prophète reçut la vision à l'âge de vingt ans. Mais cela n'est pas exact; car Mo'hammed a dit qu'aucun prophète n'a reçu sa mission avant l'âge de quarante ans, parce que ce n'est qu'à cet âge que la raison et l'intelligence arrivent à tout leur développement. Or, vers l'époque où Gabriel allait apporter à Mo'hammed sa mission prophétique, celui-ci en remarquait les signes. Il voyait, la nuit, en songe, sans le connaître et non sans en éprouver de la crainte, Gabriel sous la forme d'un être énorme. Quand il marchait seul dans la ville de la Mecque, il entendait sortir des pierres, des décombres et des animaux, des voix qui lui disaient :

Salut à toi, ô apôtre de Dieu! Mo'hammed en éprouvait des craintes.

Il était d'usage parmi les Qoraïschites que tous ceux qui tenaient à la réputation d'hommes pieux se rendissent chaque année, au mois de redjeb, sur le mont 'Hirâ, pour y vivre jour et nuit dans le recueillement, désirant se retirer du commerce des hommes, et regardant cette solitude comme un acte de dévotion religieuse. Cette pratique avait d'abord été en usage parmi les Benî-Hâschim; les autres tribus qoraïschites avaient suivi leur exemple; mais les Benî-Hâschim l'observaient plus rigoureusement. Chaque tribu avait sur le sommet de la montagne un endroit où l'on avait élevé des constructions dans lesquelles on passait le temps de la retraite. Cette année, Mo'hammed, en quittant la montagne, vint auprès de Khadîdja et lui dit : Ô Khadîdja, je crains de devenir fou. — Pourquoi? lui demanda celle-ci. — Parce que, dit-il, je remarque en moi les signes des possédés : quand je marche sur la route, j'entends des voix sortant de chaque pierre et de chaque colline; et, dans la nuit, je vois en songe un être énorme qui se présente à moi, un être dont la tête touche le ciel et dont les pieds touchent la terre; je ne le connais pas, et il s'approche de moi pour me saisir. Khadîdja lui dit : Ô Mo'hammed, ne t'inquiète pas; avec les qualités que tu as, toi qui n'adores pas les idoles, qui t'abstiens du vin et de la débauche, qui fuis le mensonge, toi qui pratiques la probité, la générosité et la charité, tu n'as rien à craindre; en considération de ces vertus, Dieu ne te laissera pas tomber sous le pouvoir du dîw. Avertis-moi, si tu vois quelque chose de ce genre.

Or, un jour, se trouvant dans sa maison avec Khadîdja, Mo'hammed dit : Ô Khadîdja, cet être m'apparaît, je le vois.

Khadîdja s'approcha de Mo'hammed, s'assit, le prit sur son sein et lui dit : Le vois-tu encore? — Oui, dit-il. Alors Khadîdja découvrit sa tête et ses cheveux, et dit : Le vois-tu maintenant? — Non, dit Mo'hammed. Khadîdja dit : Réjouis-toi, ô Mo'hammed; ce n'est pas un dîw, c'est un ange. Car si c'était un dîw, il n'aurait pas montré de respect pour ma chevelure et n'aurait pas disparu. Quand Mo'hammed était triste, il se rendait sur le mont 'Hirâ et s'y livrait à la solitude; le soir, il rentrait à la maison, la figure triste et abattue. Khadîdja en était fort affligée.

Enfin le jour arriva où Dieu fit parvenir à Mo'hammed sa mission prophétique. Ce fut un lundi. Il est dit dans cet ouvrage [de Tabari] que ce fut le dix-huitième jour du mois de ramadhân. D'après d'autres traditions, ce fut le lundi, douzième jour du mois de rabî'a premier, que Mo'hammed reçut sa mission, le même jour du même mois où il était né, et qui fut plus tard le jour de sa mort. Or, le jour du lundi, Dieu envoya Gabriel avec l'ordre de se faire connaître à Mo'hammed, et de lui porter sa mission prophétique et la surate du Coran appelée *Iqrâ*, qui fut la première que Mo'hammed reçut de lui. Gabriel descendit du ciel et trouva Mo'hammed sur le mont 'Hirâ. Il se montra à lui et lui dit : « Salut à toi, ô Mo'hammed, apôtre de Dieu! » Mo'hammed fut épouvanté. Il se leva, pensant qu'il était devenu fou. Il se dirigea vers le sommet pour se tuer en se précipitant du haut de la montagne. Gabriel le prit entre ses deux ailes, de façon qu'il ne pût ni avancer ni reculer. Ensuite il lui dit : Ô Mo'hammed, ne crains rien, car tu es le prophète de Dieu, et moi je suis Gabriel, l'ange de Dieu. Mo'hammed resta immobile entre les deux ailes. Puis Gabriel lui dit : « Ô Mo'hammed, lis. » Mo'hammed dit : « Comment lirais-je,

moi qui ne sais pas lire?» Gabriel dit : «Lis : Au nom de ton Seigneur, qui a tout créé, qui a créé l'homme de sang coagulé. Lis : Ton Seigneur est le généreux par excellence; c'est lui qui a enseigné l'écriture; il a enseigné aux hommes ce qu'ils ne savaient pas.» Ensuite Gabriel le laissa à cet endroit et disparut.

Mo'hammed descendit de la montagne. Il fut saisi d'un tremblement et retourna à sa maison, tout en répétant en lui-même la surate. Son cœur était fort rassuré par ces paroles, mais il tremblait de tout son corps par suite de la peur et de la terreur que lui avait inspirées Gabriel. Rentré dans la maison, il dit à Khadìdja : Celui qui m'avait toujours apparu de loin s'est présenté aujourd'hui devant moi. — Que t'a-t-il dit? demanda Khadìdja. — Il m'a dit : Tu es le prophète de Dieu, et je suis Gabriel; et il m'a récité cette surate : «Lis : Au nom de ton Seigneur,» etc. Khadìdja, qui avait lu les anciens écrits et qui connaissait l'histoire des prophètes, avait aussi appris à connaître le nom de Gabriel. Ensuite Mo'hammed fut saisi du froid, il pencha la tête et dit : Couvrez-moi, couvrez-moi! Khadìdja le couvrit d'un manteau, et il s'endormit.

Khadìdja se rendit auprès de Waraqa, fils de Naufal, qui était un savant chrétien, vivant à la Mecque dans la religion de Jésus et pratiquant le culte de Dieu. Il avait lu beaucoup de livres, connaissait l'Évangile et savait que le temps était venu où un prophète devait paraître. Khadìdja lui dit : N'as-tu trouvé nulle part dans les anciens livres le nom de Gabriel, et sais-tu ce que c'est que Gabriel? Waraqa dit : Pourquoi fais-tu cette demande? Khadìdja lui fit le récit de ce qui était arrivé à Mo'hammed, du commencement à la fin. Waraqa dit : Gabriel est le grand *Namous*, l'ange qui est l'intermédiaire entre

Dieu et les prophètes, qui leur apporte les messages de Dieu. C'est lui qui est venu trouver Moïse, ainsi que Jésus; et si ce que tu racontes est vrai, Mo'hammed, ton mari, est le prophète qui doit être suscité à la Mecque, au milieu des Arabes, et dont il est fait mention dans les Écritures. Waraqa demanda encore : Ne lui a-t-il donné aucun ordre? Lui a-t-il dit d'appeler les hommes à Dieu? Khadîdja lui récita la surate *Iqrâ*. Waraqa dit : S'il lui avait ordonné d'appeler les hommes à Dieu, le premier qui lui aurait répondu et qui aurait cru en lui, c'aurait été moi; car depuis de longues années je l'attends.

Khadîdja retourna à la maison et trouva Mo'hammed endormi sous le manteau. Alors Gabriel revint, s'annonçant à Moh'ammed par un bruit, et dit : « Lève-toi, toi qui es couvert d'un manteau. » Mo'hammed répliqua : « Me voilà levé, que dois-je faire? » Gabriel dit : « Lève-toi et *avertis les hommes et appelle-les à Dieu;* ton Seigneur, glorifie-le *par la vertu;* tes vêtements, tiens-les purs, *c'est-à-dire purifie ton cœur du doute;* fuis l'abomination, *c'est-à-dire le mensonge, en dissimulant ta mission aux hommes;* ne donne pas pour amasser des *récompenses*, et endure pour ton Seigneur les *mauvais traitements des hommes.* » (Sur. LXXIV, vers. 1-7.) Dans ces paroles, Dieu a résumé pour le Prophète la prophétie, la prière, la religion, la pureté, la foi, la libéralité, le bon naturel et la persévérance, toutes les parties de la religion et les qualités de la fonction prophétique.

Ensuite le Prophète rejeta le manteau dont il était couvert, et se leva. Khadîdja lui dit : Ô Abou'l-Qâsim, pourquoi ne dors-tu pas pour te reposer? Il répondit : C'en est fait pour moi du sommeil et du repos. Gabriel est venu et m'a ordonné de transmettre le message de Dieu aux hommes,

et de pratiquer la prière et l'adoration. Khadìdja, remplie de joie, se leva et dit : Ô apôtre de Dieu, que t'a ordonné Gabriel? Moʿhammed dit : Il me recommande d'appeler les hommes à Dieu. Mais qui appellerai-je, qui me croira? Khadìdja dit : Tu peux au moins m'appeler, moi, avant tous les autres hommes; car je crois en toi. Le Prophète fut très-heureux, présenta la formule de foi à Khadìdja, et Khadìdja crut Gabriel étant présent dit au Prophète : Demande de l'eau, afin que je t'enseigne les ablutions, la manière de laver les mains, et la prière, pour que tu saches comment tu dois adorer Dieu. Le Prophète demanda de l'eau, et Gabriel lui montra l'ablution des mains, et lui indiqua la façon de prier; ensuite il se plaça devant lui et dit : Nous allons prier. Il fit deux *rakʿat* (inclinations), et le Prophète les répéta après lui, et Khadìdja après le Prophète. ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, entra en ce moment dans l'appartement. Il était âgé alors de sept ans, ou, d'après d'autres, de neuf ans, ou, d'après d'autres encore, de dix ans; mais la majorité des traditions rapportent qu'il n'avait alors que sept ans. Voyant Moʿhammed et Khadìdja s'incliner, et ne voyant devant eux ni idole ni autre objet, il dit : Ô Moʿhammed, que fais-tu? Devant qui t'inclines-tu? Moʿhammed répondit : Devant Dieu, dont je suis le prophète. Gabriel m'a commandé d'adorer Dieu et d'appeler les hommes à Dieu. Si tu crois en ma religion, abandonne le paganisme et l'idolâtrie. ʿAlî dit : Attends que je consulte Abou-Tâlib, car je ne peux rien faire sans son autorisation. ʿAlî sortit, et le Prophète lui dit : Tiens cette affaire secrète et n'en parle à personne qu'à Abou-Tâlib. Arrivé à la porte de la maison, ʿAlî rentra et dit : Ô Moʿhammed, Dieu m'a créé sans consulter Abou-Tâlib. Qu'ai-je besoin de consulter Abou-Tâlib pour suivre la religion de Dieu et pour l'adorer?

Expose-moi la religion qu'on t'a ordonnée. Le Prophète présenta la formule de foi à ʿAlî, qui la prononça et qui accomplit avec Moʿhammed la prière primitive, et ils gardaient le secret sur cet événement. Gabriel s'en alla.

ʿAlî avait été élevé par Moʿhammed, qui l'avait reçu d'Abou-Tâlib. Il vivait constamment, jour et nuit, avec lui, dans la maison de Khadîdja. Antérieurement à l'époque où Moʿhammed reçut sa mission, il y avait eu, à la Mecque, pendant trois ou quatre ans, une disette, et les moyens de subsistance étaient devenus très-difficiles. Abou-Tâlib, qui avait une nombreuse famille, des fils et des filles, n'avait plus une fortune suffisante [pour les nourrir]. Moʿhammed, riche de la fortune de Khadîdja, était, avec ʿAbbâs, le plus opulent des descendants de Hâschim. Lors de cette famine, Moʿhammed dit à ʿAbbâs : Tu vois dans quel embarras se trouve ton frère Abou-Tâlib avec sa nombreuse famille, et la difficulté de l'entretenir. Dieu nous a donné de l'aisance; allons, prenons chacun un de ses fils avec nous pour diminuer les charges de sa famille. Ils se rendirent donc tous deux auprès d'Abou-Tâlib et lui firent cette proposition. Abou-Tâlib, qui de tous ses fils chérissait le plus ʿAqîl, leur dit : Laissez-moi ʿAqîl et prenez des autres ceux que vous voudrez. Moʿhammed prit ʿAlî, et Abbâs prit Djaʿfar.

La première de toutes les femmes qui embrassèrent l'islamisme fut Khadîdja; le premier enfant fut ʿAlî, et le premier de tous les hommes, Abou-Bekr.

Toute cette nuit et le jour suivant, le Prophète resta plongé dans la réflexion, et fut très-soucieux, ne sachant pas à qui il révélerait d'abord son secret, craignant que les hommes ne le regardassent comme fou et qu'ils ne voulussent pas le croire.

CHAPITRE LXX.

CONVERSION D'ABOU-BEKR EÇ-ÇIDDÎQ.

Mo'hammed et Abou-Bekr eç-Çiddîq étaient liés d'amitié. Abou-Bekr était un homme très-aimé parmi les Qoraïschites, ayant de l'autorité, honnête et riche; il faisait le commerce. Quand il se tenait dans la mosquée, les hommes, jeunes et vieux, l'entouraient; il leur parlait, et ils l'écoutaient, et lui demandaient des conseils. Le cercle d'Abou-Bekr, dans la mosquée, était plus grand que celui d'Abou-Tâlib ou celui d'Abou-Djahl ou de Walîd, fils de Moghaïra. Mo'hammed choisissait toujours, quand il venait à la mosquée, le cercle d'Abou-Bekr et causait avec lui de ses affaires. Ceux qui entraient dans la mosquée faisaient d'abord les processions d'usage autour de la Ka'ba, adoraient une des idoles qui se trouvaient dans le temple, et venaient ensuite choisir une place dans un des cercles des grands personnages. Il y avait dans la mosquée de la Mecque trois cent soixante idoles, outre celles qui se trouvaient dans la Ka'ba, Hobal et Manâf, et d'autres. Toutes les idoles étaient de pierre et avaient la forme humaine; elles étaient couvertes de vêtements de différentes couleurs, de *khalouq*, de safran et d'autres aromes. Mo'hammed n'avait jamais adoré aucune idole. Lorsqu'il venait au temple, il faisait les tournées autour de la Ka'ba et allait ensuite s'asseoir auprès d'Abou-Bekr. Il était souvent dans la maison d'Abou-Bekr, et celui-ci venait aussi chez Mo'hammed. Quelquefois Abou-Bekr lui disait en secret: Pourquoi, ô Mo'hammed, n'adores-tu pas les idoles, comme font tous les autres? Mo'hammed lui répondait: Je ne peux pas me faire à la pensée d'adorer un objet que j'aurais gravé moi-même ou une image

que j'aurais faite de mes mains, puisque je sais qu'il ne m'en peut venir ni dommage, ni avantage, et que c'est Dieu qui m'a créé et qui me conserve et me donne ma subsistance. Abou-Bekr répliquait : Tu as raison, ô Mo'hammed; la même idée s'est présentée à mon esprit; je ne sais pas quelle est cette religion dans laquelle nous vivons et dans laquelle vivaient nos pères depuis tant d'années.

Or, le jour où Mo'hammed reçut sa mission et où Gabriel lui enseigna la prière, où Khadîdja et 'Alî embrassèrent l'islamisme et prièrent avec le Prophète, comme celui-ci, après le départ de Gabriel, qui lui avait recommandé d'appeler les hommes à Dieu, réfléchissait continuellement à qui il pourrait d'abord révéler ce secret, il songea à Abou-Bekr. Il se dit : Abou-Bekr est un homme âgé et mon ami; il est intelligent, judicieux et de bon conseil. J'irai le trouver demain matin pour lui demander son avis sur ce que je dois faire et à qui je devrai m'adresser. Mo'hammed ne prévoyait pas ni n'espérait qu'Abou-Bekr deviendrait croyant aussitôt. Abou-Bekr, cette même nuit, ne pouvait pas trouver le sommeil; il faisait les réflexions suivantes : Ce culte des idoles que nous pratiquons, et que pratiquaient nos ancêtres, est absurde. Ces idoles ne peuvent produire ni avantage ni dommage. Le Dieu qui a créé la terre et le ciel et les hommes ne souffre pas qu'on adore autre chose que lui. Je voudrais trouver quelqu'un qui pût me diriger dans la voie de la vraie religion; je ne sais à qui m'ouvrir à cet égard. Alors il songea à Mo'hammed et se dit en lui-même : Mo'hammed, le neveu d'Abou-Tâlib, est un homme sage; il est mon ami intime et un homme sûr. Il méprise, comme moi ce culte et il n'a jamais adoré les idoles. Demain matin j'irai chez lui, je m'ouvrirai à lui et le consulterai; peut-être me montrera-t-il la bonne voie.

Au matin, le Prophète se leva et sortit pour se rendre chez Abou-Bekr, qui, de son côté, s'était mis en route pour aller chez Mo'hammed. Ils se rencontrèrent dans la rue, et, s'étant adressé des questions sur cette rencontre, Mo'hammed dit : J'allais chez toi pour te consulter sur une certaine chose. Abou-Bekr répliqua : Et moi, je me rendais chez toi pour te demander un avis. Mo'hammed lui en ayant demandé l'objet, Abou-Bekr dit : Parle d'abord, toi; car mon récit est long. Alors Mo'hammed lui dit : Hier, un ange m'est apparu, m'apportant un message de la part de Dieu, me disant d'appeler les hommes à Dieu, afin qu'ils croient en Dieu et en ma mission prophétique et qu'ils abandonnent le culte des idoles. Je me rendais chez toi pour te demander à qui je dois adresser cet appel, et à qui je pourrais en parler. Abou-Bekr répliqua : Ô Mo'hammed, que je sois le premier de tous les hommes à qui tu adresseras cet appel! J'ai réfléchi toute cette nuit à cette affaire, et c'est pour cela que je me suis mis en route pour aller chez toi; ce n'était pas pour autre chose. Engage-moi à cette religion avant tous les autres, afin que je sois le premier croyant. Le Prophète, qui n'avait pas formé cet espoir, fut très-heureux, lui exposa à l'instant la formule de l'islamisme, et Abou-Bekr prononça la profession de foi.

Le Prophète n'a jamais été aussi heureux d'aucune conversion que de celle d'Abou-Bekr. On rapporte, d'après Abou-'Obaïda 'Abdallah ben-Sellâm, dans son livre sur les événements remarquables de la vie du Prophète, que Mo'hammed a dit : De tous les hommes à qui j'ai présenté l'islamisme il n'y en a pas eu un seul qui n'ait fait des difficultés (*kabwa*), sauf Abou-Bekr, qui n'a pas hésité un instant (*tala"atham*). L'expression *tala"atham* s'emploie de quelqu'un qui refoule sa parole dans sa bouche et qui hésite à la prononcer. Le sens

du mot *kabwa* est dérivé du briquet, qu'on appelle en arabe *kabwa*. Quand on frappe une pierre avec le métal et qu'il en sort des étincelles, on dit que la pierre est *warâ-zendè;* quand on frappe à plusieurs reprises sans produire d'étincelles, on l'appelle *nâzendè*. Le Prophète veut dire par cette phrase que tous ont refoulé leur parole dans leur bouche, excepté Abou-Bekr, qui, dès que l'appel tomba dans son esprit, eut l'étincelle de l'islamisme au bout de la langue.

Mo'hammed ben-Djarîr dit dans cet ouvrage que Zaïd, fils de 'Hâritha, l'esclave du Prophète, embrassa l'islamisme avant Abou-Bekr, qui se serait converti seulement lorsque cinquante personnes furent devenues musulmanes. Cette version n'est pas fondée; elle est contredite par tous les traditionnistes et par tous les croyants, qui rapportent que le premier croyant fut Abou-Bekr; après lui vint Zaïd, fils de 'Hâritha, l'esclave du Prophète; ensuite Belâl, esclave d'Abou-Bekr; ensuite plusieurs autres, qui embrassèrent successivement l'islamisme en secret. 'Hasân, fils de Thâbit, a fait quelques vers à l'éloge d'Abou-Bekr, parce qu'il avait cru avant tous les autres :

Si tu rappelles quelque grande action d'un frère fidèle, souviens-toi de ton frère Abou-Bekr et de ce qu'il a fait;

Lui, le meilleur des hommes, le plus fidèle et le plus juste après le Prophète, par la grandeur de sa tâche;

Le second qui suivit la doctrine, bénie est sa tombe, il est le premier des hommes ayant attesté la vérité de la mission divine.

J'ai lu dans toutes les traditions qu'Abou-Bekr, après sa conversion, tint sa foi secrète; mais chaque fois qu'il se trouvait dans la mosquée à causer avec quelqu'un, il lui en parlait et l'engageait à l'islamisme; il conduisait auprès du

Prophète ceux qui acceptaient; et ils prononçaient la profession de foi. Le premier qui fut converti par Abou-Bekr fut ʿOthmân, fils d'ʿAffân; il convertit ensuite ʿAbd er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, puis Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, puis Talʿhâ, fils d'ʿObaïd-allah, puis Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Ils furent ainsi trente-neuf adhérents, qui tenaient leur foi secrète. Ils n'osaient pas se rendre à la mosquée de la Mecque pour prier, ni eux ni le Prophète; ils priaient, soit à la maison, soit sur le mont ʿHirâ. Le premier qui en eut connaissance fut Abou-Tâlib, qui demanda à Moʿhammed quelle était la religion qu'il avait établie. Le Prophète le lui dit et voulut le convertir. Abou-Tâlib lui répondit: Je ne veux pas abandonner ma religion, qui est celle de mes pères; si Dieu t'a ordonné cette œuvre, accomplis-la; je te protégerai, et personne ne pourra te molester. Un jour, Abou-Tâlib vit ʿAlî faire la prière. Il lui dit: Mon fils, qu'est-ce que ce culte? ʿAlî, craignant la colère de son père, répondit: C'est Moʿhammed, le prophète de Dieu, qui m'a converti à cette religion. Abou-Tâlib dit: Si Moʿhammed te l'a dit ainsi, observe-le; car Moʿhammed n'a jamais dit et ne dit pas le mensonge.

On disait, dans les réunions de la mosquée, que Moʿhammed avait fondé une nouvelle religion, qu'il prétendait être le prophète de Dieu et avoir reçu de Dieu un message; que quelques personnes avaient cru en lui et pratiquaient la prière en secret. Abou-Djahl, fils de Hischâm, parla ainsi: Si j'apprends que quelqu'un ait cru en lui, j'écraserai sa tête comme celle d'un serpent; et si je vois Moʿhammed venir à la mosquée et adorer un autre objet que Hobal, je lui lancerai à la tête une pierre et ferai jaillir son cerveau; et Abou-Tâlib perdra le commandement, quand j'aurai frappé son neveu. Abou-Tâlib était le chef des descendants de Hâschim; le

chef des Benî-Makhzoum était Abou-Djahl, fils de Hischâm, qui portait le surnom d'Abou'l-ʿHikam. C'est le Prophète qui l'avait appelé Abou-Djahl. Le chef des Benî-ʿAdî était ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, dont le pouvoir était égal à celui d'Abou-Djahl. Après Abou-Tâlib, le commandement des Benî-Hâschim passa à ʿAbbâs, son frère, qui était ami du Prophète, mais qui ne pouvait pas le protéger contre les incrédules. Le plus hostile de ceux-ci, parmi les Hâschimites et les oncles de Moʿhammed, était Abou-Lahab, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib: les plus hostiles des Benî-Makhzoum étaient Abou-Djahl et Walîd, fils de Moghaïra; et, parmi les Benî-ʿAdî, ʿOmar, fils d'Al-Khattâb.

Le Prophète avait le désir de faire la prière dans la mosquée, mais il ne l'osait pas, craignant Abou-Djahl et ʿOmar, les deux personnages les plus puissants de la Mecque et ses plus grands adversaires. Lorsque ses sectateurs furent au nombre de trente-neuf personnes, le Prophète adressa à Dieu la prière suivante : Dieu, tu sais que la religion n'a pas de plus grands ennemis parmi les hommes que ces deux personnages : Abou-Djahl et ʿOmar, fils d'Al-Khattâb. Dirige celui des deux que tu préfères dans la bonne voie, et favorise-le de l'islamisme, afin que cette religion soit répandue par lui.

Moʿhammed ben-Djarîr n'a pas raconté dans son livre la conversion d'ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, quoique ce soit un récit agréable. Je vais le rapporter tel que je l'ai lu dans d'autres livres, comme je viens de rapporter la conversion d'Abou-Bekr eç-Çiddîq.

CHAPITRE LXXI.

CONVERSION D'ʿOMAR, FILS D'AL-KHATTÀB.

ʿOmar avait une sœur mariée à Talʿhà, fils d'ʿObaïdallah. Un jour, ʿOmar, venant chez sa sœur, entendit qu'elle récitait le Coran. Il entra dans la maison et lui dit : Qu'est-ce que tu viens de réciter? Est-ce que tu as embrassé la religion de ce fou? Sa sœur lui répondit : Il n'est pas fou; il est le prophète de Dieu. ʿOmar dit : Laisse-moi voir l'écrit que tu viens de lire. Sa sœur répliqua : Tu le souillerais; tu ne dois pas le toucher. ʿOmar dit : Que dois-je faire pour me purifier? — Il faut te laver la tête et le corps. ʿOmar ayant fait ainsi à l'instant même, sa sœur lui remit l'écrit, et ʿOmar y lut les versets suivants : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. *Ta Ha.* Nous ne t'avons pas envoyé le Coran pour que tu sois malheureux, mais pour servir d'avertissement à celui qui craint Dieu. Il est envoyé par celui qui a créé la terre et les cieux élevés, » etc. (Sur. XX, vers. 1 et suiv.) ʿOmar dit : S'il en est ainsi, l'idolâtrie que nous pratiquons est absurde, et nos dieux ne sont rien. Il dit ensuite à sa sœur : Où est Moʿhammed? Elle répliqua : Si tu ne veux rien lui dire [de désagréable], je te conduirai auprès de lui. ʿOmar le promit, et sa sœur le conduisit chez le Prophète, dans la maison de Khadìdja. Lorsque ʿOmar entra dans l'appartement, le Prophète lui dit : Pourquoi viens-tu? — Je viens, dit ʿOmar, embrasser ta religion. Le Prophète dit : Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a exaucé ma prière en ce qui te concerne, et non en ce qui concerne ton ami Abou-Djahl. ʿOmar prononça la formule de foi et dit ensuite au Prophète : Que faut-il faire

maintenant? — Il faut accomplir la prière, dit Mo'hammed. — Qu'est-ce que la prière? — C'est l'action de prier Dieu. — Où faut-il prier? — Pour le moment, dit Mo'hammed, il faut le faire en secret, jusqu'à ce que nous puissions le faire publiquement. 'Omar dit : Nous avons adoré Lât et Hobal en public, et nous devrions adorer Dieu en secret! Viens, sortons. Le Prophète et tous ses compagnons se rendirent à la mosquée, firent les tournées autour du temple et prièrent en public. Les principaux personnages qoraïschites qui s'y trouvaient n'osèrent rien dire, parce que 'Omar était avec le Prophète. A partir de ce moment, Mo'hammed y accomplissait sa prière, et venait librement au temple, lui et ses compagnons. Trois ans après, Dieu lui envoya ce verset : « Ô apôtre, fais connaître ce qui t'a été envoyé de la part de ton Seigneur, » etc. (Sur. v, vers. 71.) Alors le Prophète adressa publiquement sa prédication à tous.

CHAPITRE LXXII.

PRÉDICATION PUBLIQUE DE L'ISLAMISME.

Après avoir reçu ce verset, le Prophète se rendit au temple de la Ka'ba et le récita devant les hommes. C'est dans la mosquée qu'il leur adressa le premier appel. Ensuite il alla au mont Çafâ, éleva la voix, et tous les habitants de la Mecque s'y réunirent. Mo'hammed leur parla ainsi : Quelle conduite ai-je tenue parmi vous? Ils répondirent : Tu es un homme véridique et sûr; nous n'avons jamais entendu de toi un mensonge. Mo'hammed reprit : Maintenant je dis : Je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous. Adorez Dieu et abandonnez les idoles, sinon le châtiment descendra sur vous du ciel et

vous serez exterminés. Abou-Lahab, son oncle, qui se trouvait dans l'assistance, se leva et dit : Toi, Mo'hammed, tu veux nous appeler à une religion. Sois maudit, toi et ta religion. Il engagea le peuple à se retirer, en disant : Allez, ce Mo'hammed est fou. Alors Dieu envoya à son intention les versets suivants : « Que les deux mains d'Abou-Lahab périssent, » etc. (Sur. CXI, vers. 1 et suiv.) Abou-Lahab, par hostilité envers le Prophète, avait l'habitude de mettre des épines sur son chemin et sur celui de ses amis, de sorte qu'ils se blessaient les pieds. Sa femme faisait de même.

Ensuite Dieu envoya à Mo'hammed le verset suivant : « Adresse l'appel à tes proches parents. » (Sur. XXVI, vers. 214.) Le Prophète dit : Mes parents, ce sont les Benî-Hàschim et les Benî-'Abd-Manâf. Il dit à 'Alî d'aller préparer un repas. 'Alî, ayant fait cuire dans le four un mouton sur du gruau, invita tous les Benî-Hàschim et les Benî-Manâf, de même qu'Abou-Tàlib, 'Hamza, 'Abbàs et un grand nombre d'autres personnes, et leur servit ce repas. Ils mangèrent beaucoup, cependant la quantité de la nourriture ne diminuait pas. Abou-Lahab dit : Mo'hammed nous a invités aujourd'hui pour nous faire voir sa magie. Le Prophète, très-affligé de ces paroles, ne leur parla point ce jour-là. Le lendemain, il fit préparer un nouveau repas et les invita. Pendant qu'ils mangaient, il leur parla ainsi : Ô mes oncles et mes cousins, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers tous les hommes en général, et vers vous en particulier. Croyez en Dieu et à ma mission, et Dieu vous donnera le paradis éternel. Personne ne répondit. Puis Abou-Tàlib dit : Mon fils, tu as parlé et nous avons entendu ; laisse-nous aller et réfléchir jusqu'à demain. Le Prophète dit ensuite : Mes oncles et mes cousins, si vous ne cherchez pas l'autre monde, au moins recherchez le bonheur de ce monde ; car

Dieu répandra ma religion, et l'empire de l'Arabie, de la Perse et de Roum m'appartiendra. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille répondre à mon appel, et que je puisse nommer mon vicaire? Tous gardèrent le silence. Alors ʿAlî dit: Ô apôtre de Dieu, si personne ne croit, moi je suis croyant. Le Prophète répondit : Ô ʿAlî, tu as cru, et tu es mon frère et mon vicaire. Les autres se levèrent et sortirent. Ils se moquèrent d'Abou-Tâlib, en lui disant : Moʿhammed a fait de ton fils ton maître.

Le Prophète continuait sa prédication, et l'on n'osait pas s'y opposer, par respect pour Abou-Tâlib, mais on frappait et l'on insultait ses amis. Alors fut révélé le verset suivant : « Certes, vous et les idoles que vous adorez, à côté de Dieu, vous serez la proie de l'enfer, » etc. (Sur. xxi, vers. 98.) Le Prophète vint à la mosquée et proclama ce verset devant le peuple. Les hommes se tournèrent tous contre lui, l'expulsèrent de la mosquée et se rendirent ensuite auprès d'Abou-Tâlib. Ils lui dirent : Notre patience est à bout. Ton neveu insulte nos divinités. Il a introduit une religion nouvelle, et nous l'avons supporté. Il nous a insultés en disant que nous sommes des sots; nous l'avons supporté. Il a dit que nous et nos pères nous irons en enfer, et nous l'avons supporté. Maintenant il se met à insulter nos dieux. Dis-lui qu'il fasse ce qu'il voudra, mais qu'il n'attaque pas nos dieux; qu'il s'occupe de son dieu et de sa religion. S'il ne le fait pas, nous le frapperons, et nous le chasserons de la ville. Abou-Tâlib fit appeler Moʿhammed, qui vint et prit place. Abou-Tâlib lui dit : Écoute ce que disent ces gens. Le Prophète, ayant entendu leur discours, dit : Il n'y a qu'un point qui nous divise, eux et moi; s'ils professent qu'il n'y a qu'un seul dieu et que je suis son prophète, Dieu sera satisfait d'eux, et

je ne parlerai plus contre eux. Mais s'ils ne font pas cette profession, aussi longtemps que mon âme sera en moi je les appellerai à Dieu et à sa religion. Abou-Tâlib congédia les gens avec de bonnes paroles et resta seul avec le Prophète. Il lui dit : Ces gens agissent avec équité envers toi, mais tu n'es pas juste envers eux. Ils te disent d'enseigner et de faire ce que tu voudras, seulement de ne pas insulter leurs dieux. Si tu n'insultais pas leurs dieux, cela profiterait à ta religion. Le Prophète pensa qu'Abou-Tâlib voulait lui retirer sa protection. Ses larmes coulèrent et il dit : Ô mon oncle, c'est Dieu qui me l'ordonne ainsi. S'ils mettaient dans ma main droite le soleil et dans ma main gauche la lune, et s'ils me brûlaient par le feu, je ne retrancherais pas une lettre de ce que Dieu ordonne, et je ne dirais ni plus ni moins. Puis il quitta Abou-Tâlib, qui fut touché, le rappela, prit sa tête sur son cœur et lui dit : Ô mon fils, va, exécute ce que Dieu t'ordonne et ne t'inquiète pas; aussi longtemps que je vivrai, personne n'osera mettre la main sur toi. Je sais que tu dis la vérité, et si je ne craignais pas d'encourir le blâme des Arabes, qui diraient qu'Abou-Tâlib, sur ses vieux jours, a quitté la religion de ses pères, je croirais aussi en toi.

A ce propos, il fit quelques vers :

Par Dieu! ils ne pourront pas t'atteindre, tous ensemble, aussi longtemps que je serai vivant et que je ne serai pas enterré.

Poursuis ton œuvre; n'aie pas de souci, sois content; tu atteindras un désir fait pour réjouir tes yeux.

Certes, j'ai déclaré et dit que j'étais ton ami, et antérieurement déjà je t'ai appelé véridique.

Si je ne craignais pas le blâme, et n'était mon désir d'éviter les reproches, tu me verrais adhérer fermement à cela.

Ces paroles d'Abou-Tâlib rassurèrent le Prophète, qui con-

tinua de prêcher publiquement sa religion. Les incrédules n'osaient pas l'attaquer; seulement ils le raillaient, frappaient ses amis, qui ne pouvaient pratiquer les inclinations et les prières, sans recevoir sur leurs têtes des pierres et sans être maltraités. En outre, ils faisaient des pièces de vers satiriques contre le Prophète et contre ses amis. Cependant Mo'hammed accomplissait sa mission et récitait le Coran, sans que personne y répondît ou y crût.

A l'époque du pèlerinage, le Prophète allait à 'Arafât et appelait à Dieu les hommes des différentes contrées, qui, en retournant dans leur pays, y répandaient sa réputation. Alors il venait de tous côtés des Arabes pour voir quel était cet homme et ce qu'il disait; et ils devenaient croyants. De cette manière, le nombre des adhérents du Prophète s'accrut des Arabes de la Mecque et de Bat'hâ, et des Arabes du désert. Les Qoraïschites incrédules les attaquaient, partout où ils les trouvaient réunis, par des railleries, des injures et en lançant sur eux des pierres, et ils les dispersaient. Il se passa ainsi un certain temps. Les adhérents du Prophète qui avaient à souffrir ces actes d'hostilité de la part des incrédules s'en plaignaient à lui; mais il leur recommandait la patience, parce qu'il n'avait pas encore reçu l'ordre d'agir. Chaque verset du Coran qu'il recevait lui ordonnait la patience. Dieu lui rappelait les faits des prophètes antérieurs, comment ceux-ci avaient supporté de la part de leur peuple beaucoup de violences, qu'ils avaient endurées pour obtenir le rang de martyrs. Patiente, toi aussi, lui disait-il, afin d'acquérir ce rang, dont tu es le plus digne. Dans un autre verset, Dieu lui disait : Il y a eu avant toi des prophètes qui ont été accusés de mensonge par leur peuple, et qui ont été maltraités. Ils ont patienté jusqu'à ce que je leur eusse donné la force.

Patiente aussi jusqu'à ce que je te fortifie plus que ceux-là. Dieu l'ordonnait ainsi, parce que les adhérents du Prophète étaient moins nombreux que les incrédules, et que le moment d'agir n'était pas encore venu. Lorsque, plus tard, Mo'hammed accomplit sa fuite à Médine, que les habitants de cette ville se rallièrent à lui et que le nombre des musulmans fut considérable, alors Dieu lui ordonna de faire la guerre aux incrédules, de les attaquer par l'épée et de les tuer partout où il les rencontrerait. Il lui ordonna alors l'action violente, comme il lui avait ordonné à la Mecque la patience. Les incrédules étaient embarrassés devant l'attitude des musulmans : plus ils les attaquaient et les insultaient, plus ceux-ci leur opposaient de patience. Enfin les musulmans leur abandonnaient la mosquée et se renfermaient dans leurs maisons pour faire la prière, ou se rendaient dans la montagne pour n'être pas vus des incrédules.

Or, un jour, Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, s'étant rendu avec les adhérents du Prophète sur le mont 'Hirâ, pour y prier, un homme d'entre les incrédules qoraïschites vint sur la montagne et vit comment Sa'd accomplissait la prière. Lorsque celui-ci baissa la tête pour faire l'inclination, il saisit une pierre et la lança sur le dos de Sa'd, qui supporta en patience la douleur qu'il en ressentit. Sa'd accomplissant l'inclination une autre fois, cet homme prit une autre pierre et l'en frappa sur le dos avec plus de violence que la première fois. Sa'd, ayant fini le salut, saisit un os du cadavre d'un chameau qui se trouvait là, en frappa l'infidèle sur la tête et lui brisa le crâne. Cet homme, couvert du sang qui coulait de sa blessure sur tout son corps et sur son vêtement, rentra à la Mecque. Les incrédules, le voyant dans cet état, se rassemblèrent. Sa'd appartenait à la tribu de Zohra et était un homme respec-

table et très-considéré, ayant un grand nombre de parents; c'était l'homme le plus respectable parmi les Qoraïschites. Les incrédules, n'osant rien contre lui, dirent : Il faut nous en prendre à Mo'hammed; nous le tuerons pour nous en débarrasser. Mais ils n'osèrent pas l'attaquer, à cause d'Abou-Tâlib; car les Benî-Hâschim, très-nombreux à la Mecque, obéissaient tous à Abou-Tâlib. Les incrédules de toutes les tribus se réunirent à la mosquée, et de là se rendirent chez Abou-Tâlib, qui refusa de les recevoir. La dignité d'Abou-Tâlib était telle, qu'il avait un portier et que, selon son bon plaisir, il donnait audience aux gens ou refusait de les recevoir. Cette distinction, à la Mecque, n'appartenait qu'à lui. Les incrédules s'étant réunis de nouveau et étant venus à la porte d'Abou-Tâlib, celui-ci leur refusa encore audience. Enfin, le troisième jour, Abou-Tâlib les reçut. Ils entrèrent, firent entendre des plaintes au sujet de Mo'hammed, et dirent : Les choses en sont arrivées à l'extrême; les adhérents de Mo'hammed sont devenus nombreux, le sang a déjà coulé. Nous craignons que quelque tête chaude d'entre les Qoraïschites ne s'attaque à lui et ne le tue; car alors la guerre éclaterait entre les Benî-Hâschim et les Qoraïschites, et le sang commencerait à couler parmi nous, et ne cesserait plus de couler. Vois quel est le prix que tu demandes pour le sang de Mo'hammed, afin que nous réunissions l'argent pour te le donner; tu nous livreras Mo'hammed, nous le tuerons, et délivrerons la Mecque de cet embarras. Nous savons que tu n'es pas de son parti et que tu n'approuves ni ses discours ni ses actes. Abou-Tâlib répliqua : Mo'hammed n'est pas mon neveu, mais mon fils chéri, que j'aime plus que tous mes fils. Son père étant mort pendant qu'il était encore au sein de sa mère, c'est moi qui l'ai élevé. Comment pourrais-je vous le livrer pour le faire mourir? Et quand vous l'aurez tué,

de quoi me servirait le prix de son sang? Avez-vous jamais vu quelqu'un qui ait vendu le sang de son fils, et qui l'ait livré à la mort en acceptant l'amende? N'y songez pas; car aussi longtemps qu'il existera un seul descendant de Hâschim, Mo'hammed ne sera pas livré. Les incrédules, désespérant de rien obtenir de lui, s'en retournèrent et se réunirent dans la mosquée.

Walìd, fils de Moghaïra, avait un fils nommé 'Omàra, qui avait atteint l'âge de puberté et dont la barbe commençait à croître. C'était le jeune homme le plus sage et le plus beau de toute la jeunesse des Qoraïschites. Abou-Tâlib l'avait en grande estime, l'appelait son fils, et le gardait souvent chez lui dix jours, vingt jours ou un mois. Sa beauté ainsi que sa bonne conduite inspiraient de l'amour pour lui à presque toutes les femmes de la ville de la Mecque; mais lui, sage et raisonnable, n'en regardait aucune; on ne l'avait jamais soupçonné d'avoir eu des rapports avec aucune femme, sauf avec Hind, la mère de Mo'àwiya. Abou-Tâlib l'aimait à cause de la pureté de ses mœurs, et tous les hommes, même en dehors des Qoraïschites, l'estimaient. Son père Walìd, fils de Moghaïra, était fier de lui. Or, le jour où les Qoraïschites se rassemblèrent dans la mosquée, ils dirent à Walìd : Il ne nous reste avec Abou-Tâlib qu'un seul moyen. Nous savons qu'il ne livrera pas son fils pour être mis à mort, car il aime beaucoup Mo'hammed. Il n'y a pas, parmi les Qoraïschites, un jeune homme pareil à 'Omâra, tant par la sagesse que par la beauté et par les vertus de toutes sortes qui le distinguent. Nous, aussi bien que toi et tous les Qoraïschites, nous sommes fiers de lui. Il faut que tu l'abandonnes, par un acte écrit, à Abou-Tâlib, pour qu'il devienne son fils, et pour qu'Abou-Tâlib nous livre Mo'hammed, que nous tuerons. Walìd, fils de Moghaïra, consentit et dit : 'Omàra m'est plus

cher, à moi et à tous les Qoraïschites, que Mo'hammed; je le donne en échange de Mo'hammed. Les autres le remercièrent. Walîd et deux anciens de chaque tribu, entre autres Abou-Djahl, 'Otba, Schaïba et Abou-Khalaf, de la tribu de Djouma'h, se rendirent auprès d'Abou-Tâlib et lui dirent : Nous sommes venus pour te faire une proposition équitable. Nous savons que Mo'hammed est comme ton fils, et personne ne livre son fils pour être mis à mort. Mais tu connais 'Omâra, le fils de Walîd, et tu sais combien il est supérieur à Mo'hammed en beauté, en sagesse, en noblesse et en vertu; il n'y a pas parmi les Qoraïschites un homme comme lui. Toi-même, tu l'appelles ton fils. Nous voulons que tu nous donnes Mo'hammed et que tu adoptes 'Omâra. Ensuite Walîd, fils de Moghaïra, prit la parole et dit : Ô Abou-Tâlib, je ne m'en retournerai pas avant d'avoir réuni dans la mosquée tous les Qoraïschites, que je prendrai comme témoins pour signer un acte par lequel je renoncerai à mes droits de paternité sur 'Omâra et sur sa descendance; en le déliant de sa filiation à l'égard de son père et de la tribu de Makhzoum, je te la transmettrai. 'Omâra deviendra ton fils et continuera sa race en ton nom, et tu en auras l'honneur. Tu me remettras en échange Mo'hammed, que les Qoraïschites pourront tuer, afin que les habitants de la Mecque soient délivrés de lui et de toutes ces calamités. A ces paroles, Abou-Tâlib se mit à rire et dit : Ô Ibn-al-Moghaïra, la proposition que tu me fais n'est ni juste, ni équitable. Tu me dis de prendre ton fils et de l'élever sur mon sein, et de te livrer mon propre fils, pour que vous le mettiez à mort. As-tu jamais vu dans le monde quelqu'un qui ait livré son fils à la mort, pour prendre le fils d'un autre et pour le nourrir? Si jamais quelqu'un a agi ainsi, moi je ne le ferai pas. Si ton fils est beau, sage et intelligent, Mo'hammed, l'homme honnête, est mon fils, que j'aime,

et dont je ne donnerais pas un seul cheveu pour tous les Benî-Makhzoum. Walîd, fils de Moghaïra, et les autres, voyant leur espoir complétement déçu, étaient réduits au silence, ne sachant rien répondre. Abou-Tâlib leur dit encore : Une fois pour toutes, n'espérez point, aussi longtemps que je serai vivant, ou qu'il existera des Benî-Hâschim un homme, une femme ou un enfant, que Mo'hammed vous sera livré; il vous faudra exterminer tous les Benî-Hâschim, grands et petits, avant de vous emparer de lui. Abou-Tâlib termina son discours par les vers suivants :

Lui, l'excellent, qui surpasse le nuage en générosité abondante, lui qui est le défenseur des orphelins et le soutien des veuves;

Lui qui est entouré des pauvres de la famille des Hâschim, qui trouvent chez lui de la pitié et des bienfaits;

Vous mentez, je le jure par le temple de Dieu, quand vous dites que nous le laisserons tuer sans combattre pour lui et sans nous servir de nos lances;

Que nous l'abandonnerons avant d'être tombés autour de lui et avant d'avoir perdu nos enfants et nos femmes.

Les Qoraïschites s'en allèrent, désespérant de rien obtenir d'Abou-Tâlib. Ils n'osèrent pas s'attaquer au Prophète, mais ils recommencèrent à tourmenter ses amis. Ils voulaient rechercher tous ceux qui étaient croyants, pour les faire souffrir et pour les tourmenter, afin de les ébranler, ou de les faire mourir, ou de les amener à renier l'islamisme. Cependant, n'osant pas diriger leurs efforts contre les principaux adhérents de Mo'hammed, comme Abou-Bekr, 'Omar, 'Othmân, Tal'hâ, Zobaïr et Sa'd, ils s'en prenaient aux croyants des classes inférieures et aux faibles, et leur faisaient subir des tourments. Quand ils en rencontraient quelqu'un seul, ils le traînaient dans une maison, le torturaient, l'accablaient de

nombreuses violences et cherchaient à le faire renoncer à l'islamisme. Quant aux puissants, qu'ils n'osaient pas violenter, ils les insultaient, les traitaient de menteurs, les raillaient et leur crachaient à la figure. Ils en arrivèrent jusqu'à cracher à la figure du Prophète.

L'homme qui cracha au visage de Mo'hammed fut 'Oqba, fils d'Abou-Mo'aït, descendant d'Omayya. C'est à ce propos que fut révélé le verset suivant : « Alors le pécheur se mordra la main et dira : Plût à Dieu que j'eusse suivi la route avec l'apôtre, » etc. (Sur. xxv, vers. 29 et suiv.) 'Oqba était lié d'amitié avec le Prophète, mais il n'avait pas accepté l'islamisme. Quand le Prophète venait dans la mosquée, 'Oqba s'asseyait près de lui et l'écoutait réciter le Coran, qui lui plaisait. Il disait alors qu'il n'avait jamais entendu de discours ni de poésie comparables à ces paroles. Le Prophète espérait qu'il deviendrait croyant. 'Oqba avait un ami, de la tribu de Djouma'h, nommé Obayy, fils de Khalaf. Un jour, 'Oqba venant chez lui, Obayy ne lui adressa pas la parole et ne s'assit pas auprès de lui. 'Oqba dit : Mon frère, qu'ai-je fait pour que tu ne me parles pas? Obayy lui répondit : Tu as cru à ce Sabéen, et tu as embrassé secrètement sa religion. Les incrédules donnaient au Prophète le nom de *Sabéen*. 'Oqba, en jurant par Lât et Hobal, répliqua qu'il n'avait point embrassé cette religion. Je m'assieds, dit-il, de temps en temps auprès de lui, pour écouter les beaux discours qu'il récite et qu'il prétend tenir du ciel. Ces discours sont fort beaux. Maintenant, si tu veux, je ne m'asseyerai plus jamais auprès de lui, car je préfère ton amitié à sa société. Obayy, fils de Khalaf, dit : Les Qoraïschites prétendent que tu as embrassé sa religion; je me suis interdit de te parler et de vivre amicalement avec toi, à moins que tu n'ailles trouver

Mo'hammed en public, alors qu'il se trouvera entouré de ses compagnons dans le temple, et en présence de tous les Qoraïschites réunis, pour l'insulter et lui cracher à la figure, afin que les Qoraïschites sachent que tu n'es pas devenu l'un de ses sectateurs. Quand tu auras agi ainsi, je te parlerai. 'Oqba répliqua : Je le ferai. Il attendit un jour où le Prophète était assis dans la mosquée, entouré de ses compagnons. Alors il vint, sauta par-dessus les épaules de ceux-ci pour s'approcher de Mo'hammed, lui cracha à la figure et s'en retourna auprès de ses amis. Le Prophète s'essuya la figure. Dieu lui avait donné la promesse qu'il le ferait sortir de la Mecque et qu'il lui prêterait assistance contre ses ennemis. Mo'hammed dit à 'Oqba : Je fais à Dieu le vœu que, si je te saisis en dehors de la Mecque, je te ferai couper la tête. Plus tard, le jour du combat de Bedr, le Prophète et ses compagnons, ayant remporté la victoire sur les incrédules de la Mecque, firent beaucoup de prisonniers. Lorsqu'on amena au Prophète ces prisonniers, et parmi eux 'Oqba avec une corde au cou, Mohammed dit à 'Alî : Allons, accomplis le vœu du prophète de Dieu ! 'Alî s'approcha, tira son épée et la brandit. 'Oqba dit : Ô Mo'hammed, si tu me fais mourir, qui soutiendra mes enfants après ma mort ? 'Oqba avait beaucoup d'enfants et était pauvre. Le Prophète répliqua : Ta place et la leur sont dans l'enfer; s'ils ne deviennent croyants, je les ferai tous mourir, et ils seront avec toi dans l'enfer.

Les incrédules devinrent plus ardents contre le Prophète et contre ses compagnons. Les croyants, ne pouvant plus endurer cet état fâcheux, dirent au Prophète : Nous pourrions bien nous défendre d'eux, car nous avons des parents et des hommes; mais nous t'en demandons l'autorisation. Si tu as encore de la patience, quant à nous nous n'en avons plus.

Autorise-nous à nous défendre; s'il faut combattre, nous combattrons. Le Prophète répliqua : Je ne peux rien vous dire par moi-même avant d'avoir reçu l'ordre de Dieu. Pendant la nuit, le Prophète pria, et Dieu lui envoya ce verset : « Patiente comme ont patienté les hommes résolus d'entre les apôtres. » (Surate XLVI, verset 34.) Mo'hammed récita ce verset aux croyants et leur recommanda la patience. Mais leur situation devenant de plus en plus intolérable, à cause de l'hostilité croissante des infidèles, ils vinrent trouver le Prophète et lui dirent : Il nous est impossible d'endurer plus longtemps les vexations, les peines et le mépris dont ces hommes nous accablent. Nous craignons de commettre quelque action ou de laisser échapper une parole que Dieu désapprouverait. Autorise-nous à quitter la Mecque et à nous rendre dans une autre contrée, jusqu'à ce que tu reçoives de Dieu la permission de faire la guerre. Le Prophète leur accorda cette autorisation, en leur disant : Allez dans l'Abyssinie, dont les habitants sont chrétiens, possesseurs d'un livre sacré, et plus rapprochés des musulmans que les idolâtres. Le Nedjâschî est un roi qui ne commet jamais d'injustice envers personne. Alors une partie des compagnons du Prophète se rendit en Abyssinie, tandis que lui-même, avec Abou-Bekr, 'Omar, 'Alî et d'autres restèrent à la Mecque, sous la protection d'Abou-Tâlib. Cette fuite est appelée la *première fuite;* car il y a eu deux fuites : l'une fut celle-ci, et l'autre fut celle de Médine, qui eut lieu après la mort d'Abou-Tâlib, et qui est appelée la *grande fuite*, accomplie par le Prophète, et qui était obligatoire pour tous ses adhérents. La profession de foi de ceux qui ne le suivirent pas ne fut pas agréée.

CHAPITRE LXXIII.

FUITE DES COMPAGNONS DU PROPHÈTE EN ABYSSINIE. CONVERSION DE ʿHAMZA.

La fuite en Abyssinie eut lieu dans la cinquième année de la mission prophétique de Moʿhammed. Les noms de ceux d'entre les compagnons du Prophète qui se rendirent en Abyssinie se trouvent dans le livre des Expéditions de Moʿhammed ben-Isʿhâq. Moʿhammed ben-Djarîr, dans le présent ouvrage, dit qu'ils étaient en tout soixante et dix personnes. D'après d'autres traditions et le livre des Expéditions, leur nombre était de cent-vingt, en comptant les personnages importants aussi bien que les adhérents inconnus. Quelques auteurs rapportent que quelques-uns d'entre eux, comme ʿOthmân, fils d'ʿAffân, Djaʿfar, fils d'Abou-Tâlib, Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, ʿAbd er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, Zobaïr, fils d'ʿAwwâm, ʿAmmâr, fils de Yâser, avaient emmené avec eux leurs femmes. Tout cela est raconté en détail dans le livre des Expéditions. Le nombre des femmes était de quinze; d'après d'autres auteurs, les femmes n'étaient qu'au nombre de quatre.

Ils partirent donc pour l'Abyssinie, pays qu'on ne peut atteindre de la Mecque que par voie de mer, en se rendant d'abord de la Mecque à Djeddah. Les incrédules les poursuivirent, mais ils ne purent les atteindre. A partir de ce moment, les infidèles devinrent plus hardis contre le Prophète; ils l'insultaient et le frappaient quand il paraissait dans la mosquée. Un jour, pendant que le Prophète accomplissait la prière, ʿOqba, fils d'Abou-Moʿaït, lui jeta au cou une corde, le traîna hors de la mosquée et lui serra la gorge de sorte qu'il faillit

mourir. Abou-Bekr arriva et le dégagea d'entre les mains des infidèles.

Un autre jour, le Prophète se trouvant sur le mont Çafà, Abou-Djahl, fils de Hischâm, s'approcha de lui, l'accabla d'injures, lança contre lui une pierre et lui fit une blessure à la tête. Le sang coula sur la figure du Prophète; mais il ne dit rien, se leva et retourna dans sa maison. Une vieille femme, affranchie d'ʿAbdallah, fils de Djodsʿân, qui demeurait sur cette colline, fut témoin de ce fait; elle fut saisie de pitié et se mit à pleurer et à sangloter.

ʿHamza, fils d'Abou-Mottalib, oncle de Moʿhammed, qui n'était pas encore croyant, était le plus fort et le plus brave de tous les Benî-Hâschim. Les Mecquois l'estimaient et le respectaient. Il aimait beaucoup la chasse, et, comme il savait tirer de l'arc, c'est avec cette arme qu'il allait habituellement chasser. Or ce jour, revenant de la chasse et passant par le mont Çafà, il entendit les sanglots de la vieille femme; il s'arrêta, et lui demanda ce qui lui était arrivé. Elle lui répondit: Ô ʿHamza, il ne m'est rien arrivé, à moi; c'est à cause de ton neveu Moʿhammed, fils d'ʿAbdallah, que je pleure. Abou-Djahl l'a frappé et lui a fait une grave blessure à la tête. ʿHamza entra dans une grande colère. Il se rendit dans la mosquée pour faire des tournées autour de la Kaʿba et rentrer ensuite dans sa maison. Il rencontra dans la mosquée Abou-Djahl en conversation avec plusieurs personnes. Il s'approcha de lui, l'injuria et le frappa avec la poignée de son arc sur la tête, au point de faire jaillir le sang. Les Benî-Makhzoum s'élancèrent pour frapper ʿHamza. Abou-Djahl leur dit: Ne le faites pas; car si vous lui faites quelque mal aujourd'hui, le dépit lui fera embrasser la religion de Moʿhammed; le parti des Qoraïschites en serait affaibli, et celui de Moʿhammed,

fortifié. ʿHamza, ayant accompli les tournées autour du temple, alla voir Moʿhammed. En voyant le Prophète blessé à la tête, il pleura et dit : Ô mon cher et excellent Moʿhammed, voilà ce qui t'est arrivé aujourd'hui sans que j'en eusse connaissance! Le Prophète répliqua : Mon oncle, ne t'occupe pas d'un homme qui n'a ni père, ni mère, ni oncle, ni autres parents. ʿHamza dit : Ô Moʿhammed, je t'ai procuré satisfaction d'Abou-Djahl, en lui brisant la tête avec mon arc. — Cela n'est pas une satisfaction pour moi, dit Moʿhammed. ʿHamza dit : Qu'y a-t-il qui puisse te satisfaire, pour que je l'accomplisse? Moʿhammed répliqua : Que tu dises : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, et Moʿhammed est l'apôtre d'Allah*, et que tu embrasses ma religion. ʿHamza dit : C'est précisément dans cette intention que je suis venu. Le Prophète fut rempli de joie, se leva, embrassa ʿHamza sur la tête et lui dit : Ô mon oncle, tu me rends heureux. ʿHamza prononça la profession de foi. Lorsque les Qoraïschites en eurent connaissance, ils furent découragés. Il n'y avait pas un seul des oncles et des cousins du Prophète, des membres de la famille de Hâschim et d'ʿAbdou'l-Mottalib, même de ceux qui n'étaient pas croyants, qui ne fût prêt à le soutenir, sauf Abou-Lahab, dont le vrai nom était ʿAbdou'l-ʿOzza, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib.

De tous les adhérents du Prophète, le plus faible était ʿAbdallah, fils de Masʿoud. C'est lui qui mettait par écrit toutes les parties du Coran qui étaient révélées au Prophète, et qui les apprenait par cœur. Un jour, le Prophète dit : Qui d'entre vous veut se sacrifier à Dieu, en se rendant à la mosquée pour réciter à haute voix un chapitre du Coran? — C'est moi qui m'y rendrai, dit ʿAbdallah, fils de Masʿoud. Mais comme il n'était pas un personnage marquant, n'ayant pas une nombreuse parenté, le Prophète dit : Il faut quelqu'un

qui ait une nombreuse parenté, pour être soutenu s'il lui arrivait un accident. ʿAbdallah dit : Dieu me protégera. ʿAbdallah se rendit à la mosquée, et à un moment où un grand nombre de personnes y étaient réunies, il se plaça près du *Maqâm-Ibrahîm*, en face de la Kaʿba, et commença à réciter la surate *Er-Raʿhmân*. Qu'est-ce qu'il récite? dirent les Qoraïschites entre eux. —C'est quelque chose des paroles de Moʿhammed. Ils s'élancèrent sur lui, l'entourèrent et le frappèrent à coups de pierres, pendant qu'il continuait à réciter la surate jusqu'à la fin. Couvert de sang, il retourna auprès de Moʿhammed, qui lui dit : Voilà ce que je redoutais. ʿAbdallah dit : Ô apôtre de Dieu, ce n'est rien pour moi; si tu veux, demain j'irai de nouveau, pour réciter une autre surate. Les compagnons du Prophète vivaient ainsi dans l'affliction.

Cependant tous ceux qui s'étaient rendus en Abyssinie jouissaient de la sécurité. Les Qoraïschites, en étant informés, résolurent d'envoyer une ambassade en Abyssinie, pour demander au Nedjâschî de leur livrer ces gens pour les mettre à mort. Ils firent donc partir deux messagers, ʿAmrou, fils d'Al-ʿÂç, ʿAbdallah, fils de Rabiʿa, de la tribu de Makhzoum, avec des présents considérables pour le Nedjâschî, pour ses familiers et ses officiers. Ces deux envoyés étaient des hommes très-habiles à manier la parole. Ils vinrent à la cour du Nedjâschî, lui présentèrent les cadeaux, et lui demandèrent l'extradition des croyants qui se trouvaient dans son pays, pour les ramener à la Mecque. Le roi ne fit pas droit à leur demande et refusa d'accepter les présents. Les envoyés, voyant leur insuccès, s'en retournèrent. Il y avait de nombreuses discussions entre le Nedjâschî et les musulmans au sujet de l'islamisme et du christianisme, discussions courtoises et amicales, qui sont rapportées dans le livre des Expéditions, et que Moʿhammed ben-Djarîr a

passées sous silence. Le roi, en refusant les présents, avait dit : Je n'ai que faire de vos présents; vous accusez d'imposture le prophète de Dieu et vous ne voulez pas croire en lui. De même que le Nedjâschî, tous ses officiers avaient rendu les cadeaux que leur avaient remis ʿAmrou et ʿAbdallah, qui s'en allèrent confondus et désappointés.

Le Nedjâschî était intérieurement croyant. Or il voulait faire connaître publiquement sa foi, et à cet effet il convoqua le peuple abyssin, les grands, les officiers et les troupes, et il leur parla ainsi : Je pense que ce Moʿhammed est le personnage dont il est parlé dans l'Évangile. Ne pourrions-nous pas croire en lui et le faire venir dans notre pays, avant que sa religion ait conquis le monde entier? Les Abyssins protestèrent en disant : Nous ne consentons pas; nous ne voulons pas abandonner la religion chrétienne; celui qui le fera sera répudié et abandonné par nous. Le Nedjâschî, craignant de perdre la couronne, dit : Je n'ai fait que vous éprouver, pour voir ce que vous en diriez. Le peuple fut rassuré. Le Nedjâschî continuait de bien traiter les musulmans, et professait lui-même en secret l'islamisme. Il en fit part, par un messager, au Prophète, qui agréa sa conversion et l'autorisa à pratiquer sa religion en secret. Plus tard, lorsque le Prophète était à Médine, cinq ans après la fuite, le Nedjâschî mourut en Abyssinie. Gabriel en informa le Prophète, en écartant de devant ses yeux tout ce qui faisait obstacle, pour lui permettre de voir de Médine jusqu'en Abyssinie, et il lui ordonna de prier pour le Nedjâschî. Le Prophète et ses amis firent ainsi. Moʿhammed vit le corps du Nedjâschî couché sur le lit.

Les incrédules, fatigués de la prédication du Prophète, l'appelèrent à la mosquée et lui parlèrent ainsi : Nous allons te faire une proposition équitable. Si tu veux que nous ado-

rions ton dieu, adore aussi nos divinités; de cette façon tu seras de notre religion, comme nous serons de la tienne; si notre culte est le vrai, tu en auras l'avantage, et si c'est le tien qui est le vrai, nous aurons l'avantage de celui-ci. Alors Dieu révéla les versets suivants : « Dis : M'ordonnerez-vous d'adorer un autre dieu, ô ignorants! » etc. (sur. XXXIX, vers. 64); et cet autre verset : « Ô infidèles, je n'adorerai point ce que vous adorez, » etc. (sur. CIX, vers. 1 et suiv.), c'est-à-dire gardez votre religion, et moi je garderai la mienne. Les infidèles reconnurent qu'il n'accéderait pas à leur religion. Ensuite Dieu révéla le verset suivant : « Peu s'en est fallu qu'ils ne t'aient détourné de ce que nous t'avons révélé, » etc. (Sur. XVII, vers. 75.)

Les incrédules dirent : Le moyen de nous débarrasser de Mo'hammed et de ses adhérents et des Benî-Hâschim, c'est de cesser tout commerce avec eux, de ne pas leur parler, de ne pas leur demander de femmes en mariage et de ne pas leur donner nos filles; de cette façon, ils seront humiliés à la Mecque, et ils s'en iront. Toutes les tribus déléguèrent deux hommes, qui se réunirent dans la mosquée et qui dressèrent en commun un acte dans ce sens, le signèrent tous et prirent pour témoins de cet engagement tous les habitants de la Mecque. Ils suspendirent cet écrit à la porte du temple, afin que tous pussent le voir et le lire. Les croyants furent tous du côté du Prophète et d'Abou-Tâlib, et tous les Qoraïschistes formèrent le parti opposé. Abou-Lahab se joignit aux Qoraïschites en se séparant d'Abou-Tâlib. Cette mesure fut très-pénible à Abou-Tâlib, aux Benî-Hâschim et aux croyants. Aucun habitant de la Mecque ne leur parlait, ne leur vendait rien et n'achetait rien d'eux. Il se passa ainsi sept ou huit mois. Alors fut révélée au Prophète la surate de

l'*Étoile* (sur. LIII). Il se rendit à la mosquée, où étaient réunis les Qoraïschites, et récita cette surate. Lorsqu'il fut arrivé au verset : « Que croyez-vous de Lât, d'ʿOzza et de Menât, la troisième? Auriez-vous des mâles et Dieu des femelles? » (vers. 19 et suiv.), Iblîs vint et mit dans sa bouche ces paroles : « Ces idoles sont d'illustres *Gharânîq*, dont l'intercession doit être espérée. » Les incrédules furent très-heureux de ces paroles et dirent : Il est arrivé à Moʿhammed de louer nos idoles et d'en dire du bien. Le Prophète termina la surate, ensuite il se prosterna, et les incrédules se prosternèrent à son exemple, à cause des paroles qu'il avait prononcées, par erreur, croyant qu'il avait loué leurs idoles. Le lendemain, Gabriel vint trouver le Prophète et lui dit : Ô Moʿhammed, récite-moi la surate de l'*Étoile*. Quand Moʿhammed en répétait les termes, Gabriel dit : Ce n'est pas ainsi que je te l'ai transmise ; j'ai dit : « Ce partage est injuste. » (Sur. LIII, vers. 22.) Tu l'as changée et tu as mis autre chose à la place de ce que je t'avais dit. Le Prophète, effrayé, retourna à la mosquée et récita la surate de nouveau. Lorsqu'il prononça les paroles : « Et ce partage est injuste, » les incrédules dirent : Moʿhammed s'est repenti d'avoir loué nos dieux. Le Prophète fut très-inquiet et s'abstint de manger et de boire pendant trois jours, craignant la colère de Dieu. Ensuite Gabriel lui transmit le verset suivant : « Nous n'avons envoyé, avant toi, aucun apôtre, ni prophète, sans que Satan ait jeté quelque erreur dans sa pensée, » etc. (Sur. XXII, vers. 51.) Dieu rassura ainsi le Prophète. Les incrédules s'en éloignèrent de nouveau.

L'aventure de la prosternation des infidèles s'était répandue en Abyssinie. On disait que les Qoraïschites avaient cru en Moʿhammed et qu'ils avaient adoré Dieu, sauf Walîd, fils de Moghaïra, qui, trop vieux pour pouvoir se prosterner, avait

pris une poignée de terre et l'avait placée sur son front. En conséquence, quelques-uns des adhérents du Prophète qui étaient en Abyssinie revinrent, tandis que quelques-uns y restèrent jusqu'à la cinquième année après la fuite à Médine, jusqu'à la prise de Khaïbar. Un de ceux qui revinrent fut ʿOthmân, fils d'ʿAffân; mais aucun d'eux n'osa entrer à la Mecque. Après avoir fait la conquête de Khaïbar, le Prophète envoya ʿAmrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, avec une lettre, vers le Nedjâschî, pour lui demander de laisser partir ceux qui étaient restés en Abyssinie, et qui étaient au nombre de seize personnes. Le Nedjâschî les fit partir pour Médine, et envoya en même temps au Prophète des présents considérables : des étoffes du Yemen, des raretés d'Abyssinie, des armes, des esclaves et des jeunes filles; deux mulets de selle : une mule nommée *Schahbâ*, et un mulet nommé *Doldol;* enfin deux belles jeunes filles coptes, dont l'une s'appelait Mâria, et l'autre Abkar. Le Prophète donna Abkar à ʿHasân, fils de Thâbit, qui était son poëte, et garda Mâria pour lui. Il en eut un fils, nommé Ibrahîm, qui mourut après deux ans. Hasân eut d'Abkar un fils, nommé ʿAbd er-Raʿhmân. Nous reprenons maintenant notre récit.

La position du Prophète et des Benî-Hâschim était fort difficile; car personne, à la Mecque, n'entretenait de relations avec les croyants. Un Qoraïschite nommé Zohaïr, fils d'Abou-Ommaya, songea à faire cesser cet état de choses, en déchirant l'acte que l'on avait écrit. La mère de Zohaïr était ʿÂtika, fille d'ʿAbdou'l-Mottalib. Un jour elle lui dit : Mon fils, comment peux-tu manger et boire, connaissant la position pénible des Benî-Hâschim, tes cousins? Personne, à la Mecque, ne leur parle. Jusqu'à présent, Abou-Tâlib a été le chef de tous les Qoraïschites; maintenant personne en dehors des

Benî-Hâschim ne lui adresse la parole. Abou-Djahl n'aurait pas souffert une telle chose. Zohaïr répliqua : Que puis-je faire ? J'en suis affligé, cependant je ne puis lutter seul contre tous les Qoraïschites; il me faut quelqu'un pour m'aider. Il alla trouver un personnage marquant et lui fit part de ses sentiments. Celui-ci lui dit : Tâche de trouver quelqu'un qui puisse nous aider. Zohaïr répliqua : Nous sommes deux, n'est-ce pas assez? — Il en faut plus, dit l'autre. Quand ils furent au nombre de sept, tous personnages importants parmi les Qoraïschites, ils résolurent de se rendre à la mosquée à un moment où les Qoraïschites et tous leurs chefs et Abou-Djahl y seraient réunis. Alors, dit Zohaïr, je chercherai querelle à Abou-Djahl, et vous viendrez à mon secours; j'arracherai l'acte de dessus la porte du temple, je le déchirerai et anéantirai ainsi leur convention. Ils attendirent donc. Un jour que les chefs qoraïschites, avec Abou-Djahl, étaient réunis à la mosquée, Abou-Tâlib s'y trouvant aussi, abandonné seul à sa place, ces sept personnages entrèrent dans la mosquée séparément, afin qu'on ne sût pas qu'ils s'étaient concertés, et allèrent prendre place dans le cercle d'Abou-Djahl. Enfin Zohaïr entra, fit des tournées autour du temple, et vint s'asseoir auprès d'eux. Alors il jeta les yeux sur l'acte suspendu à la porte et dit : Jusques à quand sera suspendu ici cet acte inique et illégal, et combien de temps encore les Benî-Hâschim en souffriront-ils ? Abou-Djahl répliqua : Ce n'est pas un acte injuste, puisqu'il a été fait, consenti et signé par tous les Qoraïschites. Un des sept dit à Abou-Djahl : Ce n'est pas un acte commun à tous les Qoraïschites; il a été fait par toi et tes amis. Un autre s'écria : C'est la chose la plus injuste qui soit au monde. Un quatrième dit : Pour quelle raison faut-il s'abstenir des relations avec les Benî-Hâschim?

Est-ce que les Benî-Makhzoum et telles ou telles tribus font la loi aux Qoraïschites? Un cinquième dit: Il faut déchirer cet écrit et annuler cette convention, qui est injuste. Un sixième dit : Oui, il faut le déchirer et couper la main à celui qui l'a écrit. Un septième enfin s'écria : Je ne me soucie ni de l'acte, ni de ce qu'il contient. Abou-Djahl fut confondu et dit : C'est une affaire qu'ils ont concertée dans la nuit. Mout'im, fils d'^Adî, fils de Naufal, fils d'^Abd-Manâf, l'un des chefs qoraïschites, étendit la main et arracha l'acte pour le déchirer. On avait déjà l'habitude d'écrire en tête des actes et des lettres le nom de Dieu, en ces termes: «En ton nom, ô Dieu.» Lorsqu'on eut arraché l'écrit et qu'on le regarda, on remarqua que toute l'écriture, excepté le nom de Dieu, était rongée par les vers. Ils le jetèrent en disant : Dieu lui-même l'a détruit. Ensuite ils firent chercher le scribe qui avait écrit cet acte, pour lui couper la main. C'était un homme de la tribu de Hâschim, nommé Mançour, fils d'^Ikrima, fils de Hâschim, fils d'^Abd-Manâf. Quand on l'amena, ses deux mains étaient paralysées. Ils dirent: Dieu lui-même lui a coupé les mains; et ils le laissèrent. C'est ainsi que cette affaire fut déjouée, et les Qoraïschites reprirent leurs relations avec les Benî-Hâschim. Le Prophète appelait toujours les hommes à Dieu.

Lorsqu'il se fut écoulé sept ans, ou, d'après d'autres auteurs, cinq ans depuis la mission prophétique de Mo^hammed, Khadîdja et Abou-Tâlib moururent dans la même année. Le Prophète n'a jamais éprouvé de plus grande affliction que celle de la mort d'Abou-Tâlib. Les Qoraïschites devinrent plus hardis dans leurs attaques contre lui, et lui firent subir toutes sortes de persécutions, le blessèrent et lui jetèrent des pierres, de la terre et des ordures. Le Prophète supportait

tout, Dieu lui ayant révélé un verset du Coran qui lui recommandait la patience.

Du vivant d'Abou-Tâlib, le Prophète avait fait beaucoup d'efforts pour le convertir à l'islamisme. On raconte que, lorsque Abou-Tâlib tomba malade, Mo'hammed fut très-affligé; car, aussi longtemps qu'Abou-Tâlib avait vécu, il avait toujours espéré le voir embrasser l'islamisme, puisqu'il le soutenait constamment et le protégeait. Quand il tomba malade, Mo'hammed fut jour et nuit dans sa maison et ne s'éloigna pas de son lit. Abou-Tâlib disait à tous ceux d'entre les Qoraïschites qui venaient le voir : Embrassez la religion de Mo'hammed, car il dit la vérité, c'est un homme honnête. Ensuite il fit son testament et laissa le commandement à son frere 'Abbâs, qui restait alors l'aîné des fils d''Abdou'l-Mottalib et le plus intelligent. 'Abbâs était de deux ans plus âgé que le Prophète. Il avait la plus grande autorité parmi les Benî-Hâschim ; c'était un homme de bon sens et de bon conseil. Abou-Tâlib le nomma donc son successeur et lui recommanda Mo'hammed, en lui disant : Protége-le comme je l'ai protégé, et embrasse sa religion, qui est préférable à la nôtre. Le Prophète pensa alors que lui-même prononcerait aussi la formule de foi, et il lui dit : Ô mon oncle, tu fais cette recommandation aux autres, pourquoi ne professes-tu pas toi-même l'islamisme? Abou-Tâlib garda le silence. Un jour, le Prophète, étant retourné dans sa maison, n'était pas encore assis que quelqu'un vint lui annoncer qu'Abou-Tâlib était à la mort. Mo'hammed quitta en toute hâte sa maison et courut, en traînant son manteau par terre, à la maison d'Abou-Tâlib. Lorsqu'il y arriva, il le trouva à l'agonie, près de rendre l'âme. Mo'hammed, les yeux remplis de larmes, se mit devant lui à genoux et lui dit à voix basse : Ô mon oncle! ô mon

oncle ! Abou-Tâlib ouvrit les yeux et dit : Que veux-tu, mon fils? Mo'hammed répondit : Que tu dises : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah. » Abou-Tâlib ferma les yeux. Après un certain temps, le Prophète murmura de nouveau : Ô mon oncle, ô mon oncle! Abou-Tâlib ouvrit encore les yeux et dit : Que veux-tu, mon fils? Mo'hammed répondit : Dis : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah. » Abou-Tâlib ferma les yeux de nouveau. Le Prophète, au milieu de ses pleurs et de ses sanglots, dit pour la troisième fois : Ô mon oncle, ô mon oncle! Abou-Tâlib ouvrit les yeux et dit : Ô mon fils, pourquoi t'affliges-tu tant? Mo'hammed répliqua : Si tu prononçais seulement une seule fois ces paroles : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, » au jour de la résurrection, devant le trône de Dieu, je me détournerais de tous les hommes et me jetterais la face contre la terre, et prierais et supplierais Dieu pour qu'il te sauve de l'enfer et pour que je te mène avec moi dans le paradis. Abou-Tâlib se mit à pleurer et dit : Je sais que tu dis la vérité ; mais je ne peux pas prononcer ces paroles, à cause du blâme des hommes; car, après ma mort, les Arabes dans leurs tribus, les habitants de la Mecque dans leurs réunions, et les femmes des Qoraïschites en filant et en causant ensemble, diront : Abou-Tâlib a eu peur de la mort, et, au moment de rendre l'âme, il a abandonné la religion de ses pères. Après ces paroles, Abou-Tâlib ferma les yeux. Le Prophète pleurait et sanglotait et ne pouvait se soutenir. Abou-Tâlib perdit la parole et ne fut plus en état d'ouvrir les yeux, tandis que Mo'hammed l'appelait toujours et murmurait : Ô mon oncle, ô mon oncle! Enfin Dieu envoya Gabriel avec ce verset : « Certes toi tu ne dirigeras pas ceux que tu voudras; c'est Dieu qui dirige ceux qu'il veut, » etc. (Sur. XXVIII, vers. 56.) Gabriel consola le Prophète, en lui

disant : Ô Mo'hammed, sois tranquille. Ton oncle était-il plus vénérable pour toi que le père d'Abraham le fut pour Abraham? Lui aussi a fait beaucoup d'efforts, du vivant de son père et pendant son agonie, pour l'amener à sa religion, et n'a pas réussi, parce que ce n'était pas la volonté de Dieu; et Abraham se résigna et se soumit à la décision de Dieu. Résigne-toi, ô Mo'hammed, comme ton père Abraham. Alors Mo'hammed se résigna et reconnut qu'il était trop tard. Lorsque Abou-Tâlib perdit l'usage de la parole, le Prophète s'éloigna du lit et retourna dans sa maison. Lorsqu'il y fut arrivé, Abou-Tâlib mourut. 'Alî vint auprès du Prophète et dit : « Ô apôtre de Dieu, ton oncle est mort dans l'égarement. » Mo'hammed pleura; puis il dit : Ô 'Alî, va pour le laver et l'enterrer; mais il ne lui dit pas de prier pour lui. Le Prophète lui-même n'assista pas à l'ensevelissement ni à l'enterrement; il donna seulement ses ordres à 'Alî. Les théologiens et les docteurs de la loi tirent de ce fait un argument, et disent : Si un infidèle meurt, si c'est un homme considérable, on doit l'ensevelir. Si cet homme a un fils musulman, celui-ci doit se tenir près du lit au moment de la mort de son père et doit l'ensevelir, le mettre dans la tombe et se tenir au bord de la tombe, comme le Prophète a ordonné à 'Alî de faire pour Abou-Tâlib. D'après une autre version, le Prophète lui-même serait allé jusqu'à la tombe d'Abou-Tâlib, en suivant le corps.

CHAPITRE LXXIV.

DÉPART DU PROPHÈTE POUR TÂÏF.

On rapporte que, après la mort d'Abou-Tâlib, le commandement fut donné à 'Abbâs, fils d'Abdou'l-Mottalib, qui

était un homme indolent et sans fermeté, et qui n'était pas en état de protéger le Prophète. Celui-ci fut en butte aux violences des Qoraïschites, qui lui lançaient des pierres et lui jetaient de la boue sur la tête. Un jour qu'il faisait sa prière dans la mosquée, au moment où il se prosterna la face contre terre, les infidèles, ayant apporté une grande quantité de boue, la lui versèrent sur la tête. Mo'hammed avait des cheveux qui lui allaient jusqu'aux épaules; ses cheveux, sa tête et ses joues furent entièrement couverts de boue. Il se leva et s'en alla dans sa maison. Une de ses filles, en lui nettoyant la tête, pleura. Le Prophète lui dit: Ô ma fille, ne pleure pas, invoque Dieu et aie patience. Ces choses arrivent quand on perd ses parents et ses oncles. Du vivant de mon oncle Abou-Tâlib, personne n'a osé faire cela. Le Prophète supporta ces injures et ces outrages encore deux ans, en se conformant à l'ordre de Dieu : « Sois d'une patience parfaite, » etc. (Sur. LXX, vers. 5-6.) Ensuite, voyant son insuccès auprès des Qoraïschites, et étant accablé de misères, il partit pour Tâïf.

Il y a entre la Mecque et Tâïf trois journées de marche, sur la route du Yemen. Tâïf se compose de plusieurs villages très-considérables, dont aucun ne possède une mosquée pour les réunions du vendredi. Il y a là un grand nombre de vergers, de champs cultivés et de vignes, et beaucoup de ruisseaux, et cette contrée, par son aspect riant et florissant, ressemble au Soghd de Samarcande. Les habitants de la Mecque doivent constamment avoir recours à Tâïf, parce qu'il n'y a à la Mecque ni vigne, ni arbre, ni fruits. Tous les fruits que l'on a à la Mecque viennent de Tâïf, qui produit toutes les espèces de fruits du monde. Tout habitant de la Mecque, excepté ceux qui sont tout à fait pauvres, possède à Tâïf

une vigne ou un jardin, et, pendant les trois mois de l'été, il ne reste personne à la Mecque, excepté les pauvres. A cette époque, Tâïf était gouverné par trois frères : ʿHabîb, Masʿoud et ʿAbd-Yalîl, fils d'ʿAmrou ben-ʿOmaïr, de la tribu de Thaqîf.

Le Prophète se rendit auprès d'eux, à pied, pour chercher à se faire accepter et protéger par eux contre les gens de la Mecque. Il alla trouver les trois frères et leur exposa sa situation. Je suis venu, leur dit-il, afin que vous croyiez en moi, que vous me receviez et que vous me donniez aide et protection contre les habitants de la Mecque. L'un d'eux répliqua : Si tu es prophète de Dieu, pourquoi nous demandes-tu assistance? L'autre frère dit : Pourquoi Dieu, qui t'a chargé d'une mission prophétique, ne te protége-t-il pas? Le troisième dit : Si Dieu voulait charger un homme d'une mission prophétique, il aurait pu trouver, à la Mecque et à Tâïf, quelqu'un qui n'aurait pas besoin d'aller de porte en porte pour demander protection; pourquoi n'a-t-il pas donné cette mission à un chef de la Mecque, auquel personne n'aurait osé faire de l'opposition? Le Prophète fut ainsi éconduit par eux. Il est dit, dans les commentaires, que Dieu a révélé à leur intention le verset suivant : « Si du moins le Coran avait été révélé à un homme marquant des deux villes, » etc. (sur. XLIII, vers. 30); de même que cet autre verset : « Si on leur donne un signe, ils disent : Nous ne croirons pas, à moins qu'on ne nous donne un miracle pareil à ceux qui ont été révélés aux apôtres de Dieu. Mais Dieu sait parfaitement où il place sa mission. » (Sur. VI, vers. 124.) Alors le Prophète leur dit : Puisque vous ne m'accordez pas votre assistance, au moins n'en dites rien à personne, afin que je puisse retourner sans que l'on sache que je suis venu ici. Il ne voulait pas que les

Qoraïschites apprissent qu'il s'était rendu à Tâïf pour y chercher aide et protection, et qu'il n'avait rien pu obtenir. Mais les trois frères firent venir les jeunes gens de la populace de Tâïf et leur dirent : Chassez ce fou qoraïschite hors de la ville, pour qu'il n'y reste pas la nuit. Le Prophète, ayant fait la route à pied, était très-fatigué ; et lorsque ces jeunes gens le chassaient devant eux, il ne pouvait pas marcher ; mais ils le poussèrent, le frappèrent et lancèrent contre lui des pierres, dont une l'atteignit à la cuisse, de sorte que le sang en coula. Enfin, harassé de fatigue, abattu, exténué de faim et de soif et souillé de sang, il parvint à quitter le territoire de Tâïf. Le soleil était ardent, et le Prophète, dans sa triste situation, s'assit pour se reposer, et il pleura. Puis, craignant qu'un châtiment ne fondît sur les habitants de Tâïf, et ne voulant pas les voir périr parce qu'ils n'avaient pas cru en lui et qu'ils l'avaient accablé de mépris, il tourna sa face contre le ciel et dit : Ô Seigneur, ne les punis pas, car ils ne savent pas que je suis ton prophète !

Près de l'endroit où le Prophète se reposait, il y avait une vigne appartenant à ʿOtba et à Schaïba, fils de Rabiʿa, de la famille d'ʿAbd-Schams, cousins de Moʿhammed, qui se trouvaient en ce moment dans leur vigne. Ils avaient appris que Moʿhammed était allé à Tâïf, mais ils ne savaient pas comment il avait été traité par les habitants, et ils étaient restés dans leur vigne. Il y avait avec eux un esclave de Schaïba, un chrétien de la ville de Ninive, qui y avait été fait prisonnier. Ninive est une ville située vers la Syrie ; elle était la patrie de Jonas. Cet esclave, nommé ʿAddâs, avait lu l'Évangile et le Pentateuque, et pratiquait, à la Mecque, le culte chrétien. ʿOtba, Schaïba et l'esclave étaient dans l'enclos, car c'était l'époque des vendanges. Le Prophète arriva à la porte de l'enclos et

alla s'asseoir au bord d'une citerne, qui se trouvait là, pour se reposer et laver son pied, ses mains et son visage. Il ne savait pas à qui appartenait cette vigne. ʿOtba et Schaïba, regardant de l'intérieur de l'enclos et voyant le Prophète assis au bord de la citerne, couvert de poussière, surent qu'il avait été chassé de Tâïf. Leur parenté avec Moʿhammed leur inspirait de la pitié pour son état, et ʿOtba dit à Schaïba : Mon frère, voilà Moʿhammed assis à la porte de cette vigne; il vient de Tâïf, pourchassé et épuisé de faim ; envoie-lui quelque chose à manger. Ils ne voulaient cependant pas se montrer. Schaïba dit à l'esclave : Tu vois cet homme qui est assis au bord de la citerne? C'est un magicien et un possédé; partout où il va, il est frappé et chassé par les hommes. Mais il est notre parent et il a faim; nous avons pitié de lui. Porte-lui un plat de raisin, place-le devant lui et reviens sans lui parler, car il pourrait te séduire et te faire perdre ta foi chrétienne. L'esclave vint, plaça le plat devant Moʿhammed et se tint devant lui, à distance, en le regardant. Le Prophète prit un raisin, et, en ayant détaché un grain, il le mit dans sa bouche, disant : *Au nom de Dieu.* L'esclave lui dit : Ô jeune homme, quelle parole viens-tu de prononcer? Depuis que j'ai quitté ma patrie, je ne l'ai pas entendue. — D'où es-tu? lui dit le Prophète. — De la ville de Ninive, répondit l'esclave. Le Prophète répliqua : C'est la ville de mon frère Jonas, fils de Mataï. L'esclave lui demanda à son tour : Qui es-tu, et comment connais-tu Jonas? — Je suis un prophète, répondit Moʿhammed, et Jonas fut prophète; tous les prophètes sont frères. L'esclave conversait ainsi avec Moʿhammed, tandis que ʿOtba et Schaïba regardaient de loin. L'esclave dit ensuite : Quel est ton nom? — Moʿhammed et Aʿhmed. — Es-tu cet Aʿhmed dont il est question dans l'Évangile? Il y est dit que Dieu

t'enverra aux habitants de la Mecque, qui te feront sortir de la ville; que Dieu te ramènera pour les soumettre par la force, et que ta religion régnera dans le monde. — Certainement, dit le Prophète. — Annonce-moi ta foi, dit l'esclave, car je te cherche depuis longtemps. Le Prophète lui présenta la formule de l'islamisme, et l'esclave en fit la profession, ensuite il se précipita sur le pied du Prophète et le baisa. Mo'hammed mangea le raisin et s'en alla.

On avait appris à la Mecque que Mo'hammed était allé à Tâïf et qu'il en avait été chassé. Les habitants se concertèrent, en disant : Puisqu'il est sorti de la ville, nous ne le laisserons plus rentrer. Abou-Djahl prit pour cela l'engagement de toutes les tribus. Le Prophète, arrivé près de la Mecque, s'arrêta à Batn-Nakhl, à la distance d'un mille de la ville. Il y passa la nuit, en priant, en récitant le Coran et en adorant Dieu, pour entrer le lendemain à la Mecque.

CHAPITRE LXXV.

APPARITION D'UNE TROUPE DE PÉRÎS QUI ADOPTENT L'ISLAMISME.

A Batn-Nakhl, sept péris vinrent auprès du Prophète et l'écoutèrent réciter le Coran. Lorsqu'il eut prononcé le salut final, ils se montrèrent à ses yeux. Il leur présenta la formule de l'islamisme, et ils firent profession de foi. Ensuite le Prophète leur dit : Allez trouver vos compagnons et appelez-les à la foi. Ils s'en allèrent et firent cet appel à leurs compagnons, qui reçurent la religion musulmane, comme il est dit dans le Coran : « Rappelle-toi comment nous avons fait venir une troupe de djinns pour entendre le Coran, » etc. (Sur. XLVI, vers. 28.) Les noms de ces sept péris étaient : 'Hasâ, Masâ,

Schàd, Nàç, Qàsim, Ans et Aqdjam. Plus tard, lorsque le Prophète fut à Médine, ces sept péris se présentèrent devant lui et lui dirent : Nos compagnons sont devenus croyants; ils désirent te voir et t'entendre. Alors ils se réunirent tous dans la *vallée des Djinns*, endroit situé à deux parasanges de Médine, vers le désert, où personne n'ose passer pendant la nuit, à cause de la terreur qui y règne. Tous les péris, qui étaient devenus croyants, s'y réunirent, le Prophète leur ayant promis qu'il s'y rendrait, une nuit, auprès d'eux.

Le lendemain de la conversion de ces sept péris aux portes de la Mecque, le Prophète voulant rentrer à la Mecque, l'un des croyants de la ville vint lui dire que les habitants s'étaient concertés avec Abou-Djahl pour l'empêcher de rentrer. Mo'hammed reconnut qu'il ne pourrait effectuer sa rentrée, sans la protection d'un personnage marquant. Il envoya donc cet homme vers Akhnas, fils de Schariq, homme considérable, allié des Beni-Hàschim, mais étranger à la Mecque, pour lui demander sa protection, afin de pouvoir rentrer dans la ville malgré le projet d'Abou-Djahl. Akhnas répondit : Je suis moi-même étranger à la Mecque et sous la protection d'un autre; il faut t'adresser pour cela aux citoyens de la ville. Mo'hammed, ayant reçu cette réponse, envoya le messager vers Sohaïl, fils d'Amrou, l'un des principaux personnages de sa tribu. Sohaïl dit : Ma tribu est moins nombreuse et plus faible que les autres, et je ne peux pas protéger quelqu'un contre les Qoraïschites. Ensuite le Prophète fit porter sa demande à Mout'im, fils d'Adi, homme puissant dans sa tribu et allié d'Abou-Djahl et de son parti. Mout'im fit dire à Mo'hammed qu'il lui accordait sa protection, qu'il pouvait venir. Le Prophète rentra à la Mecque. Le lendemain, il voulut se rendre à la mosquée. Abou-Djahl et les Qoraïschites

vinrent se placer à la porte de la mosquée. Mout'im, croyant qu'Abou-Djahl prendrait les armes, s'y rendit avec les 'Abd-Manâf, tous armés, et le Prophète avec eux. Abou-Djahl pensa que Mout'im et toute sa tribu avaient embrassé la religion de Mo'hammed, et il lui dit : Es-tu un de ses sectateurs ou son protecteur? Mout'im répondit : Je lui ai accordé seulement ma protection. Abou-Djahl répliqua : Celui que tu protéges, nous le protégeons également. Le Prophète entra dans la mosquée, fit les tournées autour de la Ka'ba et accomplit deux inclinations; ensuite il sortit. Il demeurait dorénavant sous la protection de Mout'im, dans la patience, jusqu'à ce qu'il se lassât des habitants de la Mecque.

Chaque année, à l'époque du pèlerinage, le Prophète abordait les Arabes venus de tous côtés, et leur proposait sa religion. Il espérait que quelqu'un d'entre eux croirait en lui et l'emmènerait dans sa tribu, pour qu'il y pût adorer Dieu et qu'il fût délivré des gens de la Mecque et des Qoraïschites. Mais aucun de ceux à qui il s'adressait ne répondait à son appel; ou si quelqu'un croyait, il n'osait pas le recevoir, par crainte des habitants de la Mecque. Il se présenta aux Benî-Kinda, qui formaient une tribu fort considérable et étaient d'une grande autorité parmi les Arabes; mais ils le refusèrent; les Benî-Kelb et les Benî-'Hanîfa et toutes les autres tribus firent de même. Les Qoraïschites, de leur côté, postaient chaque année quelqu'un à Minâ pour empêcher que personne n'acceptât la religion de Mo'hammed. Cet homme se rendait auprès de toutes les tribus arabes, leur disant : Il y a ici un fou, nommé Mo'hammed, qui a établi une religion nouvelle. S'il vient vers vous, ne le croyez pas et n'acceptez pas sa foi.

Voici ce qu'un homme de la tribu de Kinda a raconté : Une certaine année, étant encore enfant, j'étais venu avec mon père

pour le pèlerinage de la Mecque. Lorsque nous nous arrêtâmes à Minâ, je vis un homme ayant une longue chevelure, beau de visage, se tenant en face de nous majestueusement, nous tenant des discours fort beaux, qui allaient au cœur des hommes, et qui nous présenta sa religion, en nous appelant à Dieu et en nous détournant de l'idolâtrie. Après lui vint un homme ayant une longue barbe, des cheveux noirs, l'œil louche, un manteau d'ʿAden sur les épaules, un homme si laid que je n'ai jamais vu son pareil, et qui nous dit : Gardez-vous de cet homme, qui est possédé et menteur; n'écoutez pas ses paroles et n'abandonnez pas votre religion! Alors je demandai à mon père : Qui est celui-là ? — C'est le prophète des Qoraïschites, répondit mon père, Moʿhammed, fils d'ʿAbdallah, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib; il appelle les hommes à sa religion. — Et qui est l'autre? lui dis-je. — C'est son oncle, Abou-Lahab, qui s'attache partout à ses pas et le fait passer pour un imposteur devant le peuple.

Le Prophète faisait ainsi chaque année. Sa réputation se répandit dans toute l'Arabie, dans le Baʿhraïn, le Yemâma, le Yemen, et dans toutes les autres contrées. Mais il ne trouvait personne qui voulût le recevoir, jusqu'au moment où, rebuté par les gens de la Mecque, il émigra à Médine, avec quelques personnages notables de cette ville.

CHAPITRE LXXVI.

FUITE DU PROPHÈTE DE LA MECQUE À MÉDINE.

Peu de temps avant la fuite, six personnes de la tribu de Khazradj étaient venues à la Mecque pour le pèlerinage. Médine était occupée par deux tribus : les Aus et les Khazradj. Ces

derniers étaient les plus nombreux. Les villages du territoire de Médine, comme Khaïbar, Qoraïzha, Wàdi'l-Qorà et Yanbou', étaient habités par des Juifs ou Arabes descendants des Benî-Israël, de ceux qui étaient venus de la Syrie et de Jérusalem, fuyant devant Nabuchodonosor, antérieurement à Alexandre. Les Aus et les Khazradj voulaient s'emparer de ces villages, mais ils ne réussirent pas; car les Juifs avaient des châteaux forts grands et solides.

Les Juifs connaissaient, pour l'avoir lue dans le Pentateuque, la description du Prophète, et avaient cru en lui. Mais ils pensaient qu'il serait l'un des Benî-Israël, de la parenté de Moïse; ils ne savaient pas qu'il viendrait des Arabes: Le Pentateuque avait contenu la description même de Mo'hammed, mais les anciens Juifs l'avaient supprimée, de sorte que leurs descendants ne savaient pas que ce prophète, qu'ils honoraient et en qui ils croyaient, serait Arabe. Chaque fois qu'ils étaient attaqués par des Arabes, ils prenaient le Pentateuque, cherchaient le passage concernant le Prophète, y mettaient la main et disaient : Seigneur, aide-nous contre ces ennemis, à cause de ton prophète! et ils obtenaient ce secours. Or, quand le Prophète parut, et qu'ils virent qu'il était Arabe, et non Israélite, comme ils l'avaient pensé, ils ne voulurent pas croire en lui, et ils dirent : Ce n'est pas ce prophète que nous attendions, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsqu'ils reçurent de Dieu une révélation confirmant celle qu'ils avaient, eux qui auparavant avaient prié pour être secourus contre les infidèles, lorsque celui qu'ils reconnaissaient leur vint, ils ne voulurent pas y croire. Que la malédiction de Dieu soit avec les incrédules! » (Sur. II, vers. 83.)

Les six habitants de Médine, de la tribu de Khazradj, qui étaient venus cette année au pèlerinage étaient : As'ad, fils

de Zoràra, surnommé Abou-Omàma; ʿAuf, fils de ʿHàrith; Ràfiʿ, fils de Màlik; Qotba, fils d'ʿÂmir; ʿOqba, fils d'ʿÂmir, descendant de ʿHaràm; enfin Djàbir, fils d'ʿAbdallah. C'étaient des gens connus, mais de classe moyenne, ni très-illustres, ni de condition inférieure. Le Prophète se rendit auprès d'eux à Minà, où ils s'étaient arrêtés, leur présenta l'islamisme et leur récita le Coran. Ils l'entendirent avec plaisir et crurent en lui, et il leur enseigna une portion du Coran. Ensuite il leur demanda de le recevoir et de l'emmener avec eux à Médine. Ils répondirent : Ô apôtre de Dieu, les habitants de Médine forment deux tribus : les Aus et les Khazradj. Nous sommes tous de la tribu de Khazradj, qui est en hostilité avec les Aus. Nous allons retourner à Médine et parler à nos compatriotes de toi et de ta religion, apaiser les différends qui existent entre eux; ensuite nous reviendrons une autre année pour t'avertir; tu viendras avec nous, et tu seras plus honoré. Ces hommes partirent, et le Prophète resta à la Mecque. Personne n'eut connaissance de ce fait.

De retour à Médine, ces six personnes parlèrent aux gens des tribus d'Aus et de Khazradj, leur exposèrent la religion musulmane et leur récitèrent ce qu'elles avaient appris du Coran, et leur dirent : Ce Moʿhammed est ce prophète dont le nom est constamment dans la bouche des Juifs, en qui ils ont cru, et en qui ils espèrent. S'ils entendent parler de lui, ils l'emmèneront. Prévenez-les, en l'amenant au milieu de vous. Cette religion, le Coran et les paroles du Prophète firent une bonne impression sur les habitants de Médine, et un grand nombre d'entre eux se convertirent. Il y eut peu de maisons à Médine où l'on n'apprît ces quelques versets du Coran que les six personnes avaient retenus. Les habitants de Médine attendaient avec impatience, cette année, le retour

de l'époque du pèlerinage. Alors ils se réunirent et désignèrent comme messagers les mêmes personnes, au nombre de six, en leur associant six autres personnes de la tribu de Khazradj, dont voici les noms : Mo'àds, fils de 'Hârith; 'Abbâs, fils d'Obâda; Abou'l-Haïtham, fils de Tayyahân; Dsakwân, fils d'Abd-Qaïs; 'Obâda, fils de Çâmit; Yezîd, fils de Tha'laba. Ils les firent partir, en leur disant : Allez, prenez envers Mo'hammed l'engagement et ramenez-le avec vous; car nous tous, à Médine, nous nous sommes engagés envers lui, et nous sommes à sa disposition, corps et biens.

Ces douze hommes arrivèrent à la Mecque, à l'époque du pèlerinage, et s'arrêtèrent sur la colline *'Aqaba*, près de Minâ. Mo'hammed se rendit auprès d'eux. Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis de joie, lui témoignèrent de la déférence et lui transmirent les hommages des habitants de Médine. Le Prophète en fut charmé; il reçut leur engagement sur leurs corps et leurs biens, tant en leur propre nom qu'au nom de leurs compatriotes. Ce serment est appelé *le premier serment*, parce qu'il y en eut un autre plus tard, ou *serment des femmes*, parce qu'il n'y était pas question de la guerre qu'ils promirent de soutenir avec le Prophète contre les habitants de la Mecque. D'ailleurs cet autre serment contenait les mêmes obligations que le serment des femmes, à savoir de n'adorer que Dieu, de ne pas dérober, de ne pas tuer leurs filles, de ne pas mentir, de ne pas désobéir au Prophète et de le protéger comme leurs propres corps. Après avoir reçu cet engagement, le Prophète forma le dessein de partir secrètement avec eux pour Médine.

'Abbâs était connu parmi tous les Qoraïschites comme l'homme le plus expérimenté et le plus pénétrant. Il avait succédé à Abou-Tâlib dans le commandement des Qoraï-

schites, mais il était sans énergie. Son autorité ne s'étendait que sur les Beni-Hâschim, comme celle d'Abou-Tâlib, tandis que la tribu d'Omayya reconnaissait comme chef Abou-Sofyân, fils de 'Harb, et la tribu de Makhzoum, Abou-Djahl. Chaque tribu avait son chef particulier. 'Abbâs n'était pas en état de protéger le Prophète, quelle que fût l'amitié qu'il eût pour lui; mais son intelligence et son expérience lui étaient très-utiles, et le Prophète le consultait en toutes choses et lui confiait ses secrets. Mo'hammed vint donc le trouver et lui dit : Ô mon oncle, je voudrais te confier un secret et te demander un conseil; garde-moi le secret. — Parle, mon fils, lui dit 'Abbâs. Le Prophète dit : Tu sais combien d'injures et de violences j'ai essuyées depuis la mort d'Abou-Tâlib, et avec quelle patience je les ai supportées, ainsi que le mépris et les outrages des Qoraïschites. A présent, je suis las de la Mecque. Depuis plusieurs années, je m'étais présenté, à l'époque du pèlerinage, aux différentes tribus arabes, mais personne n'a cru en moi ni en ma religion. J'avais désiré que quelqu'un d'entre ces étrangers m'emmenât dans sa patrie, afin que j'y pusse exercer ma religion. Mais je n'ai trouvé personne, si ce n'est les habitants de Médine et du territoire de Yathrib, dont il est venu, l'année dernière, six personnes, qui ont cru en moi. Cette année, il en est venu douze hommes, qui se sont engagés envers moi; ils m'invitent à aller avec eux, et je veux les suivre. Qu'en penses-tu? 'Abbâs répliqua : Je ne veux pas te refuser mon conseil. Je ne crois pas qu'il soit bon que tu ailles à Médine avec douze personnes. Les habitants de Médine sont au nombre de dix à vingt mille, qui sont en lutte entre eux; on ne peut pas, d'après le dire de douze personnes, compter sur toute une ville renfermant une si grande population. Aujourd'hui tu es dans ta ville natale, au milieu de

ta tribu et de tes compatriotes. Si dix personnes te disent des choses désagréables, deux autres te parlent avec bonté. Mais si tu vas dans cette ville-là et que l'on ne t'y reçoive pas comme protégé, tu t'y trouveras étranger, sans assistance et sans parents, et tu ne pourras plus revenir à la Mecque. Je crois donc convenable que tu y envoies quelqu'un des tiens sur lequel tu puisses compter, pour te remplacer et appeler les gens à ta religion. S'ils croient, alors tu pourras partir, ayant lieu de penser qu'un plus grand nombre croiront en toi. Mais s'ils ne croient pas, au moins n'auras-tu pas été séparé de ta tribu et exilé à l'étranger. Après avoir entendu ces paroles, le Prophète dit à ʿAbbâs, en l'embrassant : « Que Dieu te récompense pour ton bon conseil! »

Moʿhammed fit partir pour Médine, avec les douze messagers, Moçʿab, fils d'ʿOmaïr, fils de Hâschim, fils d'ʿAbd-Manâf, qui savait tout ce qui avait été révélé jusqu'alors du Coran, et qui avait appris les cérémonies religieuses de l'islamisme. Le Prophète le chargea d'appeler les habitants de Médine à l'islamisme et de leur enseigner le Coran. Moçʿab, arrivé à Médine, se logea dans la maison d'Asʿad, fils de Zoràra. Le lendemain, les habitants de Médine vinrent le trouver; Moçʿab les appela à la religion du Prophète et leur récita tout ce qu'il savait du Coran. Tous ceux qui l'entendirent devinrent croyants. Asʿad conduisait Moçʿab, chaque jour, dans quelque enclos, où les hommes venaient pour entendre ses discours, et où ils adoptaient l'islamisme.

A Médine, chaque enclos est nommé d'après la tribu qui a l'habitude de s'y réunir. Asʿad choisissait chaque jour un nouvel enclos pour Moçʿab. Le plus grand de tous était celui des Beni-ʿAbdou'l-Aschhal, où se réunissait le plus grand nombre de personnes. Le chef de cette tribu était Saʿd, fils

de Moʿàds, fils de Noʿmàn, fils d'Imrou'l-Qaïs, qui était à la tête de la ville de Médine. Il était cousin d'Asʿad, fils de Zoràra, du côté de sa mère. Saʿd dit à un homme nommé Osaïd, fils de ʿHodhaïr, l'un des principaux chefs de Médine: Va trouver Asʿad et dis-lui que, s'il n'y avait pas de liens de parenté entre nous, je le ferais mourir à l'instant même. Dis-lui qu'il fasse sortir de notre enclos cet homme, car nous ne sommes pas partisans de la religion nouvelle qu'ils ont apportée à Médine; et que, s'il ne s'en va pas, j'irai moi-même et je lui ôterai la vie ainsi qu'à cet homme.

Osaïd prit une pique et se rendit auprès d'Asʿad, qu'il trouva en compagnie de Moçʿab. Il lui transmit le message de Saʿd, puis il ajouta de lui-même : Si Saʿd ne le fait pas, je le ferai, moi! Allons, quittez à l'instant cet enclos. Asʿad lui dit : Nous ne nous y opposons pas; si vous le désirez, nous nous en irons; mais viens, assieds-toi et écoute ce que dit cet homme et ce qu'il veut. — Tu as raison, dit Osaïd. Alors Moçʿab se mit à réciter le Coran. Osaïd en fut charmé et dit : Que faut-il dire et faire pour entrer dans cette religion? — Se baigner la tête et le corps, répondit Moçʿab, se repentir des péchés que l'on a commis, et faire la profession de foi : « Je déclare qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, et je déclare que Moʿhammed est le prophète d'Allah. » Osaïd se leva, se purifia, se repentit de ses péchés et prononça la formule de foi entre les mains de Moçʿab. Ensuite il dit à Asʿad : Tu sais quelle est la position élevée de Saʿd, fils de Moʿàds. Je vais aller et faire en sorte qu'il vienne te trouver. Peut-être, en entendant, lui aussi, ces paroles, en sera-t-il charmé et deviendra-t-il croyant.

Osaïd vint auprès de Saʿd, qui lui demanda ce qu'il avait dit et fait. Osaïd répondit : J'ai trouvé Asʿad et cet homme

entourés de beaucoup de personnes. J'ai craint que celles-ci, en apprenant tes paroles, ne les tuassent à l'instant même. Sa'd dit : Je ne veux pas que l'on tue quelqu'un dans mon enclos; ma propriété est à moi. Il se leva, prit la pique d'Osaïd et vint trouver As'ad, qui était assis auprès de Moç'ab et au milieu d'une foule de gens. En voyant Sa'd, ils se levèrent. Sa'd dit à As'ad : Fais sortir cet homme de cet enclos paisiblement, afin d'éviter, lui et toi, la mort. Si je ne prenais pas en considération notre parenté, je te frapperais. As'ad répliqua : En effet, nous allons partir d'ici. Mais quel mal y aurait-il si tu écoutais un peu? Sa'd dit : Parle. Moç'ab récita la surate *N'avons-nous pas ouvert?* (Sur. xciv.)

Sa'd la trouva très-belle, il s'assit et dit : Répète-la. Moç'ab la récita une seconde fois, et Sa'd y trouva le plus grand plaisir. Il devint croyant et adopta la foi musulmane. Ensuite il s'en retourna, convoqua les hommes de la tribu des Benî-Aschhal et leur dit : Que suis-je pour vous? — Tu es, répondirent-ils, un homme distingué, respecté et sûr, et tu es notre chef. Sa'd dit : J'ai embrassé cette religion, et je ne l'aurais pas fait si elle n'était pas véritable. Je cesse toute relation avec tous ceux qui n'embrasseront pas cette religion. Le jour même, tous les Benî-'Abdou'l-Aschhal, sans exception, devinrent croyants. As'ad continua alors d'introduire Moç'ab dans tous les lieux de réunion des différentes tribus; et bientôt il n'y eut pas une seule tribu à Médine dont plusieurs membres ne fussent croyants, sauf celle des Aus. Ceux-ci, moins nombreux que les Khazradj, se croyaient cependant supérieurs aux autres, et s'appelaient *Aus-Monât.* Ils avaient pour chef Abou-Qaïs, fils d'Al-Aslat, qui était poëte, et qui détourna de l'islamisme les gens de sa tribu, en leur disant : Les discours que débite cet homme sont beaux, mais je vais

vous réciter des vers plus beaux encore. Il n'y eut des croyants dans cette tribu qu'après l'arrivée du Prophète à Médine, après une résidence d'un an ou deux dans cette ville, après les combats de Bedr, d'Oʿhod et la guerre du Fossé. Trois ou quatre ans après, *les hommes de cette tribu furent croyants* comme les autres, *firent la prière et récitèrent le Coran.*

Au bout de cette année, Moçʿab retourna *à la Mecque*, pour rendre compte au Prophète de ces événements. Soixante et dix personnes des chefs et des principaux habitants de Médine, tels que [Berâ,] fils de Maʿrour, ʿAbdallah, fils d'ʿAmroû, Abou-Djâbir, et Djâbir, fils d'ʿAbdallah, et les autres chefs qui étaient devenus croyants, accompagnèrent Moçʿab, afin de ramener avec eux le Prophète. Les douze personnes qui avaient prêté serment à Moʿhammed lors du pèlerinage avaient fixé un rendez-vous où elles se réuniraient avec lui, à ʿAqaba, pour lui prêter serment [de nouveau] et pour l'emmener à Médine. Le Prophète en parla à ʿAbbâs, qui dit : J'irai avec toi, et verrai ces hommes.

La nuit du rendez-vous étant arrivée, les soixante et dix hommes de Médine se réunirent sur la colline d'ʿAqaba; ʿAbbâs et le Prophète s'y rendirent de leur côté. ʿAbbâs adhérait encore à la religion des Qoraïschites; mais il voulut confier lui-même le Prophète entre leurs mains. Lorsqu'ils parurent au haut de la colline, tous les hommes se levèrent et leur témoignèrent du respect. Le Prophète prit le premier la parole, et leur exposa les dogmes de sa religion. Ils répliquèrent : Nous avons accepté cette foi, et nous sommes venus pour t'emmener avec nous, afin que tu y sois à ton aise, et que nous ayons le plaisir de t'avoir. Le Prophète leur fit prêter le même serment qu'il avait reçu des douze, en y introduisant seulement l'obligation pour eux de combattre ses

ennemis, de le protéger comme eux-mêmes, et de sacrifier leurs corps et leurs biens, jusqu'à ce que la religion soit répandue partout. Ils acceptèrent toutes les clauses de ce serment, qui est appelé *serment de la guerre* ou *second serment*. Puis le Prophète tendit la main pour recevoir l'engagement, et le premier qui mit sa main dans celle de Mo'hammed fut Berâ, fils de Ma'rour, d'autres disent As'ad, fils de Zoràra; d'autres encore, Abou'l-Haïtham, fils de Tayyahân. Tous, au nombre de soixante et dix, prêtèrent le serment.

Ensuite 'Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib, prit la parole et dit : Ô hommes d'Aus et de Khazradj, vous êtes tous des hommes notables et d'un rang élevé. Vous êtes venus ici, supportant des fatigues, et moi je suis venu pour bien établir nos conventions. Il est vrai que je ne suis pas partisan de la religion de Mo'hammed; mais il est le fils de mon frère, mon enfant, ma chair et mon sang. Sachez que Mo'hammed est, à la Mecque, au milieu de ses compatriotes, bien à son aise; personne n'ose le toucher; car de toutes les tribus celle des Benî-Hâschim est la plus puissante. Mais il a détourné son cœur des Qoraïschites et désire se rendre au milieu de vous. Aujourd'hui, les Qoraïschites le respectent; mais demain, quand il les aura quittés et qu'il aura rompu tout lien avec eux, ils se sentiront humiliés, et une guerre sanglante éclatera entre eux et lui. Tous les Arabes du monde se joindront aux Qoraïschites et seront avec eux; ils tireront leurs épées et se tourneront contre vous. Si alors vous deviez abandonner Mo'hammed, il vaudrait mieux le laisser aujourd'hui au milieu de ses compatriotes. Les soixante et dix hommes de Médine acceptèrent ces paroles et renouvelèrent leur serment, en engageant de nouveau leur vie. Ils dirent à 'Abbas : Nous l'avons reçu d'abord de Dieu, maintenant nous le recevons

de tes mains. Nous sacrifierons notre sang et nos biens pour Dieu et son prophète; nous en prenons pour témoin d'abord Dieu, ensuite toi, qui es l'oncle du Prophète.

Ensuite le Prophète parla ainsi : Vous n'avez ici pour garant que Dieu. Désignez parmi vous des mandataires (*nâqîbân*) qui s'engagent pour vous. Alors douze hommes d'entre les soixante et dix furent désignés, neuf d'entre les Khazradj et trois d'entre les Aus. Voilà nos chefs, dirent-ils; tous les habitants de Médine obéissent à leurs ordres; voilà nos mandataires. Ceux-ci affirmèrent de nouveau par serment qu'eux et tous les hommes présents, comme tous les habitants de Médine, étaient d'accord. Ils ajoutèrent : Nous allons envoyer un messager, afin que tous les habitants de notre ville viennent avec leurs armes; tu n'y trouveras aucun adversaire; et s'il y a quelqu'un qui te fasse opposition, nous le tuerons immédiatement. Le Prophète fut très-heureux et les remercia. Ensuite il dit à ʿAbbâs : Ô mon oncle, j'espère que Dieu conduira à bien cette affaire, et propagera ma religion parmi ces gens; car ces chefs et *naqîb* qui ont fait acte d'acceptation sont au nombre de douze, comme étaient les disciples de Jésus, par lesquels Dieu a répandu la religion de Jésus dans le monde entier.

Abou'l-Haïtham, fils de Tayyahân, était l'un des *naqîb* de la tribu d'Aus; mais c'était un des principaux d'entre eux; il était un allié des Benî-ʿAbdou'l-Aschhal. Il dit à ʿAbbâs : Ô homme excellent, il reste quelque chose à dire que personne n'a encore dit et que je ne peux pas passer sous silence. — Parle, lui dit ʿAbbâs. L'autre reprit : Toutes les conditions que l'apôtre de Dieu nous a posées ont été acceptées par nous; nous y avons mis comme prix nos existences. Nous aussi, nous avons une condition à poser. — Quelle est-elle?

demanda ʿAbbâs. Abou'l-Haïtham répondit : Il existe depuis longtemps, du temps de nos pères, entre nous et les Qoraïschites et tous les Arabes du désert des relations d'amitié. Nous acceptons toutes ces obligations, et nous défendrons le Prophète. En faisant cela, nous aurons pour ennemis tous ces hommes, et le fléau de la guerre éclatera entre nous et les Qoraïschites et les Arabes. Il ne faudra pas que, lorsque le Prophète aura triomphé, qu'il aura le pouvoir et qu'il régnera sur tous les Arabes, il forme le désir de retourner dans sa patrie, et qu'il revienne à la Mecque, au milieu de ses compatriotes, en nous abandonnant en butte aux hostilités des Arabes. Le Prophète dit : Je suis un des vôtres, je veux vivre et mourir parmi vous. Ces paroles leur causèrent une grande joie. Ensuite ils se dispersèrent. Le lendemain, ils se disposèrent au départ.

Le bruit s'était répandu à la Mecque que les gens de Médine avaient pris un engagement avec Moʿhammed. Les Mecquois se réunirent et expédièrent aux soixante et dix un message ainsi conçu : Nous avons entendu dire que vous voulez emmener avec vous Moʿhammed à Médine, et que vous vous êtes engagés envers lui à nous faire la guerre. Quoique nous soyons en état de vous résister, nous éprouverions de la peine à combattre contre vous; car vous êtes nos voisins. Les gens de Médine répondirent par des dénégations, en disant qu'ils n'avaient de cela aucune connaissance. Les messagers rapportèrent cette réponse aux Mecquois.

L'un des *naqîb* de Médine, ʿAbbâs, fils d'ʿObâda, fils de Nadhla, remarqua aux pieds de l'un des grands personnages de la Mecque, ʿHârith, fils de Hischâm, fils de Moghaïra al-Makhzoumî, frère d'Abou-Djahl, une paire de souliers fort beaux. ʿAbbâs dit en plaisantant à l'un des *Anṣâr*, Djâ-

bir, fils d'ʿAbdallah : Tu es l'un des plus grands personnages de Médine, mais tu n'as pas à tes pieds de si beaux souliers que ʿHârith. Celui-ci, ayant entendu ces paroles, ôta ses souliers, les jeta à ʿAbbâs, et s'en alla pieds nus. Djâbir dit à ʿAbbâs : Il n'est pas convenable qu'un homme considérable aille nu-pieds; il faut courir après lui et lui rendre ses souliers. ʿAbbâs répliqua : Je ne les lui rendrai pas; j'en tire un présage : si Dieu fait réussir notre pacte, nous enlèverons aux Mecquois tous leurs biens, comme je viens d'enlever ces souliers.

Outre les soixante et dix, beaucoup d'autres pèlerins de Médine étaient venus à la Mecque, avec un chef, qui était l'homme le plus considérable de Médine. Celui-ci n'était pas informé de l'alliance entre les gens de Médine et Moʿhammed. Les habitants de la Mecque se rendirent auprès de lui et l'interrogèrent. Il répondit : Je n'en ai aucune connaissance; ces hommes n'oseraient pas faire une telle chose sans moi. Les Mecquois se fièrent à ces paroles.

Ensuite, le Prophète partit avec ces hommes et arriva à Médine.

Moʿhammed ben-Djarîr rapporte un fait qui est fort peu croyable. Il dit : Lorsque Moʿhammed arriva à Médine, il fit construire une mosquée sur l'emplacement d'un verger de dattiers et d'un cimetière, qu'il avait achetés. Il fit arracher les arbres et retirer les cadavres de leurs tombeaux, ensuite il y fit bâtir. Mais cela ne peut pas être; c'est un fait inouï, et il ne faut pas croire une telle chose du Prophète. Quoique ces morts fussent des infidèles, un lieu d'adoration n'a cependant pas assez d'importance pour qu'on arrache des morts de leurs tombeaux et pour qu'on détruise un champ cultivé. Les hommes intelligents rejettent un tel fait.

On raconte aussi que, lorsque le Prophète voulut se rendre à Médine, il vint d'abord avec Abou-Bekr dans une caverne, et que c'est de là qu'il partit pour Médine, accompagné seulement d'Abou-Bekr.

CHAPITRE LXXVII.

ARRIVÉE DU PROPHÈTE ET D'ABOU-BEKR À MÉDINE.

On rapporte que, dans la première année de la Fuite, le premier chez qui le Prophète se logea à Médine fut un homme nommé Kolthoum. D'autres prétendent que ce fut chez As'ad, fils de Zorâra, surnommé Abou-Omâma, appartenant à la tribu des Naddjâr, et l'un des douze qui avaient prêté le premier serment d'ʿAqaba. As'ad, fils de Zorâra, mourut, et les Benî-Naddjâr dirent à Mo'hammed : Ô apôtre de Dieu, donne-nous un *naqîb*. Le Prophète répondit : Désignez vous-mêmes quelqu'un, car je suis un des vôtres, vous êtes mes oncles. Encore aujourd'hui, les Benî-Naddjâr se font gloire de cette parole. Mo'hammed les appela ses oncles, parce que sa mère Âmina était la fille de Wahb, qui avait épousé une femme des Benî-Naddjâr de Médine. Lorsque Âmina reçut son fils, âgé de cinq ans, des mains de ʿHalîma, elle l'emmena à Médine, pour le présenter à ses oncles, les Benî-Naddjâr; ensuite, en le ramenant à la Mecque, elle mourut, comme nous l'avons rapporté.

Lorsque le Prophète vint à Médine, ʿÂïscha, qu'il avait épousée deux ans auparavant à la Mecque, avait neuf ans. Il ordonna à Abou-Bekr de faire venir sa famille à Médine. Abou-Bekr fit parvenir à son fils ʿAbdallah, à la Mecque, l'ordre d'amener à Médine sa mère et ses sœurs ʿÂïscha et Esmâ Dsât en-Natâqaïn, femme de Zobaïr, fils d'ʿAwwâm.

Quand Zobaïr arriva à Médine, sa femme Esmâ était enceinte, et ʿAbdallah, fils de Zobaïr, naquit à Médine. Les juifs de Khaïbar prétendaient avoir jeté un sort sur tous les partisans de la religion de Moʿhammed, tant sur ceux qui étaient venus de la Mecque que sur ceux de Médine. Il ne leur naîtra pas d'enfants, avaient-ils dit, ni mâles, ni femelles; et ils avaient fait dire aux habitants de la Mecque : Soyez contents, nous avons enrayé la descendance de Moʿhammed et de ses adhérents : quand il mourra, sa race sera éteinte. Les Mecquois en furent très-heureux, tandis que les compagnons du Prophète, étant informés de cela, furent affligés. Moʿhammed leur dit: Ne vous affligez pas, car Dieu m'a donné la promesse que ma religion durera jusqu'au jour de la résurrection; vous aurez des enfants et des descendants. Or, cette même année, naquit, parmi les réfugiés, ʿAbdallah, fils de Zobaïr, ce que les musulmans firent valoir très-haut; car les paroles de Moʿhammed furent justifiées parmi eux, tandis que les juifs reçurent un démenti. Dans cette même année, le Prophète conduisit ʿÂïscha dans sa maison.

ʿÂïscha a dit : Il y a sept points par lesquels je me distingue de toutes les femmes du Prophète, et qui font ma gloire. C'est que, d'abord, Gabriel est venu trouver le Prophète en empruntant ma figure. Ensuite, je n'avais que sept ans lorsque la Prophète m'a épousée, et neuf ans lorsqu'il m'a conduite dans sa maison. Troisièmement, il a eu en moi une vierge, personne ne m'ayant possédée, tandis que toutes ses autres femmes avaient eu des époux avant lui. Quatrièmement, quand Gabriel venait lui apporter une révélation pendant qu'il était couché avec une de ses femmes, le Prophète sortait, se purifiait en versant de l'eau sur sa tête, et écoutait ensuite la parole de Dieu; tandis que, quand Gabriel venait pendant qu'il était couché avec moi, il ne me quittait

pas, et écoutait la révélation, tout en restant auprès de moi. Aussi a-t-il dit que de toutes les femmes celle qui lui était la plus chère était ʿÂïscha, et le plus cher de tous les hommes, le père d'ʿÂïscha, Abou-Bekr. Cinquièmement, lorsque ʿAbd-allah, fils d'Obayy, et les hypocrites m'avaient calomniée, Dieu a révélé pour ma justification quinze versets du Coran, que l'on récitera jusqu'au jour de la résurrection. Sixièmement, moi seule, de toutes les femmes du Prophète, j'ai vu Gabriel, qu'aucune autre personne n'a vu. Septièmement, c'est dans ma demeure que le Prophète est mort; c'est là qu'il était venu lorsqu'il tomba malade. Ces distinctions, dont s'est glorifiée ʿÂïscha, ne sont pas contredites par d'autres traditions, sauf en ce qu'elle dit de Gabriel, qui serait venu trouver le Prophète sous la forme d'ʿÂïscha. Il y a, à cet égard, un désaccord que Moʿhammed ben-Djarîr n'a pas mentionné. Cependant il est dit dans d'autres traditions que Gabriel est venu trouver le Prophète sous la forme de Diʿhya le Kelbite, qui était le plus bel homme parmi les Arabes.

Dans cette même année, Dieu ordonna la prière de quatre *rakʿat* (inclinations), tandis que, à l'origine, à la Mecque, elle ne fut que de deux *rakʿat*. Dans l'année même de l'arrivée du Prophète à Médine, Dieu ordonna pour la première et la deuxième prière, et pour la prière du coucher, quatre *rakʿat*, et deux pour la prière du matin et celle du voyage, comme à l'origine.

CHAPITRE LXXVIII.

LE PROPHÈTE FIXE L'ANNÉE ET LE MOIS DE L'ÈRE DE L'HÉGIRE.

Dans l'année même de la Fuite, le Prophète ordonna de dater les lettres et les actes à partir de cette année-là, comme

point de départ d'une ère. L'usage de compter les années à partir d'une ère est très-ancien chez les Arabes et chez les Persans, comme chez toutes les nations dans toutes les contrées. Quand il se passait un événement, comme par exemple l'avénement d'un roi ou une guerre entreprise par un roi, ou une famine, ou quelque autre fait important, dont la renommée s'était répandue dans le monde, on le prenait comme point de départ d'une ère, et l'on datait les lettres et les actes, tel jour, tel mois et telle et telle année depuis tel grand événement, qui servait d'ère. Puis, s'il se passait un autre fait important, on comptait à partir de ce dernier fait, en abandonnant le précédent. Tel était l'usage des habitants de la terre. Cette manière de compter est très-ancienne, parce qu'il est absolument nécessaire de connaître l'époque où chaque écrit a été fait. Or on ne connaît pas exactement l'espace de temps qui s'est écoulé depuis que Dieu a créé le monde. On avait établi un comput depuis l'apparition d'Adam sur la terre jusqu'à sa mort, ensuite depuis le déluge de Noé; car ce sont des événements importants dans le monde. On aurait bien pu compter à partir de cette époque; mais on ne sait pas exactement depuis combien de temps ces événements ont eu lieu; il y a désaccord sur chacun d'eux. Par conséquent, il est nécessaire pour tous les hommes et tous les peuples de prendre comme point de départ d'une ère quelque grand événement qui s'est passé parmi eux. On dit que les descendants d'Abraham comptaient les années à partir de l'époque où il fut jeté dans le feu. Plus tard, parmi les Arabes, chaque événement important survenu parmi eux servait de point de départ d'une ère. Or, au temps de Qoçayy, fils de Kelâb, il survint, parmi les Benî-Nezâr et les Benî-Ma'add ben-'Adnân, un événement mémorable. Il y avait, à cette époque, chaque année, à un endroit

nommé ʿOkâzh, une foire de sept jours, où se réunissaient tous les Arabes du ʿHedjâz, de Syrie, du désert, du Baʿhraïn, du Yemâma, du Yemen et de toutes les autres contrées. Une certaine année, lors de cette réunion, il éclata une guerre parmi eux, dans laquelle un grand nombre d'hommes furent tués. C'était un événement important, dont le bruit s'était répandu dans le monde entier, jusque dans le pays de Roum, dans la Perse et dans la Mésopotamie. Les Arabes donnaient à cette année le nom de *ʿâm*, et comptaient à partir de cette année. Plus tard, ce fut l'année de l'Éléphant qui servit de point de départ d'une ère. Les Abyssins ayant amené d'Abyssinie un éléphant pour détruire le temple de la Kaʿba, Dieu les avait fait périr. C'était également un événement important, dont le bruit s'était répandu dans le monde entier. Puis, lorsque le Prophète eut atteint l'âge de quinze ans, et que les habitants de la Mecque entreprirent de démolir et de reconstruire le temple de la Kaʿba, cet événement, également important, servit de point de départ d'une ère parmi les habitants de la Mecque, tandis que les autres Arabes continuaient de compter à partir de l'année de l'Éléphant.

Lorsque le Prophète vint à Médine, il ordonna de compter le temps à partir du jour de la fuite, parce que cet événement était important, et que ce jour l'islamisme se manifesta. Ce jour est devenu mémorable, et cette ère est restée jusqu'à aujourd'hui; car, depuis lors, aucun événement plus important ne s'est passé, pour motiver un changement d'ère, et il n'arrivera jamais qu'elle soit changée.

Moʿhammed ben-Djarîr, dans cet ouvrage, dit que, d'après une tradition, ce n'est pas le Prophète lui-même qui établit cette ère; que, du temps du Prophète, on ne comptait pas les années, et que cette ère fut établie après lui. Quelques-uns

prétendent qu'elle fut fixée du temps d'Abou-Bekr, par son lieutenant dans le Yemen, nommé Ya'la, fils d'Omayya. D'autres disent qu'elle a été établie par 'Omar, fils d'Al-Khattâb, dans les circonstances suivantes : Abou-Mousa al-Asch'arî lui écrivit un jour que les lettres du prince des croyants lui arrivant toujours sans être datées, il ne savait pas à quelle époque remontaient ses ordres, et, pour qu'il le sût, il faudrait dater les lettres. 'Omar, trouvant qu'Abou-Mousa avait raison, établit alors l'année de la Fuite. Mo'hammed ben-Djarîr rapporte une autre version, d'après laquelle le fait se serait passé ainsi : Un jour, 'Omar lisant un écrit où la date était marquée, on lui fit observer que c'était l'usage des Perses de dire : tel jour de tel mois, en telle année depuis l'année où tel événement mémorable s'est passé. 'Omar, trouvant cette coutume très-bonne, réunit tous les compagnons du Prophète et leur dit : Nous allons compter nos années à partir de l'année de la naissance du Prophète, car il n'y en a pas de plus sacrée pour les musulmans. Quelques-uns répliquèrent : Comptons à partir de l'année où il reçut sa mission prophétique, qui est plus sacrée; car c'est le moment de l'origine et de l'apparition de l'islamisme. 'Omar dit : Comptons à partir du jour où le Prophète effectua sa fuite à Médine; car en cette année se manifesta le pouvoir de l'islamisme, la vérité s'affermit et l'erreur fut confondue; aucun fait plus important que celui-là n'est survenu dans le monde. Par conséquent, l'année de la Fuite fut établie comme ère.

Les traditionnistes et les chronologistes regardent avec raison la première version comme plus vraie. En effet, une ère est une chose généralement connue, qui ne peut être ignorée par personne, et 'Omar en connaissait l'usage. Il est constant, d'après des traditions avérées, que les Arabes comptaient an-

ciennement à partir de l'année de l'Éléphant et à partir de la reconstruction de la Ka'ba. Il n'est donc pas possible que le Prophète ait négligé cet usage, et qu'Omar ait dû en être informé, pour l'établir. On rapporte une parole du Prophète, que nous allons transcrire, quoiqu'elle ne se trouve pas dans cet ouvrage [de Tabari], qui est inexact en ce qui concerne l'établissement de l'ère de l'Hégire. Le Prophète a dit: « Certes, le temps est revenu en sa révolution au jour où furent créés les cieux et la terre. L'année se compose de douze mois, et chaque mois a trente jours. Quatre de ces mois sont sacrés: redjeb et trois autres consécutifs: dsou'l-qa'da, dsou'l-'hiddja et mo'harrem. » La raison de cette parole était que les Arabes rejetaient chaque année l'un des douze mois, en disant, au mois de redjeb, qu'ils s'abstiendraient pendant ce mois de faire la guerre, et qu'ils ne compteraient cette année que de onze mois. Quelquefois ils déclaraient qu'ils feraient la guerre pendant ce mois, et, la guerre terminée, ils tiendraient pour ... à sa place le mois de scha'bân ou de ramadhân. Ils appelaient ces mois *nousâ'*, au singulier *nasî'*, c'est-à-dire *retard*, parce qu'ils transportaient la sainteté du mois de redjeb au mois de ramadhân ou à un autre mois. Or, une certaine année, ils avaient observé la sainteté du mois de redjeb, et n'avaient pas fait la déclaration relative à la guerre; et, l'année suivante, Dieu révéla ce verset: « Le *nasî'* (retard) est un surcroît d'infidélité, » etc. (Sur. IX, vers. 37.) Ensuite Dieu ordonna au Prophète de porter de nouveau l'année à douze mois, comme il est dit dans le Coran: « Le nombre des mois est de douze devant Dieu, » etc. (Sur. IX, vers. 36.) Donc ces manières de compter le temps ont été révélées d'en haut. Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, ils en ont eu besoin, et quant aux grandes époques, ils les comptaient à partir d'une année

où il était survenu un événement important. Puisque le Prophète réglait l'année et les mois, comment aurait-il pu négliger l'ère? La version de Mo'hammed ben-Djarîr est d'ailleurs contestée par les savants. La véritable ère a été établie par le Prophète; elle subsiste encore aujourd'hui, parce que depuis la fuite il ne s'est point passé d'événement plus important, pour que cette ère ait dû être changée.

J'ai vu à Baghdâd quelques Schî'ites qui me disaient qu'ils comptaient les années à partir du meurtre de 'Hosaïn, fils d'°Alî, parce que c'était un grave événement, où le sang de 'Hosaïn fut versé sur la terre. Cette ère aussi s'explique par le fait que les hommes prennent toujours pour point de départ de leurs comptes quelque événement important qui s'est passé au milieu d'eux. Ainsi encore, j'ai entendu dire à Baghdâd qu'en Syrie, aux environs de Damas, il y a des adversaires d'°Alî, des gens orthodoxes, qui ont un extrême attachement pour Mo°awiya, et qui comptent, non à partir de l'Hégire, mais à partir du jour de la mort de Mo°awiya.

Le Prophète a donc établi l'ère de la Fuite, parce que la fuite est un événement important pour les musulmans; et depuis lors aucun autre événement plus important n'est survenu. C'est pour cette raison que les musulmans suivent l'ère de la Fuite. Les mages ont une ère qui commence à l'année où fut tué Yezdedjerd, fils de Schehryâr.

CHAPITRE LXXIX.

FUITE DU PROPHÈTE AVEC ABOU-BEKR, D'APRÈS UNE AUTRE VERSION.

On rapporte sur la fuite du Prophète une autre tradition.

d'après laquelle cette fuite aurait eu lieu dans les circonstances suivantes :

Après la mort d'Abou-Tâlib, oncle du Prophète, celui-ci fut en butte aux violences et aux outrages des infidèles, qui enfin résolurent de le mettre à mort. A cet effet, Walîd, fils de Moghaïra; Sofyân, fils d'Omayya; Abou-Djahl, fils de Hischâm, et Abou-Sofyân, fils de 'Harb, se réunirent en secret pour délibérer de quelle manière ils feraient périr Mo'hammed, qui, disaient-ils, nous insulte, nous et nos divinités, et qui veut nous empêcher d'adorer les idoles. Walîd, fils de Moghaïra, dit : Enfermons-le dans une maison et laissons-le mourir de faim et de soif. Abou-Djahl dit : Ceci n'est pas un bon avis; car Mo'hammed a des parents à la Mecque, qui le rechercheront et qui, s'ils le trouvent, nous soupçonneront; alors il y aura du sang versé entre nous et les Benî-Hâschim. Abou-Sofyân, fils de 'Harb, dit : Il faut le placer sur une chamelle, lui attacher fortement les mains et les pieds, et laisser courir cette chamelle dans le désert; elle le portera vers une tribu étrangère, où il tiendra aux gens ses discours, et ceux-là le tueront. Walîd, fils de Moghaïra, prit la parole et dit : Cet avis n'est pas bon; car Mo'hammed est un homme dont la parole est insinuante, douce et agréable; s'il tombe dans une des tribus arabes, il séduira les gens, qui se concerteront et viendront nous attaquer. Cela ne serait pas prudent. Ensuite on demanda l'opinion d'Abou-Djahl. Celui-ci dit : Je pense que nous devons choisir quarante hommes, pris dans toutes les tribus, des hommes vigoureux, de trente à quarante ans, que nous enverrons se poster à la porte de Mo'hammed. Ils le guetteront à son passage; au moment où il sortira, le soir, pour faire sa prière et pour faire les tournées autour du temple, ils fondront sur lui avec leurs épées et le tueront.

Quand les Benî-Hâschim apprendront sa mort, nous dirons que, comme il a été tué par quarante hommes et que l'on ne peut pas tuer quarante personnes pour le talion d'une seule, nous consentons à payer le prix du sang, tel qu'ils le fixeront. Ensuite nous répartirons entre nous cette somme, que nous payerons. De cette façon nous serons débarrassés de toute difficulté à son endroit. A ces paroles d'Abou-Djahl, Sofyân, fils d'Omayya, et les autres assistants dirent : C'est là un excellent avis, ô Abou'l-'Hikam. On prétend aussi qu'à cette délibération assistait Iblîs, sous la figure d'un vieil ermite, feignant de venir de Syrie. Interrogé sur ce qu'il pensait de l'avis que venait d'émettre Abou-Djahl, il dit : C'est très-juste et c'est un plan excellent.

Alors Dieu envoya Gabriel pour avertir le Prophète, et lui révéla le verset suivant, en lui disant : Ô Mo'hammed, récite ce verset : « Lorsque les infidèles complotent contre toi, pour te saisir, te tuer ou te chasser, Dieu aussi complote contre eux, » etc. (Sur. VIII, vers. 30.) Il ajouta : Va et sors de la Mecque. Le Prophète se rendit chez Abou-Bekr, qu'il informa de ce qui se passait. Puis il dit à 'Alî : Reste, cette nuit, dans ma maison, et couche sur mon lit. 'Alî fit ainsi. Lorsque la nuit fut un peu avancée, les [quarante] hommes vinrent se placer près de la maison du Prophète, chacun dans un coin, dans l'intention de tuer Mo'hammed, quand il sortirait, le matin, pour la prière. Mais, vers minuit, ils se dirent entre eux : Allons, entrons dans sa maison pour le tuer; car il se pourrait qu'au jour les Benî-Hâschîm fussent avertis, et que, en nous voyant, ils reconnussent que nous voulons tuer Mo'hammed. Ils se précipitèrent donc, tous ensemble, dans la maison du Prophète. Ayant trouvé seulement 'Alî, qui était couché, ils furent désappointés; ils lui demandèrent où était Mo'hammed.

ʿAlî répondit qu'il ne le savait pas. Il y avait parmi eux un homme de la tribu de Makhzoum, nommé Soràqa, fils de Màlik, qui dit aux autres : Puisque nous sommes entrés ici, tuons celui que nous avons trouvé, ensuite nous chercherons Moʿhammed. ʿAlî, entendant ces paroles, sauta de son lit, tira son épée et se mit à les attaquer. Tous s'enfuirent; en s'en allant, ils dirent : Nous sommes venus pour chercher Moʿhammed. qu'avons-nous à faire d'ʿAlî? ʿAlî n'avait alors que dix-sept ans.

Dans la même nuit, le Prophète, accompagné d'Abou-Bekr, se mit en route pour se rendre à Médine. Il y avait sur la route une caverne. Le Prophète dit à Abou-Bekr : Il faut nous cacher quelque part, car ils viendront immédiatement à ma poursuite. Ils entrèrent donc dans cette caverne, et Dieu en cacha l'entrée par un buisson d'épines; d'après l'ordre de Dieu, une araignée vint fixer sa toile sur l'entrée, et un pigeon vint y déposer ses œufs et y couva aussitôt ses petits.

Après avoir quitté la maison du Prophète, les infidèles s'étaient dit que, le jour étant venu, il fallait aller à la recherche de Moʿhammed. Ils engagèrent donc un guide connaissant bien la route de Médine, marchèrent sur les pas de Moʿhammed, et arrivèrent à l'entrée de cette caverne. On prétend aussi qu'Iblîs était venu avec eux et leur servait de guide. Alors, perdant de vue les traces de Moʿhammed et d'Abou-Bekr, le guide dit : Je ne peux plus suivre leurs traces; cependant il fait grand jour, et je les ai bien suivies jusqu'ici; il faut qu'ils soient dans cette fissure. Les autres lui dirent : Idiot! cette fissure est couverte d'une toile d'araignée, et un pigeon y a fait son nid et a couvé des petits; si quelqu'un y était venu, cela ne serait pas ainsi. Moʿhammed et Abou-Bekr, dans la caverne, entendirent les voix de ces hommes, et purent aussi les voir. Abou-Bekr dit : Ô apôtre de Dieu,

les Qoraïschites infidèles sont arrivés, je crains qu'ils ne nous fassent périr. Le Prophète répliqua : Ne crains rien, car Dieu est avec nous; cela est ainsi rapporté dans le Coran. (Sur. IX, vers. 40.) Voyant l'insuccès de leurs recherches, les hommes de la Mecque s'en retournèrent. Le Prophète et Abou-Bekr sortirent alors de la caverne, continuèrent leur route et arrivèrent à Médine.

CHAPITRE LXXX.

AUTRE RÉCIT DE LA FUITE DU PROPHÈTE.

Lorsque les Mecquois surent que soixante et dix personnes étaient venues de Médine et avaient fait un pacte avec Mo'hammed pour l'emmener à Médine, ils dirent : Nous ne connaissons pas ce secret, et les Médinois sont partis! Le Prophète ordonna à ses compagnons de partir un à un, ou deux à deux. Lui-même resta jusqu'aux premiers jours du mois de rabî'a premier. Les Mecquois recherchèrent les musulmans; mais ils ne les trouvèrent pas, car ceux-ci étaient partis. Alors Abou-Djahl réunit les Qoraïschites et leur dit : Mo'hammed a fait une alliance avec les gens de Médine, et il veut partir. Si nous ne l'en empêchons pas, demain il aura acquis des forces et nous fera périr. Ayant pris rendez-vous, ils se réunirent tous le lendemain, et Iblîs, sous la figure d'un vieillard couvert du *taïlesân*, vint assister à leur délibération. On émit toutes sortes d'avis. On disait : Nous ne pouvons pas tuer Mo'hammed, parce que les membres de sa famille sont trop nombreux. Iblîs fut également de cet avis. Ensuite on proposa de chasser Mo'hammed de la ville. Iblîs dit : Cela ne serait pas prudent; car Mo'hammed a la parole insinuante, et partout où il ira on l'accueillera. Il ajouta : Il ne reste qu'à le tuer, mais

il faut agir de telle sorte que personne ne puisse s'en prendre à vous. Il faut faire venir des hommes de toutes les tribus arabes, un homme de chaque tribu, avec ses armes, envahir [sa maison] pendant la nuit, et le tuer, afin que toutes les tribus soient complices de sa mort, et les Benî-Hâschim ne pourront pas tuer tous les Arabes. On convint d'agir ainsi, et l'on fit venir deux hommes de chaque tribu. Gabriel en avertit le Prophète, en lui apportant ce verset : « Lorsque les infidèles complotent contre toi, » etc. Il ajouta : Pars demain pendant la nuit.

Il y avait entre les mains du Prophète de nombreux dépôts qui lui avaient été confiés. Il appela ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et lui dit : Je partirai pendant la nuit; toi, reste encore ici deux ou trois jours, pour rendre aux hommes leurs dépôts. Quand la nuit fut venue, le Prophète se rendit chez Abou-Bekr. Celui-ci tenait prêtes pour la fuite deux chamelles. Il dit : Ô apôtre de Dieu, il y a, à une parasange d'ici, une montagne, dans laquelle se trouve une caverne; c'est là qu'il faut aller. Moʿhammed dit : J'y irai à minuit; toi, tu partiras après moi. Ensuite le Prophète rentra dans sa maison et dit à ʿAlî : Je partirai cette nuit; couche-toi à ma place et couvre-toi de mon manteau, pour que les incrédules croient que je suis là. Ne crains rien, ils ne pourront pas te tuer. Rends les dépôts demain, et ensuite viens me rejoindre.

Abou-Djahl avait réuni les hommes des différentes tribus, qui, pendant la nuit, vinrent se cacher. Ils virent le Prophète rentrer dans sa maison, et ils passèrent la nuit à sa porte, tandis que lui se coucha à l'intérieur. Quand la nuit fut un peu avancée, le Prophète se leva, fit coucher ʿAlî à sa place et sortit de sa maison.

Abou-Bekr dit à sa fille Esmâ : Je vais avec Moʿhammed dans la montagne; il se pourra que nous y restions deux ou trois

nuits; apporte-nous chaque nuit de la nourriture et des informations concernant les Qoraïschites. Abou-Bekr avait un affranchi abyssin, nommé ʿÂmir, auquel il confia les deux chamelles, en lui recommandant de les leur amener le lundi. Après avoir ainsi tout réglé, le Prophète et Abou-Bekr partirent et entrèrent dans la caverne.

Quand le jour fut venu, et que les infidèles, à la place du Prophète, ne trouvèrent qu'ʿAlî, ils saisirent celui-ci et lui demandèrent où était Moʿhammed. Qu'en sais-je? répondit ʿAlî, il s'est enfui d'auprès de vous. Ils l'emmenèrent à la mosquée, et les Qoraïschites s'y rassemblèrent. Pendant quelque temps, ʿAlî fut maltraité; ensuite ils le laissèrent libre et se rendirent à la porte d'Abou-Bekr, qu'ils ne trouvèrent pas. Alors ils firent proclamer qu'ils donneraient cent chameaux à poil roux à quiconque ramènerait Moʿhammed. On alla de tous côtés; mais on ne découvrit aucune trace.

A la tombée de la nuit, Esmâ se rendit à la caverne et porta à manger à Moʿhammed et à Abou-Bekr, et leur fit connaître les mouvements des Qoraïschites. Ils restèrent, comme ils l'avaient dit d'avance, trois jours dans la caverne, jusqu'à ce que les Qoraïschites eussent cessé leurs recherches. Alors Abou-Bekr ordonna à Esmâ d'apporter, ce soir-là, une plus grande quantité de vivres et de dire à ʿÂmir d'amener les chameaux. La quatrième nuit, ils sortirent de la caverne, montèrent sur les chameaux et prirent avec eux un guide pour les conduire à Médine par un chemin détourné.

On raconte, au sujet d'Esmâ, fille d'Abou-Bekr, le fait suivant, rapporté par elle-même en ces termes : Le Prophète était parti avec Abou-Bekr, et la troisième nuit arriva, sans qu'aucun de nous sût où ils étaient allés. Alors nous entendîmes une voix qui sortait de dessous la Mecque, et qui chan-

tait. Nous ne vîmes personne, les hommes suivirent la voix, et j'observai qu'elle s'éloignait vers les hauteurs au-dessus de la ville. Voici ce qu'elle chantait :

Que Dieu récompense de la meilleure de ses récompenses les deux compagnons qui se sont arrêtés dans la double tente d'Oumm-Ma'bad!

Ils partent tous les deux, le matin, bien dirigés. Heureux celui qui voyage comme compagnon de Mo'hammed!

Esmâ dit : En entendant ces paroles, je reconnus qu'ils étaient partis pour Médine.

Le Prophète sortit de la Mecque le premier jour du mois rabî'a premier; il fut trois jours dans la caverne et arriva le douzième jour du mois à Médine. Il s'arrêta à Qobâ, près de Médine, et s'assit sur une éminence de terrain, dans l'ombre. Les habitants de Médine, à la nouvelle de son arrivée, se rendirent auprès de lui. Le Prophète arriva à Qobâ le lundi; le vendredi il y fit la prière, après avoir prononcé le sermon. Ensuite il monta sur son chameau. Tous voulurent saisir la bride du chameau et dirent : Descends chez moi! Le Prophète dit : Posez la bride sur le cou du chameau, il sait lui-même où il doit s'arrêter. Le chameau marcha jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui la mosquée. Là il se mit à genoux, et le Prophète descendit. Ce terrain appartenait à deux orphelins, nommés Sahl et Sohaïl. Le Prophète alla demeurer dans la maison d'un homme nommé Khâlid, fils de Zaïd, surnommé Abou-Ayyoub, qui avait une nombreuse famille et point de fortune. Pendant qu'il conduisait le Prophète dans sa maison, chacun en particulier invita Mo'hammed à venir demeurer chez lui; mais le Prophète dit : La place d'un homme est là où se trouvent ses vêtements et ses bagages.

Mo'hammed fit acheter le terrain [où son chameau s'était

arrêté] pour y construire la mosquée, et il demeura dans la maison d'Abou-Ayyoub jusqu'à ce que la mosquée fût terminée. On construisit une demeure pour le Prophète, tout à côté de la mosquée.

En recevant le Prophète chez lui, Abou-Ayyoub disposa le rez-de-chaussée de sa maison pour le Prophète, et lui-même demeura sur la terrasse. On dit à Abou-Ayyoub : Comment as-tu été hier? Il répondit : Comment peut se trouver un homme qui a au-dessus de lui Dieu, et au-dessous de lui le prophète de Dieu?

CHAPITRE LXXXI.

PREMIÈRES EXPÉDITIONS DU PROPHÈTE.

Lorsque le Prophète eut quitté la Mecque, les infidèles s'écrièrent : Nous en sommes débarrassés. Mais le Prophète ne les laissa pas en repos. Dieu lui donna la liberté des entreprises guerrières et lui ordonna de prendre l'offensive. Quand il arriva à Médine, il reçut le verset suivant : « Tuez les infidèles où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les, mettez-vous en embuscade contre eux, » etc. (Sur. IX, vers. 5.) Il reçut aussi le verset suivant : « Ô prophète, combats les infidèles et les hypocrites, traite-les sévèrement. » (Sur. IX, vers. 74.) En révélant les versets qui ordonnaient la lutte, Dieu abrogea ceux qui avaient recommandé aux croyants la patience.

Mo'hammed, dans l'année même de la fuite, expédia de Médine des détachements pour couper le chemin aux caravanes, qu'il fit enlever et dont il distribua les marchandises aux musulmans. Ces troupes s'avancèrent jusqu'à la Mecque. Personne

n'osait plus sortir de cette ville, et aucune caravane ne se hasardait sur les chemins. Ces expéditions furent exécutées tantôt par le Prophète personnellement, tantôt par ses troupes, composées de *Mohâdjir* (réfugiés) et d'*Anṣâr* (auxiliaires de Médine). Dans la deuxième année de l'hégire eut lieu le combat de Bedr.

Après avoir reçu l'autorisation de faire la guerre aux infidèles et après la révélation du verset : « La permission a été donnée à ceux qui veulent combattre, à cause des violences qu'ils ont essuyées, » etc. (sur. XXII, vers. 40), le Prophète, dans l'année même de l'hégire, sept mois après cet événement, au mois de ramadhân, fit partir ʿHamza avec trente cavaliers des Mohâdjir. Ce fut la première armée musulmane qui partit pour la guerre. Le Prophète, de sa propre main, attacha l'étendard blanc, appelé *liwa*, et donna à ʿHamza les instructions suivantes : Dirige-toi vers le bord de la mer; car une caravane qoraïschite, venant de la Syrie et rapportant une grande quantité de marchandises, y passera; peut-être pourras-tu t'en emparer. ʿHamza se rendit à cet endroit; mais la caravane, qui était conduite par Abou-Djahl avec trois cents cavaliers, était déjà passée et était entrée dans un grand village, qui se trouvait de ce côté. Le chef de ce village, qui renfermait un grand nombre d'habitants, s'appelait Moʿhammed, fils d'ʿAmrou, le Djohaïnite; il était lié d'amitié avec Abou-Djahl et avec ʿHamza. Il vint trouver ce dernier et lui parla ainsi : Abou-Djahl est dans ce village avec trois cents cavaliers; les habitants sont disposés à le soutenir; il faut que, par égard pour moi, tu t'en retournes. ʿHamza savait qu'il disait la vérité, et il s'en retourna. Abou-Djahl conduisit la caravane à la Mecque. Le porte-drapeau de ʿHamza, nommé Abou'l-Walîd, dit : Je ne veux pas rapporter le premier drapeau des musul-

mans sans avoir fait du butin. ʿHamza répliqua : Fais-le, car la paix est préférable ici à la guerre; dans les circonstances actuelles, la retraite sans perte est une grande victoire. Après cela, il se retira.

Ensuite, au mois de schawwâl, le Prophète fut averti que les infidèles étaient sur le point d'envoyer un détachement pour marcher contre Médine. En conséquence, il mit ʿObaïda, fils de ʿHârith, fils de Mottalib, à la tête de soixante hommes des Mohâdjir, tous cavaliers, parmi lesquels il ne se trouvait pas un seul des Ançâr. Le jour où Abou-Djahl était rentré à la Mecque, il avait averti les habitants que Moʿhammed avait commencé les hostilités. Le lendemain, pour prévenir Moʿhammed, ils firent partir une troupe de deux cents hommes sous les ordres d'ʿIkrima, fils d'Abou-Djahl, pour tenter un coup de main contre Médine. C'est contre cette troupe que le Prophète envoya ʿObaïda avec soixante hommes, en lui remettant l'étendard blanc, qui fut porté par Mistaʿh, fils d'Othâtha, cousin d'Abou-Bekr. Les deux détachements se rencontrèrent près d'un puits nommé Aʿhyâ, qui contenait une eau excellente et qui était situé entre la Mecque et Médine. Il y avait dans la troupe des infidèles deux musulmans, l'un nommé Miqdâd, fils d'ʿAmrou, l'autre ʿOtba, fils de Ghazawân, qui étaient restés à la Mecque, n'ayant pas osé émigrer, par crainte des infidèles. Lorsque la troupe d'ʿIkrima partit, ils s'étaient joints à elle, disant : Nous sommes avec vous, nous vous aiderons. Mais leur intention était de s'enfuir et de gagner Médine. En apercevant la troupe de Médine, ʿIkrima disposa ses hommes pour le combat. ʿObaïda et les musulmans se rangèrent également en ordre de bataille. A ce moment, les deux hommes passèrent du côté des musulmans. Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, connu parmi les Arabes pour son

habileté dans l'art de tirer de l'arc, commença par lancer un trait sur les ennemis. Ce fut le premier trait qui eût été lancé par un musulman. Quoique aucun des ennemis n'eût été atteint, ceux-ci, gagnés par la peur, s'enfuirent. ʿObaïda, sachant qu'ils étaient nombreux, ne les poursuivit pas, mais retourna à Médine. Quelques-uns prétendent que l'expédition d'ʿObaïda eut lieu avant celle de ʿHamza; elles eurent lieu cependant à peu près à la même époque, l'une au mois de ramadhân, l'autre au mois de schawwâl.

Lorsque ʿObaïda revint, au mois de dsou'l-qaʿda, le Prophète fit partir Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, en lui remettant l'étendard blanc, à la tête de vingt piétons des Mohâdjir. L'étendard fut porté par Miqdâd, fils d'ʿAmrou. Le Prophète dit à Saʿd : Dirige-toi vers un endroit nommé Kharrâr, où doit passer une caravane qoraïschite; peut-être pourras-tu l'enlever. Si vous ne la rencontrez pas et que vous ne puissiez pas l'enlever, n'allez pas plus loin, mais revenez. Quand Saʿd y arriva, la caravane était déjà passée depuis deux jours. Il ne poursuivit pas sa course, conformément aux ordres du Prophète, et s'en retourna.

CHAPITRE LXXXII.

EXPÉDITION DE WADDÂN ET D'ABWÀ.

Ce fut la première expédition que le Prophète entreprit lui-même. Il en revint sans avoir combattu.

Au mois de çafar de la seconde année de l'hégire, le Prophète partit de sa personne, à la tête d'une troupe de Mohâdjir et d'Ançâr, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Saʿd, fils d'ʿObâda. L'étendard blanc était porté par

ʿHamza. Le Prophète arriva à Abwâ, bourg considérable, renfermant un grand nombre d'habitants, et situé entre la Mecque et Médine. Près de là est un autre bourg, nommé Waddân. C'est pour cela que cette expédition porte ces deux noms. Le chef des Arabes de la tribu de Dhamra, Makhschî, fils d'ʿAmrou, se présenta devant le Prophète et conclut la paix avec lui. Après cela le Prophète resta à Abwâ quinze jours, et s'en retourna sans avoir combattu.

D'après une autre version, les trois expéditions que nous venons de mentionner auraient eu lieu toutes trois dans la seconde année; le Prophète, durant la première année, n'aurait envoyé aucune armée.

CHAPITRE LXXXIII.

EXPÉDITION DE BOWÂT.

De retour à Médine, au mois de rabîʿa premier, le Prophète fut informé qu'une caravane qoraïschite de quinze cents chameaux, conduite par Omayya, fils de Khalaf, de la tribu de Djoumaʿh, et cinq cents hommes, reviendrait de Syrie. Le Prophète partit au mois de rabîʿa second avec deux cents hommes des Mohâdjir et des Ançâr, après avoir laissé comme son lieutenant à Médine Saʿd, fils de Moʿâds. Dans cette expédition, l'étendard fut porté par Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç. Ayant quitté le territoire de Yathrib, il arriva près d'une montagne nommée Radhwa, sur le territoire du Tihâma. Il fit halte à un endroit nommé Bowât. La caravane, avertie, s'était échappée, et Moʿhammed retourna à Médine.

CHAPITRE LXXXIV.

EXPÉDITION DE DSÀT-OUL-ʿOSCHAÏRA.

Le mois suivant, djoumâda premier, le Prophète partit de nouveau, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Abou-Salama, fils d'ʿAbdou'l-Asad. L'étendard était porté par ʿHamza. Près de Médine, à un endroit nommé Dsât-oul-ʿOschaïra, le Prophète fut informé du passage d'une caravane. Les soldats musulmans se dirigèrent du côté droit, vers le désert, et arrivèrent à une autre station, où passaient également les caravanes. Mais ils ne l'y rencontrèrent pas. Alors ils vinrent à une station où il y a un grand arbre, qu'on appelle Dsât-oul-Sâq. On fit halte à l'ombre de cet arbre, et l'on chercha la caravane, sans la rencontrer. Puis le Prophète fit la prière sous cet arbre; on fit rôtir un agneau, et l'on passa la nuit en cet endroit. Ensuite on y construisit une mosquée, qui existe encore aujourd'hui; on la visite, ainsi que la place où fut rôti l'agneau. Le lendemain, en marchant à la recherche de la caravane, ils arrivèrent à une station, ensuite à un endroit nommé Çorʿa, puis à une station nommée Çokhaïrât-al-Thomâm, ensuite à un endroit nommé Mouschtarib. Ils y puisèrent de l'eau et revinrent à Çokhaïrât. Ils avaient ainsi exploré toutes les stations et tous les puits où la caravane eût pu passer, sans en trouver aucune trace. Alors ils retournèrent directement à Dsât-oul-ʿOschaïra, où demeuraient des Arabes de la tribu de Motledj. Moʿhammed conclut un traité de paix avec eux, et revint à Médine au mois de djoumâda second.

Ce fut lors de cette expédition que le Prophète donna à

ʿAlî le nom d'*Abou-Tourâb;* voici en quelle circonstance : Un jour, le Prophète, ne voyant pas ʿAlî, qui était sorti du village et qui dormait à l'ombre d'un arbre au milieu des plantations de dattiers, alla à sa recherche. Il le trouva enfin dormant sous l'arbre; son vêtement était tombé, et tout son corps était complétement couvert de poussière. Le Prophète cria à haute voix : « Lève-toi, ô *Abou-Tourâb.* » Ce nom est resté à ʿAlî; il en était fier et aimait qu'on l'appelât par ce sobriquet. ʿAmmâr, fils de Yâser, raconte : Je dormais sous cet arbre avec ʿAlî. En entendant la voix du Prophète et en me réveillant, je vis que le Prophète réveillait ʿAlî, et qu'ʿAlî se levait et se tenait devant lui. Le Prophète essuya avec son manteau la tête et le visage d'ʿAlî, et lui dit : Ô ʿAlî, le plus misérable dans les deux mondes est celui qui sera ton ennemi, qui te blessera à la tête, qui fera couler ton sang et qui te tuera; il sera éternellement dans l'enfer.

A l'époque de cette expédition, le Prophète n'avait pas encore marié Fâtima à ʿAlî. Il lui donna sa fille en mariage au mois de dsou'l-qaʿda.

CHAPITRE LXXXV.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE BEDR.

Plusieurs jours après, un homme de la Mecque, nommé Kourz, fils de Djâbir, le Fihrite, avec une troupe de Qoraïschites, vint faire une incursion sur le territoire de Médine, enlever les troupeaux des habitants, qui se trouvaient éloignés de la ville à trois journées de marche, et les emmener, par des chemins détournés, à la Mecque. Le Prophète, averti trois jours après, se mit aussitôt, avec plusieurs Mohâdjir, à sa

poursuite. Il arriva jusqu'à Bedr, mais il ne put l'atteindre. Le Prophète resta trois jours à Bedr, puis il rentra à Médine. Ce fut ʿAlî qui porta le drapeau du Prophète dans cette expédition. Zaïd, fils de ʿHâritha, avait été laissé comme lieutenant à Médine.

Bedr est un endroit, au milieu du désert, où il y a un grand nombre de puits, qui ont été creusés anciennement par un Arabe nommé Bedr.

CHAPITRE LXXXVI.

EXPÉDITION DE BATN-NAKHL.

Le premier jour du mois de redjeb, le Prophète appela ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, et lui donna le commandement de douze hommes des Mohâdjir, tels que Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç; ʿOtba, fils de Ghazawân; Abou-ʿHodsaïfa, fils d'ʿOtba, fils de Rabîʿa, et Wâqid, fils d'ʿAbdallah, de la tribu de Yarbouʿ. Quelques-uns prétendent qu'ils n'étaient qu'au nombre de sept. Le Prophète, craignant que, s'il disait à ʿAbdallah où il devait aller et ce qu'il devait faire, celui-ci, ainsi que ses compagnons, eussent peur et refusassent de marcher, lui remit un écrit cacheté, en lui disant : Marche dans la direction de la Mecque; n'ouvre cette lettre qu'au troisième jour de route; exécute les ordres que tu y trouveras, et rends-toi à l'endroit qui y est indiqué par moi. Ne force pas ceux de tes compagnons qui ne voudront pas te suivre. ʿAbdallah partit le premier jour du mois de redjeb. Après avoir marché trois jours, il ouvrit la lettre et y trouva les instructions suivantes : Avance-toi jusqu'aux portes de la Mecque, jusqu'à Batn-Nakhl, reste là en secret et cherche à épier les habitants de

la Mecque; sache ce qu'ils font, ce qu'ils projettent et ce qu'ils ont fait des troupeaux qu'ils ont enlevés d'ici, s'ils les ont tués ou gardés. Cherche à savoir ce qu'ils disent de ce que je les ai poursuivis et manqués. Après avoir accompli ces ordres, revenez. Le Prophète avait aussi enjoint à ʿAbdallah de ne pas combattre; car on était au mois de redjeb, où il était défendu aux Arabes de faire la guerre; et le Prophète observait cette loi. ʿAbdallah communiqua cette lettre à ses compagnons. Batn-Nakhl est une station près de la Mecque, la première sur la route de Tâïf. Ce fut là que le Prophète, en revenant de Tâïf, passa la nuit, fit la prière, et où les péris vinrent le trouver, comme nous l'avons raconté. ʿAbdallah dit à ses compagnons: Je suis sûr qu'en allant jusqu'aux portes de la Mecque, à Batn-Nakhl, nous n'en reviendrons pas vivants. Le Prophète m'a ordonné de ne forcer aucun de vous à me suivre. Que ceux d'entre vous qui désirent le martyre viennent, et que ceux qui ne le veulent pas s'en retournent! Tous le suivirent.

A la première étape, le chameau qui appartenait en commun à Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, et à ʿOtba, fils de Ghazawân, et qui portait leurs bagages, s'échappa pendant la nuit. Le lendemain, ne le voyant pas, ils se mirent à sa recherche; tandis qu'ʿAbdallah poursuivit sa route, ils s'enfoncèrent dans le désert et vinrent jusque dans le Nedjd, et ne purent plus le rejoindre.

ʿAbdallah, se rendant à l'endroit que le Prophète lui avait indiqué, s'y arrêta et prit des informations, en interrogeant tous ceux qui y passaient. ʿOkâscha, fils de Miʿhçan, l'un de ses compagnons, alla comme espion explorer tous les lieux et rapporta à ʿAbdallah des informations. Comme on était au mois de redjeb, mois sacré, où l'on ne faisait pas la guerre et

où les gens venaient de tous côtés visiter la Mecque et les lieux saints (*ʿOmra*), il s'était rasé la tête, afin de n'être pas reconnu et afin de se faire passer pour un pèlerin en état pénitentiel (*iʿhrâm*). Il entrait ainsi à la Mecque et prenait partout des renseignements.

Or une caravane mecquoise, venant du Tâïf, chargée de fruits, de raisins et d'autres marchandises, vint à passer près de l'endroit où était campé ʿAbdallah, et y fit halte. Elle était escortée de quatre hommes, personnages considérables d'entre les Qoraïschites. L'un d'eux était ʿAmrou-ben Al-ʿHadhramî; les autres étaient: ʿOthmân, fils d'ʿAbdallah, fils de Moghaïra, et son frère Naufal, les Makhzoumites; enfin Al-ʿHakm, fils de Kaïsân, affranchi de Mouslim, fils de Moghaïra. En apercevant ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, et ses compagnons, ils eurent des appréhensions; ils dirent entre eux : Moʿhammed a envoyé quelques hommes pour surprendre et enlever la caravane. Ils se disposèrent à faire halte à cette station et à envoyer à la Mecque pour chercher du secours. Tout d'un coup, ʿOkâscha, la tête rasée, parut sur une élévation de sable. En le voyant, ils dirent : Nous sommes au mois de redjeb, le mois sacré; ces hommes sont [sans doute] des Arabes venus pour visiter les lieux saints. Al-ʿHakm, fils de Kaïsân, dit : Quand même ce seraient des gens de Moʿhammed, celui-ci respectera assez le mois de redjeb pour ne pas ordonner de faire la guerre pendant ce mois, et de commettre des actes de brigandage. En conséquence, ils firent halte au même endroit. Le jour que précédait cette nuit était le dernier du mois de redjeb.

Pendant la nuit, ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, délibéra sur ce qu'il devait faire. Il y a là, dit-il, de nombreuses marchandises : si j'attaque demain, et que je les enlève, j'aurai

combattu au mois de redjeb et violé la sainteté de ce mois; si j'attends, ils gagneront la Mecque, et le butin nous aura échappé. ʿAbdallah et ses compagnons résolurent d'attaquer et d'enlever la caravane, disant : Ce sont des infidèles, envers lesquels il n'y a pas lieu d'observer une interdiction sacrée. Le matin, lorsque la caravane se mit en marche, ils s'approchèrent avec leurs armes, et ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, et Wâqid, fils d'ʿAbdallah, qui étaient d'habiles archers, tirèrent sur ʿAmrou ben-Al-ʿHadhramî, le chef de la caravane, et le tuèrent. ʿAmrou était un personnage considérable parmi les Qoraïschites; il était allié des Benî-ʿÂmir Al-ʿHadhramî, qui étaient commerçants et jouissaient d'une grande considération à la Mecque. En voyant tomber ʿAmrou, ʿOthmân, fils d'ʿAbdallah, s'enfuit et se sauva à la Mecque; les autres, Naufal, fils d'ʿAbdallah, et Al-ʿHakm, fils de Kaïsân, se rendirent. ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, leur fit lier les mains, enleva la caravane et s'enfonça dans le désert, en se dirigeant vers Médine.

A cette nouvelle, les Mecquois allèrent à leur poursuite; mais ils revinrent sans avoir pu les atteindre. Ils furent très-étonnés de ce fait et dirent : Moʿhammed a violé la sainteté du mois de redjeb, en envoyant une expédition guerrière pour verser du sang et faire du butin et des prisonniers; il ne prospérera jamais, et sa religion n'aura jamais de succès.

ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, arriva à Médine au mois de schaʿbân, avec son butin et ses prisonniers, et se présenta devant le Prophète. Celui-ci fut très-courroucé et lui dit : Pourquoi as-tu agi ainsi? Je ne t'avais pas ordonné de commettre des actes d'hostilité au mois sacré. Les compagnons du Prophète blâmèrent tous ʿAbdallah, fils de Djaʿhsch, et lui dirent : Les infidèles et les idolâtres eux-mêmes s'abstien-

nent de faire ce que tu as fait au mois de redjeb. Le Prophète retint les prisonniers et confisqua le butin, sans y toucher, en attendant les ordres de Dieu. Puis le Prophète demanda des nouvelles de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, et d'Otba, fils de Ghazawân. On lui répondit que, à une certaine station, nommée Ma'dan, ayant perdu leur chameau, ils étaient allés à sa recherche, et que depuis lors on n'avait pas eu de leurs nouvelles. Le Prophète fut inquiet de leur sort; il craignait qu'ils ne fussent tombés entre les mains des ennemis. Ensuite il fut informé que les Qoraïschites le blâmaient d'avoir commis des actes de violence au mois de redjeb, ce qui n'était permis dans aucune religion. Les musulmans qui n'avaient pas émigré et qui étaient restés à la Mecque firent avertir le Prophète, par un messager, de ces propos des Qoraïschites, et lui firent demander quelle réponse ils devaient leur faire. Alors Dieu révéla le verset suivant, par lequel il rassura le Prophète : « Ils t'interrogeront au sujet du combat dans le mois sacré. Dis : C'est un péché grave de combattre pendant ce mois; mais détourner les hommes de la voie de Dieu, ne pas croire en lui, chasser des hommes du saint temple où ils habitaient, est un péché plus grave devant Dieu. L'idolâtrie est un péché plus grave que le meurtre *pendant le mois de redjeb.* » (Sur. II, vers. 214.) 'Abdallah, fils de Dja'hsch, et ses compagnons furent très-heureux de cette révélation. Le Prophète fit parvenir le verset aux musulmans de la Mecque, pour qu'ils pussent répondre aux infidèles qoraïschites.

Les Qoraïschites envoyèrent quelqu'un pour racheter les deux prisonniers. Le Prophète répondit : Nous n'acceptons pas leur prix. Nous avons perdu deux de nos gens : Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, et 'Otba, fils de Ghazawân, dont nous n'avons pas de nouvelles. Quand ceux-ci reparaîtront, nous vous renver-

rons ces prisonniers. Mais si nous acquérons la certitude qu'on les a tués, nous mettrons aussi à mort ces deux hommes. Sa'd et 'Otba, en recherchant leur chameau, étaient venus jusqu'à Nadjrân. Ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent à Médine au mois de scha'bân. Alors le Prophète, considérant les deux prisonniers comme leur rançon, les renvoya à la Mecque, après en avoir reçu le prix.

CHAPITRE LXXXVII.

CHANGEMENT DE LA QIBLA.

Dans le même mois de scha'bân, au milieu du mois, Dieu ordonna au Prophète de ne plus se tourner pendant la prière vers Jérusalem, mais vers la Ka'ba. Les Arabes, en priant, se tournaient vers la Ka'ba, tandis que les juifs et les chrétiens se tournaient vers Jérusalem, où était le temple bâti par Salomon, fils de David, endroit illustre, vers lequel se tournaient également Moïse et Jésus. Lorsque le Prophète reçut sa mission prophétique à la Mecque, il se tournait, en priant, vers la Ka'ba. Comme les idolâtres de la Mecque, en adorant les idoles, se tournaient aussi vers la Ka'ba, quand le Prophète vint à Médine, où dominait le culte des chrétiens et des juifs, qui se tournaient vers Jérusalem, Dieu lui ordonna de se tourner également, en priant, vers Jérusalem, afin de ne pas les contrarier et pour qu'ils lui fussent favorables. Le Prophète fit ainsi. Cependant il désirait que le point vers lequel il devrait se tourner en priant fût la Ka'ba, qui avait été aussi la *Qibla* d'Abraham et d'Ismaël. Il priait journellement Dieu d'exaucer ce désir; enfin, au milieu du mois de scha'bân de la seconde année de l'hégire, le mardi,

Dieu révéla le verset suivant : « Nous avons vu que tu tournais ton visage vers le ciel. Mais nous voulons que tu te tournes vers une *Qibla* qui te plaira. Tourne-toi vers le saint temple. » (Sur. II, vers. 139.)

La raison de cette révélation fut que les juifs et les chrétiens disaient au Prophète : Ô Mo'hammed, si ta religion est différente de la nôtre, comment se fait-il que tu te tournes en priant vers le même point que nous? Le Prophète, ayant invoqué Dieu, reçut le verset que nous venons de dire.

CHAPITRE LXXXVIII.

ÉTABLISSEMENT DU JEÛNE DE RAMADHÂN.

Le Prophète était venu à Médine au mois de rabi'a premier. Au mois de mo'harrem de l'année suivante, il remarqua que les juifs célébraient un jeûne, le dix du mois, en appelant ce jour *'Âschourâ*. Le Prophète leur demanda pourquoi ils distinguaient ce jour. Ils répondirent : C'est le jour où Dieu a fait noyer Pharaon dans la mer, et où il a délivré Moïse, qui a jeûné ce jour-là pour rendre grâces à Dieu; depuis lors nous aussi nous consacrons chaque année ce jour au jeûne. Le Prophète ordonna aux musulmans de jeûner, eux aussi, ce jour, en leur disant : Je suis plus digne de suivre l'exemple de mon frère Moïse, fils d'Amrân. Ensuite le Prophète, voyant que les chrétiens jeûnaient pendant cinquante jours, désira avoir dans sa religion un jeûne pareil. A la fin du mois de scha'bân de cette même année, Dieu établit le jeûne du mois de ramadhân, en révélant le verset suivant : « Ô vous qui croyez, le jeûne vous est prescrit, comme il l'a été à ceux qui « vous ont précédés » (sur. II, vers. 179), c'est-à-dire aux

juifs et aux chrétiens. Jésus n'avait ordonné qu'un jeûne de trente jours; ce sont les chrétiens eux-mêmes qui ont porté ce chiffre à cinquante. Moïse aussi n'avait dû observer le jeûne que pendant trente jours, les trente jours du mois dsou'l-qa'da, le temps de sa conversation avec Dieu; mais il y ajouta onze autres jours. Le Prophète, interrogé sur l'époque de ce jeûne de trente jours, reçut le verset suivant: «Au mois de ramadhân, dans lequel a été révélé le Coran,» etc. (Sur. II, vers. 181.) Mo'hammed ben-Djarîr a rapporté ce récit [relatif au jeûne de Moïse] en fort beaux termes.

A l'expiration du mois de ramadhân, le Prophète établit l'obligation de l'aumône à la fête de la rupture du jeûne. Ce jour, il sortit de Médine, se rendit à Moçalla, y fit la prière et recommanda, dans le sermon, *l'aumône de la rupture du jeûne.*

L'année suivante, au mois de mo'harrem, le Prophète laissa les musulmans libres de jeûner, ou non, le jour d'A-schourâ. Quelques-uns observèrent ce jeûne, d'autres ne l'observèrent pas.

Au mois de ramadhân de la même année, le Prophète sortit de Médine pour livrer le combat de Bedr, qui eut lieu le vendredi dix-septième jour du mois. L'histoire de ce combat, qui est très-important, n'a pas été rapportée en détail par Mo'hammed ben-Djarîr dans cet ouvrage. Cependant elle est connue par les recueils des expéditions du Prophète et par les commentaires du Coran; car il n'a été révélé sur aucune autre expédition du Prophète un aussi grand nombre de versets du Coran. Ce fut la première victoire de l'islamisme, la première victoire du Prophète sur les infidèles. Nous avons recueilli, autant que nous avons pu, tant dans cet ouvrage que dans le commentaire [de Tabari?] et dans le livre des Expéditions du Prophète, les éléments pour compléter ce récit.

CHAPITRE LXXXIX.

HISTOIRE DU GRAND COMBAT DE BEDR.

Dans la seconde année de l'hégire, le premier jour du mois de ramadhân, le Prophète fut averti qu'une caravane mecquoise, chargée de nombreuses marchandises, venait de Syrie sous la conduite d'Abou-Sofyân, fils de ʿHarb, d'ʿAmrou, fils d'ʿÂç, et d'autres personnages considérables de la Mecque. Dans le livre des Expéditions il est dit qu'ils étaient en tout soixante et dix personnes. Cette nouvelle fut apportée au Prophète par Gabriel, qui lui dit : Pars à la recherche de la caravane; elle passera près des puits de Bedr, elle ne peut pas éviter de passer par cet endroit. Le Prophète fit réunir ses compagnons et donna l'ordre de partir dans le temps même du jeûne. Dieu m'a promis, leur dit-il, de me livrer leurs biens, de glorifier ma religion et de nous rendre maîtres de leurs personnes. Il ne leur dit point : Nous prendrons la caravane. Mais les hommes pensèrent qu'ils la prendraient et qu'ils n'auraient pas de grands efforts à faire. Soixante et dix hommes partirent en toute hâte. Le lendemain, le Prophète, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Abou-Lobâba, fils d'ʿAbd-ou'l-Moundsir, partit lui-même avec trois cent seize hommes. D'après une autre version, il n'avait avec lui que trois cent treize hommes, ou, d'après une autres plus exacte, trois cent quatorze hommes. Ils partirent précipitamment, sans prendre leur armement complet. Deux d'entre eux avaient des chevaux, soixante et dix étaient montés sur des chameaux, les autres étaient à pied. Le Prophète montait sa chamelle nommée ʿAdhbâ, ainsi appelée parce qu'on lui avait fendu les oreilles.

Ces troupes étaient composées de soixante et dix-huit Mohâdjir et de deux cent trente-six Ançâr. Parmi les Mohâdjir, il y avait Abou-Bekr, ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, et ʿOthmân, fils d'ʿAffân. La femme d'ʿOthmân, Roqayya, fille du Prophète, était très-malade. Le Prophète ordonna à ʿOthmân de s'en retourner, à cause de la maladie de sa femme. Le chef des Ançâr était Saʿd, fils de Moʿâds, qui était chef de tous les Khazradj. Tous étaient d'avis qu'ils étaient assez nombreux pour attaquer la caravane, et le Prophète n'emmena pas un plus grand nombre d'hommes.

Arrivé à la première étape, le Prophète passa ses troupes en revue. Il renvoya cinq hommes comme étant trop jeunes, savoir : ʿAbdallah, fils d'ʿAmrou; Râfiʿ, fils de Khodaïdj; Zaïd, fils de Thâbit; Osaïd, fils de Zhahîr, et ʿAmrou, fils d'Abou-Waqqâç. ʿAmrou pria Saʿd, fils d'Abou-Waqqâç, d'intervenir auprès de Moʿhammed, pour qu'il l'emmenât avec lui. Les quatre autres durent s'en retourner. Ensuite le Prophète marcha en toute hâte sur Bedr, pour couper le chemin à Abou-Sofyân. Arrivé à la seconde station, il fut informé que la caravane n'était pas encore passée. Il fit halte, en s'écartant de la route, afin de ne pas être aperçu par la caravane, quand elle viendrait, et pour qu'elle ne prît pas la fuite. Gabriel vint annoncer au Prophète que Dieu l'assisterait de toutes manières dans son entreprise. Ensuite Moʿhammed dépêcha deux des principaux Mohâdjir : Talʿhâ, fils d'ʿObaïdallah, et Saʿd, fils de Zaïd, fils de Naufal. Montés sur des chameaux, ils furent envoyés dans le désert, pour épier la marche d'Abou-Sofyân. Ces deux hommes s'égarèrent dans le désert et ne revinrent pas pour prendre part au combat de Bedr. Le Prophète fit partir deux autres Mohâdjir, également montés sur des chameaux, l'un nommé Basbas, fils

d'ʿAmrou, le Djohaïnite; l'autre, ʿAdî, fils d'Abou-Zaghbâ, le Djohaïnite. Il leur ordonna de se rendre auprès des puits de Bedr et d'y prendre des informations sur la marche de la caravane. Les Arabes, dans le désert, ont la coutume, quand une caravane vient faire halte près d'un puits ou à une station, d'y apporter des provisions et des vivres, pour les vendre aux gens de la caravane, et de faire avec eux des affaires, en vendant et en achetant. Arrivés près de Bedr, les deux Djohaïnites y virent un homme qui avait apporté des provisions et qui les avait déposées là, en attendant la caravane. Ils s'approchèrent du puits, firent coucher leurs chameaux, et vinrent pour interroger cet homme. Alors ils aperçurent deux femmes qui s'adressaient réciproquement des réclamations. L'une disait à l'autre : Rends-moi l'argent que tu me dois. L'autre répondait : Demain la caravane arrivera près de ce puits, je vendrai quelque chose et te rendrai ton argent. Les deux émissaires, en entendant ces paroles, ne dirent rien, remplirent d'eau leurs outres, montèrent sur leurs chameaux, partirent et vinrent avertir le Prophète.

Ils n'eurent pas plus tôt quitté le puits, qu'Abou-Sofyân et ʿAmrou, fils d'ʿÂç, y arrivèrent, seuls de leur caravane. Abou-Sofyân, en passant sur le territoire de Yathrib, s'était enquis des mouvements du Prophète et de ses compagnons. S'étant avancé encore de deux étapes, il avait quitté la caravane en disant à ses gens : Restez ici, j'irai au puits de Bedr pour m'enquérir si quelqu'un de Yathrib, des compagnons de Moʿhammed, est à la recherche de notre caravane. Abou-Sofyân et ʿAmrou, fils d'ʿÂç, vinrent donc à Bedr, donnèrent de l'eau à leurs chameaux, burent eux-mêmes, remplirent leurs outres et questionnèrent l'homme qui était assis près du puits. Interrogé par eux sur son nom et sur le nom de sa

tribu, il leur dit qu'il s'appelait Medjdî, fils d'ʿAmrou, de la tribu de Djohaïna. Abou-Sofyân lui demanda ensuite : As-tu quelques renseignements sur les brigands de Yathrib ? Est-ce que quelqu'un d'entre eux est venu à ce puits avant nous? Medjdî répondit : Tout à l'heure deux hommes y sont venus, ont bu, ont abreuvé leurs chameaux, sont remontés sur leurs montures et sont repartis. — Ne t'ont-ils rien dit? demanda Abou-Sofyân. — Non. Abou-Sofyân demanda ensuite à quel endroit les chameaux étaient restés. S'y étant rendu, il trouva leur crottin; en prenant un peu, il l'éparpilla. Des noyaux de dattes en sortirent. Il dit à ʿAmrou, fils d'Âç : Ces hommes étaient de Médine; Moʿhammed est sur nos traces, lui ou des gens envoyés par lui. — Comment le sais-tu? lui demanda ʿAmrou. Abou-Sofyân dit : Les gens de Médine, seuls dans le ʿHedjâz, donnent à manger aux chameaux des noyaux de dattes. Ils remontèrent ensuite sur leurs chameaux et revinrent à l'endroit où était leur caravane, à deux étapes de Bedr. Abou-Sofyân engagea immédiatement un homme nommé Dhamdham, fils d'ʿAmrou, de la tribu de Ghifâr, qui possédait un chameau très-rapide, et le dépêcha à la Mecque. Cet homme promit de s'y rendre en trois jours, quoique la caravane en fût éloignée de six journées de marche. Abou-Sofyân lui recommanda, quand il entrerait dans la ville, de crier au secours. Il lui dit : Rends-toi sur le mont Abou-Qobaïs, et crie, de façon à être entendu de tous les habitants de la Mecque, que tu es parti, envoyé par moi, de telle station, pour leur annoncer que Moʿhammed et les brigands de Médine sont sur mon chemin, et que, s'ils tiennent à leurs biens, ils arrivent; sinon, qu'ils ne trouveront plus rien. Dhamdham partit, la caravane restant à la distance de deux étapes de Bedr, de même que le Prophète, qui l'attendait à son passage près des puits.

Avant l'arrivée de Dhamdham à la Mecque, ʿÀtika, fille d'ʿAbdou'l-Mottalib et tante du Prophète, fit un rêve. Il lui sembla voir un homme monté sur un chameau arriver à la Mecque, s'arrêter dans la vallée et s'écrier : Habitants de la Mecque, n'allez pas, car on vous tuerait; quiconque y ira n'en reviendra pas! Il s'avança, toujours monté sur son chameau, vint sur la terrasse de la Kaʿba et répéta son cri. Ensuite il lança du sommet du mont Abou-Qobaïs une pierre qui coula en bas et se brisa en plusieurs morceaux, qui atteignirent toutes les maisons de la ville. Au matin, ʿÀtika raconta son rêve à ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib. Celui-ci, effrayé, dit à sa sœur : Ce songe est fort triste; tous les habitants de la Mecque doivent craindre d'être atteints par un grand malheur. Garde le secret, et ne raconte ton rêve à personne; je verrai ce qu'il y aura à faire. ʿAbbâs sortit très-soucieux et alla pour faire ses tournées autour du temple. Il y rencontra ʿOtba, fils de Rabîʿa, qui était son ami, et alla s'asseoir auprès de lui. ʿOtba lui dit : Que t'est-il arrivé, ta figure est altérée? — Rien, dit ʿAbbâs. — Si, il t'est arrivé quelque chose, reprit ʿOtba; et il insista. ʿAbbâs lui dit : Il ne faut pas qu'on le sache. — On ne le saura pas, répliqua ʿOtba. Alors ʿAbbâs lui raconta le rêve qu'avait fait ʿÀtika. ʿOtba, en sortant du temple, rencontra Abou-Djahl et lui fit part de ce récit. Abou-Djahl dit : Ne t'en préoccupe pas; les Benî-Hâschim sont tous menteurs, hommes et femmes. Délivrés des mensonges de Moʿhammed, nous tombons maintenant dans ceux des femmes des Benî-Hâschim. [Le lendemain, dans le temple], il aborda ʿAbbâs et lui dit : Qu'est-ce que ce rêve d'ʿÂtika, dans lequel tu rapportes qu'elle aurait vu telle et telle chose? ʿAbbâs répondit : Je n'en ai aucune connaissance. — Si, tu le connais, dit Abou-Djahl; on me l'a

rapporté comme venant de toi. Si ce rêve ne se réalise pas, nous écrirons sur une feuille, que nous suspendrons à la porte de la Ka'ba, que dans le monde entier il n'y a pas de plus grands menteurs, tant parmi les hommes que parmi les femmes, que les Benî-Hâschim, afin que votre imposture soit connue de tous les Arabes. 'Abbâs, qui était un homme réservé et endurant, quitta la réunion et revint à la maison.

Abou-Djahl et tous les autres racontèrent le fait chez eux, à leurs femmes. 'Âtika fut informée des paroles qu'Abou-Djahl avait adressées à 'Abbâs. Le soir, 'Âtika et les autres filles d''Abdou'l-Mottalib et toutes les femmes des Benî-Hâschim vinrent chez 'Abbâs et lui dirent : Pourquoi laisses-tu Abou-Djahl tenir des propos sur les femmes des Benî-Hâschim et sur les filles d''Abdou'l-Mottalib, en ta présence, sans lui répondre et sans rien dire? Il dit que tous les hommes et toutes les femmes des Benî-Hâschim sont des menteurs. Jusqu'à quand supporteras-tu cela? S'il fait cet écrit, il déshonorera les Benî-Hâschim parmi les Arabes. Si tu ne veux rien lui dire, autorise-nous à aller trouver Abou-Djahl pour répliquer aux paroles qu'il a dites. Nous n'avons pas voulu le faire sans ta permission; car tu es aujourd'hui à la tête des Benî-Hâschim, et nous n'avons pas voulu te manquer de respect. 'Abbâs dit : Il n'osera pas faire cet écrit. S'il m'en dit encore quelque chose, je lui répondrai. Rentrez chez vous.

Le lendemain, 'Abbâs vint au temple et alla s'asseoir à sa place. Les Qoraïschites avaient pris place, chacun dans un cercle. Tout à coup des cris se firent entendre dans la vallée, et tous se précipitèrent hors de la ville dans la direction de la voix. Pendant ce temps, 'Abbâs accomplissait ses tournées autour du temple. Ces cris étaient poussés par Dham-

dham, qui était arrivé et qui fit comme Abou-Sofyân le lui avait ordonné. Il alla au haut du mont Abou-Qobaïs, et cria de façon à être entendu de tous les habitants. Ceux-ci furent stupéfaits; car il n'y avait pas un seul chef de famille qui n'eût dans la caravane un capital.

Abou-Djahl, ʿOtba et les principaux Qoraïschites firent proclamer une levée générale. On fit en deux jours les préparatifs de guerre et l'on partit le troisième jour. Tous les chefs et grands personnages de la Mecque prirent part à l'expédition, ou envoyèrent des hommes à leur place, sauf la tribu des Benî-ʿAdî, fils de Kaʿb, qui étaient des personnages considérables et n'étaient pas soumis à Abou-Djahl et à ʿOtba; en outre, ils n'avaient pas de marchandises dans la caravane.

ʿAbbâs ne voulut pas partir avec l'armée; mais Abou-Djahl, dans le temple, lança contre lui des reproches, en disant : Nous savons que toi et les autres Benî-Hâschim, vous tenez à Moʿhammed; vous êtes ses espions dans le temple. Mais si nous revenons victorieux de cette guerre, nous expulserons tous les Benî-Hâschim de la Mecque. Les autres Qoraïschites tenaient à ʿAbbâs le même langage. ʿAbbâs répliqua : Je suis vieux, et ne suis pas propre pour la guerre; mais j'enverrai mes fils. ʿAbbâs avait quatre fils : Fadhl, ʿAbdallah, Qotham et ʿObaïdallah. Les Qoraïschites dirent : C'est bien d'envoyer tes quatre fils, mais il faut que tu viennes aussi. Je partirai, dit ʿAbbâs. Il prit cette résolution malgré lui et fit ses préparatifs. Ses fils voulurent l'accompagner; mais il ne le permit pas et partit avec un de ses esclaves. Ses neveux vinrent le trouver et lui dirent : Tu es un homme âgé, nous ne te laisserons pas partir seul; nous irons avec toi. ʿAbbâs s'y opposa; mais ceux-là savaient qu'il parlait ainsi par haine des Qoraïschites et par dépit d'être contraint de partir. Trois de ses neveux allèrent

donc avec lui, savoir : Tàlib et ʿAqîl, fils d'Abou-Tàlib, et Naufal, fils de ʿHàrith.

Omayya, fils de Khalaf, de la tribu de Djoumaʿh, ne voulut pas prendre part à l'expédition, à cause de son âge avancé. Il avait deux fils, Çafwàn et ʿAbdallah; il fit partir ce dernier, le plus jeune des deux. Il avait aussi un ami, nommé ʿOqba, fils d'Abou-Moʿaït, le même qui avait craché à la figure du Prophète. Abou-Djahl chargea ʿOqba de déterminer Omayya au départ; car, dit-il, nous ne pouvons pas le laisser ici; il jouit d'une grande considération; s'il reste, personne ne voudra quitter la Mecque. ʿOqba vint trouver Omayya, qui était assis dans le temple au milieu d'une troupe de Qoraïschites, et lui dit : Ne veux-tu pas venir avec tous ces gens? — Vous êtes assez nombreux, répondit Omayya. ʿOqba dit : Viens par amour pour moi. Moi, j'ai craché à la figure de Moʿhammed parce que tu l'as voulu; il est juste que tu fasses ma volonté, en venant avec nous. Omayya répliqua : Je suis vieux, j'envoie mon fils, qui est jeune. ʿOqba dit : Tu n'es pas plus vieux qu'ʿAbbâs, qui est l'oncle de Moʿhammed et qui cependant vient avec nous; n'as-tu pas honte de refuser de partir? Mais Omayya persista dans son refus, malgré les instances d'ʿOqba. Alors celui-ci envoya chercher dans sa maison une cassolette, dans laquelle il fit mettre du feu et du bois d'aloès, et la plaça sous le vêtement d'Omayya, puis il apporta un fuseau et le plaça à côté de lui. Que signifie cela? demanda Omayya. ʿOqba dit : Comme tu n'oses pas aller à la guerre, fais ce que font les femmes : parfume-toi avec ce bois d'aloès, et reste assis à filer. Omayya fut très-affecté et très-honteux de ces paroles. Il jeta la cassolette et le fuseau sur ʿOqba, et lui lança des injures. Puis il se leva, fit ses préparatifs et partit, lui et son fils, avec l'armée.

Abou-Lahab, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, étant fort malade,

ne pouvait pas se joindre à l'armée. Il avait une créance de quatre mille dirhems sur un homme considérable de la tribu de Makhzoum, nommé ʿÂç, fils de Hischâm, fils de Moghaïra. ʿÂç envoyait à l'armée un remplaçant. Abou-Lahab lui dit : Si tu pars toi-même à ma place, je te fais remise de ces quatre mille dirhems. ʿÂç partit de sa personne avec une troupe des Benî-Makhzoum, des gens de sa famille et de ses affranchis.

Le troisième jour après l'arrivée de Dhamdham, mille hommes sortirent de la Mecque, piétons et cavaliers, montés sur des chevaux arabes et sur des chameaux de course, tous complétement armés. A la porte de la ville, Abou-Djahl inscrivit les noms de tous les hommes qui composaient l'armée. Tous étaient pleins de joie et dirent : Moʿhammed pense qu'il en sera d'Abou-Sofyân comme d'ʿAmrou ben-Al-ʿHadhramî, dont la caravane venant de Taïf, chargée de quelques fruits, de dattes et de raisin, et escortée de quatre hommes, a été enlevée, et lui-même tué par les quelques hommes envoyés par Moʿhammed. Nous lui montrerons aujourd'hui comment nous protégeons nos biens et notre religion, et comment nous arracherons les hommes de ses mains. Ils emmenèrent avec eux le frère d'ʿAmrou ben-Al-ʿHadhramî, et lui dirent : Nous allons venger la mort de ton frère, nous allons tuer celui qui a accompli le meurtre et celui qui l'a ordonné.

Ni Abou-Sofyân, ni le Prophète ne savaient que l'armée qoraïschite s'était mise en campagne. Le Prophète, après le retour des deux Djohaïnites, qui lui avaient annoncé que la caravane devait arriver le lendemain à Bedr, s'était mis en mouvement et s'était rapproché de Bedr à la distance d'une étape. Il rencontra sur sa route un village, une station des caravanes, nommée Çafrâ, située entre deux montagnes.

Il demanda le nom du bourg, et ensuite les noms des deux montagnes; on lui répondit que l'une s'appelait Mousli'h, et l'autre Moukhrî. On lui dit aussi, sur sa demande, le nom des Arabes qui habitaient cet endroit; c'étaient deux branches de la tribu de Ghifâr, les Benî-en-Nâr et les Benî-'Horâq. Le Prophète trouva ces noms de mauvais augure et ne s'arrêta pas à cet endroit. Il passa entre les deux montagnes, prit sur la droite et vint à un lieu nommé Dsafirân, à une étape de Bedr. C'est là qu'il attendit l'arrivée de la caravane d'Abou-Sofyân.

Abou-Sofyân, après être revenu avec 'Amrou, fils d''Âç, de son excursion à Bedr, et après avoir fait partir Dhamdham pour la Mecque, demeura encore trois jours au même endroit. Ensuite il dit à 'Amrou, fils d''Âç : Pourquoi rester ici? Mo'hammed est plus près de nous que les gens de la Mecque; avant que ceux-ci arrivent, il peut se passer beaucoup de choses. Conduisons la caravane loin d'ici, en quittant la route, pour nous rapprocher chaque jour de la Mecque, et nous éloigner de Mo'hammed. En conséquence, Abou-Sofyân partit avec la caravane, en évitant la route, laissa les puits de Bedr à sa gauche et se dirigea vers le bord de la mer; puis, en longeant la côte, il prit la route de la Mecque, vers Djeddah, chemin plus long de cinq journées de marche. Après avoir voyagé pendant cinq jours, la caravane fut en sûreté sur le territoire de la Mecque, à trois journées de distance de la ville. Là elle apprit le départ de l'armée mecquoise, qui avait passé la veille par cet endroit, se dirigeant vers Bedr, pour attaquer Mo'hammed.

Les gens de Médine n'étaient informés ni de la marche de la caravane, ni de l'arrivée d'une armée de la Mecque. Le Prophète se trouvait toujours à Dsafirân, guettant la caravane. Alors Gabriel vint lui annoncer qu'Abou-Sofyân avait sauvé la caravane et qu'une armée arrivait de la Mecque. Mais

Dieu, lui dit-il, t'a promis la victoire et sur la caravane et sur l'armée. Le Prophète convoqua ses compagnons et leur fit part des événements. Ils furent consternés. Le Prophète leur dit : Ne vous affligez pas, car Dieu m'a promis la victoire en tout état de choses, soit sur la caravane, soit sur l'armée. Les musulmans dirent : Ô apôtre de Dieu, prie pour que Dieu nous fasse triompher de la caravane, ce sera plus facile et la lutte sera moins vive ; car nous tous nous sommes partis sans faire des préparatifs de guerre et sans être complétement armés. Dieu révéla le verset suivant : « Dieu vous avait promis que l'une des deux parties vous serait livrée ; vous avez désiré que ce ne fût pas la plus forte. Mais Dieu a voulu prouver la vérité de sa parole et exterminer jusqu'au dernier des infidèles, » etc. (Sur. VIII, vers. 7, 8.)

Abou-Sofyân, arrivé à trois journées de la Mecque, apprenant que l'armée y avait passé en se dirigeant vers Médine, et que ses propres fils étaient dans l'armée, envoya de cet endroit même un messager vers les troupes et fit dire aux chefs : Si c'est pour sauver vos biens que vous vous êtes mis en campagne, ils sont en sûreté maintenant ; je suis arrivé sur le territoire de la Mecque. Rentrez et évitez la guerre et le meurtre ; car ceux qui sont avec Mo'hammed appartiennent à nos familles et sont nos parents. Il est inutile de verser leur sang. Le messager d'Abou-Sofyân trouva l'armée campée à Djo'hfa, à trois journées de Bedr. Parmi les infidèles les avis furent partagés. Les uns voulaient marcher en avant, les autres voulaient s'en retourner. 'Otba, fils de Rabî'a, exprima ce dernier avis. Abou-Djahl dit : Par Dieu, nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir été à Bedr et avant d'y avoir passé dix jours à boire du vin et à nous reposer ; nous inspirerons ainsi la terreur aux brigands de Médine ; tous les Arabes

entendront parler de notre armée et nous craindront, et personne n'osera plus poursuivre une de nos caravanes. Ensuite il parla à ʿÂmir ben-Al-ʿHadhramî et lui dit : Tu es le client d'ʿOtba; nous voulons aller venger ton frère; mais ʿOtba veut s'en retourner; dis-lui de ne pas le faire. Si cependant il refuse, romps l'engagement et les liens qui t'attachent à ʿOtba et aux Benî-ʿAbdou'l-Schams, et deviens un des nôtres; allie-toi aux Benî-Makhzoum : nous vengerons alors ton frère. ʿÂmir vint trouver ʿOtba et lui tint ce langage. ʿOtba répliqua : Ton frère n'est pas assez important pour qu'il faille faire la guerre pour lui avec ce grand nombre d'hommes. Si tu veux quitter la tribu des ʿAbd-Schams, quitte-la; dégage-toi de tous liens avec elle, si tu veux, et va où tu voudras. ʿÂmir vint dire ces paroles d'ʿOtba à Abou-Djahl, qui, se trouvant au milieu de plusieurs hommes, dit : « ʿOtba a la colique, » expression proverbiale, chez les Arabes, pour dire que quelqu'un a peur. Abou-Djahl avait le sobriquet « aux fesses jaunes. » Il avait reçu ce sobriquet parce que, à cause d'une infirmité qu'il avait, il teignit la partie postérieure de son corps avec du safran; quand on voulait l'injurier, on lui donnait ce nom. Quelques-uns prétendent que cette infirmité lui était venue dans son enfance quand, luttant un jour avec Moʿhammed, celui-ci l'avait jeté par terre et lui avait rompu une artère. Les infidèles qoraïschites avaient coutume de couvrir leurs corps et leurs vêtements de safran dissous dans de l'eau, de façon à être complétement jaunes, et ils ne se purifiaient pas; car de tous les parfums, le plus agréable pour eux était le safran, que l'on va chercher dans le Kirmân et sur le territoire de Hamadân. Quant au bois d'aloès, à l'ambre et au camphre, ils étaient peu estimés, parce qu'on en apporte en grande quantité par la voie de mer, de même que le musc, que l'on apportait, par

la voie de mer, de l'Inde. Or, lorsque Abou-Djahl, en parlant d'ʿOtba, prononça les paroles que nous venons de dire, celui-ci répliqua : Demain on verra qui a la colique, de moi ou de celui «aux fesses jaunes.» ʿOtba se proposa donc de marcher en avant; mais les autres étaient divisés, les uns voulaient s'en retourner, les autres ne le voulaient pas. Tâlib, fils d'Abou-Tâlib, engagea son oncle ʿAbbâs à s'en retourner avec lui. Mais ʿAbbâs n'osait pas, par crainte d'Abou-Djahl et des Qoraïschites.

Il y avait à la Mecque un homme de la tribu des Thaqîf, allié des Benî-Zohra et jouissant parmi eux d'une grande considération; ils écoutaient et exécutaient ses avis. Il était à l'armée avec un grand nombre de Benî-Zohra. Il leur parla ainsi : Retournons; car nos marchandises sont arrivées en sûreté à la Mecque. Pourquoi ferions-nous la guerre? Les Benî-Zohra, au nombre de cent cinquante hommes, voyant que leur allié s'en retournait, suivirent son avis et s'en retournèrent également. Il n'y avait aucune tribu de la Mecque qui n'eût des hommes à l'armée, sauf les Benî-ʿAdî-ben-Kaʿb, qui n'avaient pas quitté la ville, n'ayant pas de marchandises dans la caravane. Après le départ des Benî-Zohra, l'armée qoraïschite ne se composait plus que de neuf cent cinquante hommes. Abou-Djahl, craignant que d'autres encore ne s'en allassent, leva son camp dans la même nuit et s'avança sur Bedr. Toute l'armée le suivit; aucun autre ne l'abandonna.

Après avoir été averti par Gabriel que la caravane s'était sauvée et qu'une armée venait à sa rencontre, le Prophète réunit ses compagnons pour délibérer avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Tous les Mohâdjir et les Ançâr étant présents, il leur demanda leur avis. Abou-Bekr se leva le premier et dit : Ô apôtre de Dieu, nous ferons ce que tu voudras et ce que tu ordonneras. Ceux-là sont nos parents; mais nous

avons cru en toi, et nous avons accepté ta religion, et nous avons renoncé à eux. Nous avons fait de nos corps et de nos âmes ta rançon; nous lutterons contre eux pour toi; ou Dieu te fera triompher d'eux et fera triompher ta religion, et l'infidélité sera exterminée dans le monde; ou nous périrons tous pour toi. Le Prophète remercia Abou-Bekr, lui donna des éloges et lui dit de s'asseoir; car il désirait savoir si les Ançâr prendraient ou non ce même engagement, sachant bien que les Mohâdjir lui prêteraient aide et secours, tandis qu'il craignait que les Ançâr et les gens de Médine ne s'en retournassent; car, dans la nuit d'ʿAqaba, alors qu'ils avaient prêté serment au Prophète, Saʿd, fils de Moʿâds, lui avait dit : Ô apôtre de Dieu, viens avec moi à Médine! Le Prophète avait répondu : Je n'ai pas encore reçu de message ni d'ordre de Dieu à cet égard. Allez, j'enverrai mes compagnons et attendrai les ordres que Dieu me donnera. Saʿd avait répliqué : S'il en est ainsi, nous ne sommes pas responsables de ta vie et de ta sûreté jusqu'à ce que tu viennes à Médine. Quand tu y viendras, alors nous te défendrons, et ta défense sera pour nous un devoir. Le Prophète avait approuvé ces paroles. Or maintenant le Prophète craignait qu'il ne dît : Nous nous sommes engagés à te protéger à Médine; si tu étais attaqué à Médine, nous t'y protégerions.

Abou-Bekr ayant repris sa place, le Prophète demanda de nouveau un avis. ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, se leva et tint le même langage qu'Abou-Bekr. Le Prophète le remercia également et lui dit de s'asseoir. Ayant renouvelé sa demande, Miqdâd, fils d'ʿAmrou, appartenant lui aussi aux Mohâdjir, se leva et dit : Ô apôtre de Dieu, c'est à nous de tirer l'épée, à toi de prier et à Dieu de donner la victoire. Nous ne dirons pas comme disaient les enfants d'Israël à Moïse : « Allez, toi

et ton Seigneur, et combattez; quant à nous, nous resterons ici.» Assiste-nous de ta prière, demande à Dieu la victoire, car nous combattrons nous-mêmes. Le Prophète le loua et lui dit : Assieds-toi; je connais les sentiments de vous tous, ô Mohâdjir, je ne doute pas de vos intentions. Ensuite il demanda un nouvel avis. Tous reconnurent que cet appel s'adressait aux Ançâr. Sa'd, fils de Mo'âds, se leva et dit : Ô apôtre de Dieu, est-ce nous que tu as en vue par ces paroles? — En effet, dit le Prophète, car c'est votre concours que je demande. Dans cette affaire, je ne puis réussir que par la puissance de Dieu et par le moyen de votre aide. Sa'd, fils de Mo'âds, dit : Que pouvons-nous faire, ô apôtre de Dieu? Nous avons cru en toi, nous t'avons prêté serment et nous t'avons accueilli. Il est de notre devoir de te défendre. Nos âmes sont ta rançon et nous verserons notre sang pour toi, que ce soit contre les Qoraïschites, ou les Arabes, ou les Perses, les habitants de Roum ou les Abyssins; nous nous tiendrons devant toi, nous te protégerons et combattrons les ennemis; que ce soit à Médine, dans le désert ou en pays cultivé, sur la mer ou sur les montagnes, nous serons partout avec toi et ne t'abandonnerons pas jusqu'à la mort. Le Prophète, très-heureux de ces paroles, appela Sa'd près de lui, l'embrassa sur les yeux et le visage et lui dit : Ô Sa'd, que Dieu te récompense pour ta foi, ta bravoure et ta fidélité! Immédiatement il fit marcher l'armée, et fit halte à deux parasanges de Bedr. En épiant l'approche de l'armée qoraïschite près des puits, il rencontra un vieillard arabe qui ne le connaissait pas. Le Prophète lui demanda s'il avait des renseignements sur la caravane d'Abou-Sofyân. Le vieillard répondit : La caravane est en sûreté; mais une armée est sortie de la Mecque, qui va pour combattre Mo'hammed et les gens de Médine.

Le Prophète lui demanda ensuite : Quels renseignements as-tu sur l'armée qoraïschite? Où sont Mo'hammed et les gens de Médine? Le vieillard répondit: Je vous le dirai quand vous m'aurez dit qui vous êtes. — Parle d'abord, répliqua le Prophète, nous te le dirons ensuite. Le vieillard dit : L'armée qoraïschite est partie tel jour, a quitté tel jour Djo'hfa, et si celui qui m'a renseigné a dit la vérité, elle doit avoir passé tel jour à tel endroit et être en marche pour venir ici. Quant à Mo'hammed, il était tel jour à tel endroit, et si mes renseignements sont exacts, il se trouve aujourd'hui à tel endroit. C'était précisément le lieu où l'armée musulmane avait fait halte, à Dsafirân. Le Prophète, entendant ces paroles, quitta le vieillard, en faisant courir sa chamelle. Arrivé auprès de ses compagnons, il leur dit : L'armée qoraïschite est aujourd'hui à tel endroit, demain elle arrivera aux puits de Bedr. Au moment de la prière de l'après-midi, le Prophète envoya 'Alî, fils d'Abou-Tâlib, Zobaïr, fils de Sa'd, et Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, vers les puits de Bedr, pour prendre des informations sur l'armée qoraïschite. Ils y arrivèrent vers le soir. Les Qoraïschites étaient campés à deux parasanges de là et avaient envoyé à Bedr quatre ou cinq hommes des serviteurs de l'armée, pour chercher de l'eau et pour prendre des informations sur les mouvements du Prophète. En voyant 'Alî et ses compagnons montés sur des chameaux, ils eurent peur et s'enfuirent, en disant : Ce sont les chamelles de l'armée de Mo'hammed. 'Alî et ses compagnons les poursuivirent et saisirent un esclave noir, nommé 'Arîdh et surnommé *Abou-Yasâr*. Il était Abyssin et appartenait aux Benî-'Âç-ben-Sa'îd, ou, d'après d'autres, à Monnabbih, fils de 'Haddjâdj. Ils le conduisirent auprès du Prophète. 'Alî lui demanda : A qui appartiens-tu? — J'appartiens aux Qoraïschites, répondit

l'esclave. — Où se trouve leur armée? — Elle est campée à deux parasanges d'ici; on nous avait envoyés pour chercher de l'eau. — Abou-Sofyân est-il avec l'armée? — Je ne sais pas où est Abou-Sofyân. Alors ils frappèrent l'esclave en disant : Tu mens, tu es avec Abou-Sofyân, tu nous trompes. Après avoir été longtemps frappé, l'esclave s'écria : Oui, je suis esclave d'Abou-Sofyân! — Qui est avec Abou-Sofyân? Combien d'hommes et combien de chameaux y a-t-il? Comme ils avaient cessé de le maltraiter, l'esclave dit de nouveau : Je ne connais pas Abou-Sofyân; c'est du camp de l'armée qoraïschite que je suis venu à Bedr. Pendant cet interrogatoire, le Prophète faisait sa prière. Après avoir prononcé le salut final, il dit : Je n'ai pas vu d'hommes plus étonnants que vous. Quand cet homme dit la vérité, vous le frappez, et lorsqu'il ment, vous le croyez véridique; il est, en effet, de l'armée qoraïschite. Cette armée est campée à cet endroit, et Abou-Sofyân a gagné la Mecque. Ensuite le Prophète appela l'esclave et lui dit : Où est le camp de l'armée? Dis la vérité et ne crains rien. L'esclave répondit que l'armée se trouvait à tel endroit.— Combien y a-t-il d'hommes? demanda le Prophète; sont-ils neuf cents? N'ont-ils pas dit combien ils sont? — Je ne sais pas combien ils sont, répondit l'esclave; mais je sais qu'ils tuent chaque jour neuf ou dix chameaux. Il y a eu hier un banquet chez un des chefs, auquel assistaient tous les hommes, grands et petits. Là aussi on a tué dix chameaux. Le Prophète dit : Ils sont, comme je l'ai dit, de neuf cents à mille. Or ils étaient au nombre de neuf cent cinquante; cent d'entre eux avaient des chevaux, les autres montaient des chameaux. Ensuite le Prophète demanda à l'esclave quels étaient les grands personnages qoraïschites qui se trouvaient dans l'armée. L'esclave

nomma ʿOtba, fils de Rabiʿa, et son frère Schaïba; Omayya, fils de Khalaf; ʿOqba, fils de Mouʿaït; ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib; ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib; Abou-Djahl, fils de Hischâm; ʿHakîm, fils de ʿHizâm; il énuméra ainsi tous les nobles Qoraïschites de la Mecque qui se trouvaient à l'armée. Le Prophète dit à ses compagnons : La Mecque a envoyé contre nous ses enfants les plus chers.

Pendant la nuit, l'un des Ançâr, un homme de la tribu de Naddjâr, vint trouver le Prophète et lui dit : Ô apôtre de Dieu, nous ne devons pas rester ici. L'armée qoraïschite viendra demain à Bedr et occupera les puits, et nous n'aurons pas d'eau. Il faut nous y rendre cette nuit, nous établir près du puits le plus rapproché [de l'ennemi], creuser un grand réservoir, remplir nos outres, parce que, pendant le combat, nous ne pourrons pas puiser de l'eau; puis il faut mettre à sec tous les autres puits, afin que, quand ils viendront, ils ne trouvent pas d'eau, tandis que nous en aurons. Le Prophète, approuvant cet avis, marcha en avant et fit halte près des puits, dont l'un fut rempli, et les autres mis à sec. Dans la nuit, il fit un rêve. Il lui sembla voir que son armée était dispersée et qu'il restait seul. A son réveil, il fit part de son rêve à ses compagnons, et l'interpréta dans ce sens que les ennemis seraient mis en fuite. Il est dit dans le Coran : « . . . Dieu t'a montré en songe les ennemis peu nombreux; s'il te les avait montrés en grand nombre, vous auriez perdu courage, » etc. (Sur. VIII, vers. 45.)

Le lendemain, les Qoraïschites se mirent en marche pour puiser de l'eau et pour occuper les puits. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que le Prophète les avait déjà occupés. Ils firent halte derrière une grande colline de sable, qui empêchait les deux armées de se voir, mais non de s'entendre.

Le Prophète se trouvait sur le terrain rapproché des puits, tandis que les Qoraïschites étaient sur un terrain éloigné des puits, dans la vallée, comme il est dit dans le Coran : « . . . Vous étiez plus rapprochés dans la vallée et les ennemis étaient plus éloignés, » etc. (Sur. VIII, vers. 43.) Le lendemain, les Qoraïschites se mirent en mouvement, montèrent la colline de sable et firent halte près de l'armée de Mo'hammed, de sorte qu'ils purent voir de leur camp l'armée du Prophète. Quelques-uns d'entre eux gravirent le sommet de la colline pour regarder. Lorsque 'Otba parut sur le sommet, monté sur un chameau à poils roux, le Prophète le distingua et dit : Ils se sont jetés eux-mêmes dans le précipice; personne ne les a avertis, sauf l'homme du chameau rouge. Ils feraient mieux de suivre son avis. Vue du sommet de la colline de sable, qui était grande comme une montagne, l'armée du Prophète parut très-faible aux Qoraïschites; et de même l'armée ennemie semblait peu nombreuse aux yeux des musulmans, qui prirent courage, comme il est dit dans le Coran : « . . . Dieu les fit paraître peu nombreux à vos yeux, » etc. (Sur. VIII, vers. 46.)

Après avoir fait halte, les infidèles envoyèrent un homme nommé 'Omaïr, fils de Wahb, de la tribu de Djouma'h, pour reconnaître les forces de l'armée musulmane. Cet homme tourna autour de l'armée et l'examina. Il revint et leur dit : Ils ne sont pas plus de trois cents; cependant j'irai voir s'ils n'ont pas placé une embuscade. Il se dirigea de tous côtés, et, revenant, le soir, sans avoir rien trouvé, il annonça qu'il n'y avait pas d'hommes embusqués. Abou-Djahl dit ironiquement : S'il faut combattre, ces hommes ne sont pas de force à nous résister; cependant vous combattrez le Dieu du ciel, comme dit Mo'hammed à ses compagnons.

Un homme nommé Aswad, fils d'ʿAbdou'l-Asʿad, de la tribu de Makhzoum, dit : Je jure que je boirai à leur bassin! et il s'en approcha. ʿHamza, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, se précipita sur lui, et, d'un coup de sabre, lui coupa une jambe. Aswad tomba, et traîna son corps et la jambe détachée, dont le sang coulait, vers le bassin, en disant : Je m'y plongerai, j'y mourrai, n'importe; au moins aurai-je gâté leur eau. A ces mots, il se plongea dans le bassin. ʿHamza le frappa d'un autre coup et le fit tomber dans l'eau, qui fut mêlée de sang. D'autres infidèles s'approchant pour boire, les musulmans voulurent les en empêcher. Mais le Prophète leur dit : Laissez-les; car tout infidèle qui boira de cette eau sera tué. Il arriva ainsi que le Prophète l'avait dit. Ensuite les infidèles cherchèrent de l'eau à d'autres puits, à la distance de deux ou trois parasanges, parce qu'il n'y avait d'eau que dans les puits qui étaient occupés par le Prophète.

Les infidèles commencèrent à craindre le Prophète. En effet, quand Dieu voulait assister le Prophète dans un combat où il se trouvait, il remplissait de crainte les cœurs des ennemis. L'un des principaux personnages des Qoraïschites, nommé ʿHakîm, fils de ʿHizâm, leur parla ainsi : Ô Qoraïschites, retournons! Quoique ceux-là soient moins nombreux que vous, ce sont des hommes qui ne craignent pas la mort. Nous ferons mieux de nous en retourner. Alors Abou-Djahl dit à ʿÂmir ben-Al-ʿHadhramî : Va et demande vengeance pour la mort de ton frère. ʿÂmir alla au milieu de l'armée qoraïsehite et cria vengeance. Tous les hommes lui répondirent : Nous ne retournerons pas à la Mecque avant d'avoir vengé la mort de ton frère et d'avoir tué celui qui l'a fait mourir. ʿHakîm, fils de ʿHizâm, vint trouver ʿOtba, fils de Rabîʿa, et lui dit : Ô Abou-Walîd, ne peux-tu pas faire que cette armée s'en re-

tourne aujourd'hui et que le combat n'ait pas lieu? Tu en serais honoré parmi tous les Arabes. ʿOtba répliqua : Que puis-je faire? Le fils de ʿHanzhaliyya (ʿHanzhaliyya était le nom de la mère d'Abou-Djahl) ne laissera pas les hommes partir. ʿHakîm dit : Ô Abou-Walîd, il retient les hommes en alléguant qu'il faut venger la mort d'ʿAmrou ben-Al-ʿHadhramî. ʿAmrou était ton allié. Paye toi-même le prix de son sang, afin que cette affaire soit apaisée et que les hommes s'en retournent en paix. ʿOtba consentit, sortit, vint au milieu des troupes, qui se réunirent autour de lui, et, s'appuyant sur l'arc qu'il tenait à la main, leur adressa le discours suivant : Mes compagnons qoraïschites, qu'allez-vous faire? Vous voulez combattre Moʿhammed et ses compagnons, qui sont tous vos parents! Comment pourrez-vous les regarder et les frapper avec l'épée? Ce sont des hommes ayant perdu leur patrie et leurs biens et vivant dans l'exil, dont la vie est attachée à leurs poignées et à qui la mort est douce. Tandis que vous tuerez un homme d'entre eux, ils tueront dix des vôtres. Si vous voulez ce combat à cause de la mort d'ʿAmrou ben-Al-ʿHadhramî, eh bien, ʿAmrou était mon allié, je donnerai le prix de son sang à son frère. Ne dites pas : ʿOtba veut nous faire retourner à la Mecque, parce qu'il a peur. Je n'ai pas peur. Abou-Djahl, averti qu'ʿOtba tenait aux hommes ce langage, pour les déterminer à renoncer au combat, accourut en toute hâte et trouva ʿOtba qui parlait aux troupes. Il dit une seconde fois : Tu as la colique, par crainte de Moʿhammed. Si tu veux t'en aller, va-t'en; personne ne s'en ira sur ton ordre. ʿAmrou a été tué, et son frère n'a que faire du prix du sang que tu veux lui payer. Il est devenu mon allié; il a renoncé aux Benî-ʿAbdou'l-Schams, et s'est engagé avec nous, la tribu des Benî-Makhzoum. C'est moi qui vengerai la mort de son

frère. Si tu veux partir, pars! ʿOtba, irrité de ses paroles, se tut, prit son arc et rentra dans sa tente.

Abou-Djahl ordonna, pendant la nuit, d'allumer partout des feux, afin que la crainte empêchât les musulmans de dormir tranquilles; mais la plupart de ceux-ci eurent dans leur sommeil des rêves, comme il est dit dans le Coran (sur. VIII, vers. 11), et le matin ils étaient obligés de se purifier. Cependant l'eau dans leur bassin était gâtée, et ils n'en trouvaient pas. Alors Dieu envoya une pluie qui ne tomba que du côté des musulmans, et non du côté des infidèles. Le bassin se remplit d'eau et devint pur, et le sable, dans lequel ils s'étaient enfoncés jusqu'aux chevilles, devint dur après la pluie. Tous ceux qui étaient impurs firent des ablutions et se purifièrent, et leurs cœurs furent raffermis, comme il est dit dans le Coran : « . . . Il fit descendre sur vous l'eau du ciel pour vous purifier, » etc. (Sur. VIII, vers 11.)

Quand le soleil parut, les Qoraïschites se formèrent en lignes de bataille. Ce fut le vendredi, dix-septième jour du mois de ramadhân, ou, d'après d'autres, le dix-neuvième jour de ce mois. Abou-Djahl, se plaçant devant les rangs, dit : Ô Seigneur, viens en aide à celle de ces deux armées qui t'est la plus chère! Dieu révéla le verset suivant : « Vous désirez que la victoire se décide pour vous; la victoire s'est décidée contre vous, » etc. (Sur. VIII, vers. 10.)

Les musulmans n'avaient pas de tentes. Saʿd, fils de Moʿâds, vint auprès du Prophète et lui fit une cabane, semblable à une tente, de branches d'arbres et de feuillages qu'on trouvait dans la vallée. Il lui dit : Reste ici pendant que nous combattrons, afin que le soleil ne t'incommode pas. Il resta lui-même avec quelques Ançâr à l'entrée de la cabane pour le garder. Le Prophète y entra avec Abou-Bekr; il se prosterna,

pleura et invoqua Dieu en ces termes : Ô Seigneur, accomplis la promesse que tu m'as donnée, et envoie le secours que tu m'as annoncé. Il pria longtemps; ensuite il sortit de la cabane, et les musulmans se formèrent en ordre de bataille. Le Prophète, un bâton à la main, passa devant les rangs pour les aligner. L'un des Ançâr, nommé Sewâd, fils de Ghaziyya, sortait un peu hors du rang. Le Prophète lui donna un coup de bâton sur le ventre et lui dit : Aligne-toi! Sewâd dit : Ô apôtre de Dieu, tu m'as fait mal; Dieu t'a envoyé pour accomplir la justice; laisse-moi prendre ma revanche. Le Prophète répliqua : Prends-la. Sewâd le pressa sur son cœur et l'embrassa. Pourquoi fais-tu ainsi? dit le Prophète. Parce que, répondit Sewâd, je suis au moment de paraître devant Dieu; je suis prêt à mourir. Mais, avant de mourir, j'ai voulu que ma peau touchât la tienne, afin que je sois préservé de l'enfer. Le Prophète prononça trois fois les paroles : Tu es préservé de l'enfer. Ensuite le Prophète acheva de mettre en ordre de bataille ses troupes, et les infidèles firent de même.

Le premier qui sortit des rangs de l'armée des infidèles fut ʿOtba, à cause du reproche qu'Abou-Djahl lui avait fait de manquer de courage. Il était de taille plus élevée que tous les Qoraïschites, et l'on ne trouvait pas de casque assez large pour sa tête. Il roula un turban autour de sa tête, revêtit sa cuirasse, prit toutes ses armes et vint se placer entre les deux armées. Son frère Schaïba et son fils Walîd le suivirent. ʿOtba défia les musulmans à un combat singulier. Trois hommes d'entre les Ançâr sortirent des rangs des musulmans : ʿAuf et Moʿawwids, fils de ʿHarith, appelés les fils d'ʿAfrâ, du nom de leur mère, et ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, qui était l'un des principaux Ançâr. Comment vous appelez-vous? leur dit ʿOtba. Chacun d'eux dit son nom et sa

famille. ʿOtba dit : Rentrez, vous n'êtes pas nos égaux. Il y a parmi vous beaucoup de Qoraïschites qui sont nos égaux, qui ont quitté la Mecque afin de combattre pour Moʿhammed contre nous. Ces trois hommes se retirèrent. Ensuite ʿOtba cria au Prophète : Ô Moʿhammed, envoie des hommes qui soient bien nos pairs, des Qoraïschites qui sont avec toi. Le Prophète dit à ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib, à ʿHamza, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, et à ʿObaïda, fils de ʿHârith, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib : Allez; vous êtes leurs égaux et de la même famille qu'eux. ʿObaïda, le plus âgé d'entre eux, se plaça en face d'ʿOtba; ʿHamza, devant Schaïba, et ʿAlî, devant Walîd. Ces derniers étaient jeunes tous les deux : ʿAlî n'avait pas encore vingt ans. ʿHamza était âgé de cinquante-trois ans. ʿAlî attaqua Walîd et le fendit en deux. ʿHamza tua également son adversaire Schaïba. ʿOtba, luttant avec ʿObaïda, le frappa d'un coup de sabre qui lui coupa la cuisse, de sorte que la moelle sortit de l'os. ʿAlî et ʿHamza accoururent, tuèrent ʿOtba et emportèrent ʿObaïda dans leur camp. Le Prophète, le voyant dans cet état, lui dit : Sois content, ô ʿObaïda, tu n'es séparé du paradis que par [le dernier souffle de] ton âme; tu entreras dans le paradis éternel. ʿObaïda dit : Si Abou-Tâlib vivait encore, il verrait que j'ai réalisé ce qu'il a dit dans son vers : « Nous ne vous l'abandonnerons pas avant que nous et nos enfants soyons tués autour de Moʿhammed. » J'ai plus de mérite que lui. Le Prophète lui dit : Tu as plus de mérite que lui; car lui n'a fait que le dire, mais toi, tu l'as réalisé par le fait.

Ensuite, le Prophète encouragea les hommes, qui commencèrent le combat, tandis qu'il allait et venait dans le camp, par devant et par derrière. Une flèche de l'armée ennemie frappa et tua un affranchi d'ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, nommé Mihdjaʿ. Ensuite ʿObaïda, fils de ʿHârith, mourut.

Un des Ançâr, nommé ʿHâritha, fils de Soràqa, de la tribu de Naddjâr, fut également tué par une flèche de l'armée des infidèles. Le Prophète excitait toujours ses soldats. Un homme d'entre les Ançâr, nommé ʿOmaïr, fils de ʿHammàm, tenait dans la main quelques dattes, qu'il mangeait sous les yeux du Prophète. Celui-ci, en exhortant les soldats, dit : Il ne vous faut, pour obtenir le paradis, que trouver le martyre. ʿOmaïr, entendant ces paroles, jeta ses dattes, en disant : S'il en est ainsi, j'ai assez d'une datte jusqu'à ce que j'entre dans le paradis. Il tira son sabre, se lança dans les rangs des ennemis, en frappa et en tua plusieurs, et fut tué lui-même.

Le Prophète, avec Abou-Bekr, entra dans la cabane, se prosterna de nouveau, pleura et supplia; il dit : Ô Seigneur, si cette troupe qui est avec moi périt, il n'y aura plus après moi personne qui t'adorera; tous les croyants abandonneront la vraie religion. Il tenait ses mains levées vers le ciel, en priant. Enfin Abou-Bekr lui prit les mains et dit : Apôtre de Dieu, ne cherche pas à forcer Dieu par ta prière. Le Prophète répondit : Je demande, ô Abou-Bekr, l'accomplissement de sa promesse. Pendant qu'ils parlaient ainsi, Gabriel vint avec mille anges, se présenta au Prophète et lui dit : Sois content; Dieu m'a envoyé à ton secours avec mille anges. Puis il lui récita ce verset du Coran : « Le jour où vous demandiez l'assistance de votre Seigneur, il vous exauça. Je vous assisterai, dit-il, de mille anges se suivant les uns les autres. » (Sur. VIII, vers. 9.) Le Prophète dit : Ô mon frère Gabriel, mille anges! Gabriel dit : Trois mille, ô Moʿhammed. — Trois mille! répéta le Prophète. — Oui, cinq mille, répliqua Gabriel. Aussitôt le Prophète sortit en courant de la cabane pour porter aux musulmans cette bonne nouvelle. Il cria à haute voix : Dieu a envoyé trois mille anges à votre secours.

Ils répétèrent dans leur joie : Trois mille! — Oui, cinq mille, répliqua le Prophète. Ensuite Gabriel récita au Prophète le verset suivant : « Dieu vous a secourus à Bedr, car vous étiez faibles... Alors tu disais aux fidèles : Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous assiste de trois mille anges? » etc. (Sur. III, vers. 119-121.) Le Prophète récita le verset aux fidèles. Il vit comment les anges, tenant dans leurs mains des bâtons, se mettaient en ligne avec les musulmans. Dieu leur avait ordonné de se tenir dans les rangs des musulmans; car moi, leur dit-il, j'ai jeté la crainte dans les cœurs des infidèles, et vous, frappez-les sur la tête, sur le cou et sur tout le corps. Il est dit dans le Coran : « Ton Seigneur dit aux anges : Je suis avec vous, » etc. (Sur. VIII, vers. 12.) Lorsque les anges se disposèrent à charger l'armée impie, le Prophète ramassa une poignée de poussière et la jeta contre les infidèles, en disant : Que vos faces soient confondues! Dieu commanda au vent de porter cette poussière aux yeux des infidèles, qui en furent aveuglés. Chargés par les anges, qui étaient en avant des fidèles, ils se mirent à fuir. Les anges les poursuivirent, les frappèrent de leurs bâtons et les firent tomber. Chaque coup qu'un ange portait à un infidèle lui brisait tous les os de son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et lui rompait les veines et les nerfs; l'homme tombait et remuait convulsivement, sans qu'aucune blessure fût visible sur son corps, et sans que son sang coulât. Quand les fidèles arrivaient, ils attaquaient les hommes ainsi frappés, leur faisaient des blessures et faisaient couler leur sang. Les compagnons du Prophète ont raconté : Il y eut des hommes dont la tête fut séparée du corps et la nuque brisée avant que notre épée les eût atteints. Il y en avait d'autres qui, lorsque nous les attaquâmes, étaient étendus par terre, agonisant, mais sans blessure. Leurs

corps étaient brisés, mais la vie ne les avait pas encore quittés. Nous reconnûmes que cela n'était pas de notre fait, mais l'œuvre de Dieu. Il est dit, en effet, dans le Coran : « Ce n'est pas vous qui les avez tués, mais Dieu; ce n'est pas toi qui as jeté la *poussière*, mais Dieu, » etc. (Sur. VIII, vers. 17.)

Vers le soir, les infidèles furent mis en déroute; les musulmans les tuèrent à coups de sabre et firent des prisonniers. Le Prophète, en les envoyant à leur poursuite, dit à ses gens : Parmi ces infidèles il y a plusieurs membres de la famille de Hâschim, tels que ʿAbbâs, fils d'ʿAbou'l-Mottalib, mon oncle; ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib, père d'ʿAlî; Abou'l-Bakhtarî, fils de Hâschim. Si vous rencontrez ceux-là parmi les fuyards, ne les tuez pas. Vous savez qu'ils ont été forcés de marcher avec l'armée. ʿAbbâs est un vieillard, qui ne m'a jamais offensé à la Mecque. Lorsque les Qoraïschites avaient écrit un engagement de cesser toutes relations avec les Benî-Hâschim, Abou'l-Bakhtarî fit beaucoup d'efforts, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à arracher la feuille de la porte de la Kaʿba, où elle était suspendue, et à la déchirer. Donc ne le tuez pas. Quiconque d'entre vous rencontrera Abou-Djahl, qu'il ait soin de ne pas le laisser échapper. Si vous ne le rencontrez pas, recherchez-le parmi les morts; car Dieu m'a promis qu'il serait tué aujourd'hui. Si vous ne le reconnaissez pas à son visage, qui pourrait être couvert de poussière, vous pourrez le distinguer à une cicatrice qu'il a au pied. Dans notre enfance, nous nous trouvâmes un jour dans la maison d'ʿAbdallah, fils de Djoudʿân, l'un des nobles de la Mecque. En quittant la table, après avoir mangé, Abou-Djahl me poussa et voulut me faire tomber; mais il n'y réussit pas. Ensuite je le bousculai, et son pied ayant frappé le seuil de la maison, il se blessa, et son genou a gardé la trace de cette blessure. Vous le reconnaîtrez à ce

signe; tranchez-lui la tête et apportez-la-moi. En terminant ses recommandations, il dit : Maintenant, au nom de Dieu, allez et exécutez ce que je vous ai dit.

Les musulmans partirent à la poursuite des infidèles qoraïschites. Le Prophète, en les voyant s'éloigner, dit, en brandissant le sabre qu'il tenait à la main : « Certes, cette armée sera mise en fuite: ils tourneront le dos, » etc. (Sur. LIV, vers. 45.)

Abou-ʿHodsaïfa, fils d'ʿOtba, l'un des principaux Mohâdjir, qui était très-affligé de la mort de son père, de son oncle et de son frère, qui avaient été tués ce jour-là, était présent lorsque le Prophète donna aux fidèles ces instructions relativement à la poursuite. Ayant entendu le Prophète dire à deux ou trois personnes : Ne tuez pas mon oncle ʿAbbâs, Abou-ʿHodsaïfa dit en murmurant en lui-même : Nous tuons nos pères, nos frères et nos oncles, et lui, il dit: Ne tuez pas mon oncle. Par Dieu! si je rencontre ʿAbbâs, je lui donne le premier un coup de sabre sur la tête. Ensuite Abou-ʿHodsaïfa partit avec les musulmans à la poursuite des infidèles. Le Prophète, qui avait entendu ces paroles, dit à ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, présent à cette scène : As-tu entendu, ʿOmar, ce qu'a dit Abou-ʿHodsaïfa? ʿOmar répliqua : Ô apôtre de Dieu, autorise-moi à le tuer; il est devenu infidèle et hypocrite. Le Prophète dit : Il n'est pas devenu infidèle, ni hypocrite; il parle ainsi dans la douleur qu'il éprouve de la mort de son père, de son frère et de son oncle. ʿOmar insista et voulait à toute force que le Prophète lui permît de le tuer. Le Prophète, qui auparavant n'avait jamais appelé ʿOmar par son surnom, lui dit : Ô Abou-ʿHafç, ne le tue pas; car peut-être Dieu lui donnera-t-il le martyre, qui sera une expiation de ses paroles et qui le portera dans le paradis. Quelqu'un avait

entendu cette parole du Prophète et l'avait rapportée à Abou-ʿHodsaïfa. Celui-ci se repentit. Il continua sa course, craignant le châtiment de Dieu, et disant : Peut-être serai-je tué et trouverai-je le martyre, pour expier mes paroles criminelles, comme l'a dit le Prophète. Mais Abou-ʿHodsaïfa ne fut pas tué le jour de Bedr. Il suivit le Prophète dans toutes les autres batailles et combattit avec ardeur, dans la pensée de trouver la mort et le martyre. Chaque fois il priait Dieu de lui accorder la grâce du martyre dans le combat, afin d'expier les paroles qu'il avait prononcées. Après la mort du Prophète, lorsque les musulmans combattaient Mousaïlima l'imposteur, Abou-ʿHodsaïfa fut tué et trouva le martyre. Après avoir envoyé les musulmans à la poursuite des infidèles, le Prophète entra dans la cabane, pria et rendit grâces à Dieu. Saʿd, fils de Moʿâds, et ses compagnons se tenaient à l'entrée tout armés, sur leurs chameaux, afin de protéger le Prophète contre toute attaque.

Les croyants, acharnés à la poursuite des infidèles, les tuèrent ou les firent prisonniers. Un homme nommé Kaʿb, fils d'ʿAmrou, surnommé Abou'l-Laïth, de la tribu de Solaïm, fit prisonnier ʿAbbâs et lui attacha les mains, en lui disant : Le Prophète m'a défendu de te tuer. ʿAbbâs fut très-heureux. Il avait sur lui vingt dinârs. Kaʿb les lui prit et l'emmena au camp. Moudjaddsar, fils de Dsiyâd, client des Ançâr, rencontra Abou'l-Bakhtarî, fils de Hâschim, avec un de ses amis, nommé Djounâda, fils de Molaïʿha. Moudjaddsar dit à Abou'l-Bakhtarî : Va, ô infidèle, auprès du Prophète de Dieu, qui m'a défendu de te tuer. Mais je ne peux pas laisser la vie à ton ami. Abou'l-Bakhtarî répliqua : Ma vie est liée à la sienne; je ne laisserai pas tuer mon ami. Malgré les efforts de Moudjaddsar, Abou'l-Bakhtarî lutta avec lui,

pour défendre son ami, jusqu'à ce qu'il fût tué par Moudjaddsar, qui vint en rendre compte au Prophète, en lui racontant le fait et en s'excusant. Le Prophète agréa ses excuses.

ʿAbd er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui avait reçu ce nom du Prophète en se faisant musulman, et qui auparavant s'appelait ʿAbd-ʿAmrou, avait été, avant l'islamisme, lié d'amitié avec Omayya, fils de Khalaf, et était resté son ami même après avoir embrassé la religion musulmane, quoique Omayya fût incrédule. Celui-ci continuait à l'appeler ʿAbd-ʿAmrou. ʿAbd er-Raʿhmân lui dit : Appelle-moi ʿAbd er-Raʿhmân, serviteur de Dieu. Omayya répondit : Je ne connais pas *Raʿhmân*, je ne sais qui il est. — Appelle-moi alors ʿAbdallah. — Je ne connais pas *ʿAbdallah;* je t'appellerai ʿAbdou'l-Ilah. — J'y consens, répondit ʿAbd er-Raʿhmân. Omayya l'appelait donc ainsi. Or, le jour de Bedr, Omayya et son fils ʿAlî se trouvaient à l'armée qoraïschite. Lorsque son armée fut en déroute, Omayya, qui était âgé, ayant perdu son cheval et ne pouvant pas courir, resta en arrière. Lui et son fils ʿAlî, qui était un jeune homme et qui ne pouvait pas quitter son père, étaient dans le camp, debout, cherchant quelqu'un à qui ils pussent se rendre prisonniers, pour échapper à la mort. ʿAbd er-Raʿhmân, fils d'ʿAuf, qui aimait les armures, était entré dans le camp, avait ramassé deux cuirasses et les emportait sur son dos. Omayya, l'apercevant de loin, le reconnut et lui cria : Ô ʿAbdou'l-Ilah, viens et fais-nous prisonniers, moi et mon fils, nous valons mieux que ce que tu tiens. ʿAbd er-Raʿhmân jeta les cuirasses, les fit prisonniers et les emmena. Ils furent rencontrés par Belâl, qui, d'après une version, avait été le voisin d'Omayya à la Mecque, et qui, chaque jour, avait été frappé et tourmenté par lui. Mais, d'après une version plus exacte, Belâl avait été

l'esclave d'Omayya; comme il avait embrassé l'islamisme, il fut acheté par Abou-Bekr, et donné par lui au Prophète, qui l'affranchit. Omayya lui avait attaché les mains et les pieds, lui avait placé sur le corps un bloc de pierre, avait torturé tous ses membres, en lui ordonnant de renoncer à l'islamisme. Belâl avait répondu : Il n'y a qu'un dieu! Or, lorsque les infidèles s'enfuirent, Belâl, sachant qu'Omayya était parmi eux, ne songea qu'à s'en rendre maître pour le tuer ou le faire prisonnier. En passant dans le camp, il vit Omayya et son fils conduits comme prisonniers par ʿAbd er-Raʿhmân. Belâl dit : Ô ʿAbd er-Raʿhmân, où mènes-tu ces infidèles que je cherche? — Tais-toi, dit ʿAbd er-Raʿhmân, ce sont mes prisonniers. Belâl répliqua : Que Dieu ne me sauve pas s'ils échappent de mes mains! Ce sont des Qoraïschites infidèles, ennemis de Dieu et du Prophète. Les musulmans accoururent avec leurs sabres et tuèrent le fils d'Omayya. ʿAbd er-Raʿhmân, en couvrant Omayya de son corps, lui dit : Voilà ton fils qui n'existe plus, ils vont maintenant te tuer également. Je n'y peux rien faire. Dis : Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah, et Moʿhammed est l'apôtre d'Allah. Omayya répondit : Si je pouvais prononcer ces paroles, je ne serais pas venu à ce combat. ʿAbd er-Raʿhmân dit : Alors sauve-toi, car je ne peux pas te protéger. Omayya, ne pouvant courir à cause de son âge, dit : Si je pouvais marcher, je ne me serais pas rendu à toi, moi et mon fils. Ils parlaient encore, lorsque les musulmans se tournèrent vers lui et le tuèrent. ʿAbd er-Raʿhmân dit à Belâl : Que Dieu ne te punisse pas, ô Belâl, pour ce que tu as fait. J'ai perdu mes cuirasses, et tu as fait tuer mes prisonniers, de sorte que chacun a obtenu quelque chose, excepté moi.

Lorsque le Prophète donna l'ordre de rechercher Abou-

Djahl, de ne pas le laisser échapper, de le chercher parmi les morts et de le lui amener mort ou vif, parce que, disait-il, c'était un homme dangereux, l'un des Ançâr, nommé Mo'âds, fils d'ʿAmrou ben-Al-Djamouʿh, ne songea qu'à chercher Abou-Djahl. Il le rencontra enfin dans le camp des infidèles, monté sur un cheval arabe; il était avec son fils ʿIkrima. Mo'âds, le frappant de son sabre, lui enleva le bras droit, et Abou-Djahl tomba de son cheval. ʿIkrima accourut et, d'un coup de sabre, coupa le bras de Mo'âds, qui se sauva. Mo'âds vivait encore, n'ayant qu'un bras, sous le califat d'ʿOthmân. D'après une autre version, Abou-Djahl serait tombé de cheval, ayant une jambe coupée. ʿIkrima se tenait devant son père, et ne le quittait pas. Un autre homme des Ançar, nommé Mo'awwids, fils d'ʿAfrâ, vint à y passer, et, voyant Abou-Djahl assis, le sang coulant de sa jambe, il lui asséna sur les épaules un coup de sabre qui pénétra jusqu'à la poitrine. Abou-Djahl tomba dans la poussière. ʿIkrima s'approcha, frappa Mo'awwids et le tua. Voyant que son père était perdu, il s'en alla. ʿAbdallah, fils de Mas'oud, l'un des plus faibles des musulmans, s'était dit : Je m'occuperai des morts; j'irai voir lesquels d'entre les Qoraïschites ont été tués. En examinant les cadavres, il trouva Abou-Djahl, qui avait encore un souffle de vie. Il le retourna, l'étendit sur le dos et s'assit sur sa poitrine. ʿAddallah n'avait pas d'autre arme qu'un bâton. Abou-Djahl avait un grand couteau; ʿAbdallah le prit pour lui trancher la tête. A ce moment, Abou-Djahl ouvrit les yeux pour voir qui il était. Reconnaissant ʿAbdallah, qui, avant l'islamisme, avait été son berger, il lui dit : Ô pâtre des timides moutons, à quelle place t'es-tu assis! ʿAbdallah répliqua : Que Dieu soit loué de m'avoir accordé cet honneur! — Quel honneur vois-tu en moi? dit Abou-Djahl. Tu vois qu'on

a tué tant de nobles Qoraïschites; prends-moi avec eux! Mais, à qui est la victoire? ʿAbdallah répondit: A Dieu, à son prophète et aux croyants. ʿAbdallah lui trancha la tête, la porta au Prophète et la jeta sur la terre devant lui. Le Prophète se prosterna et rendit grâces à Dieu.

A la tombée de la nuit, les musulmans revinrent au camp, cessant la poursuite. Le Prophète ordonna de traîner les cadavres au bord d'un certain puits sans eau, et de les y jeter, sauf Omayya, fils de Khalaf, dont le cadavre était entré immédiatement en décomposition, et que l'on ne pouvait pas déplacer; on l'enfouit dans la poussière. Le Prophète, se plaçant au bord du puits dans lequel on avait jeté les cadavres, appela chacun des morts par son nom et dit: Ô ʿOtba, ô Schaïba, ô Abou-Djahl, ô vous tels et tels, vous étiez tous mes parents; vous m'avez accusé de mensonge, tandis que des étrangers ont cru à mes paroles; vous m'avez chassé de ma patrie, des étrangers m'ont accueilli; vous m'avez combattu, et des étrangers ont combattu pour moi. Tout ce que Dieu m'a promis, la victoire sur vous et votre châtiment, s'est réalisé sur vous. Les compagnons du Prophète lui dirent: Ô apôtre de Dieu, parles-tu à des morts? Le Prophète répliqua: Ils entendent et comprennent comme vous-mêmes, seulement ils ne peuvent pas répondre. Ensuite le Prophète rentra au camp.

Les auteurs qui ont rapporté les traditions ne sont pas d'accord sur le nombre des hommes tués et des prisonniers. Les uns prétendent qu'il y a eu quarante-cinq prisonniers; d'après d'autres, il y en a eu moins. Moʿhammed ben-Djarîr, dans cet ouvrage, dit, ainsi que j'ai lu dans le récit des guerres sacrées et dans d'autres livres, qu'il y a eu soixante et douze hommes tués et autant de prisonniers. Mais il n'y a pas désac-

cord sur le nombre des morts musulmans, qui s'élevait à quatorze, six Mohâdjir et huit Ançâr. Leurs noms se trouvent dans le livre des Batailles.

En revenant au camp, le Prophète vit ʿHodsaïfa, fils d'ʿOtba, la figure altérée. Il lui dit : Tu es peut-être affligé, ô ʿHodsaïfa, de la mort de ton père, de ton frère et de ton oncle? ʿHodsaïfa répondit : Non, ô apôtre de Dieu, je n'en suis pas affligé, puisque Dieu a donné la victoire au Prophète et qu'il a fait triompher les musulmans. Mais mon père était un homme très-intelligent et sage; j'avais espéré que Dieu le favoriserait de l'islamisme; je regrette qu'il ait quitté le monde dans l'incrédulité. Le Prophète le consola et lui donna des éloges.

Il y eut désaccord parmi les musulmans au sujet du butin et des prisonniers. Quelques-uns ne voulaient pas consentir à un partage général. Mais Saʿd, fils de Moʿâds, dit : Moi et mes compagnons des Ançâr, qui avons gardé le Prophète en restant à l'entrée de la cabane, nous avons aussi droit au butin. Puis on proposa de réunir tout le butin devant le Prophète pour connaître son avis. Tout en discutant, ils lui demandèrent comment ils devaient agir. Le Prophète ne prit aucune décision, parce que, dans toutes les religions, dans celle du Pentateuque comme dans celle de l'Évangile, le butin est une chose sacrée. Il attendit une révélation divine. Enfin Dieu lui révéla le verset suivant : « Ils t'interrogeront relativement au butin (*anfâl*); dis : La *disposition du* butin appartient à Dieu et à son prophète. Craignez Dieu et soyez d'accord, » etc. (Surate VIII, vers. 1.) Le Prophète ne prit aucune décision, car Dieu n'avait pas manifesté sa volonté. On réunit tout le butin et les prisonniers en un seul endroit, et l'on y plaça un gardien, l'un des Ançâr, nommé ʿAbdallah,

fils de Ka'b, de la tribu de Naddjâr. Le Prophète lui ordonna de rester à son poste jusqu'à ce que Dieu eût fait connaître sa volonté.

Le lendemain de la bataille, le Prophète envoya Zaïd, fils de 'Hâritha, à Médine, pour annoncer sa victoire aux musulmans qui y étaient restés. Il avait laissé sa fille Roqayya malade. Quand Zaïd arriva à Médine, il rencontra au cimetière 'Othmân; il venait d'enterrer Roqayya, qui était morte. Zaïd s'assit au bord de la tombe de Roqayya, avec 'Othmân; les fidèles se réunirent autour de lui et lui demandèrent des nouvelles. Il leur raconta la victoire et la manière dont tout s'était passé; il nomma tous les nobles Qoraïschites qui étaient morts, 'Otba, son frère et son fils, Abou-Djahl, Omayya, et tous les autres, enfin tous ceux qui avaient été faits prisonniers, et particulièrement 'Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib. 'Othmân, tout à fait étonné, cligna des yeux et dit : Ô Dieu, est-ce un rêve ou suis-je éveillé?

Le premier qui rapporta la nouvelle de la bataille à la Mecque fut Al-'Haïsoumân, fils d''Abdallah, le Khozâ'ite, qui, ayant un chameau rapide, avait précédé tous les autres. Il n'était resté à la Mecque, des grands personnages, que Çafwân, fils d'Omayya; Abou-Lahab, fils d''Abdou'l-Mottalib; Tâlib, fils d'Abou-Tâlib, et Abou-Sofyân, fils de 'Harb. Ils se trouvaient réunis tous les quatre dans le temple avec quelques autres Qoraïschites, attendant que quelqu'un vînt apporter des nouvelles. Tout à coup quelqu'un entra dans le temple et leur dit : Al-'Haïsoumân, le Khozâ'ite, est arrivé; il est dans le Bat'hâ, au milieu d'une foule de gens. Il raconte que l'armée qoraïschite a été mise en fuite, que tous les chefs ont été tués ou faits prisonniers. Çafwân envoya pour qu'on amenât cet homme au temple. Il vint, s'assit en face

de Çafwân et raconta la défaite. Ils furent tous stupéfaits. Il leur nomma ensuite ceux d'entre les chefs qui avaient été tués ou faits prisonniers. Il passa sous silence le nom d'Omayya, fils de Khalaf, ne voulant pas le dire en présence de Çafwân. Comme il énumérait ainsi un grand nombre de personnes et de chefs, Çafwân ne le croyait pas; il dit : Cet homme est fou, il ne sait pas ce qu'il dit; il ne connaît personne. Si vous voulez vous convaincre qu'il est fou et qu'il dit tout cela dans sa folie, demandez-lui ce qui est advenu de moi, pour voir ce qu'il dira : vous reconnaîtrez qu'il est fou. Ils lui demandèrent donc ironiquement des nouvelles de Çafwân. Il répondit : Çafwân est ici, assis près de vous; vous vous moquez de moi. Mais, par Dieu! son père Omayya et son frère ʿAlî ont été tués. En entendant ces paroles, Omayya poussa des cris et se mit à pleurer, de même que tous les autres. Il y eut des cris et des lamentations dans toute la ville.

Abou-Lahab était malade; lorsqu'il apprit cet événement, la douleur produisit en lui une dyssenterie, et, le lendemain, son corps, couvert de pustules noires pestilentielles, se décomposa, et il mourut. Son cadavre resta trois jours dans sa maison; personne ne pouvait le toucher ni l'enterrer, à cause de sa putréfaction et de sa puanteur. Enfin, son fils ʿOtba démolit la maison et le laissa sous les décombres. Les pleurs et les gémissements continuaient à la Mecque nuit et jour.

Le Prophète, le jour où il envoya la nouvelle de sa victoire à Médine, réunit tous ses hommes dans le camp pour délibérer sur le sort des prisonniers et sur le butin. Moʿhammed ayant demandé un avis, ʿOmar, fils d'Al-Khattâb, se leva et dit : Je pense que tu dois faire mourir tous les prisonniers. Ordonne que chacun tue le prisonnier qui est son parent. Ainsi, dis à

ʿAlî de tuer son frère ʿAqîl, et à ʿHamza de tuer ʿAbbâs; car Dieu sait que ces incrédules n'ont aucune place dans nos cœurs et que nous n'avons plus d'amour et d'affection pour eux. Chacun doit tuer son parent de sa main, pour qu'il ne surgisse pas d'hostilité [entre deux tribus], ce qui arrivera si les prisonniers sont mis à mort par des étrangers. Quant à ce butin, il faut l'enfouir sous terre. ʿAbbâs, assis au milieu des prisonniers, dit à ʿOmar: « Ô ʿOmar, tu supprimes la pitié; que Dieu te prive de pitié! » Le Prophète ne fut pas content de cet avis; il demanda une autre opinion. ʿAbdallah, fils de Rewâʿha, l'un des héros des Ançâr, dit: Ô apôtre de Dieu, mon opinion est que tu choisisses une vallée; tu la feras remplir de bois et brûler tout ce butin; ensuite tu feras jeter dans le feu les prisonniers. ʿAbbâs répéta les paroles qu'il avait adressées à ʿOmar. Le Prophète, mécontent aussi de cet avis, en demanda de nouveau un autre. Abou-Bekr parla ainsi: Ô apôtre de Dieu, ces hommes sont tous tes oncles et tes cousins, aussi bien que les nôtres. Dieu nous a donné la victoire sur eux; maintenant nous devons avoir pitié d'eux, et les relâcher contre une somme d'argent. Ils sont de condition élevée et riches; chacun d'eux doit se racheter. Ceux-là alors seront libres, et les croyants en auront obtenu des avantages et de la puissance. Le Prophète fut satisfait de cet avis; il sourit et dit: Ô Abou-Bekr, il en est d'ʿOmar comme de Gabriel, que Dieu envoie partout où il y a un châtiment ou un fléau à porter, comme au peuple de Lot et au peuple de Pharaon. Toi, tu es comme l'ange Michel, que Dieu envoie toujours pour porter la clémence; c'est lui qui porte la pluie, qui porte la clémence de Dieu au peuple de Jonas, qui en détourne le châtiment, et qui fait sortir Jonas du ventre du poisson. Tu es encore comme Abraham, qui, par pitié pour son peuple.

a dit : « Que celui qui me suivra soit des miens; que celui qui me désobéira..., mais tu es indulgent et miséricordieux! » (Sur. XIV, vers. 39.) Tu es comme Jésus, qui a dit : « Si tu les punis, ils sont tes serviteurs. Si tu leur pardonnes, tu es le puissant, le sage. » (Sur. V, vers. 118.) 'Omar est comme Noé parmi les prophètes; car Noé a dit : « Seigneur, « ne laisse subsister sur la terre aucun des incrédules! » (Sur. LXXI, vers. 27.) Il est comme Moïse, qui a dit : « Seigneur, détruis leurs biens, » etc. (Sur. X, vers. 88.) Vous avez raison l'un et l'autre; maintenant attendons ce qu'ordonnera Dieu. Pendant la séance même, Dieu révéla le verset suivant : « Il n'a pas été donné à un prophète d'avoir des « prisonniers, sans faire un grand massacre sur la terre, » etc. (Sur. VIII, vers. 68-70.) Dans les anciennes religions, on brûlait le butin ou on le cachait sous terre, de sorte que personne ne pût y toucher, et l'on tuait les prisonniers. Dans ce verset du Coran, Dieu dit : Tous les anciens prophètes, conformément à mes ordres, ont enfoui sous terre le butin et les prisonniers, tandis que vous avez envie de l'avoir. Je veux vous donner la récompense de l'autre monde, mais vous désirez les biens de ce monde. Le Prophète ajouta encore : Si la décision de Dieu n'avait pas été de rendre le butin licite dans votre religion, il aurait envoyé sur vous un grand châtiment, parce que vous vous êtes tournés vers ce monde actuel, et que vous avez désiré les biens de ce monde. Le Prophète, après avoir récité ce verset, dit : Si vous aviez été atteints par ce châtiment, personne n'aurait survécu, sauf 'Omar. Enfin Dieu envoya un autre verset, par lequel il rendit le butin licite. Le Prophète adopta et suivit le conseil d'Abou-Bekr, et sa décision devint la loi. Le Prophète passa cette nuit au même endroit. Le lendemain, le

dimanche, il leva le camp pour retourner à Médine. Le soir, à la station, ʿAbdallah, fils de Kaʿb, qui avait la garde des prisonniers, construisit une cabane à côté de celle du Prophète, et y mit les prisonniers, tandis qu'il garda l'entrée. ʿAbbâs, ayant les mains fortement attachées, gémissait de douleur. Le Prophète l'entendit; il fut touché de compassion et ne put dormir. Vers minuit, il fit appeler ʿAbdallah et lui demanda pour quelle cause son oncle ʿAbbâs gémissait ainsi. ʿAbdallah répondit : Prophète de Dieu, ses mains sont fortement liées. — Il m'émeut si fort, reprit Moʿhammed, que, de la nuit, je n'ai pu trouver le sommeil. — Je vais lui délier les mains, dit ʿAbdallah. — Non, répliqua le Prophète, mais relâche ses liens; car un oncle est un demi-père. ʿAbdallah fit ainsi; les gémissements d'ʿAbbâs cessèrent, et le Prophète s'endormit.

Le lendemain, il continua sa route, emmenant les prisonniers et emportant le butin. Il fit halte à une station nommée Irq-az-Zhabya. Il donna ordre de lui présenter les prisonniers. On les fit passer un à un devant le Prophète, qui était entouré de ses compagnons, tout armés. Lorsque le Prophète vit passer ʿOqba, fils d'Abou-Moʿaït, le même qui lui avait craché au visage et que le Prophète avait fait vœu de tuer, il dit à ʿAlî : Va, ô ʿAlî, accomplis le vœu du Prophète. ʿAlî ayant tiré son sabre pour le tuer, ʿOqba s'écria : Ô Moʿhammed, si tu me fais tuer, qui aura soin de mes enfants? Le Prophète répondit : Toi et tes enfants vous brûlerez dans l'enfer. Ensuite ʿAlî lui trancha la tête. On fit passer devant le Prophète Nadhr, fils de ʿHârith, qui avait dit : « Ô Dieu, si cela est vrai, fais pleuvoir sur nous des pierres, » etc. (Sur. VIII, vers. 32.) C'est à propos de Nadhr que ce passage du Coran a été révélé, de même que, d'après certains auteurs,

le verset : « Comme vous avez désiré une décision, » etc. (Sur. VIII, vers. 19.) Sur l'ordre du Prophète, ʿÂçim, fils de Thâbit, fils d'Abou-Aqlaʿh, tua Nadhr. ʿÂçim était l'un des Ançâr. Moʿhammed ben-Djarîr dit dans cet ouvrage que Nadhr a été tué par ʿAlî, et ʿOqba par ʿÂçim. Cette version est inexacte; c'est la nôtre qui est la vraie. Quelques commentateurs prétendent que les paroles « Ô Dieu, si cela est vrai, » etc. ont été prononcées, non par Nadhr, fils de ʿHârith, mais par Nadhr, fils d'ʿAlqama, le jour de la prise de la Mecque, ou à la bataille de ʿHonaïn.

Le lendemain, le Prophète arriva à Çafrâ, bourg qui est situé entre deux montagnes. Il ne s'y arrêta pas, passa entre les montagnes et alla faire halte au bord d'un puits, à une station nommée Arwâq (?). Là il partagea le butin entre ses compagnons.

Le Prophète avait un barbier, qu'on appelait Abou-Hind; il était affranchi de Farwa, fils d'ʿAmrou, et était resté à Médine. Lorsqu'il apprit la nouvelle de la victoire, il alla au-devant du Prophète jusqu'à cette station. Il apporta un vase de *ʿhaïs*, fait de dattes et de lait, et le présenta au Prophète, qui appela ses compagnons et mangea avec eux; et ils burent de l'eau qu'ils puisèrent dans le puits. On rapporte que, lorsque le vase fut vide, le Prophète invita chacun de ses compagnons à y mettre quelque chose de sa part du butin, et qu'il le rendit ainsi rempli au barbier.

Le Prophète quitta cette station et se dirigea vers Médine, après avoir ordonné à ʿAbdallah, fils de Kaʿb, et à ses compagnons de garder les prisonniers jusqu'à leur arrivée à Médine et jusqu'au moment où ils seraient rachetés. Il arriva avec l'armée à Rauʿhâ, station bien connue, à une étape de Médine. Les habitants de Médine sortirent de la ville et vin-

rent saluer le Prophète. Il était assis lorsqu'ils arrivèrent, et l'un des principaux Ançâr, nommé Osâma, fils de Salama (Salama, fils d'Aslam?), se tenait devant lui avec son sabre. C'était un homme très-brave, qui avait fait preuve d'un grand courage dans le combat, et qui avait tué plusieurs Qoraïschites. On lui demanda comment il était arrivé que tous ces nobles Qoraïschites avaient été tués. Il répondit : Ils étaient comme de faibles vieillards, quand nous les avons attaqués; ils étaient comme des prisonniers ayant les mains et les pieds liés, et destinés à être mis à mort; nous les avons tués un à un. Le Prophète fut blessé de ces paroles, qui jetaient le mépris sur les Qoraïschites, ses compatriotes. Il apostropha cet homme en ces termes : Tais-toi! C'étaient des nobles Qoraïschites; c'est Dieu qui les a mis en fuite, ils ont été frappés par les anges.

Le Prophète quitta ce lieu et vint à Médine. Il descendit chez sa femme Sauda, fille de Zam'a. Zam'a, fils d'Aswad, était l'un des principaux Qoraïschites; il avait été tué dans le combat, lui et ses frères 'Hârith et 'Aqîl. Aswad, fils d''Abd-Yaghouth, leur père, un vieillard décrépit, vivait à la Mecque. Sauda avait appris la mort de son père et de ses oncles, et lorsque le Prophète arriva chez elle, elle se mit à pleurer. Le Prophète en fut attristé, et le soir il quitta sa maison et alla dans celle d''Âïscha, où il passa la nuit.

Le lendemain matin, 'Abdallah, fils de Ka'b, amena les prisonniers. Il demanda chez laquelle de ses femmes le Prophète était descendu. On lui dit que c'était chez Sauda; car on ne savait pas qu'il était allé ensuite chez 'Âïscha. En conséquence, 'Abdallah conduisit les prisonniers à la maison de Sauda. Quand celle-ci vit des chefs qoraïschites, comme 'Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib, comme 'Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, Sohaïl, fils d''Amrou, et comme 'Amrou, fils d'Abou-Sofyân,

ayant les mains liées, elle eut une si grande surprise et en fut si affligée, qu'elle oublia son propre malheur et sa douleur; elle dit à Sohaïl, fils d'ʿAmrou : C'est ainsi, ô gamins, que vous avez tendu vos mains ignominieusement pour être faits prisonniers? Pourquoi n'avez-vous pas combattu pour être tués en combattant, comme mon père et ses frères? Le Prophète fut averti qu'on avait conduit les prisonniers dans la maison de Sauda, parce qu'on l'avait cru chez elle. Il se rendit chez elle, et, en entrant par la porte, il la trouva causant avec Sohaïl. Il entendit ses paroles et en fut très-irrité. Il lui dit : Ô Sauda, tu excites les infidèles contre Dieu et le Prophète! Dans sa colère, il n'entra pas dans la maison et ne s'assit pas; il la répudia sur-le-champ et retourna chez ʿÂïscha, où l'on conduisit aussi les prisonniers. Moʿhammed remit chaque prisonnier à celui qui l'avait pris, pour être gardé par lui jusqu'à ce que quelqu'un vînt de la Mecque pour le racheter.

Sauda pleura toute la journée à cause de la mort de son père et de ses oncles, et parce qu'elle avait été répudiée par le Prophète. Elle souffrait la honte et la disgrâce de Dieu et de son prophète. Malgré les prières et les instances qu'elle fit transmettre au Prophète, celui-ci ne lui pardonna pas. Tandis que Sauda pleurait à Médine, Aswad, fils de Yaghouth, son grand-père, vieux, impuissant et aveugle, pleurait à la Mecque la mort de ses trois fils. La douleur lui inspirait des élégies qu'il envoyait à Sauda et qui faisaient verser à celle-ci de nouvelles larmes. Dans l'une de ces poésies, il était dit qu'ayant entendu à la Mecque pleurer une femme, Aswad en avait demandé la cause. On lui avait répondu que cette femme avait perdu un chameau, et qu'elle pleurait cette perte. Il disait donc dans sa pièce de vers . Si cette femme doit tant

pleurer la perte d'un chameau, et en être privée de sommeil, comment ne pleurerais-je pas et combien ne dois-je pas pleurer la mort de mes fils! Les femmes de Médine disaient à Sauda de demander au Prophète l'autorisation de retourner à la Mecque auprès de son grand-père. Sauda leur répondit : Comment puis-je faire supporter à ce vieillard aveugle les deux disgrâces, celle de la mort de ses fils et celle du renvoi de sa petite-fille? Sauda était une femme déjà avancée en âge. Elle savait que le Prophète avait pour ʿÂïscha plus d'amour que pour toutes ses autres femmes. Elle se tint tranquille jusqu'au moment où il se rendit à la maison d'ʿÂïscha. Alors elle s'y rendit aussi, lui parla en personne et lui demanda pardon des paroles qu'elle avait dites. Le Prophète lui pardonna. Ensuite elle lui dit : Ô apôtre de Dieu, je suis une femme vieille, et en te priant de me reprendre pour femme, ce qui me fait agir n'est pas le désir d'obtenir ce que doivent rechercher dans un mari les autres femmes; mais ce que je désire, c'est d'être comprise, au jour de la résurrection, dans le nombre de tes femmes, lorsqu'elles seront appelées de leurs tombes dans le paradis. Reprends-moi, et les nuits que tu devrais passer avec moi quand mon tour viendrait, passe-les avec ʿÂïscha, qui alors, tandis que les autres femmes n'auront qu'un seul tour, en aura deux. ʿÂïscha pria également le Prophète, qui, enfin, reprit Sauda comme épouse.

Le Prophète avait donc confié chaque prisonnier entre les mains de celui qui l'avait pris, pour y être gardé jusqu'à ce que les parents de chacun vinssent de la Mecque pour les racheter. Les gens de la Mecque voulurent alors se rendre à Médine, chacun avec la rançon de son parent. Abou-Sofyân leur dit : Ne vous hâtez pas trop de réclamer vos prisonniers. Moi aussi, j'y suis intéressé. Mon fils ʿHanzhala a été tué, et mon

autre fils ʿAmrou est prisonnier. Si vous montrez trop d'empressement, en offrant des sommes considérables, Moʿhammed fixera un taux trop élevé; attendez quelque temps. Il y avait parmi les prisonniers un homme nommé Abou-Wadâʿa, l'ûn des commerçants de la Mecque. Il avait un fils nommé Mottalib, qui ne voulut pas attendre; il se rendit à Médine, racheta son père et le ramena à la Mecque. Alors les autres allèrent également chercher leurs parents, ou les envoyèrent chercher. Sohaïl, fils d'ʿAmrou, avait un fils nommé Mikraz, qui était prisonnier avec lui. Sohaïl pria le Prophète de garder son fils comme otage et de le laisser partir lui-même pour aller chercher l'argent de sa rançon et de celle de son fils. Le Prophète consentit à le laisser partir.

Le Prophète fit venir ʿAbbâs, fils d'ʿAbdou'l-Mottalib, et lui dit : Tu es, mon oncle, de tous les prisonniers le plus considérable et le plus riche. Rachète-toi toi-même, ainsi que tes neveux ʿAqîl, fils d'Abou-Tâlib, et Naufal, fils d'ʿHârith, et ton client ʿOtba, qui tous les trois sont trop pauvres pour pouvoir se racheter. ʿAbbâs répliqua : Ô Moʿhammed, j'ai été croyant à la Mecque, et l'on m'a forcé d'aller avec l'armée. Le Prophète dit : Dieu sait si tu as été croyant ou non. Cependant, en réalité, tu as été avec les infidèles, et c'est dans l'armée des infidèles que tu as été fait prisonnier. ʿAbbâs dit : Cet Abou'l-Laïth, qui m'a fait prisonnier, m'a pris vingt dinârs; considère cet argent comme ma rançon. — C'est là, dit le Prophète, un présent que Dieu a fait aux musulmans. — Tu m'appauvris, dit ʿAbbâs, je n'ai pas une fortune assez grande pour payer la rançon de tant de prisonniers. Le Prophète lui répondit : Que sont devenus, mon oncle, les dinârs que tu as confiés, en quittant la Mecque, à Oumm-Fadhl, en lui disant que, s'il t'arrivait malheur, il devrait distribuer cet argent entre

tes quatre fils? — Comment le sais-tu, ô Moʿhammed? — C'est Dieu qui m'en a averti, répondit le Prophète. ʿAbbâs s'écria : Ton dieu est le maître des secrets. Tends-moi la main, afin que je déclare que Dieu est un et que tu es son prophète, en vérité. Il ajouta : Personne n'avait connaissance de ce fait en dehors de moi et d'Oumm-Fadhl. Après avoir prononcé la formule de foi, ʿAbbâs paya la rançon des trois autres, qui embrassèrent également l'islamisme. Dieu a révélé, à l'intention d'ʿAbbâs, le verset suivant : « Ô Prophète, dis aux prisonniers qui sont entre vos mains : Si Dieu reconnaît dans vos cœurs le bien, il vous donnera des biens plus grands que ceux qui vous ont été enlevés, » etc. (Sur. VIII, vers. 71.) ʿAbbâs, après avoir embrassé l'islamisme, devint plus riche qu'il n'avait été auparavant, et il disait : Dieu m'a promis des biens dans ce monde et le pardon dans l'autre; il a réalisé sa promesse en ce qui concerne ce monde; j'espère que, pour l'autre monde, il la réalisera également.

On disait à Abou-Sofyân : Envoie la rançon de ton fils. Abou-Sofyân, qui était un homme avare, répondait : Ils m'ont tué l'un de mes fils; je ne peux pas racheter l'autre, et perdre ainsi un fils et ma fortune. Qu'ils gardent mon fils jusqu'à ce qu'ils en soient las. Il le laissa ainsi un long espace de temps en captivité. Enfin, un des Ançâr, un vieillard, nommé Saʿîd, fils d'ʿAbd er-Rahʿmân, qui était venu à la Mecque pour visiter les lieux saints et qui n'avait été inquiété par personne, fut saisi par Abou-Sofyân. Celui-ci le prit comme gage de la vie de son fils et lui dit : Je te donnerai la liberté quand Moʿhammed me rendra mon fils; s'il le fait mourir, je te tuerai également. Saʿîd fit avertir sa famille, les Benî-Naddjâr, afin qu'ils intercédassent auprès du Prophète. Celui-ci renvoya ʿAmrou, fils d'Abou-Sofyân, à la Mecque, et Abou-Sofyân renvoya Saʿîd à Médine.

Le Prophète, au moment de sa fuite à Médine, avait laissé à la Mecque deux de ses filles dans les demeures de leurs maris, qui étaient incrédules. Il les avait mariées du vivant de Khadîdja, avant sa mission. L'une de ces deux filles était Roqayya, mariée à ʿOtba, fils d'Abou-Lahab, et l'autre, Zaïnab, était l'épouse d'Abou'l-ʿÂç, fils de Rabîʿa, fils d'ʿAbdou'l-ʿOzza, fils d'ʿAbd-Schams. Après le départ du Prophète, les Qoraïschites appelèrent ses deux gendres et leur dirent : Répudiez vos femmes, les filles de Moʿhammed; nous les expulserons de la ville, afin qu'elles suivent Moʿhammed. Vous épouserez d'autres femmes; nous accorderons à chacun de vous une fille issue d'une famille noble, celle qu'il désirera épouser. En conséquence, ʿOtba, fils d'Abou-Lahab, répudia sa femme Roqayya et épousa la fille de Saʿîd, fils d'ʿÂcî, nièce d'ʿAmrou, fils d'ʿÂcî. Mais Abou'l-ʿÂç ne voulut pas répudier sa femme Zaïnab, qu'il aimait et dont il était aimé. Il dit aux Qoraïschites qu'il ne la renverrait pas, quand même ils le tueraient. Abou'l-ʿÂç était un commerçant connu à la Mecque pour sa grande probité. Roqayya se rendit à Médine, où le Prophète la maria à ʿOthmân. Or, lorsque, à la bataille de Bedr, Abou'l-ʿÂç fut fait prisonnier et que le Prophète exigea une rançon pour chaque prisonnier, il dit aussi à Abou'l-ʿÂç de se racheter et d'envoyer quelqu'un pour chercher l'argent. Abou'l-ʿÂç le fit demander à Zaïnab, et celle-ci réunit tout ce qu'elle put; mais la somme n'était pas suffisante. Alors elle y ajouta un collier de perles, de cornalines du Yemen et de rubis, qu'elle avait reçu de sa mère Khadîdja, le jour de son mariage avec Abou'l-ʿÂç. Le jour du mariage, en donnant la dot à sa fille, Khadîdja demanda à Moʿhammed la permission de lui donner aussi ce collier, qu'elle portait elle-même; le Prophète l'ouvrit et le mit de sa propre main au cou de Zaïnab. C'est ce collier qu'elle

envoya au Prophète avec l'argent pour la rançon de son mari. Lorsque le Prophète le vit, il le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au cou de Khadìdja, et aussi au cou de Zaïnab. Le souvenir de Khadìdja se réveilla en lui, et aussi l'affection pour Zaïnab, et les larmes lui vinrent aux yeux; il dit : Zaïnab a dû se trouver dans une bien grande peine, pour ôter de son cou le souvenir de sa mère Khadìdja. Les croyants, voyant le Prophète pleurer, lui dirent : Ô apôtre de Dieu, nous t'abandonnons ce collier et cette rançon de bon cœur; renvoie-le à Zaïnab, si tu veux, ou emploie-le selon ton plaisir. Nous tous, les croyants, nous te laissons maître de notre part, et nous donnons la liberté à Abou'l-ʿÂç. Le Prophète les remercia et dit à Abou'l-ʿÂç : Ma fille ne peut plus t'appartenir, d'après la loi, car elle est musulmane, et toi, tu es incrédule. Lorsque tu seras de retour à la Mecque, renvoie-moi ma fille. Il lui rendit le collier et l'argent, et fit partir avec lui l'un des Ançâr, un vieillard, et Zaïd, fils de ʿHâritha, entre les mains duquel Abou'l-ʿÂç devait remettre Zaïnab, pour qu'il l'amenât à Médine. Ils partirent ensemble. Arrivés à la dernière station avant la Mecque, ils s'arrêtèrent, et Abou'l-ʿÂç entra dans la ville, promettant de faire monter, le lendemain, Zaïnab dans une litière et de la faire escorter jusqu'à cet endroit. Abou'l-ʿÂç avait un frère, nommé Kinâna, fils de Rabiʿa, le meilleur archer de toute la Mecque, à qui il confia Zaïnab, en lui disant : Fais-la monter dans cette litière, sur ce chameau, et conduis-la au dehors de la ville jusqu'à la première station; tu la remettras aux compagnons de Moʿhammed, qui la conduiront auprès de son père, et tu reviendras. Kinâna prit son arc et son carquois rempli de flèches, jeta la bride au cou du chameau et partit en passant par le marché de la Mecque. Les gens disaient : Voilà la fille de Moʿhammed

que l'on conduit à Médine. Il a tué nos fils, nous ne laisserons pas partir sa fille. Il s'éleva un tumulte, on suivit Kinâna et on l'atteignit en dehors de la ville. On voulut lui enlever le chameau et le ramener à la Mecque. Kinâna fit agenouiller le chameau, prit devant lui son carquois, ajusta une flèche sur son arc et jura qu'il tuerait quiconque s'approcherait, jusqu'à ce qu'il ne lui restât pas une seule flèche, et qu'ensuite il lutterait jusqu'à la mort. Abou-Sofyân avec d'autres personnages considérables survinrent et lui dirent : Ôte la flèche de l'arc, afin que nous approchions pour te parler. Kinâna ayant fait ainsi, ils vinrent auprès de lui et lui dirent : Nous n'avons rien à démêler avec toi. Cependant, dans cette ville il n'y a pas une maison qui n'ait été atteinte par le deuil. Si tu emmènes cette femme pendant le jour, les habitants ne peuvent pas rester patients. Ramène-la, à la vue des gens, à la maison, et fais-la sortir quand la nuit sera venue. Kinâna fit ainsi. Quand toute la ville fut plongée dans le sommeil, il conduisit Zaïnab en dehors de la ville et la remit à Zaïd, fils de ʿHâritha, qui l'emmena à Médine, auprès du Prophète.

Zaïnab resta sans époux pendant quatre ans. Tous les principaux musulmans la demandèrent en mariage; mais le Prophète ne l'accorda à aucun d'eux. Au bout de quatre ans, une caravane des infidèles, parmi lesquels se trouvait Abou'l-ʿÂç, venant de Syrie, fut pillée et enlevée par les musulmans, lors de son passage sur le territoire de Médine. Abou'l-ʿÂç se sauva, vint pendant la nuit à Médine et se rendit dans la maison de Zaïnab. Le lendemain, Zaïnab avertit le Prophète et demanda sa protection pour Abou'l-ʿÂç. Le Prophète accorda sa protection et dit : Ma fille, garde-le dans ta maison, mais prends garde qu'il ne s'approche de toi; car tu ne dois pas

avoir de rapports avec lui. Ensuite il fit dire à ceux des musulmans qui avaient enlevé les biens d'Abou'l-ʿÂç : Vous savez quelle est la situation d'Abou'l-ʿÂç par rapport à moi. C'est un homme qui, quoiqu'il soit incrédule, n'a jamais fait de tort à personne; c'est un commerçant très-honnête. Si vous ne lui rendez pas ses biens, il sera obligé de les rembourser à leurs propriétaires. Rendez-les-lui, vous aurez fait une bonne action; car ces marchandises lui ont été confiées par d'autres. Je vous en serai reconnaissant. Si vous ne les rendez pas, vous êtes dans votre droit, car elles vous appartiennent légitimement. Les musulmans réunirent toutes ces marchandises et les portèrent au Prophète, qui les rendit à Abou'l-ʿÂç. Celui-ci retourna à la Mecque, et remit les marchandises à leurs différents propriétaires; tous furent satisfaits et aucun d'eux n'eut rien à réclamer de lui. Ensuite il revint à Médine, embrassa l'islamisme, et le Prophète lui rendit Zaïnab. Quelques-uns disent qu'il célébra de nouveau le mariage; d'autres prétendent qu'il ne fit que rétablir les droits de l'ancien mariage.

Il y avait, parmi les Qoraïschites, un homme nommé ʿOmaïr, fils de Wahb, de la tribu de Djoumaʿh, brave et intrépide; mais il était pauvre et vagabond. Il avait accompli de nombreux actes de bravoure et de témérité. Ce fut lui qui, le jour de Bedr, avait reconnu la force de l'armée du Prophète. Il était réputé pour son habileté à estimer la force d'une armée et pour sa connaissance des routes du désert. Le jour de Bedr, il avait avec lui son fils, nommé Wahb. Lorsque l'armée qoraïschite fut défaite, il se sauva; mais son fils fut fait prisonnier. Un jour, il causait, dans le temple, avec Çafwân, fils d'Omayya, de l'affaire de Bedr. Affligé de ce que son fils était prisonnier, ʿOmaïr dit : Je n'ai pas d'argent pour payer

sa rançon. Si je n'avais pas une nombreuse famille, que je crains de laisser dans la misère après moi, j'irais à Médine, sous prétexte de racheter mon fils, et y attendrais le moment où je rencontrerais Mo'hammed à un endroit isolé, et je le tuerais, quand même j'y devrais trouver la mort. Çafwân lui dit : Je me charge de tes enfants; je les entretiendrai aussi longtemps que je vivrai. — Mais j'ai des dettes, dit 'Omaïr. — Je payerai aussi tes dettes, répliqua Çafwân. Omaïr, ayant reçu de Çafwân des armes et tout ce qui lui était nécessaire pour le voyage, quitta la Mecque pour aller à Médine. Gabriel vint auprès du Prophète et lui fit connaître ce complot et l'arrivée d'Omaïr. Le Prophète, se trouvant dans la mosquée, vit entrer par la porte 'Omaïr; il lui demanda : Que viens-tu faire ici? 'Omaïr répondit : Je viens pour mon fils, qui est prisonnier. Je suis pauvre et n'ai pas de quoi payer sa rançon. Je suis venu pour te prier de lui montrer de la clémence et de le délivrer de la captivité. Le Prophète dit : Tire ton sabre du fourreau. Le sabre était flamboyant. Le Prophète reprit : Chien, est-ce avec un sabre pareil que l'on va chercher un prisonnier? Qu'avez-vous concerté, toi et Çafwân, fils d'Omayya, dans le temple de la Mecque? Dans quel but t'a-t-il envoyé ici? 'Omaïr fut stupéfait; il dit : Ô Mo'hammed, qui t'a appris ce fait? — Dieu me l'a appris, répliqua le Prophète. — Par le dieu qui t'a donné ta mission prophétique, dit 'Omaïr, je n'ai communiqué à personne ce secret, qui n'est connu que de moi et de Çafwân! Présente-moi la formule de foi, afin que je déclare qu'il n'y a qu'un dieu et que tu es son prophète. 'Omaïr embrassa l'islamisme, et le Prophète donna la liberté à son fils, qui se fit également musulman. Ils retournèrent à la Mecque, et le Prophète leur recommanda de servir de guides dans le désert à ceux d'entre les musulmans qui voudraient

aller de la Mecque à Médine. Ils exécutèrent cet ordre du Prophète jusqu'à la mort d'ʿOmaïr.

Il s'est écoulé treize mois entre le combat de Bedr et celui d'Oʿhod. Le Prophète revint du combat de Bedr quatre jours ou, d'après une autre version, sept jours avant la fin du mois de ramadhân. L'année suivante, la troisième de l'hégire, au mois de schawwâl, le septième jour du mois, il partit pour Oʿhod. Pendant ces treize mois, il y eut sept expéditions.

Celles qu'il commanda lui-même furent : l'expédition de Kodr, l'expédition de Sawìq, l'expédition contre les Qaïnoqàʿ et l'expédition de Dsou-Amarr. La première de celles qu'il fit exécuter par des détachements de troupes, sans y prendre part lui-même, fut l'expédition contre Kaʿb, fils d'Aschraf; la seconde fut l'expédition contre Sallàm, fils d'Abou'l-ʿHoqaïq, qui fut tué dans sa forteresse de Khaïbar. Nous raconterons toutes ces campagnes dans leur ordre.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES.

Page 3, ligne 20 : *Le premier fut Tibère*... Tout ce passage, jusqu'aux mots : *Du temps des rois Aschkaniens*... p. 5, l. 24, ne se trouve que dans les manuscrits A et D.

P. 6, l. 24 : *Parmi eux il y avait deux frères*... Ces noms présentent des variantes considérables dans tous les manuscrits. A : « Mâlik et 'Amrou, fils d'Abou-Bekr, fils de Temîm; Mâlik, fils de Zohaïr, fils d'"Amrou, fils de Fahr, fils d'Abou-Temîm, leur cousin; Khanfâr, fils de Konos (الحون), fils d'"Amrou, fils d'"Adnân; Zohaïr, fils d'Al-'Hârith; Çâli'h, fils de Çoub'h. » — D : « Mâlik et 'Amrou, fils de Nahr, fils de Temîm; Mâlik, fils de Zohaïr, fils d'Al-'Hârith; Çâli'h, fils de Çoub'h, fils de 'Hârith. » — E, J, K, B, L (sauf les corruptions) : « Mâlik et 'Amrou, fils de Taïm-Allah; Mâlik, fils de Zohaïr, fils d'"Amrou, fils de Fahm (ou Fahr), fils de Taïm-Allah; Khanfâr, fils de Ya'hwâ (يحوى), fils d'"Âmir, fils de Ma'add, fils d'"Adnân; Ghatafân, fils d'Iyâd (Anân, Abâd); Çali'h (Çabi'h, Çai'h), fils de Çabi'h ('Harb), fils d'Iyâd (Abâd). » — F. Les trois premiers noms comme dans E, J, etc. Puis : « Khanfâr; Ghatafân, fils d'"Amrou; Zohaïr, fils d'Al-'Hârith; Dha'h, fils de Dha'h. » — G : « Amr, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah Qa'htân; Zohaïr, fils d'"Amr, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah; Khanfâr, fils de الجنف, fils de Ma'add, fils d'"Adnân; Zohaïr, fils d'Al-'Hârith, fils de Zohaïr, fils d'Abâd; Çoub'h, fils de Çai'h, fils d'Al-'Hârith, fils d'Iyâd.

P. 8, l. 19 : Les manuscrits présentent ici la même confusion dans les noms propres que ci-dessus.

P. 10, l. 23 : *Naçr, fils de Rabi'a.* Ainsi tous les manuscrits. Cependant, plus loin, p. 28, l. 23, ils portent : « Rabi'a, fils de Naçr. »

P. 11, l. 12 : *Dhaïzan.* Le manuscrit D les appelle هنر et راضی. F : ضیزن et ضیری, et les deux ensemble ضیزنان. Les autres manuscrits portent صبر.

P. 12, l. 23. A partir d'ici, il y a une lacune de quelques feuillets dans le manuscrit G. Elle s'étend jusqu'à la fin de l'histoire de 'Hasan, fils de Tobba'.

P. 17, l. 15 : *Dhareb.* Les manuscrits portent طرب.

P. 21, l. 22 : *Les particularités secrètes.* شلوار فروهشت وموی زهار اورا بمود.

P. 31, l. 13 : *Tobba' abou-Karib.* Les manuscrits portent الاکبر, leçon évidemment erronée.

P. 31, l. 15. Les manuscrits E, I, K, B, L attribuent les faits qui suivent à Tobba' le Jeune.

P. 39, l. 25 : *Mo'hammed, fils de Djarîr, dit encore.* Ce passage, jusqu'aux mots : *Quant au nombre...* p. 42, l. 25, ne se trouve que dans les manuscrits A et F.

P. 44, l. 5 : lisez *Meghâzi.* Le manuscrit G finit avec ce chapitre le deuxième livre de la Chronique.

P. 48, l. 15 : *Dieu envoya un ange.* Les manuscrits E, I, K, B, L portent : « l'ange de la mer. »

P. 66, l. 23. A donne 533 ans selon les chrétiens, et 206 ans selon les mages; G : 514, 520 et 266 ans; E, I, K, B, L : 520 et 260 ans.

P. 67, l. 6 : *Jusqu'à la cinquième génération.* Le manuscrit D dit qu'il y eut dix-sept descendants, de père en fils, portant le nom de Sâsân.

P. 67, l. 6 : *Khîr.* G : حیر.

P. 67, l. 19 : *Djouzher*, جوزهر, d'après F. A donne « Djerhîz; » D, E, I, K, B, L : « Djouher. »

P. 67, avant-dernière ligne : *Minchscheh.* E, I, K, B, L : مستهب.

P. 68, dernière ligne : *Djoubatân*. A : سزين. G : زوو. B, K : حوبانان. L : حواباان.

P. 69, l. 1 : *Parwîz*. A : ياسبر. I, K, B, L : ياسبر. — Après cette conquête, les manuscrits E, I, K, B, L mentionnent encore celle de Minouschehr et d'Arzizwân.

P. 69, l. 10 : *Peu après, Bâbek mourut*. Cette phrase se trouve seulement dans les manuscrits de la seconde rédaction.

P. 69, l. 25 : *Ra'hqar*. A : رجع. D, G : رجيع. F : زجفر.

P. 69, l. 27 : *Bâhir*. D : « Mâhir. » F : « Qâhir. » E, I, K, B, L : « Hâmân. »

P. 70, l. 18 : *Iswer*. A : اسيور. D : اسبور. E, I, K, B, L : ايسون ou ابسون. F : ايسور. G : اسنون.

P. 71, l. 16 : *Ce Djouzher...* Cette phrase ne se trouve que dans les manuscrits de la seconde rédaction.

P. 72, l. 3 : *Bersâm*. A : « Berschâm. » E, I, K, B, L : « Sâm. »

P. 72, l. 7 : *Schâh-Schâpour*. A, F, G : « Schâd-Schâpour. »

P. 72, l. 12 : *Pirouzî*. A : بروماس. G : فيروى. E : بيدوفر. I : بيدوفر. K, B, L : بيدوفر. D : نيلوفر.

P. 72, l. 22 : *Bevda*. A, G : سود. E, I, K, B, L : بيدا.

P. 73, l. 2 : *Dârbendân*. G : « Dârbendâd. » D : « Dârbid. » E, B : « Dân-Bidâd. » I : « Kârbendâd. » K : « Bîdâd. » L : « Kân-Bidâd. »

P. 73, l. 26 : *Nischabour*. Les manuscrits A et F donnent هسوى et نسرى. J'ai rétabli ce nom d'après Mirkhond. Les autres manuscrits ne le donnent pas.

P. 73, dernière ligne : *Sâtiroun*. Les manuscrits donnent سطرو, différemment ponctué, سطوق, etc.

P. 74, l. 11 et suiv. Au lieu de ces noms, le manuscrit E et ceux de sa famille donnent les noms suivants : « Ardeschîr-Khourè, Râm-Ardeschîr, Diw-(ou Bewâd-) Ardeschîr, Hormuzd-Ardeschîr, Isâbâd-Ardeschîr, Nour-Ardeschîr. »

P. 76, avant-dernière ligne : *Un officier.* E, I, K, B, L : « Un môbed nommé هرحنن, fils de Sâm. »

P. 79, l. 15 : *Schâpour . . . fut informé . . .* Cet épisode ne se trouve que dans G, E, B, L.

P. 80, l. 17. E, K, B, L portent que Schâpour appela cette ville Tikrit, et qu'il retourna ensuite à Madaïn. Ils finissent là l'histoire de Schâpour.

P. 82, l. 16. Ces vers, très-corrompus dans le texte, sont les mêmes que ceux dont il est question dans le premier volume de cette traduction, p. 592, et que le manuscrit F avait donnés incomplets à cette place. Les vers d'Amrou ben-al-Yekma se lisent dans le *Kitâb-al-Aghâni* (ms. de la Bibl. impér. suppl. ar. 1414, t. I, fol. 91 v°).

P. 85, l. 11 : *Ardbîl.* G : « Azdbil. » F : « Bil. » K : نبل.

P. 89, l. 6. Tous les manuscrits sont d'accord dans cette généalogie des rois des Arabes. F ne donne qu'une seule succession : « Imrou'l-Qaïs, fils d'Amrou. »

P. 89, l. 21 : [. . . *Bahrâm, fils de Bahrâm.*] Ces mots ne se trouvent dans aucun manuscrit; seulement les manuscrits E, I, K, B, L donnent comme quatrième roi Hormuzd, fils de Bahrâm; ils présentent encore cette leçon dans le chapitre suivant, et font succéder à Bahrâm, fils de Hormuzd, Hormuzd, fils de Bahrâm.

P. 90, l. 5 : *Trois ans et trois mois.* G ajoute : « et trois jours. » L : « Neuf ans et trois mois. » B : « Neuf ans et neuf mois. »

P. 90. Voici le commencement du chapitre XV d'après les manuscrits E, I, K, B, L : « Lorsque Hormuzd, fils de Bahrâm, monta sur le trône et mit la couronne sur sa tête, il prit le titre de *roi des rois.* Il avait été, du vivant de son père, gouverneur de Seïstân. Son père l'avait rappelé et l'avait nommé son successeur . . . »

P. 90, l. 15 : *Quatre ans.* E, B : « Quatre ans et quatre mois. » G : « Quinze ans. » K, L : « Quarante ans. »

P. 91, l. 10 : *Hormuzd avait envoyé . . .* Ce récit ne se trouve que dans A, D, F.

P. 93, l. 26 : *Mille hommes.* E, I, K, B, L : « Quatre mille hommes. »

P. 94, l. 12 : *Il y avait dans le Ba'hraïn.* Au lieu de ces mots, les manuscrits E, I, K, B, L portent : « Il se dirigea vers la ville de Hadjr, dans laquelle se trouvaient des Arabes. . . »

P. 95, l. 1 : *Schâpour.* E, I, K, B, L : « Irân-Schâpour. » Les deux phrases qui suivent ne se trouvent complètes que dans ces mêmes manuscrits.

P. 100, dernière ligne : *Et fit tout rétablir.* E, I, B, L ajoutent qu'il fit apporter, de Roum, de la terre pour les constructions.

P. 101, l. 13 : *Imrou'l-Qaïs.* A donne امرو القيس الكندى, de même que plus loin, p. 105, l. 3. Les manuscrits E, K, B portent : امرو القيس باعطاى بسيار.

P. 102, l. 16 : *Pendant quatre ans.* G : « Quatorze ans. »

P. 104. Avant l'histoire de Bahrâmgour, le manuscrit D porte : « Le règne de Yezdedjerd al-Athîm dura, suivant une opinion, vingt-deux ans, ou, suivant une autre opinion, quarante-deux ans cinq mois et treize jours. » Le même manuscrit donne ensuite un tableau plus exact des rois de 'Hira : « Lorsque 'Amrou, fils d'Imrou'l-Qaïs, périt, du temps de Schâpour, fils de Schâpour, Schâpour plaça à la tête des Arabes Ans (ms. انو), fils de Qalâm, descendant des Amalécites, des Benî-'Amrou-ben-'Amliq. Celui-ci fut renversé et tué, après un règne de cinq ans, par Dja'hdjaba, fils de Lakhm, sous le règne de Bahrâm, fils de Schâpour. Il eut pour successeur Imrou'l-Qaïs, qui gouverna les Arabes, au nom des rois de Perse, pendant vingt-cinq ans. Il mourut du temps de Yezdedjerd al-Athîm, qui nomma à sa place son fils No'mân, dont la mère était Schaqîqa, fille d'Abou-Rabî'a, fils de Dohl, fils de Schaïbân. Ce No'mân était le possesseur du Khawarnaq. »

P. 104, chap. XXI. Dans l'histoire de Bahrâmgour, le manuscrit G s'éloigne complétement des autres manuscrits, moins pour le fond, qui seulement est très-abrégé, que dans la forme. Les expressions sont tout autres, et semblent reproduire, non un original arabe, mais directement une source persane.

P. 105, l. 14 : *No'mân.* Le manuscrit G donne « Moundsir, » de même que dans la suite du récit.

P. 106, l. 11 : *Un khawarnè.* E, I, K, B, L ajoutent : « D'une hauteur de vingt coudées. »

P. 106, l. 21 : *Pendant cinq ans.* E, I, K, B, L ajoutent : « Quelques-uns disent pendant vingt ans. »

P. 107, l. 23 : *Mo'hammed, fils de Djarir...* Cette phrase ne se trouve que dans E, K, B, L.

P. 107, dernière ligne : *'Abdou'l-'Azîz.* A : « 'Otba ben-'Abdou'l-'Aziz. » Mais plus loin il écrit toujours « 'Abdou'l-'Azîz. »

P. 108, l. 27 : Les deux premiers de ces vers se lisent dans le *Kitâb-al-Aghâni* (t. I, fol. 92). Voyez aussi Maïdani, *Prov.* éd. de Freytag, t. I, p. 280.

P. 109, l. 26 : *No'mân avait la religion des Arabes...* Avant ce récit, le manuscrit D porte : « Hischâm rapporte que No'mân entreprit une expédition en Syrie, y fit un grand massacre, beaucoup de prisonniers et de butin. Ce fut le plus puissant des rois arabes. Il avait sa résidence dans le Khawarnaq... »

P. 110, l. 1 : *Vingt-deux ans.* D, E, I, K, B, L : « Vingt-neuf ans. » F ne donne pas la durée du règne.

P. 114, l. 7 : *Et ne manque pas de massacrer,* تقصير مكن. Ainsi tous les manuscrits. Je suppose qu'il y a ici une faute, et qu'il faudrait تقصير بكن.

P. 114, l. 14 : *Djewâni.* D : جوانوی. A et F ne donnent pas le nom. G dit qu'il était chef des secrétaires.

P. 120, l. 8 : *Le Khâqân fut mis en fuite.* D, E, I, K, B, L disent que Bahrâm tua le Khâqân de sa main.

P. 122, l. 13 : *Bahrâm en fit remise à ses sujets.* G parle en outre de trois années de l'impôt.

P. 122, l. 18 : *Mihr-Narsi...* G donne sa généalogie ainsi : مهرنرسی بن بزاره بن وج راد بن کهنان بن سیساد بن به بن کی اشك بن دارا بن دارا بن بهمن بن اسفندیار بن گشتاسپ بن لهراسپ.

P. 122, l. 24 : *Son père avait été vizir de Yezdedjerd.* E, I, K, B, L : « Il [Narsi] avait été vizir de Yezdedjerd. »

P. 122, l. 28 : *Je désirerais posséder*... Quelques manuscrits : «Je veux voir les villes...»

P. 125, l. 22 : *Bâdjînas*. A : ما حسس. F : يا حشنش. G : ما جيسيس. E, B : ما جسكس. K : يا جسكس. I, L : جسكس.

P. 125, l. 25 : *Asmangân*. B : سمنكار.

P. 127. Les manuscrits A et F ne contiennent qu'un abrégé des événements du règne de Firouz et de la guerre des Euthalites. Les règnes de Qobâd et de Nouschirwân manquent complétement dans F.

P. 127, l. 13 : *Le Clément*. Ce surnom ne se trouve que dans E.

P. 131, l. 11 : *Rouschen-Pirouz*. E, L, B : ويكى بحدود جرجان بباب صول نام وى روشن بيروز. K : ...نام صول... G : ...تتارن خو... G appelle la troisième ville Firouz-Abâd.

P. 132, l. 7 : *Déclara la guerre*... I dit que cette guerre eut lieu après que Firouz eut régné dix-sept ans.

P. 152, chap. xxx. Ce chapitre ainsi que le suivant manquent dans A et D.

P. 159, l. 18 : *Moundsir, fils de No'mân al-Akbar*. Tous les manuscrits sont d'accord dans cette leçon.

P. 164, l. 6 : *Avant l'époque de Nouschirwân*. G dit que, du temps de Nouschirwân, ils firent de nouveau la conquête du Yemen.

P. 164, l. 16, et p. 169, l. 8 : *Tobba' le Dernier*. Quelques manuscrits portent «Tobba' al-Akbar.»

P. 171, l. 3 : *Schâpour, fils de 'Hazâd*. F ne donne que le nom de Schâpour. K : «Schâpour, fils d'Ardeschîr.» A et D ne donnent pas le nom du roi. B : «Sch. fils de Kharâd.» *Sirat-ar-Rasoul* : «Khorrazâd.»

P. 173, l. 5 : *'Hanîfè*. Tous les manuscrits sont d'accord sur ce nom. Ils varient seulement dans l'orthographe : حنيف, حنيفه ou حنيفيه. Texte arabe : لحنيفة بنرف ذو شناطر.

P. 175, dernière ligne : *Fimioun*. Les manuscrits portent : فميون.

P. 180, l. 3 : *Il arriva, au temps d'Omar...* Ce récit est interrompu au milieu, dans le manuscrit F, qui présente ici une grande lacune. C'est l'histoire de Nouschirwân qui suit immédiatement.

P. 181, l. 10 : *Tho'labân.* Lisez : *Tha'labân.*

P. 185, l. 28 : *Ghanoud.* Texte arabe : ارکنه et عنوده.

P 188, l. 20 : *Qalis.* D : دیر عیسی. E, L, B : دیر العلس. K : دبر العلش. G : قیس.

P. 189, l. 21 : *Al-Dsikrâni.* Lisez : *Al-Dsikwâni.*

P. 190, l. 12 : *Iyâdh.* Texte arabe : حیاض.

P. 192, l. 13 : *Nâhis.* Texte arabe : شهرام وباهس.

P. 193, l. 9 : *Moghammes.* Texte arabe : شهرام وباهس.

P. 197, l. 29 : *Aswad ben-Maqçour.* Ainsi dans tous les manuscrits.

P. 216, l. 1 : *'Abdou'l-Mottalib...* Cette députation n'est mentionnée que dans A et G.

P. 218, l. 28 : *Sab'hân.* A a passé le nom. E, I, K, B l'écrivent ذبیان, نتیجان, etc. Texte arabe : سجان.

P. 218, dernière ligne : *Khour-Khosrou.* A : زخر خسره. G : خره خسرو. E, B : خور خسره. K : خور خره. Texte arabe : خم خسره.

P. 219, l. 12 : *Mo'âd.* Lisez *Mo'âds.*

P. 220, l. 15 : *Pendant deux ans.* A : « Dix ans. » G : « Plusieurs années. » Ce manuscrit attribue les faits qui suivent à Djabala.

P. 223. Les chapitres XLIII et XLIV ne se trouvent pas dans G.

P. 223, avant-dernière ligne : *Vingt-quatre et quarante-huit dirhems.* Seulement dans E, I, K, B, L.

P. 228, l. 8 : *Avec une cotte de mailles...* Les manuscrits diffèrent un peu entre eux dans la description de l'armement. F ne contient pas ces détails.

P. 229, l. 1 : *Quatre mille dirhems.* E, I, K, B, L : « Quatre cents. »

P. 231, l. 1 : *Quatre mille et un dirhems.* E, I, K, B, L : « Quatre cents et un dirhems pour tous les trois mois. »

P. 233. Les manuscrits E, B, K donnent dans un tableau la constellation de la naissance du Prophète.

P. 238, l. 17 : *Masrouh.* G ajoute : « Une affranchie nubienne. »

P. 239, l. 8 : *L'une Onaïsa, l'autre Djodsâma.* Les manuscrits présentent des leçons différentes ; ils donnent : ايسيه, حراثة, حارثة, حداثة, ou خذيمة.

P. 243, l. 26 : *Dâr-el-Nâbigha.* Plus loin, le manuscrit G écrit : *Dâr-al-Nâbata.*

P. 244, chap. XLVI. Ce récit ne se trouve que dans les manuscrits A, D, F. G le donne plus loin.

P. 245, l. 26 : *Ils ne pourront pas le tuer.* F ajoute : « Il doit périr par le poison beaucoup plus tard. »

P. 246, l. 15 : *Lorsque Nouschirwân demanda en mariage...* Cet épisode et les suivants, jusqu'aux mots : *Jamais il n'y avait eu en Perse...* p. 248, l. 17, ne se trouvent que dans les manuscrits E, I, K, B, L.

P. 248, l. 26 : *Les frontières tout autour du pays.* A, E, B, K ajoutent : « Dans la quinzième année de son règne. » I, L : « Dans la dixième année. » D, F, G ne précisent pas la date.

P. 248, l. 28 : *Sâwè-Schâh.* Variantes : Sâwè, Sâbè, Sâbè-Schâh, Sâyè-Schâh, Seyâbè-Schâh, etc. C'est Schaou-Khan. (Voyez Deguignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 270.)

P. 249, dernière ligne : *Haudsa.* L'histoire de Haudsa ne se trouve pas dans A, D, F, G.

P. 250, l. 21 : *Azâdrouï.* Texte arabe : ازاد فرودس حسس.

P. 250, avant-dernière ligne : *Mouka'bir qui lui dit...* Cette phrase dans

tous les manuscrits est mise dans la bouche de Haudsa, la suivante dans celle de Mouka'bir. C'est évidemment faux.

P. 252, l. 13 : *Bahrâm...* Ces détails sur le nom de Bahrâm-Tschoubîn ne se trouvent que dans les manuscrits E, I, K, B, L. Texte arabe : بهرام حسس ويُعرف بجوبين. Dans les chapitres suivants, contenant les événements auxquels fut mêlé Bahrâm-Tsch. les manuscrits A, D, F, G ne donnent que les faits principaux. J'ai traduit sur les autres manuscrits.

P. 252, l. 14 : *Guerguîn.* Les manuscrits portent كركين ou كزكين.

P. 266, l. 11 : *Yezdânbeksch.* E : « Yezdânbekhschesch. »

P. 266, l. 16 : *Une chaîne...* F ajoute à ces objets une robe de couleur.

P. 292, l. 10 : *Schîz.* Les manuscrits donnent سير ou سبز.

P. 299, l. 1 : *Kourdiyè.* E, K, B : كرد. L : كردى.

P. 302. A partir du chapitre LIV, le texte des manuscrits A, D, F, G s'accorde de nouveau (sauf les différences dans les détails) avec les autres manuscrits.

P. 302, l. 4 : *Un frère.* D : « Un général qui recevait chaque jour mille dinârs. »

P. 302, avant-dernière ligne : *Un officier.* E, K, B ajoutent : « Nommé Merdânschâh. » I, L : « Kharrâdbarzîn. »

P. 303, l. 20 : *Bahrâm avait une sœur.* G ne parle pas de Kourdiyè. E, F, D portent seulement que le Khâqân renvoya Kourdiyè à Madâïn. I, K, L ne mentionnent pas son mariage avec Bostâm ni la mort de ce dernier.

P. 304, l. 3 : *Trente-huit ans.* Tous les manuscrits, sauf G, disent que Parwîz vécut sur le trône trente-huit ans depuis la mort de Bahrâm. F porte : « trente-sept ans. » — Les manuscrits A, D, F ne donnent qu'un récit très-abrégé des derniers règnes sassanides. J'ai suivi les autres manuscrits.

P. 306, l. 24 et 26 : *Ferroukhân.* Texte arabe : فرهان : *Cadrân.* Texte arabe : رمهران.

P. 310, l. 11 : *Aus, fils d'Almouqarrin.* I, L : « Owaïs, fils d'Alm. » G, seulement « Aus. » F ne donne pas le nom de ce personnage.

P. 312, l. 26. Cette description est donnée dans les manuscrits en arabe et en persan; j'ai traduit sur le persan, qui ne correspond pas entièrement au texte arabe. (Pour ce texte voyez *Journal asiat.* 1838, novembre, p. 487; — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. II, p. 163.)

P. 313, l. 18 : *Par derrière.* Le manuscrit I porte نسب, au lieu de پشت des autres manuscrits.

P. 315, l. 27 : *Mo'hammed ben-Djarîr...* Ce passage ne se trouve que dans le manuscrit G.

P. 317, l. 3 : *Moutadjarrada*, d'après G. I, L : « Djerîdè. »

P. 319, l. 13, et p. 321, avant-dernière ligne : *Hâmarz... et... Hormuz-Kharrâd.* G : « Hâmoun... et Hormuz. »

P. 321, dernière ligne : *Yezîd, fils de Mousch'ir.* I : « Yezîd, fils de Hischâm. » K, L : « Zaïd, fils de Hâschim. » E, B : « Zaïd, fils de Qâsim. »

P. 322, l. 6 : *Yezîd, fils de Mousch'ir.* G : « Yezîd, fils de Mas'oud. » E, I, K B, L : « Yezîd, fils de مسهل, مسهيل ou سهل. »

P. 322, l. 9 : *Mazyad.* Texte arabe : « Bourd. »

P. 322, l. 24 : *Et qui est encore parlée...* Cette phrase ne se trouve que dans G.

P. 328, l. 11 : *Mille.* G : « Vingt mille. »

P. 330, l. 13 : *Zâboul.* Ainsi E. Les autres manuscrits portent بابل. B a ici une lacune.

P. 330, l. 15 : *Qui avait encore un autre gouverneur...* d'après G.

P. 331, l. 22, et p. 345, l. 20 : *Mihr-Hormuzd.* G : « Mihr-Merd. » Le même manuscrit dit qu'il partit pour Zâboul et fut gouverneur.

P. 332, l. 23 : *Du jour d'adsar.* G : « Le premier jour du mois d'adsar. » K : « Une nuit du mois d'Adsar. »

P. 333, l. 7 : *Pendant qu'il faisait encore obscur.* Manuscrits : هم اندر شب.

P. 334, l. 12 : *Djalinous.* G : جلوس.

P. 334, l. 20 : *Isfâdelkhsis*, lisez *Isfâd-Khasis.* G : سفاد حسس. I : سعاد حسيس, L : « Isfâd-'Hasîn. »

P. 339, l. 8 : *Le roi d'Indostan . . .* G : « Le roi d'Indostan envoya à chacun de vous une lettre. »

P. 346, l. 23 : *Lui fut le dix-septième.* I ajoute : « Et l'aîné. »

P. 346, l. 24 : *Après que Schîrouï eut tué ses frères . . .* Avant ce passage, les manuscrits E, I, K, B, L donnent encore une fois le récit de l'ambassade envoyée par Parwîz à Mo'hammed et à Bâdsân, presque dans les mêmes termes que ci-dessus, p. 326. Ils ajoutent seulement que Bâdsân, convaincu de la vérité de la mission de Mo'hammed, à cause de sa prédiction de la mort de Parwîz, se convertit à l'islamisme, lui et tous les habitants du Yemen.

P. 347, chap. LX. Les manuscrits A et F passent complétement le règne d'Ardeschîr.

P. 347, l. 19 : *Mihr-'Hasîs.* E, B : « Mihr-Khasis. » G : مهر حهش. L : « Mihr-'Hasîn ». Texte arabe : مهادر حسس.

P. 347, l. 25 : *Schehrizâd.* Les manuscrits donnent tantôt شهرأيران, tantôt شهرايزاد ou سهرانراد. Texte arabe : شهريران.

P. 349, l. 7 : *Fsafrou'h.* A : سفرع. G : فسنبروح. E, B : مسقروح. I, L : سعروح. K : مقروح. Texte arabe : فسعروح. G dit qu'il était garde du roi.

P. 349, l. 26 : *La croix.* G ajoute : « Quelques-uns disent qu'elle avait été brûlée, d'autres que Kesra l'avait placée dans son trésor. »

P. 350, l. 8 : *Khouschensadè.* G : حسسدة. E, B : حشيشد. I, L : حسيد. K : جنيدة. Texte arabe : خشنسدة.

P. 350, l. 9. A la fin du chapitre, G ajoute : « Mais ce récit n'est pas exact. »

P. 350, l. 18 : *Ferroukh-Hormuzd.* A : « Ferroukhzâd. » D'après ce même

manuscrit, Roustem vient du Khoràsân avec soixante et dix mille hommes; marche droit sur le palais d'Âzermîdokht, investit le palais, fait sortir la reine et lui fait subir les outrages de vingt Abyssins. Après la mort d'Âzermîdokht, on fait monter sur le trône un homme nommé Ardeschîr, ensuite un descendant de Nouschirwân, puis un descendant de Ferroukhzàd, qui régna six mois, enfin Yezdedjerd.

P. 352, l. 8 : *Mihr-'Hasis*. E, B : خسيش et خشيش. K : چسپس. G : جهش.

P. 352, l. 17 : *Kharràd-Khosrou*. Texte arabe : « Khourrzàd-Khosrou. »

P. 352, l. 24 : *Firouz, fils de Mihràn*. G : « Fils de جسنس. » Texte arabe : « . . . fils de مهراجسنس, nommé aussi جسنسه. »

P. 353, l. 20 : *Quatre ans*. G : « Quarante. » F : « Quatorze. »

P. 354, l. 6 : *Depuis le temps* . . . Les manuscrits présentent dans tous ces chiffres de nombreuses variantes, qu'il est inutile de relever.

P. 356, chap. LXVI. Les manuscrits A et F n'offrent qu'un texte très-abrégé.

P. 359, l. 8 : *Tazkin*. Manuscrits : تركين.

P. 363, l. 21 : *Nadhr*. E, K, B : نظر.

P. 364, l. 13 : *Zohra*. E, I, K, B, L : ازه.

P. 364, l. 23 : *Dsorràdj*. G : ذراع. F : زراح. E, I, K, B, L : اروا ح. J'ai corrigé d'après le texte arabe.

P. 365, l. 2 : *'Holaïl, fils de 'Hobaschiya*; l. 18 : *Abou-Ghoubschân*. Ces noms sont méconnaissables dans les manuscrits.

P. 366, l. 17 : *On n'avait jamais* . . . G : « Personne, avant lui, ne les avait désignés par ce nom. »

P. 366, l. 29 : *Quoiqu'il n'eût pas une grande fortune*. E, I, K, B, L : « Il avait une grande fortune. »

P. 367, l. 5 : *Les hommes de Qoçayy s'appelaient...* G : « Les hommes de Qoçayy l'appelaient... »

P. 370, l. 8 : *'Abd ben-Qoçayy*, lisez *Abd-Qoçayy*. F : قصى.

P. 370, l. 12 : *Moghîra*. E, I, L : معرة. K : معمر.

P. 377, l. 25 : *'Abdallah et Abou-Tâlib*..... E, I, K, ajoutent : « Le surnom d'Abdallah était Abou-'Abdallah, et le nom d'Abou-Tâlib, 'Abd-Ma-nâf. »

P. 379, l. 14 : *Dans sa maison*. E, K, L, B : « L'emmena à la Mecque. »

P. 379, l. 17 : *Oumm-Iqbâl*. Texte arabe : ام قبال.

P. 384, l. 6 : *'Amr, fils d'Asad*. E, I, K, B : « Asad. » A : « 'Amr. » G : عهرد بن أسد. L : « Asyad. »

P. 395, l. 21 : *Car je ne peux rien faire*... Le copiste du manuscrit F, schi'ite plus ardent que les copistes des autres manuscrits, ajoute : العهدة على الراوى ; de même en d'autres endroits.

P. 399, l. 24 : *On rapporte d'après*... Ce passage, jusqu'aux mots *Abou-Djahl... parla ainsi*, p. 401, l. 27, ne se trouve complet que dans F et G.

P. 400, l. 25. Après ces vers, F ajoute : « Il est étonnant que Mo'hammed ben-Djarîr n'ait pas rapporté ces vers dans son ouvrage, car les récits confirmés par les poëtes et les pièces de vers sont les plus exacts. » Il est à remarquer que ces vers se trouvent cependant dans le texte arabe de Tabari.

P. 400, l. 26 : *J'ai lu dans toutes les traditions*... E, I, K, B, L : « Quelques-uns disent qu'Abou-Bekr tint secret. » G : « ...ne tint pas secret. »

P. 402, l. 27 : *Mo'hammed ben-Djarîr*... Cette phrase se trouve seulement dans le manuscrit A.

P. 403. Entre le récit de la conversion d'Abou-Bekr et celui de la conversion d'Omar, le manuscrit G intercale un récit intitulé : « Récit des Beni-

Khozâ'a et des Beni-Tihâma, et des miracles du Prophète.» Les deux tribus des Khozâ'a et des Tihâma, habitant le Tâïf, avaient une idole d'une hauteur immense, dans l'intérieur de laquelle se trouvait un dîw qui parlait aux adorateurs. Les femmes des deux tribus s'étant disputées un soir sur la prééminence, leurs maris, pour vider la querelle, prirent les armes. Leur chef, nommé 'Abdallah, s'interposa. Alors Dieu leur fait annoncer par la voix de l'ange Raphaël, à trois reprises, du premier, du deuxième et du troisième ciel, que le plus parfait de tous les hommes est Mo'hammed, à la Mecque. Ils envoient un jeune homme, nommé 'Amrou, pour prendre des informations sur Mo'hammed. 'Amrou, arrivé à la Mecque, interroge successivement un berger d'Abou-Djahl, puis Walid, fils de Moghaïra, 'Omar et Abou-Djahl, qui lui disent qu'il n'y a pas, à la Mecque, d'homme appelé Mo'hammed. Ensuite Abou-Djahl achète à 'Amrou ses bagages, et refuse de lui en payer le prix. Enfin 'Amrou trouve Mo'hammed, qui se rend à la maison d'Abou-Djahl et le force, en accomplissant une série de miracles, à donner l'argent. Une pierre salomonienne qu'Abou-Djahl veut jeter sur Mo'hammed se fixe sur son cou, se rompt ensuite en deux moitiés, dont l'une s'arrête au-dessus de la tête de Mo'hammed, en lui donnant de l'ombre, etc. Le lendemain, Mo'hammed, en présence de quinze cents incrédules réunis au *Dâr-en-Nadwa*, accomplit de nouveaux miracles. Il fait sortir d'une pierre un arbre chargé de feuilles et de fruits. Cet arbre, s'étant élevé jusqu'à la hauteur de Mo'hammed, lui demande la permission de s'élever plus haut, et rend ensuite témoignage de sa mission prophétique, en faisant entendre les paroles: «Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah,» etc. Enfin le Prophète change le jour en nuit, fend la lune en deux moitiés, et en fait descendre une moitié. Les incrédules lui demandent ensuite de ressusciter les morts et de faire apparaître les anges. Alors Gabriel apporte le verset du Coran : «Quand même nous ferions descendre les anges,» etc. (Sur. VI, vers. 111.)

P. 403, l. 3 : *Une sœur.* E, I, K, B, L : «Nommée 'Hafça.»

P. 404, l. 13 : *Trois ans après.* G : «Mo'hammed ben-Djarîr dit que le Prophète prêcha publiquement l'islamisme, trois ans après avoir reçu sa mission; d'après d'autres traditions, la prédication eut lieu dans la première année.»

P. 406, l. 18 : *Notre patience est à bout...* Toute la suite du chapitre,

sauf l'épisode d'"Oqba, manque dans les manuscrits A et F : de même la plus grande partie du chapitre suivant.

P. 409, dernière ligne : *A la tribu de Zohra.* G : « A la tribu de Makhzoum. »

P. 411, l. 21 : *Ils dirent à Walîd...* Cette proposition, d'après le manuscrit G, est faite par Walîd lui-même.

P. 414, l. 17 : *Obayy, fils de Khalaf.* Les manuscrits varient entre : « Obayy, » et « Omayya. » A, E, B donnent d'abord : « Omayya, » plus loin : « Obayy-Khalaf » (*sic*). L : « Abou-Khalaf. »

P. 431, l. 4 : *'Abd-Yalîl.* F : « 'Abd-Mâlik. » Les autres manuscrits : « 'Amrou. » A et F ne donnent pas le nom du père.

P. 435, l. 16 : *Akhnas.* G, E, I, K, L, B : انس بن بشر. A, F : خبير بن بشر.

P. 439, l. 1 : *Râfi', fils de Mâlik.* Les manuscrits donnent : « Hâritha ben-Tha'laba. » J'ai corrigé d'après le texte arabe.

P. 440, l. 4 : *'Abbâs.* A : عبادة بن فضاله, ce qui, sans doute, est une corruption du عباس بن عبادة بن نضلة du texte arabe. Les autres manuscrits remplacent ce nom par celui de حرفة.

P. 444, l. 28 : *Aus-Monât.* Les manuscrits portent اوزرة ou اوزراره ; méprise du traducteur. Le texte arabe porte Aus-Allah. J'ai corrigé d'après le *Sîrat-er-Rasoul.*

P. 445, l. 10 : *'Abdallah, fils d'Amrou.* Les manuscrits portent : « 'Abdallah, fils de Djâbir. »

P. 447, l. 25 : *Allié.* Les manuscrits portent : تخن كوى تر, traduction inexacte du mot حليف du texte arabe.

P. 449, l. 12 : *Avec un chef nommé Adallah.* I, G : « Nommé Sa'd, fils de Mo'âds. » E ne donne pas le nom.

P. 461, chap. LXXX. Cette version est la seule qui se trouve dans A et F.

P. 466, l. 23 : *Mo'hammed*. Ainsi les manuscrits persans et le texte arabe. *Sirat-ar-Rasoul* : « Modjdî. »

P. 466, avant-dernière ligne : *Abou'l-Walîd*, d'après G. E, I, B, L : « Abou-Ayyoub. » A, F n'ont pas cette phrase. K ne donne pas le nom.

P. 467, l. 8 : *Mottalib*. Manuscrit : « 'Abdou'l-Mottalib. » J'ai corrigé d'après le texte arabe.

P. 467, l. 17 : *Mista'h*. Les manuscrits E, I, K, B, L, qui seuls contiennent ce passage, donnent مسلم بن اثاث. J'ai corrigé d'après le texte arabe.

P. 467, l. 22 : *'Otba, fils de Ghazawân*, d'après le texte arabe; les manuscrits persans donnent : « 'Otba, fils d'Amrou. »

P. 468, l. 14 : *Kharrâr*. Manuscrits persans : حران, etc.

P. 469, l. 5 : *Makhschî*, d'après le texte arabe. Les manuscrits persans donnent محسن et مثنى.

P. 470, l. 11 : *Dsât-ou'l-Sâq*. Les manuscrits persans donnent سقا الحله comme nom de la station, et ذات النسا, comme nom de l'arbre.

P. 470, l. 19 : *Çokhaïrat-al-Thomâm*. Manuscrits persans : صاحر الرماد... *Sirat-ar-Rasoul* : ص الهام. J'ai corrigé d'après le *Meràcid*.

P. 470, l. 20 : *Mouschtarib*. Manuscrits persans : مشرب. Le texte arabe de Tabari ne contient pas ces détails. J'ai corrigé d'après le *Sirat*.

P. 470, l. 25 : *Motledj*, d'après le texte arabe; les manuscrits persans donnent : « Beni-Lahhm. »

P. 471, chap. LXXXV. Les manuscrits E, I, K, B, L racontent d'abord la poursuite de Kourz (ils portent : « 'Amr, fils de Djâbir ») et appellent cette expédition celle « d'Anwat; » ils mentionnent ensuite en quelques mots l'expédition du petit Bedr, à laquelle ils ne donnent pas d'objet déterminé.

P. 471, l. 16 : *Le Prophète n'avait pas encore marié...* D'après les manuscrits E, I, K, B, L, le mariage avait eu lieu avant ces expéditions. Fâtima n'était âgée que de treize ans. 'Alî ne la conduisit dans sa maison qu'au mois de çafar.

P. 474, l. 11 : *Al-'Hakm, fils de Kaïsân*, d'après le texte arabe; les manuscrits persans portent : « Al-'Hakm, fils de Ka'b, et Hischâm, fils de Hischâm. »

Il y a dans le manuscrit A une interversion de plusieurs chapitres, provenant, sans doute, du manuscrit que le copiste a eu sous les yeux. Les événements, depuis l'expédition de Qoroud jusqu'à l'expédition de Thaqif, sont intercalés entre le récit de l'expédition de Yanbou' et celle du petit Bedr.

P. 480, l. 21 : *Trois cent seize hommes*... Les manuscrits E, I, K, B, L donnent les chiffres de 340 et de 360. F, G : 313.

P. 481, dernière ligne : *Basbas*... Les manuscrits varient entre « A'hmed, Mo'hammed, fils d'Âçim, Mo'hammed, fils d'Âmir, » etc. J'ai pris ces noms dans le texte arabe, ainsi que ceux de la page 489, l. 1 et suiv.

P. 491, l. 15 : *'Otba a la colique*. Le texte porte : بادپس افتاد, traduction inexacte de l'arabe انتفخ سرحه. Ce sobriquet d'Abou-Djahl est expliqué par le passage suivant, qui n'est pas de nature à être traduit et dont je n'ai donné qu'un extrait : ... کی بر مقعدش جراحتی بود کی پیوسته خون از وی آمدی ونشان آن بر ازارپای وی پدید بودی وازپس خاریدن آن جایگاه خونابه وریمابه سرخ وزرد می آمدی ربر جامه می شدی ... پس گاه‌گاه ابوجهل زعفران بر درکون وازارپای زدی...

P. 514, l. 4 : *Le lendemain de la bataille*. E, K, L, B ajoutent : « Qui eut lieu le samedi. » I : « ... le vendredi. »

P. 514, l. 19 : *Al-Haïsoumân*, d'après le texte arabe, qui donne encore un autre nom : « Haïsoubâ, fils de 'Hâbis. » Les manuscrits persans présentent ce dernier, mais presque méconnaissable.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

AVERTISSEMENT 1

CHAPITRE I. Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek 1

II. Histoire de Djadsima al-Abrasch 10

III. Histoire de la guerre de Djadsima avec 'Amrou, fils de Dhareb 17

IV. Histoire d''Amrou, fils d''Adî 23

V. Histoire de 'Hasan, fils du Tobba', roi du Yemen 29

VI. Histoire des gens de la Caverne 32

VII. Histoire de Jonas, fils de Mataï 44

VIII. Histoire des deux apôtres secourus par un troisième 50

IX. Histoire de Samson 53

X. Histoire de Georges 54

XI. Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek 66

XII. Histoire du règne de Schâpour 75

XIII. Histoire du règne d'Hormuzd 85

XIV. Histoire de Bahrâm, fils d'Hormuzd 89

XV. Histoire du règne de Bahrâm, fils de Bahrâm, et de ses successeurs 90

XVI. Histoire de Schâpour Dsou'l-Aktâf 91

XVII. Histoire d'Ardeschîr, fils d'Hormuzd 102

XVIII. Histoire de Schâpour, fils de Schâpour 102

XIX. Histoire de Bahrâm, fils de Schâpour 103

XX. Histoire de Yezdedjerd al-Athîm 103

Pages.

CHAP. XXI. Histoire de Bahrâmgour, fils de Yezdedjerd..... 104
XXII. Histoire du règne de Bahrâmgour..... 118
XXIII. Histoire de Yezdedjerd, fils de Bahrâm..... 127
XXIV. Histoire de Fîrouz, fils de Yezdedjerd..... 128
XXV. Histoire de Fîrouz et de Khouschnewâz, roi des Heyâtelites..... 131
XXVI. Histoire de la guerre de Souferaï contre Khouschnewâz.. 142
XXVII. Histoire du règne de Balâsch, fils de Fîrouz..... 144
XXVIII. Histoire du règne de Qobâd, fils de Fîrouz..... 146
XXIX. Histoire de Mazdak..... 148
XXX. Établissement de l'impôt du temps de Qobâd et de Nouschirwân..... 152
XXXI. Relation de la mort de Qobâd..... 154
XXXII. Règne de Nouschirwân, fils de Qobâd..... 159
XXXIII. Le Tobba' fait un pèlerinage à la Ka'ba et la fait couvrir. 164
XXXIV. Règne de Rabî'a, fils de Naçr, le Lakhmite, roi du Yemen. 169
XXXV. Règne de 'Hassân et de ses frères..... 171
XXXVI. Histoire de la conversion des habitants de Nadjrân au christianisme..... 175
XXXVII. Histoire des gens du Fossé..... 179
XXXVIII. Histoire de la conquête du royaume du Yemen par les rois d'Abyssinie..... 181
XXXIX. Histoire de l'expédition d'Abraha contre la Ka'ba..... 188
XL. Histoire du règne de Yaksoum, fils d'Abraha, dans le Yemen..... 203
XLI. Histoire du règne de Saïf, fils de Dsou-Yezen, dans le Yemen..... 217
XLII. Histoire du règne et de la grandeur de Nouschirwân.... 219
XLIII. Comment Nouschirwân établit l'impôt et rendit la justice..... 223
XLIV. Organisation de l'armée..... 227
XLV. Naissance du Prophète..... 233
XLVI. Histoire du moine Ba'hirâ..... 244
XLVII. Histoire du règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân..... 246
XLVIII. Histoire de Bahrâm-Tschoubîn et de ses combats..... 253
XLIX. Combat du fils de Sâwè-Schâh avec Bahrâm-Tschoubîn.. 264
L. Histoire de la révolte de Bahrâm-Tschoubîn..... 266

Pages.

CHAP. LI. Parwîz et Bahrâm-Tschoubîn..... 274
LII. Parwîz et le César de Roum. — Il ramène une armée à Madâïn..... 286
LIII. Règne de Parwîz après la fuite de Bahrâm-Tschoubîn.... 299
LIV. Dernières aventures de Bahrâm-Tschoubîn dans le Turkestân..... 302
LV. Suite du règne de Parwîz. — Ses richesses..... 304
LVI. Récit des signes et miracles du Prophète..... 305
LVII. Histoire de la guerre de Dsou-Qâr..... 309
LVIII. Lettre du Prophète à Kesra-Parwîz..... 325
LIX. Schîrouï tue son père. — Règne de Schîrouï..... 328
LX. Règne d'Ardeschîr, fils de Schîrouï..... 347
LXI. Règne de Schehrabrâz..... 348
LXII. Règne de Pourândokht, fille de Parwîz..... 349
LXIII. Règne d'Âzermîdokht, fille de Parwîz..... 350
LXIV. Règne de Kesra, fils de Mihr-'Hasîs, [et de ses successeurs]..... 352
LXV. Sur la différence des systèmes chronologiques..... 454
LXVI. Généalogie du Prophète..... 356
LXVII. Mariage du Prophète avec Khadîdja..... 380
LXVIII. Reconstruction du temple de la Ka'ba..... 385
LXIX. Mission de Mo'hammed..... 390
LXX. Conversion d'Abou-Bekr eç-Ciddîq..... 397
LXXI. Conversion d'Omar, fils d'Al-Khattâb..... 403
LXXII. Prédication publique de l'islamisme..... 404
LXXIII. Fuite des compagnons du Prophète en Abyssinie. — Conversion de 'Hamza..... 417
LXXIV. Départ du Prophète pour Tâïf..... 429
LXXV. Apparition d'une troupe de péris qui adoptent l'islamisme..... 434
LXXVI. Fuite du Prophète de la Mecque à Médine..... 437
LXXVII. Arrivée du Prophète et d'Abou-Bekr à Médine..... 450
LXXVIII. Le Prophète fixe l'année et le mois de l'ère de l'Hégire.. 452
LXXIX. Fuite du Prophète avec Abou-Bekr, d'après une autre version..... 457
LXXX. Autre récit de la fuite du Prophète..... 461
LXXXI. Premières expéditions du Prophète..... 465

Pages.

CHAP. LXXXII. Expédition de Waddân et d'Abwâ 468
LXXXIII. Expédition de Bowât 469
LXXXIV. Expédition de Dsât-oul-'Oschaïra 470
LXXXV. Première expédition de Bedr 471
LXXXVI. Expédition de Batn-Nakhl 472
LXXXVII. Changement de la Qibla 477
LXXXVIII. Établissement du jeûne de ramadhân 478
LXXXIX. Histoire du grand combat de Bedr 480

00049039

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018